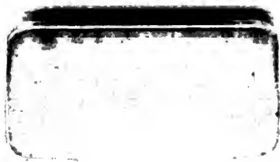
TURIN


GEOLOGIA
GEOGRAFIA
Ex-Libris
JULI VINTRÓ





GUIDE
HISTORIQUE, DESCRIPTIF ET ARTISTIQUE
DE TURIN,
DE SES ENVIRONS
ET
DES VILLES LES PLUS REMARQUABLES
DU PIÉMONT

PAR

PIERRE GIURIA

Traduction de J. Ravoire

TURIN,
CHEZ J.-B MAGGI EDITEUR-MARCHAND-D'ESTAMPES
Rue de Pô, n. 56
1853



TURIN, Imprimerie G. BENEDETTO E C., rue de l'Arc, 14.

AU LECTEUR

—

Je me suis proposé d'écrire un Guide historique, descriptif et artistique non seulement de la ville de Turin, mais encore des principales villes du Piémont, qui eurent une existence politique particulière, et qui conservent quelques précieux restes d'antiquités. En écrivant ce Guide, j'ai eu pour objet de faire voir à l'étranger, peu au fait de ce qui nous appartient, et à ceux des nationaux qui ignorent et méprisent ce que nous possédons, qui admirent ce qui n'est pas du pays, que le Piémont, en fait d'objets d'art, n'est pas aussi pauvre qu'on le croit ordinairement. Aidé par ceux qui

m'ont précédé dans ces recherches laborieuses (car un Guide ne s'invente pas), aidé par des archéologues qui ont bien voulu me communiquer quelques récentes notions d'antiquités, je puis me flatter de n'avoir rien omis de tout ce qui peut ajouter à l'éclat de notre pays, rien de ce que l'on conserve de vraiment remarquable, non seulement dans les édifices publics, mais encore dans les maisons des particuliers. En mêlant à la description des lieux, quelques faits historiques ou quelques observations artistiques, j'ai tâché de faire mieux apprécier l'importance, le but et la beauté des monuments; ayant plus en vue les matières que le nombre des pages, j'ai omis tout ce qui est d'un caractère tout-à-fait transitoire, qui peut très-bien figurer dans un bulletin journalier, mais qui variant chaque jour, ne serait bientôt plus qu'une stérile nomenclature. Je ne sache pas qu'il existe un pareil travail réduit dans les proportions d'un Guide; l'excellent Dictionnaire de l'abbé Casalis est trop volumineux pour que le voyageur puisse le porter avec lui; d'autres opuscules qui ont paru de temps en temps, trop restreints et trop superficiels, ne peuvent donner une idée exacte de ce que nous possédons; enfin j'ai mis tous mes soins pour que ce livre ne fût pas seulement utile au voyageur, qui se borne à jeter un

regard fugitif sur nos Musées et sur nos Galeries, mais qu'il fût aussi utile à ceux de nos concitoyens qui, fiers de leur pays, désirent connaître tout ce qu'il renferme de beau. C'est au lecteur à juger si j'ai atteint mon but, mais ne l'aurais-je pas atteint, il me tiendra compte de ma bonne intention, et il me saura gré du pénible travail auquel je me suis livré pour me procurer les matériaux, non par le désir d'une gloire personnelle, qu'il ne faut pas attendre de ce genre d'ouvrage, mais par amour de mon pays, qui, sous tous les rapports, est une partie très-importante de la Péninsule.

PIERRE GIURIA.

AVANT-PROPOS

La munificence royale de Charles Albert, et l'état actuel de la Péninsule, ont placé la ville de Turin au rang des principales villes d'Italie, soit pour la richesse de ses monumens, soit pour son importance politique. Si le passé de cette capitale est remarquable dans l'histoire de ses princes, l'avenir qui lui est préparé sera plus brillant encore dans l'histoire des peuples regénérés.

Mais avant de conduire le voyageur pour visiter les palais, les galeries des tableaux et des armes, il est à propos de lui faire connaître à quelle époque et sous quels auspices toutes ces richesses ont été créées. L'histoire nous servira à illustrer les monumens, et ceux-ci nous feront apprécier le caractère de la nation, caractère que chaque peuple imprime à ses monumens, comme chaque individu imprime le sien à ses actes. Le génie méditatif et guerrier du peuple piémontais ne saurait être en aucun lieu mieux retracé que dans la galerie des armes et dans les musées d'histoire et des sciences.

CHAPITRE PREMIER

TURIN AU TEMS DES ROMAINS

L'origine de la ville de Turin, comme celle de toutes les villes les plus anciennes, se perd dans l'obscurité de la fable. On ne sait pas même d'une manière positive d'où elle a tiré son nom. Les uns prétendent, sur l'autorité de Pline (liv. III), qu'elle fut ainsi appelée du nom des peuples *taurini*, d'origine ligurienne; d'autres, du mot celtique *taurisci*, qui signifie montagnard; d'autres, enfin, du mot *taureau*, dont l'empreinte est encore sur les édifices publics, comme armoiries de la ville.

Sans prétendre à la science mystérieuse de quelques antiquaires, qui ont peut-être eu le privilége de fouiller dans les archives de Noé, puisqu'ils décrivent avec tant d'assurance les émigrations et les vicissitudes des peuples primitifs, nous pouvons affirmer que la nation *(gens) taurina* devait être très-puissante même dès le tems d'Annibal, puisqu'en déscendant les Alpes, il rechercha l'alliance de ce peuple; cette alliance lui ayant été refusée, le général carthaginois n'hésita pas, il assiégea la ville, la prit après un siége de trois jours, et fit un carnage des habitans.

Les *Taurini* se trouvaient alors engagés dans une guerre contre les Insubriens; d'où l'on peut conjecturer que leur domination s'étendait bien avant dans cette région. C'est cette guerre contre les Insubriens qui, au dire de Tite Live, facilita la victoire d'Annibal. La défaite des *Taurini* jeta l'épouvante dans les autres villes italiennes, qui se soumirent sans résistance à l'armée carthaginoise.

Dans la suite du tems, le peuple *taurinus* appartint probablement au royaume de ce Jules Cotius, qui, étant le gardien des Alpes, éleva à Suse, en honneur d'Auguste, le célèbre arc de triomphe qu'on y voit encore; de ce Cotius qui, comme l'observe très-bien Denina, fut le seul qui dans tout l'occident portât le titre de Roi. Mais sous Néron, ce royaume

fut réduit en province romaine, et Turin fut agrégée aux 22 tribus du peuple romain.

D'après des inscriptions relatives à cette époque, Turin est appelée : *Julia Augusta Taurinorum Colonia Julia*, parce que Jules César y avait fondé une colonie romaine. Jupiter en était le protecteur, comme il en résulte de l'inscription suivante : *Jupiter Custos Augustæ Taurinorum.*

Il est certain que même dans ces tems reculés, Turin possédait déjà plusieurs splendides monumens, tels que théâtres, cirques et arcs de triomphe ; mais il y en eut peu qui échappèrent aux dévastations des barbares, qui vinrent, comme un torrent, détruire l'empire romain.

Ce qui échappait à leur fureur, tombait sous les coups de *Amolo*, évêque de Turin, qui, pour se venger de ce que les habitans l'avaient chassé de la ville, en détruisit les tours et les nombreux portiques non interrompus ; et enfin sous les coups des Français, conduits par François I, qui abattirent les quatre faubourgs qui entouraient la ville.

Le nom *Taurinus* était déjà célèbre, dans ce tems, pour la valeur militaire ; un certain *Caius Gavius Silvanus*, et un nommé *Quintus Glitius Attilius Agricola*, tous deux *taurini*, se signalèrent l'un et l'autre : le premier, dans la guerre contre les Draces, où il obtint la couronne murale ; et l'autre, dans la guerre britannique, ce qui lui valut des présens de l'empereur Claude ; la patrie lui éleva un monument public. Dans ces tems là, la configuration de la ville était carrée, et disposée en forme de camp romain.

CHAPITRE SECOND

TURIN DANS LE MOYEN-AGE

Lorsque les Longobards envahirent l'Italie, ils partagèrent cette contrée en plusieurs duchés ; Turin en fut un. Son premier duc fut, en 589, Agilulph, qui, ayant épousé Teodolinda, veuve de Autari, devint roi de la Lombardie. Ce fut lui qui jeta les fondemens de la cathédrale de Saint-Jean.

Le second fut Ariolaldo, que d'autres nomment Arioldo, qui fut aussi élu roi

Le duché de Turin s'étendait alors jusqu'aux murs de Val de Suse; mais quand Charles-Magne, après avoir vaincu les Longobards, rendit à l'Italie les sommets du Mont-Iseran, du Montcenis et du Montgenièvre, d'abord occupés par les Francs, le duché de Turin changé en comtée, s'augmentait du territoire *chierese*, jusqu'aux premières collines de l'*Astigiana*.

Ratberto était comte de Turin en 827, pendant que régnait Louis-le-*Débonnaire*; mais nous ne savons plus rien de cette comtée jusqu'en l'an 878, époque à laquelle on lui réunit Asti et Albenga, sous l'autorité d'un vaillant soldat impérial, nommé Soppone, que les chroniqueurs appelèrent glorieux comte.

En omettant quelques évènemens de peu d'importance, qu'un abrégé historique ne comporte pas, venons à cet Ardouin, dit Glabrione, qui vers la moitié du XI siècle fut comte de Turin, et qui enleva aux religieux de la Novalaise une grande partie de la vallée de Suse.

Un autre Ardouin, marquis d'Ivrée, et que l'on croit neveu de Glabrione, eut ensuite la comtée de Turin et la couronne d'Italie. Celui-ci, vraiment roi italien, commençait la guerre contre les étrangers, battant dans les gorges de l'Adige une armée allemande, et il l'aurait encore défaite près de la Brenta, si la trahison n'eut dissous tout-à-coup son armée.

L'événement le plus remarquable que l'histoire nous rappelle sur la fin du onzième siècle, c'est l'établissement de la ville de Turin en commune, gouvernée par des consuls; le premier desquels fut Étienne en 1172. Mais les Turinais, craignant que le consul ne changeât son pouvoir temporaire en un pouvoir perpétuel, ou qu'il ne devint tyran, demandèrent un bailli étranger, comme avaient coutume de faire d'autres communes italiennes, et ils l'obtinrent. Trois ans après, tout se faisait par les consuls, majeurs ou mineurs.

En 1200, le peuple ayant de nouveau la supériorité, on rétablit la charge de bailli; il était proposé par le peuple et nommé par le prince. Les princes de Turin avaient été auparavant les comtes de Savoie, qui s'étaient emparés de la ville dès l'an 1130, en la personne d'Amédée III, rière-neveu de la comtesse Adélaïde; mais les Turinais ayant re-

pris leur liberté, et conservé leur indépendance, jusqu'à la fin du XIII siècle, firent une alliance avec la commune de Pignerol, et avec d'autres communes moins importantes, pour se protéger réciproquement contre le prince Thomas de Savoie, qui menaçait sur la frontière. Après quelques batailles entre le comte Thomas et les confédérés, la paix fut faite le 18 novembre 1235 ; et la liberté de la commune fut assurée.

En 1252, Thomas II, ayant épousé une nièce d'Innocent IV, reprit, comme dot de sa femme, Turin, Ivrée, Rivoli et d'autres fiefs circonvoisins ; mais trois ans après, ayant été fait prisonnier par les Turinais mêmes, parce qu'il n'avait pas su vaincre les Astisans qui étaient venus attaquer Montcallier, fut enfermé dans la tour de Porte-Susine. Turin recouvra son indépendance, quoique pour le passé l'autorité du prince n'eut été que celle du haut domaine, telle que l'exerçaient les empereurs allemands.

Turin, après s'être soumise au pouvoir de Charles d'Anjou, chef du parti guelfe en Italie, qui la gouvernait par ses vicaires, passa sous l'autorité des marquis de Montferrat ; mais Thomas III de Savoie, s'étant emparé (d'une manière peu honnête) de Guillaume VII, marquis de Montferrat, le força à lui restituer Turin, ainsi que d'autres terres.

Depuis lors, l'histoire de Turin commence à devenir celle des princes de Savoie. Nous voyons le comte Vert, qui en 1381 juge en grande solennité, et en présence des ambassadeurs de France et de Hongrie, la grande querelle entre les Génois et les Vénitiens; et en 1418, Amedée VIII, qui prend le titre de comte de Piémont. Dès à présent nous ne citerons que les événemens principaux qui eurent lieu dans la ville de Turin, jusqu'à nos jours.

TURIN DANS LES TEMS MODERNES

En 1537, les Français s'étant emparé de la ville de Turin, en détruisirent les quatre faubourgs, et François I l'incorpora à son royaume de France ; mais par la paix de Cambrai elle fut restituée à Emmanuel, vainqueur à la bataille de Saint-Quentin.

Pour esquisser en peu de mots les nombreuses réformes

d'Emmanuel Philibert, réformes qu'il acheva admirablement pendant son règne de 20 ans, nous dirons qu'il sut substituer les intérêts particuliers aux intérêts généraux, et par là il se montra aussi habile politique que grand capitaine.

En 1630, la ville de Turin fut dévastée par la peste, et d'une manière telle, que de 11,000 personnes restées en ville, il n'en survécut que 3,000; il faut lire à ce sujet l'histoire qu'en a transmise le médecin Fiochetto, témoin oculaire, pleine de faits qui font frémir et gémir.

Peu de tems après, les discordes entre la régente et le prince Thomas amenaient à Turin des armées étrangères. Dans la nuit du 27 août 1639, le prince Thomas y entra à l'improviste, et força la régente à se refugier dans la citadelle. Il se présenta alors un étrange spectacle. Le prince Thomas et les Espagnols, campés à Turin, assiégeaient la citadelle, qui était occupée par les Français; et une armée française, commandée par d'Harcourt, assiégeait Turin, pendant qu'une armée espagnole, alliée du prince Thomas, bloquait le camp français. Le prince Thomas dût ceder, et la ville de Turin fut occupée par les Français, qui la gardèrent jusqu'à la paix du 3 avril 1645, époque à laquelle y entra solennellement le jeune prince Charles Emmanuel II.

Dans le mois d'octobre 1703, Victor Amédée, piqué de la hauteur française, déclara la guerre à la France et à l'Espagne, et il n'avait que 4000 soldats; en 1706 les Français assiégèrent Turin; le marquis de Carraglio et le comte Daun commandaient les assiégés, et le comte de la Roche d'Allens défendait la citadelle.

Chose étrange! les portes de Turin ne furent point fermées pendant le siége. Les poitrines des citoyens y tenaient lieu de remparts. Pierre Micca y sacrifia sa vie, et sauva sa patrie. Le duc Victor Amédée et le prince Eugène, son cousin, surviennent le 7 septembre. ils attaquent, renversent complètement les Français, et entrent triomphans par la Porte-Palais. Le temple de Superga est un monument de la piété et de la valeur de Victor Amédée.

En 1793, de nouvelles armées françaises menacèrent Turin, mais les cols de Raus et d'Athion attestèrent la valeur des Piémontais, passée en proverbe. Ce qui fit écrire à Napoléon que le roi de Sardaigne, avec un seul de ses régi-

mens, était plus fort que toute la république subalpine. En 1798 Charles Emmanuel dùt ceder la citadelle aux Français, et se retirer en Sardaigne. Mais les Austro-Russes reprirent Turin un an après. La grande journée de Marengo ayant donné la victoire à Napoléon, le Piémont, réduit en une province, fut incorporé à la France. Turin vit tomber ses murs et s'élever le pont de Pô.

Les grands événemens de 1814 ramenèrent les princes de Savoie dans leur ancienne résidence, et Turin redevenait capitale.

Malheureusement on ne voulût tenir aucun compte des progrès que la civilisation avait faits dans l'esprit des peuples; il était reservé à Charles Albert de les comprendre et de les proclamer. Turin, sous le règne de ce grand Prince, s'agrandit, s'enrichit de monumens, et elle est maintenant la seule capitale d'Italie, où l'on voit flotter l'étendard national.

Les armées étrangères, qui, après notre glorieuse, mais malheureuse guerre de l'indépendance, occupèrent une si grande partie de l'Italie, ne vinrent pas attrister Turin de leur présence; de manière qu'elle est maintenant le boulevard de la nation italienne, la capitale d'un royaume qui, quoique peu étendu, est cependant toujours, par sa position géographique, par le caractère belliqueux de ses habitants et par la loyauté et la valeur de son prince, celle qui attire les regards de l'Europe, et qui soutient l'espoir de l'Italie.

CHAPITRE TROISIÈME

TRADITIONS AU SUJET D'ANCIENS MONUMENS

DE LA VILLE DE TURIN

Le lecteur sera bien aise de connaître ce que Turin avait de plus remarquable dans les tems passés, et il pourra mieux juger du présent. Quoique l'incendie allumé par les Bretons et les Bataves, au tems de l'empereur Vitellius, les vengeances de l'évêque Amolo, et les dévastations commises par les Français sous François I, aient fait disparaître les arcs de triom-

phe, les trophées militaires, les portiques qui ornaient la ville ancienne, toutefois les marbres de Turin, que l'on conserve dans les peristyles de l'Université, et ce que l'on découvrit à plusieurs reprises dans plusieurs quartiers de la ville, nous mettent à même d'en déterminer l'ancienne circonférence, et d'en décrire les monumens les plus remarquables.

La ville primitive avait une forme carrée, à l'instar des camps romains, entourée de bastions et de tours, que l'on trouve encore dans les descriptions les plus anciennes et dans les plans qu'en fit en 1577 Philibert Pingone, et que le célèbre Flamand Jean Carrache a gravés. Ayant ensuite découvert, en fouillant dans plusieurs endroits, les traces de l'ancienne route romaine, on parvint à prouver qu'elle était formée de larges et de grosses dalles en pollygones irréguliers. On peut juger, comme l'observe très-bien le chevalier Cibrario, que les remparts de Turin bornaient l'espace compris entre le Palais-de-Madame, et la moitié du quartier des Jésuites, entre les tours du Vicariat, et la maison du comte de St-Alban, rue St-Thomas.

Turin l'ancienne avait quatre portes.

Porte-de-Marbre, ainsi appelée à cause de la richesse des marbres, dont elle était formée, et qui plus tard, en 1675, servirent à embellir l'église de S.te-Thérèse, qui y fut construite tout près, un peu à l'est.

Porte-Palatine (*porta Palatii*) qui fut ensuite fermée lorsque par ordre de Victor Amédée on ouvrit la Porte-Victoria près de la Place-aux-fruits.

Porte-de-Turin, maintenant Porte-de-Suse, placée vis-à-vis de cette vallée, et enfin Porte-Fidellona, actuellement Porte-de-Pô.

Les inscriptions que l'on trouve sur les marbres de Turin, porteraient à croire que cette ville, du tems du paganisme, renfermait un panthéon:

Deis omnibus hyginus
Priami pater posuit.

et un temple consacré à Jupiter, protecteur de la ville:

Custos æternæ domus
Aug. Taur.

Ce temple était élevé sur la colline, qu'on appelle actuellement Colline des Capucins, parce que les anciens avaient coûtume d'élever sur le sommet des collines leurs monumens sacrés. Vénus, Minerve, Hercule, étaient particulièrement honorés par nos ancêtres. Dans la rue Doragrossa s'élevait une tour, au sommet de laquelle était un taureau de bronze ; il y avait aussi une horloge publique. Les Français la démolirent. On conserve le souvenir d'une maison située rue des Pâtissiers, qui appartenait à Ludovic, prince de Piémont, et d'une autre dite la Voûte Rouge, dont les comtes de Savoie, Amédée VI et Amédée VII, étaient propriétaires.

Arrivons maintenant aux quatre faubourgs détruits par les Français ; nous rappellerons un ancien château qui s'élevait dans le *Bourg de Porte Turrianica*, où habitèrent Manfredo et Berta, marquis de Suse, et où plus tard les comtes de Savoie donnaient audience.

Il y avait un grand nombre d'églises et de monastères, parmi lesquels nous citerons, comme plus remarquables, les couvens de St-Augustin, des abbés de St-Benoît et du Mont-Valérien; une église des moines de Jérusalem, et une église de St-Bernard. Ce faubourg s'étendait vers le couchant jusqu'à Collègne, et au midi jusqu'à St-Roch de Grugliasco. On croit que sa population s'élevait à 25 mille âmes.

En dehors de la Porte-de-Marbre, un autre faubourg s'étendait jusqu'au torrent *Sangone*, où il y avait un amphithéâtre, destiné à des représentations théâtrales, et à des luttes de gladiateurs. Ce faubourg renfermait un grand nombre d'inscriptions romaines, et avait environ 15 mille âmes. Le troisième faubourg, moins peuplé, s'étendait depuis le château des Quatre-Tours, jusqu'au pont de Pô.

Le quatrième faubourg, près de la Porte-Palatine, très-peuplé, renfermait un grand nombre de couvens et d'églises, parmi lesquelles on distinguait celles des Franciscains, de St-Lazare, de Ste-Marguerite, de St-Roch et celle de la paroisse de St-Paul. Il y avait encore entre le Bourg-Palatin et la *Turrianica*, un autre bourg nommé il *Marcilago*. Autour de ces faubourgs s'élevaient quelques châteaux, dont un, sur les bords de la Doire, s'appelait *Lucento*; et non loin de là, on voyait une autre forteresse qui, en l'an 1820, fut complètement démolie. Il y avait encore une autre forteresse

sur la Colline des Capucins, appelée *Bastia*, construite en bois et en terre.

En s'avançant un peu sur la route de Rivoli, on trouvait une tour, une église et un hôpital; c'était le couvent des moines de la Vallombrosa.

Quittons maintenant le champ des souvenirs, et entrons dans celui de la réalité et de la vie actuelle.

CHAPITRE QUATRIÈME

TURIN MODERNE

La ville de Turin, capitale du royaume sarde, est située au milieu d'une plaine non moins fertile que pittoresque, bornée au nord par les alpes cotiennes; au levant par les alpes maritimes; cette plaine est arrosée de plusieurs courantes d'eau; la ville est près du confluent du Pô et de la Doire-Ripaire. Elle est sous le 5°, 21', 25" de longitude orientale du Méridien de Paris, et le 45°, 4', 81" de latitude boréale; à 35 lieues sud-est de Chambéry, à 27 lieues nord-ouest de Gênes, et à 28 sud-ouest de Milan.

Le voisinage des alpes fait que l'hiver y est assez rigoureux; mais l'automne y est délicieuse. Les habitans de Turin en profitent pour aller jouir des plaisirs de la campagne, dans les jolies maisons dont est parsemée la colline depuis Saint-Maure jusqu'à Montcallier. La population de Turin, vers la moitié du XIV siècle, n'était que de 4 mille 500 âmes; en 1584 on y comptait environ 10 mille âmes; en 1598, 11 mille 600 âmes.

En 1792, d'après le Galante, Turin contenait 70 mille 984 habitans dans la ville, et 17 mille 98 dans les faubourgs.

En 1796, la population s'élevait à environ 90 mille habitans; pendant l'occupation française, elle fut réduite à 65 mille.

En 1826, elle dépassait les 100 mille; en 1840, on la supposait de cent-quinze mille, et actuellement, en 1852, on la porte à cent-cinquante mille.

Maintenant elle est divisée en quatre sections : Pô, Monviso, Moncenis et Doire. Chacune de ces sections a un faubourg, plus ou moins peuplé : Bourg-de-Pô, Bourg-Neuf, Bourg-San-Donato et Bourg-Doire ; on en commence un cinquième, qu'on appellera *Vanchiglia*. Si le plan adopté par la municipalité de Turin s'exécute, la ville sera augmentée de 50 îles, comme on peut le voir sur le plan qu'a fait graver M. Jean-Baptiste Maggi. Nous achèverons cet aperçu sur la ville de Turin, en rappelant qu'elle était une ville épiscopale depuis l'an 310 ; car on conserve des traditions d'un Saint Victor, qui était à cette époque évêque de Turin. Toutefois l'histoire des évêques de Turin ne commence qu'avec Saint Maxime, en 415. En 1515, Léon X l'éleva à la dignité de métropolitaine.

PALAIS-ROYAL

Si l'extérieur de cet édifice ne peut être comparé aux palais des autres souverains, toutefois l'intérieur égale en richesses et en objets d'art un autre palais quelconque. En le décrivant, nous n'entendons pas faire l'inventaire de tout ce qu'il renferme; ce serait trop long et inutile. Nous indiquerons seulement les objets qui méritent le plus l'attention du voyageur, et ceux qui ne sont pas indiqués ou assez décrits dans les autres Guides.

Où nous voyons maintenant la grille de fer, il y avait autrefois un pavillon orné de statues, qui servait à cacher la grande simplicité de la façade du palais. Le dessin de cette grille est l'ouvrage du chevalier *Palagi*, qui en fut chargé par le roi Charles Albert; et les statues équestres représentant Castor et Pollux, qui sont sur les piliers des deux côtés de l'entrée, sont l'ouvrage du fameux sculpteur *Sangiorgio*, et furent jetées par pièce dans la fonderie *Manfredini* à Milan. Il y en a qui prétendent que les formes des chevaux sont un peu menues et mesquines; mais il faut observer que ce ne sont pas des chevaux de bataille, mais des poulains qu'on dressait à la course. Quant au palais, Charles Emmanuel II chargea le comte de Castellamonte d'en faire le dessin; le roi Victor l'étendit d'après les dessins du célèbre Juvara (de Messine), et Charles Emmanuel III en fit continuer les travaux. C'est un édifice carré, ayant au milieu une vaste cour, entourée d'un beau portique, soutenu par des piliers qui sont aussi carrés; d'un côté, au levant, il communique, par la Gallerie-Beaumont, au palais *degli uffizi*; de l'autre côté, au nord, il communique à la chapelle *Sindone*, et au Palais-Chablais, jadis de Marie Christine, et maintenant habité par le duc de Gênes.

La façade du palais, quoique sans ornement, est majestueuse et imposante, à cause des deux pavillons très-élevés, qui sont des deux côtés; une autre façade est au levant, et donne sur le Jardin-Royal; le vestibule, à la vérité, est très-simple, et n'est remarquable que par quelques statues, qui appartenaient jadis aux ducs de Mantoue, et qui y furent transportées du château de Montferrat. Mais l'aspect des degrés qui conduisent au premier étage à gauche, est bien différent. Aux pieds de cet escalier, on voit en face la statue équestre de Victor Amédée I, placée sur une large base. Le cheval a cela de beau, qu'il est d'une seule pièce; on le croit l'ouvrage d'*Adrien Frisio*, ou de *Pierre Tacca*, tous deux élèves de Jean Bologna; mais les esclaves enchaînés, courbés sous lui, sont d'une telle perfection, que quelques uns les regardent comme l'ouvrage de Jean Bologna même. Toutefois, en les

jugeant sans prévention, on voit que la jambe de l'un d'eux, à la droite de l'observateur, est très-mal faite, et que le corps de l'autre est extrêmement court. Ces esclaves ont été apportés de Rome, et rappellent l'école de Michel-Ange. La statue de bronze qui représente le prince, est remarquable pour le fini, et surtout pour la ressemblance des traits.

Sur le piédestal on lit les inscriptions suivantes, que l'on croit du chevalier Emmanuel Tesauro; la première, vis-à-vis de l'observateur :

Divi Victoris Amedei
bellicam fortitudinem
et inflexum justitiæ rigorem;
metallum expressum vides,
totum animum videres
si velox ingenium,
flebilemque clementiam
exprimere metallum posset.

Du côté opposé :

D. Victoris Amedei
quot unum rapere fata potuerunt
regiam ore majestatem
eterna vindicat imago
in regias virtutes et heroica gesta
jus nullum fatis reliquit fama.

Après avoir monté la première rampe d'escaliers, elle se divise en deux, et se réunit de nouveau. Escalier admirable pour la magnificence de sa construction; et l'on trouve sur le premier palier, placées dans une niche, les statues d'Esculape et d'Égée, d'une beauté telle, qu'on les attribue même à un ancien ciseau grec; vis-à-vis on voit aussi dans une niche la statue d'une Minerve, d'un moindre mérite pour l'art que les deux statues susmentionnées; et enfin sur le palier supérieur la statue de Diane, déesse de la chasse, dont la dimension est au-dessus du naturel; une copie de l'ancienne Diane qu'on attribue à un ciseau grec. Les deux rampes de cet escalier conduisent à la grande salle, appelée autrefois la Salle des Suisses, et que l'on nomme actuellement salle des Gardes-du-Palais. Au milieu de la paroi, vis-à-vis des deux portes d'entrée, il y a une grande cheminée de marbre, remarquable pour trois statues antiques d'enfans, dont l'une représente Hercule enfant, ouvrage grec et d'un dessin parfait. Au-dessus de la cheminée se trouve une mosaïque composée de marbres précieux et de pierres dures; les petites colonnes sont de marbre de Suse. Dans la séparation de la paroi qui fait face à la cheminée, il y a un grand tableau, ouvrage de Palma-le-Vieux, représentant la bataille de St-Quentin, remarquable non seulement pour l'art, mais encore à cause de la ressemblance du portrait du prince Emmanuel Philibert à cheval. Dans les parois près de la voûte on voit dans plusieurs compartimens des sujets allégoriques, peints à l'huile par *Jean Miele*; la corniche représente des faits mémorables de la Maison de Savoie, expliqués par l'inscription qui est au-dessous. Au milieu de la voûte est une grande médaille, représentant le *Comte Vert* qui donne le collier de l'ordre au marquis de Saluce; tableau d'une bonne composition, mais d'un coloris trop pâle; cette grande médaille fut peinte par le célèbre artiste Belosio, qui en fut chargé par sa majesté Charles Albert. De cette salle on passe

dans celle des Gardes du Corps, richement décorée de sculptures en or; au milieu il y a une statue de Canigia représentant le prince Eugène; il y a un tableau du professeur Puci, et un autre de M. Lazzarini; les *affreschi* furent peints par le chevalier Gonin. Mais ce qui attire surtout l'attention de l'amateur, c'est le grand tableau du professeur Ayres, intitulé la *Soif des Croisés*. La seconde chambre est celle des laquais; la troisième celle des pages, toutes deux richement ornées, et remarquables à cause de la peinture du professeur Orienti, laquelle représente l'allemand Barberousse, chassé d'Alexandrie, au tems de la Ligue Lombarde. Il y a un tableau du chevalier Gonin, fixé dans une des parois, représentant Ivrée qui se délivre de son feudataire; et en face de ce tableau, celui du professeur Cavalleri, représentant Amédée III qui jure à Suse la ligue sacrée.

Il y a ensuite la Salle du Trône, admirable à cause des lambris dorés qui l'entourent de tous côtés. Les portes ciselées en or furent faites d'après les dessins du chevalier Palagi, de Bologne; le parquet à pièces rapportées est de Moncalvo. Après celle-là, est la salle où Charles Albert donnait audience; les portes et les panneaux sont sculptés en or, avec des trophées d'armes, faits d'après les dessins du chevalier Palagi; dans un angle de cette salle se trouve un enfoncement en forme de petite chapelle, ayant un autel, et au-dessus duquel on voit un tableau du chevalier Palagi, représentant la Sainte-Famille. Charles Albert avait coutume d'entendre la messe dans cette chapelle. Les voûtes de ces différentes salles sont remarquables à cause des peintures du chevalier Delfino, de Jean Miele, et d'autres fameux artistes des tems passés.

La Salle du Conseil des Ministres, ainsi nommée parce que Charles Albert y tenait ses conférences, doit être visitée avec un sentiment de respect, et avec une vive émotion. On y conserve le mobilier de la modeste habitation de Charles Albert à Oporto. Un petit lit en fer, avec une couverture blanche très-simple; une demi douzaine de chaises garnies de coussins verts; deux commodes, sur l'une desquelles il y a un petit miroir; une table de nuit, et enfin une petite table à toilette, de noyer, et un fauteuil, le tout d'une simplicité qui conviendrait bien mieux à l'appartement d'un simple particulier. Le tapis qui est étendu sur le parquet est encore le même sur lequel Charles Albert portait ses pas dans ses derniers jours; et de l'étendue de ce tapis l'on peut juger de l'étendue de la chambre où le grand exilé termina sa vie.

L'on voit dans cette salle un tableau de M. le chevalier François Gonin, représentant la Mort de Charles Albert. Les visages tristes de ceux qui l'entouraient, la place des meubles, jusqu'aux couleurs de la tapisserie, tout est retracé avec la plus grande précision. Autour de la chambre on voit les portraits de quelques saints et de quelques bienheureux des princes de Savoie.

Les plafonds de toutes les chambres que nous venons de parcourir ont été peints à perfection par Daniel, Seyler et par Beaumon, qui étaient alors pein-

tres de la Cour. De la salle du conseil des ministres on passe dans celle dite Salle du Déjeûné, par ce que Charles Albert avait coutume d'y prendre ce repas. On y trouve en entrant quelques *aquarelles* de M. Bagetti, ce même peintre que Napoléon conduisait avec lui, pour qu'il peignît les grandes batailles de l'empire ; quelques vases étrusques, bien précieux ; deux armoires anciennes historiées avec la plus grande perfection, qui furent apportées de Gênes ; et quelques tableaux de Ayres ; un buste en marbre, représentant Charles Albert, ouvrage du sculpteur Albertoni ; et enfin deux tableaux de batailles de M. Félix Cerutti. La galerie dite de Daniel, et qui aujourd'hui est la salle des soirées, et dans quelque circonstance solennelle la salle à manger, est admirable ; Daniel peignit sur le plafond l'apothéose d'un héros, sur le bouclier duquel on voit le monogramme de Victor Amédée. Plus loin on voit Phaéton conduisant le char du Soleil. A la place de précieux tableaux dont Charles Albert fit présent, partie à l'Académie, et d'autres à la Pinacothèque, on voit les portraits des plus grands hommes qui illustrèrent en différens tems et de différentes manières le royaume de Sardaigne ; et des peintres du pays, qui en furent chargés par Charles Albert, en sont les auteurs.

La chambre à coucher de la reine est d'un style grave dans ses ornemens, mais cependant très-riches. On passe ensuite dans le cabinet, à guise de boudoir, où S. M. travaille. De celui-ci on passe dans le cabinet à toilette, orné de glaces encadrées en or ; de là on passe encore dans un autre cabinet, où l'on trouve dix petits tableaux excellens, dont le sujet est tiré de la *Jérusalem* du Tasso. Ces tableaux sont de Charles Vanloo. Dans un enfoncement de ce cabinet il y a un prie-dieu ; ensuite les salles des femmes de chambre, où l'on n'a rien changé aux anciens ornemens, à dire vrai, très-simples ; il y a une chapelle où la reine allait entendre la messe. La médaille et les enfans qu'on voit peints sur la voûte sont l'ouvrage du peintre Vacca. Dans le cabinet des miniatures on conserve des portraits suspendus à des glaces incrustés dans les parois, et quelques miniatures très-anciennes, portraits ou copies de quelques fameux tableaux italiens, faits par l'abbé Ramelli ; la voûte a été peinte par le vénitien Nugari.

On passe ensuite dans la salle à manger, décorée d'un grand nombre de tableaux modernes, parmi lesquels on distingue trois paysages ou batailles de Maxime d'Azeglio ; un tournois, la bataille de St-Quentin, et celle des habitans de Nice qui repoussent l'agression des Turcs ; un point de vue de la mer, lequel représente le bombardement de Tripoli. La voûte de la salle a été peinte par le chevalier François Gonin.

Dans la salle du café attigüe à celle-là on remarque trois tableaux du peintre Storelli : l'arrivée de Torquato Tasso à Turin, et le cardinal Maurice contemplant les quatre élémens, peinture de l'Albani.

La salle de la réception de la reine, qui est après celle-ci, est admirable pour un recueil très-précieux de vases du Japon, au

nombre de 192, et qui ont coûté trois millions.

Après avoir traversé une autre salle, que l'on nomme la salle du trône de la reine, quoique le trône ait été transporté ailleurs, on entre dans la grande salle de bal, qui, quoique simple, a coûté plus d'un million. On n'y voit que marbres, glaces et bronze.

Aux deux extrêmités de la salle, vis-à-vis l'une de l'autre, il y a deux glaces de deux mètres sur six, dont chacune a coûté 42 mille francs, et tout autour d'autres glaces moins grandes, garnies de bronze doré. Les figures que l'on voit autour ont été peintes par *Belosio*; la voûte n'est pas encore faite. La tige des portes est sculptée en échancrure; les colonnes qui semblent soutenir la voûte sont vides; les chapitaux sont de bronze doré. Huit candélabres placés autour de la salle sont aussi de bronze doré; les portes et leurs lambris attirent l'attention de l'amateur.

Si l'étage supérieur est moins riche, il est cependant très-beau. Il est habité par la famille royale. Un de ces appartemens, que l'on appelait autrefois l'appartement du prince de Piémont, est orné d'un grand nombre de peintures et de stucs, exécutés sur les dessins du comte *Alfieri*. Les peintures des voûtes, et celles qui sont au-dessus des portes, représentent plusieurs faits d'histoire profane. Elles sont de *Demora* et de *Beaumont*.

L'escalier qui conduit du premier au second étage, comme par une rampe, se divise et se sépare en deux; cet escalier, remarquable pour son architecture à la fois simple et élégante, fut exécuté sur les dessins de *Juvara*. L'appartement du prince de Piémont fut richement orné de peintures, de sculptures et de stucs, sur le dessin du comte *Alfieri*. Le chevalier *Beaumont* et le turinais *Millocco* en ont peint les voûtes, le *Franchiello Demora* et le chevalier *Beaumont* ont peint le dessus des portes, en y représentant plusieurs faits d'histoire profane.

La chapelle royale, dite du St-Crucifix, élevée d'abord comme église paroissiale de Cour par Victor Amédée, est remarquable pour la simplicité et l'élégance du dessin. On voit au maître-autel un grand Crucifix, ouvrage admirable de sculpture en bois. Le tabernacle, fait de pièces rapportées en nacre et en bois étrangers, est un des beaux ouvrages de *Piffetti*; aux murs latéraux de la chapelle sont appendus deux grands tableaux, représentant l'un, le divin Sauveur prometant à St-Pierre qu'il serait le chef de l'Église, et l'autre, encore le divin Sauveur remettant les clefs à St-Pierre. Au bas de ces deux tableaux on lit les mots suivans : *J. B. Wanloo Nicensis*, *1716*. La chapelle à gauche du maître-autel est dédiée au bienheureux Amédée; la statue en marbre représentant le Saint est l'œuvre de l'un des frères *Collini*. A droite de cet autel, il y a le baptistaire. A gauche du maître-autel on voit une petite tribune, d'où les princes assistent à la messe; on plaça dans cette tribune une urne très-riche et dorée, renfermant le corps en cire de Ste-Philomène; sur le piédestal est gravée l'inscription qui se trouve dans les catacombes de Rome, sur la dépouille mortelle de cette sainte.

Pendant l'hiver, la Cour vient

entendre la messe dans cette chapelle.

Une des façades du palais, c'est-à-dire celle qui est au levant, donne sur le jardin royal. La terrasse et le perron qui se présentent, furent exécutés sur le dessin du comte *Borgaro*, qui était alors major-général. Le dessin du jardin fut fait par *Dupsac* (français). Le triomphe d'Amphitrite entourée de tritons, qui est au milieu du bassin, fut imaginé et exécuté par le sculpteur *Martinez*. Il y avait plusieurs jets d'eau inventés par le genevois *Mathei;* mais la machine hydraulique qui les mettait en mouvement s'est gâtée, et on l'a abandonnée; elle a été remplacée par une végétation inculte, qui n'est pas sans attraits pour un peintre.

Nous ne quitterons pas le jardin sans indiquer au voyageur quelques restes des anciennes fortifications qui entouraient la ville de Turin, et dont on a voulu conserver quelques vestiges. Le jardin est adossé à ces fortifications, qui peuvent être vues d'un coup d'œil, retracées sur des tableaux qui se trouvent dans la *Pinacoteca* du Palais-Royal Le jardin est d'une forme irrégulière, mais assez vaste pour que les habitans de Turin puissent faire de longues promenades dans ses belles et fraîches allées.

Il ne nous reste à décrire que la galerie de tableaux modernes, dont la collection a été faite par les soins de Charles Albert; la bibliothèque royale et enfin la galerie des armes.

GALERIE DE TABLEAUX MODERNES

AU PALAIS-ROYAL

Cette galerie est un monument de la munificence vraiment royale de Charles Albert, et de ses desseins politiques, pour qu'un lien fraternel réunît les Italiens, et les dirigeât tous vers un même but. La pensée de ce grand roi était bien différente de celle des Médicis, qui protégeaient les beaux arts pour les faire servir à l'asservissement de la patrie, pour amollir les âmes et les plier plus facilement au despotisme; Charles Albert voulait que l'art inspirât des sentimens généreux, l'amour de la liberté, et conduisît les hommes à la civilisation. Il chargeait les artistes les plus distingués de la Péninsule de faire les tableaux que l'on voit réunis dans cette galerie, et qui peuvent faire juger d'un coup d'œil ce qu'est actuellement l'art en Italie.

Le tableau que les connaisseurs placent au-dessus de tous les autres, est celui de *Belosio*, intitulé *Une Scène du Déluge*; tableau dont la composition et l'effet sont admirables. Celui de M. *Podesti*, intitulé *le Jugement de Salomon*, a un coloris plus brillant, mais un dessin moins parfait. Le tableau de *Camuccini* représentant Camille qui jette l'épée dans la balance, où l'on pesait l'or de

Rome, est le dernier ouvrage de ce grand artiste, et fait voir que son génie s'était malheureusement affaibli. Si cette peinture laisse à désirer quelque chose pour ce qui est du coloris, la beauté de la composition lui donne un grand prix. Un tableau qui fit l'admiration générale, quand il fut présenté dans la salle de l'exposition, en l'hôtel du comte de Benevello, c'est la Ste-Thérèse de M. *Molins*, figure d'une grandeur naturelle, pleine de vérité et d'expression.

Nous ne passerons pas sous silence, en parlant des tableaux d'histoires, celui de M. *Augero*, lequel représente le mariage de Emmanuel Philibert; tableau remarquable pour le goût artistique. Parmi les paysages, on admire deux effets de neige, tableaux flamands; deux paysages de M. *Eugène Landesio*; deux autres de M. *Charles Piacenza* de Turin; deux marines de M. *Camino*, également Piémontais.

Dans la dernière salle de la galerie on trouve un buste en marbre, de grandeur naturelle, représentant Pie IX; ce portrait fut fait d'après nature par le professeur *Bogliani*, et fut présenté à Charles Albert au commencement du règne de ce pontife.

Le voyageur pourra aussi observer deux magnifiques tapisseries, représentants St-Pierre et St-Paul, lesquelles furent envoyées par Pie IX à S. M. Charles Albert, au commencement de son pontificat.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE DE S. M.

Cette bibliothèque n'est pas seulement riche en précieux manuscrits, en livres très-rares; mais aussi en chefs-d'œuvre de dessins, comme on va le voir.

Les manuscrits sont au nombre de 2,000 environ, et les plus remarquables sont: une histoire du nouveau testament en italien avec les armoiries de *Galeas Marie Sforza* duc de Milan, ayant la date de 1475, et plus de 300 magnifiques miniatures de *Christophe de Predis* de Modène, artiste d'un très-grand mérite, et jusqu'à présent inconnu; tous les documens remis par *Fréderic-le-Grand* à *Algarotti*, et quelques lettres de ce roi, pour qu'il écrivit l'histoire de la guerre des 7 ans; quelques lettres du duc Emmanuel Philibert, du prince Eugène de Savoie, quelques autographes de Napoléon, et un grand nombre d'autographes de ses généraux; tous les ouvrages de *Ibn Kaldoun*, célèbre historien arabe; enfin 53 volumes de dessins pour l'histoire de l'Artillerie en Europe, par le colonel *Rouvroy*.

Cette bibliothèque renferme plus de 40 mille volumes d'histoire, d'économie publique, de sciences et de voyages; quelques uns de ces ouvrages sont peints en miniature, tels que l'édition de Pétrarque, qu'a faite le professeur *Marsant*, ornée du portrait du poëte et de celui de *Laure*, et de quelques aquarelles de *Migliara*, qui excellait en ce genre de peinture. Il y a un re-

cueil de précieux dessins, environ deux mille, dont 20 sont de *Léonard da Vinci*, quelques uns de *Raphaël*, du *Titien*, et du *Corrège*. Nous ne passerons pas sous silence une collection de 166 insectes de la Chine, peints sur papier en soie, et descrits en langue chinoise ; plus un recueil de 80 dessins en miniature, représentant des oiseaux, des insectes, des fleurs, etc.

Le chevalier *Promis* est le directeur de la bibliothèque du roi.

ARCHIVES DE LA COUR

Les Archives de la Cour, qui étaient autrefois dans un souterrain sous le château de Chambéry et sous celui du Bourget, contenaient la correspondance des ducs de Savoie avec les princes étrangers, les métaux précieux et les titres relatifs à leurs droits envers leurs vassaux. Ces archives furent transportées, sous le règne de Charles Emmanuel I, dans une des tours du Château-Madame, jusqu'à ce que Charles Emmanuel III les fit placer dans de magnifiques salles attigües au Palais-Royal, et construites en 1731 sur les dessins de *Juvara*.

Ces archives, outre les précieux documens relatifs aux droits de la couronne, contiennent un grand nombre de manuscrits, admirablement peints : parmi les ouvrages très-rares du XIV et du XV siècle, nous citerons les suivans :

Les œuvres de Pirus Ligorio, en 33 volumes in fol. ; les 18 premiers volumes contiennent un dictionnaire historique et fabuleux de l'antiquité, de géographie et de nations et d'hommes célèbres du paganisme et du christianisme.

Les autres volumes renferment des notions sur des familles romaines et d'empereurs romains ; tous enfin remplis de dessins de monumens antiques, dessinés, quelquefois avec trop d'invention, par ce célèbre architecte et antiquaire.

Un volume in-4° manuscrit, du VII siècle, intitulé *Lactantii (firmiani) epitome institutionum divinarum* ; deux grands missels avec de magnifiques miniatures, don du pape Sixte IV au cardinal Dominique De la Rovere, archevêque de Turin.

Æpistolæ Pii II pontificis maximi, impressæ Mediolani per magistrum Antonium Dezaroty parmensem, 1473, *maii* 25.

Canones et decreta sacrosancti acumenici, et generalis Concilii Tridentini, sub Paulo III, Julio III, Pio IV, pontificibus maximis. Vol. 1 *in-fol. Romæ, apud P. Manutium Aldi, f.* 1564.

Decreta Sabaudiæ Ducalia, tam vetera, quam nova, ad justiciam et rempublicam gubernandam, etc. Taurini, impressa per insignem Joannem Fabri lingonensem, anno 1477.

Valturius (Robertus) *de re militari, ad Sigismundum Pandulfum Malatestam, Ariminensium, regem ac imperatorem.* Exemplaire très-remarquable à cause

des miniatures dont il est orné, qui représentent les armoiries de la famille *Malatesta*, et quelques portraits de la Maison de Savoie.

La commission royale de l'histoire du pays a la faculté de choisir et de publier les documens qu'elle juge à propos.

GALERIE BEAUMONT

Les armes qu'on voit placées avec ordre dans cette magnifique galerie furent tirées d'abord en 1833 de l'arsenal de Turin et de celui de Gênes, où elles gissaient confusément et rouillées. On en acheta ensuite, par ordre de Charles Albert, en Suisse, en Allemagne, en France et en Angleterre : on fit l'acquisition de la précieuse collection d'armes anciennes, que les héritiers de la famille Martinengo possédaient à Brescia, et qui étaient déposées à Milan chez le peintre *Sanquirico*. Les familles les plus distinguées du Piémont contribuèrent à l'enrichir par des dons volontaires; au nombre de ces familles, nous citerons le chevalier César Saluce, le prince Eugène de Savoie-Carignan, le marquis Claude d'Aix, le comte Victor Seyssel, ainsi que plusieurs illustres étrangers, tels que le prince d'Ascoli, le vicomte de Cholet, le duc de Montémar, etc.

Dans l'espace de peu d'années, la galerie des armes de Turin acquit une réputation européenne; et elle est peut-être la plus riche des galeries dont puissent se vanter les autres grandes capitales.

En 1837, elle fut mise au nombre des établissemens royaux, et M. le comte de Seyssel d'Aix, qui avait le plus contribué à la former, en fut nommé le directeur.

Nous ne parlerons que des armes qui, par leur prix artistique, ou par la célébrité du personnage à qui elles appartinrent, méritent l'attention de l'amateur. Ceux qui voudront les connaître toutes, n'auront qu'à lire la description qu'en a faite le comte de Seyssel, dans un ouvrage intitulé: *Armeria antica e moderna di S. M. Carlo Alberto*.

A la place G, n° 9, armure en acier qui tient en main un étendard de Louis XIV, étendard qui fut pris aux Français lors du siége de Turin, en 1706.

L'armure n° 10 a un étendard espagnol avec la devise, *guadalaxara*, pris par le régiment de Savoie à la fameuse bataille de *Campo Santo*.

A gauche, en commençant par le cabinet des médailles, qui est attigu à l'appartement royal, vous verrez au n° 11 une grande armure de fer, que l'on croit avoir appartenu à un soldat qui, ayant été blessé à la bataille de Pavie, se réfugia avec un de ses compagnons d'armes à l'hôpital de Verceil, où il mourut. Le petit casque porte l'empreinte d'un coup de massue.

A la petite place H, n° 20, on voit sur un cheval caparassonné entièrement de fer, une très-belle armure qui appartint à Antoine Martinengo *della Palla*, en 1441. Cette armure est en acier, avec des bordures et des incisions dorées, parsemée de foudres, mu-

nie d'une double défense aux épaules, et surtout à l'épaule gauche.

Place O, n° 156 et 157. Deux étendards, dont un porte la devise *in hoc signum*, du régiment de *Rekbinder royal-allemand.*

Dans le petit espace R, numéros 186, 187 et 188. La bride, le poitrail et la croupière dont était hanarché le cheval du prince Eugène lors de la bataille de Turin, en 1706. Il y a aussi les éperons et les étriers.

N° 25. Une armure en fer, avec un drapeau à la main (n° 215) du régiment français *Dauphin.* Ce drapeau est bordé tour-à-tour de lis et de *dauphins.* Il fut pris à la bataille de Turin, en 1706.

N° 33. Une armure équestre, la plus riche, et la plus belle de toute la collection; elle appartint à Antoine Martinengo: elle est munie d'une lance de tournoi, d'une épée, d'un bouclier et d'un entier caparasson. Cette armure est d'un acier poli, enrichi de ciselures en relief, dorées et entourées d'une bordure dorée et ciselée.

Dans la partie inférieure de l'armoire S, n. 275, on voit la cuirasse que le prince Eugène avait à la bataille de Turin; celle du prince Thomas, marquée du n° 276, et enfin celle que le roi Charles Emmanuel III portait à la bataille de Guastalla.

Mais ce qui doit surtout fixer l'attention de l'amateur, c'est l'armure n° 35, qui appartint jadis à Emmanuel Philibert. Cette armure fut fidèlement imitée par *Marocchetti*, dans le monument équestre, représentant Emmanuel Philibert qui fait son entrée à Turin.

Ce monument est sur la place St-Charles.

Jacques Argente de Ferrare, peintre de ce roi, peignit la même armure sur la toile, que l'on voit dans la galerie des tableaux; et *Daniel* la peignit de nouveau au Palais-Royal. Les belles miniatures de *Lavy*, qui sont dans la chapelle de S. M. la reine, représentent le vainqueur de St-Quentin, portant la même armure, et telle on la voit aussi dans une collection de gravures dessinées par *L'Angée*, qui sont dans la galerie des armes.

Une autre armure qui frappe d'étonnement l'amateur, est celle marquée numéro 37, qui appartint sûrement à un géant; car elle est plus grande que celle que l'on voit dans le musée d'artillerie à Paris, que l'on croit être d'*Orlando*; plus grande encore que celle qui est dans le *Belvedere* de Vienne, que portait jadis le géant qui accompagnait l'empereur Maximilien. Ce qui la distingue encore de toutes les armures de la galerie, c'est qu'elle est argentée, entourée de bandes longitudinales, entre lesquelles on voit incrustées des couronnes ducales, d'où se détachent deux palmes ayant l'initiale F.

En s'avançant encore, on voit sur une table un petit trophée d'armes antiques et modernes qui fut fait pour le duc de Bordeaux.

Dans l'armoire F, n° 67, se trouve le bâton de commandeur d'Alphonse de Ferrare, avec ses armoiries; ouvrage italien, semblable au poignard n° 743, et à l'épée n° 891 du même prince, sur lesquels on voit ses armoiries et la date de 1515.

Dans l'armoire S, n° 285, il y a une autre cuirasse de Charles Emmanuel III, qui avait été transportée, lors de l'invasion fran-

çaise, au Musée d'artillerie à Paris, et qui fut rendue en 1815. On y voit l'empreinte d'une balle que ce prince reçut à la bataille de Guastalla, en 1733.

Dans la partie inférieure de l'armoire M, n° 359, il y a un casque en fer, fait de bandes unies et dorées, se croisant; il appartint jadis à Etienne Doria, seigneur de *Dolce Acqua*, qui commanda pendant quelque tems tous les navires espagnols.

Parmi les objets les plus remarquables que l'on trouve dans la grande armoire A, on observe, n° 380, une targe très-riche et de très-bon goût, ornée de cinq médailles, où sont représentés les faits principaux de Marius contre Yugurta, ainsi que plusieurs autres figures, sculptées au burin, comme les médailles, enrichies de dessins damasqués. On pourrait l'attribuer à *Benvenuto Cellini*, si ce célèbre artiste, en décrivant minutieusement ses ouvrages, n'eut pas gardé le silence sur celui-ci.

Dans la partie inférieure de l'armoire C, n° 394, on voit une magnifique rondelle en acier, représentant une des entreprises d'Hercule; les figures sont en bas relief, fortement rehaussées au ciseau, et très-bien gravées. Cette belle armure appartint peut-être à Henri IV, parce que la tête d'Hercule ressemble au portrait de ce prince.

Dans l'armoire D, n° 405, il y a une grande rondelle en fer, remarquable, faite au ciseau, et dont les figures sont en relief; elle représente la bataille de *Merida* ou *Muradat*, gagnée en 1212 par Alphonse IX, dit le Sage et le Bon, roi de Castille et d'Aragon, contre les Sarrasins.

Le bouclier de fer bronzé, au n° 419, dans l'armoire G, est attribué à *Primatice* ou à *Jules Romain*, à cause de la beauté des médaillons et de leurs ornemens qui représentent des faits militaires.

Quant aux armes de main, la galerie de Turin en possède une riche collection, que l'on a fait venir à grands frais des pays les plus éloignés de l'Orient, des îles de la mer Pacifique et de l'Australie.

Quoique le nombre en soit infini, nous ne voulons pas passer sous silence le sabre (513) indien, dont le fameux *Tipoo-Saib* fit présent au comte de Boigne, et que celui-ci présenta au roi Charles Albert. Sur la lame de Damas, et d'une matière très-fine, sont gravés vingt médaillons, dix de chaque côté; ces médaillons représentent des idoles, des amours, des chevaux, des monstres, enfin des objets imaginaires à la manière des orientaux. La poignée, plutôt petite, termine dans sa partie supérieure par une rondelle d'où se détache une garde qui va se joindre à la poignée.

Sous le n° 520, il y a un grand sabre semblable à ceux qui sont en usage chez quelques peuples des Indes orientales; la lame et le fourreau sont presque entièrement couverts de mots arabes; on y lit, entre autres, les mots: Monsieur *Abon Mouh Lys Ismael*, commandant les troupes du Caucase, et la date de 1765.

Dans l'armoire H, on voit les armes et les instrumens des habitans des Indes orientales et occidentales qui furent recueillis par S. A. R. le prince Eugène pendant son voyage en Améri-

que, par le comte Vidua dans ses longues excursions dans la Malésie, et par le comte François Serra dans son expédition au Brésil. On y trouve entremêlées quelques armes des Circassiens apportées par le comte de Boutourlin qui a pris part à la guerre récente du Caucase.

L'on voit sous le n° 665, un collier formé de dents des ennemis tués, tel qu'ont coûtume de porter les chefs de la Nouvelle-Hollande.

Sous les num. 673 et 674, il y a deux sceptres qui appartinrent à deux chefs d'une tribu indienne, du Brésil; sous le n° 682, vous voyez un carquois et des flèches, comme ceux qui sont en usage chez les peuples de la Circassie, et un grand nombre de flèches, d'arcs, etc.

A droite de l'espace I, l'on voit un trophée d'armes indiennes, comme celles qui sont en usage chez les insulaires de la mer Pacifique, et les habitans de Java.

Mais hâtons-nous; il nous reste encore beaucoup à dire.

Parmi les armes tranchantes qui se trouvent dans l'armoire K, le sabre d'Emmanuel Philibert est remarquable: le sabre que l'on conservait avec soin à la Chambre des Comptes, où l'on dit qu'il servait lors du serment que prêtaient les fonctionnaires publics. Les riches ornemens dont il est garni, indiquent la renaissance des arts, et suffiraient pour lui donner du prix, s'il n'en recevait déjà un, du nom glorieux de celui qui l'a porté. La lame de ce sabre, large et droite, est un très-beau travail de damas, portant une devise en langue persanne, damassé en or et en argent.

Une autre épée très-riche, et que l'on croit l'ouvrage de *Cellini*, est celle qui est marquée n° 949. Son pommeau représente un groupe de 7 cavaliers dans l'attitude d'en venir aux mains. Ce pommeau est gravé en relief.

En passant sous silence beaucoup d'autres épées, qu'il serait trop long de décrire, quoique bien remarquables pour la matière et pour l'art, nous nous bornerons à indiquer celle qui rappelle un haut fait piémontais. Cette épée (n° 960) appartint au général *Steinghel*, commandant la cavalerie française, en 1796, qui ayant attaqué avec 800 chevaux les dragons du Roi, commandés par le colonel Chaffardon, dans le faubourg de Carasson, fut battu et tué.

L'épée sous le n° 982 (armoire M) porte quelques inscriptions latines; on y lit le nom de Jean George, duc de Saxe, qui se réconcilia avec l'empereur Ferdinand II, en 1635; l'épée du célèbre général Jean de Werth, commandant les troupes de l'empereur et de l'electeur de Bavière; sur un des côtés de la lame, on voit le plan de la ville, et le dessin de la bataille de *Nordinga*, livrée en 1634.

Sous le n° 990, on voit l'épée que portait le prince Eugène à la bataille de Turin, épée que l'on conservait jadis dans le Palais-Carignan.

Parmi les massues, les haches, et les marteaux d'armes etc., qui remplissent l'armoire B, on voit sous le n° 1077 la massue ferrée, qui, comme on le croit, fut laissée à Turin par Charles Emmanuel I, et avec laquelle le fameux Bayard parut dans le tournoi que la duchesse Blanche de Montferrat, veuve de Charles I, lui donna en 1499, à Carignan.

Dans l'armoire G, sous le numéro 1193, il y a une bayonnette d'officier, avec son baudrier cousu en or, qui appartint au célèbre maréchal de Saxe. L'aide-de-camp du maréchal, vicomte de Cholet, la reçut des mains du maréchal, et le fils du vicomte de Cholet, colonel de cavalerie au service de France, l'offrit au roi Charles Albert.

Dans la catégorie des lances, des hallebardes, etc., nous citerons une lance du Malabar, annexée à l'armoire 17, n° 1222; elle est très-large, le bout damassé et empoisonné.

Une lance jointe à l'armure équestre n° 20; cette lance, sous le n° 1232, est des tems chevaleresques; on croit qu'elle a appartenu à la famille *Martinengo*.

A la place marquée O, sous le n° 1244, on voit un bâton fait en Espagne, et qui appartint à Pierre-le-Cruel. Cette arme est composée de trois lames, dont une est droite et longue, comme le fer d'une hallebarde; les deux autres sont faites en demi-lune.

Parmi les armes à trait, dont on se servait avant les armes à feu, on voit un grand nombre d'arbalettes, dont étaient armés les fantassins dans les guerres du moyen-âge.

Parmi les armes à feu, qui vinrent ensuite, on remarque, sous les numéros 1373 et 1374, une paire de pistolets d'Orient, avec le canon de damas, que le prince Eugène rapporta des guerres contre les Turcs, et que l'on conservait dans le garde-meubles de la maison Carignan.

Les pistolets à roue, sous les numéros 1404 et 1405, ne sont pas moins remarquables; ils appartinrent au duc Emmanuel Philibert. Ces pistolets sont sculptés de figures en relief, et représentent des guerriers, des trophées et autres objets du même genre; ils sont montés en bois dur, incrustés d'ornemens en ivoire.

Parmi les nombreux fusils qui sont dans l'armoire O, nous parlerons de celui qui est sous le numero 1411, fait par *Parreaux* à *Verrua*, et qui peut tirer 24 coups de suite. Pour le charger, on ouvre la crosse, et l'on introduit la poudre par un des troux verticaux fait à cet objet, et dans l'autre on y met les balles; après cela, on referme la crosse, et à chaque coup on tourne le levïer qui est près du bassinet.

Sous le n° 1432 se trouve un fusil à air; le canon se sépare à un tiers de sa longueur, et auquel en ôtant la crosse et en y substituant une plus courte, on fait de l'arme un pistolet. Du côté de la poignée, il y a un reservoir pour les balles, d'où, moyennant un ressort, les balles vont chacune à leur tour se placer dans le canon; ce fusil peut tirer vingt coups de suite sans qu'il soit besoin de le recharger.

On voit ensuite, sous les numéros 1488, 89, 90, trois fusils indiens, comme ceux qui sont encore usités aujourd'hui dans les Indes orientales; la bouche de ces fusils est ornée d'une tête de dragon. Après ceux-ci, l'on voit des fusils persans, des fusils turcs richement ornés d'ouvrages incrustés de petites mosaïques, de nacres et d'ivoire, etc. Le fusil sous le n° 1534 appartint à Emmanuel Philibert, et fut retrouvé dans les garde-meubles royaux; il est une arme très-riche de figures et d'ornemens, qui appartint aussi à Emmanuel Philibert,

c'est le fusil n° 1547, orné d'un beau dessin incrusté d'ivoire, représentant des divinités mythologiques. Mais un des fusils les plus remarquables de cette riche collection, soit à cause du héros à qui il appartint (Emmanuel Philibert), soit à cause de l'excellence de l'art, est celui qui est sous le numéro 1548. On y voit, dit le comte de Seyssel dans l'ouvrage où nous avons puisé cette description de la galerie des armes, on y voit, dit-il, des ornemens en ivoire, qui représentent d'un côté Méléagre et Attalante qui vont tuer le sanglier de Calidon; et d'un autre côté Méléagre qui présente à Attalante la tête du sanglier; sur la poignée on voit le défi de Pan et d'Apollon pour le chant et la musique, au milieu desquels il y a Midas qui pour avoir prononcé en faveur de Pan, prend tout-à-coup des oreilles d'âne; du côté droit, il y a de petits génies avec des instrumens de musique; aux quatre extrémités, sont les emblêmes des quatre élémens, c'est-à-dire l'eau, qui est représentée par un fleuve appuyé à une urne, et des chevaux marins; la terre est représentée par une femme, et un gros singe, qui mangent des fruits; le feu est représenté par un homme qui a une cuirasse, vis-à-vis d'un petit amour qui porte un souflet; et l'air est représenté par une femme qui a un oiseau sur la main. Au milieu du canon, on voit quatre figures qu'on ne saurait expliquer; on y voit aussi le triomphe de Neptune et d'Amphitrite, sculpté au ciseau sur le fer. Ce fusil paraît avoir été fait par *Negroli* de Milan, fameux armurier qui vivait vers la moitié du XVI siècle.

Nous finirons ici la description de la galerie des armes, non pas faute de matières, mais pour abréger, comme le demande notre genre d'ouvrage.



PALAIS-MADAME

En considérant ce palais par rapport aux différentes époques où il fut construit, il rappelle non seulement les différentes phases de l'architecture, mais encore les événemens politiques de la nation. Le prince Ludovic d'*Acaya* en jeta les fondemens au commencement du XIV siècle; le duc Amédée VIII le fit réparer en 1416, et le fortifia de quatre tours, dont il en reste encore deux, qui appartenaient au système des anciennes fortifications dont Turin était entourée. En 1720, Madame Royale y fit faire la superbe façade qui regarde la Porte-Suse, avec l'intention de faire les mêmes façades des autres côtés, ce qui aurait fait de ce palais un des édifices les plus admirables de l'Europe. L'architecture fut faite d'après les dessins de *Juvara*, de Messine, que Victor Amédée avait amené avec lui de Sicile; mais les trophées militaires, sculptés sur les deux côtés de la façade et les statues placées sur le sommet

de l'édifice, sont de *Jean-Baptiste Baratta*. Les colonnes et les piliers corinthiens qui ornent la façade furent tirés des carrières de *Prales*. Victor Emmanuel, ayant plus en vue le progrès des sciences, que de conserver la régularité des lignes d'architecture, y fit élever l'Observatoire que l'on y voit encore; et enfin en 1849 on construisit le télégraphe sur celle des deux tours qui est au levant.

Ce palais communiquait anciennement avec le Palais-Royal par une mesquine galerie qui fut détruite pendant l'occupation française, et fort à propos, car cette construction produisait un très-mauvais effet pour le coup d'œil. Le palais lui-même aurait disparu, si Napoléon ne s'était opposé à cette destruction de vandale.

A la fin du siècle dernier, ce palais était habité par les ducs d'Aoste et de Montferrat; avant l'arrivée des troupes françaises, le gouvernement provisoire y résidait; ensuite il fut, sous le règne de Napoléon, le siége du tribunal d'appel.

Lorsque la monarchie de Savoie fut rétablie, on y plaça l'administration de la dette publique, et enfin sous Charles Albert on en fit le siége du Sénat.

L'étranger ne peut assez admirer le magnifique escalier, ouvrage du célèbre *Juvara*, lequel commençant par les deux côtés du péristile va se réunir au palier du premier étage.

L'étude des proportions des parties entre elles et de celles-ci avec le tout, revèla à *Juvara* le secret de donner à un lieu déterminé l'apparence d'une plus grande étendue qu'il n'a réellement; ce secret était possédé par *Michel-Ange* à un si haut degré, que tous ses ouvrages en portent l'empreinte.

Il est difficile, dit le marquis d'Azeglio, de ne pas éprouver une espèce d'enchantement en montant le majestueux escalier de ce palais, dont la grandeur proportionnée et élégante semble s'augmenter à mesure qu'on le regarde, et prépare à goûter les chefs-d'œuvre qu'on conserve dans ces salles.

Dans tous les édifices de *Juvara* brillent l'élégance des lignes, la proportion harmonieuse et le grandiose des masses; s'il eût vécu un siècle avant, ou un siècle après, il aurait trouvé des principes plus dignes de son génie élevé. Mais les appartemens intérieurs renferment trop de chefs-d'œuvre de l'art pour nous arrêter plus longtems dans le vestibule.

Charles Albert, par une munificence qui devrait servir d'exemple à d'autres monarques, après avoir fondé cette galerie, voulut l'enrichir des chefs-d'œuvre de chaque école, et pour cela il enlevait de son palais et des châteaux qui lui appartenaient les précieux tableaux qui y étaient. Ainsi cette Italie qui commençait, comme le dit l'Institut de France, en parlant de cette galerie, au Taro et au Tessin, se trouva presque tout-à-coup aux pieds des alpes; et Turin n'eut plus rien à envier aux autres capitales de l'Europe.

Comme il serait trop long de décrire ces tableaux chacun séparément, nous ne parlerons que des principaux, et à mesure qu'ils se présenteront à nous en passant d'une salle à l'autre.

Le premier tableau qui se pré-

sente, est bien plus remarquable comme monument historique, que sous le rapport de la peinture. C'est une vue de l'ancienne Place-Château, peinte par *Tempesta.*

La première chambre contient les tableaux de l'école piémontaise, par ce qu'on y plaça les tableaux les plus précieux de *Gaudenzio Ferrari*, du *Sodoma*, de *Bernardin Lanino*, du *Giovenone* et de *Caccia* dit *Moncalvo.*

La Déscente de la Croix, tableau de *Gaudenzio Ferrari*, né à Valduggia en 1484, élève de *Jérôme Giovenone*, revèle le caractère doux et méditatif de son auteur; la figure de la Magdeleine est si jolie, qu'elle peut être comparée aux figures les plus parfaites de *Parmigiano* et du *Corrége:* ce tableau est si beau, que Paul Lamazzi place *Gaudenzio* au nombre des sept artistes de premier ordre qui aient jamais existé.

Nous avons encore dans la même chambre, le Saint-Pierre et le Dévot, de *Gaudenzio Ferrari*, tableau, comme le dit fort-bien Robert d'Azeglio, qui est l'expression morale de son siècle. La forme est surpassée par l'idée, et la science par le sentiment. *Gaudenzio*, dans cette composition, a toute la grâce et l'expression de *Raphaël*, jointes à la légéreté du pinceau de *Guido Reni.*

La *Madonna* de *Lanino*, prouve que cet artiste, qui fut élève de *Gaudenzio*, atteignit le grandiose du maître, mais qu'il ne sut pas l'imiter dans le talent de manier le pinceau.

Les figures de Saint-Joseph et de Saint-Jérôme, que l'on voit dans l'attitude de personnes qui adorent, ne sont que des accessoires du tableau, et servent par la différence de caractère de leur tête, à faire ressortir davantage les traits délicats de la *Madonne* et du *Bambino.*

Les tableaux les plus admirables que l'on trouve dans la seconde chambre, sont, sans contredit, la *Madonna della Tenda* de *Raphaël*, et celle de *Guercino.* La première de ces *Madonnes* est trop renommée, pour ne pas en parler un peu au long; pour cela, nous rapporterons la belle description qu'en a faite Nicolas Tommaseo. La Vierge est assise, tenant dans ses bras l'Enfant-Jésus, qui élève les siens vers elle, et ayant la tête un peu soulevée, elle regarde avec tendresse le sourire innocent de St-Jean, qui s'approche d'elle, dans l'attitude d'une admiration réservée; au fond de ce tableau et à la droite de l'amateur apparaît un ciel nébuleux. La tête de la Madonne et de l'Enfant-Jésus sont divins; dans celle de St-Jean on voit une expression plus simple; les traits de la Vierge et de l'Enfant-Jésus ont quelque chose de céleste; dans celle de St-Jean quelque chose de mortel; mais dans toutes ces figures on voit une expression douce, cette heureuse tranquilité, enfin cette paix qui tient du Ciel.

Ce tableau a quelque chose du coloris de la Ste-Cécile, et dans la composition, il rappelle le tableau de la *Madonna della Seggiola.* La tête de l'enfant surtout ressemble beaucoup à celui-ci; si ce n'est que la tête de la Vierge dans celle de la *Seggiola* est vue en face, et dans celui dont nous faisons la description, on la voit de profil. La première est un peu penchée sur son enfant; l'autre

un peu éloignée. La Vierge a des cheveux blonds enveloppés dans un mouchoir, et on n'en voit que une mèche qui paraît sur l'oreille. Le mouchoir est comme celui de la *Seggiola*, rouge, bordé en or avec un ruban qui tombe sur le cou. La robe est rouge, et a une broderie d'or; le manteau qui tombe à gauche, dans la largeur du tableau, est bleu. Dans la Vierge on voit la bienveillance, la candeur, une joie douce, un regard vif et modeste, un teint parfait, enfin une attitude qui inspire à la fois joie et respect. L'Enfant-Jésus nu, appuyant tendrement la main sur l'épaule de la Vierge; ses yeux sont grands et animés. Le St-Jean de suite derrière l'Enfant-Jésus, s'avance les mains jointes, dans l'attitude de l'adoration. La tête est très-jolie, les cheveux et les bras ne furent pas achevés, ni le bras gauche de la Vierge qui s'appuye sur l'épaule du petit St-Jean, et dont on ne distingue que l'index.

La lumière qui vient à droite, en frappant les trois figures, paraît plus vive sur celles de la Vierge et de l'Enfant-Jésus. Les attitudes, les raccourcis, les contours, le dessin, l'expression, enfin l'harmonie, tout dit que c'est *Raphaël*.

Il y a un document singulier que l'on conserve dans la bibliothèque du roi, duquel il résulte que trois tableaux du peintre *d'Urbin* avaient été soustraits du Palais-Royal par une main inconnue. La régente veuve de Victor Amedée I fit publier un avis portant, que non seulement on prometait l'impunité au voleur, mais encore que l'on donnerait cent doubles à celui qui les aurait rendus.

Charles Albert, étant encore prince de Carignan, acheta le tableau moyennant la somme de soixante-quinze mille francs.

La *Madonna* de *Guercino*, qui se trouve dans la même chambre, presque vis-à-vis de celui de *Raphaël*, est un don d'une illustre famille piémontaise. La tête de l'Enfant-Jésus est merveilleuse.

Un autre tableau, où l'on voit également empreint le grandiose qui distingue l'école italienne, c'est le *Saint-Jean* qui confesse la reine de Boëme. Ce tableau fut longtems attribué à *Murillo*, mais il fut revendiqué par *Daniel Crespi*.

Dans la troisième chambre, on admire trois tableaux très-grands de *Paul Veronese*, représentant la Magdeleine qui lave les pieds au Christ; la fille de Pharaon qui trouve Moïse, et la reine Saba aux pieds de Salomon. Le premier de ces trois est un tableau admirable; on le croit le chef-d'œuvre de l'artiste. Il était conservé à Gênes dans le palais Durazzo, maintenant Palais-Royal, d'où Charles Albert le fit transporter à Turin.

Il y a aussi l'enlèvement des Sabines, grand tableau de *Bassano*; le Père Eternel, de *Jules Romain*, et la Vierge, de *Carlo Dolci*.

Ces tableaux qui sont des chefs-d'œuvre, ne nous feront point oublier deux vues de *Canaletto*, qui représentent beaucoup mieux l'aspect des sites que les *aquarelles* modernes; une d'elles représente la Porte de Pô, et l'autre les bastions de Turin, où est aujourd'hui le jardin royal.

Dans la quatrième chambre, on trouve le tableau de l'*Annon-*

ciation, d'*Horace Lomi*, dit le *Gentileschi*, pisan. Cette grande toile est faite par commission de Charles Emmanuel I; et elle est un de ces tableaux qui furent transportés à Paris lors de l'occupation française. Il y en a aussi deux de *Guercino*, très-beaux; un *Ecce Homo*, et l'Enfant prodigue. La Vierge avec l'Enfant Jésus, par *Cesare da Sesto*, est aussi admirable.

Parmi les portraits, on remarque une demi-figure de *Capucino*, dit le prêtre de Savone, portrait dont le mérite est fort au-dessus de la renommée de l'artiste.

Le *Saint-Pierre* qui pleure, ouvrage de *Annibal Caracci*, occuperait le premier rang dans une galerie quelconque; il est aussi admirable pour l'expression de la douleur, que pour l'énergie du coloris.

Quoique un peu affecté, le peintre *Jules-César Procacini* est cependant le digne représentant de l'école lombarde de son tems; ayant quitté le ciseau du sculpteur, pour le pinceau du peintre, il représenta la Vierge de *San Celso* avec St-François et Saint-Charles Borromée, dans l'attitude d'hommes qui la vénèrent, tandis que deux petits anges soulèvent le rideau du Sanctuaire.

Dans la cinquième chambre, on remarque deux tableaux du *Titien*; le fameux portrait de Paul III, et les *Pélerins à Emaus*. Celui-ci fut acheté par le cardinal Maurice de Savoie en 1660; et on prétend, qu'il a servi d'original à celui qui existe au Louvre à Paris.

Il y a aussi deux tableaux de *Guercino*, représentant, l'un, le Père Eternel; l'autre, Saint-Paul hermite; la Déposition de *François Francia*, et le St-Jean de *Guido*, qui est parmi les plus belles productions de l'artiste.

La mort d'Abel, d'*Elisabeth Sirani*, que l'on admire aussi, est un tableau d'un si grand mérite, que quelques artistes l'attribuent à *Guido Reni*.

La sixième chambre mérite l'attention de l'amateur pour les quatre peintures de l'*Albani*; elles représentent les Quatre Elémens; tableaux trop renommés, pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter un mot. L'artiste a fait ces tableaux par ordre du cardinal Maurice de Savoie.

La septième chambre est remplie de chefs-d'œuvre de l'école flamande; on y voit les fils de Charles I de *Vandyk* qui fait l'admiration des connaisseurs. C'est une des perles de la pinacothèque, et un des plus beaux *Vandyk* qu'on puisse voir; la Ste-Famille, et un portrait de femme du même *Vandyk*, un portrait en pieds de grandeur naturelle de *Paul Rubens*, une Madonne avec l'Enfant-Jésus du même artiste. Il y a aussi un magnifique portrait de *Rembrandt*, d'où l'on peut juger avec quels soins il peignait les plus petits détails de ses tableaux, sans y entasser les couleurs pour produire leur effet.

La huitième chambre est aussi remplie de peintures de *Vandyk*, parmi lesquelles on remarque la Vierge de l'Assomption, et St-Sebastien avec un ange. Ces tableaux sont d'autant plus précieux, que les compositions de cet artiste sont très-rares, s'étant plutôt occupé de portraits. Le portrait de la reine Isabelle II du même *Vandyk* est remarquable aussi; la Fille au Raisin par *Gérard Dow*, est un précieux ta-

bleau; enfin une peinture qui a aussi un très-grand prix, c'est celle d'une bataille de *Wouwermans*, remarquable pour la fraîcheur du coloris, et parce que la peinture en est si bien conservée. C'est un des plus grands tableaux de cet artiste.

Dans une petite chambre attigüe, on voit une peinture de *Rubens*, laquelle représente la Susanne avec les Deux Vieillards; et deux tableaux de *Teniers*, qui représentent les Joueurs. On y voit aussi d'autres tableaux de peintres flamands, dont, pour abréger, nous ne citerons que les noms; mais ces noms portent avec eux un éloge: *Henri Roos*, *Mieris*, *Saenredam*, *Gérard Dow*, *Wouwermans*, *Holbein*, *etc.* Le tableau qui représente Samson pris par les Philistéens, par *Gherardo delle Notti*, est très-remarquable. Dans une salle ronde attigüe à ce cabinet, on voit une collection de fleurs et de fruits, peinte par des artistes distingués; il suffit d'en citer les noms pour engager l'amateur à les visiter: ce sont *Deportes*, *David*, *Heem*, *Mignon*, *Snyders* etc.

Dans la onzième chambre on voit les fameuses vaches de *Paul Potter*; ce tableau est un des meilleurs de cet artiste, qui mourut fort jeune. Il y a un tableau représentant le Bourguemestre, qui est de *Rembrandt*, admirable pour le fini, et la connaissance du clair-obscur, dont cet artiste semblait avoir le secret; une autre peinture, représentant une bataille de *Wouwermans*; un portrait de *Rubens*, un sujet de *Teniers*, et une Vierge de *Vandyck*.

Nous croyons qu'il n'y a aucune galerie au monde qui ait autant de tableaux flamands de premier ordre.

La douzième salle renferme les tableaux qui représentent les batailles livrées par le prince Eugène. Comme il serait trop long de les énumérer toutes, nous ne parlerons que de la bataille de Turin, gagnée par le prince Victor Amédée II et par le prince Eugène contre les Français, en 1706; cette bataille fut peinte par Jean *Hughtemburg*, né à Harlem en 1646.

Le prince Eugène conduisit avec lui cet artiste, afin qu'il peignît au vrai le champ de bataille, théâtre de ces hauts faits; et lorsque l'artiste n'était pas présent, le prince lui expliquait lui-même les mouvemens des troupes, la position des campemens, et les moindres circonstances locales, comme on le voit dans ce tableau, qui représente la victoire des Piémontais, qui est plutôt l'œuvre du capitaine que celle du peintre.

Dans la treizième pièce on voit la déscente de la Croix, d'Albert *Durero*, un petit *Teniers*, deux tableaux de *Breughel*, représentants un temple en ruines et une fête champêtre; ces deux tableaux sont très-jolis.

Dans la quatorzième pièce on voit les copies que *Constantin* a fait en émail, tirées des meilleurs originaux de l'école italienne.

La quinzième salle est uniquement occupée par des paysages de l'école flamande. On y voit de précieux tableaux de *Pierre Neefs*, *Van*, *Lintz*, *Breughel*, *Vander Meulen*, deux vues de mer, une de *Vander-Poel*, l'autre de *Backhausen*; cette dernière marine, quoique le tems en ait fait disparaître les demi-teintes, a toujours beaucoup de prix.

Enfin, en entrant dans la dernière chambre, où l'on voit tout à l'entour des bustes de marbre, se trouve un grand tableau d'*Antoine Vandyk*, représentant le prince Thomas de Savoie-Carignan à cheval. Comme dit fort-bien le marquis Robert d'Azeglio, dans ce tableau l'artiste s'est élevé à la hauteur du sujet, et il semble inspiré par son original. Ici le guerrier pouvait illustrer l'artiste, et l'artiste, par son talent, peut ajouter à la renommée du guerrier. Une autre toile d'une grande dimension, remarquable pour le sujet et pour le mérite de l'art, est celle qui représente le roi Charles Albert passant la revue dans les landes de St-Maurice, où était autrefois le camp d'instruction. Charles Albert chargea *Horace Vernet* de faire ce tableau, et le peintre nous laissa son portrait dans l'officier des Grenadiers Gardes, qui baisse le drapeau au passage du roi.

Le portrait de Charles Albert n'est pas très-ressemblant, mais le cheval, parfaitement copié d'après celui que montait le roi, est très-beau.

Nous ne pouvons mieux terminer la description des tableaux que par un hommage à la mémoire d'un prince qui fut à la fois grand et malheureux.

L'amateur trouvera au magasin Maggi des gravures et lithographies copiées sur les meilleurs tableaux de la galerie.

SALLE DU SÉNAT

Si cette salle, quoique belle, ne répond pas à la majesté du Sénat, nous devons observer qu'elle n'est que provisoire, et que l'on prépare le dessin d'un local magnifique pour les deux Chambres.

Cette salle, fort-bien distribuée, a été construite sur le dessin de M. le chevalier *Melano*, architecte de la Cour. Les statues colossales en stucs, dont elle est ornée, sont l'ouvrage de M. *Bernero*, élève et émule des *Collini*.

Le portrait du roi actuel, Victor Emmanuel II, est dû au pinceau du professeur *Marghinotti*.

Les Piémontais, et même tous les Italiens, n'oublieront jamais le spectacle que présenta cette salle, lorsqu'après la bataille de Novare, le jeune soldat-roi s'y rendit solennellement pour prêter serment de fidélité à la Constitution.

Le Sénat, comme nous avons dit, sera probablement réuni à la Chambre des Députés, dans un local destiné à cet objet; et alors les salles de la galerie, n'ayant plus les bureaux du Sénat tout-près, les tableaux ne seront plus endommagés par la chaleur des feux qu'on y allume pendant l'hiver.

OBSERVATOIRE ASTRONOMIQUE

Le nouvel observatoire astronomique, placé sur la tour qui est au nord, fut construit aux frais de Victor Amédée, parce que l'ancien observatoire qui était dans le palais de l'Académie des sciences, n'était pas d'une construction assez solide pour recevoir les nouveaux instrumens, que nous allons décrire; cet ancien observatoire n'avait pas de toit tournant qu'on pût mouvoir avec facilité.

Le savant commandeur Plana, chargé de surveiller l'exécution de ce nouvel observatoire, choisit de préférence la tour qui est au nord, comme étant la plus propre à cet objet.

Ici nous laissons parler le savant astronome, qui mieux que tout autre saura expliquer la structure de l'observatoire, et la manière de se servir des instrumens qu'il renferme.

« Vers le milieu de l'année 1822, j'ai eu la satisfaction de voir achevés tous les ouvrages arrêtés dans le projet relatif à la construction de l'observatoire. Je me suis aussitôt occupé à placer le cercle méridien entre les deux piliers de marbre, érigés au milieu de la salle. Les premières observations que j'ai faites, m'ont appris à manier cet instrument, et m'ont servi à fixer avec précision le lieu où je voulais faire élever une mire méridienne, vers le sud. Il fallait placer cette mire aussi loin que possible; mais la colline, au pied de laquelle la ville de Turin est bâtie, borne l'horizon dans le centre du méridien, et borne la distance à laquelle je pouvais faire poser une mire visible avec la lunette du cercle méridien. Je me suis plié aux circonstances, d'autant plus volontiers que, dans le fond, la distance d'environ 4,500 mètres, me paraissait suffisante.

« La mire dont je parle, est située sur une ancienne muraille qui forme l'enceinte d'un jardin du village de Cavoretto. C'est une colonne en briques surmontée d'un parallelipipède de marbre, dans lequel j'ai fait percer un trou circulaire de 19 centimètres de diamètre.

« Cette ouverture se projette dans le ciel; de sorte que son centre facile à estimer, constitue un point de mire très-distinct. Je puis assurer maintenant (après une longue série d'observations) qu'on peut considérer comme sensiblement nulle la déviation de cette mire du plan du méridien.

« Du côté du nord, les hautes montagnes des Alpes cachent 2° 1|4 environ. Le passage inférieur de l'étoile *XG* Ourse marque, à peu-près, de ce côté la limite visible du méridien. Vers le sud, l'interposition des Alpes maritimes, produit aussi une limitation; l'étoile *A*, Phéniax, est à quelques minutes près, la plus

australe qu'on peut observer dans le méridien.

« La coupole de Superga est de tous les objets qui entourent l'horizon de cet observatoire, le plus remarquable. L'azimut de cette coupole, compté du sud vers l'ouest, est de 260°. 33'. 0.

« Vers l'orient il y a un signal élevé sur la pointe de la montagne *Rochemelon*, dont l'azimut est de 107°. 18'. 16", 0. »

Si la suite des siècles amène des changemens considérables dans notre ville, ces données pourront servir pour retrouver la place du cercle méridien.

Le commandeur Plana nous fait la description du cercle méridien, construit à Munich par le célèbre *Reichenbach*.

Ce cercle méridien, qu'on peut à volonté tourner vers l'orient, ou vers l'occident, est tout-à-fait pareil à celui que M. *Besset* a décrit avec beaucoup de précision dans la sixième section du recueil de ses observations. Ce cercle fixe divisé de trois en trois minutes; le cercle *Alivare* portant quatre verniers qui donnent deux secondes; la longueur focale de la lunette (5. pieds de Paris); l'ouverture de l'objectis (entre 48 et 49 lignes); les quatre oculaires (dont les grossimens respectifs sont 66, 107, 129, 182 fois); l'axe horizontal (de la longueur de 32 pouces); ses pivots, ses supports, et enfin les pièces qui portent les niveaux, ont sensiblement les dimensions du cercle méridien établi dans l'observatoire de Koënigsberg...... C'est un mécanisme qui réunit les moyens de pouvoir observer à la fois les ascensions droites et les déclinaisons des astres. Toutes les parties concourent à ce double but avec un rare degré de perfection, qui ne peut être apprécié avec justesse, qu'après avoir calculé et rapproché les résultats d'une série d'observations faites avec ce cercle.

La lunette est munie à son foyer de fils verticaux, et de deux fils horizontaux, fort rapprochés (6" d'arc environ), entre lesquels on place l'étoile qu'on veut observer.

On mesure l'horizontalité de l'axe, ou la petite inclinaison qu'elle peut avoir, à l'aide d'un niveau qu'on accroche à ses pivots; et on emploie, en un mot, les règles de calcul, et les pratiques analogues à celles qui conviennent à tout instrument des passages.

Le pouvoir pénétrant de la lunette donne à ce cercle la faculté de mesurer ce que d'autres instrumens d'une construction différente permettent à peine de voir dans les mêmes circonstances atmosphériques, de sorte que la partie optique est non moins admirable que la division et autres parties de l'ensemble.

Après le cercle méridien, il y a dans cet observatoire une pendule qui mérite d'être observée; elle donne le tems sidéral. Cette pendule a été faite à Paris en 1809, par *Martin*, élève de *Berthoud*.

Dans la salle de l'observatoire il y a encore deux longue-vues de *Dollond*, l'une dont l'ouverture est de 65 millimètres, et qui a un mètre de foyer; et l'autre dont l'ouverture est d'un décimètre, et qui a à son foyer une longueur d'un mètre et demi.

Il y a encore une troisième longue-vue, du célèbre *Fraunhofer* de Munich en Bavière,

montée sur un trépied en métal.

L'ouverture de cette longue-vue est 75 millimètres, et la distance du foyer est d'un mètre.

Nous ferons encore mention d'un sextant à réflexion, dont le diamètre est de deux décimètres, avec division sur argent, et indiquant les minutes secondes de 5 en 5; travail exécuté à Londres par *Tronghton*.

En montant de cette salle au toit tournant à l'est, on y trouve un cercle répétiteur, dont la hauteur du diamètre est de 50 centimètres, avec division en argent, indiquant les minutes secondes de 4 en 4. Ce cercle est encore du célèbre *Reichenbach*.

En passant du toit tournant à l'est, au toit tournant à l'ouest, on voit dans ce dernier un équatorial qui a un cercle de déclinaison de 62 centimètres de diamètre, indiquant les minutes secondes de cinq en cinq. Le cercle horaire a 45 centimètres de diamètre, avec division en argent qui indique les minutes une à une.

La salle de l'observatoire royal est décorée de quelques médaillons, qui représentent *Lagrange*, *Galilée*, *Ticho-Brahé*, *Newton*, *Kepler* et *Dominique Cassini*. Le professeur *Boucheron* écrivit l'inscription suivante, que l'on y voit sculptée sur le marbre :

Victorius . Emmanuel . Rex
Speculam . hanc
Astris . Rite . Observandis
Antiquæ . Turris . fastigio
Suis . in . ædibus . Extrui . jussit
Omniq . instrumento . Locupletavit
Munifice . An . MDCCCXX.

L'administration de ce nouvel observatoire, appartient à l'Académie des sciences, de même que l'administration de l'ancien observatoire, destiné maintenant aux seules observations météorologiques.

A peu de distance de cet observatoire, au commencement de la rue de Pô, à gauche, s'élève une petite tour quarrée, digne de l'attention du voyageur; c'est là que le Père *Jean-Baptiste Beccaria* faisait ses expériences sur l'électricité, expériences qui l'ont rendu si célèbre. Vis-à-vis de cette tour, est encore la maison où il habitait, et où il mourut.

PALAIS-CARIGNAN

L'emplacement que le Palais-Carignan et le palais des Sciences occupent maintenant, appartenait à la fin du XVII siècle à la Compagnie de Jésus, à laquelle la Maison de Savoie en avait fait don; mais plus tard, le prince Emmanuel Philibert de Carignan en fit l'acquisition, et y fit élever, d'aprés les dessins du P. *Guarini*, mortel ennemi de la ligne droite, le palais qui est sur la place de Carignan, vis-à-vis du théâtre; ceux qui aiment les lignes cour-

bes, seront satisfaits de l'architecture de ce palais, où, partout, jusqu'aux escaliers, on ne trouve que des lignes courbes. Toutefois l'aspect de ce palais est imposant, et les vastes et riches appartemens sont peints à fresque par *Etienne Marie Legnani* milanais, surnommé le *Legnanino*. On ne peut s'empêcher d'admirer le péristile et le grand escalier qui conduit à une vaste salle que le prince Louis fit embellir d'après les dessins du comte de Robilant, lors des noces du Prince de Piémont. La voûte de la salle fut peinte par les frères *Galliari*. Ce palais est entouré d'une grande cour et d'un jardin ; ce jardin est traversé par la rue Charles-Albert.

Nous conseillons à l'amateur de visiter douze salles dont les voûtes sont peintes à fresque par *Legnanino*, peintre que nous avons déjà nommé. Ces afresques représentent des figures allégoriques, telles que les beaux-arts ; l'abondance de ces figures vont très-bien avec le genre d'architecture, étant peintes au clair-obscur. Tous ces objets d'ornement sont peints avec tant d'art, on a si bien observé les principes de perspective, que l'illusion est parfaite.

Il y a des souvenirs hystoriques qui peuvent ajouter à l'importance de cet édifice. Le dernier prince qui habita ce palais fut Charles Albert, pendant qu'il était prince de Carignan ; et c'est de là, que, en 1821, la Constitution fut proclamée. C'est aussi dans ce palais que mourut la princesse Josephine Thérèse de Lorraine Armagnac, aïeule de Charles Albert, femme non moins belle que pieuse; elle voulut qu'à sa mort on l'habillât de la robe des sœurs dites *Le Umiliate*, à la confrérie desquelles elle appartenait ; et voulut être ensevelie sans pompe à côté de son époux. Le souvenir d'une vertu vaut mieux que l'éclat de l'art.

Ce palais fut ensuite vendu à l'Etat ; il fut le siége du Conseil d'Etat et de l'administration des postes. Lorsque la Constitution fut proclamée, on en fit le lieu de réunion de la Chambre des députés, jusqu'à ce qu'on ait réuni les deux Chambre dans un même édifice que l'on doit élever expressément pour cela.

Le portrait de Charles Albert, de grandeur naturelle, appuyé à la paroi derrière le fauteuil du président, est du peintre *Capisani*. Les afresques de la voûte, représentant les provinces de l'Etat avec leurs emblèmes particuliers, furent dessinés et peints par le chevalier *François Gonin*.

PALAIS DE L'UNIVERSITÉ

Ce palais fut fermé du côté des portiques depuis 1821 jusqu'au jour où la Constitution fut proclamée.

Ce palais a encore une entrée dans la rue de la Zecca, vis-à-vis de la grille de fer qui conduit sous les portiques; cette entrée est remarquable à cause de deux grosses colonnes d'ordre dorique, qui s'élevant d'une large base, soutiennent un fronton de marbre blanc, sur lequel sont écrits ces mots : *Studiis instauratis Rex Carolus Felix*, *1823*.

Les ornemens d'architecture qu'on y voit, furent exécutés par l'architecte *Talucchi*, par commission de Charles Félix.

L'Université de Turin était anciennement dans l'édifice qui est vis-à-vis l'église de St-Roch; local qui n'était point adapté à la haute réputation à laquelle les sciences étaient parvenues à Turin. Le roi Victor Amédée II, qui savait allier l'économie à la magnificence, fit venir vers l'an 1720 *Jean-Antoine Ricca* génois, et le chargea de faire le dessin du magnifique palais dont nous parlons.

En entrant par la grille qui est sous les portiques, on voit des deux côtés du portail la statue de Victor Amédée II, et celle de Charles Emmanuel I, toutes deux sculptées par les frères *Collini*.

Au milieu de l'édifice, il y a une vaste cour entourée de portiques en colonnes, surmontées d'autres colonnes qui forment la galerie supérieure. On y voit un grand nombre d'inscriptions romaines, incrustées dans les piliers et dans les parois; nous allons en parler un peu au long, car l'on peut dire avec raison, que cette collection est un précieux musée lapidaire; c'est une série de monumens, qui ayant été découverts en Piémont, nous offrent des documens certains sur l'état du pays, lorsqu'il était une colonie romaine.

Dans le majestueux péristile qui forme l'entrée du côté de la rue de la *Zecca*, on voit deux statues de guerriers qui attirent les regards. Ces statues, vêtues comme les anciens Romains, furent découvertes à Suse en 1805; elles firent aussi le voyage de Paris, avec un grand nombre de chefs-d'œuvre enlevés à l'Italie pendant la domination française; mais ayant été rendues lors de la chûte de Napoléon, elles furent placées dans ce palais par ordre du roi. Avouons cependant que ces statues gagnèrent dans leur exil, parce que les artistes français en réparèrent les parties mutilées, de façon qu'il ne reste d'antique que le torse.

Deux magnifiques escaliers en marbre, placés vis-à-vis l'un de l'autre, conduisent au premier

étage, et avant de les franchir, admirons les deux vases qui ornent chacun des escaliers, dont les reliefs sculptés avec le plus grand soin, quoique d'un style bizarre, représentent d'un côté les quatre saisons, et de l'autre les quatre parties de la terre.

Au milieu de la galerie supérieure, et sous l'horloge de l'Université, on voit la statue allégorique de la Renommée qui enchaîne le Tems, dont la draperie a quelque chose du style de *Bernini*; elle est placée sur une vaste base où on lit l'inscription suivante:

Rex Victorius Emmanuel
Dedit anno regni 19.

Dans la paroi, autour de cette statue, on voit dans de petites niches:

1° Un buste représentant *Michel Schina* professeur des sciences medico-chirurgiques;

2° Un buste en marbre de *Jean-Jacques Bricco* prêtre et docteur en théologie;

3° Un buste de *Laurent Martini*.

Une quatrième niche vide est réservée au buste du premier docteur qui mourra et qui sera digne de cet honneur.

Après avoir décrit l'ensemble de l'édifice, nous allons en examiner les objets principaux en particulier, en commençant par les inscriptions antiques, dont nous avons parlé. Ceux qui voudront connaître plus en détail ces précieux documens, n'ont qu'à voir l'ouvrage du marquis *Scipion Maffei*, qui a pour titre *Museum Veronense*; ou celui d'une date antérieure, imprimé à Turin en 1747 par *Risolvi* et *Rivantela*, sous le titre de *Marmorea Tauronentiæ dissertationibus et notis illustrata.* Nous nous bornons à citer les inscriptions les plus intéressantes.

Parmi les inscriptions qui se rapportent à la religion payenne, nous avons un autel élevé à Jupiter adolescent, armé d'une lance et de la foudre, avec le nom *M. Memmio* qui le lui avait consacré; un autel aux *organes éternels générateurs*, élevé par *Sempronie Eutaccia*, qui probablement n'était pas une vestale; le sacrifice d'un taureau à Neptune, offert par *Cassius Optatus*; deux Tritons autour d'un autel couvert de fruits; un autel dédié à Silvain par *Vatius Tenax*; des bachantes et des faunes portants des torches et des masques. Uu autre autel consacré à Silvain par *Fossatius Simphorus*; enfin un autel élevé au *Génie de Suse* par *Fabius Marcellin*.

Au nombre des monumens funèbres, nous citerons le tombeau de *Quintus Minucius Faber*, dans lequel, au milieu des emblèmes de la médecine, on remarque des dauphins et des nimphes marines, qui doivent transporter l'âme du mourant aux Iles Fortunées; les tombeaux de *Valerius Crescentius* et de *Boebia*; sur le premier on voit un lit, à côté duquel il y a une table mise; dans le second il y a des moutons et des poulets pour souhaiter bon appetit à la défunte.

On est touché à la vue d'un monument funèbre que *L. Mussius* et *Mussia Tyche* consacrèrent à la mémoire de leur fils *L. Mussius*, mort à l'âge de quatre ans. Ce monument a la forme d'un petit temple, sous lequel on voit le buste de Mercure, sans doute parce que ce dieu était

chargé de conduire les âmes aux Champs-Elisées.

Nous ne devons point passer sous silence les bas-reliefs représentant Orphée mis en pièces par les *Menades*; *Foloé* qui soutient le jeune Achile sur le dos du *Centaure Chiron*; un *Jupiter Ammon*; un homme nu, espèce d'athelette, qui saisit deux taureaux par les cornes; un vieillard ayant des ailes aux pieds et aux épaules; les funérailles d'Anchise, et deux lions qui déchirent un autre animal. On remarque un marbre représentant le vœu de *Veiquasius*, dans lequel on voit un char surmonté d'un tonneau, parfaitement semblable à ceux qui sont en usage chez-nous. Parmi les inscriptions, presque toutes romaines et sépulcrales, on remarque celle qui se rapporte à l'empereur Trajan, et une autre que l'on découvrit au milieu des décombres de la tour de Porte-Palais, lorsqu'en 1801 les remparts furent démolis. La dernière de ces inscriptions est un document historique qui fixe l'année du second consulat de *Cajus Rubilius Gallicus*. Il y a aussi des fragmens des deux inscriptions grecques et d'une inscription étrusque, qui furent publiées par le *P. Lanzi*; et plusieurs autres du moyen-âge, qui se rapportent aux rois longobards: *Ariperto*, *Grimoaldo* et *Lothaire*, publiées par *Durandi*.

Maintenant, passons des traditions sur pierres, à celles empreintes sur le papier, et déposées dans ces archives que les Egyptiens appelaient le trésor des remèdes de l'âme.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

Cette bibliothèque qui possède aujourd'hui, outre des manuscrits très-précieux, plus de cent-vingt-mille volumes, eut, on peut dire, pour fondateur don *Giovanni Antonio Rogiero*, qui légua deux-mille gros ducats à la ville de Turin pour l'établissement d'une bibliothèque publique. En 1723, le roi lui fit don de dix-mille volumes de sa bibliothèque privée; il ordonna qu'on y joignit d'autres volumes qui appartenaient à la ville, et fit transporter cette bibliothèque d'une maison située devant St-Roch, au palais de l'Université. Elle s'augmenta peu-à-peu, soit par des achats, soit par des legs, surtout par la générosité de l'abbé *Valperga Caluso*, qu'il enrichit de six-cent volumes d'ouvrages classiques très-rares. C'est en reconnaissance de ce don, que l'on plaça son buste dans la bibliothèque même.

Les professeurs *Pasini*, *Berta* et *Rivantela* firent imprimer le catalogue des livres et des manuscrits jusqu'en 1749; et l'abbé *Peyron* jusqu'en 1820. Dans la suite, elle fut augmentée d'un exemplaire de tous les livres imprimés à Turin; parce que chaque auteur ou imprimeur était obligé de donner un exemplaire ou deux à la bibliothèque.

Citons maintenant quelques-uns des livres ou manuscrits les

plus rares qu'il y ait dans cette bibliothèque.

Un manuscrit de l'imitation de Jésus-Christ, qu'on a attribué par erreur au moine allemand, *Thomas de Kempis*, car on sait positivement que l'auteur de ce manuscrit est le Père *Gersen*, piémontais, abbé des Bénédictins à Verceil, qui vivait dans le siècle avant celui de Thomas.

Il y a 170 manuscrits en langue hébraïque; 370 en langue grecque; 1,200 en latin; 200 en italien; et 120 en français: recueil précieux, qui place notre bibliothèque au rang des plus riches de l'Europe; d'autant plus que quelques-uns de ces manuscrits n'ont jamais été imprimés.

Au nombre des éditions les plus anciennes, il en est une qui a le plus grand prix; c'est celle qui fut imprimée à Anvers par *Arrias Montanus*, et dont le roi Philippe II fit présent à son beau-frère le duc Emmanuel Philibert. La grande Bible écrite en plusieurs langues, formant onze volumes, n'est pas moins rare, elle est imprimée sur parchemin.

Ciceron, *de Officiis*, imprimé en 1465; *Lactance*, en 1468; *Cæsaris Caji Julii*, *Comment. de bello gallico ab ipso confecto*, en 1471; *Eusebii Cæsariensis*, *historia ecclesiastica*, en 1476. D'après ces éditions, nous pouvons juger de ce qu'était l'art typographique dans son origine.

Comme brillante édition, nous devons citer les *Lusiades de Camoëns*, que le marquis de *Souza*, portugais, enthousiasmé avec raison de son célèbre compatriote, fit réimprimer par *Firmin Didot*, et en envoya un exemplaire aux Bibliothèques royales de l'Europe.

Nous citerons enfin un ouvrage qui nous appartient, une flore particulière, ouvrage commencé en 1732, où sont peints tous les végétaux que le Piémont produit, coloriés avec goût et précision, sur cinq-mille planches environ.

Vis-à-vis de la Bibliothèque, il est une salle ronde, dite le Théâtre, qui servit plusieurs fois à des entretiens académiques.

Ne serait-ce pas ici le cas de faire mention des professeurs les plus célèbres de cette Université, et qui ont bien mérité de la patrie? Nous croyons que cela n'est pas moins intéressant que les ouvrages matériels que nous avons décrits; et nous croyons que le lecteur sera bien aise de connaître ce qu'étaient les sciences à Turin dans leur principe.

Le comte Ludovic de Savoie, prince d'*Achaja* et de *Morée*, fonda en 1405, un cours général de Droit civil et de Droit canon; et la même année, un bref du pape accorda à cette école tous les priviléges dont jouissaient les autres Universités de France et d'Italie.

Victor Amédée II, en réformant l'administration civile de ses Etats, réforma aussi quelques parties de l'instruction; il institua un Magistrat de la réforme, et prépara par de bonnes lois, tout ce qui a été fait de mieux pour l'enseignement public.

Le Magistrat de la réforme, publia, le 13 juin 1772, les règlemens de l'Université, qui s'alliaient avec les Constitutions royales de 1771.

Quant aux premiers professeurs de l'Université de Turin, Victor Amédée II en fit venir d'autres parties d'Italie, et quel-

ques-uns de France; mais c'étaient des hommes de mérite, et non de vains parleurs; ils étaient dignes d'obtenir le droit de cité de tout pays civilisé. L'abbé *François Bencini* de Malte, homme qui avait vieilli dans les sciences théologiques, qu'il enseignait à Rome depuis trente ans, eut la chaire de dogmatique; le chanoine *Joseph Pasini* de Padoue, eut la chaire de l'Ecriture-Sainte, et celle de langue hébraïque; le Père *Pierre Severne* de Toulouse, de l'ordre des prédicateurs, occupa la chaire de théologie; *Jean Fantoni* de Turin, célèbre médecin, enseignait la médecine; *Pierre Simon Rohault* de Paris, professeur de chirurgie, ne fut pas moins célèbre; il est très-connu pour son traité des blessures à la tête. La chaire de mathématique fut confiée à l'abbé *Hercule Corazzi* de Bologne, de l'ordre des Olivetins. *Bernard Loma*, napolitain, enseignait l'éloquence et la langue grecque. Après ces premiers hommes qui firent renaître les sciences parmi nous, il y eut un grand nombre de savans qui illustrèrent notre Université; parmi lesquels il suffit de rappeler *Sigismon Yacinthe Gerdil*, qui de professeur de philosophie devint cardinal; *Casto Innocent Ansaldi*, *Marius Campiani*, *Joseph Cridis*, profond jurisconsulte; *Vitalien Donati*, *Jean François Cigna*, professeur d'anatomie et de phisiologie, fort loué par *Haller*; *Ambroise Bertrandi*, *Charles Allione*, *Jean-Baptiste Balbis*, *Ludovic Rolando*, *Laurent Martini*, *Jean-Baptiste Beccaria*, émule de *Franklin; Jean Antoine Giobert*, *François Dominique Michellotti*, *George Bidone*, *Jérôme Tagliazucchi*,*Joseph Bartoli*, *Thomas Valperga*, de Caluso, *Joseph Vernassa*, *Charles Denina*,*Joseph Biamonti*, *Buniva*, qui introduisit la vacine en Piémont, *Giulio*, qui découvrit des muscles dans les plantes, *Rolando*, qui analysa la structure du cerveau, *Bardi*, très-versé dans l'histoire et la littérature hébraïque, finalement *Charles Boucheron*, qui écrivait la langue latine avec une pureté digne des plus beaux tems de Rome. La civilisation ayant atteint un plus haut degré, Charles Albert fonda une chaire pour l'enseignement de l'histoire du pays et de la géographie; il établit des chaires pour la logique, la méthaphisique et le droit commercial, et fit venir le napolitain *Scialoja*, pour lui confier la chaire d'économie politique, science qui auparavant était proscrite en Piémont.

PALAIS
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Ce palais est un des plus remarquables de Turin, soit pour son imposante architecture, soit pour les précieux objets qu'il renferme. Le Musée d'histoire naturelle, et le Musée égyptien, suffiraient seuls pour attirer dans cette capitale le voyageur ami des sciences.

L'emplacement de cet édifice, ainsi que celui de la place et du Palais-Carignan, appartenaient jadis aux Jésuites, qui y firent construire le collége dit des Nobles, et qu'on appelle aujourd'hui Palais des Sciences.

Ce palais fut élevé vers la fin du XVII siècle, par *Guarini*; réparé et embelli par ordre de Charles Félix, qui y fit placer de chaque côté de la porte d'entrée les quatre magnifiques colonnes qui soutiennent un balcon d'une très-belle architecture.

Ce palais fut deux fois exposé à de grands dommages; la première fois lorsque la voûte de l'église de Saint-Philippe tomba; et la seconde fois lorsqu'on plaça au rez-de-chaussée les statues du Musée égyptien.

Le poids de ces masses énormes pesa tellement sur les fondemens, que la partie de l'édifice, qui est du côté de la rue de la Verna, faillit tomber.

L'Académie de Turin fut fondée, comme l'on sait, en 1759 par le comte de Saluce, par Cigna et Lagrange, qui se réunirent dans le palais des marquis Tizzoni de *Crescentino.* Victor Amédée III lui donna le titre de Société Royale, lorsque les membres de cette Société avaient déjà publié un volume intitulé : *Miscellanea philosophico-mathematica*, *Societatis Privatæ Taurinensis*, *1779*, ouvrage qui valut à cette Société les éloges de l'Europe. En 1783, cette Académie fut définitivement constituée par lettres-patentes de Victor Amédée III, qui la divisa en deux classes : la première, pour les sciences exactes, c'est-à-dire les mathématiques et la physique; la seconde, pour les sciences morales, l'histoire et la philologie. L'Académie, lorsqu'elle est complète, compte quarante membres présents, vingt pour chaque classe; le nombre des membres correspondants est illimité. Elle dispose de vingt-quatre pensions annuelles de 600 fr. l'une, que S. M. a coûtume d'accorder aux académiciens les plus anciens; le roi propose tous les ans une question, et decerne un prix de 600 fr. à qui la résout.

L'Académie a un président, un vice-président, et un trésorier. Chaque classe a un directeur et un secrétaire.

Les fondateurs de cette Académie ont droit à une éternelle reconnaissance de leurs concitoyens, reconnaissance qui leur fut déjà témoignée par l'Académie elle-même, en faisant placer leurs bustes dans la salle où elle s'assemble. Outre les bustes des trois fondateurs, il y a encore ceux de Denina, de Valperga Caluso, et de Gerdit; il y a encore dix-huit bustes d'illustres Romains, bustes que le chevalier Philippe Lavy fit faire par le professeur *Bogliani*, et qu'il offrit ensuite à l'Académie, dont il est membre. La famille du sculpteur *Spalla* lui fit aussi présent d'une statue représentant le comte Prosper Balbo, homme éminemment distingué, et un des plus savans de l'Académie.

Le buste de Victor Amédée III, sculpté en marbre par *Ignace Collini*, et qui est dans la bibliothèque, est un hommage rendu par les sciences et les lettres, au pouvoir qui les protége.

Mais ce que la bibliothèque renferme de plus précieux, ce sont les livres que le père du comte Vidua, mort dans une des Iles Moluques, offrit à l'Académie; ces livres, imprimés à Canton, à Batavia, à Calcutta, à Singapore, à Mexico etc., attestent que l'invention de l'imprimerie avait déjà porté ses fruits, et que, grâces à l'imprimerie, la science est devenue le partage du genre humain. Cent-trente-cinq de ces volumes traitent du Mexique; sept-cent-soixante-dix-huit regardent les Anglo-Américains; soixante-dix, les Iles Philippines, cent sont relatifs aux Chinois, quarante-huit aux Indiens, et trente-deux aux Arabes, et aux Syriens.

Le comte Caissotti de Chiusano et le marquis Tancredi Falletti de Barolo, léguèrent aussi à l'Académie une grande partie de leurs livres.

C'est dans la vaste cour qui est au milieu de ce palais, qu'en 1851 eut lieu pour la première fois l'exposition des fleurs. Grâces à la Société d'agriculture, il a été démontré par cette exposition, que l'industrie humaine pouvait quelquefois changer les lois de la nature, et que le soleil d'Italie étendait sa féconde influence jusqu'à cette partie septentrionale de la Péninsule. Nous espérons qu'à l'avenir l'exposition des fleurs aura lieu dans un édifice destiné pour cela, et qu'il servira aussi pour l'exposition des objets de beaux-arts. Les deux Sociétés pourront concourir à ce but.

MUSÉE ÉGYPTIEN

Tandis que les études historiques avancent plus que jamais avec rapidité, aidées de découvertes de quelques voyageurs qui vont déterrer des monumens dans tous les coins de la terre, pour lever le voile qui couvre l'antiquité, le Musée égyptien de Turin fut d'un grand secours pour mettre en ordre les annales

d'une nation qui fut le berceau des arts et des sciences. Ici le savant, sans s'exposer aux inconvéniens et aux dangers d'un long voyage, peut s'initier aux mystères de l'antique Egypte, à la vie de ce peuple si sage et si célèbre, empreinte sur le granit, où sont tracées ses mœurs, ses croyances religieuses et philosophiques, qui formaient l'existence morale de ce peuple. En effet, c'est avec un juste orgueil que nous voyons citer le Musée de Turin, dans tous les ouvrages que l'on publie en Europe, sur l'Egypte, comme une source sûre de connaissances importantes. Aussi en parlerons-nous un peu au long.

En entrant, on trouve d'abord une vaste galerie, où en 1829 on transporta du palais de l'Université le Musée d'antiquités. S'il ne peut être comparé à d'autres Musées plus renommés d'Italie, cependant il renferme des objets qui méritent d'être vus.

Il y a d'abord un Cupidon qui dort sur la peau d'un lion; si cet ouvrage n'est pas grec, il a toute la beauté attique;

Un buste en marbre de l'empereur Julien, deux têtes colossales, une d'Adrien, l'autre de Claude le Goth; et une tête d'Antinoo ornée comme celle d'une bachante. Il y a aussi une tête colossale de Niobé, tirée des ruines de Pompeia, et dont on n'a encore fait mention dans aucun catalogue, ni dans aucun Guide. L'ouvrage en mosaïque qui fut trouvé à Stampace dans l'île de Sardaigne, représentant Orphée jouant de la lyre, et entouré de différens animaux, est très-remarquable. Ce travail est partagé en deux morceaux, qui étaient jadis réunis, et qui n'en formaient qu'un;

Parmi les petites statues en bronze, on remarque une Minerve, dont la municipalité de Stradella fit présent au Musée. Cette petite statue fut trouvée dans le lit du torrent Versa; de même que l'on trouva dans les décombres de la ville de Industria un faune d'un travail admirable, une boëte en argent, un trépied et une table historiée; le trépied et la table sont en bronze, un vase en argent, sur lequel est gravée la bataille des Grecs contre les Amazones; ce vase a été trouvé dans le lit du Pô par un pêcheur;

Un vase en bronze pour les parfums sur lequel il parait que le sculpteur ait voulu représenter la tête de Méduse;

Il y a aussi un grand nombre de vases, la plupart étrusques, que l'on trouva à Pollenzo en y creusant la terre;

Une foudre dorée qui faisait sans doute partie d'une ancienne statue de Jupiter;

Deux Vénus, dont l'une est assise sur un cheval marin, comme pour nous rappeler l'origine de cette déesse, que les payens disaient être née de l'écume de la mer; l'autre porte des ornemens au cou, aux bras et aux mains, on l'appelle la Vénus victorieuse.

Parmi les antiquités romaines, il y a un écrit de l'empereur Adrien; c'est le congé d'un soldat; et une aigle qui fut trouvée dans la ville d'Anzio. On y voit aussi un grand nombre d'instrumens et d'objets qui ornaient les maisons des riches; ces objets sont d'un meilleur goût que ceux des modernes.

Mais la partie la plus remarquable de ce Musée, est la colle-

ction des monnaies, dont le nombre s'élève à quinze-mille: trente-six égyptiennes; une d'Athènes en or; un grand nombre des rois de Syrie, en argent; plusieurs des Arsacides et des Sassanides, de même en argent; un assez grand nombre en or et en argent, appartenant aux rois de Perse, deux-cents en or, en argent, et en cuivre, des hegides; et quelques-unes d'Alexandrie du tems des Empereurs Romains.

Il y a dans le Musée deux beaux groupes en ivoire, dont un représente le jugement de Salomon, et l'autre, le sacrifice d'Abraham. Il paraît que ces deux objets, qui ont été faits dans le siècle dernier, ont été placés là pour qu'on pût comparer le talent des modernes, à celui des anciens. Mais il est temps de passer dans les deux autres salles, où se trouvent les statues colossales du Musée égyptien. Nous dirons d'abord comment a été fondé ce Musée, qui est sans contredit supérieur à toutes les collections de ce genre, qu'il y ait en Europe.

Avant même que Bonaparte fit l'expédition d'Egypte, le Piémont possédait dejà le Musée égyptien que l'on connaît, la collection *Donati*, outre les deux statues très-remarquables de la déesse *Pascht* et de *Pharaon Sesostris*, qui était dans le peristile de l'Université de Turin. Plus tard d'autres nations obtinrent la supériorité sur le Musée de Turin. L'Angleterre avait la fameuse table de *Rosetta*, le tombeau du roi *Psammetico*, et une partie de celui du roi Mancheri, que l'on dit être le fondateur d'une des grandes Pyramides, et enfin la fameuse Caisse d'albâtre, que l'italien *Belzoni* trouva dans les souterrains de Thébes; la France vantait le Zodiaque du temple de Dendera; la Prusse, la collection de *Passalacqua*, de Trieste; et la Hollande un long *papyrus* où l'on voit des lettres grecques. Mais le Musée de Turin ne tarda pas à reprendre son ancienne supériorité sur les autres Musées de l'Europe.

En 1820, le roi fit acheter la riche collection de statues égyptiennes, qui coûta au chevalier Drovetti quinze années de recherches assidues, qui eurent le plus heureux succès. On y joignit dans la suite une autre collection d'une infinité de petits objets en or et en pierres précieuses gravées; une infinité d'objets couverts d'hiérogliphes, qui ont une grande importance à cause de la variété de l'écriture dans les mêmes mots; un grand nombre de caisses de momies, de petites figures portant le nom des hommes qu'elles représentent, de petites idoles, d'amulettes, de petits insectes gravés, de vases, d'objets faisant partie de l'habillement, d'instrumens de différens arts, tout ce qui peut enfin retracer les mœurs et les croyances religieuses de cette nation.

Une des statues colossales qui se trouve dans les deux salles au rez-de-chaussée, est celle du fameux conquérant Sesostris, le Ransete VI. Dans les annales égyptiennes, cette statue est à la fois remarquable pour le fini du travail de la tête, sculptée sur un granit extrêmement dur, et pour sa masse qui est d'une dimension extraordinaire. Il faut cependant avouer que cette statue est bien loin de ce beau idéal, dont les Grecs seuls avaient le secret; les Egyptiens, grands dans la conception, manquaient de

goût dans l'exécution. Ce colosse est assis, il a la tête mitrée, et sa main gauche appuyée sur la poitrine, tient une espèce de crochet, que l'on voit aussi comme un attribut de puissance dans quelques divinités égyptiennes. Une autre statue colossale, également assise, les mains posées sur les genoux, et la tête enveloppée de bandes, est celle de Tormes, nommée *Mœris* par les Grecs; celui auquel on attribue la gloire d'avoir fait creuser le fameux lac qui porte son nom. On trouve ensuite la statue de *Menepta*, autre Pharaon de la dix-neuvième dinastie, à laquelle appartient Sesostris le conquérant, *Menepta*, plus connu sous le nom *d'Osimandia*, dont le tombeau est une des merveilles de Thèbes. La statue de ce Pharaon est de pierre un peu rouge. Elle a dix pieds de hauteur; et porte sur la tête un riche ornement en forme de pyramide, et sous les pieds est une large base historiée. Il y a d'autres statues de Pharaons, appartenant à la dix-huitième dinastie, comme celle de Amenophis II à genoux, offrant deux vases à la divinité; celle du roi Oro, debout à côté de l'idole de Amon qui est assise; ces deux statues sont sculptées dans le même bloc; et celle de la reine Amensis, qui peut-être régna seule sur toute l'Egypte. Il y a encore deux autres statues du roi Ransete Sesostris, dont une le représente comme s'il marchait; l'autre, le représente assis et recevant l'apothéose de Amon et d'Isis, qui sont aussi assis à coté de lui, et qui l'embrassent. Il y a encore beaucoup d'autres statues, moins grandes, qui portent des noms de rois; mais elles ne sont ni aussi remarquables, ni aussi rares.

Un monument bien précieux et unique, est le livre que l'on appelle vulgairement le grand livre funéraire (1). Il est écrit en caractères hiérogliphiques; il a plus de 40 pieds de long; aucun des livres funéraires que l'on trouve dans les autres Musées de l'Europe, ne contient un aussi grand nombre de chapitres. Une ligne peinte se rapportant au texte qui est au-dessous, parcourt toute la longueur du papyrus, et beaucoup d'autres peintures plus grandes sont insérées au milieu des colonnes du texte. La principale peinture du livre funéraire, et que l'on trouve dans tous les abrégés de cet ouvrage, est celle du jugement de l'âme devant le tribunal de l'Amentis ou pays des morts; vous voyez à gauche Osiris, assis gravement

---

(1) *Ce livre funéraire, étant un des objets les plus rares du Musée de Turin, le directeur l'avait fait transcrire au moyen d'un papier transparent, pour le faire imprimer.* « *Le savant* Lepsius, *prussien, passant à Turin, vit cette* « *copie, et obtint de l'obligeance* « *du directeur de la porter à Berlin, et de la retenir quelque tems* « *pour y faire des recherches dont* « *il avait besoin; mais oubliant* « *les procédés délicats que se doivent entre eux les savans, il la* « *fit imprimer à Berlin, sans en* « *demander l'autorisation au directeur qui la lui avait prêtée.* « *Cependant, si cet acte de M.* « Lepsius *mérite d'être blâmé, les* « *savans n'ont pas lieu de s'en* « *plaindre, car, grâces à lui, ils* « *ont eu cet ouvrage quelques années plutôt.* »

sur un trône, tenant en main un crochet et un fouet; devant lui sont placés 42 juges; le tiphon, animal à peu-près comme le cerbère des Grecs, et enfin une balance. La déesse de la justice conduit l'âme devant ce tribunal, et fait placer sur une des coupes de la balance le vase qui contient ses actions, et sur l'autre coupe on voit les petites statues et l'emblème de la justice. Le dieu Tot, faisant les fonctions de secrétaire, écrit le résultat du jugement indiqué par la langue de la balance, et le jugement étant favorable, l'âme est autorisée à continuer son voyage vers le pays des bienheureux.

Un autre monument du Musée de Turin, qui est aussi unique, c'est celui connu sous le nom de *Canone de Manetone*; il ne pouvait paraître dans la collection *Drovetti*, parce qu'il n'était qu'un amas de morceaux détachés, et mêlés avec des fragmens d'autres livres dans une même boîte; mais il fut réparé avec soin par le savant *Champollion*, et par l'allemand *Seyffart*, qui vinrent à Turin pour cet objet.

Nous ne quitterons pas ces deux salles au rez-de-chaussée, sans faire observer à l'amateur, quoique ces objets ne soient pas égyptiens, deux belles têtes que M. *Emile Botta*, fils du célèbre historien, envoya au Musée de Turin. Elles furent trouvées à *Korsabad*, mêlées avec d'autres objets d'antiquités, que M. *Botta* étant consul à *Mossul*, fit déterrer avec soin. Une de ces têtes représente un roi, et l'autre probablement un eunuque.

Nous ne passerons point sous silence une inscription grecque empreinte sur une pierre, qui est dans la salle au midi; ni un chapiteau qui est sur une colonne en maçonnerie moderne, plus une caisse en pierre destinée à rester sur pieds comme l'indique la grande inscription qui est au bas, et son magnifique couvercle, en forme de corps humain, l'une et l'autre très-bien conservées. On y voit aussi plusieurs pierres servant de tables pour autel; et différentes offrandes faites aux dieux, telles que des pains, des oies, des cuisses de veaux, des oignons, des vases d'où coulent des liqueurs; ces objets sont sculptés un peu en relief; il y a aussi quelques modèles de temples, comme ceux de la Nubie.

Les salles de l'étage supérieur ont un vestibule dont les parois sont couvertes presque entièrement de pierres à inscriptions sépulcrales, que les savans appellent habituellement *Stele*, sur lesquelles l'âme du défunt, en l'honneur duquel elles ont été sculptées, présente des offrandes à différentes divinités, et quelquefois aux âmes de ses ancêtres. Quelques-unes de ces pierres sont de granit, d'autres sont de pierres sabloneuses, la plupart de pierres calcaires, toutes d'un fini parfait. Parmi les figures qu'on y voit, il y a un grand nombre de signes hiéroglyphiques, dont quelques-uns indiquent des offrandes que le défunt fit aux divinités pendant sa vie. On voit une longue série de ces pierres et de tables en bois, peintes pour le même usage, et dont les couleurs conservent encore tout leur éclat; au fond de la salle, dans une armoire il y a un grand nombre de ces pierres qui représentent des rois dans l'attitude de recevoir ou de faire des

offrandes. Ces tables en bois sont très-précieuses, car elles révèlent ce qu'était la doctrine religieuse des Egyptiens, et leur croyance sur le dogme si important d'une vie future, et combien on respectait les liens de famille. En effet, dans ces peintures antiques, qui conservent leur brillante couleur, on reconnait les membres de la même famille, présentant des fleurs et des fruits à l'image du père et de la mère, ou d'un autre parent qui leur est cher.

Vous pouvez encore voir, après tant de siècles, le langage de ces vœux qui sont relatifs aux affections et aux douleurs de ces familles, en lisant les inscriptions touchantes qu'ornent ces peintures. Par elles, vous êtes initié non seulement aux cérémonies funèbres des Egyptiens, mais vous pouvez voir encore quels étaient le rang et la dignité du défunt ; vous apprenez quels étaient les emplois et les charges qui existaient chez ce peuple, et vous vous formez une idée exacte de la hiérarchie égyptienne, comment la magistrature se succédait; et comme au nombre de ces bas-reliefs, il y en a quelques-uns qui portent le nom et la date du règne, sous lequel ils furent sculptés, il s'ensuit que ces mémoires sont de précieux monumens historiques. Ici nous ne pouvons que payer un tribut d'éloge à *Silvestre Desacy*, à *Arkebladt*, à *Joung*, à *Champollion* le jeune, dont les découvertes nous ont mis à même de nous associer aux pensées d'un homme qui vivait il y a 3 mille ans.

En entrant dans le Musée, on s'avance d'abord dans la salle qui est au midi; dans cette salle, sont placés la plupart des objets qui servent exclusivement aux tombeaux, pour lesquels les Egyptiens avaient tant de vénération. Ici votre cœur ne peut se défendre d'une vive émotion, en voyant d'une extrêmité à l'autre de la salle une longue suite de caisses de momies, qui représentent les mêmes formes, et les mêmes traits que ceux de notre génération actuelle; des êtres qui vécurent il y a 25 ou 30 siècles, et qui un jour devront cependant reprendre une nouvelle vie.

La série commence par quelques caisses non seulement peintes et écrites, comme toutes les autres, mais encore couvertes d'un vernis; après les trois premières, vous en voyez une qui renfermait la momie d'un hiérogramme du temple d'Ammone, laquelle, outre les inscriptions ordinaires, a, dans l'intérieur des deux couvercles, une partie du livre funéraire ; vient ensuite la caisse où était renfermée celle que nous avons décrite, lorsqu'elles étaient dans sa chambre sépulcrale ; puis une autre caisse colossale qui est la première des trois caisses renfermées l'une dans l'autre, destinées toutes trois à conserver la première momie que vous trouvez; cette momie est emmaillotée avec soin, et couverte d'une belle toile rouge; elle est aussi ornée d'un réseau de petits grains de verre qui la couvre entièrement.

Plus loin on voit deux autres caisses avec leurs momies; la dernière de ce rang est la momie de *Petemnophis*, fils de *Pavoto*, enfant de huit ans et quatre mois, mort sous l'empereur Adrien. Sa forme est plutôt grecque qu'é-

gyptienne, de même que celle des deux grandes caisses placées dans les ouvertures du mur qui sépare les deux salles; et elle a, outre l'inscription égyptienne, écrite sur le couvercle, une inscription grecque qui sert à illustrer la première. Il y a encore un grand nombre de caisses de momies, placées tout autour de la salle; dans l'une d'elles, vous voyez une momie de femme, ayant la tête découverte, et les chairs, la peau et les cheveux si bien conservés, qu'on ne peut se défendre d'un grand étonnement quand c'est la première fois qu'on voit une momie. Mais la conservation de ces momies est encore plus surprenante dans une tête d'homme placée sous une cloche en verre, près de la dernière fenêtre; dans cette tête on voit les cheveux, la peau, les paupières et les oreilles très-bien conservés. On y voit encore plusieurs dents, la barbe, les cils et les sourcils, de manière que l'on pourrait reconnaître cet homme, si on l'eût connu vivant.

Lorsque vous êtes parvenu à l'extrémité de la salle, vous pouvez, en tournant à gauche, revenir en arrière et en faire le tour. Vous voyez alors dans une armoire une riche collection de momies d'animaux, parmi lesquelles, les plus remarquables, sont deux singes, car il est très-rare d'en trouver dans les tombeaux; et puis des éperviers, des crocodiles, des poissons et des reptiles. Dans la seconde armoire il y a d'abord trois têtes de veau, puis une grande quantité de momies de chats; les unes sont renfermées dans des caisses sculptées, et représentant le chat même; d'autres sont emmaillotées avec soin d'un joli réseau; d'autres enfin sont dans de petites caisses, semblables pour la forme aux caisses des momies humaines du tems des Romains. Dans les quatre armoires qui suivent, l'amateur voit une riche série de petites statues dont la plupart ont la figure d'une momie enveloppée, et lesquelles placées quelquefois en grand nombre dans les chambres sépulcrales, y représentaient probablement les défunts mêmes, qui y étaient renfermés, car souvent elles en portent le nom.

Après ces armoires, il en est d'autres vitrées, moins grandes, qui renferment différentes toiles placées l'une sur l'autre en forme de cartons; elles sont peintes et portent quelque chose d'écrit; ces toiles étaient des ornemens placés sur quelques-unes des momies, sous le couvercle de la caisse. On y voit aussi quelques objets destinés à être mis sous la tête, et plusieurs semelles de toile, que l'on mettait sous les pieds, et qui quelquefois représentent par la peinture des esclaves des nations vaincues par les Egyptiens, ayant les mains liées derrière le dos; quelques-uns sont noirs, et par conséquent Ethiopiens; d'autres blancs, ce sont peut-être des Persans.

Après ces ornemens des momies, on voit beaucoup de tissus de lin et de laine; quelques-uns de ces tissus sont extrêmement serrés, et d'autres presque à maille; on y voit des brodures à peu près semblables à celles qui sont en usage de nos jours.

A l'extrémité de cette première salle, on remarque une porte sépulcrale de bois sculptée et coloriée, avec une inscription en

l'honneur de Sésostris, dont on lit le nom en signes hiéroglyphiques, d'une grande dimension. Le devant de cette porte fut colorié sur l'avis de *Champollion*; mais les côtés sont intacts, et conservent toutes les marques de son antiquité.

Au-dessous on voit une statue en pierre calcaire, représentant une femme; à droite, le roi Amenophis III, assis; à gauche, un *pastoforo*, qui présente aux adorateurs une tête d'Amemnon sous la forme d'un bélier.

Portant ensuite les regards sur le mur qui est au midi, vous voyez le grand papyrus funéraire dont nous avons déjà parlé, et sous celui-ci beaucoup de papyrus hiéroglyphiques semblables, mais moins riches; et enfin quelques papyrus aussi riches que le premier. C'est sans doute pour qu'on puisse comparer l'écriture hiéroglyphique et la gératique.

Ces manuscrits, qui furent tirés des catacombes de Thèbes, font une des principales richesses dont se vante le Musée de Turin; c'est pourquoi nous nous étendrons un peu plus sur ces manuscrits: on les divise en quatre catégories, et elles présentent trois sortes d'écriture: la hiéroglyphique, la hiératique et la démolique, que l'on employait dans les usages communs de la vie.

La première de ces catégories, la plus riche des trois, se compose de prières pour les défunts; ces prières nous retracent des scènes religieuses du culte égyptien, au moyen de dessins rouges et noirs, tracés avec soin.

La seconde catégorie contient des invocations pieuses, et des espèces de litanies religieuses, dans lesquelles, après avoir invoqué les dieux, on invoque les âmes de dix rois et de dix reines de la XVII et XVIII dinastie.

La troisième catégorie contient les fragmens d'une table des rois égyptiens qui précédèrent la dix-huitième dinastie, en indiquant le tems de leur règne, par années, par mois et par jours; l'avènement des rois, le montant des rentes publiques, des manuscrits de concessions, de contrats, etc., de manière que cette seule table nous est très-utile pour mettre en ordre la succession des rois; enfin ces écrits nous mettent à même d'apprécier l'administration civile des anciens peuples de l'Egypte.

La quatrième classe est relative au tems de l'histoire égyptienne, qui suivit la conquête qu'en firent les Persans; l'époque des Ptolomées et celle des Romains.

Les papyrus entiers sont au nombre de plus de deux-cents; le nombre des fragmens est bien supérieur; il y a aussi d'autres écritures sur toile, sur parchemin, sur pierre calcaire et sur terre cuite.

En passant de cette salle dans la seconde, qui est au nord, on trouve d'abord une longue série d'idoles en bronze, qui occupent toute la partie supérieure des tables placées au milieu de la salle. Les idoles à la figure humaine, n'ont généralement de beau que le visage, mais les animaux sont admirables, pour la précision du dessin; les plus remarquables sont les chats et les ibis. On voit d'autres idoles en bois, en pierre, en porcelaine et en terre cuite, dans les armoires du côté de l'ouest, et dans les armoires vi-

trées entre les fenètres. Dans l'une d'elles, placée à l'extrémité de la salle, il y a beaucoup de sandales faites de feuilles de palmier, élégamment entrelacées ; et dans l'armoire à côté on voit beaucoup d'objets en verre, entre autres une masse couleur de l'éméraude, qui semble être un fragment d'une statue.

Au fond des armoires il y a deux séries d'objets assez curieux ; des meubles et des vases, les uns et les autres ou funéraires ou domestiques.

Nous ferons remarquer à l'amateur les objets de la toilette qui appartint à une princesse égyptienne, dont les titres et le nom sont écrits en caractères hiéroglyphiques sur un superbe vase d'albâtre.

Les vases servant à des usages domestiques sont ornés de fleurs, et chargés d'inscriptions hiéroglyphiques.

On voit de même parmi de semblables objets, de petits miroirs en bronze, et même en cristal, ayant derrière une couche métallique, comme les miroirs de nos jours ; on y voit aussi des anneaux, des boucles d'oreille, des bracelets, des colliers et autres ornemens de femme. Parmi les meubles, on remarque le modèle d'un de ces petits temples, ou cassettes à idoles, que les *pastofori* avaient coutume de porter dans leurs processions.

Dans les armoires au milieu de la salle, il y a des *scarabées* plus grands qu'au naturel, destinés à être placés sur la poitrine des momies. Vient ensuite une série d'amulettes, représentant plusieurs divinités et quelques emblèmes ; la plupart de ces amulettes sont en porcelaine ; quelques-unes en pierre très-dure, et d'autres en bronze. Le fini du travail, des amulettes en porcelaine, est remarquable, surtout dans les idoles qui représentent Amemnon, dont la petite tête de bélier est si parfaite, qu'aucun artiste ne pourrait atteindre cette perfection. Il y a ensuite une grande quantité d'anneaux en porcelaine vernissée, destinés à être placés aux doigts des momies; ces anneaux portent l'empreinte de la figure d'une idole.

Après ces objets, vient une riche collection d'environ mille-quatre-cents scarabées, gravés sur leur face plane. On lit une longue suite de noms des Pharaons, et les noms de plusieurs simples particuliers, et enfin on y voit beaucoup d'idoles.

Les armoires vitrées qui sont après celles que nous venons de décrire, contiennent des objets plus propres à nous instruire dans l'histoire des arts en Egypte, qu'à nous éclairer sur l'histoire politique de ce pays. Les premiers objets qui se présentent, sont une suite d'amulettes et de scarabées gravés sur des pierres dures. Les agathes, les cornioles, les diaprés, les lapislazzuli nous présentent de beaux ouvrages de ce genre de gravure. Viennent ensuite les émails, parmi lesquels on distingue surtout une tète de Tiphon et une figure humaine. Il y a, après cela, de petites statues en cire et des portraits en gip, et des formes pour fondre des oiseaux, et pour de petites figures de momies. On voit ensuite une belle série de vases en bronze, dont un grand nombre sont dorés intérieurement, et l'un d'eux est couvert

d'un magnifique relief, du tems de Pharaon. Vous voyez beaucoup de petits vases pour différens usages, les uns en albâtre, les autres de verre ou de terre-cuite, et des ouvrages sur des métaux précieux, et des dorures. On y voit quatre magnifiques colliers de pierre précieuse, avec un grand nombre d'amulettes en or, beaucoup d'anneaux du même métal, plusieurs boucles d'oreille en or, et enfin quelques amulettes en argent. En voyant les dorures, nous ne savons ce que l'on doit admirer le plus, ou de l'excellence de l'art, ou de leur conservation. Les nombreuses offrandes que vous voyez, étaient placées dans les tombeaux près des momies.

Ici sont les instrumens de guerre, que la piété des vivans plaçait dans les tombeaux pour indiquer le rang du défunt; nous y voyons un cimeterre en bronze, semblable à celui qui est dans les mains des Pharaons, sur les bas-reliefs du temple de Karnac; et un casque en bronze, qui, d'après ce qui y est écrit, appartint à un soldat Macédonien, nommé Alexandre, fils de Nicanore; le travail de ce casque révèle le burin d'un artiste grec. Vous voyez plus loin les instrumens qui servent aux arts mécaniques, tels que des tablettes pour écrire, une palette de peintre, avec des pinceaux et quelques restes de couleur dans de petites boëtes; plus une inscription qui indique que ces objets sont du tems où régnait le grand roi Sésostris.

. Parmi les instrumens d'agriculture, on remarque les modèles d'une charrue et d'un joug pour les beufs; puis une mesure de longueur, plusieurs cachets et quelques poids; puis des instrumens de musique, de petites flûtes et un fragment de harpe; ces instrumens étaient très-usités chez les Egyptiens, et on les voit même quelquefois peints dans leurs tombeaux; enfin quelques objets qui attestent l'art de faire le papyrus, sur lequel les Egyptiens avaient coutume d'écrire; on voit quelques tiges de papyrus dépouillées de leur écorce, mises en pelotons; ensuite placées sur deux couches, dans lesquelles la moëlle de la couche supérieure est à travers de celle de la couche inférieure; enfin quelques feuilles blanches, des tablettes de couleur, des plumes, et un échantillon des différentes manières de les envelopper. Les derniers objets que l'on trouve dans les armoires vitrées, sont des morceaux de bois, de pierre et de terre-cuite, sur lesquels on lit des inscriptions cophtes et égyptiennes.

Cette salle est aussi ornée d'un grand nombre de papyrus, parmi lesquels il y en a de greco-alexandrins qui furent traduits en latin et illustrés par *Amédée Peyron*. Ici finit la collection égyptienne, que nous avons parcourue rapidement, pour ne pas fatiguer le voyageur; le savant y trouverait de quoi s'occuper pendant plusieurs mois.

MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE

Le Musée d'histoire naturelle, qui occupe le premier étage de ce palais, peut rivaliser avec les plus riches Musées de l'Europe, surtout pour les animaux volatils. Sans parler des oiseaux indigènes, qui y sont réunis en grand nombre, nous citerons le cariama, le condor, le sarcoramphus, pape; beaucoup d'aigles de Sardaigne; le nouveau faucon d'Eléonore ; le buceros galéatus; l'araponga carunculata; la phytotoma rare; le zosterops anhelus, Licht (Agrilorhinus sittaceus, Bonap) ; la lyre ; le promerops superbus; le philedon cincinnatus; la colombe couronnée; le tragopan (*phasianus satyrus*); l'argus; le nandou; l'émeu; le jabirus du Sénégal (*micteria senegalensis*) ; marabou ; le caneroma ; le cigne noir; l'alca impennis; l'aptenodites de Patagonie; les oiseaux du Paradis; l'ibis d'Egypte; l'ardea virgo, ou demoiselle de Numidie; le vautour barbu (*vultur barbatus*), qui fut pris dans les environs de Turin; le serpentarius du Cap, et une infinité d'autres oiseaux qui représentent dans notre Musée ce qu'il y a de plus remarquable dans ce genre d'animaux.

Parmi les mamifères, on distingue le siamang (*pitechus syndactylus*); le wouwou *(Tylobates agilis);* l'ouanderou, ou macacus silenus; le vampire (*vampirus sanguisuga*); le pteropus édulis; le galéopythecus, variegatus; la mygale des Pyrénées; l'ours marin; le thylacinus harrisii; l'acrobate pygmée; le kanguroo (*macropus labiatus*); le wombat; l'hydrochaérus capybara; l'oryctérus marittimus; l'acheus au collier noir; l'orycteropus capensis; la tamanoir; le maris macroura; le manis affricana; l'echidna; l'ornitorinque ; le tapir américain ; l'hippopotame; la girafe; la zèbre; un ibride de zèbre avec un âne; le bisonte et son squelette; le moschus ou le chevrotein de Java; le bouquetin mâle et la femelle; le rangifère, etc.

Nous ne passerons pas sous silence le lion, qui fit jadis partie de la ménagerie de Stupinis, un des plus beaux lions qu'on eût jamais vu en Europe, et qui fut embaumé par M. *François Comba*, attaché au Musée comme embaumeur; il a reçu une médaille à titre de récompense, pour des animaux qu'il avait embaumés, et qu'il avait envoyés à l'exposition de Londres.

Dans la classe des poissons, on remarque surtout le *Raya-giorna* qui fut découvert dans la mer près de Nice, par un célèbre naturaliste du même nom; le cyprinus ida, le balistes capriscus, le trachypterus crislatus, le lophotes cepedianus, le bogmarus islandicus, l'alepocephalus rostratus, le *pomatus telescopus*, *astrodermus, elegans*, et autres poissons non-moins remarquables, qu'il serait trop long de citer.

Quoique la famille des reptiles

soit moins riche que les autres familles renfermées dans ce Musée, on y remarque toutefois un crocodile long de 3, 64 mètres, plusieurs caimans, la syrène, un souroucou, extrêmement gros, la matamata, la chelonia imbricata, le trionyx ferox, un boa extrêmement long, différentes espèces de reptiles de Sardaigne, que le professeur *Gené* décrit avec soin dans les volumes de l'Académie des Sciences.

Avant de passer à autre chose, nous donnerons un tribut d'éloge au professeur *Bonelli*, qui avec autant de patience que de savoir, mit en ordre la série des insectes, série la plus complète qu'il y ait en Europe. On y admire surtout nue belle collection de papillons, que le comte *Grimaldi*, qui était ambassadeur à Rio-Janeiro, envoya en 1822 au Musée.

La collection des coquilles se compose des espèces vivantes et des espèces trouvées fossiles en Italie, et surtout en Piémont. L'amateur admirera dans la classe des premières, la valvula d'avicula margaritifera, dont le roi Charles-Albert fit présent au Musée. Cette valvule a une perle merveilleuse pour le volume et pour la forme.

Outre les fossiles que nous venons de nommer, on y voit un squelette presque complet du mastodonte trouvé à Dusino près Asti, en ouvrant une tranchée pour le passage du chemin de fer. On y garde plusieurs pièces séparées appartenantes à différents individus de cette espèce; des dents d'éléphant; la mochoire inférieure d'un rhinocéros; des dents d'antracotherium trouvées dans les lignites de Cadibona près de Savone; deux têtes très-bien conservées d'aurochs; deux têtes, dont une dans un état de parfaite conservation du grand cerf; un squelette de cheirotherium, animal entre les dugongs et les hamantins; le moule de Trionyn, etc. etc. etc. Mais nous recommandons surtout aux visiteurs du Musée la belle collection de coquilles fossiles. Ils y trouveront toutes les espèces de nos terrains terliaires et celles du reste de l'Italie, unies aux espèces des différents terrains d'autres pays, comme exige la classification zoologique suivie dans la disposition de ces générations antérieures à celle du monde actuel.

La collection des insectes présente la famille des chenilles, mises en ordre par le professeur *Gruvenhorst*, allemand. Le docteur *Erichson*, de Berlin, offrit, il y a quelques années, une collection de squelettes de chenille.

Le Musée zoologique, dû en grande partie au professeur *Giorna*, est très-riche en squelettes, parmi lesquels nous citerons le squelette fossile d'un cétacée, intermédiaire entre les *dugongs* et les *hamantins*; le squelette d'un bisonte, d'une girafe, d'un tapirus américain, de Capybura, Aï, Kanguroo, Autruche, Casoar. M. *Caffer*, chargé par Charles-Albert de faire des recherches zoologiques, dans le voyage que le prince de Carignan fit en Amérique, rapporta un grand nombre d'objets précieux, qui enrichirent cette collection.

On prépare pour ce Musée le magnifique éléphant que nous avons vu pendant plusieurs années dans la ménagerie de Stupinis, et qui est le plus grand de ceux qu'on trouve en Europe.

MUSÉE DE MINÉRALOGIE

Ce Musée fut fondé par l'abbé *Borson*, qui en 1811 en publia le catalogue, plutôt pour indiquer les objets dont il manquait, que pour faire pompe de ceux qui y étaient. Depuis lors, la collection de ce Musée s'augmenta toujours plus, comme le prouve la seconde édition du catalogue parue en 1830 par les soins du susdit savant professeur. A présent la collection du Musée minéralogique de Turin peut rivaliser avec les plus riches collections qu'il y ait en Europe.

Après le professeur *Borson*, le savant qui a fait davantage pour ce Musée, est sans doute le professeur *A. Sismonda*, qui entreprit la collection géologique de tous les Etats de S. M. sur le continent; et qui fit des voyages dans les pays étrangers, pour comparer cette collection avec celles des autres contrées.

Ce Musée minéralogique fut ensuite enrichi d'objets précieux, qui furent offerts par le professeur *Goldfuss*; par monseigneur de *Médicis Spada*, *Romano*; par *Maravigna*, qui envoya de Sicile les productions les plus rares de ces monts volcaniques.

C'est ici le cas de parler de l'administration du Jardin des Plantes à Paris, qui envoya au Musée des échantillons des principales roches des terrains tertiaires, jusque et y compris le terrain d'alluvion des environs de cette capitale; nous dirons aussi que l'Institut impérial de Petersbourg, envoya beaucoup de minéraux fort-rares, des monts Ourals.

Le chevalier *Albert de la Marmora*, général et membre de l'Académie des Sciences, offrit au Musée la collection géologique de la Sardaigne, que lui-même avait formée. Enfin le roi Charles Albert y donna les productions du Nouveau - Monde, recueillies par M. *Casaretto*, lors du voyage que le prince de Carignan fit en Amérique, il y a peu d'années. Parmi lesquelles il y a un groupe de quartz améthiste assez remarquable. Le Musée a reçu plusieurs autres dons du roi Charles Albert. On a de lui une pépite d'or de la pesanteur de 250 k., placée sur un piédestal de hazulite magnifique; un cristal octrédrique de chaux fluatée rose de toute beauté, du Mont-Blanc; une turquoise de Vieille-Roche, etc. etc.

Les objets que renferme ce Musée, étaient d'abord placés dans des petites caisses vitrées et orizontales; mais l'accroissement qui prirent dans ces dernières années les différentes collections de ce Musée, réclamait un plus grand emplacement. Pendant que S. E. M. le chevalier de Collegno avait la direction de l'instruction en Piémont, on a pourvu en faisant exécuter un projet du professeur *Ange Sismonda*. Des armoires d'une hau-

teur convenable, disposées en forme d'amphithéâtre rectiligne, ont été substituées aux anciennes grandes armoires et aux tables orizontales. Ce nouveau arrangement eut l'approbation de tous les connaisseurs.

La partie scientifique a été changée dans ces derniers tems; on a adopté dans la classification celle qui a pour principe, l'élément positif, c'est-à-dire, la base des composés.

Au moment où nous écrivons, le professeur *Eugène Sismonda* nous annonce que ce Musée sera sous peu enrichi des précieuses dépouilles de deux animaux gigantesques fossiles découverts à Buenos-Ayres, et connus par les savans, sous le nom, l'un, de *megatherium cuvieri*, l'autre, de *glyptodon clavipes*; présent fait au Musée par le baron *Henri Piccolet D'Hermillon*, ministre de Sardaigne au Brésil.

Ces deux animaux sont déjà dans l'atelier des Musées, où ils doivent être réparés des dégats qu'ils ont dû éprouver en les déterrant. Comme le *megatherium cuvieri* est un animal très-rare, et que les naturalistes prétendent qu'il a vécu et disparu de la terre avant que l'homme y parût, nous jugeons à propos de rapporter en peu de mots la description qu'en a faite le professeur *Eugène Sismonda*:

« Cet animal, dit-il, qui est l'individu le mieux conservé de son genre, était à peu près de la dimension d'un éléphant ordinaire, mais d'une conformation cependant beaucoup plus basse et plus lourde; il appartient à la classe des mamifères *monodelphes* et à celle des animaux sans dents, ce qu signifie qu'il manque tout-à-fait de dents incisives et de dents canines; ses dents molaires sont de forme tetragone, elles ont de 7 à 9 pouces de longueur, et sont placées de manière que la moitié d'une dent supérieure répond à l'intervalle des deux dents inférieures. La colonne vertébrale est formée de 28 vertèbres, les dernières sont vraiment énormes, elles n'ont pas moins de 18 pouces de distance de l'une à l'autre. Du reste, la clavicule est très-forte, l'épaule affilée au-dessus, est assez grosse dessous, pour contenir un gros os qui y tourne facilement, et permet au bras des mouvemens vigoureux. Le femur est presque trois fois plus gros que celui d'un éléphant, ses pieds sont armés d'ongles très-fortes; tels sont les traits principaux de ce singulier animal. Quoique connu depuis 1789, il est toujours regardé comme un animal extrêmement rare, et ce ne sont que les capitales de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France qui jusqu'à présent en aient possédé; et celui que nous avons au Musée de Turin, une fois réparé, ne le cédera sous aucun rapport à ceux que possèdent ces grandes villes. »

Le baron *Piccolet* a fait encore présent au Musée, d'une autre dépouille d'animal de la même classe; elle représente une espèce de *armadillo*. De même que les armadiles actuels, il est armé d'une forte cuirasse formée d'une longue série de lames d'os exagones, disposées en mosaïque. C'est la partie la plus curieuse du squelette d'un pareil animal.

CABINET MINÉRALOGIQUE

DE L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'INTÉRIEUR

Après avoir decrit le Musée minéralogique de l'Académie des Sciences, nous citerons comme appendice, cet autre cabinet également minéralogique, que l'administration générale de l'intérieur a formé dans l'ancien couvent des religieuses Carmélites, place St-Charles. Cette collection minéralogique des Etats-Sardes, s'enrichit tous les jours plus, grâces aux recherches minéralogiques des ingénieurs des mines et des naturalistes.

Il y a cinq salles.

Les minéraux sont classés par province, et chaque province divisée par commune. Si cette classification n'est pas scientifique, elle tend du moins à son but, qui est de faire connaître cette collection à ceux qui en ont le plus besoin.

Chaque division comprend trois catégories. Dans la première sont les métaux, les terres, les combustibles fossiles, les roches les plus importantes; la seconde renferme les marbres, les porphires, les granits, etc.; dans la troisième sont les roches de construction, telles que le gueiss, le granit, les schistes, les roches calcaires; sur chaque objet il y a un numéro, et le nom de la province et de la commune. Ce numéro et ce nom répondent à un petit carton joint à l'échantillon, et qui en donne la description.

A cette collection générale, il en est de spéciales qui y sont jointes; il y a encore une autre collection de tous les bois, des arbres et arbustes qui croissent dans les Etats-Sardes du continent; ainsi que des coquilles fossiles des terrains moyens et supérieurs des collines de Turin, de l'Astesan, de Tortone, distribués selon les systêmes les plus récens.

Ceux qui désirent une description plus étendue de cette collection, peuvent recourir à l'ouvrage de M. *Vincent Barrelli*, membre du conseil des mines.

MUSÉE NUMISMATIQUE

En sortant de ce palais, nous conduirons le voyageur dans le Musée Numismatique, qui sera, à ce qu'il paraît, un des plus riche de l'Europe, si l'on joint à celui-ci d'autres Musées qui sont dans Turin même. Nous entrerons dans quelques détails

à l'égard de cette collection numismatique, d'abord parce que l'on n'en fait pas encore le cas qu'elle mérite, et en second lieu, parce qu'on n'en trouve la description dans aucun autre Guide.

Nous donnerons d'abord quelques notions historiques sur la fondation de ce Musée.

En 1821, le chevalier *Philippe Lavy*, qui possédait déjà une petite collection numismatique, qu'il avait héritée de sa famille, forma le projet de l'augmenter, et pour cela, il s'entendit avec le marquis *Incisa*. Ce marquis *Incisa* étant mort, le chevalier *Lavy* acheta non-seulement la collection de son ami, mais encore celles de l'abbé *Pullini*, et du docteur en théologie *Cagna*.

Le célèbre chevalier *James Millingen*, aida M. *Lavy* dans son entreprise, en lui procurant toutes les médailles rares que l'on put trouver à acheter à Paris, à Florence et à Rome, où habitait ordinairement le savant numismatique Anglais; il lui procura principalement toutes les médailles égyptiennes, qui formaient une partie de la riche collection de *Hauteroche*. Le chevalier *Drovetti*, consul en Egypte, le comte *Defilippi*, et le chevalier *Truqui*, tous deux consuls, l'un à Constantinople, l'autre à Tunis, enrichirent la collection de M. *Lavy*, laquelle fut augmentée en même tems d'autres collections moins importantes, au point qu'en 1834, on la regardait comme la meilleure collection qu'il y eût en Piémont. Le chevalier *Lavy*, n'ayant pas d'enfant, et ne sachant à qui la léguer, eut l'heureuse idée de la rendre publique, en la donnant à l'Académie des Sciences; Charles Albert lui en témoigna sa satisfaction d'une manière flatteuse.

Mais comme l'Académie des Sciences n'a pas de fonds pour augmenter cette collection, il est à craindre que l'œuvre si heureusement entreprise, et continuée par M. *Lavy*, ne soit abandonnée. Pour prévenir ce malheureux cas, et pour faire de ce Musée numismatique, un des plus riches de l'Europe, il suffirait d'y joindre d'autres collections publiques, c'est-à-dire, celle de l'Université et celle de S. M.

Il est assez singulier que, tandis qu'à Milan, à Rome, à Florence et à Naples il n'y a qu'une seule collection publique, il y en ait trois à Turin, dont chacune contient, il est vrai, quelques pièces très-rares, sans pour cela mériter l'attention du voyageur; au lieu qu'étant réunies, elles formeraient, comme j'ai déjà dit, un des plus riches Musées de l'Europe.

La collection actuelle de *Lavy* est formée de trois séries, c'est-à-dire environ 5 mille médailles grecques; 6 mille romaines, et 6 ou 7 mille médailles tant modernes que du moyen-âge. Il y a des monnaies en or, en argent, en cuivre, en plomb, dont plusieurs sont très-rares.

A propos de ce Musée, nous dirons que le prof. *Charles Cornaglia* publia en 1839 et 1840, en deux gros volumes in-4°, le catalogue des médailles grecques et romaines qui sont dans ce Musée. Nous avons nommé le professeur *Cornaglia* pour remplir un devoir d'historien, en rectifiant un fait erronné mis dans un ouvrage qui a pour titre: *Notice nécrologique sur le chevalier Philippe Lavy*, où l'on attribue à ce savant, l'ou-

vrage dont nous venons de parler. Le chevalier Lavy a assez de mérite personnel, il n'a pas besoin de celui d'autrui; d'ailleurs le chevalier Lavy le dit lui-même dans sa lettre, par laquelle il dédie l'ouvrage dont il s'agit, au roi Charles Albert.



HOTEL-DE-VILLE

Le dessin de ce palais fut fait en 1659, par *François Lanfranchi*; et la pierre fondamentale en fut placée le 6 juin de la même année.

Lanfranchi a su réunir dans cet édifice le grandiose, la solidité, et l'élégance; aussi est-ce un des palais les plus remarquables de la capitale.

La terrasse qui est au-dessus du portail, et qui s'étend sur presque toute la longueur de la façade, est soutenue par quatre grosses colonnes en pierre, qui font un bel effet; au-dessus de la terrasse, il y a les armoiries en bronze, qui furent jetées au moule par *Lafontaine* et *Boucheron*, en 1664.

Des deux côtés de la porte d'entrée, il y a deux fontaines dont l'eau sort de la bouche d'un taureau, armoirie très-ancienne des Turinais, et peut-être trop prodiguée dans toutes les parties de l'édifice. Cette eau, entièrement destinée au service du public, vient par des canaux souterrains et en plomb, de la fontaine dite de Ste-Barbara; œuvre non moins belle qu'utile, et qui honore la mémoire du marquis Tancredi Falletti de Barolo, qui en favorisa l'exécution pendant qu'il était décurion de la Ville. D'après le premier dessin de l'architecte, on devait placer là où sont ces deux fontaines, les statues de Charles Emmanuel II et de Madame-Royale Christine.

Après avoir traversé un péristyle majestueux, soutenu par des colonnes en pierre, on se trouve devant une cour qui a aux deux extrémités une galerie en colonnes.

Le grand escalier qui conduit du péristyle au premier étage, est en marbre; et la salle par où l'on entre, est admirable pour son étendue, et pour les marbres dont elle est ornée.

Les réparations de ce palais marquent une époque mémorable dans l'histoire du Piémont, c'est l'époque où les princes de Savoie revinrent dans leur ancienne capitale, après la chûte de Napoléon. Le roi confia la direction de ces travaux à l'architecte *Lombardi*, qui sut répondre dignement à la confiance du sou-

verain. Toutefois, quelques précieux que soient les marbres qui revêtissent les murs de la grande salle, dite le salon, il est à regretter que l'on ait effacé de ces parois les peintures de *Jean Miele*, lesquelles représentaient des hauts faits des Piémontais.

D'un côté de la salle, on lit l'acte d'hommage que les autorités de Turin firent à Victor Emmanuel lorsqu'il revint dans ses Etats; et de l'autre, on voit en relief la statue équestre du même souverain, qui fait son entrée à Turin. Cette statue est de *Spalla*, alors sculpteur de S. M.

Les peintures allégoriques qui ornent le vestibule et la voûte de l'escalier, sont dus au pinceau du professeur *Fea*, élève de *Galliari*. Dans l'intérieur du palais se trouvent de vastes salles, où en 1805 on donna un grand bal qui fut honoré de la présence de Napoléon, peu de jours avant qu'il se rendit à Milan pour se faire couronner roi d'Italie. Dans quelques-unes de ces salles, se rassemble le conseil; dans d'autres sont les archives, et le bureau de révision de la garde nationale. Dans la partie du palais qui est vis-à-vis du péristyle, vers la place, il y a les bureaux d'insinuation.

Dans la salle de la réunion du conseil, on voit les beaux aquarelles que *De-Gubernatis*, piémontais, légua à la ville, pour qu'ils servissent de modèle aux jeunes élèves. Ces aquarelles méritent d'être observés par tout amateur des beaux-arts; car il n'y a aucun peintre vivant, à notre avis, qui ait, je ne dis pas, surpassé, mais qui ait fait quelque chose d'aussi beau en ce genre.

La tour dite de la Commune, attigüe à ce palais, est située à l'angle d'où se séparent la rue du Sénat, et la rue d'Italie. Le dessin de cette tour est de l'architecte *Castelli*; on en jeta les fondemens le 11 novembre 1786, en y plaçant l'inscription suivante :

Victorio Amedeo III rege opt. fel. aug.
Urbanum Turrim.
Recto viæ magnæ Duriæ. Obsistentem Ordini
Solo æquandam.
Ad Consulares ædes
Restituendam
Aug. Taurinor. Decuriones ampliss. decreverunt
jacta fondamenta 14 Kal. decemb. an. 1786.

Kar. Phil. Tana interaq. march. } *Syndacis*
Kar. Lud. Pansoja i. c. }

Jos. Francisco Valpergiæ. Com. rationum magistro
Kar. Thoma. Rottario Costant. march.
Prospero Laur. Balbo Vinadii Com.
Petro Francisco Burgesio j. c.
Josepho Andrea Bignone
Hiac Marchetto I. C. ab. actis.

Il y eut plusieurs tours de l'Hôtel-de-Ville, qui se succédèrent les unes aux autres, non pas sans marquer quelque époque importante dans l'histoire de Turin.

Vis-à-vis l'ancien Hôtel-de-Ville, qui était rue Doragrossa, avant qu'on élevât l'hôtel qui sépare actuellement la place de l'Hôtel-de-Ville de la rue Doragrossa, il y avait une tour très-élevée, sur le sommet de laquelle on allumait des feux de joie et des feux d'artifice dans les réjouissances publiques. La cloche de l'Hôtel-de-Ville donnait le signal de prendre les armes, ou annonçait par de fréquens tintemens les exécutions de justice; l'horloge marquait les divisions du tems à l'italienne jusqu'en 1568, et depuis lors à la française, puis de nouveau à l'italienne jusqu'au 4 janvier 1791; depuis ce jour, elle marqua les heures à la française. Enfin, à une hauteur moyenne du mur de cette tour, on voyait la poulie qui servait à donner des traits de corde. L'ancienne tour était du XIV siècle. En 1380 la Ville se mettait en mesure d'achever la tour. Neuf ans après, elle acheta une cloche de l'abbé de St-Mauro, et plaça à Turin la première horloge. En 1449, la Ville fit couvrir la nouvelle tour. En 1666, cette tour, tombée presqu'en ruine, la Ville la fit reconstruire pour célébrer la naissance de Victor Amédée II. C'est alors que la base et la porte furent faites en marbre, et qu'elle fut ornée de peintures et d'inscriptions qui rappelaient les phases vraies ou fabuleuses de l'origine de la ville. La tour était quarrée jusqu'à la hauteur des cloches, où elle finissait par une galerie sur laquelle s'élevait une pyramide octangulaire, qui a au sommet un globe surmonté de la croix. Sous l'horloge, un peu plus bas qu'à la moitié de la hauteur, on voyait un globe qui présentait les différentes phases de la lune.

Mais comme cette tour embarassait la rue Doragrossa, la Ville arrêta qu'elle serait abattue, et qu'on en élèverait une nouvelle à l'angle de l'Hôtel-de-Ville, qui est au nord. Cette nouvelle tour est celle que l'on voit maintenant, et l'ancienne fut démolie par ordre du gouvernement provisoire, le premier mars 1801. Il est une circonstance que nous rapportons ici, et que nous avons aussi puisée dans l'histoire du chevalier *Cibrario*, c'est que le taureau en bronze fut descendu le 23 avril 1801, comme pour attester qu'on avait perdu l'indépendance nationale. Turin eut à diverses époques, différens hôtels-de-ville; mais comme notre but n'est pas d'occuper le voyageur de pareils sujets, ceux qui désireront les connaître, n'ont qu'à lire l'histoire du chevalier *Cibrario*, laquelle ne laisse rien à désirer.

PALAIS DES TOURS

Nous appelons palais cet édifice, destiné à servir de prison, parce que c'est ainsi qu'on le nomme dans l'acte de donation qui en fut faite par Manfredi, marquis de Suse, en 1031, au Monastère des Ss. Solutore, Avventore et Octave. La porte par laquelle on va au pont-*Dora*, tire son nom de cet édifice, de même à cause de ce bâtiment; on l'appelait jadis la *Porta Palatina*.

C'est le seul monument romain qui ait échappé aux dévastations de Amolo, des barbares du moyen-âge et des Français; et il nous rappelle les différentes dominations qui se succédèrent dans ce pays, ainsi que les différens genres d'architecture qui prévalurent en divers tems. Ce que l'on y a ajouté, et les réparations que l'on y a faites à plusieurs reprises, empêchent de déterminer quelles sont les parties qui appartiennent au tems des Romains, et celles qui sont du moyen-âge. Cependant, les archéologues, et surtout *Bottero*, sont d'avis que les tours, dans leurs parties antiques, sont vraiment romaines; malgré l'opinion de quelqu'illustre auteur, qui regarde ce reste d'antiquité comme un édifice du VI ou VII siècle.

Les deux rangs de pilliers qui ornent la porte du milieu, nous rappellent le goût du premier siècle; une grille en fer, qui se trouve devant l'édifice, est faite de manière qu'on y lit le nom de Jésus. Les deux tours qui sont de chaque côté, produisent un effet pittoresque; et elles offriraient bien plus d'intérêt, si, comme le rapporte une tradition populaire, elles eussent été habitées par Ovide: si Ovide ne les a pas habitées, elles l'ont été par quelques Rois Longobards, et ensuite par les descendans de Charles-Magne et peut-être par Charles-Magne même, comme quelques-uns le prétendent. Mais comme la fortune se joue de tout, elle a changé le palais des Rois Longobards et Francs en une prison; *tantum valet mutare vetustas.*

PALAIS-ROYAL

DIT VULGAIREMENT LE VIEUX-PALAIS

Ce palais, situé près de l'église métropolitaine, fut construit sur le dessin d'*Ascanio Vittozzi*. Il y a cependant une partie de cet édifice, d'ordre ionique, remarquable pour ses colonnes de marbre, que l'on croit avoir été construite sur le dessin de *Palladio*. C'est là que fut déposée la Ste-Sindone, lorsqu'elle fut transportée de Chambéry, et elle y resta jusqu'à ce qu'on eut acheté la chapelle du St-Suaire. C'est ce palais qu'habitaient anciennement les Ducs de Savoie; et à en juger par ses dimensions, il méritait d'être une demeure royale. Il avait du côté du jardin une magnifique façade, ornée de statues et de bustes représentant les princes de Savoie; ses galeries communiquaient avec le château des quatre tours, et avec le palais ducal.

Il occupe l'emplacement de l'ancienne maison épiscopale, que le duc Charles Emmanuel I fit acheter dans le dessein d'y élever son palais.

PALAIS-CHABLAIS

Ce palais communique par une galerie intérieure, avec le Palais-Royal, et vers la Place-Château, avec l'église de St-Laurent; cependant la porte d'entrée donne sur la place de St-Jean, vis-à-vis d'un des côtés de la Cathédrale.

Il fut depuis son origine, la résidence d'illustres personnages, dont le nom appartient à l'histoire.

Sous le règne d'Emmanuel Philibert, il était la demeure de Béatrice Langosca, mère de dame Matilde de Savoie; plus tard, en 1609, la demeure du cardinal

Altobrandini, neveu de Clément VIII; ce cardinal était venu à Turin, chargé de négociations politiques, et avait conduit avec lui le poëte *Jean-Baptiste Marini*, napolitain. Quelque tems après, ce palais fut habité par le prince Maurice de Savoie, et par sa veuve, Ludovique. Il devint ensuite le lieu des séances des magistrats, jusqu'à ce que Charles Emmanuel III, dans le siècle dernier, le donna en appanage à son second fils, le duc du Chablais, et en cette circonstance, on le fit réparer et augmenter, d'après les dessins du comte *Benoît Alfieri*. Depuis 1817, jusqu'en 1831, Charles Félix l'habita, et ensuite la reine veuve, Marie-Christine. Actuellement, c'est la résidence du duc de Gènes.

Grégoire Guillaume Romano peignit le dessus des quatre portes de la salle des cérémonies; il y représenta les quatre âges du monde; et *Franceschiello Demorra*, napolitain, peignit dans la chambre à coucher, les quatre parties du monde. Des peintres piémontais y peignirent aussi, entre autres, l'*Antoniani* et *Cignaroli*, fameux paysagistes.

Outre ces peintures, faites pour orner ce palais, il y a beaucoup de tableaux d'artistes modernes, que Marie-Christine ou le duc de Gènes avaient ordonnés.

Nous ne ferons mention que des tableaux de prix, tel que le paysage de *Maxime D'Azeglio*, représentant un convoi funèbre au pied de Haute-Combe.

Dernièrement, M. *Elisée Sala*, milanais, y fit le portrait, de grandeur naturelle, de la duchesse de Gènes; ce tableau est digne de la réputation de l'artiste, et de la femme qu'il représente.

Parmi les réparations et les décorations d'un goût moderne, qui embellissent ce palais, nous rappellerons, surtout, *la salle des fleurs*, faite par M. *Angelo Colla*, d'après l'élégant dessin de l'architecte, chevalier *Dupuis*. La fontaine, que l'on voit au fond de la salle, ciselée sur un marbre qui ressemble beaucoup à l'albâtre, fut dessinée par le même M. *Angelo Colla*, et faite à Florence par *Centini*. Le tableau d'*Appiani* est remarquable; ce tableau enchâssé dans une des parois de la salle, représente Vénus dans l'attitude de demander à Junon la ceinture qui avait été faite par les Grâces.

La salle qui est avant celle des fleurs, de laquelle nous venons de parler, est richement meublée; ces meubles furent ciselés par le chevalier *Moncalvo*, et dorés à Turin par M. *Agnati*; ils sont bien supérieurs, pour le goût du dessin, et pour le fini de l'exécution, aux meubles que l'on voit dans la salle attigüe, et qui ont été faits à Paris. Que cela soit dit pour ceux qui ne trouvent rien de beau dans ce que font les artistes nationaux.

Dans la salle du déjeuner, on voit un buste de Charles Albert sculpté par *Canizia*, qui fit aussi le bas-relief en marbre, que l'on voit dans la chapelle du palais.

La salle du bal est très-remarquable pour ses tapisseries historiées, et pour sa décoration d'un goût antique.

Dans la salle de réception de la duchesse, on admire deux grands vases, présent du roi de Prusse; il y a des vases du Japon, et un buste en marbre, représentant Marie Thérèse, sculpté par *Butti*.

PALAIS DE L'ARCHEVÊCHÉ

(*Rue de l'Archevêché*, 30)

Ce palais, qui donne son nom à la rue qui y conduit, est vis-à-vis de l'Arsenal; et quoique en apparence très-simple à l'extérieur, il est très-beau pour la disposition des salles, et leurs richesses.

Comme les archevêques de Turin, avant 1770, n'avaient pas de palais à eux, Victor Amédée leur donna celui-ci en 1776. Il fut réparé et embelli par l'architecte *Barelli.*

Il y a au rez-de-chaussée quelques chambres destinées à la *Curia* et au tribunal ecclésiastique.

Le voyageur pourra en visiter le péristyle, remarquable pour les ornemens en stuc, et son aspect grandiose.

PALAIS DU SÉMINAIRE

(*Rue du Séminaire*, 3)

Le Concile de Trente a ordonné que dans chaque diocèse il dût y avoir un Séminaire pour y recevoir les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclesiastique. Le Séminaire de Turin est placé non loin de l'église Cathédrale, à l'endroit où il y avait jadis l'église paroissiale de St-Etienne : son palais, bâti sur les dessins de *Juvara*, est d'une belle construction; l'architecte *Cerruti* a fait quelques nouvelles dispositions dans la distribution de l'édifice. Son intérieur est de forme carrée, ayant la chapelle en face de la porte d'entrée: la cour, d'une propreté remarquable, est ornée de deux rangs de portiques, où l'on remarque les portraits de quelques personnes élevées en dignité dans l'Eglise, et tout semble concourir à donner à cette maison un aspect qui annonce la décence et le recueillement.

La bibliothèque y est fort-riche. Elle provient d'un legs de plus de neuf-mille volumes, fait à l'établissement par le prêtre Gaspar Giordano, et d'un autre legs de livres laissés par l'abbé Costa, outre quelques achats particuliers. Les Séminaristes ne profitent point de la bibliothèqne : ils suivent les différents cours de philosophie et de théologie (à l'Université), et ils ont l'avantage de trouver dans ce Séminaire de bons répétiteurs.

PALAIS DU SÉNAT

(*Rue du Sénat*, *16*)

Le Piémont attendait depuis longtems un local qui fût digne d'être un palais de justice.

Le Sénat et la Chambre-Royale siégeaient auparavant dans une aile du palais-ducal, que l'on appelait *Paradis*; ensuite ils furent placés dans l'édifice qui en prit le nom, et où le Sénat est encore aujourd'hui.

En 1671, Charles Emmanuel II, acheta quelques maisons de particuliers, et confia au comte de Castellamonte, le soin de faire construire l'aile du palais qui est destinée à servir de prison; le lieu choisi pour cela, est triste, et son aspect inspire la terreur.

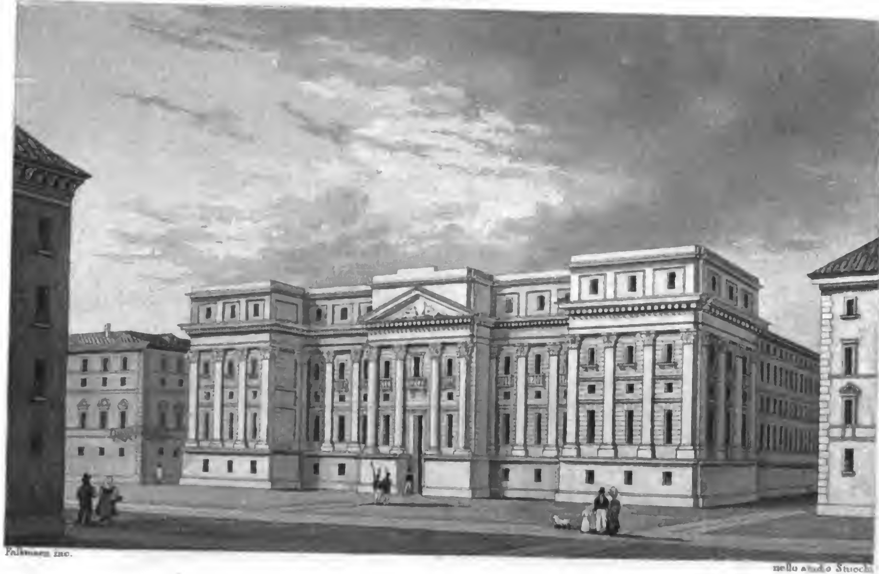
Victor Amédée II chargea, en 1600, l'architecte *Juvara* d'élever pour la magistrature, un édifice majestueux, dans la partie du bâtiment qui n'était pas destinée aux prisons; mais les événemens politiques et l'insouciance des ministres, en firent suspendre les travaux. Charles Emmanuel III, étant devenu roi, fit transporter ailleurs les prisons, pour que tout le palais servît uniquement à la magistrature.

Le comte Benoît Alfieri qui avait succédé au comte de Castellamonte et a Juvara, donna un très-beau dessin d'ordre ionique pour ce palais, mais il ne put le voir exécuter. De nouveaux événemens en firent suspendre les travaux dirigés par le comte Alfieri.

En 1787, sous le règne de Victor Amédée II, on en commença la façade, que l'on ne put achever faute d'argent, et à cause de la guerre, jusqu'à ce que Charles Félix en confiât l'exécution à l'ingénieur *Michela*. Enfin, comme dit le chevalier Cibrario, la Chambre-Royale se réunit en novembre 1838; dans la nouvelle salle au couchant; cette salle est ornée de piliers d'ordre ionique, et de seize hauts-reliefs; il y a douze médailons qui représentent (heureuse idée) dix des plus célèbres jurisconsultes du pays, six médaillons représentent des génies, assis près l'un de l'autre, et qui écrivent; l'un est le génie jurisconsulte, l'autre, le génie secrétaire; les ailes de ces génies doivent avoir beaucoup de poussière. Le Sénat y tint séance pour la première fois le 6 mars 1830. Toutes les salles où siégent les magistrats chargés des affaires civiles, sont très-belles, et surtout celle qui est à l'angle du côté du sud-ovest. La pièce ou s'assemble la première classe civile, est fort-jolie, quoique surchargée d'ornemens; des colonnes d'ordre corinthien la décorent, et entre les colonnes sont les emblêmes de religion, de guerre, des sciences, de commerce et d'agriculture.

Cet édifice, quoique très beau, dans plusieurs parties laisse encore beaucoup à désirer, n'étant pas entièrement achevé. Comme l'observe fort-bien M. Cibrario

TORINO



Falmaen inc. — nello studio Stucchi

PALAZZO DEL SENATO

dar
l'o
nes
tib
ble
bre
fer
de
der
de
pe

de

I
dep
tre
jus
rer
du
ré
de
gè
me
qu
de
de
mi
vi
l'i

n
et
A
il
p
b
n
q

dans son histoire, l'aspect de ce que l'on aperçoit à travers les colonnes et les piliers du superbe vestibule, l'aspect, dis-je, de l'horrible tour de la torture, des chambres des sbirs, et des barraux de fer des prisonniers, de l'entrée de la chapelle des condamnés au dernier supplice, tout cela inspire de l'horreur au voyageur, et il ne peut s'y arrêter.

Le Sénat fut créé par Ludovic de Savoie le 15 mars 1450. Il décidait sans appel les causes civiles et les causes criminelles. Lorsque Charles Albert changea l'ordre politique de l'Etat, il nomma Cour-d'Appel, le Sénat, et il réserva ce titre à la Chambre-Haute du Parlement national.

La Royale-Chambre des comptes qui siége dans ce palais fut créée en 1567 par Emmanuel Philibert, pour prononcer sur les causes qui sont relatives au domaine et au patrimoine royal.

PALAIS DU MINISTÈRE

(*Place-Château*)

La partie du palais qui s'étend depuis le pavillon qui est à l'extrémité de la galerie des armes jusqu'au théâtre-royal, est entièrement occupée par les bureaux du ministère. En effet on y trouve réunis le ministère de l'intérieur, de la guerre, des affaires étrangères, de l'agriculture et du commerce. Dans cette aile du palais, qui s'étend du théâtre à l'angle de la rue de Pô, sont les bureaux de la grande chancellerie. Le ministère des finances est vis-à-vis de celui de la guerre et de l'intérieur.

Les fenêtres de ce palais donnent d'un côté sur Place-Château; et de l'autre, sur le jardin-royal. Au premier et au second étage, il y a quelques salles occupées par les ministres, qui sont assez belles. Du reste, il n'y a de remarquable qu'une longue galerie qui fut réparée et ornée de peintures à l'occasion du mariage du duc de Savoie, actuellement régnant. Cette galerie est ornée de quelques bustes en marbre, qui y furent transportés du château de Montferrat.

Le palais fut élevé d'après le dessin du comte Alfieri ; mais on y fit plusieurs fois des changemens dans l'intérieur pour la convenance des bureaux ou pour le caprice d'un ministre.

Au rez-de-chaussée, près de la principale porte d'entrée, sont les archives de l'administration de la guerre. Ces archives, si elles étaient réunies à celles du ministère, qui se trouvent dans les salles attigües, pourraient fournir les élémens d'une histoire militaire du Piémont, et de précieuses notices sur l'organisation de l'armée. On y conserve quelques brevets-royaux, signés par Emmanuel Philibert, dont la main, à ce qu'il parait, était plus apte à manier l'épée, que la plume, quoiqu'il fut non moins bon politique que grand capitaine.

HOTEL-DES-MONNAIES

(*Rue de la* Zecca, 10)

Le voyageur sera bien aise de quitter un palais encombré de papiers inutiles, et de vieux parchemins, pour aller à l'hôtel-des-monnaies, qui n'est pas loin de là.

Quoique l'extérieur de ce palais n'ait rien de remarquable, il y a des salles dans l'intérieur qui sont fort-bien distribuées pour l'objet auquel elles sont destinées. Il y a des chambres propres à chaque genre de ce travail.

Dans l'atelier de Valdoc, situé à quelque distance de la ville, et qui dépend de ce même hôtel-des-monnaies, il y a les fours pour la fonte des métaux précieux, et des machines mises en mouvement par la force hydraulique. Le général Menou, qui a commandé en Piémont, avait enlevé à la monnaie et détruit l'établissement de Valdoc pour agrandir la manufacture d'armes. Après le retour du roi, tout a été rétabli comme auparavant.

Quant aux opérations de l'hôtel-des-monnaies, on n'épargna rien pour y introduire toutes les améliorations et pour y appliquer les découvertes les plus récentes en chimie.

L'hôtel-des-monnaies date du XIII siècle sous Philippe de Savoie, prince d'Acaja ; et Muratori (antiquaire italien) parle d'une monnaie qu'il dit frappée au coin à l'hôtel-des-monnaies de Turin, le 1256, ensuite de la révolte contre Thomas II, comte de Piémont, avec la légende: *Moneta Taurinensis*; et de l'autre côté: *Civitas Imperialis.* Comme dans ces tems reculés un nombre de petits seigneurs se partageait la souveraineté du Piémont, chaque ville un peu considérable avait ses monnaies ; ces divers ateliers monétaires ont cessé d'exister à mesure que la Maison de Savoie a étendu sa domination, et l'atelier de Turin a fini par être le seul dans les Etats qu'elle a sur le Continent.

La création d'un maître général des monnaies parait dater de 1579: des actes antérieurs à cette époque avaient accordé beaucoup de priviléges aux monnayeurs et aux officiers des monnaies. Avant l'occupation des Français, en 1798, l'administration de la monnaie de Turin était une espèce de régie, où tout se faisait pour le compte des finances. Les Français ayant organisé l'atelier monétaire de Turin à l'*instar* des autres ateliers de France, après le retour du roi, cette organisation a été suivie autant qu'elle pouvait s'adapter aux besoins de l'Etat, et avec les modifications qui étaient commandées par les circonstances.

Un édit de 1755 avait réglé le mode de frapper les monnaies pour le Piémont. Cet édit, qui est un monument de la sagesse de Charles Emmanuel III, a été exécuté jusqu'à la fin du XVIII siècle. Durant l'occupation des Français,

il a été frappé des pièces avec des types et des légendes analogues aux circonstances, parmi lesquelles on doit remarquer des pièces de 20 francs et de 5 francs antérieures à celles qui ont été frappées depuis que la monnaie de Turin a travaillé d'après le système monétaire de France.

On voit à l'hôtel-des-monnaies une série de coins de médailles, qui se rapportent aux princes et aux princesses de Savoie, depuis Bérolde, jusqu'à Victor Amédée III. Cette précieuse collection est due à M. Lavy. On voit dans le même cabinet une collection de médailles, où l'on peut admirer les travaux des meilleurs artistes, depuis le XVI siècle jusqu'à nos jours; une collection très-riche, et peut-être unique en Piémont, de pièces de monnaie, objet qui intéresse à la fois le généalogiste, l'historien, l'administrateur et l'antiquaire; et quelques bustes des hommes qui ont le plus marqué dans le Piémont, parmi lesquels on distingue *Lagrange*, *Denina*, *Alfieri*. Ces bustes sont de l'exécution de M. *Amédée Lavy*. On y voit aussi les poinçons du Piémont et de la République de Gênes depuis 1780, jusqu'à nos jours.

L'administration de l'hôtel-des-monnaies dépend du ministère des finances.

AUTRES PALAIS REMARQUABLES

DE TURIN

Outre les palais que nous venons de décrire, il en est d'autres qui, s'ils ne peuvent rivaliser avec les premiers, méritent toutefois l'attention du voyageur, soit sous le rapport de l'art, soit parce qu'ils rappellent d'intéressants souvenirs.

PALAIS-BAROLO, *rue* delle Orfanelle, 4. — Ce palais, dont une grande partie est maintenant un asile pour l'enfance, grâces à madame Colbert, veuve du marquis Tancredi Falletti de Barolo, rue St-Dalmas, près du Sénat, fut élevé en 1692, par l'ingénieur *Jean-François Baroncelli*. Ce palais appartint d'abord à Octave Provana, comte de Druent, homme cruel et emporté, qui fit mourir sa fille de chagrin. Cet homme, qui n'aimait personne, aimait les beaux-arts. Il fit venir à Turin les peintres les plus célèbres de ce tems là: *François Trevisani*, qui peignit dans ce palais les quatre élémens; *Lamberti de Carpi*, qui y peignit une Junon; *Antoine-Marie Hafner*, de Bologne; *Etienne-Marie Legnani*; *Jean-Baptiste Pozzi*, milanais, et d'autres moins célèbres.

Marc-Antoine Berutto fit les ciselures des portes; et *Dominique-Marie Violino* fit les stucs de la façade.

Maintenant, outre les peintures anciennes de *Daniel Seyter*, il y a une précieuse collection de tableaux, parmi lesquels on remarque: le couronnement de la Vierge, de *Giotto;* les quatre Evangélistes, par le même pein-

tre ; un St-Antoine, de *Murillo;* la descente de la Croix, du *Tintoret;* la Sainte Famille, de l'*Albani ;* un intérieur d'église, de *Pierre Neef*; un portrait de *Rembrandt*, fait par lui-même ; un St-Pierre, de *Mengs* ; quelques Madonnes, de *Charles Dolci*, de *Sassoferrato*, et de *Pompée Battoni.* La Vierge de la Guirlande, de *Luca della Robbia*, est admirable ; c'est un relief en terre cuite ; et le buste de Sapho, ouvrage de *Canova.*

En montant un escalier magnifique, formé de deux rampes qui se réunissent à un palier, vous entrez dans une grande salle. En avançant à gauche, vous trouvez trois autres salles, où vous rencontrez peut-être un homme que la plupart des étrangers sont bien aises de connaître. Cet homme, c'est Silvio Pellico, l'auteur de la *Francesca da Rimini*, et *Delle mie Prigioni.*

PALAIS-SOLARO, *rue Saint-Dominique, num. 11.* — Ce palais, qui appartint jadis aux comtes Solaro della Chiusa, s'il n'est pas remarquable à l'extérieur, l'est intérieurement pour la richesse et pour l'élégance. C'est dans ce palais, occupé alors par le vieux comte de Govone, que Jean-Jacques Rousseau servit comme laquais.

PALAIS, *autrefois*, DES PRINCES D'ESTE, *rue de la Basilique, num. 2.* — Cet édifice, qui est situé près de l'hôpital de St-Maurice, appartenait jadis aux princes d'Este, marquis de Lanzo ; maintenant il appartient au docteur Rovatis.

Un médaillon, placé dans la façade et représentant Torquato Tasso, rappelle l'accueil bienveillant que ce génie, à la fois grand et malheureux, y reçut. C'est là qu'il composa son dialogue sur la noblesse, qui a pour titre *Il Forno*, dans lequel il introduit comme interlocuteur, Augustin Pucci, qui enseignait alors la philosophie à l'Athénée de Turin.

PALAIS-NATTA, *rue Sainte-Thérèse, numéro 1.* — Ce palais, qui est vis-à-vis l'église de St-Charles, fut construit dans l'intervalle de 1647 à 1662, par *Louis-Félix Tana*, dit le comte de Santera, alors capitaine de cavalerie. Cet homme, d'un caractère emporté et cruel, ayant quitté le casque pour le froc, se fit trapiste. Il mourut dans les bras de l'abbé de Rancé. L'histoire de cet homme pourrait servir de sujet pour une romance touchante.

PALAIS-CARAGLIO, *Place-Saint-Charles, numéro 6.* — Ce palais fut réparé, d'après les dessins du comte *Alfieri*, et décoré de superbes peintures par *Cignaroli*, *Gili* et *Rapans* ; la voûte de la salle fut peinte par les frères *Galliari.*

Ce palais appartient actuellement à l'Académie-Philarmonique, de l'institution de laquelle nous parlerons à son lieu.

PALAIS-COLLOBIANO, *Place-Saint-Charles, num. 3.* — Ce palais, qui est près de l'église de St-Charles, fut habité par Victor Alfieri. On raconte qu'Alfieri, s'étant épris d'une dame qu'il vit d'une fenêtre de ce palais, et cette dame étant sans doute peu digne de son amour, il voulut vaincre cette mauvaise passion, et se fit attacher par son domestique à un fauteuil ; et on dit que ce fut alors qu'il commença sa tragédie *(Cléopatre).*

Palais-Masino, *rue de l'Arsenal, numéro 9.* — Près du palais-Viale, est situé celui des comtes Valperga di Masino, dont les salles furent peintes par *Bernardin Galliari*, par *Ange Vacca*, *Charles Bellora*, et par *Charles Randone*; et *Pierre Casella* fit les jolies ciselures qui ornent la porte. Mais ce qui vaut mieux que tous les ornemens et le luxe, c'est le souvenir qu'a laissé de lui l'abbé Thomas Valperga de Caluso, homme d'une vaste érudition et d'un cœur excellent. Nous ne devons point passer sous silence la comtesse Eufrasia Valperga de Masino, qui fonda dans ce palais, en 1831, une salle d'asile pour l'enfance.

Palais-de-la-Cisterna, *rue Saint-Philippe*, *num. 15.* — Les connaisseurs admirent dans ce palais le beau théâtral du grand vestibule entouré de colonnes, et de la vue du jardin intérieur. Il fut embelli par le comte de Beinasco.

Le prince La-Cisterna possède plusieurs tableaux très-remarquables, parmi lesquels un *Raphaël* de sa première manière, et une Vierge de *Guide*.

Palais-Cambiano, *rue de l'Hôpital*, *numéro 24.* — En 1644, le comte George Turinetti fit élever près de la place-St-Charles le palais qui appartient aujourd'hui au marquis Turinetti de Cambiano; palais qui fut ensuite rebâti par l'architecte *Borra*.

Palais-Viale, *rue de l'Arsenal*, *num. 13.* — Nous faisons remarquer ce palais, parce que, outre qu'il est bâti dans le même goût que celui du palais Pitti à Florence, pour le style sévère de la façade, il rappelle un des diplomates les plus distingués du Piémont, le marquis Charles Ferrero d'Ormea, qui l'habita, et qui y mourut. On y trouve la Banque-Nationale.

Palais-Graneri, *rue Bogino*, *numéro 9.* — Ce fut l'abbé d'Entremont, Antoine Graneri, qui fit bâtir en 1683, d'après le dessin de *Jean-François Baroncelli*, le vaste palais qui attire les regards du voyageur au commencement de la rue *Bogino*. La grande salle de ce palais est peut-être la plus vaste qu'il y ait parmi les particuliers à Turin, et elle est ornée des sculptures des frères *Collini*. A ce palais est attaché un souvenir qui lui donne plus de prix, qu'il n'en peut recevoir de l'art.

Le comte Maurice-Ignace Graneri, président du Sénat, l'a habité. Cet homme, n'écoutant que la voix de la justice, sans songer ni à la faveur, ni à la colère du prince, prononça un arrêt qui le fit reléguer dans une de ses terres. Un autre souvenir attaché à ce palais, c'est qu'en 1706, après avoir chassé les Français qui assiégeaient Turin, Victor Amédée II, le prince Eugène, les princes de Saxe-Gotha, et les officiers les plus distingués de l'armée austro-sarde, y firent un banquet. Alors on se rejouissait après la victoire, et non avant la bataille. Maintenant ce palais appartient à M. le comte Gerbaix De-Sonnaz.

Non loin de ce palais, est située la maison qui appartint au comte Laurent Bogino.

Palais-Azeglio, *rue d'Angennes*, *n. 19.* — Le palais qu'habite à présent le marquis Robert d'Azeglio, appartint dans son origine aux marquis de Brême. Il fut bâti

d'après le dessin de *Castelli*, et ses ornemens en stuc sont l'ouvrage de *Molina* et de *Sanbortolomeo.*

PALAIS-LEVALDIGGI, *rue de la Providence, n. 22.* — A droite de la place-St-Charles, est le bel hôtel du comte Trucchi de Levaldiggi, bâti par le comte de Castellamonte, en 1673. L'on admire les sculptures en bois qui décorent la porte d'entrée, d'un dessin et d'un travail qui méritent d'être remarqués. Sur l'escalier il y a deux statues en marbre, œuvre de *Bernard Falconi.* Ce palais appartenait à S. M. Caroline de Savoie, jadis impératrice d'Autriche, et maintenant à la famille Scaravaglio.

PALAIS-BORGARO, *rue de la Vierge-aux-Anges, n. 19.* — Cet hôtel, bâti par *Juvara*, est décoré de balustres avec des statues en marbre. On y remarque des peintures de *Crosati.* Actuellement il est occupé par une Société de Nobles *(Casino)* appelée *Wist-club.*

PALAIS-SAINT-MARSAN, *rue de Saint-Philippe, n. 23.* — En face de cette église, est l'hôtel de St-Marsan, bâti par le capitaine *Garve*, et restauré par le comte *Alfieri.* Le jardin qui est dans l'intérieur de cet hôtel, cultivé autrefois par le docteur *Belardi*, renfermait des plantes exhotiques très-rares.

PALAIS-THAON-DE-REVEL, *rue* Conciatori, *n. 27.* — Le dessin de ce palais est de l'architecte *Bovis*, et son ensemble est somptueux. Parmi les tableaux qui s'y trouvent, on remarque un bel original de *Léonard da Vinci*, et d'autres peintures très-rares.

PALAIS-ST-GEORGES, *rue des Ambassadeurs, n. 2.* — L'hôtel qui fait le coin de cette rue, appartenait à feu le comte de *Tavilian*, qui en fut l'architecte, car ce comte avait été élève de *Juvara.* L'on y remarque des affresques de *Galliari.* C'est dans cet hôtel qui a logé l'empereur Joseph II, lors de son séjour à Turin, en 1769. Ce palais fut embelli et orné d'une belle façade par son propriétaire actuel, le marquis St-Georges.

PALAIS DU COMTE DE LA TRINITÉ, *rue Saint-François-de-Paul, n. 23.* — Ce palais est digne d'être observé pour son architecture extérieure; le dessin est du comte *Borgaro.* Cet hôtel contient une riche bibliothèque et des peintures très-rares.

PALAIS DU COMTE BALBO, *rue* Bogino, *n.* 12. — Ce palais, qui appartenait autrefois au comte Bogin, est occupé aujourd'hui par l'illustre comte César Balbo, président du conseil des ministres de S. M. le roi Charles Albert, en 1848. Le buste du comte Bogin est sur le premier palier de l'escalier.

PALAIS-DALPOZZO, *rue de la* Zecca, *n. 9.* — En face de l'hôtel-des-monnaies l'on remarque l'hôtel-Dalpozzo, qui fut restauré en 1731 par l'architecte *Juvara*, et dont la cour, le vestibule et l'escalier sont dignes d'être remarqués pour sa gravité et le grandiose de leur architecture. L'observateur doit faire attention à la gradation de lumière que l'architecte a voulu ménager en réglant la hauteur des quatre parties de l'édifice.

Les corps de maison que le chevalier Dalpozzo fit rétablir en 1819, sur le derrière, dans un emplacement très-vaste, ajoûtent à la magnificence de ce palais.

Palais-Calori, *rue de l'Arc, n. 17 bis.* — Ce palais, de construction moderne, est remarquable pour la beauté de la cour.

M. *Antonelli* en fut l'architecte; c'est lui qui érigea aussi un autre palais, rue de *Vanchiglia*, allée de St-Maurice.

Tous les édifices construits par cet artiste se font remarquer surtout pour la sage distribution des pièces; on y trouve le goût ancien et classique.

Palais du marquis Solaro, *rue de la* Rocca, *n. 12.* — Ce palais fut érigé sur le dessin de l'architecte *Leone*; il est difficile de trouver une architecture plus belle, et qui plaise davantage. Le jardin attigu à ce palais est peut-être le plus grand jardin particulier qu'il y ait dans la capitale.

Palais-Costigliole, *rue des Corroyeurs, n. 10.* — Ce palais mérite l'intérêt du voyageur, parce que c'est là qui nacquit et mourut l'immortel *Lagrange.*

Palais-Rizzetti, *place de la* Consolata, *n. 5.* — Nous faisons mention de cette maison, parce qu'elle est le plus bel édifice dans le goût du *Bramante* qu'il y ait à Turin. Les professeurs *Promis* et *Marchini* en furent les architectes. Nous devons cependant regretter qu'on ait suivi l'usage d'en recrépir et blanchir les façades, pour les rendre, comme l'on dit, plus gaies, mais qui en réalité les déparent.

Palais-Guarene, *Place-Carlina*, 2. — Le dessin de l'intérieur de ce palais, est l'œuvre du comte de *Guarene*, mais le dessin de la façade fut donné par *Juvara.* Les peintures à fresque, que l'on voit à la voûte de la galerie, sont de *Galeotti.*

Ce palais appartint d'abord aux comtes de Guarene, puis aux comtes de Bagnasco; actuellement les marquis de Ormea en sont les propriétaires.

Palais *où était autrefois le* **Collége des Provinces**, *rue Bogino*, 10. — Ce magnifique édifice, qui était destiné pour le Collége-Charles-Albert, et qui est maintenant occupé par différentes Administrations, fut bâti sur les dessins de l'architecte *Antonelli*, qui voulut que chaque étage fût d'un ordre différent d'architecture: lorsque ce palais sera achevé, il faudra le mettre au nombre des plus beaux édifices de la capitale.

Palais-Canelli, *rue Alfieri, numéro 6.* — Ce palais fut bâti en 1663, par Antoine-Maurice Valperga, et passa, en 1719, à la famille Canelli. Il fut alors peint à fresque par *César Mazzoni*; et plus tard il fut augmenté et réparé d'après les dessins de l'architecte *Louis Barberis.*

L'avocat Gatino, qui en est actuellement le propriétaire, l'enrichit d'une collection de superbes tableaux, parmi lesquels on remarque l'intérieur d'une taverne, avec plusieurs figures de grandeur naturelle, ouvrage de *Gherardo delle Notti*; l'intérieur d'une église gothique de *Peter Neefs*, qui est vis-à-vis d'un autre tableau qui représente l'intérieur de l'église de St-Laurent (à Milan), du peintre *Migliara*. Un amour sur le bord de la mer, de *Guido Reni.* Une corbeille de fleurs et de fruits, de *Jean Van-Huysum.* Une Vierge avec des anges, de grandeur naturelle, de *Gaudenzio Ferrari.* Ste-Marguerite et Ste-Rose, avec les portraits de ceux qui en ont fait pré-

sent. Cadmus qui tue le dragon, peint par *Salvator Rosa.* Deux grands tableaux d'animaux, peints par *Jean-Henri Roos.* Une demi-figure de Ribeira dit le *Spagnoletto.* L'adoration des pâtres et la présentation au temple, de *Jean Jordans*, élève de *Rubens.* Un paysage que l'on attribue à *Cornelio Poelenburg;* un paysage de *Jean Breughel*, dit de velours, avec beaucoup de figures de *Van-Ballen.* Une bataille attribuée à *Pollidore de Caravaggio.*

Palais-D'Arache, *rue Saint-François*, *num. 14.* — Nous ne parlons de ce palais, qu'à cause de la belle collection de tableaux que le comte Bertalazone D'Arache y a formée; et nous engageons le voyageur à aller la visiter: il y sera bien accueilli par cet insigne protecteur des beaux-arts.

Il nous resterait à parler d'autres palais, tels que celui des comtes d'Agliano, qui appartint aux marquis Morozzo de Bianzé (rue de l'Hôpital, numéro 13), palais dont le dessin a été fait par le capitaine *Garve*, et perfectionné par le comte *Alfieri*; le palais des marquis de Cavour (rue de l'Archevêché, n. 13), qui fut bâti d'après le dessin de l'architecte *Planteri.* Les palais des comtes de Vallesa (rue St-Dalmas, n. 23) et de St-Martin-de-la-Motte (rue des Imprimeurs, n. 12). Ce dernier a été construit d'après le dessin de *Valperga.*

Comme il nous reste encore beaucoup à dire sur d'autres objets plus importans, nous laissons là les palais.

Galerie du comte d'Arache. —Cette galerie a un grand nombre de tableaux de peintres flamands et italiens. Un Déluge du *Dominichino*, un St-Jean dans le désert, peint sur le bois, par *Léonard Da Vinci*; une Madonne (demi-figure) par *Sassoferrato.* Les Fils de Jason sauvés des flammes, de *Montegna*; la Susanne et deux vieillards, de *Guido*, tableau qui appartint jadis à la galerie *Soderini* de Vénise; Saturne chassé du ciel, peinture de *Paul Veronese;* la Samaritaine, de *Bassano*, dont il existe une gravure, tableau qui provient de la galerie *Pisani*; le Martyre de St-Barthélemy, du *Spagnoletto*; un Enfant prodigue, du *Calabrese*; une Vierge peinte sur le bois, de *Francia*; une Sainte-Famille, de *Guercino;* un St-Sébastien, de *Vandyk;* un portrait de M. Roche, de sa femme et de ses enfans, peint par *Rubens* à l'âge de 22 ans, lorsque ce célèbre flamand sortit de l'école de Otho Venius, pour venir étudier en Italie; tableau qui faisait partie de la collection de madame Pompadour, et qui fut gravé par *Cousins*; un *Riposo in Egitto*, de *Van-Orley;* un St-Jérôme, peint sur le bois, de *Quintino Metsis*, le fameux Forgéron d'Anvers; la Vision de St-Jean Evangéliste, du *Titien*; une Vue de mer à la clarté de la lune, de *Vernet*; le portrait d'un cardinal, par *Murillo*; un paysage de *Salvator Rosa*; quelques perspectives, de *Guardi.* Il y a aussi une précieuse collection de portraits de quelques illustres italiens: celui du célèbre capitaine *Gatta-Melata*, peint par *Cappuccino;* le portrait de Cunani, maître de l'Ordre de St-Jacques de Compostella, peint par *Titien*; le portrait de Campanella, œuvre du *Carache*; celui du P. Zanchi de Bergame, peint par *Crespi*, et enfin quatre portraits de femme,

de *Moroni*, de *Bellini*, de *Palma-Vecchio* et du *Tintoret*, et trois autres de princes de la Maison de Ferrara, faits par *Lotto Lorenzo*.

Parmi les tableaux d'artistes modernes, on remarque la Marie-Stuard conduite au supplice, de *Hayez*; la vertu recompensant le mérite, du chev. *Pelagio Palagi*; la mort de Travella, peinture de *Lipparini*; un paysage de *Azeglio*; quelques superbes vues de *Migliara* (d'Alexandrie); une Vue de mer, que *Joseph Camella* peignit d'après nature en Espagne; et enfin quelques grands tableaux à l'aquarelle, de *Degubernatis* et de *Bogetti* (peintres piémontais).

Galerie-Lavaria. — Puisque nous parlons de galeries, nous citerons celle de monsieur Lavaria, rue Saint-Augustin, quoiqu'elle ne soit pas toujours visible. Il s'y trouve une précieuse collection de chamos, de médailles, de monnaies d'or, frappées au coin par les Rois Goths d'Espagne; des bas-reliefs, que l'on croit du sculpteur *Algardi*, et de belles statues en ivoire non moins remarquables pour leur grosseur, que pour leur belle exécution. Le tableau auquel les artistes attachent plus de prix, est une *Mater Amabilis*, de *Luini*, peinte sur le bois; un tableau représentant la fondation de Rome, que l'on attribue à *Fra Bartolomeo*; une Vierge avec l'Enfant-Jésus, peint sur pierre (semblable à celui qui se trouve à Gênes), de *Pierino Del-Vaga*, élève de Raphaël; autre Madonne semblable, de *Parmigiano*; Pindare et les muses sur l'Elicon, de *Guido*; un St-Jérôme dans le goût de *Michel-Ange*, quelques peintures de *Carache*, une du *Corrège*, deux tableaux de *Giulio Romano*; quatre de *Salvator Rosa* et un grand nombre de l'école allemande et de l'école flamande, parmi lesquelles on admire ceux de *Wouwermans*, de *Rembrandt*, de *Rubens* et de *Teniers*.

Cabinet de tableaux et de médailles du chevalier Della-Chiesa, *rue de la Providence*, 22. — Parmi les tableaux possédés par le chev. Della Chiesa, on doit remarquer une Némesis peinte par *Jules Romain*, un étude de *Rubens*, un portrait jugé de *Titien*; Tobie, de *Jules-César Procaccino*; un Amour dormant du *Guide*, un *Perugino* et plusieurs tableaux flamands.

On y voit aussi quelques petites statues en marbre, des bas-reliefs, des bronzes anciens, des lampes, des vases et un petit satyre très-beau, qu'on croit de *Michel-Ange*, de même que plusieurs morceaux de minéralogie très-rares.

Est remarquable encore sa collection de médailles consulaires et impériales en nombre environ de 7,000.

Cabinet numismatique du chevalier Pelagio Palagi, *au bout de la rue des Ecuries*. — Ce cabinet est composé de environ 30,000 médailles grecques, romaines, du moyen-âge et modernes, mais particulièrement est remarquable la collection des Papes, qui fut formée par le professeur *Scassi* de Bologne, la plus riche peut-être d'Italie. Nous pourrions parler de plusieurs autres collections de médailles, mais nous nous limitons à rappeler celle du comte Napione qui est assez riche en médailles italiennes, et celle du chevalier Calleri-Gamondi.

THÉATRES
ET
SALLES DE SPECTACLE

Les habitants de Turin ont connu les plaisirs de la scène dès la renaissance presque de l'art théâtral en Italie: mais on aurait de la peine à se rendre compte aujourd'hui de ces premières représentations; elles devaient être grottesques et même licencieuses. Sous le règne de Charles Emmanuel I, et à la cour de madame Christine de France, il dut y avoir des spectacles faits pour flatter l'homme de goût. Ce duc, qui aimait les arts, avait fait construire une salle de spectacle dans son palais bâti sur les dessins de *Vittozzi*: salle, qui a été comptée parmi les belles salles de l'Europe, et qui a été détruite par les flammes un siècle après.

Une description succincte des représentations, qui ont eu lieu sur ce théâtre, serait d'un véritable intérèt. L'on y apprendrait, d'un côté, les progrès que l'art théâtral a faits en Piémont et, de l'autre, on suivrait la trace des grandeurs, qui, à différentes époques ont environné la Cour de nos souverains; et on verrait comment les plaisirs de la scène, qui étaient autrefois un objet de scandale, se sont épurés au point d'obtenir le suffrage des moralistes.

L'*Almanac des Théâtres*, publié par *Derossi*, donne la note des pièces représentées sur les théâtres de Turin, depuis l'an 1712; indication intéressante pour l'histoire. Mais le Théâtre-Royal de Turin, celui de l'Opéra, n'a commencé à figurer parmi les plus beaux de l'Italie que depuis 1740, époque, comme nous dirons sous peu, de sa reconstruction par le roi Charles Emmanuel III, après l'incendie qui a détruit celui dont nous avons parlé!

THÉATRE-ROYAL

(Place-Château, 20)

Si la ville de Turin n'a pas un théâtre aussi vaste que celui de St-Charles, ou celui *della Scala*, son Théâtre-Royal surpasse tous ceux d'Italie pour la beauté et la richesse de l'intérieur. En effet, un écrivain étranger, M. *Delalande*, a dit que ce théâtre est le mieux construit, le mieux disposé et le plus parfait des théâtres d'Italie. Cet édifice est le chef-d'œuvre du comte *Alfieri*, qui le construisit en 1740, après avoir visité, sur l'avis de Charles Emmanuel, tous les théâtres d'Italie. Tous les beaux-arts ont concouru à l'embellir, et n'y ont pas moins réussi, que leur sœur,

l'architecture. La toile du théâtre qui représentait le triomphe de Bachus dans l'île de Naxos, toile dont le coloris révélait une parfaite connaissance du clair-obscur, avait été peinte par *Bernardin Galliari. Sébastien Galleotti* et *Antoine Milocco* peignirent, sur le plafond, le Triomphe des Dieux. Il est à regretter que ces peintures soient perdues.

Il y a dans ce théâtre cinq rangs de loges; chaque rang a 26 loges, sans compter la loge du roi, et celles de l'avant-scène. Les loges sont disposées de manière à ce que tous les spectateurs se trouvent tournés vers la scène; et afin qu'ils fussent plus à portée de saisir les sons, l'architecte eut soin d'éviter les angles aigus.

L'orchestre est aussi placé de manière à ce que la musique acquière plus de force à mesure qu'elle s'étend. Le fond du théâtre peut s'agrandir; il suffit d'abaisser un pont-levis, et de prolonger la scène dans la cour de la grande Chancellerie; un mécanisme y est préparé pour cela.

Ce théâtre communique avec le Palais-Royal, par le palais du Ministère; de manière que la Cour peut y aller en traversant une galerie intérieure.

Ce théâtre a été embelli, il y a quelques années, d'après le dessin du chevalier *Palagi*. Le Triomphe des Dieux, qui ornait la voûte, a été remplacé par quelques figures, semblables aux affresques de *Pompeia*; l'extérieur des loges fut décoré d'un grand nombre de masques et de bêtes de toute espèce; et dans tout cela, l'or y est prodigué.

Je suis d'avis que l'artiste doit, avant tout, faire en sorte que les regards du spectateur se dirigent vers la scène, où est l'objet principal du théâtre. C'est pourquoi je trouve beaucoup mieux le théâtre de la *Pergola* à Florence, où l'on ne voit qu'une petite guirlande de roses sur un fond azur.

Le Théâtre-Royal peut contenir deux-mille-cinqcents spectateurs. Il n'est ouvert ordinairement que pendant l'hiver, pour l'*Opera Seria*. Il a cependant été quelquefois ouvert dans d'autres saisons pour quelque circonstance. C'est ce qui est arrivé en 1839, lorsque le grand duc, prince héréditaire de Russie, passa à Turin, à qui l'on donna le spectacle d'un combat.

La direction de ce théâtre était confiée au commencement à une société dite des Chevaliers; ensuite au grand chambellan; maintenant elle est confiée à une société d'hommes de lettres.

THÉATRE-NATIONAL

(Rue Lamarmora, 3)

L'ouverture de ce théâtre eut lieu le 24 avril 1848, et marque l'époque d'une ère nouvelle dans l'état politique du Piémont; et lors même que les ornemens intérieurs de ce théâtre ne le diraient pas, le nom seul de National suffirait pour nous l'indiquer.

Comme il serait presque impossible à un étranger de découvrir où est ce théâtre, même en y passant tout-près, car il n'a pas de façade, nous commence-

rons par en décrire les lieux adjacens.

Non loin de la montée qui conduit aux remparts, à main droite de la rue du Bourg-Neuf, vous trouvez deux rangs de portiques, qui conduisent à un palais qui ferme la rue. A l'extrémité de ces portiques, et à main droite, se trouve le Théâtre-National, comme l'indiquent les deux portraits, l'un de *Victor Alfieri*, et l'autre de *Nota*. Au sommet de la porte on voit écrit, en lettres de métal, *Teatro Nazionale*.

Cet édifice fut bâti d'après les dessins de l'architecte *Courtial*, qui construisit aussi le palais et les maisons y attigües.

En entrant, vous trouvez un grand escalier qui conduit à un palier où il y a ce que les Français appellent *le foyer*; ce foyer est si près du parterre, que le bruit qu'on y fait pourrait nuire à l'attention des spectateurs, s'ils voulaient être attentifs.

De ce palier on descend quelques degrés, et l'on se trouve au parterre; c'est là qu'apparaît tout le grandiose du Théâtre-National. Il n'est point surchargé d'ornemens bizarres, mais il y a tout ce qu'exige le bon goût, et tout ce qui peut charmer les yeux, sans nuire à l'intérêt de la scène.

Ce théâtre a 5 rangs de loges, séparés par de petites corniches dorées; et les loges ont entre elles une jolie petite colonne d'ordre corinthien. Les peintures de la voûte, représentent des nimphes et des fleurs; dans l'arc de l'avant-scène, il y a des emblêmes de l'art dramatique, et des bannières. Mais tout est disposé avec une élégante simplicité; et l'on peut dire que le bon goût a présidé à tout ce qui orne cette salle.

La grande toile a été peinte par le chevalier *François Gonin*; elle représente une allégorie nationale, qui répond au nom que porte ce théâtre. Le peintre représente l'Italie couronnée de tours, sous l'arc de l'Iris, et assise sur une espèce de char qui rappelle les tems de la Ligue Lombarde. Autour de cette grande femme sont assises quatre matrones qui représentent Rome, Naples, Turin et Florence, chacune d'elles est appuyée à un marbre, portant le Statut de chacune d'elles. Il faut se rappeler que c'était en 1848.

Une autre figure de femme, que l'on dit représenter la liberté de la presse, qui fait signe à quelques génies armés de fouets, de chasser d'autres génies qui sont l'emblême de l'ignorance, de la superstition et du despotisme.

THÉATRE-CARIGNAN

(Place-Carignan, 4)

Ce théâtre à son origine appartint, c'est-à-dire en 1752, à la famille des princes de Carignan, dont un des membres, Louis Victor Amédée, le fit construire par le comte *Alfieri*, et le fit décorer d'une façade sur le dessin de l'architecte *Borra*.

Le 17 février 1787, un incendie détruisit ce théâtre; mais l'architecte *Ferroggio* en construisit un semblable sur le même emplacement.

Il y a quelques années que les décorations en ont été changées. Ce théâtre a 94 loges, et peut

contenir treize-cent spectateurs; il est presque toujours ouvert, pour l'*Opera* ou la Comédie. Pendant le carnaval, on y donne des bals brillants, au bénéfice des pauvres et des asiles de l'enfance.

C'est dans ce théâtre que l'on représenta pour la première fois les tragédies d'*Alfieri*.

Il appartient actuellement à l'Etat.

THÉATRE-D'ANGENNES

(*Rue d'Angennes, près du n. 29*)

Ce théâtre, qui appartient au marquis de ce nom, et qui est situé dans la rue d'Angennes, fut reconstruit d'après les dessins de l'architecte *Pregliasco*, en 1820, il est remarquable pour la belle disposition de ses parties. Il a 89 loges, et peut contenir onze-cents spectateurs. Depuis quelques années il y a, à ce théâtre, une troupe d'acteurs français, qui y jouent des comédies et des vaudevilles.

THÉATRE-SUTERA

Ce théâtre, situé rue de Pô, 29, caché au fond d'une cour, fut construit en 1793 par l'architecte *Ogliani*, et détruit par les flammes en 1828. Mais, de même que le phénix, on l'a vu renaître de ses cendres. Il a 52 loges, et peut contenir sept-cents spectateurs.

Pendant le carnaval on y joue habituellement l'*Opera Buffa*, et le reste de l'année, la Comédie.

THÉATRE-GERBINO OU *DIURNE*

CIRQUE-SALES — THÉATRES DES MARIONNETTES

Le Théâtre-Gerbino, situé rue des Teinturiers, 5, près de la place-Victor, n'a pas de loges, mais deux galeries placées l'une sur l'autre très-grandes; ce théâtre peut contenir 1800 spectateurs.

On y joue la Comédie et souvent l'*Opera*.

Dans le *Cirque-Sales*, qui peut contenir 2,600 spectateurs, on y joue la Comédie. Il reste fermé en hiver.

Dans les petits théâtres de St-Roch et de St-Martinian il y a le genre de spectacle qui est dans le goût du peuple piémontais, c'est-à-dire les *Marionnettes*. Les pièces sont souvent improvisées, et l'auteur échappe ainsi à la censure.

Toutefois il ne faut pas croire que la muse populaire de ces théâtres se borne humblement à des sujets frivoles; elle sait quelquefois chausser le cothurne, et se montrer fière et belliqueuse dans ce saint amour de la patrie, qui n'est ni servile, ni hypocrite, ni intéressé. Les drames les plus applaudis, qui y furent représentés par nos intrépides marionnettes, étaient puisés dans l'histoire du pays, dans les hauts faits d'autres nations, qui ne sont

plus étrangers pour le peuple piémontais, lorsque ces hauts faits inspirent des sentiments nobles et généreux. Car quelques-unes des représentations de ce genre y furent répétées, au milieu des applaudissement, cinquante ou soixante fois de suite.

Nous devons ajouter que les plus beaux ballets du théâtre-royal, sont ordinairement reproduits et avec succès, sur la scène de ces petits théâtres; aussi ce ne sont pas seulement les acheteurs de *fricti Ciceris*, comme dit Horace, qui y accourent, mais aussi des personnes instruites, et d'un haut rang.

Avant de terminer le sujet qui nous accupe, nous devons un tribut d'éloges aux auteurs dramatiques et à la troupe royale de comédiens, qui eurent pendant tant d'années le courage de lutter avec cette haîneuse censure des théâtres. Si l'art dramatique n'a pas fait en Piémont les progrès qu'il aurait pu faire, d'après l'école d'Alfieri, de Pellico, de Marengo et de Nota; si la Marchioni et Vestri n'eurent pas, je dirais presque, de successeurs; si le théâtre italien n'a pu prendre un caractère national, nous devons en savoir gré à la censure. Pour ne citer qu'un exemple, j'ai connu un jeune-homme d'un grand génie pour l'art dramatique, qui présenta un grand nombre de comédies, et il ne lui fut pas permis d'en faire représenter une seule; et celle qui était approuvée, sortait méconnaissable des mains de la censure. Telle était la position des auteurs. Quant aux acteurs, ils étaient obligés de recourir à de mauvais drames français pour compléter le nombre fixé des représentations. On faisait la guerre, non seulement aux idées, mais encore aux mots.

Mais paix et repos aux défunts, à condition, cependant, qu'ils ne renaissent jamais, pas même le jour du jugement universel.

Nous devrions compter au nombre des établissemens destinés aux spectacles, le Cirque de la Citadelle, et celui hors de Porte-Neuve, mais ils sont si peu de chose, et trop provisoires pour mériter qu'on les décrive.

Nous dirons plutôt un mot du *Wauxhall* et de l'*Hippodrôme*.

Wauxhall. — Cet établissement, destiné d'abord pour y donner des concerts, se compose de plusieurs pièces, qui servent à différens usages. Au rez-de-chaussée il y a la salle de spectacle, où en 1848, le *Circolo Politico* tenait ses séances; les discours de la politique firent place à des joueurs de gobelet, à des exercices de somnanbulisme, ou à des repas de société, etc.

Il y a des salles pour y danser, d'autres où sont des estaminets, et au milieu de tout cela un joli jardin et une fontaine.

Cet établissement construit sur le dessin de........... fut ouvert en 1850.

Hippodrôme. — Cet établissement se trouve à l'extrémité de la rue *della Zecca*, sur la place par où l'on descend au jeu du *Pallone*; il est destiné aux spectacles équestres, spectacles que l'on donnait autrefois au Théâtre-*Gerbino*.



Bonsignore R. Archit. inv. Falkeisen inc. nello studio Stucchi

NUOVA CHIESA DEDICATA ALLA GRAN MADRE DI DIO

MONUMENS ET ÉDIFICES

DESTINÉS AU CULTE

La fondation de la première église de Turin date d'une époque très-reculée : il est fait mention de ses évêques depuis le commencement du quatrième siècle. Après la victoire remportée par Constantin sur Maxence, ce qui eut lieu en 312, dans la plaine entre Orbassano et Millefiori, Turin ouvrit ses portes à cet empereur qui ordonnait la religion chrétienne ; l'on vit alors le premier évêque de cette ville, St-Victor, s'occuper de la promulgation du nouveau culte, en changeant le temple d'Isis en église de Saint-Soluteur, et le temple de Diane en l'église de Saint-Silvestre.

Durant douze siècles, l'Eglise de Turin n'a été qu'épiscopale ; néanmoins ses évêques avaient une juridiction très-étendue, et quelques droits de justice temporelle les avaient rendus très-puissants. Vers l'an 1468, l'Eglise de Turin a adopté le rite romain pour ce qui concerne la liturgie, ayant suivi jusqu'alors le rite ambrosien. En 1515, sous le règne du duc de Savoie Charles III, elle a été érigée en Métropole par le pape Léon X.

CATHÉDRALE DE ST-JEAN

Il y en a qui prétendent, avec quelque raison, que cette église fut fondée en 602 par Agilulfo, duc de Turin, et ensuite roi d'Italie par son mariage avec la reine Téodolinde ; mais cette église fut sujette à tant de changemens, que ce qui en reste aujourd'hui ne remonte qu'à 1492.

On ne sait pas encore d'une manière sûre quel en a été l'architecte. Le professeur Charles Promis est d'avis qu'elle est l'ouvrage du célèbre *Baccio Pontelli*, florentin, architecte de Sixte IV, parce que la façade, la coupole et les proportions de cet édifice sont parfaitement semblables à celles des églises que cet architecte construisit à Rome, qui ont toutes cette perfection de l'art que l'on admire dans notre Cathédrale, et que les écrivains du xv siècle admiraient aussi ; ces hommes avaient plus que nous le sentiment du vrai beau ; l'un d'eux (Merula) a dit sans doute avec quelque exagération, en parlant de l'église de St-Jean : *Templo ornatur sancti Joannis Baptistæ adeo ex simetria* (sic) *christiana deducto at unum vix et alterum simile in tota Italia reperies.*

Le chevalier Louis Canina, dans un de ces ouvrages sur l'architecture des temples chrétiens, n'est pas de cet avis, et il observe que *Meo del Caprino* a pu être lui-même l'auteur du dessin et entrepreneur de cette construction, suivant l'usage de ce tems là ;

que *Pontelli* était à *Urbino* lorsque le dôme de Turin fut commencé; que les écrivains ont tenu note des ouvrages de cet architecte, et ils n'auraient pas oublié le dôme de Turin, si *Baccio* en eut été l'auteur; qu'enfin les temples de cet architecte sont plus beaux que l'église de St-Jean, où l'on observe un amas de demi-colonnes qui n'ont pas les proportions du genre auquel elles appartiennent.

Ceux qui sont profonds dans l'art, admirent les lignes de la façade, les ciselures des portes, celles des côtés et celles de la coupole.

Avant d'entrer dans l'église, jetons un coup-d'œil sur le clocher. Cette tour fut commencée par ordre de Jean de Compeys, évêque de Turin; aussi y voit-on encore aujourd'hui des armoiries du prélat, sculptées sur le marbre.

En 1720, Victor Amedée II confia à l'architecte *Juvara* le soin d'achever l'édifice; et celui-ci présenta un dessin qui malheureusement ne fut exécuté qu'en partie. Le sommet de la tour entourée de colonnes, devait terminer par une jolie pyramide couverte en plomb; et sur la pyramide une boule surmontée d'une croix; et aux quatre coins du clocher, quatre autres pyramides moins grandes en forme de candelabre.

En entrant dans l'église, on voit vis-à-vis et au dessus du maître-autel, un grand vitrage, et derrière ce grand vitrage une table sacrée, qu'éclaire une faible lumière qui vient d'en haut. C'est la chapelle de la *Sainte-Sindone*, dont nous parlerons bientôt.

Au fond de l'église, près de la porte principale, il y a une statue en marbre, qui représente une femme à genoux sur un tombeau, orné de petites statues.

La statue représente une nommée Jeanne Dorlier, qui fonda dans cette Cathédrale trois places de choristes, et légua une belle rente aux chanoines, sous la charge qu'ils iraient chanter les litanies sous le petit-autel de la Vierge, lequel était hors de l'église, près de la *Corona Grossa*. Les chanoines trouvèrent mieux de les chanter dans l'église, devant l'autel de la Vierge que l'on voit vis-à-vis de ce monument funèbre.

L'intérieur de cette église, qui d'abord attire peu l'attention du voyageur, renferme quelques objets d'un grand prix.

Au second autel, à droite en entrant, le tableau qui représente la Vierge avec l'Enfant-Jésus et plusieurs saints, parmi lesquels se trouvent St-Crispin et St-Crispinien, est l'œuvre du célèbre peintre *Albert Durer*, chef de l'école allemande; et les dix-huit petits tableaux enchassés dans les parois latérales sont aussi du pinceau de cet artiste.

A l'autel qui suit, il y a une Madonne, œuvre de *Barthélemy Caravoglia*, piémontais, élève de *Guercino*, qui peignit aussi la voûte.

Au sixième autel, consacré à St-Cosme et à St-Damien, on remarque un tableau de *Jean-André Casella*, de Lugan, élève de *Pierre de Cortona;* et le même peintre a aussi peint les affresques qui représentent quelques actions de la vie des deux saints.

Les deux statues placées aux côtés de l'autel, dans la chapelle du Crucifix, vis-à-vis la tribune-

royale, lesquelles représentent Ste-Thérèse et Ste-Christine, sont l'œuvre de *Pierre Legros*, et y furent transportées de l'église de Ste-Christine, lorsque le couvent des Carmélites fut supprimé. Ces deux statues, surtout celle de Ste-Thérèse, méritent l'attention du voyageur.

Maintenant entrons dans le chœur, où les chanoines ont coutume de se réunir; arrêtons-nous un peu devant ce groupe de petits anges, qui semblent chanter et jouer de différens instrumens. Ce tableau, qui est bien dessiné et bien peint, est l'ouvrage de *Dominique Guidobono*, de Savone, frère de *Barthélemy*, plus connu sous le nom de *Prêtre de Savone*, et dont on admire un superbe portrait dans la collection des tableaux du Palais-Madame.

En nous plaçant dans la nef à gauche, en nous avançant de la tribune-royale vers la porte d'entrée, la première chapelle qui se présente semble être la chapelle favorite des artistes. Le tableau qui représente St-Luc dans l'attitude de peindre la Vierge, est l'ouvrage du chevalier *Ferdinand Cavalleri*, piémontais, et professeur à Rome depuis plusieurs années; ce tableau en a remplacé un autre du chevalier *Delfino*. C'est au bas de cet autel que fut enseveli le comte Olderico Manfredi, père de cette Adélaïde qui fut comtesse de Turin et veuve de Oddon de Savoie. Le bas-relief, au-dessous de l'autel, représentant Claude, Nicostrate, Sinfronius, Castorius et Simplicius, sculpteurs et martyrs, est l'œuvre d'*Etienne-Marie Clemente*, de Turin.

Dans l'autel qui est après, on remarque le tableau de *Frédéric Zuccari*, représentant la Résurrection de Jésus-Christ; le peintre acheva ce tableau pendant son séjour à Turin.

La Vierge avec l'Enfant-Jésus, que l'on voit dans la chapelle de St-Eloi, est un tableau de *Caravoglia*.

La toile qui représente St-Maxime est de *Casella*, et celle qui représente St-Honoré est du chevalier *Delfino*. Le Corps des Boulangers est sous le patronage de cette chapelle, et il eut plusieurs fois la piété de l'enrichir, comme l'indiquent les deux inscriptions que l'on y voit.

La petite statue qui est au-dessus du baptistère représente St-Jean; elle a été sculptée par *Etienne Clemente*, dont nous avons déjà parlé, au sujet de la chapelle de St-Luc.

La tribune-royale fut sculptée par *Ignace Perucca*, d'après le dessin de l'architecte *François Martinez*. Sous cette tribune, l'on voyait jadis deux statues qui représentaient, l'une, un évêque, Amédée de Romagnano, et l'autre un homme de robe, personnage que l'on croit appartenir à la même famille; mais ces deux statues furent transportées (en 1778) dans les souterrains de l'église.

La chaire n'a rien de remarquable; mais elle rappelle un événement dont le souvenir émeut l'âme. Le 7 février 1751, le P. Jean-Baptiste Prever, homme très-savant, et d'une vie irréprochable, faisait un sermon qui avait pour texte: *Variis et miris modis vocat nos Deus.* Lorsqu'à la fin de l'exorde il répétait ces mots, il mourut subitement, de même qu'un prédicateur fran-

çais, qui en parlant de la vue de Dieu, de la joie des bienheureux qui le contemplent, baissa la tête dans le ravissement de son âme, et expira.

Il y a dans cette église quelques tombeaux d'hommes illustres, qui méritent la reconnaissance de leurs concitoyens, et l'attention du voyageur.

La statue qui gît dans le chœur d'hiver représente Claude de Seyssel, qui fut d'abord professeur de Droit à l'Université de Turin, ensuite ambassadeur de Louis XII, et enfin archevêque de Turin, où il mourut en 1520. Il est presque inutile de dire à sa louange qu'il a traduit plusieurs auteurs grecs en français; il suffit de dire que c'est lui qui a fondé le *Mont de Piété* à Turin. C'est ici qu'a aussi été enseveli le cardinal Dominique Della Rovere, qui fit réparer cette église; et le chanoine Ignace Carrocio, qui refusa trois fois la mitre: *in insulis tertium recusatis glorioso*. Près de celui-ci repose un autre chanoine qui refusa les évêchés de Saluces et de Verceil, pour continuer à donner ses soins et ses consolations aux malades de l'hôpital de St-Jean. On lit sur son tombeau cette petite inscription, dictée par l'affection et la reconnaissance: *Qui giacciono le sole spoglie, ma egli ancora veglia su noi.*

C'est dans cette église que reposent encore Pierre Baïro et Jean Argentero, tous deux célèbres médecins, comme ils l'ont prouvé, le premier en vivant 90 ans, et le second par sa science qui rétablit la médecine.

Dans une petite chambre, dit le chevalier Cibrario, laquelle est au-delà du tombeau des évêques, et qui autrefois était tendue de noir, étaient déposés les cercueils de plusieurs princes de Savoie: celui d'Amédée VIII, d'Emmanuel Philibert, de Cathérine d'Autriche, épouse de Charles Emmanuel I; de Charles Emmanuel II, de Françoise de Bourbon, et de Marie-Jeanne-Baptiste de Némours; du prince Thomas (enseveli le 23 janvier 1656); et les cercueils de plusieurs princes et princesses de la branche de Savoie-Carignan, et d'autres princes du sang.

Parmi les princes de Savoie-Carignan, branche actuellement régnante, je rappellerai le prince Joseph Emmanuel, fils du prince Thomas, mort quelques jours avant le père, et enseveli le 5 janvier 1656; le prince Maurice, qui fut cardinal, mort le 3 octobre 1657; Emmanuel Philibert de Savoie, comte de Drô, âgé de 14 ans, mort le 18 avril 1676; Emmanuel Philibert de Savoie, prince de Carignan, sourd et muet de naissance, et cependant fort instruit dans les lettres, mort le 23 avril 1709. Les deux premiers de ces princes, et le quatrième, sont dans la chapelle du Saint-Suaire. Les autres, dans l'abbaye de Saint-Michel *della Chiusa*.

Dans le souterrain de l'ancienne paroisse de la Cour, sous la tribune, il y a plusieurs tombeaux; nous remarquerons ceux de *Crescentino Varelli* de Sienne .... de Charles Emmanuel III, mort en 1789; et d'*Alphonse de Verduco*, comte de *Torre Palma*, ambassadeur d'Espagne, mort en 1767.

On y conserve très-peu de monumens; il y a ceux de *François Arborio di Gattinara*, mort en

1743 ; de *François Lucerna di Rora*, archevêque de Turin ; du cardinal *Victor-Gaétan-Marie Costa di Arignano*, que quelques écrivains, mais par erreur, croient l'auteur de l'histoire des révolutions d'Italie ; le véritable auteur est *Denina* ; du savant et pieux *Yacinthe de Latorre*, mort en 1814, dont l'épitaphe brève et réservée prouve qu'elle a été écrite dans un tems de réaction ; excepté que par modestie le défunt ne l'ait dictée lui-même ; de *Collomban Chiaverotti*, mort en 1832, homme d'une grande piété et d'une profonde science.

De l'église on monte par un magnifique escalier à la chapelle de la Ste-Sindone ; et qui l'a vue resplendissante de mille lumières, conservera longtems le souvenir de cette triste magnificence, et du deuil public qui la rendait encore plus lugubre. Nous croyons même à propos de rapporter en partie la description qui en a été faite dans la *Gazette Piémontaise.*

La façade du temple avait été changée en un style gothique ; le dessin élégant, au clair-obscur, produisait un très-bel effet sur les bas-reliefs, dans les vestibules des portes, et les petites statues placées sur des arabesques, et dans les legères galeries.

Tout l'intérieur de l'église était magnifiquement orné de festons, de draps de soie, avec les bords dorés. On voyait de tous côtés le nom de Charles Albert écrit en lettres d'or. Il y avait entre les pilastres une espèce de tribune réservée aux dames et aux citoyens les plus distingués

Le petit temple où le cercueil fut déposé, était octogone, de style gothique ; il était formé de quatre grands arcs, et de quatre plus petits, placés sur un nombre égal de faisceaux de colonnes ; deux jolis frontons et des corniches élégantes soutenaient une coupole en pyramide ; il y avait sur les colonnes et sous les arcs, de belles statues qui représentaient les vertus de Charles Albert.

Nous ne finirons pas cette description, sans faire mention des architectes *Pelagio Palagi* et *Ernest Melano*, auteurs du projet et du dessin que l'on admirait dans les décorations du temple ; les messieurs *Gonin* et *Morgari* firent les statues et les figures ; les messieurs *Moja* et *Rusca*, qui furent chargés de l'architecture et de l'ornement ; et M. *Majate*, qui se prêta pour la mécanique à l'exécution d'un si bel ouvrage.

CHAPELLE DE LA SAINTE-SINDONE

Mais il est tems de monter l'escalier qui conduit à la chapelle du St-Suaire, dont l'appareil funèbre, la sombre ressemblance des marbres, la faible clarté, répondent parfaitement à sa destination.

Ce lieu renferme la plus auguste relique qu'il y ait dans les Etats-Sardes, c'est-à-dire le St-Suaire, ou le linceul dans lequel le corps de notre Seigneur fut enveloppé par Joseph de Arimatea. Ludovic, duc de Savoie, reçut cette précieuse relique en 1452, d'une veuve nommée Marguerite de Charni, descendante d'un Goffredo seigneur de Charni en

Champagne, qui l'avait obtenue dans la Terre-Sainte, au tems des croisades. Elle resta longtems dans la chapelle du château de Chambéry; ayant été sauvée de l'incendie de cette chapelle en 1533, le duc Charles III la porta avec lui à Verceil, à l'époque où cette ville était la seule de ses Etats qu'il conservait, à cause de l'invasion des Français, à laquelle les victoires de son fils Emmanuel Philibert mirent un terme. Ayant été rapportée à Chambéry, après le mariage de ce grand prince avec Marguerite de France, Emmanuel Philibert donna ordre de la faire porter à Turin, lorsqu'en 1578, St-Charles Borromée vint à pieds de Milan à Turin pour honorer cette relique. Le St-Suaire fut d'abord déposé, comme nous avons dit, dans un oratoire orné de beaux marbres, et construit tout exprés dans le vieux-palais, par ordre de Charles Emmanuel I. Il fut ensuite transporté dans l'église de Saint-Jean, et déposé dans la chapelle de St-Etienne et de Ste-Cathérine jusqu'au mois de juin 1694, époque où il fut mis dans la nouvelle chapelle, construite par ordre de Charles Emmanuel II. Cette cérémonie solennelle eut lieu à 4 heures après-midi, en présence de Victor Amédée II, du prince de Carignan, du maréchal Caprara, et du marquis de Dronero qui portait le dais.

Le P. *Guarini*, qui fut l'architecte de cette chapelle, y montra cette hardiesse de dessin, que quelques artistes peuvent appeler bizarre, mais ils doivent convenir que ce dessin est grand et original. Nous dirons avec M. Promis, que si la chapelle de la Sindone n'est pas d'un bon style, elle a cependant un mérite de stéréométrie, qui la place au-dessus peut-être de tous les autres édifices du globe.

Les colonnes et les piliers de la chapelle dite de la Ste-Sindone, qui sont de marbre noir, et les chapitaux en bronze doré, donnent un aspect lugubre à ce monument, et qui convient au dépôt sacré qu'il renferme,

La coupole de cette chapelle, en forme de zone exagone, termine par une étoile ciselée, qui laisse apercevoir une seconde coupole où est peint le St-Esprit. L'architecture de cette coupole ne ressemble en rien à l'architecture des monumens de ce genre que nous ont transmise les Payens.

L'autel qui est au milieu de la chapelle, aux deux côtés duquel on peut célébrer la messe en même tems, est l'ouvrage d'*Antoine Bertola* de Bielle; les anges qui entourent la caisse où est la relique furent sculptés par *Borelli*.

Pour qui serait curieux de connaître d'autres particularités, nous ajouterons que les piliers et les contre-piliers en marbre furent tirés des carrières de *Frabosa* par les soins de l'ingénieur *Bernardin Quadri*; l'escalier qui conduit à la tribune-royale est du marbre de *Foresto;* que *Simon Boucheron* de Tours, et *Laurent Frugone* fondirent les bronzes pour les chapitaux; que *Bernard Falconi* sculpta les chapitaux des gros piliers, qui furent ensuite dorés par *Richa*; et que les belles lampes en argent, données par Charles Félix, sont l'ouvrage d'*Innocent Gaya*, orfèvre de S. M.

Charles Albert fit venir les

meilleurs sculpteurs du jour pour décorer cette chapelle de quatre monumens colossals en marbre, en l'honneur d'Amédée VIII, d'Emmanuel Philibert, du prince Thomas et de Charles Emmanuel II, dont les cendres sont dans cette chapelle. Ces quatre monumens, ouvrage de *Benoît Cacciatori*, de *Pompée Marchesi*, de *Fraccaroli* et du chevalier *Gaggini*, attesteront à la postérité quel degré de perfection avait atteint la sculpture en notre tems. Et par conséquent elles sont dignes d'une description particulière.

Reportons-nous par la pensée à Emmanuel Philibert, pour comprendre le génie de l'artiste, qui semble avoir animé ce marbre de l'âme de ce héros. Emmanuel Philibert, à l'âge de dix ans, conseilla à son père et aux officiers réunis en conseil, de donner au pape et à l'empereur, qui demandaient le château de Nice, le modèle en bois de ce château, et de mettre en état de défense celui qu'ils demandaient. Ce conseil empêcha que Charles V pût occuper le château, afin de joindre l'Espagne à la Lombardie.

A l'époque où Emmanuel Philibert, épris de l'amour de la gloire, s'initiait à la politique, eut lieu la bataille de Saint-Quentin, où ayant été victorieux, il reçut le titre de second fondateur de la monarchie de Savoie.

La vie d'Emmanuel Philibert se divise en deux époques glorieuses: celle des armes et celle des institutions civiles; dans la première, il défendit l'Espagne et la Germanie; dans la seconde, il fonda une puissante domination. Le sculpteur *Marchesi* le représenta tout à la fois comme guerrier et comme législateur. Il est armé, pour exprimer son caractère d'homme de guerre; et il a à gauche la munificence qui en peint le règne; on y voit l'histoire qui écrit ses hauts faits comme capitaine, et sa sagesse comme prince.

Voilà l'homme que le sculpteur *Marchesi* a sculpté avec toute la puissance de son génie. Il devait dire avec le ciseau ce que dirait une plume savante; il devait représenter Emmanuel Philibert ferme dans ses résolutions, constant à servir l'Espagne, plus par un sentiment d'honneur, que par intérêt; intrépide et fort dans les plus grands dangers, ce qui le fit surnommer *tête-de-fer*. On pouvait imaginer que le sculpteur aurait exprimé les qualités extérieures de ce prince, une complexion vigoureuse, un air imposant, un beau visage, des traits réguliers, une mise simple; mais comment exprimer sur le marbre le langage laconique de ce grand homme, ses expressions choisies si plaines de sens? Tout cela fut conçu dans le hardi génie de *Marchesi*, qui tenta de rappeler la vie sur la tombe du héros.

Aussi ne voit-on pas là un mausolée, comme ceux du moyen-âge, lorsque les artistes représentaient la mort et non la vie; le défunt était étendu, les mains jointes sur une espèce de catafalque, orné de petites colonnes. De petites statues, et des feuilles formaient un appareil lugubre. Ce genre de dessin était peut-être inspiré par la piété du moyen-âge, mais il ne demandait au tombeau que les méditations de la mort, comme si la personne qui descendait dans la tombe, ne laissait d'elle d'autre souvenir

sur la terre, qu'un exemple de la fragilité humaine. Mais vint un siècle inspiré d'une plus noble pensée, qui voulut tirer des tombeaux des exemples de vertu, et des leçons utiles, se mettant ainsi au-dessus de la destinée humaine, liant la religion à l'histoire, voilant l'horreur qu'inspire un cadavre, par les œuvres immortelles de l'esprit; mêlant aux regrets dûs aux défunts, la joie qui naît de l'admiration; confondant les aspirations de la terre avec les émanations bienfaisantes du Ciel.

Le sculpteur *Marchesi* choisit entre les différentes formes de monumens, la plus adaptée à son sujet, employant la figure et l'allégorie, sans confondre les images symboliques avec la vérité; et cela, avec cette spontaneité naturelle à la faculté inventive. Il disposa d'abord avec une élégante simplicité tout ce qui est d'architecture.

La statue du duc est debout sur la base; le duc tient l'épée baissée, son regard animé d'une fierté belliqueuse, fixe la France, faisant voir qu'il a cessé de combattre, mais non de vaincre, voulant porter la guerre à Paris. Toute la statue respire la force de l'âme et celle du corps. Et ce corps parait si vigoureux, que sa pesante armure est pour lui un léger vêtement, et semble couvrir un corps qui n'a pas besoin de défense. Un sourire dédaigneux soulève un peu la lèvre inférieure du héros; sa figure porte un air de majesté, répandu sur tous ses traits.

C'est l'éclair de l'âme qui jaillit de la pierre. Le bras droit qui tient l'épée inclinée, n'est point las de frapper, et le bras gauche qui tient le foureau, montre une intrépidité qui fait hésiter la main à l'y remettre. L'artiste ne se borna point à ces parties essentielles, il mit encore le plus grand soin à bien représenter les choses accessoires, telles que l'armure, évitant les angles désagréables à l'œil, les mailles d'un menu travail, la barbe à laquelle il donna un duvet de plumes; le petit collet ciselé qui donne de la grâce à la figure, et met une gradation de lignes entre la tête et le torse, où la largeur de la poitrine répond à la force du héros, et à la pensée empreinte sur son front.

Il y a sur la base deux statues de style grec; celle qui est à la droite du duc, représente l'histoire, penchée sur le genou. L'histoire dont les traits expriment ce qu'elle a à dire des princes, qui est sévère ou mélancolique, quand son style est trempé dans le sang; ici elle est pleine de sentimens tendres et de grâce, parce qu'elle transmet à la postérité des faits qui honorent; elle est belle de candeur et d'ingénuité, parce qu'elle n'est pas obligée de mentir, attentive a fin de ne rien oublier, et dans une attitude respectueuse, parce qu'elle éprouve déjà les sentimens qu'elle veut inspirer au lecteur. Cette statue, dont le visage a une expression ineffable, est la muse de l'histoire qui se révéla à l'artiste dans son moment le plus divin. Il la drapa afin que sa beauté n'éblouît pas les yeux des mortels; mais les plis de sa robe sont sculptés avec tant d'art, qu'ils laissent apercevoir les membres, comme une lumière à travers un léger nuage.

L'art avec lequel il a repré-

senté la munificence n'est pas moins merveilleux. Mais l'artiste d'où a-t-il pu tirer l'idée de cette allégorie inconnue aux anciens? Ce ne sont pas les Grecs qui la créèrent, ils ignoraient la munificence des princes; ce ne sont pas les Romains, eux qui inventèrent l'apothéose des lâches et cruels empereurs. Eh bien, ce que l'adulation ne suggéra pas, fut inspiré par une juste admiration à l'enthousiasme du sculpteur; la munificence porte l'empreinte d'une douce majesté, marque certaine d'un bon règne. Son habit est riche, parce qu'elle apporte la richesse. Il contraste avec celui de l'histoire, qui est remarquable par sa simplicité; le geste est impérieux, voulant qu'on parle d'elle pour l'instruction des princes; elle est debout comme pour indiquer qu'elle ne se lasse pas de répandre des bienfaits. La physionomie, l'art avec lequel elle est drapée, et l'ensemble de la figure respirent la grâce, et répandent un charme irrésistible, effet que produit sur les peuples la vertu des princes qui font le bonheur de leurs sujets. Le lion qui est près de la statue parait vivant, il n'est ni endormi, ni dans l'attitude de rugir; il est tranquille et semble se reposer dans sa force. Quand on a parcouru des yeux toutes les parties de ce monument, il est impossible de ne pas concevoir l'unité de composition du célèbre *Marchesi* dans la sublime conception de ce chef-d'œuvre.

Le chevalier *Cibrario* écrivit la belle inscription qu'on lit sur la base :

Cineribus
Emmanuelis Philiberti
Restitutoris imperii
In templo quod ipse moriens
Construi
Et quo corpus suum inferri
Jussit
Rex Carolus Albertus

Le prince que représente la statue en marbre, qui se trouve vis-à-vis de celle d'Emmanuel Philibert est d'un aspect bien différent de celui-ci. Il n'est point animé d'une vigueur martiale, ses traits n'étincèlent pas de l'ardeur des combats, il ne tient point comme l'autre, une épée nue; à peine aperçoit-on l'armure sous les plis de son riche manteau royal; son attitude est grave et pleine de majesté; ses lèvres avec un doux sourire, semblent prononcer des paroles de paix, son esprit parait animer les deux figures qui sont à ses côtés. Car ce prince, c'est-à-dire Amédée VIII, n'avait pas l'esprit belliqueux d'Emmanuel Philibert, et son règne, grâces à sa politique, s'écoula dans la paix. La guerre désolait les pays voisins, mais il sut par sa sagesse et sa modération se garantir de ce fléau; il laissa partout des marques de sa bienfaisance; et lorsqu'il crut que le bonheur de ses peuples était assuré, il voulut satisfaire le désir qu'il avait toujours eu de vivre dans la retraite; se dépouillant de la couronne et de tout faste, il alla se renfermer dans le couvent de Ripaille.

Voilà pourquoi la figure d'Amédée VIII, sculptée par *Cacciatori*, respire tant de bonté et de douceur; l'on voit à côté de ce prince la justice et le bonheur, comme deux pensées indivisibles, comme deux besoins de son cœur, et que le marbre représente sous la figure de deux femmes. La statue

représentant la justice, porte un diadème; elle est pleine de gravité, et soutient de la main droite les balances, tandis que la main gauche est posée sur la poitrine; la félicité qui jouit du fruit des bonnes institutions, ou plutôt qui en dérive et qui apparaît dans l'expression, se peint sur le visage par un doux sourire; la félicité enfin, qui embellit tout dans la vie, est pleine de charme et se meut avec grâce; on voit dans ses yeux, quoique sur le marbre, un regard vif et animé. Les deux statues sont admirablement drapées et de manière à laisser voir dans les contours des membres, la pureté du dessin. Le duc Amédée debout entre la justice et la félicité, est grave et majestueux; il tient le bras droit sur l'épaule de la justice, et tend le bras gauche sur la tête de la félicité; celle-ci le regarde avec un air de satisfaction et de douceur. Elle a dans ses mains la corne d'abondance, et une petite branche d'olivier. La belle âme du duc se peint dans ses traits délicats, et même dans toute sa personne.

L'artiste mit un grand soin à sculpter l'orbite des yeux, la barbe, et s'appliqua à mettre de l'harmonie dans toutes les lignes; l'habit et les ornemens sont sculptés au naturel, ainsi que le manteau, l'hermine, le collier et le bonnet.

Ce groupe de trois figures est placé sur une base ornée d'un bas-relief qui représente Amédée publiant ses lois; le duc porte l'habit de vicaire impérial; à côté de lui, est son fils qui a reçu d'Amédée les rênes de l'État; vis-à-vis est l'évêque de Chambéry avec les magnats.

Au-dessous du bas-relief, sont les armoiries de la maison de Savoie, entourées des signes symboliques de la paix, de la gloire et du pouvoir. Des deux côtés de la base, on voit la statue de la Fermeté, et celle de la Sagesse.

Bien que ce monument, considéré dans ses parties, ait un grand mérite, néanmoins l'esprit n'est pas satisfait de l'ensemble, de la composition, de la disposition. L'on n'y voit point cet éclair du génie, qui fait jaillir les figures de la pierre, cet art qui par l'harmonie des lignes anime le marbre, et semble le pénétrer d'une grande pensée, par cette unité qui rayonne dans l'esprit. On ne voit pas sur le marbre cette union de la fermeté et de la sagesse avec la justice et le bonheur qui étaient réunis dans l'esprit du duc; la forme même de la base divisant le monument en deux ordres, interrompt l'harmonie des lignes, et empêche que le mausolée se présente sous un bel ensemble. Il y a je ne sais quoi de faible et de désuni dans l'idée de l'artiste, qui ne peut par une forte impression, comme dans le monument de *Marchesi*, frapper l'esprit du spectateur. En un mot, tout annonce dans ce monument, de la part de l'artiste, la connaissance de l'art, une intelligence cultivée, du goût; mais on n'y voit pas ce génie créateur, qui fit dire à *Michel-Ange*, en frappant du ciseau le genou de son *Moïse :* parle.

Le monument d'Amédée VIII porte l'inscription suivante:

Ossa heic sita sunt
Amedei VIII
Principis legibus populo constitutis
Sanctitate vitæ
Pace orbi christiano parta clarissimi
Rex Carolus Albertus
Decori ac lumini gentis suæ
Mon. pos. A. MDCCCXLII.
Obiit Gebenn. Ibib anno MCCCCLI.

Le monument de Charles Emmanuel II, qui se trouve dans la même chapelle, est l'œuvre de l'habile sculpteur *Fracaroli.* La base du piédestal est très-élevée, et parait avoir été le principal objet du dessin de l'artiste.

Charles Emmanuel, assis au sommet du monument, est habillé suivant l'usage de ces temps. Cet habillement, à la vérité, ne laisse voir que très-peu les proportions du corps, mais aussi il offrit à l'artiste le moyen de tirer parti de ses plis. Ce prince, en attendant des tems meilleurs que ceux où il vivait, s'appliqua à favoriser les arts de la paix; aussi le sculpteur eut-il l'heureuse idée de représenter sur la base du piédestal à gauche de l'observateur la Paix sous la figure d'un guerrier ; en partie dépouillé de ses armes, dans l'attitude de porter la main sur la garde de son épée; à droite l'Architecture qui tient une tablette, où est gravé le plan de la chapelle, pour rappeler que c'est Charles Emmanuel II qui la fit construire ; au milieu, la Munificence qui répandit tant d'éclat sur son nom et sur son règne. La base inférieure du piédestal est orné d'emblèmes qui peignent le caractère bienfaisant et pieux de ce prince.

Ce monument a un grand prix, et son austère simplicité, quoique différente des premiers monumens, en retrace le souvenir. Il parait que le sculpteur a voulu, comme autrefois, allier l'architecture à la sculpture. Lorsqu'on renouvelle la pensée des tems anciens, sans s'éloigner du goût des tems modernes, le but en est louable; mais nous trouvons plus beau un groupe animé qui a quelque chose de dramatique, qui voilant le tombeau, rappelle, par l'harmonie de quelques lignes, ce que fit l'illustre défunt.

Dans la quatrième niche se trouve le monument du prince Thomas, monument bien digne du héros qu'il représente, du grand roi qui le fit élever, et de l'artiste qui en est l'auteur. *Jean-Baptiste Gaggini* (de Gênes), élève de *Canova*, et maintenant professeur de sculpture à l'Académie Royale Albertine, fut chargé par Charles Albert d'élever ce monument à un de ses plus illustres ancêtres.

Que dirai-je du magnifique monument du professeur *Gaggini*? Pour en apprécier le mérite, il faut aller sur le lieu même où il est placé; là dans cette sainte chapelle consacrée à la *Sindone*, où Charles Albert mit sous la majesté de la réligion, la majesté des princes de Savoie, et pour en éterniser la mémoire, fit venir quelques-uns des artistes les plus renommés de nos jours; là le sculpteur *Cacciatori* représentait

l'apothéose du pieux Amédée, qui mérita par ses vertus l'honneur de la thiare, et l'honneur peut-être encore plus grand de la déposer; là *Fraccaroli* sculpta Charles Emmanuel II, ce prince, bon, humain, qui au moment de sa mort, désira faire venir le peuple devant lui, pour qu'il vît qu'il mourait comme il avait vécu; là enfin où le hardi génie de *Marchesi*, élève un monument, grand par la conception et admirable pour l'exécution, à Emmanuel Philibert, grand capitaine, et régénérateur de la monarchie de Savoie. Mais à côté de ces trois chefs-d'œuvre de trois grands sculpteurs, s'élève le mausolée du prince Thomas, admirablement conçu et sculpté par *Gaggini*, lequel apparaît au milieu de ces monumens, comme un ciprès au milieu de petites plantes. Je ne sais quoi d'inexprimable, qui est l'empreinte mystérieuse du génie, le fait distinguer des autres, et s'empare de l'âme de l'observateur. C'est que l'art s'est caché lui-même, pour laisser paraître et briller la nature; c'est que la simplicité et le beau naturel, principales qualités de l'imitation du vrai, furent préférés aux artifices du beau idéal; en un mot, c'est que l'imagination ne l'a pas emporté sur la raison, et entre l'idée poëtique et l'idée artistique, il y a une singulière affinité, un rapport, une harmonie ineffable, qui sont le secret des âmes privilégiées. Il suffit d'un coup d'œil pour saisir dans toutes ses particularités, le dessein du sculpteur, et le but de son œuvre. Le prince Thomas, guerrier intrépide, capitaine expérimenté, habillé et armé comme en un jour de bataille, est debout sur un piédestal d'une grave architecture; l'attitude du prince est majestueuse, et son aspect martial, tel qu'il devait paraître à la tête d'une armée. Il y a au pied du monument trois figures allégoriques, qui indiquent pour ainsi dire, ce qu'il fut; la valeur, âme des héros, la force, représentée par le lion qui le soutient; la victoire, représentée par une femme ailée, qui lui donne pour prix une couronne et la gloire. Pouvait-on mieux peindre le grand homme? Ici la sculpture est de l'histoire; la beauté de ces figures, l'air des visages, les proportions des membres, quelque chose de sublime qui convient aux créations idéales, dans lesquelles il y a un mélange de divin et d'humain; tout cela ne saurait s'exprimer. Il y a de la grâce, de la vigueur, de la vie; la pierre parait se mouvoir, le marbre est devenu de la chair, ce n'est pas le ciseau qui y a passé dessus, c'est un souffle qui l'a animé. C'est le plus magnifique monument des tems modernes. Que d'autres s'arrêtent aux détails de l'exécution; quant à moi, je ne sais admirer des grands artistes, que les sublimes conceptions du génie; je dirai presque, c'est ce qu'il y a de divin dans l'art: mais, comme dans la peinture, comme dans la sculpture, l'exécution est aussi comptée pour beaucoup, nous nous plaisons à ajouter que la manière de sculpter le marbre, suivie par *Gaggini*, ne laisse rien à désirer; ce mérite a d'autant plus de prix, qu'il est rare de nos jours.

ÉGLISE DE LA CONSOLATA

Cet édifice, comme on peut en juger par l'aspect extérieur, est formé de trois église construites en divers tems, et dont l'architecture est différente. La première de ces églises, dite de St-André, existait dès le x siècle, et servit de refuge aux religieux de la Novalaise, chassés par les menaces des Sarrasins. Un de ces moines, nommé *Bruningc*, l'agrandit et l'embellit, en lui donnant un aspect plus majestueux.

En 1679, on commença à bâtir la vaste chapelle de la *Consolata*, et en 1705, on acheva l'église et la chapelle qui y est jointe, d'après les dessins du P. *Guarino Guarini* de l'ordre des Théatins. L'architecte *Juvara* agrandit ensuite le presbitère de la chapelle et il en construisit l'autel. Si le dessin du P. *Guarini* s'écarte des règles classiques de *Palladio* et de *Sansovino*, il est cependant admirable pour la hardiesse avec laquelle les difficultés ont été surmontées, et pour cette singularité d'invention qui le distingue. J'observerai encore que dans ces deux monumens, il sut arrêter son génie, réprimé par le bon goût; et peut-être par l'inspiration du lieu même, il fut plus grave, plus simple, sans rien perdre de son originalité.

De l'église de St-André, qui est de forme ovale et grandiose, où l'on entre par deux portes, au midi et au couchant, on monte par quelques degrés à la chapelle de la Vierge, fermée par une élégante grille, qui est un don du marquis Tancredi Falletti de Barolo; mais avant d'y entrer, nous ferons remarquer les quatre chapelles dites de St-Bernard, de St-Valère, de Ste-Anne, du Crucifix et celle du maître-autel, où il y a un tableau représentant le martyre de St-André, peint par *Félix Cervetti* (de Turin). Le même *Cervetti* peignit les huit tableaux qui sont appendus aux piliers d'ordre corinthien, et qui représentent plusieurs saints de l'ordre religieux *Cistirciense*. Le vénitien *Mattia Bertoloni* peignit les affresques de la voûte; *Félix Biella* en fit les ornemens; les sculptures en bois de la chapelle de Ste-Anne sont l'œuvre d'*Etienne-Marie Clemente*.

Ce qui mérite surtout l'attention du voyageur, c'est le tableau qui est sur l'autel du Crucifix, peint par *Guillaume Caccia*, connu sous le nom de *Moncalvo*, le peintre le plus renommé du Montferrat, après *Macrino*; ce tableau a été placé là dans le mois de novembre 1715.

La voûte de la chapelle de St-Valère fut peinte par *Bertòloni* et *Biella*, dont nous avons parlé plus haut.

En 1836, les *Oblati* de la Vierge Marie firent renouveler la dorure de l'église et de la chapelle, et chargèrent *Serassi*, de Bergame, de mettre l'orgue dans l'état d'amélioration de l'art moderne. Nous devons dire que cette église a été érigée en commande de l'ordre des saints Maurice et Lazare, le 15 juin 1604, et que cet ordre est patron du maître-autel.

Il y a deux inscriptions, placées, l'une, dans l'arc entre l'église de St-André et la chapelle de la Vierge à droite, l'autre à

gauche du même arc; la première rappelle le retour de Victor Emmanuel dans ses Etats; la seconde, la visite qui y fit Pie VII avec Victor Emmanuel.

La chapelle de la Vierge, soit dans les jours solennels, où elle brille de mille lumières, soit dans l'obscurité mystérieuse où elle est quelquefois, inspire toujours un pieux recueillement. Le tableau de la Vierge, qui est au-dessus de l'autel, est peint à l'huile sur toile; le P. *Lanzi* l'attribue à un peintre du XIV siècle, élève de *Giotto*.

Juvara, comme nous l'avons dejà dit, dessina l'autel isolé, le pavé de marbre et la balustrade; les deux anges qui sont sur l'autel, sont l'œuvre de *Charles Tantardini; Bernardin Galliari* (piémontais) peignit à fresque les anges et les chérubins.

La coupole, d'une structure hardie, soutenue par des piliers d'ordre corinthien, fut peinte à fresque, pour ce qui regarde l'architecture, sur les dessins de *Joseph Galli Bibiena* et de *Jean-Baptiste Alberoni* (de Modène). Quant aux figures, elles sont dûes au pinceau de *Jean-Baptiste Crosato* (vénitien). *Charles Plura* sculpta les lambris et *Félix Cervetti* représenta sur six tableaux qui sont autour de la corniche de la coupole, les faits miraculeux de la Vierge. La coupole de cette chapelle fut commencée dans le mois d'avril et achevée dans le mois de septembre 1703.

Maintenant, avant de descendre dans la chapelle souterraine, qui peut être regardée comme une troisième église, nous rapporterons en peu de mots la pieuse tradition qui donna tant de renommée au sanctuaire de la *Consolata*.

L'abbaye de St-André de Turin tira son origine dans le X siècle, d'une célèbre abbaye de la Novalaise (*Nozioni di geografia patria*); elle fut d'abord à porte *Turianica*, porte *Susine*, où quelques années après des prisonniers sarrasins l'incendièrent. On la construisit de nouveau près de la porte *Comitale* ou Palatine. Maintenant il ne reste de cet édifice que le clocher, qui rappelle encore ces tours qui servaient de défense, et que l'on n'accordait qu'aux monastères et aux feudataires. C'est là qu'en 1016 fut érigée par Ardouin roi d'Italie une première chapelle que l'on voit encore sous terre, à l'endroit même où l'on découvrit l'image sacrée de la V.-Marie, dite de la *Consolata*, qui depuis huit siècles est l'objet de la dévotion des Turinais. On voit que c'est la même image qui en 362 fut exposée à la vénération des fidèles par St-Eusèbe, évêque de Verceil; cette image que l'évêque avait apportée de l'Orient, était dans un petit oratoire attigu au mur de la ville, lequel fut détruit par la main des barbares lors de la dévastation du VI siècle. En 1080 l'image sacrée disparut encore dans les ruines de l'église abandonnée au milieu des horreurs des guerres civiles, des maladies épidémiques et de la famine, qui détruisirent presque totalement la ville de Turin. Un aveugle né, de Briançon, inspiré par une foi vive que Dieu récompense toujours, chercha à découvrir l'image égarée; il la trouva dans les décombres de l'abbaye dont il ne restait que la tour, et dans le lieu même de la chapelle où le roi Arduin l'avait fait placer. Les Turinais, mus par un sentiment de

dévotion et de reconnaissance, s'empressèrent d'élever sur ce terrain, couvert encore des ruines de l'ancienne chapelle, une nouvelle église de St-André, et un sanctuaire attigu consacré à la Vierge de la Consolation. Cette chapelle n'est pas moins remarquable par la richesse de ses marbres, don de la Ville de Turin, que pour l'art avec lequel elle est décorée. Les parois sont revêtues d'un marbre jaune de Vérone, la balustrade est en fer battu. *Ignace Perrucca* sculpta les statues en bois de St-Maxime et de St-François de Sales. Les piliers sont d'un marbre gris de *Carrare*.

La voûte de la sacristie fut peinte à fresque par *Antoine Milocco;* les deux chambres, plus petites, qui sont à côté, et qui probablement servirent anciennement à embellir une même chapelle, furent aussi peintes à fresque par le vénitien *Crosato*, dont nous avons déjà parlé. Dans l'une des deux sacristies, on voit un petit tableau représentant le Père-Eternel avec des anges, œuvre de *Crosato*; dans l'autre, ou voit St-Bernard peint à fresque par le même artiste.

Le chevalier *Cibrario* dit que dans l'ancien chœur du couvent, il y a d'abord le Christ déposé dans le tombeau, œuvre remarquable pour le grand nombre de figures, pour la composition et pour le coloris. On admire surtout le corps du Rédempteur et la Magdeleine.

Il parait que cette peinture est de l'école de Verceil. Ce qui est sûr, c'est qu'elle est du tems où l'art florissait, et qu'elle est de pinceau de maître.

Ce qui mérite encore l'attention, c'est le tableau représentant le corps de St-Roch que l'on porte au tombeau. Ce tableau, qui est dans la salle du Chapitre, est peint par le chevalier *Claude Beaumont*, chef de l'école-royale de peinture à Turin. Enfin, il y a un grand tableau peint par *Antoine Parentani*, dont voici la description. Dans la partie supérieure, il y a la Sainte-Trinité avec la Vierge-Marie; à droite, on voit St-Jean-Baptiste protecteur de Turin, ayant en main la bannière de Savoie; à côté, l'on voit St-Maurice, et quatre autres martyrs de la Thébaïde, portant une croix en argent sur un fond vermeil. A gauche, sont placés l'un à côté de l'autre, St-Jacques, St-Maxime, évêque de Turin, St-Remi, le bienheureux Amédée, une Sainte et un Abbé de l'ordre des Bénédictins; le milieu du tableau représente trois anges, dont l'un tient une épée nue, avec la devise: *potestas principis*; un autre à droite, portant la bannière de l'Annonciation, avec la devise: *princeps Status;* le troisième à gauche, avec la bannière du Saint-Suaire, et la devise: *tutelaris civitatis*. Dans le premier tableau, il y a un point de vue, où est la ville de Turin, et l'Ange-Gardien avec l'âme d'un élu qui foule aux pieds le démon. Cette peinture fut faite en 1604, aux frais de *Marc-Antoine Bajro*. Le peintre *Parentani* imitait fort-bien le style de l'école romaine; Charles Emmanuel I lui confia le soin d'orner ses palais et sa fameuse galerie. *François Demaria* de Tortone fut élève de *Parentani*, et je crois que le capitaine *Augustin Parentani* était son fils. Ce dernier s'occupait de peinture, et en 1640, il traça une

carte de Turin, qui fut gravée par *Jean-Paul Bianchi.*

Le tableau représentant Saint-Roch, peint par le chevalier *Beaumont*, est un don que la ville de Turin fit à l'église de la *Consolata.*

On conserve dans la bibliothèque quatre autres peintures représentant la nativité de la Vierge Marie, la Vierge montant les degrés du temple, le mariage et la Conception. Ces quatre tableaux furent longtems attribués au pinceau de *Parentani.* Mais ils sont l'œuvre de *Moncalvo.*

La colonne qui est sur la petite place de cette église, est celle que la municipalité de Turin consacra à N.-D. de la *Consolata* lors du *cholera;* et la statue représentant la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, telle qu'elle est représentée dans le sanctuaire, est l'œuvre du célèbre sculpteur *Bogliani*, actuellement professeur à l'Académie Albertine. La colonne est d'un beau granit tiré de la carrière de la Balma, à 36 milles de Turin, dans la province de Biella.

Ce monument a 15,45 mètres de hauteur. On lit sur le piédestal l'inscription suivante, qui rappelle le motif et l'époque de ce vœu :

Matri Consolationis
Ob Ærumnam Morbi Asiatici
Mire lenitam mox sublatam
Tantæ sospitatricis ope
Votum solvens quod vovit
Ordo Dec. pro Populo
A. D. MDCCCXXXV.

ÉGLISE DE SAINT-LAURENT

(Place-Château)

Philippe II, roi d'Espagne, qui assistait, mais loin du danger, à la fameuse bataille de St-Quentin, livrée le jour de la fête de Saint-Laurent, fit vœu d'élever une superbe église en l'honneur de ce saint, si les Espagnols étaient victorieux; et pour accomplir ce vœu, il fit construire en forme de gril, instrument du martyre de St-Laurent, le bel édifice de l'Escurial, qui peint le génie sombre de ce monarque.

Emmanuel Philibert, commandant l'armée espagnole, fit aussi vœu d'élever dans sa patrie une église consacrée à St-Laurent, comme nous allons le démontrer en citant une inscription de ce tems. Le mauvais état des finances ne lui permit d'accomplir ce vœu que longtems après l'avoir fait, en élevant sur la place-Château l'église de St-Laurent, attigüe au Palais-Royal; par conséquent, ce n'est pas seulement un monument de l'art, mais un souvenir glorieux dans l'histoire des princes de Savoie.

Le dessin de cette église atteste le génie hardi du P. *Guarino Guarini* de l'ordre des Théatins, qui, ennemi des lignes droites, se plaisait dans les difficultés, et voulait créer un nouveau genre d'architecture.

Ceux qui ne croient au beau, que lorsqu'il nous vient des Grecs, regardèrent le génie de *Guarini* comme une calamité de l'art, et sa mort comme un bienfait pour l'architecture. Mais pour cela, faut-il méconnaître le génie de *Guarini*, et ne doit-on pas admirer ce qu'il y a d'extraordinaire et d'original dans les

œuvres qu'il nous a laissées? Qui peut définir et circonscrire toutes les formes du beau, au point que l'esprit humain ne puisse rien trouver de nouveau? Qui aurait jamais imaginé, qu'après les lignes droites des temples grecs, aurait paru l'arc aigu, et que, je dirai presque, en dépit du Parthénon et du temple de Thésée, on aurait érigé les cathédrales gothiques du moyen-âge?

Le P. *Guarini* fut pour l'architecture, ce que *Marini* fut pour la poésie; il est plus facile de les critiquer que de les surpasser. Le voyageur impartial reconnaîtra dans la coupole de St-Laurent, élevée sur des arcs qui se soutiennent l'un l'autre à mesure qu'ils deviennent plus petits, que c'est un chef-d'œuvre de la force de l'équilibre; et il admirera la grandeur imposante de l'intérieur de l'édifice, quoiqu'il paraisse manquer de solidité.

Avant d'entrer dans l'église, il y a une chapelle, espèce d'oratoire, qui semble pour ainsi dire en être le vestibule; deux escaliers en marbre conduisent à la chapelle de N.-D. des Sept-Douleurs; on appelle le Saint-Escalier celui qui est au milieu, parce que beaucoup de dévots le montent à genoux. Les tableaux que l'on voit dans cet oratoire, représentent des épisodes de la Passion de Jésus-Christ, et à l'exception de celui de Jésus dans le jardin, ils sont tous de *Polloni* (piémontais); l'autel qui est à droite en entrant dans l'église, est appelé autel du Crucifix; et en effet, on voit au-dessus de cet autel un tableau représentant Jésus-Christ sur la croix, la V.-Marie, la Magdeleine et St-Jean, œuvre d'*André Pozzi* (Théatin).

Dominique-Marie Muratori (de Bologne) peignit le tableau de la V.-Marie, qui est sur le troisième autel.

Le maître-autel est dédié à St-Laurent, et on lit sur son arc, l'inscription suivante, qui, comme nous avons dit, atteste le vœu que fit Emmanuel Philibert.

Emmanuel Philibertus
Vovit
Maria Joanna Bap. a Sabaudia
Perfecit.

Le tableau qui est sur cet autel, représentant St-Laurent avec l'habit de diacre, et un petit ange, fut peint par *Marc-Antoine Franceschini* (de Bologne), élève de *Cignani;* les deux anges en marbre furent sculptés par *Tantardini;* la peinture de la voûte, représentant le saint et plusieurs petits anges, est de *Guidoboni.* L'autel, qui est d'une grande richesse, est dû à la munificence de Madame-Royale Jeanne-Baptiste Marie.

Sur l'autel attigu à gauche, il y a un tableau représentant la naissance de Jésus-Christ, œuvre de *Pierre Dufour* (français).

Le chevalier *Jean Perruzzini* peignit la toile qui représente N.-D. avec l'Enfant-Jésus, laquelle est sur l'autel consacré aux âmes du purgatoire.

Cette église fut achevée en 1687; mais on y célébrait déjà les offices divins depuis 1680. Les religieux Théatins qui la desservaient, ayant été supprimés sous le gouvernement français, elle est maintenant desservie par quelques chanoines de la Trinité, et c'est dans cette église que se font les funérailles des chevaliers de l'ordre militaire et de l'ordre civil de Savoie.

BASILIQUE DE L'ORDRE EQUESTRE

DES SAINTS MAURICE ET LAZARE

(Rue d'Italie)

Cette église fut construite d'après les dessins de *Lanfranchi*, et réparée il y a peu d'années par le chevalier *Mosca*, qui la décora d'une façade majestueuse; la coupole fut aussi réparée et couverte en plomb.

Au-dessus du maître-autel, on voit la Résurrection et les saints Maurice et Lazare, par *Franceschini*, qui peignit aussi un des quatre Evangélistes (St-Luc) que l'on voit dans un des angles de la coupole; les autres Evangélistes furent peints par *François Meiler. Sébastien Turicco* fit les quatre tableaux qui sont entre les colonnes, sous la coupole, lesquels représentent quelques bonnes œuvres des saints protecteurs.

Le chevalier *Bianchi* (milanais) peignit à fresque l'Assomption de la V.-M. que l'on voit au-dessus du chœur. Quant aux deux tableaux qui sont sur les autels de chaque côté, celui qui est à droite, est l'œuvre de *Scotti* (milanais); celui qui est à gauche, est l'œuvre d'*Antoine Milocco.* On voit dans la sacristie les belles statues en bois, sculptées par *Clemente*, lesquelles on portait en procession, un des trois jours de Pâques.

Cette église fut érigée en cure dès le XIII siècle, sous le titre d'église de Saint-Paul; la confrérie de Ste-Croix, la plus ancienne confrérie de Turin, l'obtint vers la fin du XVI siècle, la fit réparer, et ensuite reconstruire en 1679, d'après les dessins de *Lanfranchi*, comme nous l'avons déjà dit.

Victor Amédée II enleva cette église à la confrérie de Ste-Croix, qui la possédait légalement depuis plus d'un siècle et demi, pour la donner à l'ordre militaire des saints Maurice et Lazare; elle fut ensuite déclarée ce qu'elle est actuellement, la principale église de l'ordre.

PAROISSE DE SAINT-AUGUSTIN

(Rue de St-Augustin)

Cette église, que l'on appelait anciennement église de St-Jacques, fut reconstruite et consacrée sous le nom de St-Augustin en 1643; si elle n'offre pas d'intérêt sous le rapport de l'art, elle mérite l'attention du voyageur, pour les souvenirs qu'elle rappelle, et pour les monumens qu'elle renferme. Là furent ensevelis en 1576, dans la chapelle de St-Jean, *Perrino Bello*, auteur de l'ouvrage: *De re militari et bello*, et ce fut probablement le

premier, d'après *Tiraboschi*, qui appliqua des lois à la guerre; et en 1578, le fameux jurisconsulte *Cassiano-Dalpozzo*, premier président du Sénat, fut enseveli dans la chapelle de Saint-Nicolas. Si cette chapelle était moins obscure, on pourrait mieux apprécier le magnifique monument en marbre, qui fut élevé à ce magistrat. On en admire surtout la belle architecture.

A gauche du maître-autel, on voit un monument élevé au cardinal Charles-Thomas de Tournon, né à Turin en 1668, et mort prisonnier à Macaô en 1710. Ce mausolée fut élevé en 1712, par un frère du cardinal. *Tantardini* en sculpta la statue gisant à terre, les petits anges et tous les lambris qui la décorent. L'inscription rappelle les travaux apostoliques de ce missionnaire et sa mort glorieuse.

Dans la chapelle du maître-autel, on vénère une belle image de la Vierge près d'accoucher, image qui fut trouvée en 1716 dans le mur d'une cheminée, où il y avait toujours du feu; elle fut portée de la maison où on la trouva, dans l'église de Sainte-Claire; et elle est regardée par le peuple comme miraculeuse. Cette peinture, qui a du mérite sous le rapport de l'art, représente l'Annonciation.

Dans la seconde chapelle, à gauche en entrant, on voit un tableau représentant un Christ mort, la Vierge, St-Jean, et la Magdeleine qui pleurent, tableau peint d'après le style d'*Albert Durer*. De l'autre côté, le tableau représentant la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, et Saint-Raphaël, est l'œuvre de *Félix Cervetti*. Enfin la statue en bois de N.-D. de la Ceinture, placée à côté du troisième autel à droite, fut sculptée par *Ignace Perrucca* (de Turin).

Les tombeaux des PP. Augustiniens, qui prirent possession de cette église en 1550 (environ), étaient dans la sacristie; c'est aussi là qu'on ensevelissait tous ceux qui mouraient en prison, pendant le procès; les exécuteurs de haute-justice avaient leur tombeau dans le clocher.

ÉGLISE DE SAINT-PHILIPPE

(Rue St-Philippe)

Elle est la plus remarquable des églises de la capitale, pour son étendue, qui occupe un espace de 2553 mètres carrés, et pour la beauté de son magnifique propylée, qui fut achevé, depuis peu d'années, par des offrandes de personnes pieuses qui n'ont pas voulu être connues. Cette église, telle qu'elle fut reconstruite d'après les dessins d'*Juvara* (car l'ancien édifice, construit d'après les dessins du P. *Guarini*, s'écroula en 1714, à la suite de 15 jours de pluie; il ne resta debout que les murs du presbytère), cette église, dis-je, a la forme d'un vaste parallélogramme. Chacun des deux côtés a trois grandes chapelles, et au fond de l'église, se trouve le sanctuaire qui est séparé par une

riche balustrade en marbre. Une série de piliers corinthiens soutiennent la corniche, d'où s'élève majestueusement une voûte qui répond au grandiose de tout l'édifice. Dans l'espace qui sépare les piliers, on voit une double série de tribunes qui sont ornées de bas-reliefs, sculptées par *Clemente*.

Cette église a deux autres petites portes ; l'une d'elles, à droite du maître-autel, conduit au cloître ; l'autre mène à la rue de l'Académie des Sciences, vis-à-vis le palais de ce nom. Le chevalier et professeur *Talucchi* donna le beau dessin de cette porte et celui de la magnifique sacristie, qui fut construite il y a peu d'années au nord de l'église. Le grand autel est admirable, soit pour le dessin, soit pour la richesse des marbres ; il est dû à la munificence d'Emmanuel Philibert, prince de Carignan. *Charles Maratta* peignit le grand tableau représentant la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, St-Jean-Baptiste, St-Eusèbe, le bienheureux Amédée, et la bienheureuse Marguerite de Savoie. *Charles Plura* sculpta les statues en bois, et *Etienne-Marie Clemente* sculpta les figures que l'on voit aux tribunes dorées, des deux côtés du grand autel.

Ferdinand Cavalleri peignit le bienheureux Valfré et la Sainte-Vierge, tableau qui orne le troisième autel à droite en entrant.

A l'autel vis-à-vis, on voit un tableau de *Solimène*, représentant Saint-Philippe en extase devant la Vierge, tableau remarquable pour le grandiose de la composition, et pour la hardiesse du pinceau.

Nous indiquerons un autre beau tableau, celui de *Trevisani*, dont le sujet est le martyre de Saint-Laurent, tableau qui fut transporté du troisième autel à droite, où il était anciennement, au premier autel du même côté.

Le chevalier *Sébastien Conca*, élève de *Solimène*, peignit Saint-Jean Népomucène, peinture qui est dans la chapelle attigüe à celle où est le tableau dont on a déjà parlé, de Saint-Philippe ; *Jean Conca*, frère de *Sébastien*, fit les quatre grands tableaux appendus aux parois, l'Annonciation, l'Assomption, la visite à Ste-Elisabeth, et la Présentation au Temple ; enfin *Sébastien Perego* peignit l'affresque de la voûte.

Les statues des Apôtres, qui se trouvent dans les chapelles, sont l'œuvre du même *Clemente*, qui fit les bas-reliefs des tribunes.

L'on voit dans la sacristie quelques tableaux de prix ; entr'autres, dans une chapelle intérieure, on remarque le portrait de Saint-Philippe mort, fait au naturel avec de la cire. Dans les souterrains de cette église, il y a quelques tombeaux, l'un desquels, le plus remarquable, est celui de la princesse Anne-Victoire de Savoie-Soissons, duchesse de Saxehildburghausen, nièce du prince Eugène, morte en 1763.

ÉGLISE DES SAINTS-MARTYRS

PROTECTEURS DE TURIN

DITE COMMUNÉMENT DES GÉSUITES

(Rue Doire-Grosse)

L'église des Saints-Martyrs était située au sud-ouest de la ville, dans l'endroit même où est la citadelle; et on avait élevé sur les tombeaux des Saints-Martyrs un oratoire qui fut endommagé par les Sarrasins, restauré par l'évêque Gezone, et détruit par les Français, en 1536. Dans cette circonstance, les dépouilles mortelles des Saints-Martyrs furent transportées d'abord dans l'église de St-André, ensuite dans l'oratoire des Jésuites, où elles restèrent jusqu'à ce qu'on eut élevé l'église dont nous parlons. Emmanuel Philibert en posa la première pierre en avril 1577; cette première pierre fut placée près du pilier qui est à côté de la porte, et en moins de sept ans on avait achevé la moitié de l'édifice, qui fut construit d'après le dessin de ce *Pellegrini Tibaldi*, que les Carrache appelaient le nouveau *Michel-Ange*. Grâces aux largesses de quelques particuliers, et surtout de la Compagnie de Saint-Paul, la nouvelle église surpasse pour la richesse des marbres et des bronzes dorés, les autres églises de la capitale.

Vers la fin du XVII siècle, le P. *André Pozzi*, jésuite, en peignit la voûte avec tant d'art, que cette peinture fut regardée comme un des objets les plus remarquables de la capitale. Mais le tems qui détruit tout, la fit tellement dépérir, que les Jésuites crurent qu'on ne pouvait la réparer, qu'en la faisant peindre de nouveau; et ils en confièrent le soin au professeur *Louis Vacca*, et au chevalier *Gonin*. Les statues en bois, qui sont placées dans la façade, et qui représentent six vertus et l'image de la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, furent sculptées par *Borelli*, lorsque les sculpteurs ne croyaient point s'abaisser en travaillant sur le bois, et qu'ils songeaient plutôt au mérite artistique, qu'à la qualité de la matière.

Le dessin du maître-autel fut donné au commencement du siècle dernier par *Philippe Juvara*; et le grand tableau qu'on y voit, représentant les martyrs Solutor, Avventor et Octave avec la V.-Marie dans sa gloire, est l'œuvre de *Guglielmi*. Les deux grands candélabres en bronze placés devant la balustrade, ne sont pas moins remarquables.

Au premier autel à droite, l'apôtre St-Paul debout, est l'œuvre de *Frédéric Zuccari*; et le tableau représentant St-François-Saverio au milieu d'autres saints, qui est dans la chapelle après, appartient à l'école de ce peintre.

Dans la dernière chapelle à gauche en entrant, on voit enchâssé dans le mur, le monument en marbre qui fut élevé au

comte Joseph de Maistre, écrivain non moins spirituel que profond philosophe. Puisque nous parlons de tombeaux, nous dirons que c'est dans cette église que fut enseveli François Bellezia, qui étant syndic de la ville de Turin, lors de la peste de 1630, donna tant de preuves de courage et de vertus civiques.

En visitant la nouvelle sacristie, on ne peut s'empêcher d'admirer l'affresque représentant St-Ignace, que *Antoine Milocco* peignit dans la voûte.

La voûte de la chapelle des marchands fut peinte par *Etienne-Marie Legnani*, de Milan. Le P. *André Pozzi* fit le tableau représentant l'Adoration des Mages, que l'on voit sur le maître-autel, la Nativité de Jésus-Christ, et sa fuite en Egypte, ainsi que le massacre des Innocens; *Sébastien Turicco* et *Legnani* firent les autres tableaux qui ornent les parois de cette chapelle, excepté le premier à gauche, dont l'auteur est inconnu.

Les six statues sculptées en bois, sont l'œuvre de *Charles Plura*.

En 1773, les Jésuites ayant été supprimés, l'église fut d'abord desservie par des prêtres séculiers, auxquels succédèrent les prêtres dits de la Mission, jusqu'à ce que, en 1800, un commissaire de la République vint leur ordonner d'en sortir dans le terme de deux décades. Deux ans après, la partie du couvent, qui est au midi, et au couchant, fut transformée en une prison correctionnelle. Les Jésuites ayant été de nouveau expulsés, en 1848, on installa dans ce couvent le bureau de l'Etat-Major de la Garde-Nationale.

ÉGLISE DU *CORPUS DOMINI*

(Près de l'Hôtel-de-Ville)

Cette église fut construite en 1607, d'après le dessin de l'architecte *Ascanio Vittozzi*, pour accomplir un vœu que la Ville avait fait en 1598, pendant qu'une terrible peste y exerçait ses ravages.

Mais il existait déjà, dans le lieu même, une chapelle érigée pour éterniser le souvenir d'un miracle, que l'on dit être arrivé en 1523, lorsque Ludovic de Savoie, père du bienheureux Amédée, et Anne de Cypre son auguste mère, régnaient en Piémont.

Quelques mémoires racontent qu'en 1453, tandis qu'un soldat, qui avait pris part au pillage d'Exilles, passait sur cette place pour se rendre en Lombardie, un mulet chargé de butin qu'il faisait marcher devant lui, tomba roide, et ne voulut plus se relever, malgré les coups que lui donnait son maître. Tout-à-coup un ballot, dans lequel était un ciboire, s'étant ouvert, la sainte hostie s'éleva en l'air, s'y soutint dans un cercle de rayons étincelants, jusqu'à ce que l'évêque de Turin, Ludovic de Romagnano, suivi du clergé et d'une foule immense, vint en procession la re-

cueillir dans un calice d'or qu'il lui tendait.

Voilà ce qui fit ériger l'église; et *Barthélemy Caravoglia* en fit le sujet du tableau que l'on voit au maître-autel, représentant la scène du miracle.

François Meiler, peintre allemand, fit les deux tableaux que l'on voit dans la chapelle de St-Charles Borromée, dont un représente le Saint, au moment de communier les pestiférés, et l'autre représente le même Saint, adorant le Saint-Suaire.

Jérôme Donini de Correggio fit le tableau de St-Joseph et deux autres que l'on voit dans une des chapelles à droite.

Dans une petite pièce à côté de la sacristie, il y a deux tableaux du célèbre peintre *Olivieri* de Turin.

Cette église appartint d'abord aux PP. de l'Oratoire de Saint-Philippe, auxquels succédèrent, en 1655, les chanoines du *Corpus Domini.*

ÉGLISE DU SAINT-ESPRIT

(Rue du St-Esprit)

Le 12 avril 1728, un jeune homme de 16 ans montait les degrés de cette église pour entrer dans l'hospice des Cathécumènes, pour y abjurer les erreurs dans lesquelles il avait été élevé, et embrasser le Catholicisme. Le 21 du même mois il fut baptisé; André Ferrero et Françoise Marie Rocca furent parrain et marraine. Ce jeune homme était Jean-Jacques Rousseau.

Cette église, qu'une erreur populaire fait regarder comme ayant été un temple de Diane, fut construite à l'endroit même où était l'église de St-Silvestre, d'après les dessins d'*Ascanio Vittozzi*, et ensuite restaurée en 1763 d'après les dessins de l'architecte *Jean-Baptiste Ferroggio*, qui laissant intacte la construction extérieure, se borna à en modifier l'intérieur, à refaire le maître-autel et la façade. Pendant qu'on exécutait ces travaux, on découvrit une espèce d'acqueduc souterrain qui suivait une ligne droite perpendiculaire au palais Des-Tours.

L'intérieur de cette église est de forme grecque; il est remarquable pour les belles proportions de sa coupole, pour l'ordre de ses colonnes en marbre, données par Charles Emmanuel III et Victor Amédée III. Il y a derrière le maître-autel un chœur orné de superbes stucs et d'une peinture à la voûte. Ce chœur appartint jadis à un ancien oratoire.

Les deux chapelles à droite et à gauche ont deux tableaux remarquables de *Franceschini*, le premier représente la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, St-Charles Borromée et St-François de Sales; le second représente l'empereur Constantin recevant le baptême des mains du pape St-Silvestre. A gauche en entrant, on voit le

tombeau du général *Rebinder*, suédois, qui commandait en 1706 les troupes palatines au siége de Turin, et qui mourut le 12 novembre 1743.

En 1776 on voulait décorer cette église d'une élégante façade; *Bernard Vittone* en avait déjà donné le dessin; quelqu'en fût le motif, ce projet fut abandonné.

ÉGLISE DE LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ

(Rue Doire-Grosse)

Cette église qu'on appelait jadis Basilique de Ste-Agnès, fut reconstruite d'après le dessin du capitaine *Ascanio Vittozzi*, et ornée de marbres à l'intérieur d'après le dessin de *Philippe Juvara*, qui fit venir de Sicile ces jaspes et ces beaux marbres dont elle est richement décorée.

La coupole fut faite en 1661, et le maître-autel, tel qu'on le voit actuellement, fut construit en 1702 d'après le dessin de *Charles Morello*.

La chapelle qui est à gauche en entrant, dédiée à N.-D. du Peuple, fut construite et ornée par le comte *Castellamonte* en 1635. On admire dans cette chapelle l'image de N.-D. du Peuple, peinte en Flandre par *Jean Carrache*, et dont il fit lui même présent à cette confrérie. Dans le chœur, derrière le maître-autel, il y a un tableau représentant la Très-Ste-Trinité; ce tableau, remarquable pour son coloris, est de *Daniel Seyter*. Les quatre statues en bois, placées sur le maître-autel, sont l'œuvre d'*Ignace Perrucca*.

Ignace Nepote peignit le tableau représentant la V.-M. et l'Enfant-Jésus, avec St-Etienne et St-Philippe Neri, tableau qui est dans la première chapelle à droite. Il y a encore d'autres tableaux, dont nous devons faire mention; ce sont la Multiplication des pains, et Jésus-Christ chassant du temple les profanateurs, de *Persenda*; le baptême du Seigneur, Agar dans le désert, et le Fléau des serpens, tous du peintre *Bianco;* David refusant l'eau que lui offrent ses soldats, de *Martin Cignaroli*; Joseph expliquant les songes, de *Tarquin Grassi;* Abraham visité par les trois anges, de *Jean-Antoine Mareni*.

Les deux statues qui sont dans le chœur, furent sculptées par *Tantardini*.

La voûte de la coupole répond très-bien au corps de l'église, qui est une belle rotonde, ornée de piliers corinthiens, dont les proportions produisent le plus bel effet. Cette coupole fut peinte à fresque, il y a peu d'années, par le chevalier *François Gonin*, qui voulut y laisser un souvenir de son talent à son pays natal. Cette peinture représente la Trinité entourée d'une multitude d'anges et de séraphins. Au-dessous d'eux sont les Docteurs de l'Eglise, les Cénobites, etc. Le professeur *Vacca* concourut aussi à l'exécution de cet ouvrage. On voit dans cette église le tombeau du capitaine *Ascanio Vittozzi*, qui en donna le dessin, et celui de *Daniel Seyter*, dont nous avons souvent admiré les peintures.

Le bas-relief en plâtre que l'on voit à la façade, représentant le couronnement de la V.-M., est l'œuvre de *Banti*, vénitien ; il y a au-dessous l'inscription suivante :

Uni ac trino Deo
Individuæ Trinitatis Sodales
Dedicaverunt anno MDXCVIII
Ac restauraverunt MDCCCXXX.

Une autre inscription qu'on lit sur une petite porte, par où l'on entre dans la sacristie, rappelle la visite que fit Pie VII à cette église, en 1815.

ÉGLISE DE SAINT-FRANÇOIS-D'ASSISE

(*Rue St-François*)

Cette église, qui est une des plus anciennes de la ville de Turin, fut construite, d'après l'opinion de quelques-uns, par Saint-François même ; et d'après l'opinion de quelqu'autre, par ses disciples.

La façade, d'ordre corinthien, remarquable pour sa régularité, fut faite en 1761, d'après le dessin de l'architecte *Bernard Vittone.*

En 1777, un ouragan renversa le sommet du clocher, qui en tombant sur la voûte de la chapelle de St-Pierre, l'entraîna dans sa chûte.

Cette église a douze autels ou chapelles, où se trouvent quelques tableaux qui méritent de fixer l'attention des amateurs.

Dans la première chapelle à droite en entrant dans l'église, on voit deux tableaux de *Molineri*, de Savilian.

Le Crucifix qui est dans la seconde chapelle, fut sculpté par *Plura*, et les anges, par *Etienne-Marie Clemente.*

Le tableau qui est dans la chapelle de St-Blaise, fut peint par *Isabelle-Marie Aputeo*, en 1666.

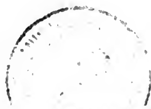
Dans la chapelle de la Conception, riche en marbres, on remarque quelques sculptures de *Bernero*, et le tableau représentant St-Omobon, de *Meiler.*

Vis-à-vis de la chapelle de la Conception, se trouve la chapelle de l'Ange-Gardien, où l'on voit une belle peinture de notre compatriote *Ayres*, de Savilian, ce même artiste qui peignit le théâtre de Varsovie, et quelques salles du Palais-Impérial de Petersbourg.

La chapelle de St-François de Padoue, remarquable pour la richesse des marbres, fut construite d'après les dessins de *Vittone ;* on y admire les chérubins sculptés en bois par *Clemente*, et la voûte peinte par *Sariga.*

Le tableau de la Vierge avec l'Enfant-Jésus, Ste-Anne, Saint-François et Ste-Cathérine, tableau que l'on voit dans la chapelle de Ste-Anne, est l'œuvre de *Frédéric Zuccari ;* les affresques sont de *Casella.*

Dans la dernière chapelle, dédiée à St-Cosme et à St-Damien, on voit un tableau du chevalier *Peruzzini* ; les sculptures sont de *Clemente.*



ÉGLISE DE SAINT-THOMAS

(*Rue St-Thomas*)

Cette église, qui appartient aux religieux dits *Minori Osservanti*, est une des plus anciennes paroissiales de Turin. Elle fut construite à plusieurs reprises, car en 1657 on y fit la voûte et la coupole; et en 1743, on la répara presque en entier, comme l'indique l'inscription qui est sur la façade.

L'intérieur de cette église, n'a de remarquable que le tableau qui est dans la seconde chapelle à droite, représentant St-Diego à genoux aux pieds du Crucifix, œuvre de *Guillaume Caccia;* dans la troisième chapelle, la Conception, tableau du même peintre; dans la quatrième chapelle, N.-D. de l'Annonciation, peinte par *Cignaroli*; et autres tableaux de *Moncalvo.*

Le tableau représentant la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, et St-Charles Borromée, que l'on voit dans la chapelle près de la porte de la sacristie, est l'œuvre de *Camille Procaccini*; et les six petits tableaux qui sont dans la sacristie, sont l'œuvre de *Dominique Olivieri.*

Jean-Baptiste Pozzi peignit à fresque, dans le cloître, différentes histoires de quelques religieux franciscains.

ÉGLISE DE SAINTE-THÉRÈSE

(*Rue Ste-Thérèse*)

Cette église des PP. Carmélitains déchaussés, fut construite par ordre du duc Victor Amédée I, en 1635; elle est surtout remarquable pour la superbe chapelle de Saint-Joseph, que Charles Emmanuel III fit construire d'après les dessins d'*Juvara*, pour accomplir un vœu qu'avait fait la reine Polissène, sa seconde femme.

Plus tard, c'est-à-dire en 1764, le cardinal Rovero, archevêque de Turin, fit faire la façade de cette église, d'après le dessin d'*Aliberti.*

Cette église a huit chapelles riches en marbres, ornées de sculptures en stucs.

Le martyre de St-Erasme, que l'on voit dans la première chapelle à droite, fut peint par *Tarquin Grassi*, de Turin.

Dans la troisième chapelle, le tableau représentant St-Jean et un ange, est l'œuvre du chevalier *Peruzzini.*

Dans la quatrième chapelle, le tableau représentant la V.-M. remettant l'Enfant-Jésus à Saint-Joseph, est l'œuvre de *Sébastien Conca.* Les sculptures en marbre, qui sont au-dessous de l'autel, furent faites par *Charles-Antoine Tantardini.*

Le maître-autel n'est pas seulement remarquable pour les beaux marbres dont l'enrichit *Frédéric Tana*, gouverneur de Turin; mais aussi pour le beau tableau de *Moncalvo*, représentant Sainte-Thérèse que l'Enfant-Jésus blesse d'une flèche, pendant que Marie et Saint-Joseph semblent l'admirer.

La riche chapelle de Saint-Joseph, dont nous avons déjà parlé, a, entre autres objets d'art, la statue de ce Saint avec l'Enfant-Jésus, et les statues représentant la Foi et la Charité, œuvres du sicilien *Martinez*, qui mourut à Turin. L'affresque de la voûte, fut peint par *Giaquinto*, qui peignit aussi les deux tableaux qui sont dans la même chapelle, dont l'un représente le repos de la Sainte-Famille, dans sa fuite en Egypte, et la mort de St-Joseph.

Dans la chapelle qui suit, le tableau représentant deux anges aux pieds du Crucifix, est l'œuvre de *Jean-Paul Recchi*, de Come.

Dans la chapelle attigüe, on remarque des affresques de *Jean-Antoine Burini*, qui peignit les deux statues feintes sur les parois latérales; et dans les angles de la coupole, les quatre prophètes.

Le tableau représentant Sainte-Anne, que l'on voit dans la dernière chapelle, est de *Victor Rapous*.

Le cardinal archevêque Rovero qui fit faire la façade de l'église, y fut enseveli à l'endroit même où l'on voit son buste; c'est dans les vastes souterrains de cette église, qu'est la dépouille mortelle de madame-royale Christine.

ÉGLISE DE SAINT-JOSEPH

(Rue Ste-Thérèse)

Près de l'église de Ste-Thérèse, se trouve l'église de St-Joseph, des *PP. Cruciferi*, qui vinrent s'établir à Turin en 1678. Cette petite église d'une modeste apparence, renferme quelques peintures remarquables.

La façade fut peinte à fresque par *Jean-Baptiste Alberoni*.

Le maître-autel qui fut construit en 1696 par la munificence de *Jean-Baptiste Truchi*, est remarquable pour le tableau représentant St-Joseph, œuvre de *Séb. Turicco*, de Cherasco.

Charles-François Panfilo, de Milan, peignit le tableau représentant la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, et sous elle St-Antoine de Padoue et St-François-d'Assise, que l'on voit dans la première chapelle à droite.

Dans la seconde chapelle il y a le tableau de St-Camille avec la V.-M., œuvre d'*Antoine Milocco*.

Dans la chapelle de St-Charles, qui fut construite par *Charles Bianco*, on voit un tableau de *Turicco*, représentant St-Charles avec quelques autres Saints.

Les affresques que l'on voit dans la chapelle dédiée à la Nativité de la V.-M., sont l'œuvre de *Pozzi*, qui peignit aussi la voûte.

Les deux grands tableaux de forme ovale, représentants, l'un, St-Camille au milieu des pestiférés, et l'autre, le même Saint secourant les infirmes, furent peints par l'abbé *Gaspard Serenarj*, de Messine.

ÉGLISE DE SAINT-CHARLES

(*Place St-Charles*)

Cette église située à l'extrémité de la place du même nom, fut construite par ordre de Charles Emmanuel I, par l'ingénieur *Maurice Valperga*, et dédiée à St-Charles Borromée, que ce roi avait connu personnellement.

La façade de cette église, qui a été faite depuis peu d'années, est assez belle.

Quoique l'intérieur de l'église n'offre rien de bien remarquable, il est cependant riche en marbres, en dorures et en bas-reliefs.

Le tableau qui est derrière le maître-autel, représentant Saint-Charles Borromée, et le St-Suaire porté par deux anges, est de *François Mazzucchelli*, dit le *Morazzone*; et les deux tableaux représentants quelques épisodes de la vie de St-Charles, sont l'œuvre de *Paul-Marie Recchi*, de Come.

Dans la première chapelle à droite, le tableau où sont peints le Crucifix, la V.-M. et St-Jean, est de *Michelangelo Merigi, da Caravaggio.*

Dans la chapelle qui est après, on voit une statue qui représente la V.-M., tenant dans ses bras l'Enfant-Jésus. Dans la dernière chapelle, avant de sortir de l'église, on voit un tableau représentant St-Joseph et l'Enfant-Jésus qui blesse d'un dard le St-Evêque Augustin, œuvre de *Mousu Delfino.* On voit dans cette chapelle, le monument funèbre de François-Marie Broglia, qui fut lieutenant-général de France, et qui mourut en 1656, au siége de Valence.

Les affresques de cette église sont de *Milocco*; ceux de la voûte sont de *Joseph Cavalleri.*

C'est là qu'étaient les religieux dits *Servi di Maria*, et qui en furent chassés dernièrement pour un différent qui s'est élevé entre le curé et le gouvernement, à l'occasion de la mort du ministre Santarosa.

ÉGLISE DE SAINTE-CHRISTINE

(*Place St-Charles*)

Cette église, fondée par madame-royale Marie-Christine, fut construite en 1640.

La majestueuse façade fut faite d'après le dessin du chevalier *Juvara.*

Les deux statues du parisien *Le Gros*, qui représentent Sainte-Christine et Sainte-Thérèse, et qui sont maintenant dans l'église de St-Jean, appartenaient jadis à l'église de Ste-Christine.

Les tableaux que l'on voit au maître-autel et dans les chapelles latérales, sont l'œuvre de *Joseph Cavalleri* d'Asti.

ÉGLISE DE SAINT-DOMINIQUE

(Rue St-Dominique)

Cette église, qui date de 1497, fut construite à différentes reprises. En 1776 les Révérends Pères firent reconstruire le maître-autel, qui est maintenant en marbre; deux ans après on refit l'autel de St-Vincent *Ferreri*, et en 1780, Victor Amédée III fit construire la chapelle du Bienheureux Amédée.

La chapelle de N.-D. du Rosaire qui fut construite d'après le dessin de l'architecte *Barberis*, est remarquable pour un superbe tableau de *Jean Barbieri* de Cento, dit le *Guercino*. Ce tableau représente la V.-M. au moment où elle remet le Rosaire à St-Dominique; c'est le plus beau tableau qu'on puisse voir dans les églises de Turin. Les sculptures que l'on voit autour de ce tableau sont l'œuvre d'*Etienne-Marie Clemente*.

Il y a encore quelques tableaux qui, sans être comparables à celui de *Guercino*, méritent qu'on en fasse mention.

Dans la chapelle de St-Vincent on voit un tableau qui représente le saint prêchant au Peuple. Il est de *Joseph Galeotto*.

Dans la troisième chapelle à droite, le tableau représentant la V.-M. qui apparaît à St-Hyacinthe, est de *Molineri*.

Un autre tableau représentant les ravages de la peste, est de *Dominique Corvi*.

Le maître-autel, qui a un riche ornement en bois doré avec colonnes et statues sculptées par le célèbre *Botto*, est aussi remarquable pour un tableau représentant la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, et au-dessous d'eux St-Dominique et Ste-Rose, d'*Antoine Milocco*.

Le grand tableau représentant le Massacre des Innocens, est de *Louis Brandin*; celui qui représente le Bienheureux Amédée IX, est du chevalier *Pécheux*; celui où l'on voit Pie V avec St-Thomas d'Aquin, est de *Grassi*.

Dans la sacristie, qui était jadis une chapelle très-obscure, on conserve quelques peintures de *Charles Delfino*, français, qui vint à Turin vers la moitié du XVII siècle, et fut nommé peintre de la Cour.

Dans la salle du Chapitre il y a plusieurs tableaux assez remarquables.

Dans la chapelle du Rosaire est la dépouille mortelle de Jean Caracciolo, prince de Melfi, duc d'Ascoli et maréchal de France, qui mourut en 1550.

L'historien Philibert Pingou fut enseveli près de l'autel de St-Thomas; la dépouille mortelle d'Antoine Lobetto est près de l'autel du Bienheureux Amédée.

Près du dernier pilier du chœur gît le Bienheureux Cambiano de Ruffia, inquisiteur de Turin, qui fut tué dans les cloîtres de St-François de Suse en 1365.

Sous le maître-autel on découvrit une inscription qui indique que c'est là que gît l'évêque de Majorica.

Enfin, dans la chapelle souterraine reposa pendant plusieurs années le corps du grand Emmanuel Philibert.

ÉGLISE DE SAINT-DALMAS

(*Rue Doire-Grosse*)

Cette église fut fondée en 1530 par monseigneur *De la Rovere*, et elle fut achevée par *Jérôme De la Rovere*, archevêque de Turin, qui, dans sa piété n'oublia pas de faire placer dans plusieurs points de l'église les armoiries de sa famille.

Les PP. Barnabites en embellirent la façade; la restaurèrent en 1701, et en 1710 ils en firent reconstruire le clocher.

Le chanoine Comotto, en 1742, fit construire en marbre le maître-autel; enfin, en 1756, l'église fut entièrement restaurée; ce fut à cette époque que le P. Jacinthe Gerdil fit l'inscription que l'on voit sur la façade. Le nom du P. Gerdil, qui fut professeur de morale, ensuite professeur de théologie à Turin, précepteur de Charles Emmanuel IV et cardinal en 1777, n'est pas le seul qui honora l'Ordre des Barnabites; il y eut aussi le P. Ambroise Fortis, très-érudit.

Les tableaux qui sont dans cette église, et qui méritent d'être mentionnés dans un Guide, sont les suivans:

Le tableau de St-Pierre qui pleure, de *Joseph Ribera*, dit le *Spagnoletto*; celui représentant Jésus-Christ porté au tombeau, de *Molineri*; le tableau représentant le martyre de St-Dalmas, de *Brambilla*; celui qui représente le Bienheureux Alexandre, ainsi que le Crucifix avec St-Paul, St-Charles et St-François-de-Sales, de *Charles Giovannini*.

ÉGLISE DE LA MISÉRICORDE

(*Rue de la* Madonnetta)

Cette église appartient à la Confrérie des Pénitens Noirs, qui remplissent le pieux et pénible devoir d'accompagner et d'assister les condamnés à mort. La façade de cette église est d'un style grave et majestueux; elle est l'œuvre de l'architecte *Lombardi*. L'intérieur de l'église est d'une assez belle construction; on voit au-dessus du maître-autel un tableau de *Frédéric Zuccari*, représentant la décolation de St-Jean-Baptiste, œuvre remarquable sous beaucoup de rapports.

Le chevalier *Beaumont* fit le tableau représentant Saint-Jean Népomucen priant N.-D. des Sept Douleurs.

La Confrérie de la Miséricorde fut toujours si honorée, que plusieurs personnages distingués, et même quelques-uns de nos princes, se firent un mérite d'y appartenir; nous citerons le cardinal Ludovic Maillard de Tournon et la princesse Ludovique de Savoie.

Outre cette tâche pieuse et la surveillance des prisons, qui lui a été confiée, cette Confrérie a coutume de donner tous les ans quelques dots à des filles pauvres.

ÉGLISE DE SAINTE-MARIE DI PIAZZA

(*Rue Ste-Marie*)

Près de l'église de la Miséricorde, se trouve l'église de Ste-Marie, une des plus anciennes de la capitale; car en 1368, elle avait pour curé D. Ameoto; et en 1543, elle fut cédée aux PP. Carmélites, qui y restèrent jusqu'en 1729.

La décoration de la façade est très-simple; elle fut faite d'après le dessin de l'architecte *Panissa*, en 1830.

L'intérieur de l'édifice est admirable; la lumière y pénètre par la voûte, et en éclaire toutes les parties.

Pierre Gualla fit le tableau de N.-D. de l'Assomption, qui est au-dessus du maître-autel; *Mathias Franceschini* fit le tableau de la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, qui est dans la dernière chapelle.

L'image de N.-D. des Grâces, que l'on vénère dans cette église, est une des nombreuses images de N.-D. faites par *St-Luc*.

Il y a dans cette église quelques tombeaux de personnages illustres; nous ne citerons que celui de Marguerite de Savoie, épouse de François-Philippe des princes d'Este, marquis de Lanzo et de St-Martino.

ÉGLISE DE SAINT-FRANÇOIS DE PAULA

(*Rue de Pô*)

Cette église fut construite en 1632, ainsi que le couvent y attigu. *Pellegrini* en fut l'architecte.

Le maître-autel est remarquable pour ses beaux marbres, et pour le tableau du chevalier *Delfino*, représentant St-François. Les deux tableaux que l'on voit dans la même chapelle, sont aussi du chevalier *Delfino*.

Dans la chapelle à droite, on voit la statue de la V.-M. avec l'Enfant-Jésus. C'est dans cette chapelle que le prince Maurice de Savoie et son épouse furent ensevelis. Leurs portraits furent sculptés en bas-relief sur les deux portes latérales. La chapelle dédiée à Ste-Geneviève est peut-être la plus remarquable; on y admire le tableau représentant Ste-Geneviève; il est l'œuvre de *Daniel Seyter*.

Dans la seconde chapelle (de l'autre côté) on voit un tableau représentant l'Archange Saint-Michel et les âmes du Purgatoire, peint par *Legnani*.

Dans la chapelle de la Conception de la V.-M. on voit un tableau de *Jean Peruzzini* représentant la Conception et Saint-François d'Assise, St-François de Paul et St-François de Sales.

Toutes les chapelles sont riches en marbres.

Au fond de l'église, on voit le buste de *Thomas Carlone*, au ciseau duquel on doit tout ce qu'il y a de sculptures dans cette église.

ÉGLISE DE L'ANNONCIATION

Cette église est rue de Pô; elle fut construite en 1648, et embellie en 1776, époque où on y joignit la façade d'après le dessin de *François Martinez*, de Messine.

Le maître-autel est remarquable pour la richesse de ses marbres.

Le tableau de St-Joseph et de St-Blaise, de la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, que l'on voit dans la première chapelle à droite, fut peint en 1656, par *Jean-André Casella*, qui peignit aussi les affresques de la chapelle.

Dans la seconde chapelle on voit le tableau de Ste-Anne et de la V.-M.; il est l'œuvre de *Jean Zamora*, de Seville.

Les affresques du chœur, représentent les principaux faits de la vie de Jésus-Christ et de la V.-M.; ils y furent peints en 1700, par *Jean-Baptiste Pozzi*, de Milan.

Du chœur, l'on entre dans une chapelle intérieure, où il y a de fort-belles statues sculptées sur bois par *Etienne-Marie Clemente*.

Le tableau représentant N.-D. de l'Annonciation, est d'*Antoine Mari*, qui peignit aussi de l'autre côté, quelques faits de la vie de Jésus-Christ.

Dans la dernière chapelle, on voit un tableau qui représente St-Joachim, présentant la V.-M. au Père-Eternel; il est l'œuvre de *Mathias Franceschini*; et l'autre représentant l'Ange-Gardien, est l'œuvre de *Charles-François Nuvolone*, de Milan.

Cette église, comme nous l'avons dit, fut restaurée en 1852, d'après les dessins du chevalier *Leone*. Le chevalier *François Gonin* peignit à fresque les deux principaux médaillons qui se trouvent, l'un au-dessus du maître-autel, représentant N.-D. de l'Assomption; et l'autre au-dessus de la porte d'entrée, représentant N.-D. de l'Annonciation; peinture, à dire vrai, qui n'ajoute rien à la réputation justement méritée de cet excellent artiste; les deux médailles qui sont à côté du premier médaillon de N.-D. de l'Annonciation, sont un peu meilleures; elles représentent l'une, c'est-à-dire, celle qui est à droite, la Visitation; l'autre, qui est à gauche, représente *lo Sposalizio*. Quatre autres petites médailles représentent des sujets analogues tirés de la vie de la V.-M., et ont plus de prix que celles que nous venons de nommer. Les quatre anges peints dans les compartimens au-dessus et au-dessous des principaux médaillons, sont fort-beaux.

Le peintre *Spintzi*, fit les clairs-obscurs qui ornent cette église. La médaille octangulaire que l'on voit au milieu de la sacristie, est une des belles peintures de madame *L. Lamazzi Margari*.

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES ANGES

(*Rue N.-D. aux Anges*)

La première pierre de cette église fut placée le 13 juillet 1631, par monseigneur Jean-Ferrero Ponziglione, au nom du cardinal Maurice de Savoie.

Le maître-autel a de beaux

ornemens en bois, dont la duchesse Christine fit présent à cette église.

La chapelle de St-Antoine de Padoue, fut construite par la famille Carrelli, et enrichie de marbres par la même duchesse Christine.

On y voit un tableau représentant St-Antoine, auquel apparaît l'Enfant-Jésus, avec quelques anges; il est l'œuvre de *Barthélemy Caravoglia.*

La chapelle de St-Pierre, fut construite par la comtesse de Mazino et marquise de Pancalieri. Le tableau représentant St-Pierre et St-François d'Assise, est l'œuvre de *Sacchetti.*

Le peintre *Molineri* peignit le tableau de St-Diego; *Philippe Abbiati* fit le tableau représentant N.-D. de la Conception; le tableau représentant le Sauveur mort, est l'œuvre de *Victor Rapous.* Dans la troisième chapelle à droite, il y a un tableau de *Jean Claret*, flamand, qui représente la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, St-Paschal et St-Orso. Dans la dernière chapelle à droite, on voit un beau tableau de l'école de *Camille Procaccini*; il représente la Visitation de la Vierge. Cette chapelle fut construite par ordre du sénateur Pastoris.

Personne n'a encore parlé des belles sculptures en bois, qui se trouvent dans la sacristie de l'église de Notre-Dame-des-Anges; sculptures qui prouvent la décadence de cet art de notre tems; on ne peut voir ces sculptures sans admirer le haut degré de perfection auquel il était parvenu à cette époque là.

Nous ne quitterons pas cette église sans faire remarquer le tombeau de Jean-Jacques de la Barthe et celui de son fils, morts tous deux en combattant pour le duc de Savoie en 1641, près d'Ivrée. Les autres tombeaux ayant une inscription, il est inutile d'en faire mention.

Les peintures à fresque que le professeur *Louis Vacca* fit dans cette église en 1852, prouvent que l'âge n'avait point diminué en lui ce goût, cette facilité de coloris dans lesquels il a toujours excellé. Le grand médaillon de l'église représente N.-D. entourée d'anges; celui qui est au-dessus du maître-autel, représente le Père-Eternel, plus remarquable pour l'effet pittoresque et plein de force, que pour la dignité de style. *Vacca* peignit dans les quatre lunettes au-dessus de la première et troisième chapelle à droite, et sur la première et troisième chapelle à gauche, les quatre archanges, c'est-à-dire, Raphaël avec le jeune Tobie, l'Archange-Gardien, l'archange Saint-Michel, dans l'attitude de dompter Satan; l'archange Gabriel et N.-D. de l'Annonciation. Les deux tableaux à fresque que l'on voit à droite et à gauche du maître-autel, sont l'œuvre de M. *Jean-Baptiste Fine;* les ornemens sont de M. *Charles Sevoli*, neveu de *Vacca.*

ÉGLISE DE SAINT-MARTINIANO

(Rue Saint-Martiniano)

Cette église, qui se trouvait jadis à une des extrémités de la ville, est une des plus anciennes de la capitale.

Comme elle menaçait ruine même en 1545, elle fut reconstruite en 1575, par ordre d'Emmanuel Philibert, qui en posa la première pierre le 24 juin de la même année.

En 1772 on démolit l'ancien clocher, et l'on construisit celui qui existe maintenant.

Dans la première chapelle à droite, il y a un tableau représentant St-Crispin et St-Crispinien; il est l'œuvre de *Persenda.*

Antoine Mari peignit trois des quatre grands tableaux que l'on voit dans la grande chapelle; l'un représente la Nativité de Jésus-Christ, l'autre l'Adoration des Mages, le troisième représente les Docteurs; enfin le quatrième représentant la Fuite en Egypte, est l'œuvre de *Tarquin Grassi.*

Le tableau de Ste-Barbara, qui est au-dessus de l'autel, fut peint par *Alexandre Trono.*

Dans la dernière chapelle on voit le tableau représentant la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, St-Jean-Baptiste et St-Antoine de Padoue, peint par *Jacques Buoni*, de Bologne.

Il y avait en 1592, sur le maître-autel, un tableau remarquable peint par *Alexandre Ardente;* mais il a disparu, on ne sait comment.

Le buste que l'on voit dans la chapelle de la Trinité, représente le célèbre jurisconsulte Antoine Sola, qui fut enseveli dans cette église, en 1590.

ÉGLISE PAROISSIALE DU CARME

(Rue du Carmine)

C'est Jean-Baptiste Lomellini, évêque de Saluces, qui plaça la première pierre de cette église, le 13 mai 1732, et non Charles Emmanuel III, comme on pourrait le croire d'après l'inscription suivante:

Ecclesia B. Mariæ Virg. de Carmelo
Primum lapidem
Carolus Emm. Rex Sard.
XIII maii MDCCXXXII.

Elle fut achevée en moins de trois ans, aux frais des Religieux Carmélitains, sur les dessins de l'architecte *Juvara*, qui mourut peu de tems après à Madrid, où il avait été appelé pour reconstruire le Palais-Royal incendié; cette église fut ensuite dédiée au Bienheureux Amédée de Savoie.

La façade de l'église est trop simple pour qu'on en parle; nous ferons remarquer la belle peinture au-dessus de la porte, représentant le Bienheureux Amédée, peinture que fit faire Charles Emmanuel, pour témoigner aux Religieux sa satisfaction de ce qu'ils l'avaient prié d'accepter la nouvelle église, comme église royale.

La décoration intérieure de l'édifice, composée d'un rang de piliers, est d'un style attique fort élégant.

Les autels placés avec simétrie, l'arc surmonté d'un fronton qui

indique l'ouverture des chapelles, sont admirables; l'ensemble de l'architecture est d'un aspect majestueux, quoique un peu bizarre. La forme des chapelles aurait été plus belle, si, pour agrandir la maison qui est à côté, l'on n'eût pas restreint l'église, en s'écartant du dessin de l'architecte.

Quant aux objets d'art les plus remarquables, nous observerons au-dessus du maître-autel le grand tableau représentant N.-D. du Carme et le Bienheureux Amédée, tableau que le chevalier *Claude Beaumont*, chef de l'école de peinture de Turin, commença en 1755, et qui fut placé au-dessus de cet autel le 3 mars 1760. Quant à l'autel, il fut construit en 1762 par ordre de Charles Emmanuel, pour consoler les Religieux qui n'étaient probablement pas satisfaits de l'affresque. Le grand tableau de la Conception, où l'on voit la Vierge sur des nuages, le premier prophète Elie, d'un côté, et le char d'Acab de l'autre, est l'œuvre de *Corado Giaquinto*, de Molfetta, élève de *Solimene* et de *Conca*, artiste plus renommé comme coloriste, que comme dessinateur.

Le peintre *Giaquinto* fit ce tableau à Rome; il en reçut pour prix cent doubles de Savoie.

Les armoiries des marquis de Priero, qui sont dans cette chapelle construite par Hercule Ludovic de Priero, furent sculptées par *Etienne-Marie Clemente*, auquel on doit aussi le demi-relief qui est dans le baptistère, représentant le Baptême de Jésus et le Père-Eternel, puis les armoiries royales avec deux anges au-dessus de l'ornement du maître-autel. La chapelle qui vient après, dédiée à N.-D. du Carme, fut construite aux frais des Carmélitains, sur le dessin de l'architecte *Feroggio*; celui-ci obtint de la munificence du roi, les marbres dont elle est ornée. Dans la chapelle de Ste-Marie Magdeleine *de' Pazzi*, construite par Baldassar, comte Saluce de Paesana, on remarque un tableau d'*Antoine Milocco*, représentant Jésus-Christ qui apparaît à la Sainte. Nous ne passerons pas sous silence un autre beau tableau, quoique les teintes en soient un peu verdâtres, représentant la V.-M. avec l'Enfant-Jésus, St-Joseph et Ste-Anne. Ce tableau est l'œuvre de l'abbé *Aliberti*, de Turin.

L'orgue de cette église, composé de 1840 tuyaux, fut fait en 1738 par *Calanadra*, de Turin, comme l'indique l'inscription sur l'orgue même.

Il n'y a de remarquable dans le couvent, autrefois Collége du *Carmine*, maintenant Collége-National, que les belles colonnes de la cour. Les souterrains de l'église sont beaux, ils renferment les tombeaux des anciens Carmélitains et de plusieurs collatéraux et maître-auditeurs.

ÉGLISE DE SAINT-ROCH

(Rue Saint-François)

Vis-à-vis de la maison où fut d'abord l'Université de Turin, s'élève l'église de Saint-Roch, laquelle a remplacé l'église de

Saint-Grégoire, dont elle conserve encore le titre comme église paroissiale.

L'église de St-Roch appartient à la Confrérie des Pénitens, qui remplissaient et qui remplissent encore avec une charité admirable, le pieux et pénible devoir d'ensevelir les morts abandonnés.

Cette Confrérie chargea *Lanfranchi* en 1780, d'en dessiner la façade.

C'est alors qu'elle fut érigée en église paroissiale.

L'intérieur de cette église est généralement admiré pour son octogone soutenu par huit colonnes de marbre, surmonté d'une coupole très-élevée.

La balustrade du maître-autel fut sculptée sur le dessin de l'ingénieur *Morari*, en 1745; et dix ans après, *Bernard Vittone* donna le dessin du maître-autel, qui est très-riche en marbres de Valdieri, de Suse, de Frabosa, et en albâtre de Busca.

La statue au-dessus de cet autel, représentant St-Roch, est l'œuvre de *Botto*; le tableau représentant le Saint dans l'attitude de prêcher aux pestiférés, fut peint par *Mari*, ainsi que le tableau que l'on voit dans la première chapelle à droite, représentant la Nativité de la V.-M. Le peintre *Grassi* fit le tableau qui représente la scène au moment où le Saint fut trouvé mort dans la prison.

Perrucca sculpta les ornemens du Baptistère, et *Clemente* sculpta ceux de la petite chapelle, qui est fort belle, dédiée à N.-D. des Sept-Douleurs.

Cette chapelle est vis-à-vis du Baptistère.

Les deux chapelles à côté du maître-autel, sont fermées par une grille en fer.

Cette église a été réparée en 1830; les chapitaux, et le piédestal furent dorés. Les deux peintres, *Radicati* et *Vacca*, peignirent à fresque les quatre Evangelistes qui sont aux quatre angles sous la voûte.

ÉGLISE ET MONASTÈRE DE SAINTE-CROIX

(Place-Carline)

Sur la Place-Carline, près du Collége-Royal des Provinces, on voit l'église et le couvent de Sainte-Croix, occupé par les chanoinesses *Lateranensi*, qui habitaient jadis le monastère de la Miséricorde, près de la Citadelle. Ces chanoinesses, supprimées par la commission exécutive du Piémont, le 22 novembre 1800, furent rétablies avec quelques modifications sur les conditions d'admission à cet Ordre, au retour de la Monarchie de Savoie. L'église, quoique petite et sans façades, mérite d'être visitée, à cause des tableaux qu'elle renferme. Nous citerons celui du chevalier *Beaumont*, la Descente de la Croix, placé au-dessus du maître-autel, et un autre de *Moncalvo*, représentant St-Pierre revêtu des habits pontificaux. Un élève de *Delfino*, *Jean-Baptiste Brambilla*, fit le tableau qui est dans la première chapelle à droite, représentant la Naissance de Jésus-Christ.

L'église est de forme ovale; elle est remarquable pour la di-

stribution de ses belles colonnes de marbre, pour sa magnifique coupole ; le tout exécuté d'après le dessin de *Juvara*. Le clocher fut ensuite restauré par l'ingénieur *Burra*, de Turin.

ÉGLISE ET MONASTÈRE DE LA VISITATION

(Rue de la Providence)

Le monastère et l'église de la Visitation appartenaient anciennement aux Religieuses de St-François de Sales, qui sont maintenant établies dans le monastère de Sainte-Claire ; aux Religieuses de Sainte-Claire ont succédé les prêtres dits les Pères de la Mission.

Le monastère fut fondé en 1638 et l'église en 1661, d'après les dessins de *Lanfranchi*, et non d'après ceux du comte *Amedée de Castellamonte*, comme le rapportent quelques guides. Jean d'Anenthon, évêque de Genève, en posa la première pierre. Nous observerons ici avec M. Cibrario, que *Lanfranchi*, dans la construction des trois églises qu'il a faites à Turin, Saint-Roch, la Basilique et de la Visitation, suivit moins que les autres architectes le goût de son siècle, ennemi des beautés simples et non recherchées.

L'église est très-petite, mais elle est remarquable pour la richesse des marbres, des statues, des stucs dorés et des peintures qui en ornent l'intérieur. *Antoine Milocco* peignit la coupole représentant la Gloire du Paradis et les quatre Vertus. *Ignace Nepote* fit le tableau qui est au-dessus du maître-autel, représentant la Visitation, et c'est un de ses plus beaux tableaux. *Alexandre Trona* fit celui qui représente St-François de Sales donnant les instituts de l'Ordre à Ste-Jeanne Françoise Frémiol de Chantal, qui fonda le monastère. Le tableau sur l'autel à droite, représentant le Sacré-Cœur de Jésus entouré d'anges, est l'œuvre du peintre *Aramborgo*, de Turin.

Dans une petite pièce au-dessous du maître-autel, sont les dépouilles mortelles de dame Matilde de Savoie, princesse qui contribua pour beaucoup à la construction de cette église, et celles de ses descendans, les marquis de *Simiana* et de *Pianezza*. Cette église, qui avait été fermée pendant les premières années de la domination française, fut ouverte de nouveau avec solemnité en 1804, le jour de la fête de l'Ascension.

ÉGLISE DE LA CONCEPTION

(Rue de l'Arsénal)

Cette église, ainsi que le palais et le jardin y attigüs, appartenait aux Pères de la Mission, que Charles Emmanuel Philibert Yacinthe de Simiana, fils de dame Matilde de Savoie, fit venir à Turin. Maintenant elle est la chapelle de l'Archevêché. Le père *Guarino Guarini* donna le dessin de cette église ; le vénitien *Crosato* peignit les affresques de la voûte, et *Sebastien Turino* fit le tableau représentant Anania rendant la vue à St-Paul.

ÉGLISE DITE DES SACRAMENTINES

OU DE L'ADORATION PERPÉTUELLE DU TRÈS-SAINT-SACREMENT

(Rue Saint-Lazare)

Ces Religieuses, dont l'Ordre fut institué à Rome en 1807 par Cathérine Sordini, furent supprimées par le gouvernement français: ayant été rétablies en 1818, elles vinrent à Turin en 1840, sur la demande du comte et de la comtesse Solaro de la Margherita. La petite église et la maison y attigüe ne suffisant pas à ces Religieuses, elles eurent recours à la munificence de la reine Marie Christine, veuve de Charles Félix, et elles obtinrent non seulement d'agrandir leur couvent, mais encore d'élever de l'autre côté de l'édifice une nouvelle église, dont la première pierre fut placée en 1846.

Cette église, construite sur le dessin de l'architecte le chevalier *Alphonse Dupuis*, forme extérieurement un grand corps rectangulaire d'ordre corinthien, sur lequel s'élève un entablement octogone, qui soutient la partie supérieure du temple et la grande coupole. La façade n'est pas encore faite, mais elle doit avoir six colonnes appuyées sur un perron et surmontées d'un fronton. Le côté représente les décorations mêmes de la façade, mais par de simples piliers, et un parapet à balustrades y tient lieu de fronton. Aussi l'aspect en est-il à la foi varié, harmonieux et pyramidal. L'intérieur de cette église présente une rotonde coupée en croix, aux quatre extrémités de laquelle s'élèvent quatre grands arcs qui soutiennent la coupole.

L'arc qui est en face de la porte d'entrée forme l'ouverture du Sanctuaire, derrière lequel il y a le grand chœur des Religieuses, élevé à la hauteur de l'entablement intérieur, ayant la forme d'une ellipse, soutenu par des colonnes et surmonté d'une demi coupole; les deux grands arcs latéraux forment deux grandes chapelles. Il y a entre les quatre arcs quatre ouvertures diagonales, une de ces ouvertures mène à la sacristie et à une porte pour sortir. L'autre est le lieu où les Religieuses reçoivent l'habit de l'Ordre, cérimonie qui a lieu en public. Les deux autres ouvertures forment deux petites chapelles. La lumière pénètre dans ce temple par l'ouverture de la grande coupole, par les ouvertures des cinq absides, par deux fenêtres demi circulaires sur les autels latéraux et par quelques fenêtres du chœur. La décoration est riche, adaptée à l'ordre corinthien et à la majesté du culte auquel le temple est destiné: elle est d'un fond blanc, les ornemens sont en or, les colonnes, au nombre de plus de 50, sont à cannelures, et la plupart isolées; cette décoration est uniforme, la même dans tout l'édifice, et les parties qui en dépendent, tels que le cœur et les apsides, moins grands.

Les colonnes reposent sur une vaste base; l'entablement soutient huit groupes d'anges; la coupole est formée de concavités octogones. Il y a une cha-

pelle obscure ouverte au public, autour de laquelle les Religieuses peuvent assister aux offices divins, dans des galeries, sans être vues. Il n'était pas facile de combiner dans un espace très-borné toutes les commodités des fonctions et du service public, avec les règles sévères de la rigoureuse clausure, et avec les règles particulières du culte des Religieuses. L'habile architecte surmonta toutes les difficultés, et il a d'autant plus de mérite, qu'il songea à la décoration d'architecture et à la distribution des parties, de manière à satisfaire un des vœux du siècle et du pays, en offrant un lieu où les chefs-d'œuvre d'architecture pourront être placés et briller de tout leur éclat, à cause des différens jeux de lumière, et par ce que le temple est propre à recevoir un grand nombre de statues et de bas-reliefs.

Les tableaux des quatre chapelles sont l'œuvre de *Marabotti*, de Mondovi; celui qui est dans la grande chapelle à droite représente N.-D. des Sept Douleurs; celui de la chapelle à gauche représente St-François de Sales; dans la petite chapelle à droite St-Joseph, et dans la petite chapelle à gauche la Conception. Les stucs sont l'œuvre des MM. *Panora* et *Negrini*; la petite lanterne fut peinte au clair-obscur, par *Zalli*. Enfin, lorsque cette église sera achevée, on verra que Charles Albert, qui était connaisseur en architecture, avait raison de dire, la première fois qu'il alla la visiter, qu'elle serait la plus belle église de Turin.

ÉGLISE PAROISSIALE DE BOURG-NEUF

(Rue de Bourg-Neuf)

Les deux églises, celle de N.-D.-des-Anges et celle de Sanit-Lazare ne suffisaient plus depuis longtemps à la population toujours croissante du Bourg-Neuf, étant d'ailleurs l'une et l'autre aux deux extrémités du bourg.

Le dessin de cette église, dédiée à St-Maxime, premier évêque de Turin, fut mis au concours; on choisit le dessin du professeur *Rocco*, qui était alors capitaine dans le corps du génie, mais pour la construction on adopta le dessin de l'architecte *Charles Sada*, de Milan. On en jeta les fondemens en 1845; on en suspendit les travaux pendant trois ans, pour plusieurs motifs, et surtout à cause de la guerre.

Cette église, ou, pour mieux dire, ce temple est remarquable pour sa belle architecture; il est vaste et imposant autant que le permettaient le peu d'espace et les fonds destinés à cet objet; il forme un quarré avec la façade principale, à laquelle on arrive par plusieurs degrès. Les colonnes sont formées de trois pièces de granit, rue Bourg-Neuf; le portique opposé à la façade, se trouve rue Saint-Lazare, et c'est là qu'est le logement du curé.

Le lecteur sera peut-être bien aise de connaître les calculs ci-après de la dépense faite pour la construction de cette église, calculs qui figurent d'après le bilan de la Ville de Turin pour 1851.

Prix des travaux calculés dans la première expertise fr.	558,000
Dépense pour travaux proposés	284,000
Intérêts de la retenue faite aux entrepreneurs	9,000
Frais d'inspection . .	6,000
Total fr.	857,000

Moyens pour faire face à la dépense.

La commission paya fr.	290,000
La Ville donna en 1848	49,000
Elle alloua en 1849 et 1850 la somme de	294,000
Total fr.	633,000

La Ville retira pour restant de fonds 2,859 fr. 74 c.; elle porta sur son actif de 1849 les offrandes à percevoir pour le montant de 13,225 fr.

Le Conseil délégué, en proposant encore d'allouer la somme de 100 mille francs, ne délibéra pas, si pour les dépenses ultérieures de tous les travaux, et pour celles des objets nécessaires que l'on devrait calculer avec les 200 mille francs, l'on demanderait le concours des habitans inscrits dans cette paroisse. La Ville avait déjà contribué à cette œuvre importante pour la somme de 60 mille francs, payée à la commission; elle y contribua en outre pour la somme de 89 mille francs, avancée par les finances, en vertu d'un brevet royal du 27 novembre 1847.

Les deux façades latérales ont chacune six colonnes d'ordre corinthien, avec les chapitaux en pierre de *Vigiù*, avec de simples feuilles à l'extérieur, et à l'intérieur ils ont des feuilles sculptées et de stucs; les colonnes sont aussi de stucs.

Une belle coupole d'une construction hardie, s'élève au centre de l'église; elle est soutenue par seize colonnes, qui laissent autant d'intervalle occupé par dix-huit grandes fenêtres, et seize niches où l'on placera des statues. Quelques hommes de l'art ont trouvé cette coupole trop élevée; mais ils la jugeraient différemment, en l'observant du point principal de la façade.

L'intérieur de l'église est très-riche de stucs; il y a deux grandes chapelles latérales; on y voit peints quelques épisodes tirés de St-Bernard et de St-Anselme, auxquels l'église est dédiée. Le chœur est décoré comme l'église; on y voit trois tableaux formant un seul sujet, c'est-à-dire St-Maxime prêchant au peuple: des deux côtés, il y a deux grandes tribunes pour l'orchestre. L'apside est éclairé au moyen d'une ouverture pratiquée dans la voûte; ce qui produit un bel effet. La coupole a 45 mètres de hauteur; la largeur de l'église est de 40 mètres, et sa longueur de 60 environ.

Nous parlerons maintenant de quelques peintures à fresque, que la Municipalité de Turin y fit faire par des artistes du pays.

Il y a dans l'apside du chœur une peinture qui représente St-Maxime (à qui le temple est dédié), au moment où il exhorta les habitans de Turin à se défendre contre Attila, qui était aux portes; cette peinture est l'œuvre du ch. *François Gonin*, qui y peignit aussi les quatre Evangélistes.

Le tableau au-dessus de la grande porte, représente Saint-Maxime conduisant les prisonniers piémontais de France en Italie, les engage à implorer le

secours de Dieu, pour supporter les fatigues du voyage, et leur montre de loin les plaines d'Italie. M. *Camino*, chargé de faire cette peinture, s'associa M. *Gastaldi* pour cette œuvre.

Les deux autres lunettes des chapelles latérales et la coupole, furent peintes par *Paul Morgari* et *Louis Quarenghi*; celui-ci peignit, dans la lunette au couchant, St-Bernard de Mentone, au moment où il jette les fondemens de l'hospice qui porte son nom, et qui fut construit sur les ruines d'un temple érigé à Jupiter. L'autre lunette qui est vis-à-vis, peinte par M. *Morgari*, représente St-Anselme d'Aoste, primat d'Angleterre, archevêque de Cantorbéry, qui, au moment de mourir dans l'abbaye de St-Edmond, témoigne à ses Religieux, le désir qu'il a de vivre encore quelque tems, pour achever son ouvrage sur l'Origine de l'âme (sujet très-difficile sous plusieurs rapports).

Dans la partie supérieure de la coupole, il y a une grande peinture représentant le Père Eternel dans sa gloire; la figure du Père-Eternel est vraiment majestueuse et bien placée.

La commission pour les stucs (comme il n'y a pas d'autre ornement peint), fut donnée à quatre artistes, c'est-à-dire aux MM. *Diego*, *Gibelli*, *Marinoni* et *Isella*. Les lunettes ont huit mètres de largeur et quatre de hauteur.

Après avoir décrit les objets d'art qui suffiraient pour attirer l'attention sur cette église, nous ne devons point passer sous silence le superbe monument de sculpture, qui sera placé sur le maître-autel.

Un comité promoteur qui fut formé pour cet objet, a choisi le sujet de *Descente de la Croix*, en sept figures plus grandes qu'au naturel, imaginé et composé par l'habile sculpteur *Etienne Butti*.

Les fonds nécessaires pour élever un monument si grandiose, sont fixés à 90 mille francs; 80 mille francs sont destinés à l'acquisition du groupe, 10 mille francs à la construction du maître-autel, laquelle a déjà été confiée au même sculpteur *Butti*, par des conventions faites.

La propriété du groupe restera d'une manière absolue et exclusive à l'église de Saint-Maxime.

ÉGLISE DE SAINT-LAZARE

(Rue Saint-Lazare)

Cette petite et simple église est desservie par les *PP. Minori Osservanti* réformés, les mêmes Religieux qui sont au couvent de Notre-Dame des Anges; elle est une succursale de cette paroisse. Cette église fut construite en 1777; il y a trois autels. Le jardin attigü à l'église, et dont jouissent les Religieux, servait autrefois de cimetière.



ÉGLISE DE LA *GRAN MADRE DI DIO*

(Au-delà du pont de Pô)

Cette église, comme l'indique l'inscription sculptée en gros caractères sur le fronton, rappelle une époque mémorable dans l'histoire du pays, c'est-à-dire la fin de la domination étrangère, et le retour désiré des princes de Savoie :

Ordo populusque Taurinus
Ob adventum Regis.

Victor Emmanuel posa solennellement la première pierre de ce temple le 2 juillet 1818, en présence des Décurions, du cardinal Solaro, et d'une foule immense de peuple.

L'architecte le chevalier *Bonsignore* donna le dessin de ce temple, en prenant pour modèle l'ancien Panthéon de Rome, et plaçant le clocher dans une des maisons attigües. L'entablement sur lequel il s'élève, les degrés qui y conduisent, la rotonde de la *Gran Madre* et le péristyle soutenu par de grosses colonnes en pierre, sont d'un style grave et majestueux; on ne peut s'en faire une idée exacte qu'en le voyant. Ce temple serait encore plus beau et plus conforme au génie du Christianisme, s'il était d'architecture gothique. Mais les architectes, surtout les architectes italiens, ne sauraient s'éloigner des modèles que nous ont laissés les Grecs et les Romains, modèles sans doute précieux, mais qui convenaient mieux au paganisme. Il paraît, dans tous les cas, qu'il aurait été à propos de placer l'autel au milieu de l'église plutôt qu'au sommet; ce qui aurait été plus en rapport avec la forme de la rotonde et avec la majesté du rite catholique. Les deux statues colossales en marbre, qui sont des deux cotés des degrés, représentant la Foi et la Religion, sont toutes deux l'œuvre de *Chelli*, de Carrare. La statue de la Religion est beaucoup plus belle que celle de la Foi, on dirait presque qu'elle est d'un autre sculpteur.

L'intérieur de ce temple ne répond point, à dire vrai, à la majesté de l'extérieur. Il y a trois autels, dont le plus grand est dédié à la *Gran Madre di Dio*, et les deux latéraux, à St-Marc et à St-Léonard, auxquels était dédiée l'ancienne église, à laquelle celle-ci a été substituée. Mais ces autels sont mesquins et incommodes à cause des deux colonnes colossales destinés à soutenir la vaste coupole, colonnes qui les cachent presque entièrement.

Les statues que l'on voit dans l'intérieur de l'église, sont, St-Victor, sculptée par *Bruneri*, St-Charles, par le prof. *Bogliani*; Marguerite de Savoie, par *Moccia*, sarde; la *Gran Madre di Dio*, statue colossale qui est au-dessus du maître-autel est de *Gajazzi*, aussi sarde; le Bienheureux Amédée, est de *Canigia*; St-Marc, de *Chialli*; enfin St-Jean Baptiste, de *Bogliani*.

Cette paroisse étend sa juridiction sur tout le territoire qui formait l'ancienne paroisse de Saint-Marc et de Saint-Léonard.

Sous ce temple à droite, on a pratiqué un enfoncement où l'on

expose les cadavres abandonnés, trouvés par hazard, et que l'on avait coutûme de placer dans un autre enfoncement qui existe encore, dans la cour dite *del Burro*, attigüe à l'Hôtel-de-Ville.

Ce temple a coûté deux millions et demi environ, dûs en grande partie à la libéralité de Charles Félix, et qui pouvaient sans doute suffire pour faire un plus beau temple.

ÉGLISE DES CAPUCINS

En suivant la colline, qui est à la droite du temple que nous venons de décrire, l'on trouve sur son sommet le couvent qu'on appelle *del Monte*, et l'église des Capucins, qui fut bâtie sur l'emplacement même où s'élevait une forteresse avec tours et bastions, dite *Motta* ou *Bastia*, qui servait à la défense du passage du pont.

Charles Emmanuel I ayant acheté ce lieu, qui avait été donné comme fief à des particuliers, voulut y élever une église, et il en confia le dessin à *Bernard Vittozzi*, qui adopta la croix grecque.

L'intérieur de cette église, où l'on trouve d'abord une grille en fer, est plus riche que ne le permet l'ordre modeste des Capucins, et la simplicité de leurs églises. Mais il faut songer qu'elle fut érigée par la munificence d'un roi, qui la donna à des Capucins qu'il fit venir en 1590.

L'église est ornée de marbres et de stucs; le tabernacle est enrichi d'agathes, de lapislazzuli, riches ornemens, comme nous l'avons déjà dit, que l'on ne trouve pas dans les autres églises de cet Ordre.

Il y a aussi quelques beaux tableaux qui méritent une attention particulière, et dont quelques voyageurs distingués ont fait mention. Le tableau qui est au-dessus du maître-autel, représentant l'Assomption, est l'œuvre de *François Mazzuchelli*, dit *Morazzone*. Derrière cet autel il y a une statue de la V.-M.

Le tableau représentant la V.-M., l'Enfant-Jésus, St-François d'Assise, St-Laurent et St-Antoine de Padoue, est dû au pinceau de *Jean-Baptiste Crespi*, dit le *Cerano*, de Milan, le même artiste qui éleva la statue colossale de St-Charles Borromée, près d'Arona; à la droite de cette chapelle, il y a une petite chambre où l'on conserve les dépouilles mortelles du capucin Ignace de Santìa, qui va être canonisé.

Dans la chapelle à gauche, le tableau représentant le martyre de St-Maurice et de ses compagnons, le Sauveur avec la croix, et des anges qui portent des palmes et des couronnes, fut peint par *Guillaume Caccia*, connu ordinairement sous le nom de *Moncalvo*, artiste qui sait compenser les défauts de dessin, par la fraîcheur du coloris. *Etienne-Marie Clemente* sculpta en bois les statues des Saints de l'Ordre, c'est-à-dire, Antoine, Fidèle, Félix et Séraphin; statues plus grandes qu'au naturel, placées dans les quatre niches sous la coupole; au-dessous de ces niches, il y a un petit autel avec quelques peintures représentant la Passion de Jésus-Christ.

Celle qui représente J.-C. au Jardin des Oliviers et l'autre le Couronnement d'épines, sont l'œuvre de *François Meiler*: les autres peintures vers la grande porte, sont d'*Ignace Nepote* et de *Joseph Duprà*. Le peintre *Radicati* fit les affresques de la voûte; *Laurent Georgis* et *Jean-Antoine Ferraris* ornèrent à leurs frais les autels des deux grandes chapelles latérales, comme l'indiquent les deux inscriptions qui s'y trouvent.

Parmi les tombeaux les plus remarquables, nous citerons celui du comte Philippe de Aglié, qui, fatigué, comme il le dit lui-même, des dignités qui lui venaient de la France, refusa les honneurs que lui offrit le cardinal de Richelieu, et s'opposa à la cession du fort de Montmeillant, que Louis XIII demandait avec trop de hauteur.

Cet asile de la piété fut plusieurs fois en proie aux maux de la guerre, et la façade de l'église où l'on voit encore quelques boulets de canon, en porte l'empreinte.

En 1639, le prince Thomas y fit faire des fortifications, que les Français prirent d'assaut, en souillant l'église du sang des vaincus, et en commettant les excès les plus honteux. En 1690, les soldats piémontais occupèrent le couvent, et en 1703, on fut sur le point de le démolir, pour empêcher l'ennemi de s'y retrancher, et de battre de cette hauteur la ville qui est au-dessous. En 1799, tandis que les Français commandés par le général Fiorella, occupaient Turin, les Austro-Russes s'emparèrent du Mont des Capucins, et y placèrent des batteries pour forcer la ville à se rendre, ce à quoi ils parvinrent. En 1802, les Ordres religieux ayant été supprimés, le couvent des Capucins fut transformé en collége: en 1816, le gouvernement l'acheta de nouveau pour le rendre aux Capucins; ils y rentrèrent en 1818. Enfin, en 1840, Charles Albert ordonna qu'on agrandît le couvent pour y établir une infirmerie. Les Religieux par reconnaissance y placèrent son buste avec une inscription, et donnèrent à cet hôpital le nom de *Valetudinarium Albertinum*. Ce couvent, le plus grand que les Capucins aient dans les Etats-Sardes, peut loger environ 90 Religieux, prêtres ou laïques: et il possède une riche bibliothèque.

ÉGLISE DE LA *CROCETTA*

A peu de distance de Turin, au sud-ouest, on voit la petite église de la *Crocetta*, dont la première pierre fut placée par le cardinal Maurice de Savoie, en 1617, comme le rapporte l'inscription suivante:

Deiparæ Virginis de Cruce
Carolo Emmanuele Sabaudiæ Duce
Patre regnante
Mauritius Cardinalis filius
Primum lapidem posuit
Anno MDCXVII.

Cette église fut donnée d'abord, c'est-à-dire en 1679, aux Religieux déchaussés de la Trinité; mais avant 1738, elle était déjà érigée en paroisse, elle l'est encore aujourd'hui.

Il y a deux chapelles, outre le maître-autel.

Le tableau qui est au-dessus, et qui représente le tombeau de Jésus-Christ est, à ce que l'on dit, de *Tintoret*: les deux autres appendus aux parois, dont l'un, qui est à droite, représentant l'institution du St-Sacrement, et l'autre à gauche, le Lavement des pieds, sont dûs au pinceau de *Félix Cervetti*, qui les fit en 1751.

A côté de cette église, il y a le jardin de l'Académie d'Agriculture, duquel nous parlerons plus tard.

ÉGLISE DE *SAN SALVARIO*

Vis-à-vis du château-royal du Valentin, on voit l'église et le couvent de St-Salvaris ou Salvatore; petite église qui fut construite en 1646, par ordre de Marie Christine, d'après le dessin du comte *Amédée de Castellamonte*, pour y loger les Religieux dits *Servi di Maria*

Il y a dans cette petite église, un tableau qui mérite de fixer l'attention; car on croit avec quelque fondement, qu'il est l'œuvre de *Bassano*; il représente S. Pellegrino Laziosi, et est placé au-dessus de l'autel dédié à ce saint.

La peinture du maître-autel, représentant St-Valentin et Ste-Christine, est l'œuvre du chevalier *François Cayro*.

La statue de N.-D. des Sept Douleurs, est l'œuvre du prieur *D. Salvatore Guarnerio*, de l'Ordre des Chanoines réguliers de St-Pierre de Rome. *Jean-Etienne Robatto*, de Savone, peignit à fresque dans la chapelle de N.-D. des Sept Douleurs, dans la petite coupole, une multitude de petits anges qui portent divers instrumens de la Passion de Jésus-Christ.

Lorsque les Religieux, dits *Serviti*, s'installèrent dans le couvent de St-Charles, ils furent remplacés par les Sœurs de la Charité, qui y établirent leur noviciat.

Nous devons un tribut d'éloges au comte Montegrandi, et à la Confrérie de la Trinité, pour y avoir établi deux petits hôpitaux, l'un pour les chroniques, et l'autre pour les convaléscens.

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DU *PILONE*

En 1644, ainsi que le raconte le chev. Cibrario dans son histoire de Turin, on voyait sur la rive droite du Pô, le long de la colline au nord-est de la capitale, à la distance d'un mille, un moulin dit *delle Catene*. Près du moulin s'élevait un pilon ou oratoire sur lequel était peinte la V. de l'Annonciation. Le 29 avril de la même année, une femme, nommée Marguerite Molar, se dirigeait avec sa fille, agée de 11 ans, vers le moulin, portant un sac de blé

qu'elle allait faire moudre. La mère étant arrivée devant l'image de la V., s'inclina devant cette image sacrée, et y fit une fervente prière. Etant entrée ensuite dans le moulin, et y ayant déposé son sac de blé, elle s'arrêta, appuyée sur le coude au recipient de la farine, tandis que son enfant cherchant à s'amuser, poussa une petite porte près de la roue, s'avança sur le pont formé d'une planche étroite sans parapet. Mais, glissant sur cette planche humide, elle tomba dans le courant qui était au-dessous. La mère et le meunier jetèrent des cris d'effroi et appellèrent au secours; mais la malheureuse petite s'étant embarrassée dans la roue, qui la souleva trois fois et trois fois la replongea dans l'eau, on la croyait perdue. La mère ne désespéra pas, et, faute de tout secours humain, elle se confia en la puissance divine, se jetant aux pieds de la V.; et avec cet enthousiasme qu'inspire la foi, elle lui demanda la grâce de lui rendre sa fille. Cependant une foule de personnes était accourrue, et s'empressaient de la chercher de tous côtés; mais en vain. Personne ne trouvait la malheureuse jeune fille noyée dans ce courant rapide, qui, dans cette saison, avait considérablement grossi. Une heure s'était déjà écoulée depuis l'instant où elle était tombée dans l'eau, et on ne s'attendait plus qu'à trouver un cadavre déchiré et difforme, quand la mère crut voir une matrone aux traits célestes, qui s'étant élancée du pilon et marchant sur l'eau jusqu'au milieu du courant, se baissa comme pour tendre la main à une personne qui s'y noyait. Alors tout-à-coup on voit s'élever du milieu de l'eau cette jeune fille et y rester debout comme une statue au milieu des eaux turbillonnant autour d'elle, alors les spectateurs accourus sur les bords du canal, criant au miracle: une barque arriva près d'elle et la ramena saine et sauve au rivage.

La piété des fidèles éleva aussitôt autour de ce pilon une chapelle, qui fut ensuite transformée en une église, à laquelle on donna le nom de Sanctuaire de N.-D. du Pilon.

Madame-royale Christine de France, fit élever le maître-autel qui est d'un marbre très-fin; et elle pourvut l'église de tous les objets qui servent au décor et à la pompe du culte.

Un sentiment de piété y conduisait souvent le prince Thomas et son fils Emmanuel Philibert.

Les peintures qui ornent le Baptistère sont l'œuvre du célèbre *Vacca* (piémontais).

Le maître-autel est sur le même pilon dont nous avons parlé, qui porte l'image de N.-D. de l'Annonciation.

Il faudrait mettre cette église à l'abri des inondations du Pô, afin de ne pas voir se renouveller ce qui arriva en 1839, lorsqu'on fut obligé d'entrer en barque dans l'église pour retirer du tabernacle le St-Sacrement.

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE CAMPAGNE

Si cette petite église placée au-delà du Bourg-Dora, sur la route qui conduit à la Vénérie, n'offre rien de remarquable quant à son architecture, les faits qu'elle rappelle la rendent intéressante.

C'est là que campait Annibal lorsqu'il assiégeait la ville des *Taurini;* c'est de là que le grand Constantin s'avança contre Mezence; c'est encore là que le prince Eugène commença à attaquer les Français en 1706; de là commença sa grande victoire. C'est dans le couvent des Capucins, attigü à cette église, que fut enseveli le maréchal de Marsin, qui avait été blessé mortellement à cette bataille.

Victor Amédée y fit placer une inscription qui avait disparu, mais qui fut replacée en 1840 par les Capucins. Cette inscription nous paraît digne d'être rapportée:

D. O. M.
D. Ferdinando . De Marsin . comiti
Franciæ . maresciallo
Supremi . Galliæ . Ordinis . Equiti . Torquato
Valentinarum . Gubernatori
Quo . in . loco
Die . VII . septembris . MDCCVI
Inter . suorum . cladem . et . fugam
Exercitum . et . vitam . amisit
Æternum . in . hoc . templo . monumentum.

Avec le maréchal Marsin furent aussi ensevelis dans ce couvent quelques preux officiers français, tels que M. Laferrière, lieutenant-colonel du régiment dit *Vaisseau-Royal*, tué par un hussard impérial; M. La Vecra de la Gascogne, capitaine des grenadiers au régiment de Turenne, tué d'un coup de canon dans la métairie du marquis de St-Thomas; M. Marsillac du Poitou, capitaine au régiment de Mursily; le chevalier Carcado, maréchal de camp et d'armée; M. Gaston de Montroc, capitaine des grenadiers au régiment de Berris; et enfin M. de . . . . . capitaine des cuirassiers, blessé dans cette bataille et mort au couvent.

Entrons maintenant dans l'église. Des cinq autels qui y sont, le maître-autel mérite de fixer l'attention. Cet autel dédié à N.-D. de l'Annonciation, est orné de riches sculptures en bois. On y voit deux tableaux qui représent, l'un, St-Joseph, et l'autre, le Bienheureux Amédée; et au-dessus, les armoiries de Savoie. A droite en entrant, il y a deux autels dédiés, l'un, à St-Fidèle, martyr (capucin), et l'autre, à St-Félix et au nom de Marie.

A gauche il y a les autels dédiés à St-Antoine, à St-François d'Assisi et au Bienheureux Laurent de Brindisi, de l'ordre des PP. Capucins. Dans ces derniers tems cette église a été agrandie, et le nombre des autels fut porté à cinq, par la construction de l'autel du Bienheureux Laurent et celui dédié au nom de Marie.

Nous recommandons l'attention du voyageur sur le tableau qui se voit au-dessus de cet autel, ouvrage très-remarquable d'*Antoine Vandyck*. C'est M. Paul Campana, qui, en 1849, fit ce précieux cadeau à l'église de Notre-Dame de Campagne.

Au-dessous de la nouvelle construction on a fait una chapelle souterraine, autour de laquelle il y a des niches pour y mettre les cadavres des capucins du couvent. La nouvelle façade de l'église est d'un style vague et élégant.

Le père Nicolò de Villafranca di Piemonte, curé de cette église, a trouvé le moyen d'ouvrir, en 1848, une école pour les enfans de sa paroisse; et avec son attitude et son zèle, il y a maintenant dans cette école 150 enfans nourris, et plusieurs même habillés.

TEMPLE DES VAUDOIS

(Stradale del Re - *Allée des Platanes*)

Ce temple, dont la première pierre fut placée le 29 octobre 1851, a été érigé d'après les dessins de l'architecte *Louis Formento*, sur une échelle de 45 mètres de longueur, 18 de largeur et 16 de hauteur.

L'architecture de ce temple est remarquable pour la pureté de son style gothique, et pour la légèreté et la grâce de l'ensemble; nous le conseillons aux artistes qui, pour un amour déplacé des modèles grecs, négligent ordinairement ce genre d'architecture, qui cependant convient mieux aux églises chrétiennes.



PLACES DE TURIN

Turin peut s'énorgueillir avec raison de ses places, qui feraient l'ornement de toute autre capitale quelque brillante qu'elle fût. Presque toutes ces places ont de vastes et superbes portiques pour la commodité des habitans, qui peuvent s'y promener pendant l'hiver à l'abri des injures et des variations de l'athmosphère; elles sont si régulières et si en harmonie avec les rues et avec l'architecture des maisons, que Turin parait d'abord ne former qu'un seul édifice. Le voyageur qui entre pour la première fois à Turin par le pont de Pô, et qui voit s'étendre devant lui la place Victor-Emmanuel, puis la longue et large rue de Pô, qui aboutit à Place-Château, sera frappé d'étonnement à ce spectacle, surtout s'il y entre la nuit; sa surprise ne sera pas moindre si, entrant par la Porte-Neuve, il embrasse d'un regard la place qui précède cette porte, puis plus loin, celle de St-Charles, où s'é-

lève comme un géant, la statue équestre d'Emmanuel Philibert, et enfin la vue du Palais-Royal, qui termine le magnifique panorama.

En un mot, de quelque part que l'on entre, Turin présente un spectacle ravissant par la grandeur et la symétrie de ses places. Nous en décrirons un peu au long les principales, ayant soin de faire mention des évènemens dont elles furent le théâtre, et qui peuvent ajouter l'intérêt historique à la beauté architecturale du lieu.

PLACE-SAINT-JEAN

Cette place, la plus ancienne de Turin, a la figure d'un rectangle, bornée au nord par les écuries royales, au couchant par la rue de la Basilique, et au sud par celle du Séminaire; sa largeur est de 43 mètres, et sa longueur de 68.

Il y a peu d'années, cette place était le lieu du marché de l'herbage et de la volaille.

Le côté vis-à-vis de la cathédrale est orné de portiques soutenus par des colonnes, portiques qui furent construits vers l'an 1622, par ordre de Charles Emmanuel I, qui accorda des priviléges à ceux qui feraient bâtir suivant un dessin uniforme donné par lui. La coupole de la chapelle de la Sainte-*Sindone*, qui s'élève derrière l'église de St-Jean, le clocher de cette église, les maisons qui sont au nord, donnent à l'ensemble de la place, un aspect varié et pittoresque que l'œil de l'artiste saura facilement discerner.

PLACE-ROYALE

Cette place, qui s'étend devant le palais du roi, est séparée de la Place-Château par une superbe grille en fer, dont le dessin fut donné par le chevalier *Palagi*. Cette place a 104 mètres de longueur; sa largeur est de 99 mètres.

Il y avait sur cette place avant 1659 deux corps de bâtiment où se trouvaient la fonderie et l'Arsénal; et lorsqu'à cette époque ils furent démolis, on y éleva un beau pavillon octogone orné de colonnes, sous le péristyle duquel était logé un corps de garde. En 1801, comme nous l'avons déjà dit, on le démolit par ordre du gouvernement français.

Sur les deux grands piliers de la grille, à l'entrée de cette place, s'élèvent les deux jolies statues equestres de Castor et Pollux, œuvre de *Sangiorgio*, que nous avons décrite à l'article du Palais-Royal.

PLACE-CHATEAU

Cette place, qui fut le centre des principaux quartiers de la ville, est entourée de portiques, excepté du côté où s'élève le Palais-Royal; ces portiques s'appellent tantôt de St-Laurent, de la Foire ou des Ministères. Ceux de St-Laurent prennent le nom de l'église attigüe au palais du duc de Gênes, à laquelle ils aboutis-

sent; ceux qui s'étendent de la rue des Guardinfanti jusqu'à la rue de Pô, sont les portiques de la Foire, parce que le marquis de St-Germano, qui en était le propriétaire, avait le droit d'y tenir une foire deux fois par an, c'est-à-dire en carnaval et au mois de mai; enfin ceux qui vont de la rue de Pô jusqu'au pavillon du Palais-Royal, s'appellent portiques du Théâtre ou des Bureaux.

Charles Emmanuel I voulant faire disparaître l'inégalité des maisons qui s'élevaient à des hauteurs différentes, ou d'une différente architecture, surtout du côté du midi, chargea son ingénieur et architecte, le capitaine *Antoine Vittozzi* (d'Orvieto) de faire un dessin uniforme avec de grands portiques, et ordonna aux propriétaires de rebâtir les maisons selon le nouveau dessin, ou de les vendre à ceux qui voudraient les reconstruire, en leur permettant toutefois d'occuper gratuitement une partie de la place pour la construction des portiques. Pour hâter cette entreprise, il fit commencer, à ses frais, des portiques surmontés d'une galerie ouverte, et en fit don aux propriétaires des maisons qui se trouvaient derrière les portiques, avec l'obligation d'y bâtir au-dessus, au moins deux étages. Cette place ne comprenaient d'abord que le petit espace qui est devant le château; mais lorsqu'on démolit le pavillon qui joignait le Palais-Madame au Palais-Royal, alors l'espace fut augmenté de la Place-Royale, ou pour mieux dire les deux places n'en firent qu'une. La place s'augmenta de moitié au levant, et le Palais-Madame se trouva au centre de la place, lorsqu'on compris le Bourg de Pô dans la ville.

A l'époque de la domination française, on eut un moment l'intention de démolir le château; mais heureusement Napoléon s'opposa à ce dessin digne des Vandales; d'autant plus que la rue Doragrossa n'est point sur le prolongement de la rue de Pô, mais plutôt sur celui de la rue de la Zecca.

La Place-Château a 166 mètres de largeur et 225 de longueur. Il y a quelques années qu'elle fut débarrassée des hangars que l'on y voyait de tous côtés, et qu'elle fut mise à un niveau régulier.

Il est impossible de peindre par la parole la beauté de cette place; il faudrait pour cela le pinceau de l'artiste; mais elle serait encore plus admirable si l'on achevait, d'après leur ancien dessin, les quatre façades du château. Ceux qui voudraient connaître quelle était l'ancienne forme de cette place, peuvent la voir dans le tableau qui se trouve dans la première chambre de la *Pinacoteca* nationale; tableau où l'on voit un grand géant de bois ayant le bras armé d'un bâton: nous allons en dire le motif.

Cette place fut jadis le théâtre de tournois et de nobles luttes, parmi lesquelles on cite d'une manière particulière le duel qui eut lieu en 1447, entre Jean Bonifacio, chevalier errant, et Jean de Compeys, sire de Thorein, chambellan du duc de Savoie. Ces deux fous se battirent à pieds et à cheval pendant plusieurs jours, pour se disputer l'emprise qu'ils portaient tous deux; et après s'être bien battus, ils obtinrent les mêmes louanges dans

les lettres patentes du duc. La postérité se souciera fort peu de savoir lequel des deux était moins fou.

Le géant de bois dont nous avons parlé, servait presque de but dans les courses dites du *Saraceno*, que l'on faisait sur cette place pour l'amusement du prince et des courtisans. Si le cavalier qui s'élançait, la lance en arrêt, contre le géant, ne le frappait pas à la poitrine, mais à quelque extrémité du corps, la machine, par un mouvement soudain, donnait un coup de bâton au maladroit qui ne l'avait pas frappé à la poitrine.

Deux autres fous parurent en 1607, sous les noms, l'un de chevalier *Prodicleo*, l'autre sous le nom d'*Aliteo*, qui se donnaient le titre de chevaliers d'amour, et défiaient à la lance tout homme armé qui voudrait s'opposer à la vérité de ce qu'ils disaient, c'est-à-dire que leur inconstance et leur peu de mérite proviennent de ce que leurs hommages son dédaignés.

Si ces tournois et autres usages pas moins bizarres, tel que celui de conduire sur un âne le mari qui se laissait battre par sa femme, ont disparus, on a conservé l'usage d'allumer sur cette place ce grand feu, dit *falò*, la veille de la fête de St-Jean-Baptiste.

L'origine de cet usage se perd dans l'obscurité du paganisme, et il est raconté de différentes manières par les savans qui ont le privilége de tout savoir, même ce qui n'a jamais été : les uns disent que cet usage rappelle les sacrifices humains que faisaient les Druides ; d'autres disent que c'est un feu de joie en l'honneur de St-Jean-Baptiste, patron de la ville. Ce qui est certain, c'est que les Turinais n'oublièrent jamais d'allumer ce feu de joie à la grande satisfaction des gamins de Place-Château, qui en tirent parti (1).

PLACE-SAINT-CHARLES

Cette place s'appelait anciennement Place-Royale, ensuite Place-Napoléon, ce qui indiquait la domination étrangère, et maintenant Place-St-Charles, du nom d'une des deux églises qui s'élèvent à l'entrée de la rue qui conduit à Porte-Neuve, et que déjà du tems de *Gemelli Carrer* (napolitain), l'on regardait comme la plus belle place des villes d'Italie, après celle de St-Marc de Venise.

En effet, son étendue, l'architecture des palais uniformes qui l'entourent, la largeur et la symétrie de ses portiques qui décorent des trophées sculptés sur les piliers, le monument colossal qui s'y élève au milieu, le point de vue ravissant qui s'offre au spectateur, soit qu'il se tourne

(1) *La gravure, faite sur le dessin du célèbre artiste* Bossoli, *représente fidèlement cette magnifique place, et cette gravure se vend chez* M. Maggi, *éditeur-marchand-d'estampes, rue de Pô, n° 56.*

vers le Palais-Royal, ou vers Porte-Neuve, lui donnent un aspect de grandeur et d'élégance, qui est plus que rare, qui est unique. Le dessin de cette place fut donné par le comte *Charles de Castellamonte;* ses vastes portiques furent construits par ordre de Charles Emmanuel II, et embellis plus tard par Charles Emmanuel III, et par Charles Albert, qui, en 1844, ordonna par un décret l'embellissement général de la ville.

Cette place, à laquelle aboutissent six belles rues tirées au cordeau, a 167 mètres de longueur et 77 de largeur; les portiques ont une largeur de 7 mètres et demi, et une hauteur de 7 mètres et 42 centimètres; leur longueur de chaque côté, est de 150 mètres. Les colonnes qui soutiennent les portiques, sont d'ordre toscan, et tirées d'une carrière qui est dans la combe de Suse; mais comme on s'est apperçu que le marbre ne résistait pas aux injures de l'air, on fut obligé de faire un pilier en maçonnerie entre les colonnes, pour assurer la solidité des maisons qui sont au-dessus. La statue équestre de cette place, est l'œuvre de *Marochetti*, d'origine piémontais, et qui, par ce monument, a acquis une célébrité européenne; cette statue équestre a été fondue à Paris où cet artiste avait fixé son séjour. Le piédestal qui la soutient, est de granit, et orné de bas-reliefs, dont l'un représente la bataille de Saint-Quintin, et l'autre, au levant, le traité de Château-Cambresis, par lequel Emmanuel Philibert recouvra ses Etats.

La beauté de ces bas-reliefs, est telle, que les connaisseurs disent qu'elle efface celle de la statue même.

Il est donc à regretter que les gamins de la capitale aient endommagé ces bas-reliefs, en en mutilant quelques parties.

Le prince est dans l'attitude d'arrêter le cheval et de remettre l'épée dans le fourreau, pour indiquer que le vainqueur de la bataille de St-Quintin, ayant reconquis ses Etats, ne songeait plus qu'aux arts de la paix; et c'est ce qu'il fit. Son armure est parfaitement semblable à celle qu'il avait à la bataille de St-Quintin, et que l'on conserve dans la Galerie des armes.

Quelques artistes se sont demandé de quelle race pouvait être le cheval, dont il serait maintenant difficile de trouver l'égal; mais dans les tableaux de ces temps-là nous voyons souvent des chevaux semblables, chevaux dits normands, que l'on réservait pour la guerre, destinés à porter le poids des lourdes armures, et à en être eux mêmes couverts en partie. Le mouvement en arrière de la tête et du cou n'est peut-être pas naturel, car il ne peut être produit par la bride lâchée sur le cou du cheval; mais je dirai comme Horace, *ubi plura nitent*, *non ego paucis offendar maculis.*

D'autres ont critiqué la posture du prince, dont la main levée pour remettre l'épée dans le fourreau, cache en partie le visage du héros, et représente un mouvement instantané, qui ne convient pas au caractère monumental de la sculpture. Quant à nous, nous ferons observer que beaucoup de statues grecques sont dans une posture semblable. D'ailleurs, nous applaudi-

rons au génie de Marrochetti qui ne voulut consulter que le vrai, et qui fit un chef-d'œuvre, que plus on regarde, plus on trouve admirable, et qui, de l'avis de tous, est un des plus beaux monumens, non seulement de la capitale, mais de toute l'Europe. Cette statue, compris le piédestal, a 8 mètres et 62 centimètres de hauteur (1).

PLACE-DE-CARIGNAN

Cette place, dont l'emplacement appartenait jadis à la Compagnie de Jésus, a, d'un côté, le palais, et de l'autre, le théâtre du même nom. Les beaux palais qui l'entourent donnent à cette place un aspect très-pittoresque. Elle a la forme d'un carré long. Anciennement c'est là que les agens de change se réunissaient, comme aujourd'hui à la Bourse.

PLACE-CARLINE

Cette place, où se tient le marché du vin, est carrée, et elle ne le céderait en rien aux autres places de la ville, si on la débarrassait des hangars qui l'obstruent, et si la symétrie des maisons qui l'entourent n'était pas gâtée par les écuries de la Poste; en effet ces maisons sont fort belles, et si l'église de Ste-Croix avait une façade, cette place aurait un aspect magnifique.

Cette place fu faite en 1678 sous le règne de Charles Emmanuel II; elle a 68 mètres de largeur et sa longueur est de 168 m.

PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE

Cette place, qui servait encore il y a quelques années de marché aux herbes, est de forme rectangulaire, entourée de portiques faits d'après le dessin que le premier architecte du roi, le comte *Bénoît Alfieri*, en donna en 1755. Ces portiques ont 7 mètres et 75 centimètres de hauteur, leur largeur est de 4 mètres 75 centimètres. Ils s'étendent jusqu'à l'église du *Corpus-Domini*, sur une longueur de 122 m. Charles Emmanuel III en ordonnant qu'on mît en ligne droite les rues de Doragrossa, du Sénat et d'Italie, prescrivit aussi qu'il y eût uniformité de hauteur et d'architecture dans les édifices qui entourent la place de l'Hôtel-de-Ville, et il commença ainsi à lui donner la configuration qu'elle prit sous Victor Amédée III, en étendant les portiques dont nous avons parlé.

(1) *On trouve chez* M. MAGGI, *éditeur-marchand-d'estampes, la meilleure lithographie de ce monument, de même que les principales vues de la ville et de ces environs, gravées et lithographiées.*

L'Hôtel-de-Ville, qui est vis-à-vis de la Place-Château, est le point d'où partent toutes les lignes d'architecture des édifices environnants. Au milieu de cette place s'élève le monument d'Amédée VI, surnommé le *Conte Verde;* monument en bronze, ordonné par Charles Albert, et dessiné par le chev. *Palagio Palagi*. Ce monument rappelle une des célèbres victoires que ce grand capitaine remporta en combattant pour l'empire grec contre les Turcs.

Les connaisseurs qui examinèrent ce monument, firent les plus grands éloges au chevalier *Palagi*, qui en est l'auteur; toutefois, comme il s'agit d'un artiste célèbre, la critique a droit d'exiger beaucoup. Qu'il nous soit donc permis d'observer que l'attitude du Comte est peu en harmonie avec son caractère généreux; le héros aurait-il frappé, du tranchant de son épée, un guerrier vaincu, qui est tombé, qui, non seulement n'est plus à craindre, mais qui ne peut pas même se défendre? Le seul prince chrétien qui répondit à l'appel d'Urbain V pour secourir Jean Paleologo, pouvait-il frapper un ennemi qu'il tenait sous ses pieds? On voit que la première idée du chevalier *Palagi* était bien différente; et il aurait mieux fait de suivre l'inspiration de son génie, que les conseils de critiques peu sensés. Cependant ce monument est bien digne du grand homme qu'il représente, de l'artiste qui l'a imaginé, et du lieu qu'il occupe.

On doit aussi des éloges à M. Colla, qui a fondu ce monument dans son atélier à Turin; cette operation présentait de graves difficultés, à cause de la configuration des armes mises en pièces et éparses sur le sol, et à cause des postures très-compliquées des figures qui forment ce groupe. Toutes ces difficultés ont été surmontées par M. Colla (1).

PLACE-SUSINE

Cette place, que l'on appelle vulgairement Place-Paesana, du nom du palais des comtes de Saluce-Paesana, fut embellie par Victor Amedée III, qui y fit élargir et mettre en ligne droite la rue qui conduit à la *Consolata*, et aux allées de la Citadelle.

C'est une belle place qui a la figure d'un quadrilatère.

Le palais des comtes de Paesana, construit sur les dessins de *Planteri*, occupe toute l'île de *S. Chiaffredo* et celui des comtes de Martini, de Cigala, dont l'architecture est attribuée à *Juvara*, sont fort beaux.

Sur cette place il y a le commerce des vieux fers, les tentes des marchands frippiers ambulants, et le point de réunion des ouvriers de campagne, qui attendent qu'on les occupe.

(1) *Une jolie petite vue gravée en acier, publiée par* M. MAGGI, *représente parfaitement cette place avec ce monument.*

C'est sur cette place que l'on élève le monument qui rappelle l'abolition du tribunal ecclésiastique, dont a été chargé M. *Louis Guarenghi* de Casal-Maggiore. Certainement le lieu est très-adapté, car la figure de la place est d'un carré parfait, et occupe une superficie de 72 mètres carrés.

PLACE D'ITALIE OU DU MARCHÉ-AUX-FRUITS

Cette place, formée de superbes portiques, qui ont 8 mètres de hauteurs et 5 20 de largeur, se prolonge sur une ligne de 87 mètres des deux côtés; elle devait servir anciennement de place d'armes.

Ce fut Victor Amédée II qui la fit construire sur les dessins de *Philippe Juvara*; elle fut ensuite embellie sous le règne de Charles Albert d'une fontaine élégante, dont l'architecte *Barone* donna le dessin. L'eau de cette fontaine jetée par quatre dauphins en bronze, est très-utile pour le marché du fruit qui s'y tient.

PLACE EMMANUEL-PHILIBERT

Après la Place-d'Italie vient celle d'Emmanuel-Philibert, qui occupe tout l'espace qui s'étend de Porte-Palais jusqu'aux premières maisons du Bourg-Dora, coupée en forme de croix par la route d'Italie qui va à Milan, et par la route qui entoure Turin, ayant des deux côtés une allée.

Aux quatre coins formés par ces deux rues, les maisons environnantes terminent par quatre petits palais plus élevés, égaux, et tous les quatre surmontés d'un *belvedere*, qui fait un bel effet.

Cette place, faite d'après les dessins de l'architecte *Gaétan Lombardi*, est octangulaire; sa largeur est de 194 mètres, sa longueur est de 197 mètres; elle serait la plus grande des places de Turin, si l'on y faisaient les changemens indiqués par l'architecte *Curtial*.

C'est là que furent placés les abattoirs, dans un bâtiment fort vaste et adapté à cet objet; ainsi la ville a été mise à l'abri des exhalaisons méphitiques, et d'un spectacle dégoûtant. La Municipalité de Turin fit construire ce local à ses frais; il a une vaste cour, des glacières et des écuries.

Sur cette place on a aussi logé, dans de grandes barraques ou tentes, les marchandes de fruit, lors qu'elles furent obligées de quitter la place de l'Hôtel-de-Ville, alors dite Place-aux-Herbes.

L'autre extrémité de la place qui est en face de Porte-Palais, est entourée intérieurement de beaux édifices, point très-commercial à cause de la route qui conduit à Milan (1).

(1) *Le projet d'aggrandissement paraît être adopté. D'après ce projet, de la place d'Italie on ira au débarcadère du chemin de fer de Novare, ce qui changera tout à fait l'aspect de cette place.*

PLACE-VICTOR-EMMANUEL

Cette place, la plus vaste de Turin, n'en a pas d'autre en Europe qui l'égale, si ce n'est la place *del Popolo* à Rome, et elle les surpassera toutes en magnificence, lorsqu'on aura exécuté un projet plusieurs fois présenté, celui d'y élever deux fontaines élégantes.

Cette place occupe un espace de 111 mètres de largeur, et 360 de longueur.

Ses majestueux portiques, surmontés de terrasses là où les rues aboutissent sur la place, ses grands et superbes édifices de la même hauteur et de la même architecture, construits de manière à cacher la pente du terrein; d'un côté, la longue rue de Pô; de l'autre, la perspective ravissante à la fois et imposante du temple de la *Gran Madre di Dio* et de la colline, en font un objet d'admiration pour tous les étrangers.

Le dessin de cette place est dû à l'architecte *Frizzi*.

L'artiste qui se plaît à voir de belles perspectives, trouvera un panorama merveilleux, s'il va au declin du jour se placer sur le pont de Pô: d'un côté, l'église des Capucins qui donne son nom à la jolie colline au sommet de laquelle elle s'élève, les tours du château du Valentin avec la chaîne des Alpes, qui forme le fond du tableau; d'un autre côté, la basilique de Superga, et les rives du Pô ombragées d'arbres touffus, qui, par leur détour près du bourg de St-Maure, forment un contraste tel, par la variété des couleurs et des objets, que la plus riante imagination du poëte ou du peintre ne saurait surpasser.

PLACE DES QUARTIERS

Cette place, faite, d'après les dessins de *Juvara*, en 1716, par ordre d'Amédée III, ne peut, sans doute, pas être comparée aux autres places pour l'étendue, mais elle est remarquable pour ses beaux portiques d'ordre dorique, qui ont 8 m. 50 cent. de hauteur, 4 m. 45 cent. de largeur, et 74 m. de longueur de chaque côté; les édifices qui l'entourent sont destinés à loger la garnison.

PLACE-CHARLES-FÉLIX

Cette place, située à l'entrée de la ville, au midi, fut un peu restreinte à cause de la construction du chemin de fer qui y aboutit. Mais lors qu'on aura achevé les deux vastes édifices ornés de portiques qui iront se joindre à ceux qui y existent déjà des deux côtés de Porte-Neuve, elle deviendra certainement une des plus belle places de la capitale.

Les portiques, qui forment un demi cercle au sortir de la ville, ont 5 m. 35 cent. de largeur, 76 mètres 50 cent. de longueur, et 7 mètres de hauteur.

PLACE DU BOIS

Cette place tire son nom du marché qui s'y tient. L'espace qu'elle occupe est une partie du terrain laissé à découvert lorsque l'on construisit la citadelle. L'allée ombragée par des arbres touffus, et qui la borde d'un côté parallèlement; les grands et beaux édifices, que la richesse toujours croissante de Turin élève de l'autre côté, en feront dans peu une superbe et agréable place, surtout si l'on enlève les barraques des tailleurs de pierre, et autres petites maisons qui l'obstruent actuellement, et si l'on transporte le marché du bois sur les glacis de la citadelle.

PLACE-MARIE-THÉRÈSE

Cette place, une des plus récentes de Turin, est bornée, d'un côté, par les Remparts, et des autres côtés, par de grands édifices d'un goût moderne.

Deux jolis petits jardins simplement clos par une haie, ajoute à la beauté de la place qui est un carré parfait.

PLACE DE L'*ESAGONO*

C'est une vaste place formée depuis peu dans le Bourg-Neuf. Elle est entourée, d'un côté, par les Remparts, et de l'autre, par l'ancienne petite église dite des Religieuses *Sacramentines*, et les bâtimens nouvellement construits. Au moyen du pont qui se trouve sous les Remparts, elle fait suite à la rue de l'Archevêché, qui est la plus longue rue de Turin.

PLACE DE LA *CONSOLATA*

Cette place n'a de remarquable que la colonne, élevée pour satisfaire au vœu qu'avait fait la ville pour se délivrer du cholera. Toutefois, il y a peu d'années, elle fut agrandie et embellie du côté du midi, en remplaçant les anciennes maisons par des édifices d'un goût moderne, parmi lesquels on remarque surtout le palais où est maintenant l'imprimerie Fontana.

Le lieu où est actuellement cette place était occupé par les murs d'enceinte et par le bastion dit de la *Consolata*. Victor Amédée II, en étendant la circonférence de la ville, donna ce bastion aux Religieux de la *Consolata*, à condition qu'ils le démoliraient, et y feraient une petite place.

PLACE-D'ARMES OU DE *S. SECONDO*

La moitié de l'ancienne place d'armes, destinée aux évolutions de la troupe, fut donnée à la Municipalité, qui a l'intention d'agrandir la ville de ce côté là, et qui a déjà fait tracer les places des nouveaux édifices. L'architecte *Lombardi* fut chargé en 1817 par Victor Emmanuel de donner le dessin de cette place : le roi voulait qu'elle eut 330 mètres de largeur sur une longueur de 456 mètres.

En 1846 on ordonna la formation de la nouvelle place, qui est beaucoup plus vaste et entourée d'une double allée.

PAVÉ, ÉCLAIRAGE ET RUES

Turin est aussi remarquable pour ses nouvelles rues larges et droites, qui se coupent presque toutes à angles droits, et forment des carrés réguliers de maisons, qui, du mot latin, s'appellent *isole*.

Si au commencement de ce siècle, le professeur Etienne Borson, conservateur du Musée d'Histoire Naturelle, avait raison de dire que le pavé de Turin était dur et incommode, à cause des pierres pointues dont il était formé, il ne tiendrait plus aujourd'hui ce langage, car grâce aux soins de la Municipalité, on a remédié à cet inconvénient, comme à beaucoup d'autres. Les portiques et les principales rues sont pavés à l'instar des rues de Milan, les marche-pieds sont en ardoises et au niveau du sol, et pour les voitures, il y a des pierres de granit.

Depuis quelques années il n'y a plus ces gouttières fort incommodes qui lavaient quelquefois les piétons de la tête aux pieds; on y a substitué des tuyaux emboîtés dans le mur, qui conduisent l'eau de la pluie jusqu'au niveau du sol. On a encore pourvu à un autre inconvénient.

Les portes des boutiques s'ouvraient jadis en dehors, et le passant qui marchait vite était exposé à se heurter contre la porte; actuellement les portes des boutiques sont placées pendant le jour dans l'intérieur du mur.

L'éclairage des rues n'a pas été confié à la lune, comme cela a lieu dans plusieurs principales villes d'Italie; car par le contrat passé entre la Municipalité et la société du gaz, celle-ci est chargée de l'éclairage des rues jusqu'en 1855, au prix de 45 centimes le mètre cube pour le gaz, et 4 centimes pour l'entretien des réverbères. Outre les 357 réverbères à gaz, la ville entretient dans les rues moins fréquentées 279 réverbères à huile, qui coûtent 52,000 fr. par an, et elle alloue un traitement annuel à un inspecteur d'éclairage, et à un éclaireur.

Comme, d'aprés le projet d'embellissement de la ville qui fut adopté en 1844, il n'y a plus d'eau courante dans les rues,

eau qui servait à balayer la neige, à nettoyer les rues, et à les rafraîchir en été, pour se défendre de la poussière et d'autres inconvéniens, la ville a chargé des ouvriers de laver les rues, de les balayer plusieurs fois par jour, d'enlever la neige ; et elle dépense pour ces travaux trente-deux mille cinq-cents francs par année.

Revenant à l'ancien pavé, nous devons ajouter quelques notions sur la variété et la rareté des pierres dont il est formé. On y trouve beaucoup de pierres dites *serpentino* d'un verd obscur, que Werner dit être d'ancienne formation, quelquefois mêlée avec des pierres calcaires, et quelquefois bariolée de taches d'un gris blanchâtre, ou de veines d'un verd très-clair.

Cette pierre est susceptible d'être taillée, comme *Biagio Ferrero* l'a démontré dans le siècle dernier, dans son atélier établi au Valentin; il faisait avec cette pierre des tabatières, des boutons et autres petits objets, recherchés non seulement par les Piémontais, mais aussi par les étrangers. On y trouve aussi un genre varié de *quazzi-le-bianco*, le *giallognolo*, le *rossiccio*, et même le *rosso*, pierres fort rares, très-belles, nous dirons même précieuses, que les Turinais foulent aux pieds sans y faire attention.

Une troisième espèce de pierre, que les Américains ont coutume de porter au cou en guise d'amulette, et que les naturalistes Morozzo, Bonvicino et Borson, trouvèrent dans le lit du Sangone et de la Doire, c'est la pierre dite *variolite lapis variolarum*, formant aussi une partie du pavé de Turin, avec une autre espéce de pierre verte, dite *diallaggio smaragdite*, de Chaussure, pierres qui peuvent être comparées à la pierre calcaire de Florence, à la lave noirâtre de Naples et de Rome.

Maintenant nous allons parcourir chacune des rues de la ville, en commençant par celle qui la traverse du couchant au levant, passant ensuite à celles dont la direction est du midi au nord.

Rue de Doragrossa. — Parmi les rues qui traversent la ville du couchant au levant, on doit placer comme la première la rue de Doragrossa qui, partant de Place-Château, va aboutir à Porte-Suse, grande et belle rue dont la largeur est de 11 mètres 30 cent., et la longueur de 1086 mètres; la perspective du Palais-Madame au levant, celle des Alpes au couchant. L'architecture symétrique des maisons lui donnent un aspect si grandiose, si pittoresque, que plusieurs artistes célèbres la dessinèrent. Le poète Passeroni fit l'éloge des marche-pieds, qui étaient rares de son tems, par les vers suivans :

Alle pedestri squadre
Posto con simmetria, rasente il muro,
Doppio ordine di lastre eguali e quadre
Rende l'andar piacevole e sicuro.
In mezzo al calle ha l'acqua il suo pendìo,
Che par tra doppia sponda un picciol rio.

Cette rue fut embellie sous le règne de Charles Emmanuel III, et sous le règne d'Amédée III, d'après les dessins du comte Alfieri; et le premier de ces deux souverains accorda le droit d'instituer des majorats à ceux qui auraient bâti des maisons sur un dessin uniforme.

C'est dans cette rue, c'est-à-dire au point où commence la rue d'Italie, que se trouvait anciennement le cimetière de l'église de St-Grégoire; et là où il y a à present la superbe église dédiée à la Très-Sainte-Trinité, s'élevait une basilique consacrée à Ste-Agnès.

Rue de Pô. — Cette rue n'est pas seulement la plus belle des rues de Turin, mais elle est telle qu'il n'en est aucune en Europe qui puisse lui être comparée. Les portiques qu'elle a de chaque côté se joignent aux portiques de Place-Château, et s'étendant jusqu'au pont de Pô, offrent aux habitans de Turin une promenade fort agréable, surtout en hiver. Nous observons toutefois qu'elle suit une ligne diagonale, de manière que sur les rues qui la traversent, les angles des maisons sont, d'un côté, aigus, et de l'autre, obtus, et le même inconvénient se rencontre dans l'intérieur des appartemens.

Cette rue, construite en 1675 par ordre du duc Charles Emmanuel III, sur les dessins du comte Amédée de Castellamonte, a 695 mètres de longueur, et sa largeur est de 17 m. 80 cent., y compris les portiques 30 m. 20 cent: la hauteur des portiques est de 6 m. 70 cent.; ils furent pavés de dalles en 1830. Les deux perspectives de cette rue ne le cèdent en rien aux perspectives de la rue Doragrossa; car, d'un côté, le Palais-Madame forme le fond du tableau, et de l'autre côté, on a le temple de la *Gran Madre di Dio.*

Rue de la Zecca. — Cette rue, dont la largeur est de 10 79, et la longueur de 943 mètres, va des portiques de Place-Château jusqu'au nouveau quai de Pô; elle se trouve sur la même ligne que la porte du Palais-Madame et de la rue Doragrossa.

Rue Ste-Thérèse. — La rue qui part de la Place de la Citadelle, conserve le nom de Ste-Thérèse jusqu'à la Place-St-Charles; puis elle prend le nom de St-Philippe, et le conserve jusqu'à la Place-Carline: plus loin on l'appelle rue del *Soccorso.* Sous le governement français, cette dernière partie de la rue s'appellait rue de *Marengo;* ensuite, avec le nom de rue *dei Tintori*, elle finit sur le quai du Pô. Sa longueur est de 1523 mètres.

Rue St-Charles.—Elle est parallèle à celle de Ste-Thérèse; à présent on l'appelle rue de *Vittorio Alfieri;* au-delà de la Place-St-Charles elle prend le nom de l'Hôpital-de-St-Jean; sa longueur est de 1405 mètres, sa largeur de 10 79. Elle est encore dans le goût ancien.

Rue de l'Archevêché. — En partant de la Place du Bois, près des ormes de la Citadelle et en suivant cette rue, on trouve à droite l'Arsénal, à gauche l'Archevêché, le couvent de la Visitation, vis-à-vis de celui-ci, la maison dite *Ritiro della Provvidenza:* à droite encore il y a le couvent de la *Madonna degli Angeli;* plus loin, à gauche, la Salle d'Anatomie. Elle passe sous

l'arc des Jardins-Publics, qui mène à la Place de l'*Esagono*, et va finir à l'allée qui est sur les bords du Pô. Elle a une longueur de 1418 mètres.

RUE DU CARMINE. — Cette rue part des quartiers militaires près de Porte-Suze, suit à gauche une ligne parallèle à Doragrossa; mais après la Place-Paesana elle prend le nom de rue du Sénat, et va aboutir à la rue d'Italie, ou pour mieux dire, de Milan.

RUE DES FILLES DE MILITAIRES. Celle-ci est au nord parallèle à la rue Doragrossa; elle s'appelle d'abord rue des Filles de Militaires, puis, rue St-Dominique, plus loin, rue *del Gallo*, et enfin *del Cappello d'Oro*, et aboutit à la Place-St-Jean. Cette dernière partie de la rue s'appelait anciennement rue *dei Calzolai*.

RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE. — Cette rue commence à la Place de l'Hôtel-de-Ville, dite anciennement *del Mercato*, puis *delle Erbe;* elle traverse la petite place où s'élève l'église del *Corpus Domini*; et où s'élevait jadis l'église de St-Silvestre, et va aboutir à Place-Château; là à droite sont les portiques de la Foire, et à gauche l'eglise de St-Laurent. C'est la première rue de Turin qui a été pavée à l'instar des rues de Milan.

RUE DE LA MADONNETTA.—Elle part de l'allée de la Citadelle, suit une ligne parallèle à la rue Doragrossa, du côté du midi, et aboutit par des détours à Place-Château. Lorsqu'on est arrivé devant l'église de la *Misericordia*, on trouve une large rue qui conduit à Doragrossa, et qui n'existait pas encore à la fin du XVII siècle. En continuant à s'avancer, on trouve à gauche dans la 4e *isola*, les Prisons correctionnelles; dans la 5e *isola*, à droite, l'église de St-François; là la rue change de nom, et au lieu du nom de la *Madonnetta*, elle prend celui de *Guard'infanti*, parce qu'on y faisait le commerce de cet ornement incommode.

Dans la dernière *isola* près de Place-Château, s'élevait l'antique palais des princes de Carignan, qui fut habité par le prince Thomas et par Emmanuel Philibert, son fils. Cette dernière partie de la rue a été bâtie suivant le goût moderne.

RUE STE-MARIE. — Cette rue étroite est parallèle à celle de la *Madonnetta:* a différens noms, qu'elle prend des établissemens qui y sont. Elle s'appelle tantôt rue *del Monte di Pietà*, tantôt rue *dei Due Buoi*, *della Caccia*, *del Giardino* et *delle Finanze*, et aboutit à la rue *Bogino*.

RUE DEL GAMBERO. Elle part de la Citadelle; change de nom; tantôt elle est rue des Deux-Bâtons, tantôt de la Barre-de-Fer, plus loin, rue de la *Verna:* elle devient plus large près de la rue de l'Académie des Sciences; passe à côté de la Place-Carignan, et là elle prend le nom de rue d'Angennes, et sous ce nom va aboutir aux portiques de Place-Victor. La partie que l'on appelle maintenant rue d'Angennes, s'appelait rue de Tilsitt sous le gouvernement français.

La rue de Bourg-Neuf, et celles de Saint-Lazare et de l'*Esagono*, méritent d'être remarquées: elles furent entièrement formées depuis une vingtaine d'années dans le goût moderne.

RUES QUI TRAVERSENT TURIN DU MIDI AU NORD

Rue S. Martiniano. — Quand on aura mis à exécution le projet adopté par le conseil communal, cette rue commencera à la rue de l'Archevêché, de manière qu'il faudra couper les maisons qui s'opposent au prolongement projeté. C'est d'après ce dessin qu'on a déjà construit deux nouveaux palais qui occupent, l'un, une partie du jardin du comte Balbiano di Viale, et l'autre, une partie de la Place du Bois.

Cette rue prend ensuite le nom de St-François, et le conserve jusqu'à la rue Doragrossa, vis-à-vis des trois portiques par où l'on a accès à la Place de l'Hôtel-de-Ville. De 1405 à 1724 la rue *S. Martiniano* s'appelait rue *dello Studio*.

Rue d'Italie ou de Milan. — Cette rue, une des plus fréquentées de la ville, s'étend en ligne droite de la Place de l'Hôtel-de-Ville jusqu'aux portiques de Porte-d'Italie; elle a 259 m. de longueur, et 11 m. 50 c. de largeur. Anciennement elle était étroite et tortueuse, elle devint large et droite sous le règne de Charles-Emmanuel III, qui, pour engager les Turinais à adopter un dessin uniforme dans la construction des maisons, accordait à ceux qui bâtissaient ainsi, la faculté d'instituer des majorats.

Rue du Foin.— Cette rue, parallèle à celle de *S. Martiniano*, part de l'allée de la Citadelle, près de la Place *della Legna*, et va aboutir à la Place-Emmanuel-Philibert. Elle est formée de neuf *isole*; jusqu'à la 5e de ces *isole*, on l'appelle rue du Foin; de la 5e jusqu'à la Place-Emmanuel-Philibert, on l'appelle rue *Bellezia*, en l'honneur du célèbre syndic qui administra la ville au tems de la peste dont nous avons déjà parlé.

Rue dei Stampatori. — Elle part de l'allée qui conduit à la Citadelle, et va aboutir à la rue *dei Fornelletti;* elle comprend ainsi sept *isole;* mais à la 5e elle prend le nom de *S. Agostino*.

Rue St-Dalmas. Cette rue, qui s'étend de l'allée de la Citadelle jusqu'à la route de *S. Massimo*, prend successivement les noms de rue *delle Orfane* et de rue *del Rosario:* elle comprend huit *isole*.

Rue de la Consolata.-- Celle-ci, qui commence à l'allée de la Citadelle, est large, droite, car les maisons de cette rue sont d'une construction moderne. Elle comprend six *isole;* à la 6e elle prend le nom de rue de Ste-Anne, du nom du Monastère qui est vis-à-vis le jardin de l'Hôpital-des-Fous.

Rue des Ecoles. Cette rue, en partant du Cours de la Citadelle, comprend cinq *isole*, dans la seconde desquelles se trouve le Collége-National; elle est large, droite, comme les deux précédentes, et finit devant le jardin de l'Hôpital-des-Fous.

Rue du Deposito. Elle parcourt cinq *isole*, depuis le Cours de la Citadelle jusqu'à la majestueuse façade de l'Hôpital-des-Fous. Dans la première de ces *isole* il y a la maison d'éducation de jeunes filles de bonne famille. Cette maison d'éducation s'appelle *Deposito di S. Paolo*, d'où la rue tire son nom. Au commen-

cement de la 4e *isola* on voit l'église de la Confrérie du St-Suaire, et l'*isola* suivante du côté opposé est formée du magnifique hôpital de St-Louis de Gonzague.

Rue des Quartiers.- On l'appelle rue *dei Quartieri*, à cause des deux principaux bâtimens qui y sont.

Rue dei Mercanti.—Cette rue qui suit une ligne parallèle à la rue *S. Martiniano* au levant, après avoir traversé la rue Doragrossa, s'appelle rue *delle Fragole;* ensuite rue *dei Pellicciai;* enfin elle aboutit à la petite place dite *Corona Grossa*, qui est un quadrilatère irrégulier.

Rue de l'Arsénal. — Elle se trouve le plus au centre de la ville, et en partant de l'allée du Duc de Gênes, elle prend successivement les noms de rue *S. Secondo*, de l'Arsénal, de St-Thomas, *degli Argentieri*, *dello Spirito Santo*, *delle Quattro Pietre*; traverse l'édifice dit *delle Quattro Torri*, et aboutit sur l'allée de Ste-Barbara. Sous le gouvernement français on l'appelait rue d'Austerlitz, et ensuite rue de *Jena*, la seconde partie de cette rue; mais depuis 1814 elle a repris son nom primitif. La longueur de cette rue est de 1665 mètres.

La Porte *Marmorea* se trouvait anciennement à l'entrée de la rue de St-Thomas; et la Porte Palais se trouvait dans la partie de la rue dite *delle Quattro Pietre*.

Elle était anciennement la principale rue de Turin, après celle de Doragrossa. C'est là qu'en 1536 les marquis *Della Chiesa di Rodi* et *Cinzano* avaient leur habitation; et près de là était la demeure des nobles *Vagnoni* et *dei Cambiani di Ruffia*.

Rue della Providenza.- Cette rue, qui tire son nom de la Maison d'éducation, dite *della Providenza*, laquelle se trouve au commencement de la 4ème *isola* allant de la Place dite *del Re*, à Porte-Neuve, comprend dans toute sa longueur 14 *isole:* la partie de cette rue qui est large et droite, est celle qu'on nomme *della Provvidenza;* ensuite elle est étroite et tortueuse, et prend les noms de *S. Maurizio*, *della Rosa Rossa*, *del Seminario*, et enfin, celui *delle Scuderie:* elle finit derrière la Place-St-Jean à l'endroit même où était une ancienne porte de la ville. Sous peu de tems elle sera continuée jusqu'à l'allée de S. Barbara.

Rue Porte-Neuve et R.-Neuve. Ces deux rues n'en formeraient qu'une seule, si elles n'étaient pas coupées par la magnifique Place-St-Charles. La première de ces rues a 339 mètres de longueur, et sa largeur est de 10 79. La seconde s'étend sur une ligne de 259 mètres, sa largeur est de 11 30. Elles furent ordonnées toutes deux par Charles Emmanuel I; celle de Porte-Neuve en 1615, et l'autre en 1620, excepté les deux premières *isole* qui sont d'une construction moderne: Charles-Félix approuva en 1823 le dessin de ces deux *isole*, qui forment la belle place décorée de portiques à l'entrée de la ville au midi.

Ces deux rues comprennent chacune trois *isole*, sans compter la Place-St-Charles; le Débarcadère du chemin-de-fer est en face de l'entrée de cette rue à Porte-Neuve, à l'autre extrémité se présente le Palais-Royal; mais le coup d'œil est un peu intercepté par le magnifique monu-

ment d'Emmanuel-Philibert, lequel s'élève au milieu de la Place-St-Charles.

Rue dei Conciatori. - Cette rue large, droite et parallèle à celle que nous venons de décrire, part de la Place *del Re* à Porte-Neuve, suit un des côtés de l'Académie-Royale des Sciences, où elle change de nom, passe devant le Palais-Carignan, où siége la Chambre des députés, et va aboutir à Place-Château.

Rue Notre-Dame-des-Anges. Elle commence à l'allée du Valentin, sous la dénomination de rue des Fleurs, et successivement s'appelle rue de Goito, de Notre-Dame-des-Anges, et finit avec le nom de Charles-Albert dans la rue de Pô : elle est formée de treize *isole*, et a 1590 m de longueur et 10 m. 79 cent. de largeur.

Rue des Ambassadeurs. - Elle part de la rue de l'Hôpital de St-Jean, traverse la rue de Pô et va aboutir à la rue de la Zecca : elle ne parcourt que cinq *isole:* à la première *isola* on l'appelle rue *degli Ambasciatori*, puis elle prend le nom de rue *Bogino*, du nom de l'illustre ministre qui y avait un hôtel. On a le projet de la prolonger jusqu'au Théâtre-National, dans le Bourg-Neuf, en coupant une partie du palais du marquis de St-André et une partie du Jardin-Public.

Rue St-François-de-Paule.— Elle commence en face du Jardin-Public, et va finir à la rue de la Zecca : elle parcourt sept *isole*. C'est dans cette rue, à la troisième *isola*, que se trouve le Collége fondé par la famille Caccia de Novare.

Rue de la Poste.— Elle comprend sept *isole*, en commençant devant le Jardin-Public, où, au moyen d'un pont, elle forme la continuation de la rue de l'Arc et de *Madama Cristina*, et finit à la rue de la Zecca, après avoir traversé la Place-Carlina. Cette rue, qui sera prolongée jusqu'au Bourg de Vanchilia, deviendra la plus longue des rues qui traversent la ville du midi au nord, et aura 2124 mètres de longueur.

Rue Ste-Pélagie. — Elle part aussi du Jardin-Public, et après sept *isole*, elle aboutit à la rue de la Zecca, vis-à-vis l'Imprimerie-Royale. On l'appelle rue *S. Pelagia* du nom de l'église qui se trouve à la seconde *isola* à droite, et ensuite rue du Canon d'Or. Cette rue sera aussi prolongée jusqu'au Bourg de Vanchilia.

Rue delle Rosine.—Cette rue large et droite commence à la rue de l'Hôpital-de-St-Jean, devant la petite église de St-Michel, jadis desservie par les Religieux dits *PP. Trinitari della Redenzione degli Schiavi*, et maintenant servant d'hospice de la Maternité. Après avoir parcouru trois *isole*, elle finit dans la rue de Pô devant l'église de la *SS. Annunziata*.

Les rues du *Belvedere*, *della Chiesa*, *dei Ripari*, *del Corso* et *della Rocca*, sont entièrement bâties depuis peu d'années.

TORINO



Falkeisen inc. nello studio Stucchi

PONTE SUL FIUME DORA

PONT DE PO

Ce pont est un des beaux monumens de la domination française. Napoléon s'en vantait comme un des plus beaux travaux faits sous son règne : on peut le mettre au rang des magnifiques monumens de l'ancienne Rome.

On le commença en 1810, sur les dessins de l'ingénieur *Pertinchamp*, et les travaux en furent dirigés par le chev. *Mallet*. Les pierres dont il est formé furent tirées des carrières de Cumiana. La qualité des matériaux, le mode de construction, assure à ce pont la durée des siècles. Il a cinq arches soutenues par des piliers de forme ronde, et construits de manière que, si l'un venait à être renversé par un débordement du fleuve, il n'entrainerait point avec lui la chûte des autres. Le pilotage a été fait de manière que le pont aura toujours la même solidité, à moins que le fleuve ne s'abaisse. L'exécution du travail ne le cède en rien à la beauté de l'architecture, soit qu'on regarde le développement du marchepied, ou celui des parapets. Les travaux étaient déjà bien avancés à l'époque du retour du roi; il fit augmenter ce pont de quatre grands murs latéraux, projetés sus les côtés du pont pour prolonger les digues, travail immense qui n'est pas encore achevé. Lorsqu'on aura fait ce qui reste encore à construire vis-à-vis des cales d'embarcation, on verra des magasins ayant des arcs du côté du fleuve.

L'ancien pont de Pô, que l'on voit peint dans un des meilleurs tableaux de *Canaletto*, tableau qui est dans la Pinacoteca du Palais-Madame, fut construit au commencement du XV siècle, et dura quatre-cents ans. Il avait treize arches, 10 grandes et trois petites, dont l'épaisseur totale était de 60 m. et 20 centimètres, tandis que l'épaisseur des quatre piliers du nouveau pont n'excède pas 22 mètres. L'ouverture totale de l'ancien pont était de 104 mètres 83 centimètres, et l'ouverture du pont actuel est de 125 mètres.

En l'automne de 1839 les eaux du Pô s'élevèrent à la auteur extraordinaire de 6 mètres 27 centimètres. La hauteur du Pô au-dessus du niveau de la mer est de 207 mètres.

PONT SUR LA DORA-RIPARIA

L'architecte chev. *Mosca* (Piémontais), élève de l'Ecole Politecnique de Paris, a laissé à sa patrie un monument qui suffirait, comme l'observe le chev. Cibrario, à faire l'ornement de la plus grande capitale : ce monument est le pont de Dora, qui n'a pas d'égal pour la hardiesse de la construction. Ici nous lais-

sons parler un juge plus compétent que nous, l'architecte *Raimondi Buzzani*:

« Comme le lit du fleuve Dora est oblique par rapport à l'axe de la rue d'Italie, sur le prolongement de laquelle on devait construire ce pont, en le construisant à plusieurs arches, il en serait résulté les difficultés suivantes : Si l'axe du pont eût été le même que celui de la rue par laquelle on entre à Turin, les eaux en auraient heurté obliquement les piliers; et si l'on eût fait le pont perpendiculaire à l'axe du fleuve, pour éviter le choc des eaux contre les piliers, le pont aurait été vu de côté par ceux qui étaient sur la route; cela aurait été d'un mauvais effet pour le coup d'œil : si, pour éviter ce défaut, on l'eût fait oblique, cette construction n'aurait pas répondu à l'idée d'élever un monument digne, par sa magnificence, de la capitale d'une monarchie italienne. Toutes ces difficultés furent surmontées par la pensée qu'eut le chev. Mosca de faire un pont d'un seul arc de cercle de 45 mètres de corde, et dont la flèche n'a que 5 mètres 50 centimètres.

«Ce pont a deux coupures, que les architectes apellent corne de vache; ces deux coupures ajoutent à la légèreté de l'axe, en réduisant la flèche apparente à 3 m. 75 cent., c'est-à-dire à la douzième partie de la corde, au moyen de ces cornes de vache. Lorsque les eaux atteignent le niveau le plus élevé, elles peuvent s'écouler plus facilement. Par là on voit que ce mode de construction n'a pas été employé pour la manie d'imiter les inventions étrangères, mais bien pour l'utilité du monument. On ne doit pas dédaigner une invention par cela seul qu'un autre peuple en a le premier fait usage. Il serait tems que les hommes comprissent qu'en fait d'art et de science, il ne doit exister aucune jalousie entre nations.

«C'est encore pour donner une issue aux eaux, que chaque côté du pont est formé d'un quart de cilindre, qui touche en un seul point les têtes du pont, et se prolonge jusqu'aux bords rectilignes, qui déterminent la vraie largeur du fleuve, et sont terminés par un pilier à base quarrée.

« Le pont est entouré d'une magnifique corniche à modillons, dessinée à l'instar de celle dont était orné la grande paroi qui entourait la place du Temple-de-Mars à Rome. Par là le savant architecte fit voir que, s'il a su faire nsage de tout ce que les découvertes modernes ont de mieux, pour ce qui regarde la partie scientifique, il sut aussi orner sa belle œuvre d'après le goût ancien. »

Il y a deux autres ponts, mais qui offrent si peu d'intérêt, que nous ne croyons pas devoir en parler d'une manière particulière. L'un d'eux, fait en briques, a été construit depuis peu sur la Dora près de Turin, sur la route qui conduit au cimetière. L'autre est construit sur la Stura (route de Milan).

PONT EN FER SUSPENDU

Ce pont auquel on a donné le nom de pont Marie-Thérèse, fut dessiné par l'ingénieur *François Lehuitre* de Chartres; et ce fut lui qui en dirigea la construction : c'est le même ingénieur qui dessina le pont Charles-Albert en Savoie (à la Caille).

Ce pont est sur le Pô vis-à-vis de l'allée dite *Corso del Re* ou *Viale dei Platani*; sur la rive gauche, de l'autre côté, il a en face le Poligone : il est soutenu par 198 barres de fer battu; il s'élève à la hauteur de 14 m. 10 cent., il a 184 mètres de long; sa hauteur au-dessus de l'eau est de 10 m. 10 c., lorsque l'eau est basse, et de 5 m. 04 c. lorsque les eaux sont très-élevées : il a 6 mètres de largeur, plus 60 cent. de chaque côté pour les marche-pieds.

Ce pont fut construit aux frais d'une société d'actionnaires qui se flattaient que les chars, au lieu de passer sur le pont de Pô, vis-à-vis du temple de la *Gran Madre di Dio*, passeraient de ce côté, chemin plus court pour ceux qui iraient à Porte-Neuve. Il paraît que leur calcul a été faux, et que le pont est passif.

PORTI

Il y a aux environs de Turin deux points où, faute de pont, l'on traverse une rivière dans une barque : c'est ce que les Italiens appellent *porto*. L'un de ces *porti* est à Altessano, sur la Stura, à deux milles et demi de la ville, sur la route qui conduit à Caselle; et le *porto* de *Abbadia di Stura*, sur la route d'Italie.

FONTAINES

Les fontaines de Ste-Barbara et celles du Valentin sont très-renommées. En 1827 on fit un puits ayant 12 mètres de profondeur et 3 de diamètre où était la fontaine de Ste-Barbara, près de Porte d'Italie : on érigea sur ce puits une tour qui s'élève a 13 m. 66 cent. au-dessus du sol. Une roue que l'eau fait mouvoir met en mouvement quatre trombes, qui élèvent l'eau jusqu'à l'Hôtel-de-Ville à 542 mètres du puits, et qui est à 20 mètres 98 centimètres au-dessus de la surface de l'eau de ce même puits. Les jets qui en résultent sont deux du diamètre de 22 millimètres; ils sont placés des deux côtés du palais; et un jet, dont le diamètre est de 15 millimètre, est placé dans la grande cour dite *del Burro*. Deux autres petits jets, qui ont un centimètre de diamètre, sont placés devant la porte de l'édifice où est le puits, sur la route de circonvalation. En 1837, on ajouta deux trombes à ce même puits, pour conduire l'eau sur la Place-Emmanuel-Philibert, où se tient le marché aux fruits.

ÉCOLES, ACADÉMIES

ET AUTRES ÉTABLISSEMENS SEMBLABLES

ÉCOLE DE CHIMIE

(*Rue de Pô, n° 33*)

L'Université de Turin a deux écoles de chimie; l'une de chimie générale, l'autre de pharmacie théorico-pratique

La première a pour but d'enseigner les élémens de chimie générale et ses principales applications aux arts : le cours en est de deux ans.

Le cours de la seconde est aussi de deux ans : on s'y occupe des médicamens qui résultent d'opérations mécaniques et d'opérations chimiques, dans des proportions indéterminées, c'est-à-dire des médicamens dits galvaniques, et de ceux qui sont des corps simples ou composés, dans des proportions fixes et constantes, soit de nature inorganiques, soit de nature organique, c'est-à-dire des médicamens chimiques.

L'enseignement se fait toujours à l'aide d'expériences; pour cela il y a un laboratoire avec tous les ustensils nécessaires. Trois chimistes distingués sont attachés à ce laboratoire. Le premier d'entr'eux remplace, en cas de besoin, le professeur de chimie pharmaceutique; un substitut remplace le professeur de chimie générale.

Les étudians de première et seconde année du cours de médecine, de chirurgie et de pharmacie sont obligés de fréquenter ces écoles. Ceux qui aspirent à la chaire de philosophie rationelle et positive, doivent suivre le cours de chimie générale, de même que ceux qui veulent obtenir le titre de docteur dans les sciences physiques et naturelles.

Ces écoles sont ouvertes à dix heures, près de l'église de Saint-François-de-Paule, pour la chimie générale, les lundis, mercredi et vendredi; et pour la chimie pharmaceutique, les mardi, jeudi et samedi.

Il y a encore deux écoles de chimie, qui dépendaient autrefois du ministère de l'agriculture, du commerce et de la marine. Une d'elles est principalement appliquée aux arts, et elle se trouve à côté des écoles de chimie que nous venons de nommer.

L'école est ouverte deux fois la semaine à 7 heures du soir : le cours commence au mois de novembre et finit à la fin de juin. Ce cours est public.

L'enseignement de la théorie

est toujours appuyé sur l'expérience : il y a aussi un laboratoire pourvu de tout ce qui est nécessaire.

Il existait aussi à la Veneria Reale une autre école de chimie appliquée à l'agriculture, que devaient fréquenter les élèves vétérinaires et les élèves d'agriculture; on y joignait également la pratique à la théorie. Il paraît qu'on a l'intention de la rétablir et de la transporter à Turin.

SALLE D'ANATOMIE

(*Rue de l'Archevêché*)

L'Université de Turin a un établissement d'anatomie, qui est peut-être le meilleur d'Italie; établissement très-important, soit pour sa position géographique, soit pour les avantages que présentent les différentes salles dont il est composé, où l'on trouve tous les objets utiles à la médecine et à la chirurgie, objets soignés et tenus avec la plus grande propreté. Un grand amphithéâtre, qui domine tout l'édifice, peut contenir cinq-cents personnes, et il est éclairé par une grande lampe, d'où la lumière se projette plus directement sur les préparations anatomiques, placées sur une table de marbre au centre de la salle. C'est là qu'on fait les dissections d'anatomie générale et descriptive; c'est là encore qu'on enseigne la chirurgie pratique, et que se donnent les leçons d'anatomie pratique. Une vaste salle, élégamment meublée, est celle où les étudians subissent leur examen verbal de chirurgie pratique : à côté de cette salle se trouve un cabinet pour les livres et les papiers d'administration.

Vient ensuite une salle pourvue de tout ce qui est nécessaire pour les opérations anatomiques: des pièces anatomiques habilement préparées, et tous les instrumens pour les dissections anatomiques et les opérations de chirurgie. Enfin les jeunes gens adonnés à cette branche de science naturelle, trouvent là tous les moyens de s'instruire.

Il y a aussi une salle mortuaire et une petite chambre attigüe, où l'on conserve des vases et des préparations soigneusement faites, et plusieurs petites caisses contenant des os pour l'enseignement.

On trouve ensuite une grande salle où il y a vingt tables en marbre, ayant chacune un grand bassin plein d'eau; un petit amphithéâtre pour l'autopsie des cadavres, et à côté de cet amphithéâtre, quelques chambres pour le logement du concierge.

Enfin cet établissement possède un précieux Musée anatomique pourvu de préparations en cire : ce musée a été perfectionné par les soins d'un *modellatore* national, et par le zèle du directeur. Nous ne passerons pas sous silence le Musée pathologique qui, quoique nouveau, présente une grande variété de pièces très-rares, admirablement conservées et mises en ordre. Ainsi l'on peut dire que la belle disposition de ces pièces répond à leur classification scientifique.

Ce théâtre anatomique fut

érigé par ordre de Charles Albert, sur le lieu où s'élevait un autre bâtiment destiné au même usage, à côté de l'Hôpital-de-St-Jean. L'architecture en est simple, mais elle n'est pas sans élégance; le toit surmonté d'une espèce de coupole en vitrage produit un bel effet.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES

(*Voyez* Palais des Sciences)

ACADÉMIE MILITAIRE

(*Rue de la Zecca, n° 2*)

Il est bien naturel que le peuple piémontais, essentiellement belliqueux, ne négligeât pas l'éducation des jeunes gens destinés à la carrière des armes. En effet, en 1669, on ordonna la construction de l'Académie-Royale, qui fut érigée par ordre de la duchesse Marie Jeanne de Nemours. Victor Amédée II en fit une vraie école militaire, et en confia le dessin au comte *Amédée de Castellamonte* en 1677. Ce nouvel établissement acquit bientôt une si grande renommée, que l'élite de la jeunesse de l'Europe y accourut. Le but de cette Académie était, comme le dit le savant architecte, d'y loger, outre les pages de Son Altesse royale, la jeune noblesse de sa cour et des nobles étrangers, où ils seraient formés aux exercices de toutes armes, et où ils étudieraient les mathématiques et les belles lettres. En effet, en 1688, le prince Eugène recommandait au Duc son cousin, le comte Maximilien, fils du lieutenant-maréchal comte de Eberstein et neveu du prince Diechtristein, *cameriere maggiore* de l'empereur, lequel passa dans cette Académie pour se former dans ces nobles exercices.

Ce bâtiment est construit de manière à remplir parfaitement le but auquel il est destiné. Après avoir traversé un majestueux pérystile, l'on entre dans une grande cour carrée, entourée des deux côtés de portiques et d'un double rang de galeries, soutenues par de grosses colonnes en pierre. Le côté vis-à-vis de la porte d'entrée, est une partie du bâtiment où sont les archives de la cour; le côté qui est au couchant fait partie du Théâtre-Royal.

Cette Académie fut fermée à la fin du XVI siècle, mais elle fut ouverte de nouveau sous le titre d'Académie Militaire, par ordre de Victor Amédée II, après la paix d'Utrecht.

Sous le gouvernement français on établit un licée dans le palais de cette Académie, et de ce licée sont sortis des hommes très-distingués dans les armes et dans les sciences. Lors de la restauration de la Maison de Savoie, en 1815, Victor Emmanuel I rétablit cette école d'après des règles plus conformes à l'esprit du tems, et lui donna le nom de Royale Académie-Mili-

taire : elle fut réorganisée par Charles Albert en 1839.

Les jeunes gens qui se destinent à la carrière militaire doivent y rester cinq ans pour sortir sous-lieutenants dans l'infanterie, et six ans s'ils aspirent au grade de lieutenants dans les armes savantes; mais ces derniers doivent encore y rester deux ans pour le cours d'application, appartenant cependant à un corps de l'armée.

Quoique cet établissement se soit toujours amélioré, il aurait besoin de quelques réformes, qui peut-être ne tarderont pas à être faites.

C'est dans cette Académie que fut élevé Victor Alfieri. Voici ce qu'il en dit :

« C'était un vaste et superbe édifice carré, au milieu duquel il y avait une grande cour. Deux des côtés de l'édifice étaient occupés par les maîtres et les élèves; les deux autres, par le Théâtre-Royal et les archives du roi. La partie que nous occupions était précisément vis-à-vis des archives; on nous appelaient les élèves du deuxième et du troisième appartement: les élèves du premier appartement occupaient la partie de l'édifice qui est vis-à-vis du théâtre. La galerie supérieure, de notre côté, s'appelait le troisième appartement, et était destiné aux plus adultes, dont une moitié ou un tiers étudiaient à l'Université; les autres s'occupaient de la science militaire.

« Chaque galerie contenait au moins quatre chambres, et il y avait dans chaque chambre onze élèves sous la surveillance d'un prêtre appelé *assistente*, qui n'était souvent qu'un paysan habillé en noir, auquel on n'allouait aucun salaire, et n'ayant que la table et le logement; il étudiait aussi à l'Université la Théologie et le Droit; ou si ces *assistenti* n'étaient pas étudiants, c'étaient des prêtres âgés et très-ignorants. Un tiers au moins de la partie de l'édifice, que l'on appelait le premier appartement, était occupé par les pages du roi, au nombre de vingt ou vingt-cinq, qui étaient tout-à-fait séparés de nous, à l'angle opposé de cette grande cour, et près des archives royales. »

Le gouvernement constitutionnel a fait disparaître cette institution des pages, plus conforme au luxe d'une cour orientale, qu'aux mœurs de l'austère et vertueuse dynastie de Savoie.

ACADÉMIE ALBERTINE DE BEAUX ARTS

(*Rue de la Poste n° 10*)

Le Piémont, qui pendant des siècles n'avait cultivé que l'art de la guerre, plus conforme que les arts de la paix au caractère belliqueux de ses habitants, eut cependant, depuis 1652, une école de peinture, de sculpture et d'architecture. En 1678 on devait fonder une école de peinture, qui devait être dirigée par deux artistes célèbres, *Signola* et *Carovoglia*: les guerres que le Piémont dut soutenir à cette époque, firent abandonner ce projet.

En 1778 Victor Amédée III établit une école de peinture et

de sculpture, où *Laurent Pécheux*, professeur de dessin, et *Ignace Collini*, professeur de sculpture, acquirent une grande célébrité. Les événemens politiques et les guerres qui éclatèrent la firent mettre de côté. En 1824 Charles Félix fonda l'Académie des Beaux-Arts, qui actuellement s'appelle du nom du roi à qui elle doit tant.

Charles Albert fit construire ce superbe édifice qui forme tout un quartier de la rue de Saint-François-de-Paule, et le donna à l'Académie, en ajoutant à ce don la somme di 100 mille francs pour la construction d'une vaste salle, où a lieu l'exposition des essais des élèves qui étudient les beaux-arts. Le grand escalier est admirable; il sera encore plus remarquable quand on aura placé la statue colossale de Charles Albert restaurateur de cette Académie. Le chev. *Melano* a donné le dessin de la grande salle et de l'escalier.

Nous allons donner une légère description des différentes écoles de ce vaste établissement.

La grande école d'architecture, de perspective et d'ornement, est riche en modèles mobiles, parmi lesquels on remarque surtout des fragmens de sept temples antiques calqués sur le vrai. Ici vous voyez des chapitaux, des corniches, des lambris du Panthéon, de la basilique de Sainte-Marie *in Transtevere*, du temple d'Antonin et de Faustine, du temple de Jupiter Stator. Là vous voyez des ornemens de toute dimension, dont l'élégance et la richesse prouvent qu'ils appartiennent au siècle de Léon X.

Mais passons à l'école élémentaire de figure.

Cette longue suite de salles ornées de dessins, de gravures et de modèles antiques et modernes, engage à méditer sur l'art. Ici vous voyez une précieuse collection de gravures qui retracent l'histoire de la peinture en Italie jusqu'à Raphaël.

De cette salle on passe dans celle de la bibliothèque, où l'on trouve un grand nombre de livres d'arts, des recueils de galeries et de musées, et les dessins d'ornement de *Gruner*, dont la netteté et la précision seront difficilement surpassés. De la bibliothèque on va dans une file de chambres, dans la première desquelles on conserve les dessins qui ont obtenu des prix; au milieu de cette chambre il y a l'Ajax, statue plus grande qu'au naturel, modelée par *François Pierrotti*, qu'une mort prématurée a enlevé trop tôt à l'art et à sa patrie.

Dans les pièces qui suivent il y a une riche et précieuse collection de Cartons de *Gaudenzio Ferrari* et de son école, collection qui ayant été faite par le cardinal Maurice de Savoie, resta longtems dans les archives de la cour, jusqu'à ce que l'auguste restaurateur de l'Académie voulut qu'elle servit d'étude aux élèves.

Dans une autre chambre on conserve les premiers essais envoyés par les élèves de l'Académie à Rome: il y a aussi, entre autres, une copie de la Descente de la Croix, de Raphaël, faite par M. *Michel Cusa*, actuellement professeur et secrétaire de l'Académie; une copie de l'Enfant Prodigue, faite par *Ange Capisani*, auteur de la *Francesca di Rimini*; une copie de la

Chasse de Diane, de *Domenichino*, faite par *Louis Barni.*

On admire, parmi les œuvres de sculpture, le groupe d'Enée portant sur ses épaules son père Anchise, et donnant la main à son jeune fils Jules, œuvre qui révèle la pureté de goût de *Joseph Bogliani*, qui est aussi actuellement professeur en cette Académie; le Silène et le Bachus de *Louis Cauda*, et le Solon de *Charles Canigia.*

Nous ne passerons pas sous silence les beaux dessins et les aquarelles qui sont dans la chambre attigüe, ni le tableau de la *Madonna di Loreto*, que l'on croit de Raphaël, ni le carton, œuvre de *Leonard*, représentant la Vierge-Marie, carton qui fut longtems oublié dans les archives de la cour, et dont Charles Albert fit présent à l'Académie. On remarque encore le beau portrait de Bagetti peint par *Serangeli*; les jolis modèles en terre cuite de *Ignace Collini* (Piémontais), quoique ces modèles soient d'un style un peu bizarre, ils n'en révèlent pas moins le génie supérieur de l'artiste; la belle Flore de *Bogliani*, et l'Amour épouvanté de *Canigia*, œuvre assez belle, si l'on a égard à la difficulté du sujet.

Le buste de Charles Albert que l'on voit dans la salle de réunion, est aussi sculpté par le professeur *Bogliani.*

A l'étage supérieur de ce palais on remarque l'école qui a été récemment établie pour les dessinateurs. Le local est vaste et bien éclairé; il renferme un grand nombre de modèles classiques : tels sont les avantages que réunit cette école.

Passons par la petite galerie, ornée de modèles choisis d'animaux, de bustes qui représentent des artistes du pays, pourvue de squelettes pour l'étude de l'anatomie, et de plusieurs Académies, exécutés d'après nature par les élèves qui ont obtenu des prix.

Passons de cette galerie dans celle des tableaux antiques qui ont été offert à l'Académie, il y a 24 ans, par monseigneur *Mossi de Morano.* Ces tableaux sont assez nombreux, puisqu'ils couvrent les parois de cinq vastes salles. La valeur de ces tableaux est bien supérieure à celle qu'on leur donnait avant qu'ils fussent placés convenablement pour être jugés. Les plus remarquables de ces peintures sont : un St-Alexis, que l'on croit avec raison de *Rodolphe Ghirlandajo;* un St-Jean-Baptiste, qui révèle le pinceau de *Francia;* le grand tableau de *Macrino* d'Albe; une Vierge de *Vivarini;* la belle composition d'un petit tableau représentant le Jugement Universel, œuvre de *Heemskerk*; deux Episodes pastorales inspirés par la Jérusalem Délivrée, de *Franceschini;* un St-Pierre, de *Gennari;* un petit tableau représentant la Communion de St-François : ce tableau que l'on croyait d'abord de l'école romaine, est de *Moncalvo* (Piémontais). Après cela nous indiquerons un St-Martyr de *Malò Vincent;* un Ecce-Homo, admirablement peint par *Elisabeth Sirani* (de Bologne); une Vierge de *Sassoferrato.*

Dans la troisième salle on remarque la Jeunesse de Bachus, tableau de *Rubens*, un des plus remarquables de la collection; une Sainte-Famille, de *Caravagio*, tableau qui ferait l'orne-

ment de la plus riche galerie de peinture; un St-Michel, de *Moncalvo;* une Sainte-Cathérine de Sienne, de ce célèbre *Dominique Piola*, qui ne le cède qu'à l'incomparable *Corrége* pour la douceur des teintes; et enfin un St-François d'Assise, que l'on croit de *Velasquez.*

Dans la quatrième chambre, toute garnie de paysages et de vues, on remarque le Coucher du Soleil, grand tableau de *Zacht Leeven*, dont les œuvres sont tant recherchées; douze vues de Venise, de *Canaletto* ou de son école; le Bain des Ninphes, de *Hens;* la Latone, de *Breughel.*

Dans la dernière salle, un St-Jean, de *Luini;* une Sainte-Famille, de *Schidoni;* deux têtes qui représentent Jésus et Saint-Jean, d'*Elisabeth Sirani*; une Tempête, de *Pepes*; un St-Thomas, de *Crayer*; et un grand tableau représentant Moïse, peint par *Sarzana.* Dans peu on y placera une statue de grandeur naturelle, représentant monseigneur *Mossi*, en reconnaissance du don précieux qu'il a fait à l'Académie.

A la suite de cette galerie il y a l'école de peinture, dirigée par M. Arienti; et à l'étage supérieur il y a l'école de gravure, sous la direction de M. Raggio.

L'école de sculpture est au rez-de-chaussée; elle possède un grand nombre de modèles classiques, et elle est dirigée par le professeur chev. Gaggini de Gênes, et par le prof. Bogliani.

Tous les professeurs qui enseignent à l'Académie y ont leur logement.

On doit savoir gré au professeur Cusa, de ce que l'intérieur de cette Académie a été organisé de manière à ne laisser rien à désirer.

ACADÉMIE PHILARMONIQUE

(*Place Saint-Charles, n° 6*)

Le theâtre italien est redevable à cette Académie de plusieurs chanteurs et chanteuses: elle fut fondée par quelques amateurs qui, en 1815, commencèrent à se réunir pour cultiver la musique.

Le lieu de cette réunion fut d'abord dans une maison de la Place du Foin; mais lorsque la société put disposer d'une somme assez forte, elle acheta le beau palais Del Borgo, appartenant jadis aux marquis de Caraglio: ce palais est maintenant connu sous le nom d'Académie Philarmonique.

L'architecte chev. *Talucchi*, membre de cette Académie fit le dessin de la grande salle où l'on donne des concerts publics, salle si riche en stucs et en lambris dorés, qu'aucun établissement de ce genre n'en a une semblable.

ACADÉMIE PHILODRAMATIQUE

(*Rue de la Poste n° 1*)

En 1828, une société de citoyens se proposa de donner des représentations dramatiques pour charmer ses loisirs. Les membres de cette société privée formèrent, en 1833, une Académie, et firent un statut qui a encore force de loi. Cette société fit construire un palais pour s'y réunir et pour y donner des représentations. Cet édifice, qui fut achevé et inauguré en 1842, est digne de cette riche et brillante capitale, et aucune autre ville n'en a peut-être un plus beau, ni un plus élégant. Quoiqu'il ne fût pas encore achevé, on y donna la première représentation le 3 mars 1840.

Il y a aujourd'hui deux écoles de déclamation, dirigées par M. Angelo Canova et par Mme Malfatti : l'une est pour les garçons, et l'autre pour les jeunes filles, qui y donnent souvent des représentations les jours de fête. Nous allons en décrire le local.

Le palais de l'Académie Philodramatique est à l'extrémité de la rue de la Poste, près des grilles du Jardin-Royal. La façade est d'un style grave et élégant, tel qu'il le faut pour un théâtre.

De jolis piliers ornés de chapitaux corinthiens, s'élèvent sur le stéréobate du premier étage; d'élégantes balustrades en marbre lui donnent un aspect grave, qui sied fort bien à ce genre d'édifice. Les fenêtres, dont les ornemens et les corniches en stucs sont fort jolis, ajoutent encore à la beauté de l'architecture. Au sommet de la façade on lit en gros caractères : Accademia Filodrammatica, et on plaça sur les côtés de petits emblèmes qui indiquent la destination du bâtiment.

Il y a trois portes; la première, par un petit et joli escalier octogone, conduit à une antichambre, et de là à un vestibule de forme éliptique. Ici commence un superbe escalier, par lequel on monte commodément à un palier où l'on trouve quatre portes; l'une d'elles est l'entrée de la chambre où l'on dépose les manteaux, une autre est la porte de la chambre des domestiques, une troisième conduit au cabinet où l'on reçoit les billets d'entrée; enfin la quatrième conduit au foyer : le foyer est un sallon de forme ovale fort beau. Les piliers en marbre avec des chapitaux sont dans le style de *Bramante*; les corniches très-peu saillantes et le choix des ornemens, ajoutent encore à l'élégance de l'architecture.

Entr'autres peintures de l'habile peintre *L. Vacca*, on admire celle qui est à la voûte; elle représente l'Italie entourée d'enfans qui portent l'image de quelques-uns des plus illustres Piémontais, peints avec un art admirable. De cette chambre on passe dans la salle des représentations.

Cette salle est carrée; le côté opposé à la scène forme un demi cercle. La scène est vaste et commode, son élévation est proportionnée à l'étendue de la salle : les parois et les voûtes sont très-

bien disposées. L'avant-scène se présente sous un aspect majestueux; elle est soutenue par quatre colonnes cannelées: le plafond est orné de stucs d'un travail fini; enfin, sur les côtés on voit d'élégans emblêmes de musique. Il y a au centre un trophée tourné vers le parterre, et au milieu de ce trophée une lyre grecque, et dans la base de cette lyre grecque, une horloge ingéniusement placée, et sur les côtés, des emblêmes de la Tragédie et de la Comédie. Tous les stucs, les bois des fenêtres et des portes, les corniches et les médaillons, sont dorés. Le fond a une teinte blanche, afin que le contraste de cette couleur avec l'or en rende la vue plus agréable.

Les compartimens de la voûte répondent parfaitement à ceux des parois et au style d'architecture adopté. M. *L. Vacca* a peint au milieu de la voûte un grand médaillon représentant Minerve dans l'attitude de prier Jupiter d'envoyer la prompte messagère des dieux, Iris, sur les bords du Pô.

Douze figures représentant les différentes parties de la littérature sont peintes tout autour de la voûte; l'une d'elles représente l'Eloquence, une autre, la Dialectique, l'Elégie, la Poésie, etc. Les autres ornemens sont l'œuvre des célèbres peintres *Moja*, *Rusca* et *Spinsi*.

Le soubassement qui entoure la salle sert de base à 24 piliers cannelés, ornés de chapitaux ioniques. Vous voyez dans la frise, soutenue par des candelabres en stuc, les emblêmes d'une salle de spectacle. Dans l'intervalle alterné des fenêtres qui sépare les piliers il y a une des neuf Muses.

Ces neuf Muses sont l'œuvre du fameux peintre *Pierre Aires*, de Savigliano. Au-dessus de chaque Muse il y a un grand médaillon entouré de laurier et de feuilles de chêne, qui porte l'effigie d'un auteur dramatique italien. L'inscription qui est sur la porte rappelle l'époque où la célèbre artiste Charlotte Marchionni fut nommée directrice de cette Académie. On y voit aussi un médaillon en marbre portant l'effigie de cette actrice, sculpté par *Etienne Butti*.

Quant à l'architecte *Leoni*, qui donna le dessin de ce théâtre, il suffit d'observer qu'il sut, dans un espace déterminé et restreint, élever un édifice admirable, soit pour le goût des ornemens, soit pour les dispositions symétrique de ses parties, enfin un édifice qui ne laisse rien à désirer pour l'objet auquel il est destiné.

SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE

(*Rue et Palais de l'Académie des Sciences*)

Victor Amédée III fonda, en 1785, cette Société dans le but de favoriser et d'encourager l'étude de l'agriculture en Piémont. En 1788 elle publia trois volumes de ses discussions et dissertations, qui lui valurent la reconnaissance publique et la protection du roi, qui en approuva les réglemens, et fit frapper une médaille en or et trois cents en bronze, pour perpétuer

le souvenir d'une si précieuse institution.

Les membres de cette Société ne s'engagent point, et ils sont élus au scrutin secret : il y a un directeur, un vice-directeur, un secrétaire, un vice-secrétaire et un trésorier.

La Société, pour encourager autant que possible l'étude de l'agriculture, décida de publier chaque année un *Calendario Georgico*, soit, *Almanacco di Agricoltura*, almanacs où l'on indique les meilleures méthodes, les procédés les plus utiles, les inventions qui peuvent être avantageuses au cultivateur. Le produit de ces almanacs, dont la publication continua jusqu'en 1839, excepté les années écoulées depuis 1814 jusqu'en 1820, procura à la Société les moyens de faire face aux dépenses nécessaires, et de distribuer des prix à ceux qui, par des découvertes ou des améliorations, auraient contribué au progrès de l'agriculture.

En 1840 la Société supprima la publication de ce *Calendario*, et résolut de publier chaque année un livre intitulé : *Annali della Reale Società Agraria di Torino*, excellente idée, car par ce moyen l'on peut connaître de suite, non seulement tout ce qui peut favoriser l'agriculture, mais encore le perfectionnement des machines qui ont quelque rapport avec la cultivation des terres; et tous ceux qui écrivent sur cette matière sont les meilleurs naturalistes et les plus habiles mécaniciens.

Cette Société acheta, en 1799, le couvent et le jardin des PP. de la Trinité à la *Crocetta*, et y établit un jardin pour des expériences.

COLLÉGE NATIONAL *DEL CARMINE*

(*Rue des Ecoles n° 18*)

L'ordre des études dans ce Collége est parfaitement celui établi par la loi de 1848, qui fonda les Colléges Nationaux du royaume, et par le réglement qui y est joint.

Les enfans, à l'âge de six ans, peuvent être admis dans ce Collége, et y suivre les cours élémentaire, qui sont de 4 ans. Dans ces classes élémentaires on enseigne aux élèves la lecture, l'écriture, la grammaire italienne, les règles de composition, leur application, l'arithmétique, les premiers élémens de la géométrie, de dessin linéaire, les premiers principes de la géographie, l'histoire naturelle, le cathéchisme et l'histoire sainte. Tel est le nombre des enfans qui demandent à être admis à ce cours, que dans l'année scolastique de 1851 à 1852, il fallut augmenter le nombre des classes et des maîtres.

Lorsqu'ils ont achevé leurs études élémentaires, les élèves ont le choix des études classiques, qui leur ouvrent les portes de l'Université, ou cours spécial, où ils peuvent acquérir les connaissances nécessaires pour se livrer au commerce ou à l'industrie, ou pour être à même de régler leurs affaires.

Le cours des études classiques est de sept ans; les trois pre-

mières années sont cosacrées aux études de grammaire, deux années à l'étude de la réthorique, et les deux dernières années sont employées à l'étude des mathématiques, de la physique et de la philosophie.

En même temps qu'ils se livrent aux études classiques, ils en font d'autres que l'on est convenu d'appeler études accessoires, mais que l'on pourrait appeler études scientifiques. Elles servent à perfectionner, dans les jeunes gens, les premières connaissances aquises dans les écoles élémentaires, à prévenir les inconvéniens qui peuvent dériver d'une instruction purement philologique, à les préparer aux études supérieures, à essayer leurs forces, et enfin à découvrir ce à quoi ils sont plus aptes.

Ces cours accessoires embrassent la religion, l'histoire et la géographie, l'arithmétique, la géométrie et le dessin, l'histoire naturelle, la grammaire grecque et la langue française.

L'enseignement des langues mortes est exclu du cours spécial, qui est de cinq ans.

Ce cours comprend les matières suivantes: la religion, la littérature italienne, les mathématiques élémentaires, l'histore ancienne et moderne, et la géographie pour servir à l'histoire, la géographie statistique et commerciale, le dessin, l'histoire naturelle, la physique appliquée aux arts, les langues française, anglaise et allemande.

Une pension est annexée à ce Collége, dans laquelle il y a plus de cent élèves. Pour y être admis, les enfans doivent avoir atteint l'âge de six ans, et ne dépasser pas l'âge de douze ans: ils doivent présenter leur acte de naissance, le certificat d'avoir été vaccinés, ou d'avoir eu la petite vérole; plus un certificat constatant qu'ils ne sont affectés d'aucune maladie qui puisse se communiquer: ils doivent aussi avoir les habillemens indiqués par le réglement.

La discipline des élèves pensionnaires est militaire, l'habit de parade est le même que celui de la Garde Nationale du royaume.

La direction de la pension et du Collége est confiée à un président. Un directeur des études veille à l'enseignement et au progrès des élèves. Le *Censore* de la discipline veille à ce que les réglemens disciplinaires soient observés. C'est lui qui dirige les élèves dans les exercices militaires et gymnastiques; il est aidé pour cela par les instituteurs, qui doivent être maîtres élémentaires ou maîtres de grammaire latine; ils aident les élèves pensionnaires dans leurs études, et remplacent même les maîtres, lorsque ceux-ci ne peuvent remplir leur tâche.

Pour tout ce qui regarde l'administration, il y a un conseil composé du président, du directeur spirituel, du directeur des études, du *Censore* de la discipline, et de trois membres pris parmi les professeurs de ce Collége, dont l'un, professeur des sciences, l'autre, de réthorique ou de grammaire, et l'autre, d'enseignement élémentaire. Le conseil fait le budget des dépenses présumées, approuve à la fin de l'année le compte rendu par le président, examine chaque mois les comptes présentés par l'économe, et propose à l'au-

torité la nomination des instituteurs.

Les programmes de l'enseignement de chaque professeur sont lus et approuvés au commencement de l'année scolastique en conseil extraordinaire, auquel prennent part, avec les membres du conseil ordinaire, tous ceux qui enseignent au Collége.

Pour que cette institution produise tous les avantages qu'on en attend, il faut encore que le cours spécial soit definitivement établi, car jusqu'ici il n'est qu'une épreuve, et qu'on pourvoie par une loi, comme on l'a promis lors de sa fondation, à la création des places gratuites, afin d'ouvrir ce Collége à des jeunes gens d'une fortune peu aisée.

COLLÉGE ROYAL DES PROVINCES

(*Rue de l'Hôpital, n° 9*)

Victor Amédée II, à qui le Piémont est redevable de sages réformes introduites dans les études, et qui fit venir de différents pays étrangers des hommes distingués par leur vertu et leur science, fonda ce Collége-Royal, pour aider les jeunes gens d'un esprit supérieur, mais qui, n'ayant pas de fortune, ne pouvaient aspirer à des grades académiques. Pour mieux assurer son établissement, il ne voulut pas qu'il fût soutenu par des largesses des particuliers, ni assujetti à l'arbitraire des patrons, mais qu'il fût à la charge du trésor public.

En fondant ce Collége, le roi songea aussi à l'avantage du Piémont, en ce que les hommes supérieurs auraient un champ libre pour se distinguer, et que le gouvernement pourrait toujours trouver des personnes instruites et dévouées.

En mettant à exécution ce sage dessein (1729), Victor Amédée fonda cent places gratuites, partagées entre les provinces dont se composait alors l'Etat; et il ordonna que ceux qui aspirent à ces places gratuites, réuniraient les conditions suivantes : *pauvreté*, *bonne mœurs*, *talent joint à l'amour de l'étude.*

Les Etats de la Maison de Savoie s'étant dans la suite étendus, on modifia la répartition des places, et ces modifications eurent lieu en 1828-49-51 et en 1833-39.

La nomination des élèves de chaque province aux places gratuites, dépendait d'abord du conseil communal assisté de l'intendant; mais l'expérience ayant démontré que le mode de nomination donnait un large champ à l'arbitraire et aux préférences, on décida que la nomination dépendrait d'un examen de concours. (Voyez le billet royal du 16 août 1738).

Toutefois le concours avait lieu dans les chef-lieux de province, et c'était au réformateur provincial à examiner l'authenticité, la véracité des certificats présentés par les candidats; le mode n'était pas sans abus. Par un autre billet royal du 27 octobre 1840, on confia au censeur de l'Université le soin d'examiner si les aspi-

rants réunissaient les conditions voulues; peu de tems après, le 24 novembre de la même année, par un autre billet royal, il fut ordonné que le président examinerait lui-même les documens présentés par les élèves admis aux places gratuites.

Peu de tems après sa fondation, le Collége ayant acquis une grande célébrité, pour son excellente discipline, et la sagesse de ses réglemens intérieurs, Charles Emmanuel III, pour adhérer au vœu de ses sujets, et sur la proposition du comte de Salmour, protecteur du Collége, ordonna qu'on y joignît une pension pour les jeunes gens des familles aisées, qui avaient l'intention de se rendre à la capitale, pour y achever leurs études. Ces élèves pensionnaires ne payaient que vingt-cinq francs par mois; le Collége leur fournissait la table, le logement, la lumière, le chauffage, le blanchissage, etc. Il n'y avait aucune différence entre les élèves admis aux places gratuites et les élèves pensionnaires, tous étaient traités également. Au commencement on n'y recevait que les catholiques, parce que dans ce tems là les lois du pays n'accordaient pas la jouissance des droits civils à ceux qui n'étaient pas catholiques.

Les bases fondamentales de cet établissement existent encore aujourd'hui.

COLLÉGE *CACCIA*

(*Rue St-François-de-Paule, n° 18*)

Le docteur *Jean François Caccia* de Novare, par son testament du 30 août 1816, fonda un Collége à Pavie pour les jeunes étudians de son pays. Les descendants de ce M. Caccia firent transférer ce Collége à Turin. Victor Emmanuel I accorda plusieurs priviléges à cette maison d'éducation, et la mit sous sa protection spéciale. Les élèves de ce Collége peuvent suivre les différents cours de l'Université, ou s'adonner aux beaux arts, soit à l'Académie royale de Turin, soit à l'Académie de Rome, où ils sont entretenus aux frais de cet établissement.

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT

POUR LES BEAUX-ARTS

(*Rue de la Poste, n° 1*)

Cette Société, formée en 1842 sous les auspices du comte de Benevello, a pour but d'*exciter parmi les artistes une noble émulation*, *de faire connaître leurs productions*, *et d'en faciliter la vente.*

Cette Société, honorée dès son origine du puissant patronage de Charles Albert, à qui les beaux arts doivent tant, favorisée par le concours de citoyens distingués, elle ne tarda pas à prendre de vastes proportions, au point qu'elle put bientôt disposer du produit annuel de plus de huit cent actions de vingt francs l'une. Le moyen le plus propre à atteindre

son but, employé par la Société *promotrice*, est celui des expositions publiques, qui, grâce au concours de quelques artistes plus connus des différentes parties de l'Italie, et à celui de quelques étrangers distingués, procura à nos jeunes artistes de beaux modèles à imiter, un encouragement à continuer; inspira aux familles riches le désir d'orner de quelques œuvres artistiques les superbes salles, qui ne brillaient auparavant que par des glaces et autres objets insignifians, qui nous viennent des pays au-delà des Alpes.

A la fin de chaque exposition l'on achète, au moyen des fonds de la Société, quelques objets d'art, qui sont tirés au sort et donnés pour prix aux associés gagnants. Les associés qui n'ont pas été favorisés par le sort, reçoivent en compensation un album ou une lithographie exécutée sur un des plus beaux objets de l'exposition.

Le comte Benevello mit ses salles à la disposition de la Société pour cette exposition, qui eut lieu pendant huit ans dans son palais, ensuite on la transféra à *Pallacorda*, palais qu'on appelle communement le *Trincotto*, local plus vaste et situé rue de la Poste, à côté du palais de l'Académie Philodramatique.

Certes ce local laisse beaucoup à désirer à cause du nombre toujours croissant des objets que l'on envoie à l'exposition, non seulement des différentes parties de l'Italie, mais encore de la Suisse, de la France et de la Belgique. Il y a lieu d'espérer que si cette Société s'entendait avec d'autres qui ont aussi leurs expositions annuelles, on pourra construire tout exprès un palais fait de fer et de cristal. L'exposition a lieu chaque année, ordinairement dans le mois de juin, pendant trente ou quarante jours.

Le tableau statistique suivant atteste les progrès qu'elle a fait :

	Actions	*Produit*	*Acquisitions faites par la société*	*Acquisitions privées*
1842	425	fr. 8,500	fr. 5,683	fr. . . . . .
1843	781	» 15,620	» 12,130	» . . . . .
1844	910	» 18,200	» 14,175	» 2,360
1845	981	» 19,620	» 14,210	» 11,190
1846	1052	» 21,040	» 15,075	» 10,471
1847	1063	» 21,300	» 13,330	» 10,864
1848	893	» 17,860	» 13,325	» 6,340
1849	869	» 17,380	» 13,087	» 4,182
1850	900	» 18,000	» 13,535	» 41,951
1851	944	» 18,880	» 17,210	» 24,125
En 1852 on a vendu des tableaux pour la somme de				» 32,070

La Société a l'honneur de compter parmi ses membres, S. M. le roi et toute la famille royale.

Avant de terminer cet article, nous dirons que les artistes doivent un tribut de reconnaissance au comte Benevello comme fondateur de la Société, et à l'avocat Louis Rocca pour le zèle avec lequel il a rempli ses fonctions de secrétaire de cette Société.

ECOLE COMMERCIALE

(*Rue de Pô, n° 33 bis*)

La Chambre d'Agriculture et de Commerce, pour faciliter toujours plus l'étude des connaissances utiles à tous, et indispensables pour ceux qui se destinent à l'industrie et au commerce, a réorganisé en 1853, l'école qu'elle avait déjà établie, et en a étendu l'enseignement, de manière que, outre le droit commercial qu'on y enseignait déjà, on y enseigne de nouvelles matières non moins importantes.

Pour l'année 1853, le nouveau cours aura pour objet ce qui regarde les *principes de la science économique, et leur application à l'industrie et au commerce.*

Les leçons ont lieu le mercredi et le samedi de chaque semaine de 7 à 8 heures du soir, dans une des salles destinées aux écoles techniques, dans l'édifice dépendant de l'Université, à St-François-de-Paule. Ce cours a commencé le 12 janvier de la même année.

L'école est publique, mais ceux qui désirent s'assujettir à un examen à la fin du cours, pour en rapporter un *brévet de capacité*, devront se faire inscrire comme élèves sur un registre, ouvert à cet effet dans le mois de janvier au secrétariat de la Chambre, rue Alfieri n. 8.

INSTITUT TECHNIQUE ROYAL

Dans le même édifice on donne les cours suivans, compris sous le titre d'*Institut Technique Royal :*

Le lundi et le jeudi

On enseigne la Chimie appliquée à l'Agriculture. Le professeur est le docteur *Prospero Carlevaris ;*

La Mécanique appliquée aux Arts. Le professeur est le chev. *Ignace Giulio.*

Le mardi et le vendredi

On enseigne la science Agraire. Le professeur est M. *Joseph Borio ;*

La Géométrie appliquée aux Arts. Le professeur est l'ingénieur *Quinterno Sella.*

Le mercredi et le samedi

On enseigne la Chimie appliquée aux Arts. Le professeur est le chev. *Ascanio Sobrero.*

On ajoute à ces écoles, celle du Commerce, dont nous avons déjà parlé, confiée au professeur M. *Antoine Scialoja.*

SOCIÉTÉ AGRAIRE

(Rue Ste-Thérèse, 1)

Cette Société, qui compte aujourd'hui plus de trois mille membres, fut approuvée par un décret royal du 25 août 1842. Chaque associé est engagé pour trois ans, et paie vingt-quatre francs par an pour sa quote-part, outre 6 francs qu'il doit payer au moment de son admission. Les femmes peuvent être admises à cette Société, ainsi que les étrangers.

Dans les chef-lieux de province, où il y a douze associés, on peut y former des comités agraires (on en compte aujourd'hui 41).

L'administration est confiée à une direction composée d'un président, de quatre vice-présidents, de deux secrétaires, de quatre vice-secrétaires, d'un trésorier, d'un archiviste bibliothécaire, de vingt-quatre conseillers résidents, et d'un nombre de conseillers non résidents, égal à celui des provinces; ils sont tous élus à la pluralité des voix, sauf le président qui est nommé par le roi.

Cette Société a un cabinet de lecture pour ses membres. Elle publie chaque semaine un journal, où l'on ne traite que d'agriculture, et elle s'applique à encourager par des prix, par des livres, par des expositions permanentes d'instrumens d'agriculture, et des expositions non permanentes de produits agricoles et d'horticulture, tout ce qui peut contribuer au progrès de l'agriculture en Piémont.

Le but de cette Société, et les moyens qu'elle emploie pour y parvenir, sont indiqués par le programme suivant du Congrès Agraire tenu à Asti dans le mois d'octobre 1851:

1° Une médaille en or d'une grande dimension à celui qui, dans la manière de faire le vin, adopte les moyens les plus propre à en améliorer la qualité, en assurer la conservation, et à lui donner plus de valeur dans le commerce;

2° Deux prix de 50 fr. chacun, et deux mentions honorables au cultivateur chef de famille qui mit le plus de soin pour procurer à ses enfans le bienfait de l'instruction religieuse et élémentaire, adaptée à leur condition;

3° Deux prix de 50 fr. chacun, et deux mentions honorables aux fermiers qui avec leur famille cultivèrent pendant plus longtems le même domaine, et mirent toujours plus de zèle à bien cultiver, et plus d'exactitude à remplir leurs engagemens;

4° Deux prix de 25 fr. chacun aux domestiques de laboureurs qui se sont plus distingués par leur moralité, leur attachement aux maîtres, par leur activité et leur intelligence dans les travaux, et qui soignèrent le bétail avec moins de rudesse. On eut aussi égard à ce que le domestique avait servi plus longtemps le même maître;

5° Un prix de 40 fr. à la fermière, mère de famille, qui se distingua le plus par une conduite exemplaire, par l'ordre,

l'économie et la propreté avec lesquels elle régla sa maison;

6° Une petite médaille en or et deux grandes médailles en argent doré, aux trois vignerons dont les vignes étaient en meilleur état, qui en avaient augmenté le produit, amélioré la qualité, soit en introduisant de nouveaux ceps de vignes, soit par une culture plus intelligente, plus soignée et plus appropriée au sol;

7° Une grande médaille en argent doré à celui qui a prouvé d'avoir fait, avec succès, l'expédition à l'étranger, la plus lointaine par mer, de vin fait par lui-même dans la province d'Asti, et d'une quantité au moins de dix hect., dans l'espace d'un an.

8° Deux grandes médailles en argent, et deux plus petites aussi en argent, aux quatre cultivateurs qui avaient amélioré l'horticulture dans le pays, soit en introduisant et en cultivant avec succès du jardinage plus précoce, plus recherché, soit en obtenant un plus grand nombre de productions différentes du même terrain et dans le même espace de tems, ou qui avaient formé de plus nombreuses pepinières d'arbres fruitiers d'une espèce choisie.

9° Une grande médaille en argent doré et deux petites en argent, à trois cultivateurs parmi ceux qui avaient planté dans les cinq années précédentes, un plus grand nombre de mûriers, en proportion de l'étendue du terrain cultivé, qui se trouvent dans un état prospère de végétation.

10° Une grande médaille en argent doré à celui qui supplée, au défaut de prés naturels, pour l'entretient du bétail, et qui y supplée de la manière la plus économique et la plus avantageuse.

La Municipalité d'Asti ajouta une médaille en or de la valeur de 100 francs à celui qui indiqua le moyen d'ôter les chenilles des ceps de vigne; et un prix encore de 100 francs à celui qui, s'étant appliqué à préparer la semence des vers à soie, prouva approximativement la quantité obtenue, pourvu qu'elle ne fût pas au-dessous de trois kilogrammes, en indiquant le moyen employé, justifiant de la bonne qualité de la semence, et de l'avantage obtenu par ceux qui l'avaient achetée.

Dans le mois de juin 1852, la direction de la Société publia une instruction populaire sur la manière de préparer et conserver la semence des vers à soie, et la vendit au modique prix de 10 cent., afin de répandre l'instruction sur cette branche d'industrie, si importante pour le Piémont. Ce Mémoire fait suite à l'Opuscule sur l'éducation des vers à soie, déjà publié par la même Société.

SOCIÉTÉ D'ECONOMIE POLITIQUE

Cette Société fut établie dans le mois de juin 1852, par quelques personnes instruites, dans le but de répandre en Italie l'étude des sciences économiques, qui y furent si longtems négligées. Nous allons rapporter les principaux articles sur lesquels elle se fonde :

La Société se réunira au moins

tous les quinze jours, pour discuter des sujets économiques, purement sous le rapport scientifique; les procès-verbaux de ces discussions seront périodiquement publiés, afin d'attirer l'attention du public sur cette matière, et en favoriser l'étude.

La Société se propose aussi de contribuer à introduire en Piémont le plus grand nombre d'écoles élémentaires d'économie. Le nombres des associés est illimité, quelle que soit la différence d'opinions politiques où de systèmes économiques.

Les femmes pourront aussi y être admises, quoiqu'elles doivent plutôt s'occuper d'économie domestique que d'économie politique. Ceux qui habitent dans les provinces peuvent également y être admis.

Les réunions de la Société auront un président éligible à la majorité des voix au scrutin secret, mais il sera changé de trois mois en trois mois, s'il n'est réélu.

Un vice-président élu de la même manière, le remplacera en cas d'absence.

Un économe sera chargé d'encaisser les fonds, de payer les dépenses, conformément au budget établi par la commission.

COMITÉ MÉDICAL DE TURIN

Ce comité est composé de médecins, de chirurgiens, de pharmaciens, et d'artistes vétérinaires. Ce comité a pour but : le progrès de la science médicale, la défense des droits et de la dignité du corps, et tout ce qui peut être utile à la salubrité.

Les moyens par lesquels elle veut atteindre ce but, sont :

1° Réunions des comités et congrès généraux;

2° Envoi de pétitions;

3° Réclamer contre les abus auprès des autorités;

4° La presse; 5° Employer tous les autres moyens qui seront jugés opportuns.

Les membres de cette Société, dont le nombre est illimité, paient chacun six francs par an. L'inscription comme membre du comité est obligatoire pour 3 ans.

Les comités provinciaux, qui sont composés d'associés d'une province, donnent un quart de leurs fonds annuels, pour les dépenses nécessaires à la Consulte centrale, établie à Turin, et celle-ci doit rendre compte devant le congrès général de ses opérations, de l'état des finances et de tout ce qui a rapport à la Société; et elle présente un budget approximatif qu'elle soumet à l'approbation du congrès. Chaque année a lieu un congrès général, où l'on détermine par votes le lieu et l'époque du congrès suivant. La Consulte se réunit tous les mois en séance ordinaire.

La Consulte centrale choisit dans son sein un président, deux vice-présidents, quatre secrétaires, un censeur, un trésorier, et elle a la direction de la Société.

Ce comité se réunit habituellement dans le couvent de Saint-François-de-Paule, et dans la salle de la Société d'Instruction. Cette salle est au premier étage de l'Académie Royale d'Agriculture. Ce comité médical fut formé en 1851.

SOCIÉTÉ MEDICO-CHIRURGIQUE

Les fondateurs de cette Société, formée en 1842, sont les docteurs Berruti, Bertini, Bonacossa, Carmagnola, Demarchi, Demichelis, Fiorito, Frola, Sperino, Riberi, et quelques autres médecins et chirurgiens des plus célèbres de la capitale.

Charles Albert approuva les statuts de la Société le 5 février 1842, et lui assigna ensuite une rente annuelle; et le 10 février 1846 il lui accorda le titre d'Académie Royale. Elle est composée de membres ordinaires, honoraires, et de membres correspondants; les premiers sont au nombre de 36, le nombre des autres est illimité. Elle a un président, un vice-président, un secrétaire général, deux secrétaires particuliers, un trésorier et un archiviste.

Pour être admis membre de cette Société, il faut avoir été reçu docteur en médecine et en chirurgie, au moins depuis trois ans, avoir publié quelqu'ouvrage important sur la matière, ou il faut présenter à l'Académie quelques dissertations sur la médecine ou la chirurgie.

La Société publie une feuille périodique ayant pour titre : *Giornale delle Scienze Mediche di Torino*, qui fait beaucoup d'honneur au Piémont, et qui est très-utile à la science. Le but de la Société est de favoriser l'étude de la médecine et de la chirurgie, et des sciences accessoires.

SOCIÉTÉ D'OUVRIERS

Cette Société, comme d'autres semblables, fut formée sous les auspices du gouvernement constitutionnel, le 3 mars 1850. Elle a pour but d'inspirer aux ouvriers le sentiment de fraternité, en les engageant à se secourir mutuellement, et tend à répandre la moralité et l'instruction. Quoique tout citoyen puisse faire partie de cette Société, en payant chaque semaine sa quote-part, les ouvriers seuls ont droit d'être membres effectifs et de donner leurs votes.

Il y a un conseil général composé de conseillers et de vice-conseillers, élus par les membres divisés en section, selon la profession, l'art et le métier; et une direction nommée par le conseil général, laquelle administre les intérêts de la Société, de la manière établie par le conseil général.

Les associés devront, au moment de leur admission, promettre, sur l'honneur, au président, de s'abstenir des jeux de hazard, du jeu de la loterie, et de se conduire en bons citoyens : ne peuvent être admis ceux qui ont été condamnés pour vol, pour fraude ou pour attentat aux mœurs.

L'associé qui tombe malade a droit, après quatre jours, à un subside d'un franc 50 centimes par jour, jusqu'à ce qu'il puisse se remettre au travail; si la ma-

ladie devient chronique, il perd, après 40 jours, le droit à ce subside; mais la Société ne cesse pas de le secourir en voie extraordinaire. Si la maladie devient plus grave, le malade est assisté continuellement par deux associés, qui sont remplacés par deux autres, de 12 heures en 12 h.

Si un associé refusait deux fois, sans de justes motifs, de rendre ce pieux devoir, il est exclu de la Société. Les assemblée générales nomment les médecins et les chirurgiens, et fixent leur traitement.

SOCIÉTÉ PIO-FILARMONICA

Cette Société fut établie en juin 1852 par quelques artistes de la capitale, à l'objet: 1° De fonder une caisse de secours mutuels au bénéfice des professeurs de musique, membres de la Société, et de leurs familles;

2° D'en défendre les intérêts, et d'en améliorer la position;

3° D'employer tous les moyens pour le progrès et l'éclat de l'art, surtout par des concerts publics.

SOCIÉTÉ DE BIENFAISANCE MUTUELLE,

PLACEMENT DES CAFÉTIERS, CONFITURIERS ET DISTILLATEURS

Le titre de cette Société suffit pour en indiquer le but. Elle a un conseil d'administration, qui tient ses séances dans le bureau permanent de la Société, sous les portiques de Place-St-Charles, maison Balbis-Sambuy, où se réunissent les principaux associés, pour s'occuper de leurs intérêts communs.

SOCIÉTÉ DE DOCTEURS

EN MÉDECINE ET EN CHIRURGIE POUR SECOURS MUTUELS

Cette Société instituée par quelques médecins de la capitale, à l'instar des sociétés établies en France, en Alemagne, en Russie, a pour but de fonder une caisse de secours mutuels, pour pourvoir aux besoins des médecins et chirurgiens qui, à cause de leur âge, ou de leurs infirmités, ne peuvent plus se livrer à l'exercice de leur profession. Les médecins et chirurgiens étrangers peuvent être admis dans cette Société, pourvu qu'ils aient leur domicile depuis deux ans dans les États-Sardes.

La direction de cette Société est composée de 24 membres, d'un président, d'un vice-président, d'un censeur, d'un vice-censeur, d'un secrétaire, et d'un trésorier. Elle statue sur les sommes à accorder à titre de secours ou de pension; sur l'admission ou l'exclusion des membres; sur l'acceptation des dons, des legs; elle approuve les comptes de la Société, que lui présente une

commission de sept membres, nommée par elle, et elle transmet tous les ans à chacun des membres, un compte-rendu de ses opérations.

Quant à la commission, elle a l'administration des intérêts et des affaires de la Société; et elle est chargée de mettre à exécution les délibérations prises par la direction.

La direction se réunit ordinairement une fois par mois et même extraordinairement si le président le juge nécessaire. La commission a coutume de se réunir deux fois par mois. Les fonds de la Société se composent de dix francs que chaque membre de la Société paie au moment de l'admission, et de dix francs qu'il paie chaque année pour sa quote-part. Il faut ajouter à cela, les intérêts des capitaux, les dons et les legs. La rente annuelle peut être employée jusqu'à concurrence des 4|5e en subvention, sous la déduction cependant des frais d'administration.

Dans le cas que la Société vînt à être dissoute, le fond social sera employé à établir des lits dans un hôpital de Turin, pour des médecins ou chirurgiens sans moyens de subsistance, ou affectés de maladies chroniques. Le premier lit sera accordé par les membres de la Société au moment de sa dissolution; les autres lits seront accordés par la faculté de médecine et de chirurgie de l'Université de Turin.

UNION PHILANTROPIQUE DES TYPOGRAPHES

Cette Société d'ouvriers typographes a pour but de secourir chaque semaine, et sans aucune distinction, tous les ouvriers qui tombent malades, et ceux qui ont fait partie de la Société pendant dix ans, se trouvent incapables de travailler, ou pour cause de vieillesse, ou pour cause de maladie.

Cette Société est une des plus anciennes de la capitale; car en 1738 elle obtint de l'archevêque de Turin, Arborio de Gattinara, la permission de prendre pour patron St-Augustin dont elle célèbre encore la fête tous les ans, en imprimant avec le plus grand luxe typographique, un sonnet en l'honneur de ce saint. Charles Emmanuel III en approuva les réglements par un décret du 19 août 1791, en obligeant tous les principaux imprimeurs à donner du travail aux ouvriers qui étant honnêtes, intelligents, appliqués, et assidus au travail, se trouveraient sans occupation, sans qu'il y eût de leur faute, sur la simple demande du directeur de la Société.

Chaque associé paie tous les samedi 8 sols, et il a droit à 10 fr. pour chaque sept jours de maladie; une direction composée de 12 membres administre les fonds de la Société; cette direction est renouvellée tous les ans dans le mois de janvier par une assemblée générale de la Société. La direction nomme pour soigner les malades un médecin, un chirurgien et deux professeurs consultants.

COMITÉ CENTRAL

POUR SECOURS AUX ITALIENS COMPROMIS POLITIQUES

Ce Comité fut institué sur l'assentiment du Parlement, par un décret royal de Charles Albert du 16 décembre 1848. Nous n'en rapporterons que les articles qui indiquent le but de ce Comité, et ce dont il est chargé :

Art. 4. Il sera établi à Turin un Comité central composé de trois conseillers municipaux, et de six émigrés des plus distingués, des provinces énoncées dans l'article 1er, lequel sera présidé par l'intendant général de la division, et en son absence par le syndic ou vice-syndic de la ville de Turin; il sera aussi établi dans les lieux déterminés par le gouvernement, pour la distribution des secours, des comités spéciaux, composés chacun d'un conseiller municipal, de deux émigrés, et présidé par le syndic ou par un vice-syndic.

Art. 5. Le Comité central est chargé d'examiner les demandes de secours, de pensions, de faire les subventions en raison de l'âge, des besoins, des circonstances particulières des émigrés, et de leur assigner le lieu de la résidence qui sera déterminé par le gouvernement.

Art. 6. Les Comités spéciaux sont chargés d'examiner les réclamations faites par les émigrés qui reçoivent des secours, au sujet des subventions, et leur accorder, sur leur demande, des permis de s'éloigner du lieu de leur résidence pour un tems plus ou moins long, suivant les circonstances dans lesquelles ils se trouvent.

Art. 7. Il est ouvert au Ministère de l'intérieur un crédit de 200 mille francs pour secours à accorder aux émigrés.

SOCIÉTÉ AGRAIRE-BOTANIQUE

BURDIN AINÉ ET COMP.

(*Voyez l'art.* Jardin Botanique)

SOCIÉTE D'ENCOURAGEMENT

POUR LA GYMNASTIQUE

(*Place d'Armes*)

Quelques jeunes gens, excités par l'exemple de l'école militaire de gymnastique, établie au Valentin en 1843, se réunirent, avec autorisation du gouvernement, et formèrent une Société dite, *Società promotrice per la Ginnastica.*

Le nombre des membres de cette Société est fixé à 200. Chaque associé doit souscrire pour trois ans. La quote-part établie est de 30 fr. par an.

Cette Société a fait construire un *Casino*, sur un terrain pris à loyer pour cet objet, et a établi

le gymnase pourvu de tous les instrumens nécessaires. Le but de cette Société est : 1° D'offrir aux associés un cours régulier de leçons et d'exercices gymnastiques;

2° D'établir et entretenir une école gratuite pour les enfans proposés par les associés et par la commission d'administration;

3° De former des élèves capables d'enseigner la gymnastique.

La Société donne tous les ans un prix aux élèves admis gratuitement.

En 1846 la Société obtint l'approbation d'un nouveau réglement, par lequel on a conservé les bases fondamentales sur lesquelles elle était établie. Par le nouveau réglement l'on a pu amplement expliquer l'objet de cette Société.

L'on a accordé aux étudiants de l'Université la faculté d'en faire partie, en qualité d'associés annuels, ne payant que 20 francs par an.

SOCIÉTÉ ROYALE DU TIR

Cette Société fut approuvée par un billet royal du 16 décembre 1837; elle a un conseil de direction, composé d'un président, de six conseillers, d'un secrétaire et d'un trésorier.

Les exercices ont lieu dans le local accordé par S. M. dans le parc du château royal du Valentin.



ETABLISSEMENS DE BIENFAISANCE
OU MAISONS D'EDUCATION

REGIO ALBERGO DI VIRTU
(*Place-Carlina*, n° *1*)

Cet établissement, situé place *Carlina*, fu fondé en 1587 pour servir d'asile aux jeunes gens appartenant à des parents honnêtes, mais sans fortune, n'importe de quelle province; il suffit, pour y être admis, d'être des Etats-Sardes.

On y enseigne différents arts; tel que l'art de fabriquer des étoffes, l'art du tourneur, de l'ébéniste, du fondeur, etc. On a fixé une heure de la journée pendant laquelle les élèves s'exercent à lire et à écrire; ceux plus avancés étudient la grammaire ita-

lienne, l'arithmétique et la géométrie appliquée aux arts qu'ils cultivent. Le Piémont doit à cet établissement des objets d'art admirables. Nous ne citerons qu'une tapisserie inimitable, dont le tissu représente les plus illustres entreprises de la Maison de Savoie.

Il y a dans la petite église de cet établissement trois tableaux: un représente la Conception de la V.-M., il est d'*Alex. Trono*; l'autre représentant N.-D. des Sept Douleurs, de *Jean Molinari*, et le troisième, c'est-à-dire St-Louis de Gonzague, est l'œuvre de *Mathieu Boys*.

MAISON D'EDUCATION DITE *DELLA PROVIDENZA*

(*Rue de la Providenza, n° 13*)

Cet établissement, qui avait été fondé par une dame charitable au commencement du XVII siècle, fut élevé au rang d'institution royale, le 4 mai 1735, par Charles Emmanuel III.

Le but de cet établissement est l'éducation de jeunes personnes. Les élèves sont toutes également traitées, et l'on y fait aucune différence entr'elles, quelle que soit la position sociale des parents.

La direction de la maison dite *della Provvidenza* vient de publier son programme d'éducation, dont voici le résumé:

Education religieuse et morale. La religion étant la base de toute bonne éducation, l'institut de la *Providenza* ne laisse rien à désirer à cet égard. L'instruction est divisée en élémentaire et supérieure; l'élémentaire comprend l'instruction religieuse, la lecture, l'écriture, la nomenclature, les premières notions de langue italienne et de langue française, les élémens d'arithmétique, la musique et la danse.

L'instruction supérieure, divisée en deux classes, comprend l'enseignement religieux, la déclamation, l'écriture, la grammaire et la littérature italienne et française, la géographie, l'histoire ancienne et moderne, l'arithmétique, quelques notions de physique et d'histoire naturelle, la musique et la danse. On y enseigne aussi tous les genres d'ouvrages qui conviennent aux femmes.

CONDITIONS D'ADMISSION

Les élèves sont reçues de 8 à 16 ans, excepté pour les places gratuites fondées par des particuliers.

On exige l'acte de naissance, un certificat constatant que l'élève a été vaccinée, ou qu'elle a eu la petite vérole. On exige aussi que l'élève jouisse d'une bonne santé.

Le prix de la pension est fixé à 36 fr. par mois, à 33 fr. pour deux sœurs, à 30 fr. pour trois sœurs, et à 27 pour quatre.

MAISON DE CHARITÉ
DITE
REGIA OPERA DELLA MENDICITÀ ISTRUITA

(*Rue Sainte-Pélagie, 11*)

Cet établissement fut fondé en 1743 par l'abbé de *Garessio* et un maître-masson nommé *Félix Fontana*. Ces deux hommes charitables commencèrent par rassembler de pauvres mendians pour les instruire. Monseigneur *Colombano Chiavaroti*, archevêque de Turin, donna à cet établissement l'église de Sainte-Pélagie.

Par cette institution on s'est proposé trois choses : 1° de donner une instruction religieuse aux pauvres des deux sexes et de tout âge, qui intervenant aux exercices de piété dans l'église de Sainte-Pélagie, reçoivent en sortant quelque aumône ; 2° de donner aux pauvres, qui sont en âge de pouvoir travailler, un métier et des moyens de subsistance, en les plaçant comme apprentis chez d'habiles artisans ; et quant aux filles, en leur assurant une petite dot, si elles se marient ou si elles se font religieuses ; 3° d'établir des écoles gratuites dans plusieurs quartiers de la ville, pour les enfans pauvres des deux sexes.

Il y a maintenant à Turin 15 écoles pour les garçons ; elles sont confiées aux Frères des Ecoles Chrétiennes.

Il y en a onze pour les filles, confiées aux Religieuses dites Sœurs de St-Joseph.

L'administration de cet établissement se compose d'un président, de onze directeurs nommés par le roi ; il y a en outre un recteur de Sainte-Pélagie, qui est directeur spirituel des écoles.

Outre les écoles pour les enfans, cette maison de charité a établi huit écoles, pendant l'hiver, ouvertes le soir aux ouvriers ou artisans.

ASILE DE SECOURS
POUR LES FILLES DE MILITAIRES

(*Rue des Filles-de-Militaires, 8*)

Cette maison, fondée en 1764 par la Confrérie du Saint-Suaire, est, depuis 1778, sous la protection royale.

Les demandes d'admission doivent être présentées au ministre de la guerre. Les jeunes filles qui demandent à être admises dans cette maison, ne doivent pas avoir moins de huit ans, ni plus de 14.

Avant d'être admises dans cette maison, elles sont visitées par le médecin et le chirurgien de l'établissement.

Une fois admises et après l'année d'épreuve, elles ne peuvent plus être renvoyée ; mais si elles

le désirent, et si leurs parents justifient d'avoir les moyens de pourvoir à leurs besoins, elles sont libres de sortir. Si elles se marient pendant qu'elles sont dans cette maison de charité, on leur fait une petite dot.

On leur donne l'instruction nécessaire à de bonnes mères de famille.

ÉTABLISSEMENT POUR LES ORPHELINES

(*Rue des Orphelines, n° 8*)

Cette maison, fondée avant 1579, est destinée à donner un asile aux filles pauvres qui ont perdu leurs parents; et on leur fournit tout ce qui est nécessaire, alimens, habillemens complets, et tout ce qu'il leur faut suivant leur condition de pauvres orphelines.

Le nombre n'en est pas fixé, il dépend du plus ou du moins de rente de l'établissement; aujourd'hui il y en a environ 100.

Pour y être admises, les orphelines doivent être d'une ville ou commune du diocèse de Turin, où il n'y a aucun hospice pour les filles orphelines; elles ne doivent pas être au-dessous de huit ans, ni au-dessus de 12: elles doivent être filles légitimes de parents honnêts, et avoir une bonne constitution physique.

Les demandes d'admission doivent être adressées à l'administration de l'établissement, appuyées de certificats prouvant qu'elles en ont les qualités requises. Il y a deux places pour des filles qui, ayant abjuré leurs erreurs, ont ambrassé la religion chrétienne, quoique elles ne soient pas orphelines.

On peut y fonder des places au moyen de payer six mille francs.

La maison est dirigée d'après un réglement particulier, appuyé par un brévet royal du 31 janvier 1832, et administré, pour le temporel, par une société composée de six directeurs et de six dames directrices, nommés par le roi, d'un président, qui est l'archevêque de Turin, et d'un inspecteur royal.

L'administration intérieure est confiée aux Religieuses dites les Sœurs de St-Joseph.

COUVENT DE S. GIOVANNI DI DIO

DIT DES ROSINES

(*Rue delle Rosine, n° 7*)

Cet asile de charité date de 1740, et est dû au zèle pieux d'une pauvre fille nommée *Rose Govona*, de Mondovi. Le travail des filles qui sont dans cet établissement suffit à l'entretient de cette maison, où il y a différents métiers. On y fait des tissus de laine, de soie, de fil, on y confectionne des habillemens, et différents autres objets. Il y a dans la maison même un magasin pour la vente de ces tissus et de tout ce qu'on y confectionne.

Les conditions requises pour y

être admises, sont: 1° que la postulante soit pauvre et en danger de manquer à ses devoirs, qu'elle ait une bonne conduite, qu'elle ne soit pas au-dessous de 15 ans, et au-dessus de 21; 2° qu'elle ait une constitution saine, forte et robuste, apte aux travaux de l'établissement. Elle doit payer en entrant la somme de cent francs à titre de pension pour les huit mois d'épreuve, et y apporter son transicour. Les filles agées de treize ans peuvent aussi y être reçues, mais jusqu'à quinze ans, elles n'y sont que pour y faire l'épreuve, et paient une pension.

Les demandes d'admission, appuyées de pièces justificatives, sont présentées à la directrice.

L'établissement est sous la protection immédiate de la reine, représentée par une de ses dames de la cour.

Il est administré conformément au réglement approuvé par un brévet royal du 2 mai 1840, et par une commission nommée par le roi. Cette commission se compose de la directrice, d'un directeur ecclésiastique et de trois autres directeurs; un d'enre'eux est chargé par S. M. de présider la commission.

Les dépenses pour cet établissement de charité, où il y a 300 filles, et 50 femmes ou malades ou âgées, s'élèvent a 80,000 fr. Le titre de *Rosine* vient du nom de leur fondatrice *Rose Govona*, dont la biographie se trouve parmi celles des *Bienfaiteurs de l'humanité*, publiées en France par la société *Montyon et Franklin*.

Sur la porte d'entrée de cet établissement on a écrit ces mots, que Rose Govona adressa à sa première compagne: *Tu vivrai del lavoro delle tue mani.*

MAISON DE CHARITÉ DITE *DEL RIFUGIO*

(*Rue Cottolengo, n° 16*)

La marquise Faletti di Barolo, née Colbert, fonda, en 1822, dans l'endroit appelé Valdocco, près du Bourg-Dora, un établissement gratuit, destiné à servir d'asile aux femmes ou aux filles qui ont eu une mauvaise conduite, mais qui veulent changer de vie, et qui donnent des marques de repentir.

Cette maison, dont la direction est confiée aux Religieuses dites *Sœurs de St-Joseph*, peut contenir plus de cent pénitentes.

Elle renferme maintenant un grand nombre de femmes ou de filles, que l'on instruit dans la pratique des vertus chrétiennes, et auxquelles on enseigne les ouvrages qui conviennent a leur sexe, sous la direction des Religieuses de l'ordre de St-Joseph. Grâce à la munificence royale et au concours de quelques personnes charitables cet établissement a été agrandi, ce qui était nécessaire, car pour ce moyen on a pu donner un asile à de jeunes filles au-dessous de 13 ans, et les mettre à l'abri du vice; on a pu donner aussi un asile à celles qui, étant revenues de leurs égarements, après une longue épreuve, forment la résolution inébranlable de méner une vie pieuse et régulière.

Le produit de leurs ouvrages, les aumônes qu'on leur fait, et les dons charitables, fournissent aux grandes dépenses d'un établissement, dont l'utilité religieuse et morale tourne au profit de l'ordre public.

MAISON DITE *DEL ROSARIO*
OU *DELLE SAPELLINE*
(*Rue des Orphelines*, 9)

Le père *Bernard Sapelli* fonda cette maison en 1808, dans le but d'offrir un asile aux jeunes personnes sans appui, et leur donner une éducation religieuse en les instruisant de leurs devoirs et leur enseignant tous les ouvrages d'aiguille.

Le réglement d'après lequel est administrée cette maison, fut approuvé par Charles Félix le 29 mai 1822. La direction en est confiée à une commission composée de cinq personnages distingués.

MAISON DITE *DEL SOCCORSO*
(*Rue del Soccorso, n° 6*)

Cette maison d'éducation, fondée par la Confrérie de St-Paul en 1589, est destinée à recevoir les jeunes filles qui n'ont plus de pères et qui sont sans fortune. Quelques personnes charitables y fondèrent des places gratuites, le nombre de ces places dépend de la rente des legs faits à cet objet.

INSTITUT DES SOURDS-MUETS
(*Bourg-St-Salvario*)

En 1819, *Jean Baptiste Scagliotti* de Varallo, qui avait étudié pendant onze ans l'art d'instruire les sourds-muets, établit une école à Turin, mais des obstacles le firent bientôt renoncer à son dessein, cependant il fut utile puisqu'il inspira au gouvernement l'idée de fonder un institut pour les sourds-muets; en effet, par un décret du 30 janvier 1838, Charles Albert approuva l'école normale pour les sourds-muets, destinés particulièrement à former des maîtres dans cet art. Quelques ecclésiastiques y sont instruits dans cet art, afin de préparer des hommes capables d'enseigner dans des établissemens de ce genre, qui auraient besoins d'instituteurs. L'établissement a un nombre déterminé de sourds-muets, qui paient une modique pension pour leur entretient, et un nombre déterminé de ceux qui y sont gratuitement.

Les élèves y reçoivent une instruction élémentaire des principes de la langue italienne, ils

apprennent la grammaire, l'arithmétique, quelques notions de géographie, l'écriture, la religion et l'histoire sacrée.

Les élèves pensionnaires paient pour leur entretient 600 fr. par an, pour la première classe, et 360 pour la seconde classe; on y accorde aussi des demi-places, dans ce cas le pensionnaire paie 200 fr. Il y a des places gratuites en raison des fonds de l'institut.

L'école pour les élèves externes est gratuite. Les jours de fête plus de 30 sourds-muets y vont pour assister aux offices divins et y recevoir l'instruction religiense.

La commission administrative se compose d'un président, de quatre directeurs, d'un recteur et d'un trésorier. Il y a en outre deux prêtre chargés de l'enseignement, un médecin et un chirurgien ordinaires.

INSTITUT SACCARELLI

(*Bourg-St-Donato*)

Le docteur en théologie, *Gaspard Saccarelli*, un des chapelains de S. M., fonda, en 1850, une maison de bienfaisance pour les enfants. Dans cette maison on réunit, tous les jours de fête, les filles pauvres qui, après avoir rempli les devoirs de religion, emploient le reste du temps à apprendre à lire et à écrire, ainsi que les éléments d'arithmétique et du chant. Elles y sont attirées par quelques petits cadeaux qu'on leur fait de tems en tems.

Cet institut s'appelle *Oratorio della Sacra Famiglia.*

ECOLE DES JEUNES ARTISANS PAUVRES

(*Stradale S. Maurizio, n° 14*)

L'abbé *Jean Cocchi*, de Turin, fonda cet établissement dans le but de tirer de la misère les orphelins pauvres et sans appui, et de leur donner un métier, afin de les mettre à même de pouvoir vivre honnêtement du fruit de leur travail.

Dans le commencement le nombre des enfans qu'on y avait réuni était très-borné; mais le 24 juin 1852, époque à laquelle on leur distribua des prix pour la premiere fois, il y en avait 57.

Dans cette heureuse occasion on put voir qu'on les instruisaient aussi dans quelques arts, tel que le dessin, le chant et la gymnastique.

Lorsqu'un jeune homme a achevé l'apprentissage de son métier, et qu'il est placé chez un bon maître et qui lui donne du travail, il a la faculté de continuer à faire partie de sa famille adoptive, et de rester à l'hospice, au moyen de payer une petite pension, afin de n'être plus à charge à l'établissement. Aucun jeune homme n'y est admis, s'il n'est bien disposé à y entrer, et s'il ne regarde pas comme un bienfait d'être admis dans cette maison.

On le laisse libre dans le choix de son métier.

La société qui s'est chargée de cet établissement se compose de toutes les personnes qui veulent contribuer à le maintenir, soit avec de l'argent, soit par leurs œuvres. Elle est representée par une direction supérieure, par un censeil et par une administration.

INSTITUT BOSCO

(*Bourg-Valdocco*)

Cet établissement fut fondé d'abord par l'abbé *Jean Bosco*, ensuite soutenu par le théologien Borelli et par d'autres ecclésiastiques. C'est une école pour les jeunes garçons abandonnés; on les réunit pour les soustraire aux dangers d'une vie oisive. On leur enseigne à lire, à écrire, le chant grégorien et la musique.

On leur fait faire des exercices militaires et gymnastiques dans une cour y attigüe.

MAISON DES DAMES VEUVES

Quoique cet établissement soit sur la colline derrière le mont des Capucins, nous croyons devoir en parler ici, puisque nous décrivons les établissemens de ce genre.

Cette maison, dans une position agréable, fut fondée en 1786, pour y recevoir les veuves nobles qui, par économie ou par goût pour la retraite, désirent y entrer. On y admet aussi les personnes qui pour leur âge sont regardées en état de veuvage. La pension est fixée à 360 fr. par an. Ce local ayant été agrandi, et les rentes ayant aussi été augmentées, S. M. y fonda 15 places gratuites pour des veuves ou filles de citoyens qui ont bien mérité de la patrie. Les demandes pour ces places gratuites doivent être présentées à la directrice ou au directeur.

Quant à l'édifice, il fut construit d'après le dessin de l'architecte *Faletti;* il domine une vaste enceinte qui sert de promenade aux dames pensionnaires.

CONFRÉRIE DITE *DELLE PUERPERE*

(*Rue de l'Hôpital, n° 1*)

Des dames charitables fondèrent, en 1732, cette maison, dont la reine Polixène Christine de Hesse, épouse de Charles Emmanuel III, prit sous son patronage.

Le statut de cet établissement fut imprimé la même année par Pierre Joseph Zappata, et l'année suivante Jean François imprima une addition à ce statut, laquelle avait été délibérée dans un conseil tenu pas les dames associées, le 2 janvier.

Sur l'autorisation de l'arche-

vêque de Turin, cette société se forma en Confrérie en l'église de Sainte-Thérèse, et la reine accepta le titre de prieure.

L'administration est composée de la prieure, de la vice-prieure, d'une trésorière, d'une dame secrétaire, de dames inspecteurs, et de quêteuses.

Cette société fut légalement reconnue par un brévet royal du 28 mars 1835.

ÉTABLISSEMENT SANITAIRE POUR L'ENFANCE

(*Bourg-St-Donato*)

En 1846, une société de personnes charitables fonda un établissement sanitaire, pour les enfans seulement, que l'on nomme *Instituto sanitario per l'Infanzia.*

Cet établissement, créé en 1843 par un homme charitable, s'étant augmenté par le concours de personnes distinguées, qui ont bien voulu contribuer à cette œuvre philantropique, et ayant une contribution fixe de 55 souscripteurs, on a lieu d'espérer qu'il s'augmentera toujours plus.

Le but de cette société est de donner aux enfans affectés de maladies aigües ou chroniques, de préférence cependant à ceux affectés de maladies aigües, et de leur donner tous les secours nécessaires, même les bains ordinaires ou ceux d'Acqui. On donne des soins orthopédiques aux enfans qui ont des vices de conformation, et lorsque cela est nécessaire, on leur fait changer d'air.

Les personnes qui ont fondé cet établissement paient une somme quelconque; mais non moindre de 40 fr., cette somme n'est payée qu'une fois; mais pendant trois ans on donne encore 20 fr. par an.

On appelle bienfaiteurs de l'institut tous ceux qui font des aumônes au-dessus de 10 fr.

ÉTABLISSEMENT OPHTALMIQUE

(*Bourg-St-Donato*)

Cet établissement fut fondé le 1er janvier 1838, dans le but de soigner les pauvres qui ont mal aux yeux. Les consultations et les opérations pour les maux des yeux sont gratuites, et à cet objet l'établissement est ouvert trois jours de la semaine, c'est-à-dire le mardi, le jeudi et le dimanche.

Cette œuvre de bienfaisance a été fondée par le docteur *Casimir Sperino*, connu pour son talent dans l'art ophtalmique.

On soigne dans cette maison plus de quatre cents pauvres par an.

Charles Albert a donné à cette maison de secours une rente pour l'entretien de quatre lits, destinés à recevoir des malades qui doivent subir de graves opérations.

Cet hôpital, uniquement pour les maladies des yeux, est le premier de ce genre qui ait été établi en Italie.

MAISON DE BIENFAISANCE

Cette maison a pour objet : 1° de donner des secours à domicile aux pauvres infirmes épars dans la ville ; 2° de nommer et de payer, dans chaque paroisse, les médecins et les chirurgiens chargés de soigner ces pauvres; 3° de leur fournir les remèdes au moyen de deux pharmacies, l'une rue *Bellezia* et l'autre rue *del Soccorso;* 4° de fournir tous les objets nécessaires à des malades; 5° enfin de payer des accoucheuses aux pauvres femmes dont l'état rélcame leurs soins.

CONFRÉRIE DE SAINT-PAUL

(*Rue du Mont-de-Piété, n° 18*)

Cette Confrérie fut établie d'abord par quelques personnes pieuses pour empêcher que l'hérésie ne se répandit dans les villes et aux environs de Turin ; et elle fut nommée Confrérie de la Foi Catholique.

Plus tard elle mit tous ses soins à soulager l'humanité et fonda plusieurs établissemens de bienfaisance.

Cette Confrérie ayant été enrichie d'un grand nombre de legs, a aujourd'hui près de six millions de francs. Cette richesse est employée, 1° à distribuer des secours à des pauvres honteux des différentes classes de la société, aux pauvres qui se sont faits catholiques et aux malades; 2° à donner des dots aux filles pauvres, soit qu'elles se marient ou qu'elles se fassent religieuses, et de fournir des vêtements à celles qui n'ont pas les moyens d'en acheter; 3° l'entretien et l'administration de deux établissements de bienfaisance, c'est-à-dire *il Soccorso* et *il Deposito*; 4° et enfin de conserver un Mont de Piété gratuit.

Nous avons déjà parlé de la maison de bienfaisance dite *del Soccorso*. Celle qu'on appelle *il Deposito* est aussi une maison d'éducation ; mais pour y être admises l'on n'exige pas que les jeunes filles soient nées à Turin, ou qu'elles soient orphelines.

Le Mont de Piété gratuit est destiné à prêter de l'argent, sans intérêts, aux malheureux, moyennant un gage ; il est ouvert deux fois par semaine, c'est-à-dire le lundi et le jeudi.

L'administration se composait anciennement du recteur du vice-recteur, de l'énonome général, et de plusieurs autres membres élus par la société ; mais par un décret royal de 1852, on y adjoignit 15 membres pris dans le Conseil municipal.

L'oratoire de cette Confrérie a de remarquable, d'abord un tableau, qui est au-dessus de l'autel, représentant la Conversion de St-Paul, œuvre d'*Alexandre Ardente*. Appendues au parois l'on voit quatre peintures de *Caravoglia*, une d'*André Pozzi*, l'autre de *Frédéric Zuccheri*, deux de *Delfino*, et une de *Paul Raggi*, génois.

MONT DE PIÉTÉ À INTÉRÊTS

(*Rue du Mont-de-Piété, n° 18*)

Le Mont de Piété fut fondé par le duc Charles *le Bon* et par le duc Emmanuel Philibert, qui voulurent ainsi affranchir leurs sujets de l'usure excessive des Juifs. Grégoire XIII, en approuvant cette institution, lui permit d'exiger un intérêt du deux pour cent.

Le comte Thomas de Sanfré, membre de la Confrérie de Saint-Paul, fit un fond de cinq cents écus d'or pour cet établissement.

L'administration de ce Mont de Piété, fut confiée par *interim* à la Compagnie de St-Paul, en 1815, qui la dirige par le moyen d'une députation, et l'on y prête au cinq pour cent.

ÉTABLISSEMENT ROYAL DIT *DELLA MATERNITÀ*

(*Rue de l'Hôpital, n° 1*)

L'hospice des femmes en couche, dit de la Maternité, qui faisait d'abord partie du grand hôpital de Saint-Jean-Baptiste, fut fondé par un brévet royal du 6 juillet 1732, et fut ensuite érigé en un établissement particulier, pour lequel le roi nomma en 1815 une administration royale, réformée et augmentée successivement par les brévets royaux du 25 octobre 1836, du 2 septembre 1837, du 20 avril 1839, et du 9 janvier 1847.

Cette administration est aussi chargée de diriger l'hospice provincial des enfans exposés, conformément aux patentes royales du 15 octobre 1822.

C'est dans cet établissement que l'on donne asile aux femmes enceintes, qui n'ont pas les moyens de pourvoir à leur situation, et il y a toujours dans cet établissement 18 à 25 nourrices.

Le service intérieur est fait par les Sœurs de la Charité.

DÉPOT ROYAL DE MENDICITÉ

Les premiers fondateurs de cet établissement, furent le chevalier *Ignace Pansoya* et M. *François Mellano*, qui souscrivirent pour les premières dépenses à faire. Le premier pour la somme de mille francs, le second pour la somme de trois mille francs; ensuite d'autres personnes souscrivirent pour des sommes considérables, et quelques-unes s'engagèrent même à payer une somme fixe pour toute leur vie. Charles Albert y souscrivit pour douze mille francs par an; la famille royale suivit cet exemple, et au bout de cinq ans on obtint des souscriptions pour la somme de cent trente mille francs.

Le banquier Alexandre Colla,

légа par testament à ce dépôt de mendicité la somme de cent mille francs.

Cet établissement est situé dans le Bourg de Pô, sur la route qui conduit à Notre-Dame-du-Pilon. On y éleva une église d'après le dessin de l'architecte *Blachier*.

Cette église a deux étages, l'inférieur pour les hommes, et l'autre pour les femmes.

Le but principal de cet établissement, est d'extirper la mendicité, de donner un asile aux pauvres de la ville et de la province de Turin, pour prévenir les maux qu'engendre l'oisiveté. On y a déjà fait beaucoup d'améliorations, grâce au zèle éclairé de l'administration, dans l'intérêt moral et physique de ces malheureux.

Les pauvres qui travaillent reçoivent la moitié du prix de leur travail; mais ils ne peuvent disposer que du quart, l'autre quart est mis en réserve. Le nombre des mendiants réunis dans cette maison, est environ de trois cents.

L'administration est formée de trente et un membres, élus par la société. Une commission permanente de quelques-uns des membres de l'administration fait le service ordinaire. Le commandant-général de la division de Turin a une inspection spéciale sur cet établissement, et il y a encore un commissaire royal chargé de la surveillance.

MAISON DITE *DELLA DIVINA PROVIDENZA*

SOUS LES AUSPICES DE ST-VINCENT DE PAULE

(*Rue Cottolengo, n° 10*)

Une famille française, composée du père, de la mère et de cinq enfans vint à Turin vers la fin de 1827; la mère tomba malade, et comme cette famille était sans ressource, elle demanda à ce qu'elle fût reçue dans un hôpital quelconque; mais on refusa de l'y recevoir, parce que les réglemens s'opposaient à ce qu'on y donna asile aux étrangers, et cette pauvre femme n'eut du secours que du chanoine Cottolengo, chez qui elle expira. Ce chanoine pénétré de cet esprit de charité qui inspira Borromée, De l'Épée et Assarotti, pour prévenir un cas semblable fonda l'établissement dont il s'agit. Il prit à loyer quelques chambres, il y plaça des lits et fit ainsi une infirmerie pour les pauvres malades qui ne pouvaient être reçus dans les autres hôpitaux.

La maison de charité, dite la *Piccola Casa della Divina Providenza*, est située dans le faubourg de Dora.

L'inscription qui est au-dessus de la porte d'entrée est la suivante: *Charitas Christi urget nos*.

Cette maison renferme plus de 1,300 malades, ce qui prouve qu'un homme animé d'un zèle charitable peut être d'un grand secours à l'humanité souffrante, lors même qu'il est sans fortune, car cet homme bienfaisant fonda cet hôpital, et l'on sait que le chanoine Cottolengo ne possède rien.

Cet établissement a obtenu du gouvernement la faveur d'envoyer tous les ans quatre-vingt-dix malades aux bains d'Acqui.

La réconnaissance publique

éleva au chanoine Cottolengo un monument en marbre que l'on voit à l'extérieur de la *Piccola Casa*; ce monument est l'œuvre du sculpteur *Ange Bruneri* (Piémontais.

HOPITAL DES FOUS

(*Rue des Glacières, 23*)

Victor Emmanuel II ordonna, par lettres patentes du 2 juin 1728, que l'on construisit un bâtiment destiné à servir d'hôpital des fous pour tous ses Etats, et il en confia l'administration à la Confrérie du Saint-Suaire.

L'importance que prit successivement cet établissement, nécessita non seulement un nouveau local plus vaste, capable de contenir, avec des séparations convenables, un plus grand nombre de fous, mais encore la réforme des anciens réglemens d'administration.

En effet les aliénés se trouvent maintenant placés dans un bâtiment convenable, divisé en deux parties, l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes, bâti exprès dans l'intervalle de 1828 à 1835, d'après les dessins du chev. *Joseph Talucchi.* La dépense considérable faite par cette construction a été payée en partie par la munificence royale, par des largesses des citoyens de toutes les classes, et en partie par des legs d'hommes charitables.

Pour ce qui est de l'administration de cet hôpital, elle est réglée par la loi organique approuvée par lettres patentes du 20 mai 1837, par laquelle, entre autres dispositions, on a nommé une nouvelle commission, composée d'un président, de quinze directeurs électifs, et du prieur de la Confrérie du Saint-Suaire. Un autre réglement pour l'administration intérieure a été fait par le ministre de l'intérieur, le 16 août 1837.

On peut diviser en deux classes les aliénés placés dans cet hôpital royal; l'une, c'est-à-dire celle des personnes aisées qui peuvent payer la pension fixée par les réglemens, qui est de 500 à 900 francs par an, suivant la manière dont on désire qu'elles soient traitées; et l'autre classe, celle des pauvres, dont la pension fixée à 260 francs est payee, pour le quatre-cinquième, sur les fonds de la province, et pour un cinquième sur les fonds de la commune.

On ne fait plus usage des chaînes, ni d'autres moyens de rigueur, et ces malheureux sont soignés aujourd'hui avec douceur; on leur procure des distractions, on leur fait faire des promenades, même en voiture, et ils ont différents divertissements, tel que celui de la musique.

Les personnes qui ont vu un grand nombre de ces établissemens, disent qu'il n'y en a pas un en Europe où il y ait tant de galeries pour s'y promener dans toutes les saisons.

Le nombre des aliénés de tout sexe et de toute condition est de 485. L'administration intérieure de l'hôpital où sont les femmes est confiée aux Sœurs de la Charité.

MAISON DE CHARITÉ POUR LES CATHÉGUMÈNES

(*Rue Spirito Santo, n° 5*)

Cet hospice a été fondé dans le XVI siècle, par la Confrérie du St-Esprit, et a pour but d'accorder un asile et de faire instruire tous ceux qui veulent embrasser la religion catholique, de quelle religion ou secte qu'ils soient, étranger ou sujets, pourvu qu'ils soient disposés à abandonner leurs erreurs, et à entrer dans le sein de l'Eglise.

L'administration de l'hospice a été réorganisée par un billet royal du 20 février 1847, elle se compose du protecteur, d'un président, d'un vice-président, du prieur et du vice-prieur de la Confrérie, et de douze membres électifs inscrits dans la même Confrérie.

SOCIÉTÉ QUI A POUR BUT DE FONDER DES ÉCOLES POUR L'ENFANCE

Cette Société a été établie et autorisée par un billet royal du 21 août 1838. Il y a trois écoles pour les enfans. La plus ancienne est celle (n° 1) qui est rue de la Rocca; l'autre (n° 2) est rue de la Méridienne; la troisième (n° 3) est dans le Bourg de Pô. Dans toutes ces écoles on reçoit les enfans pauvres des deux sexes, depuis l'âge de trois ans jusqu'à six. Pour y être admis il faut présenter l'acte de naissance, un certificat de pauvreté, et un certificat constatant que l'enfant a été vacciné. Les écoles sont ouvertes depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. A midi on leur distribue une soupe. Ceux cependant qui ne sont pas absolument pauvres, donnent 80 centimes par mois. Le nombre des associés s'élève à environ cinq cents; le nombre des actions, à huit cents trente; l'action est de 10 francs.

Une commission nommée parmi les associés est chargée de visiter, tous les trois mois, les écoles, et le rapport fait par cette commission sur l'état de ces écoles, est publié chaque année avec le compte rendu.



HOPITAUX

HOPITAL GÉNÉRAL DE CHARITÉ

(*Rue du Pô, n. 24*)

L'Hôpital royal de Charité, qui date de 1649, comprend trois établissements différents

Le premier, que l'on appelle l'hôpital des Jeunes Gens, est celui qui sert d'asile aux pauvres des deux sexes qui sont encore jeunes, et à ceux qui ayant été reçus dans leur jeunesse ont vieilli dans cet hôpital;

Le second, dit des Invalides, parce que c'est celui des pauvres des deux sexes qui sont regardés comme invalides, et que l'âge, les imperfections du corps ou des maladies mettent hors d'état de travailler;

Le troisième dit *Opera Bogetto*, du nom du premier et principal bienfaiteur de cet établissement, est réservé aux pauvres des deux sexes affectés de maladies vénériennes et autres maladies contagieuses, énoncées dans l'acte de fondation.

Outre ces places, il y en a encore d'autres destinées aux personnes affectées des mêmes maladies, mais qui n'ont pas les moyens de payer une modique pension.

L'hôpital fournit aux pauvres tous les secours nécessaires, soit spirituels, soit temporels. Les enfants sont placés à la campagne, et ne reviennent à l'hôpital que lors qu'ils sont en âge de pouvoir s'occuper et apprendre un art ou un métier.

Il y a dans l'hôpital même quelques manufactures, et l'on y fait assez bien des tapis et d'autres étoffes.

Un réglement, approuvé par un brevet royal du 12 mai 1838, pourvoit à tout ce qui regarde le service intérieur de l'hôpital; et un autre brevet royal du 22 décembre 1840, détermine le mode d'administration et en fixe le personnel.

GRAND HOPITAL DE SAINT-JEAN-BAPTISTE ET DE LA VILLE DE TURIN

(*Rue de l'Hôpital, n. 7*)

Cet hôpital, qui est le plus ancien de Turin, et dont la fondation remonte au XIV siècle, reçoit tous les malades des deux sexes non affectés de maladies incurables ou contagieuses. Cependant

des personnes pieuses et charitables y ont établi quelques lits pour des maladies incurables.

Le nombre des malades pauvres est d'environ 366 par jour, c'est-à-dire 200 hommes et 166 femmes; le nombre des incurables est de 36 hommes et de 50 femmes. Il y a en outre plusieurs chambres séparées pour les personnes qui, étant dans une position aisée, veulent se faire soigner en payant. La pension est de 45 à 60 fr. par mois.

Cet hôpital a été agrandi, il y a quelques années, et on y a construit le théâtre anatomique dont nous avons déjà parlé.

Tout l'édifice, y compris le théâtre anatomique et la rotonde, a 138 mètres de longueur et 30 de largeur.

C'est là qu'est l'école de clinique. Quatre médecins ordinaires y assistent, non compris deux professeurs de clinique médicale, qui ont chacun 14 lits pour l'instruction des élèves en médecine; et le professeur de clinique, de médecine et chirurgie, qui a six lits dans la salle des hommes, et six dans la salle des femmes. Les Sœurs de la Charité font le service intérieur de l'hôpital, dont l'administration se compose de 12 directeurs, c'est-à-dire de six chanoines de la cathédrale, et de six décurions de la ville.

HOPITAL DE SAINT-LOUIS-DE-GONZAGUE

(*Rue del Deposito, n. 2*)

Cet hôpital, fondé en 1797, a pour but: 1° de faire visiter et secourir une fois par semaine tous les pauvres infirmes répandus dans la ville et dans les faubourgs, qui n'ont pas les moyens de se procurer le nécessaire, et qui ne peuvent être admis dans les hôpitaux, soit qu'il n'y ait pas de places, soit pour tout autre motif;

2° De donner un refuge aux infirmes qui, à cause de la nature de leur maladie, ne peuvent être reçus dans d'autres établissemens de bienfaisance.

Il y a dans cette maison un médecin et un chirurgien ordinaires, et deux assistants, l'un médecin et l'autre chirurgien.

L'hôpital de St-Louis paie encore des médecins pour soigner d'autres malades pauvres épars dans la ville et dans ses faubourgs, fournit des remèdes à ces indigens et leur donne des aumônes.

L'administration se compose de quatorze directeurs, nommés par le roi, qui ont pour président un chevalier de l'ordre suprême de la *SS. Annunziata*.

Cet hôtel fut commencé en 1818 d'après le dessin de l'architecte *Talucchi*, qui a su admirablement réunir la salubrité, la commodité et le repos des malades. On a établi sous les lits et sous la voûte des ventilateurs, construits de manière à ce que l'on puisse continuellement changer l'air; et les salles, sans être ni trop hautes, ni trop vastes, sont tenues de manière à ce que l'on n'aperçoit pas la moindre odeur. Il y a à l'extérieur de l'infirmerie deux corridors, par lesquels les infirmiers peuvent,

sans traverser les salles, porter des alimens ou des médicamens à quelques malades sans déranges les autres.

A une des extrémités des salles, il y a une galerie et un jardin assez vaste, il occupe une surface de 5720 mètres, et celle de 9793 mètres en y comprenant les cours et les jasdins, où les convalescents peuvent se promener.

Cet hôpital contient cent lits, et lorsqu'il sera fini, il pourra en contenir deux cents.

Il y a annexé à cet hôpital un établissement de charité, dit *Instituto Carlo Alberto*, que ce pieux monarque fonda à ses frais. C'est une infirmerie qui contient 30 lits, destinés aux infirmes affectés de maladies spéciales, de quelle province qu'ils soient.

HOPITAL DE L'ORDRE DES Sts-MAURICE ET LAZARE DIT *DEI CAVALIERI*

(*Rue de la Basilica*, *12*)

Cet hôpital, fondé en 1573, agrandi dans le XVII siéle, supprimé pendant l'occupation française, fut rétabli le 15 janvier 1821. En 1832 il ne renfermait que 50 malades, parce que le revenu de cet hôpital ne dépassait pas 40 mille francs.

Charles Albert dota l'hôpital d'une nouvelle somme et établit six lits dans des chambres séparées, pour ses Gardes du Corps et pour d'autres personnes distinguées.

En 1837 on fit commencer la partie de ce bâtiment qui en fait une croix latine : on éleva dans la partie qui est à gauche une belle chapelle, et l'on fit faire à côté une chambre mortuaire. Rien n'a été négligé de tout ce qui peut être utile à un établissement de ce genre.

En 1844 on refit la façade de l'édifice, en conservant le style de celle qui était auparavant. En 1847 on bâtit à côté de cet hôpital une infirmerie à la fois commode et salubre, pourvue de tout ce qui est nécessaire à des malades; cette infirmerie est destinée aux personnes de service de la cour. En 1848 on fixa un local pour les consultations journalières données à des femmes et à des enfans; et en 1850 on acheva les travaux pour éclairer à gaz l'établissement.

Deux médecins et deux chirurgiens sont attachés à cet établissement, ayant un aide, deux assistants médecins et chirurgiens, qui habitent dans l'hôpital.

HOPITAL MILITAIRE DIVISIONNAIRE

(*Rue del Carmine, n. 12*)

Jusqu'en 1831 les militaires malades étaient soignés dans l'hôpital de chaque régiment, les chefs de corps en étaient les administrateurs. Un billet royal du 20 décembre de la même année établit les hôpitaux militaires divisionnaires.

L'hôpital divisionnaire de Turin est de première classe, il peut contenir 430 lits, nombre suffisant dans les cas ordinaires; dans les circonstances extraordinaires on place les malades dans des infirmeries, qui sont succursales de l'hôpital.

Le service de cet hôpital est confié à un médecin en chef, qui en a toute la responsabilité, à deux médecins de seconde classe, et à dix médecins appliqués. Le service de chirurgie est confié à un chirurgien en chef et à tous les chirurgiens majors de la garnison. Il y a en outre des élèves militaires des deux facultés, chargés de la phlébotomie, et qui en même temps vont à l'Université pour se mettre à même d'obtenir leur grade académique.

Deux pères capucins y célèbrent la messe, y font les services divins et veillent sur la discipline religieuse. La pharmacie est confiée aux Sœurs de la Charité, ainsi que le service intérieur de l'hôpital.

Il y a un conseil d'administration composé du chef de l'état-major, qui en est le président, de l'officier comptable, du médecin et du chirurgien en chef.

ÉTABLISSEMENT SANITAIRE POUR FEMMES

(*Bourg-St-Salvario*)

Cet établissement fut approuvé par un décret royal du 16 mai 1852. Il est situé dans le Bourg St-Salvario, rue Saluzzo; il fut fondé et est dirigé par M. Charles Tarrelli, médecin-chirurgien-accoucheur.

Ce local est sous tous les rapports adapté à cet objet, la présence continuelle, assidue de deux femmes accoucheuses et de femmes de service intelligentes, assurent aux malades tous les secours pour ce qui est de la partie matérielle; d'un autre côté la science et l'expérience des médecins attachés à cet établissement ne laissent rien à désirer.

Cette maison est exclusivement établie pour le traitement des maladies des femmes enceintes ou près d'accoucher, on y reçoit aussi celles qui sont affectées de maladies secrètes ou chroniques

C'est sous le voile du secret que ces dames sont reçues, il suffit qu'elles présentent un billet cacheté, contenant leur nom, prénom et leur domicile. Une fois entrées dans l'établissement, elles sont désignées par un numéro d'ordre. L'entrée en est interdite à tout le monde, excepté aux personnes de l'établissement.

Il y a deux médecins-chirurgiens accoucheurs, deux femmes accoucheuses.

Le prix de la pension journalière varie de cinq francs à deux francs cinquante centimes.

ÉTABLISSEMENT SANITAIRE DIT *VILLA CRISTINA* POUR LES PERSONNES ALIÉNÉES

Le lieu choisi pour cet établissement est d'abord très salubre, et dans un site très agréable : les aliénés y sont entourés des soins les plus délicats donnés par un médecin-chirurgien. Il y a pour directeur économe un prêtre.

Cet établissement est à six kilomètres de la capitale, près de la Veneria Reale. Il peut contenir soixante malades, et il est facile de l'agrandir. Les salles, les jardins et même l'église des femmes sont séparés de ceux des hommes. Il y a pour récréer les malades, des amusements, tels que, musique, billards, bibliothèque, promenades, jeux et chasse.

MM. Andreis et Grosso, sont les propriétaires de cet établissement.

CHAUFFAGES PUBLICS POUR LES PAUVRES

Ces refuges sont de vastes salles assez chaudes, où pendant l'hiver les pauvres peuvent se retirer, et où on leur donne chaque jour une soupe et une ration de pain.

Pendant l'hiver de 1850-1851 on ouvrit six salles de chauffage à Turin, c'est-à-dire une dans le Bourg de Pô, une dans une maison de la Place du Bois, une dans le Bourg-Dora, une dans le Bourg-St-Donato, une près de la vieille Doire, et une dans la rue Vanchilia. On y distribua 8,000 rations de pain et 92,922 rations de soupe.

Il y a une commission centrale qui surveille la juste répartition qui se fait des rations dans ces salles.



COMMERCE ET INDUSTRIE

CHAMBRE D'AGRICULTURE ET DE COMMERCE

(*Rue Alfieri, n° 9*)

La Chambre de Turin, qui est une des trois Chambres créées par patentes royales du 4 janvier 1824, a pour but de veiller sur les progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, elle

exerce ses bons offices dans toute l'étendue, où la Cour d'appel étend sa juridiction.

Cette Chambre se compose d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire, d'un sous-secrétaire, d'un huissier et de 15 membres, élus parmi des banquiers, des fabriquants et des négociants. Cette Chambre préside à une exposition qui a lieu tous les trois ans, d'objets d'industrie commerciale et agricole, et décerne des prix à ceux des exposants qui les méritent; ces prix consistent en des médailles d'or, d'argent doré et de cuivre. Les expositions ont lieu dans les salles du château royal du Valentin.

Par patentes du 20 octobre 1835, cette Chambre fut autorisée à établir une chaire de droit commercial, qui fut ouverte le 2 janvier 1840.

Elle ouvrit une souscription pour former un Musée mécanique, qui doit renfermer toutes sortes de modèles de machines et de dessins.

Le bâtiment où la Chambre a coutume de se réunir, a été fait d'après le dessin de M. *Panizza*, et ne laisse rien à désirer. La façade d'ordre dorique est fort belle. On y admire le rez-de-chaussée, où se réunissent les négociants, il est orné de stucs faits par *Gibelli*, et de peintures comme les autres salles.

BANQUE DE TURIN

(*Rue de l'Arsenal, 11*)

Cet établissement créé par patentes royales du 16 octobre 1847, fait les mêmes opérations que la Banque de Gênes. Elle a un commissaire royal, et un vice-commissaire royal; il y a un conseil de régence, composé de dix membres, de quelques régens provisoires, de trois censeurs provisoires, d'un directeur, et d'un caissier principal.

BOURSE DE COMMERCE

(*Rue Alfieri, n° 9*)

La Bourse de commerce était anciennement dans le monastère supprimé, des religieuses Carmélites, Place-St-Charles, maintenant elle est rue Alfieri. La salle du conseil est ornée de stucs, qui sont l'œuvre d'*Isella*, et de quatre bas-reliefs représentant les quatre parties du monde, œuvre de *Simonetta*.

M. *Paul Morgari* peignit le médaillon de la voûte, représentant un jeune homme assis sur les débris d'un naufrage, ayant à ses pieds une ancre comme symbole de l'espérance et, dans le fond, un monceau de débris de navire. Devant lui, on voit la Liberté du commerce, qui d'une main le aide à se lever, et de l'autre lui montre ces mots *libre échange*, écrits en lettres d'or sur une colonne. Dans le lointain on voit un navire, pour indiquer les pro-

grès du commerce, un Iris qui éclaircit un ciel orageux, et dans le haut on voit un Génie qui tient d'une main trois pavillons de nations alliées, et de l'autre, il tient une corne d'abondance qui verse des perles, des coraux et de l'or.

ÉTABLISSEMENT DU GAZ

(*A Porte-Neuve*)

Il y a deux établissemens pour le gaz, l'un, et c'est le plus ancien, à Porte-Neuve, et l'autre à Porte-Palais.

Le premier de ces établissemens fut construit en 1838, par une société anonyme de Lyonnais et de Piémontais; vaste édifice qui en réunissant la prévoyance à la beauté de l'architecture, a obtenu les éloges des nationaux et des étrangers.

Ce qu'on y admire le plus, c'est le laboratoire incombustible des fours pour la distillation, construit à arcs aigus, et couvert de tables de pierre, placées sur des barres de fer horizontales.

Le soupirail par où sort la fumée, s'y élève au milieu en forme de tour. Ce laboratoire peut contenir vingt quatre fours; sa longueur est de cinquante mètres; la largeur et la hauteur sont de quinze mètres.

Le charbon fossile placé, pour la séparation, dans de grands bassins de fer fondu, rougi dans les fours par l'action du *cook*, se répand en fluide qui, coulant dans des tuyaux de fer recourbés, traverse un milieu réfrigérant, y dépose ses parties les plus pésantes, c'est-à-dire le goudron minéral et l'eau d'ammoniac, et continuant à couler, ce fluide pénètre dans un grand récipient de fer, où étant forcé de parcourir plusieurs couches de chaux éteinte, il se débarrasse des matières infectes pour passer ensuite, dans un état propre à l'éclairage, dans de vastes cloches de métal que l'on appelle gazomètres.

La capacité de ces gazomètres, d'où le gaz sort avec une pression nécessaire pour alimenter l'éclairage, est de 700 à 800 mètres cubes, tandis que la capacité de l'immense bassin d'eau où on les plonge, est de 1,200 mètres cubes environ.

La société prépare trois gazomètres pour l'éclairage public et privé de la capitale. Les théâtres les cafés, les principales rues, les plus beaux magasins sont éclairés à gaz.

Chaque kilogramme de charbon fossile distillé, produit 0,18 mètres cubes de gaz. Chaque flamme ordinaire peut consumer dans une heure 0,15 mètres cubes de gaz.

Le fond social pour faire face à la dépense de la fondation de l'établissement, et à celle du système général des tuyaux conducteurs, dans les rues de la ville, s'élève à la somme de 1,080,000 francs; ce fond était divisé en 1,800 actions d'environ 600 fr. l'une.

NOUVEL ÉTABLISSEMENT À GAZ

SOUS LE NOM DE SOCIÉTÉ ANONYME PIÉMONTAISE

(*Bourg-Dora*)

Le nombre toujours croissant des lumières à gaz fit naître l'idée de fonder un nouvel établissement, afin de fournir la quantité de gaz nécessaire pour les besoins de la capitale. M. Gaudenzio Albani entreprit de l'établir en 1851, et un an après l'établissement était fondé.

La nouvelle usine est placée près de la fabrique dei *zolfanelli*, précisément entre le pont *Mosca* et celui *delle Benne*.

Ce nouvel établissement occupe une surface de 6,000 mètres carrés. On y voit tout autour des bâtimens d'une élégante construction, qui servent à la direction pour les magasins et les laboratoires. La vaste usine s'élève au milieu de ces bâtimens; elle a à l'intérieur 17 mètres de largeur et 50 mètres de longueur; elle est soutenue par dix arcs aigus de dix mètres d'élévation, sur lesquels s'élève une lucarne à spirale qui en rend la construction plus solide et plus élégante, elle est encore utile aux ouvriers sous le rapport de la salubrité. Au milieu de l'usine s'élève la cheminée, semblable à une haute tour, qui au moyen de sa hauteur de 34 mètres, et par sa construction intérieure, met les voisins à l'abri de tout ce qui pourrait les gêner, car elle est faite de manière à ce que les parties nuisibles de tous les combustibles sont absorbées ou détruites par la cheminée. Elle est de forme carrée, pyramidale, représentant un vrai obélisque.

Pour que ce laboratoire ne laisse rien à désirer, on y construit deux grands portiques latéraux.

Les gazomètres ont un grand diamètre, construit en forme de télescope, adaptés aux besoins et au local. Le bassin est construit en gueuse, il a 21 mètres de diamètre, sa hauteur est de 4 m. 50 c.; par conséquent les cloches qui y sont dedans sont de 20 mètres sur huit de hauteur, contenant 2,500 mètres cubes.

Nous ne passerons pas sous silence la fonderie qui fait partie de cet établissement, et qui peut fournir plus de 200 kilomètres de gueuse.

GLACIÈRES

(*Rue des Glacières, n° 3*)

Le palais des Glacières (maison *Ocardi*), situé sur la place à laquelle il donna son nom, près du sanctuaire de la *Consolata*, est un immense édifice presque inconnu même aux habitants de Turin, mais qui ne mérite pas moins d'être visité par le voyageur instruit. L'ingénieur Panizza, qui en donna le dessin, sut tirer profit même des inconvéniens qui se présentaient. Ne

trouvant pas un fond assez solide pour les fondemens, il prit la résolution hardie de descendre sous terre à une profondeur égale à la hauteur de l'édifice au-dessus du sol; la partie inférieure est d'ordre dorique, et la partie supérieure d'ordre jonique. Un fossé qui s'ouvre au milieu de la grande cour, ornée de fleurs, forme un second vestibule sous terre, éclairé comme par magie, et servant ainsi à donner du jour à l'immense local, qui est salubre, habité, où il y a des boutiques, des ateliers et des écuries. C'est pour ainsi dire un petit monde souterrain, tel que l'aurait imaginé l'auteur des *Mille et une Nuits;* on peut y descendre commodément même avec des chevaux et des voitures; enfin on y trouve mille choses utiles aux besoins de la vie. Cet édifice présente, de quelque côté qu'on l'envisage des escaliers, des chemins de traverse, d'un aspect toujours agréable et pittoresque.

Le petit vestibule de la porte principale, est une rotonde ornée de colonnes d'ordre corinthien, quoique petite, son architecture a du grandiose, et est disposée avec une parfaite harmonie.

Le grand escalier est proportionné à l'étendue de l'édifice; les appartemens sont très-bien disposés et richement ornés de peintures, parmi lesquelles on cite celles de *Orsi* (de Vigevano).

ATELIERS MONCALVO ET BERTINETTI

Le chevalier *Gabriel Capello*, dit *Moncalvo*, fonda cet atelier où travaillent plus de cent ouvriers, et où l'on fait toutes sortes de meubles. Les meubles sortis de cet atelier, et que l'on voit dans le palais du duc de Gênes, prouvent que l'art a atteint un plus haut degré de perfection en Italie que dans les pays étrangers.

L'atelier de *Bertinetti* a déjà acquis en peu d'années beaucoup de réputation, et ne tardera pas à rivaliser avec celui de Moncalvo.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE

L'art de faire des instruments à cordes s'est conservé au même degré de perfection, atteint par Guadagnini de Bologne, qui vint s'établir en Piémont.

Gaétan Guadagnini, de la même famille que le premier, exerce cet art avec autant de succès que ses ancêtres.

François Pressenda établit une fabrique de violons qui peuvent être comparés à ceux de *Stradivari*.

Les pianos à queue de M. *François Weiss* peuvent aussi être comparés à ceux de Vienne.

Quant à l'art de faire des orgues, il est cultivé avec succès par la famille *Concone*. M. *Concone* a fourni des orgues excellentes à un grand nombre d'églises du Piémont.

SALLE D'ARTS ET MÉTIERS

L'Académie des Sciences a destiné une salle au rez-de-chaussée du palais académique, pour y déposer les plus belles productions des arts, inventées ou introduites pour la première fois en Piémont.

En 1831 le ministre de l'intérieur ordonna qu'on plaçât plusieurs modèles et des dessins qui se trouvaient dans la salle du Conseil de commerce, lequel venait d'être supprimé.

Ce musée fut ensuite enrichi de plusieurs machines, offertes par le marquis Lascaris de Ventimiglia, vice-président de l'Académie, et par d'autres académiciens, de sorte que cette salle devint bientôt le dépôt d'une précieuse collection de tout ce qui peut servir au progrès de toute industrie, et surtout au progrès de l'agriculture.

FONDERIE COLLA

(*Stradale S. Maurizio, n. 14 bis*)

Cet établissement de M. Colla, le premier de ce genre qui ait été fondé en Piémont, obtiendra sans doute les encouragements qui le méneront à sa perfection. Le groupe représentant *il Conte Verde*, composé par le chevalier Palagi, et jeté dans cette fonderie, atteste le talent de M. Colla.

Son atelier est dans l'allée qui conduit à Pô, près de la maison Antonelli.

ÉTABLISSEMENT DE PRODUITS CHIMIQUES

(*Bourg-Dora*)

Les frères Albani établirent en 1833 une fabrique d'allumettes phosphoriques, dont ils étendirent et perfectionnèrent la fabrication à mesure que l'usage en devint plus commun, au point que pendant plusieurs années ils fournirent leurs allumettes dans tout l'Etat, et en envoyèrent une grande quantité à l'étranger. Ce laboratoire occupe ordinairement trois-cents ouvriers. Les frères Albani s'appliquèrent surtout à perfectionner ce produit, et à le réduire à un prix modique pour soutenir la concurrence avec tout autre fabricant. A cet effet ils introduisirent d'autres genres de fabrication qui y ont rapport: actuellement ils fabriquent l'acide sulfureux, l'acide nitrique, le phosphore, la gélatine animale, la soude artificielle, le savon, etc.; et ils atteignirent ainsi un haut degré de perfection dans les produits chimiques, ayant toujours pour but d'améliorer leur premier établissement, celui d'allumettes phosphoriques. Ils eurent l'honneur d'obtenir une médaille de cuivre en 1838, une médaille d'argent en 1844, une autre médaille aussi en argent (à Gênes) en 1846, une médaille d'or en 1851, et une mention honorable à la grande Exposition de Londres

MAGASIN D'ESTAMPES DE JEAN-BAPTISTE MAGGI

(*Rue du Pô, n° 56*)

Ce magasin est un des mieux fournis qu'il y ait en Italie, je dirais presque une galerie d'estampes classiques italiennes et étrangères, antiques et modernes. En effet, on voit à côté des gravures les plus rares de *Marc Antoine Raimondi* et d'*Albert Durer*, des gravures de *Morghen* et d'autres graveurs modernes les plus célèbres. M. Maggi tient aussi un très-riche assortiment de cartes géographiques, dont plusieurs ont été publiées par lui, comme on pourra le voir dans le catalogue placé à la fin de ce Guide. Cependant il convient dans cet ouvrage d'indiquer les suivantes :

Nouvel Atlas universel de géographie ancienne, du moyen-âge, et moderne, en 44 cartes ;

Carte chorographique des Etats Sardes à l'échelle de 1 à 240,000, en six feuilles, avec le plan de 38 villes principales ;

Carte chorographique des Etats Sardes, sur une échelle de 1 à 400,000, en quatre feuilles;

Carte topographique de la ville de Turin et de son territoire ;

Plan de la ville de Turin.

Outre ces cartes il a un dépôt de celles que public le corps royal de l'état-major, ainsi qu'un grand nombre des meilleures cartes topographiques françaises, allemandes et anglaises.

Enfin le Panorama général de Turin, et un nouveau cahier de douze vues principales de Turin, gravées sur acier, forment le meilleur Album que l'étranger puisse emporter de Turin.

IMPRIMERIES

Turin a plusieurs imprimeries qui peuvent être comparées, non seulement aux imprimeries les plus renommées d'Italie, mais encore aux meilleurs établissemens typographiques d'Europe.

Des circonstances politiques ont contribué à en augmenter l'importance et le nombre, tandis que dans les autres Etats d'Italie ces circonstances ont contribué au contraire à les diminuer.

Une des principales et des plus anciennes imprimeries de Turin, est l'Imprimerie Royale, établie en 1740, administrée, dans son commencement, par une société de chevaliers: elle était, jadis, sous les portiques de Place-Château, près du théâtre; ensuite elle fut transférée dans le palais de l'Académie des Sciences, et enfin dans la rue de la Zecca, dans un palais, bâti exprès, sur le dessin de l'architecte Randone. Cette imprimerie royale, comme l'indique son nom, sert à publier tous les actes du gouvernement; on y imprime aussi des livres dans quelle langue qu'ils soient écrits.

Une autre imprimerie, des plus anciennes et des meilleures de

la capitale, qui mérite d'être citée, est celle d'Alexandre Fontana, elle est située sur la petite place de la *Consolata*.

L'imprimerie dite Sociale, est un grand bâtiment situé aux pieds des Remparts, entre l'église de Notre-Dame-des-Anges et le Théâtre-National.

PRINCIPAUX CAFÉS

CAFÉ NATIONAL

(*Rue du Pô, 33*)

M. l'ingénieur Panizza a donné le dessin de ce café qui n'a peut-être pas d'égal en Europe, si ce n'est le café Pedrocchi, à Padoue.

On est surpris que l'architecte ait su tirer un si grand parti d'un local irrégulier et d'avoir pu faire combiner les ouvertures extérieures irrégulières avec la régularité de l'intérieur. Tous les ornemens en stucs sont l'œuvre d'*Isella*. Entre les colonnes des parois sont placées de grandes et superbes glaces d'un effet magique, surtout le soir. Le médaillon peint à la voûte est l'œuvre du chev. *Gonin*; ce médaillon représente trois Génies, l'un d'eux tient une coupe, l'autre une queue de billard, le troisième tient des journaux.

Les autres figures furent peintes par *Morgari;* on y voit quatre Génies qui montrent les productions des quatre parties du monde.

Le cabinet qui est près de cette salle, du côté des portiques, fut peint par *Umphembahk*, de Francfort.

Les autres salles sont de style dit à la Renaissance, les peintures sont de *Morgari*.

Les deux statues représentant Ganimède et Hébé, sont l'œuvre du sculpteur *Bogliani*, professeur à l'Académie Albertine.

CAFÉ SAINT-CHARLES

(*Place-Saint-Charles*)

Ce café qui fut pendant si longtemps le plus beau de la capitale, en est encore le plus vaste.

En 1845 un tube du gaz s'étant cassé, cet accident endommagea en partie le sallon, qui fut réparé par MM. *Moja* et *Rusca*, pour ce qui regarde les ornemens; Paul *Morgari* répara les bas-reliefs, en conservant cependant la composition, qui est une des plus belles œuvres de son père; *Vianelli* vernissa le médaillon de *Bellona* qui avait été noirci par la fumée du gaz. Il y a au milieu de cette salle une très-belle fontaine en marbre.

En 1851, on fit le cabinet chinois, qui est à gauche en entrant; ce cabinet peint par *Spintzi* et *Bertrandi*, est remarquable pour sa nouveauté et la précision du style.

CAFÉ SUR LES REMPARTS

Ce café, placé au milieu d'une belle promenade, entouré d'arbres disposés avec symétrie, est d'un aspect admirable, surtout la nuit; l'effet produit par le jeu des lumières ferait croire qu'on voit le palais d'Armide. C'est encore M. Panizza l'architecte qui fit le dessin de ce café.

Quant aux peintures, le professeur *Morgari* fit les figures, et M. *Fea* fit les ornemens. Les statues représentant les saisons, ainsi que le bas-relief qui est autour du sallon, sont l'œuvre de *Simonetta* et de *Dini;* l'ornement en stuc est d'*Isella;* les sept jolis cabinets qui entourent le sallon, furent peints par *Spintzi* et par *Baronino.*

—

Il y a encore d'autres cafés qui, sans être aussi beaux que ceux que nous venons de décrire, méritent cependant d'être vus; ce sont le Café Dilei, le Café de la Confédération Italienne, le Café de la Ligue Italienne, le Café de la Bourse, le Café des Alpes, et le Café du Statut.

PRINCIPAUX HOTELS

—

HOTELS ET AUBERGES

Il y a 17 hôtels à Turin; 28 auberges principales, 29 ordinaires: l'Hôtel d'Europe, Place-Château; l'Hôtel-Féder, rue St-François-de-Paule; l'Hôtel de la Grande Bretagne, rue du Pô; l'Hôtel de Londres, rue des Guardinfanti; Pension-Suisse, rue Charles-Albert, sont les plus renommés.

BAINS PUBLICS

Il y a actuellement à Turin 7 établissemens de bains publics: 1° rue Ste-Thérèse, près de la Citadelle; 2° rue Doragrossa, près de St-Dalmazzo; 3° Rue de Pô, derière l'hôpital de Charité; 4° sous les portiques de Pô, à côté de l'église de l'*Annunziata;* 5° vis-à-vis l'église de la *Consolata,* et enfin l'établissement des bains près de l'église de St-Charles.

CONSTRUCTIONS MILITAIRES

CITADELLE

La Citadelle fut commencée sous Emmanuel Philibert, en 1564, d'après le dessin du célèbre architecte *Pacciotto* d'*Urbino*. Elle fut agrandie sous Charles Emmanuel I, en 1697.

Le bâtiment qui est au milieu de la Citadelle servait de prison d'Etat pour les hommes d'un rang élevé, et rappelle par conséquent de longues douleurs et des cruautés inexprimables.

Quand on a passé la grande porte qui est sous cette tour et qu'on est entré dans l'enceinte de la Citadelle, on voit à droite la maison où habita le souverain pontife, Pie VI, lorsque les Français le conduisirent en exil; à gauche on voit le logement du gouverneur et l'église paroissiale; et un peu plus loin se trouve le lieu de l'ancienne paroisse, maintenant changée en caserne. Vis-à-vis, dans la demi-lune au couchant, on aperçoit le lieu même, où *Pierre Micca* se dévoua à la mort pour sauver sa patrie.

Il y avait dans cette forteresse une chose fort rare et peut-être unique en Italie, c'était une citerne extraordinaire que *Pacciotto* y avait construite avec tant d'art, que l'on pouvait y faire descendre et remonter des chevaux, au moyen de deux escaliers symétriques lesquels aboutissaient à deux côtés opposés, jusqu'à fleur d'eau. Cette citerne admirable fut comblée de cadavres en 1800 par les Autrichiens, et fermée de manière à ce qu'il n'en reste plus aucun vestige.

Comme cette Citadelle a été construite avec des décombres d'anciens monumens qui avaient été démolis par les Français, les murs de la Citadelle renferment sans doute des fragments qui seraient très-utiles à l'histoire du pays.

ARSENAL

L'Arsenal est un vaste édifice de style grave et majestueux, ayant des galeries, des souterrains et de grandes cours; il se trouve à une des extrémités de la ville, dans la rue du même nom.

Ce bâtiment fut commencé sous le duc Charles Emmanuel II, continué sous le duc Victor Amédée II, réparé et agrandi sous Charles Emmanuel III, d'après le dessin de *Devincenti*, chef du corps royal d'artillerie. Il reste encore à construire une partie considérable de l'édifice où sera la porte d'entrée. Le Duc de Gênes a fait un beau dessin pour la façade.

Dans la première cour se trou-

ve le monument élevé à *Pierre Micca*, œuvre du sculpteur *Bogliani*, et fondu en bronze dans l'Arsenal même.

Il y a dans l'Arsenal : 1° l'atelier chimique-métallurgique ;

2° Un cabinet minéralogique, qui est fort riche ;

3° Un cabinet de physique établi en 1814, pour l'instruction des élèves d'artillerie ;

4° Une bibliothèque, fondée en 1812 par Charles Félix ; elle renferme plus de 4,000 volumes ;

5° Une fonderie de canons, où l'on remarque trois fours à réverbère pour fondre le bronze ; l'un d'eux peu contenir 22 mille kilogrammes, l'autre 11 mille et le troisième 2 mille. Il y a en outre deux fours à capsule, l'un pour bronze et l'autre pour fer.

L'atelier des modeleurs est si vaste qu'on peut y modeler en même temps 16 pièces de gros calibre, et plus de 20 pièces de campagne. Il y a près de cet atelier un four et un fourneau à vent. Il y a encore la salle des modèles, établie en 1828, où se trouvent des modèles de tout genre. Dans l'atelier des ciseleurs il y a trois trous pour pólir les pièces, et deux machines pour les achever ;

6° Les ateliers de construction occupent de vastes espaces destinés les uns, pour les ouvriers forgerons, et les autres, pour les ouvriers charpentiers. Il y a, à côté du bureau de la direction, la lithographie où l'on fait les dessins du matériel d'artillerie ; la salle des modèles, où l'on remarque le modèle de la barque et celui du char à barque, de l'équipage de ponts piémontais, inventé par le chev. Cavalli ; l'atelier des machines, où l'on voit une roue à cassettes, toute en fer, qui met en mouvement, au moyen de l'eau, toutes les machines employées par les ouvriers charpentiers et par les forgerons : cette roue est aussi une invention du chev. Cavalli.

Quant aux forges, une seule machine à vent a remplacé plusieurs soufflets ;

7° L'atelier où l'on fait toutes les armes, dont se servent les troupes de terre et de mer ; les principales forges sont dans l'Arsenal et à Valdocco, à un quart de mille de la ville : à Valdocco on s'occupe surtout à faire des canons de fusil. Les forges de l'Arsenal ont un atelier où l'on répare les vieilles armes, et elles ont aussi une école pour l'instruction des armuriers.

La salle où sont déposées les armes faites ou réparées, occupent presque tout le premier étage de l'Arsenal. On y monte par un grand escalier, qui aboutit à un superbe vestibule, d'où l'on entre dans la salle ; ce vestibule était anciennement orné de magnifiques trophées d'armes antiques et modernes.

Chaque salle est divisée en trois compartiments, par deux rangs de piliers. Vis-à-vis du vestibule, à l'extrémité des salles, il y a trois magnifiques terrasses, dont la forte construction ajoute à la beauté de l'édifice.

Les établissemens qui dépendent de l'Arsenal sont : l'atelier des bombardiers et la forge des canons à fusil.

Au couchant et sur la même ligne de l'Arsenal, se trouve l'atelier des bombardiers, édifice où l'on prépare les munitions de guerre, et tout ce qui sert aux feux d'artifice.

La nouvelle manière de faire des feux à la congrève fit introduire dans cet Arsenal, entr'autres machines remarquables, une presse hydraulique, à laquelle on a appliqué un mécanisme qui sert à mesurer la force de la compression. Cette presse sert principalement à charger les fusées à la manière des Autrichiens, et à les rendre aussi compactes qu'on peut le désirer. Un alésoir inventé et fait dans l'établissement même, pour former au centre des fusées le vide qui y laisserait le mandrin, si la plus grande compacité qu'exige la composition permettait de les charger dans l'état massif; un alésoir à compression, qui sert à trouer les métaux avec facilité et avec précision, on l'emploie surtout pour trouer les moules des fusées, à l'anglaise.

On y remarque aussi une presse pour faire des balles de plomb, plus pésantes et plus rondes que ne le sont celles fondues dans les moules. Une machine pour déterminer la différence entre le centre de gravité et le centre de figure des projectiles, machine inventée par le chev. Cavalli et exécutée dans l'Arsenal. Une roue hydraulique en fer, pour faire mouvoir les tours et les pierres à aiguiser.

La forge des canons située, comme nous avons déjà dit, à Valdocco, est destinée surtout pour faire les canons des armes à feu de toute espèce.

C'est au moyen de machines hydrauliques que l'on élargit l'intérieur des canons, qu'on les pôlit au tour et à la roue; le reste se fait dans les ateliers à l'aide de différents outils.

La poudrière placée dans le faubourg de Dora dépend aussi de l'Arsenal. Le 26 avril 1852, à 11 heures 3|4 du matin, cette poudrière sauta; cette explosion mit en danger une grande partie de la ville, car dans le magasin à côté il y avait 40,000 kilogrammes de poudre, dont l'explosion aurait sans doute eu lieu, sans le dévouement du sergent *Sacchi*, qui eut le courage d'entrer dans ce magasin et d'en retirer une couverture déjà enflammée.

CASERNES MILITAIRES

QUARTIER DES GARDES DU CORPS DE S. M.

(*Rue du Pô, n. 4*)

La plus belle caserne militaire de Turin est celle des Gardes du Corps de S. M.; elle fut construite par le comte Dellala de Beinasco, par ordre de Victor Amédée III. Ce bâtiment occupe l'emplacement où était jadis le couvent des Antonins. Il y a une vaste cour, un très-bel escalier et des galeries.

QUARTIER DU CORPS DES CARABINIERS ROYAUX

Le quartier de ce corps est situé Place-Carline, dans le même palais où était autrefois le Collége des Provinces.

QUARTIERS POUR L'INFANTERIE

En 1716, Victor Amédée II fit construire, sur le dessin de *Juvara*, les deux quartiers à Porte-Suze, que l'on nomme, l'un, *San Celso*, l'autre, *San Fedele*. Ces deux quartiers furent regardés pendant longtems comme des bâtimens modèles en ce genre: ils forment une petite place ornée de portiques, et peuvent loger 2,500 hommes.

Il y a deux autres quartiers pour l'infanterie; l'un se trouve à l'extrémité de la rue d'Angennes, et l'autre, vaste et commode, est rue *del Soccorso*.

QUARTIER POUR LA CAVALERIE

La cavalerie était jadis logée dans la caserne dont nous venons de parler, c'est-à-dire rue *del Soccorso*, mais depuis quelques années, elle a pour caserne un bâtiment vaste et commode, que Charles Albert a fait construire à l'extrémité de la rue de la Zecca, du côté du Pô.

Vis-à-vis de cette caserne on voit une jolie place, ornée de quatre fontaines, qui sert pour les exercices militaires. D'un côté de la place on a construit un manége qui a 60 mètres de longueur, et dont la construction est nouvelle pour l'Italie; les arcs de ce manége sont à peu près semblables à ceux proposés par le colonel Emy.

PRISONS ET ÉTABLISSEMENS PÉNITENCIERS

Il y a à Turin cinq prisons: les prisons de la Cour d'appel, les prisons correctionnelles, celles de l'ancien vicariat, et les prisons du commandement militaire, maintenant à la disposition de la *Questura*, pour les hommes, et la prison dite *delle Forzate* pour les femmes. Les premières font partie du palais de la Cour suprême; ce bâtiment d'un aspect triste fut construit sous Charles Emmanuel II, d'après le dessin du comte *Amédée de Castellamonte*. A gauche en entrant se trouve le logement des geoliers et des guichetiers; à droite, les prisons où sont détenus les accusés de délits portant peine corporelle.

Les prisons correctionnelles occupent toute une aile du palais jadis des jésuites.

La maison dite *di Forza*, où

l'on renferme des femmes qui ont commis quelques délits, est à Porte-Suze.

L'*Ergastolo* fut construit en 1762 pour y renfermer les mendians valides ; il est près du Pô, et à peu de distance du château du Valentin.

PRISON CORRECTIONNELLE DITE *LA GENERALA*

Cette prison destinée à renfermer des jeunes gens d'une mauvaise conduite et adonnés à l'oisiveté, est située sur la grande route qui conduit de Turin à Stupinis, à deux mille de distance. On y enseigne aux jeunes détenus un métier, ou l'art de l'agriculture.

JARDINS BOTANIQUES

Turin a des jardins botaniques renommés dans toute l'Europe, pour le grand nombre de plantes rares qu'on y cultive, pour l'étendue et la distribution du terrain, qui présente des allées, des bosquets, des tertres en forme de collines, des cascades et des jets d'eau, enfin tout ce qui peut charmer la vue dans un jardin.

Le jardin botanique qui est à côté du château royal du Valentin, date du règne de Victor Amédée II ; nous en ferons plus tard la description. Le premier qui fut directeur de ce jardin fut Barthélemy Caccia, professeur de médecine. D'abord il était peu étendu, et il n'y avait que 800 plantes; mais en 1797, on y joignit, par ordre de Victor Amédée III, un espace inculte qui s'étendait en partie au couchant, et en partie au nord.

Au directeur Caccia succéda Vitaliano Donati, qui enrichit le jardin d'un grand nombre de plantes qu'il avait recueillies dans ses longs voyages. Malheureusement, ce directeur étant mort hors de l'Europe, la plus grande partie des semences, des fruits, des dessins recueillis avec tant de soins par ce savant naturaliste, tombèrent entre les mains de personnes qui n'en connaissaient pas le prix, ils furent perdus pour la science.

En 1760, Donati fut remplacé par Charles Allioni, de Turin, qui commença par examiner toutes les plantes qu'on cultivait dans ce jardin, les dépouilla de leurs faux noms, en les appelant de leur nom propre. Le catalogue écrit par Allioni, et que l'on conserve encore dans le jardin, comprend 652 plantes.

Le jardin s'agrandit encore et fut clos d'un mur d'enceinte, qui a trois grilles pour l'entrée du jardin. Parmi les collections de plantes que les botanistes nationaux et étrangers admirent dans ce jardin, nous citerons la collection des plantes alpines, qui ont d'autant plus de prix qu'elles forment un des traits caractéristiques de notre flore.

On y cultive onze mille espèces de plantes, dont quelques-unes sont très-rares.

Parmi les plus rares nous citerons les plantes exotiques suivantes :

Latania chinensis Jacq. — *Phœnix farinifera Roxb.*— *Thrinax parviflora Sw.* — *Elate sylvestris L.* — *Cocos nucifera L.* — *Caryota urens L.*, *mitis Lour* — *Areca oleracea Jacq.* — *Cycas circinalis L.* — *Zamia horriva*, *lanuginosa*, *longifolia Jacq.* — *Colymbea excelsa spr.*, *quadrifaria salisb.* — *Artocarpus incisus L. F.* — *Ficus macrophylla Desf.* — *Coccoloba pubescens L.*, *macrophylla Desf.* — *Isopogon anethifolius*, *teretifolius R. Br.* — *Driandra longifolia R. Br.* — *Grevillea acanthifolia Sreb.* — *Brexia madagaparensis Ker.*, *spinosa Linds.* — *Mungifera indica L.* — *Ipomoea operculata Mart.* — *Fabriana imbricata R. P. Epacris impressa Labill*, *paludosa R. Br.* — *Curtisia fuginea Ait.* — *Gesneria tuberosa Mart. Lechenaultia formosa R. Br.* — *Gustavia augusta L.* — *Inga Unguis Cati W.*, *guadalupensis Desv.* — *Hoveo Celsii Bonpl.* — *Guclandina Bonduc L.* — *Combretum purpureum Vahl.* — *Francoa appendiculata Cav.*, *sornhifolia Spr.* — *Cruteva fragrans Sims.*

Les espèces de l'herbier sont au nombre de plus de 40 mille. Il y a aussi une collection de champignons représentés en cire; cette collection est formée de 350 groupes.

L'herbier et le jardin furent enrichis par Charles Albert, des plantes vives, des semences et des bois apportés du Brésil par le prince Eugène de Carignan, et des plantes recueillies par le docteur Casaretto, de Gênes, dans le voyage qu'il fit avec le prince Eugène.

On commença en 1732 a peindre les végétaux cultivés dans les jardins; ainsi on forma une iconographie botanique, qui compte déjà plusieurs milliers de planches in-folio, et cette iconographie est continuée.

ÉTABLISSEMENT ROYAL AGRAIRE-BOTANIQUE

BURDIN AÎNÉ ET COMP., À SAN SALVARIO

Cet établissement date de 1822; il a été fondé par M. François Burdin aîné, et appartient à la Société Agricole Burdin aîné et Comp.; il est formé d'un jardin principal, non loin de l'église de San Salvario, sur la grande allée du château royal du Valentin, et d'une ferme transformée en vastes pépinières entre les routes de Nice et de Stupinis, au sortir de l'embarcadère du chemin de fer de Gênes. A cette ferme est annexé un autre jardin renfermant de riches collections d'arbres et d'arbustes à fruit, de vignes, mûriers, ainsi que des principales plantes fines de pleine terre. Ce jardin est affecté à une école pratique de jardiniers que la Société établit dans les bâtiments de la ferme, et dont l'ouverture est fixée au 1er novembre 1853.

Le jardin principal est clos par d'élégantes grilles en fer, et formé d'une vallée en fer-à-cheval, entourée de serres continues sur un plan régulier d'un effet grandiose, réunissant toutes les

expositions et des plantes de tous les genres et de tous les climats.

La richesse de ce jardin et le commerce des plantes que l'établissement fournit à l'Italie et envoie à l'étranger, jusque dans les contrées les plus lointaines, prennent tous les jours un nouvel accroissement. Une manufacture d'instruments perfectionnés d'agriculture et d'horticulture est annexé au jardin principal, où se trovent aussi les bureaux de la Société.

ÉTABLISSEMENT BOTANIQUE

DE MM. BURNIER ET DAVID

L'établissement botanique de M. Burnier et David, lequel appartient actuellement à Prudent Besson, est à un quart de mille de la ville, sur la route de Rivoli. Il mérite l'attention du voyageur pour le grand nombre de plantes et de fleurs, placées dans des vases, et surtout pour une riche collection d'arbres fruitiers les plus utiles et les plus précieux. L'établissement est destiné en grande partie pour la culture des mûriers, qui s'y trouvent par milliers, principalement ceux des Philipines, et les mûriers dits *morettiani*.

PROMENADES PUBLIQUES

Outre le jardin royal qui est au centre de la ville, Turin est entourée de superbes promenades, qui s'étendent sur un rayon de plusieurs milles.

La plus agréable de ces promenades est, sans contredit, celle du jardin public, rendez-vous du beau, monde dans les soirées d'été. Au milieu de cette promenade il y a un café que nous avons déjà décrit, et dont la vue produit un très-bel effet, surtout la nuit, à cause du jeu des lumières.

Ceux qui aiment les lieux solitaires et pittoresques, n'ont qu'à suivre l'allée qui conduit du temple de la *Gran Madre di Dio* à la *Villa della Regina;* cette allée est bordée d'arbres très élevés.

Une autre promenade qui n'est pas moins agréable, c'est la superbe allée qui conduit du pont de Pô à la *Madonna del Pilone*, entre le fleuve et le canal *Michelotti*.

Les allées de la Citadelle sont encore des promenades fort belles et fréquentées par les élégans qui habitent dans les environs de la porte de Suze. A l'extrémité de cette allée commence celle de Rivoli et de Stupinis; et de la porte de Suze, commencent les autres grandes allées, qui vont jusqu'à Pô, en parcourant l'espace qu'occupaient les anciennes fortifications de Turin.

La longueur de toutes les allées publiques est de 36,157 mètres.

Le nombre des arbres est d'environ 18,500.

TORINO



Falkeisen inc. nello studio Stucchi

NUOVO CIMITERIO

ENVIRONS DE TURIN

Les environs de Turin n'offrent pas moins d'intérêt sous le rapport des souvenirs historiques, que pour la beauté des sites. Toutefois, avant de gravir la colline, nous ferons la description de ce qu'il y a de remarquable près de la ville.

CHATEAU DU VALENTIN

Ce château, qui se réfléchit dans les eaux limpides du Pô, est du même style que les châteaux de France, et serait un des plus beaux monumens du XVI siècle, si l'on eût exécuté en entier le plan de l'architecte, car il devait être orné, du côté du fleuve, de statues, de fontaines, de colonnes, de piliers, et d'un perron en marbre; et si l'on y eût ajouté deux ailes latérales ayant à leur extrémité deux autres tours.

Ce château fut construit, ou reconstruit en 1550 (selon d'autres en 1660, comme il résulte d'une inscription placée sur la principale façade), par ordre de la duchesse Marie Christine de France, fille de Henri IV et de Marie des Médicis; il fut ensuite embelli par les princes de Savoie, après le retour d'Emmanuel Philibert. La vaste cour qui est devant le palais est entourée de portiques; on voit sous le vestibule quelques bustes en marbre d'empereurs romains. Les deux escaliers qui conduisent des deux côtés aux appartemens supérieurs, sont fort beaux et ont du grandiose. Les vastes salles de ce château servent pour l'exposition d'objets d'industrie nationale, qui a lieu tous les six ans. Du château on descend par un escalier souter-

rain sur les bords du Pô, où il y a toujours une petite barque prête pour passer sur l'autre rive du fleuve. Il y a dans les souterrains un Bucentaure, qui était probablement lancé dans le fleuve le jour de St-Valentin, patron du château. Des deux côtés du château, il y a un jardin avec deux grilles en fer, vis-à-vis l'une de l'autre. Le jardin au nord est le jardin botanique, celui qui est au midi est destiné pour l'école de gymnastique des artilleurs.

Ce château, jadis la résidence de la famille royale, brillait alors de tout le luxe princier. C'est dans la cour de ce château qu'avaient lieu les tournois et autres spectacles usités dans ce tems-là.

C'est dans les allées de ce château que le cardinal de la Vallette, général de l'armée française, et le duc de Longueville, eurent une entrevue le 14 août 1639, avec le prince Thomas de Savoie et le marquis de Leganez, au sujet des guerres civiles du Piémont. C'est encore dans ce château que mourut le duc François Yacinthe en 1637.

CIMETIÈRES

CIMETIÈRES DE ST-LAZARE ET DE ST-PIERRE IN VINCOLI

Après que Victor Amédée III eut defendu d'inhumer dans les églises, on ouvrit deux cimetières, l'un rue de la Rocca, où sont actuellement la petite église et le couvent des PP. *Minori Osservanti;* et l'autre près du Bourg-Dora, section de St-Pierre *in Vincoli*. Le premier, comme nous avons dit, a tout-à-fait disparu; le second sert encore pour quelques familles, qui y ont un droit de propriété.

Dans l'ancien cimetière de St-Lazare, ou de la Rocca, il y a encore aujourd'hui quelques tombeaux, parmi lesquels on remarque surtout le monument élevé à la princesse Barbera Beloselski, femme d'un ministre de Russie, qui mourut à Turin en 1792, à l'âge de 28 ans. Le sculpteur *Innocent Spinacci* fit la statue en albâtre, représentant la Religion; il fit aussi le portrait de la princesse et autres objets qui ornent le monument. Ce tombeau fut dessiné et gravé sur cuivre.

Le cimetière de St-Pierre, entouré de portiques, renferme aussi quelques pierres sépulcrales et quelques monumens. Là sont ensevelis, le savant baron Vernazza, mort en 1822, l'architecte comte Dellala de Beinasco, et le chev. Clément Damiano Priocca, ministre de Charles Emmanuel IV. Un chapelain payé par la ville réside dans ce lieu.

C'est près de ce cimetière, et dans un lieu clos de murs, que l'on a coutume d'ensevelir les suppliciés, que l'on enterrait anciennement près de l'église de Saint-Dalmas.

CAMPOSANTO

En suivant une allée ombragée de platanes, sur la route qui conduit au Parc-Royal, on se trouve devant une enceinte sur la porte de laquelle il y a l'inscription suivante :

Locus Religiosus
ossibus revicturis ad quietem
datus.

On juge de la civilisation d'un peuple par ses cimetières, et celui-ci est un monument qui atteste l'esprit charitable et religieux des Turinais, et je dirai même de leurs progrès dans la sculpture.

Ce cimetière, qui peut être comparé aux cimetières les plus renommés d'Italie, et peut-être de l'Europe, surtout lorsque la seconde partie en sera achevée, fut fait par ordre de l'administration de la ville; il fut commencé en 1828 et fut béni en 1829 par monseigneur Chiaverotti, archevêque de Turin. L'architecte *Lombardi* fit le dessin de ce cimetière. A droite de la double grille, qui forme l'entrée, on voit la chapelle du St-Sépulcre, de forme ronde, sombre, belle, mais d'un aspect touchant, conforme à sa destination. On y voit un Christ mort, en marbre blanc. D'un côté il y a un buste du marquis Tancredi Falletti de Barolo, qui, par sa libéralité, contribua beaucoup à la construction de ce cimetière, et qui conseilla de faire une fosse séparée pour chaque cadavre, pour ne plus entasser, comme auparavant dans de grandes fosses communes, les corps de ceux qui étaient moins riches. La forme extérieure de cette chapelle est d'ordre toscan pur; le fronton est soutenu par quatre colonnes de pierre noire enchâssées dans le mur. Au-dessus de la façade il y a deux petits anges avec des emblêmes de la passion; et une croix au milieu. On lit dans la frise de la chapelle le mots suivants: — *Deo Jesu Christo in honorem sancti sepulcri ejus.*

A l'autre extrémité de la grille se trouve la maison destinée pour le logement du chapelain, qui tient un registre exact de toutes les sépultures; et vis-à-vis de cette maison il y a un cabinet où l'on porte les cadavres pour en faire l'analyse, lorsque le fisc en fait la demande.

Au milieu du cimetière, qui occupe 114,629 mètr. carrès, s'élève une grande croix en pierre grise sur une espèce de calvaire, où aboutissent quatre allées bordées de ciprès.

Cette grande croix isolée a quelque chose d'austère, de sublime et de touchant, qui remplit l'âme d'un saint respect. Le mur d'enceinte est couvert de pierres sépulcrales et de bas-reliefs, et on y a fait plusieurs niches qui rappellent un peu le style égyptien. Il est à regretter qu'il n'y ait pas de portiques pour y mettre des pierres sépulcrales et des monumens à l'abris des injures de l'air.

Le premier rang de tombeaux, je dirais presque tout autour du cimetière, est destiné pour quelques familles. Au milieu, sont les

tombes communes. A chaque coin du mur d'enceinte il y a une petite chapelle, ayant vis-à-vis un espace clos, d'une forme particulière, pour servir d'ossuaire.

Parmi les monumens les plus remarquables qui ornent cette partie du cimetière, nous citerons celui de la marquise de Monforte, œuvre de *Bruneri*; celui de la mère de la célèbre artiste Charlotte Marchionni, que cette actrice fit faire par le sculpteur *Bogliani*, en lui donnant l'idée du monument; et celui enfin de Juva, œuvre de *Bogliani*, dans lequel il s'attacha à représenter un Génie colossal assis sur un rocher, le front appuyé sur une main, et portant de l'autre une couronne en l'honneur du défunt. Le monument Barolo fait aussi par *Bogliani*; celui de François Bellora, où l'on voit deux saules pleureurs à côté d'un cyprès; le monument de François Giani, œuvre de *Butti*, remarquable surtout à cause de l'idée heureuse qu'a eu l'artiste de représenter l'ame qui vole au ciel, et si bien sculptée, que le marbre a perdu sa rudesse; le monument d'Augustin Bruno, orné de superbes bas-reliefs, et du portrait en bronze du défunt; le tombeau de Vicino, celui de Mattirolo, et enfin le buste du chevalier Jean-Baptiste Biscarra, sculpté par le professeur *Bogliani*. Ce buste très-ressemblant, portant l'empreinte de la dignité et de la douceur, est placé sur une base richement ornée : un bas-relief d'un travail fini occupe presque toute l'étendue de la base, et représente la Peinture, le visage couvert d'un voile funèbre, dans l'attitude de pleurer l'excellent artiste. Le piédestal sur lequel le buste est placé, porte en lettres dorées le nom du défunt. On lit sur les deux côtés de la base deux élégantes inscriptions.

Parmi les bas-reliefs qui décorent cette première partie du cimetière, on remarque celui consacré au médecin professeur Buniva par les mères reconnaissantes, soit à cause de l'homme qu'il représente, soit à cause des beautés artistiques. *Bogliani*, auteur de ce bas-relief, représenta le médecin vaccinant un enfant que la mère lui présente, idée exécutée avec beaucoup de naturel, et avec une grande pureté de style.

En 1841 cet espace ne suffisant plus pour les sépultures d'une population toujours croissante, la ville ordonna qu'il fût augmenté, et confia à l'architecte *Charles Sada* le soin d'en tracer le plan, déjà en partie exécuté. Cette nouvelle partie du cimetière a la figure d'un parallélogramme, qui a pour base le côté méridional de la première partie, et ressemble beaucoup au cimetière de Crémone.

Vis-à-vis de la porte d'entrée il y a un espace demi-circulaire où l'on élévera un monument aux hommes célèbres du pays; les deux côtés du parallélogramme sert de diamètre à deux autres demi-cercles, qui forment l'extrémité de la croix.

Sur tous ces côtés que nous venons de décrire s'élève un portique qui divise le cimetière en trois parties; le parallélogramme du milieu, avec son grand espace demi-circulaire, en forme une, et les deux autres sont formées par les demi-cercles latéraux, et les portiques,

qui sont les deux côtés plus petits du parallélogramme.

L'entrée de cette nouvelle partie du cimetière est un vestibule avec des portiques. Une base formée de trois degrés soutient les portiques, qui sont divisés en 269 arcades, formant ensemble un rez-de-chuussée, dont les piliers et les arcs soutiennent la voûte. Ces portiques, formant le périmètre de l'agrandissement du cimetière, sont divisés en plusieurs compartimens au moyen de 21 chapelles mortuaires, qui, placées avec symétrie, s'élèvent au-dessus des portiques, et interrompent agréablement la longue ligne horizontale.

Ce cimetière est divisé en plusieurs parties par des portiques, qui sont ornés da 342 colonnes de granit d'ordre dorique; sous les portiques sont les catacombes. L'espace compris entre les portiques et les chemins est divisé en compartimens pour des monumens isolés. Le monument le plus remarquable dans le nouveau cimetière est le mausolée élevé au marquis de Saint-Thomas, lequel se trouve sous les portiques à gauche en entrant. Le tombeau élevé au comte Joseph Barbaroux, qui fut ministre de la justice, mérite aussi de fixer l'attention, soit sous le rapport de la perfection de l'art, soit à cause du grand homme qu'il rappelle. Nous ne passerons point sous silence le monument de style gothique, élevé aux deux sœurs Elisabeth et Marie de Stackenberg, ni celui qui est sur la tombe d'Edouard Young, major-général autrichien, mort à Turin en 1842; et le monument de la famille Rochstol, œuvre de *Bogliani*, et les tombeaux élevés à Rose Nelva de Castellamonte, et à Marchino Jean Baptiste; ces deux tombeaux sont l'œuvre de *Butti*. Il est un bas-relief remarquable, c'est celui que fit *Bogliani* pour le tombeau du médecin et professeur Buniva, qui introduisit la vaccine en Piémont.

Parmi les hommes célèbres dont les cendres reposent dans ce cimetière, nous citerons le botaniste *Balbis*, le naturaliste *Bonelli*, *Joseph Grassi* philologue; le professeur d'anatomie *Rolando*; *Bagetti*, peintre célèbre; le professeur *Charles Bucheron*, dont on voit le beau buste très-ressemblant, sculpté par *Bruneri*; *Jean George Bidone*, mathématicien; *Buniva*, dont nous venons de parler; *Laurent Martini*, physiologue et homme de lettres; et *Auguste Biagini*, philosophe et jurisconsulte; le chev. *Biscarra*, et enfin le grand philosophe l'abbé *Vincent Gioberti*, qui y fut transporté vers la fin de 1852.

Au levant, il y a un espace séparé pour y ensevelir les suicides et les enfans morts avant d'être baptisés; au nord, il y a le cimetière pour ceux qui ne sont pas catholiques.

MIRAFLORES

Miraflores était jadis le lieu de délices où habitait la cour pendant la belle saison, et qu'elle quitta pour Stupinis.

Si les beautés de Miraflores n'existent plus, ce château et cette villa vivent et vivront peut-être toujours dans les vers de Marino, qui en fit un si beau tableau dans les vers suivants, en donnant un tribut d'éloge à Charles Emmanuel I, qui, dans ce séjour agréable avait fait un poème, intitulé l'AUTOMNE :

... O dove Mirafior pompe di fiori
Nel bel grembo di april mira e vagheggia,
Ad ogni grave ed importuna cura,
Pien di vaghi pensier spesso si fura;
O quivi suol vòlte le trombe e l'armi
In cetre e in plettri, in stil dolce e sublime,
Fabbricando di Marte alteri carmi;
O tessendo di amor leggiadre rime,
Tra l'ombre e l'aure e le spelonche e i rivi,
Ingannar dolcemente i soli estivi.

Tel était Miraflores au temps de sa splendeur, c'est-à-dire vers la fin du XVI siècle. Après la mort d'Emmanuel I, l'or et les marbres qui ornaient cette villa royale furent endommagés par le tems, comme le dit Audifredi dans son ouvrage *Regia Villæ*.

En 1622 le duc fit bâtir un couvent, à peu de distance du château, pour les Religieux de la *Consolata*, de Turin, couvent qui fut ensuite supprimé par l'empereur Napoléon, par un décret daté du camp de Boulogne, pour en céder l'édifice et ses dépendances à là ville de Turin.

L'église qui y est encore actuellement a trois autels, consacrés, le maître-autel, à N.-D. de la Visitation, et les deux autres, à St-Barnaba apôtre, et à St-Bernard abbé. La famille Saluzzo de Monesiglio a ses tombeaux dans la dernière de ces deux chapelles.

LE PARC

Le Parc était aussi un ancien château royal, entouré de bois, de lacs, de belles fontaines, et de tout ce qui peut rendre le séjour de la campagne agréable, tel enfin, que l'on dit que c'est ce château qui a inspiré à Torquato Tasso la description des *Jardins d'Armide*.

D'autres grands poètes en ont fait le sujet de leurs vers, tels que Chiabrera ; et Bottero fit les vers suivants :

Il re dei fiumi fatto lento e queto,
Mentre or questa rimira or quella parte,
Torce pien di stupor le ciglia in arco,
E dice : quanto mai di vago e lieto
L'industria umana o il ciel largo comparte,
Del magnanimo Duce accoglie il Parco.

TORINO



Falkeisen inc. nello studio Stucchi

LA VIGNA DELLA REGINA

Ce château, jadis séjour de délices, a été transformé en une fabrique de tabac, et en une papéterie, où l'on voit une machine anglaise, dans laquelle les chifons mis d'un côté, sortent de l'autre en un papier prêt à être mis sous presse; machine dite *du papier sans fin*, parce que le papier en sortirait à l'infini. On remarque aussi la grande roue hydraulique, mise en mouvement par le grand canal du Parc, ou canal des moulins de la ville.

Quant à la fabrique des tabacs, le voyageur observera sans doute les nouvelles roues kydrauliques faites par *Roppolo*. On emploie 50 ou 60 ouvriers pour broyer le tabac; les autres manipulations de cette plante se font dans la fabrique à Turin, qui occupe plus de 300 ouvriers.

Le Parc, situé au confluent du Pô et de la Doire, vis-à-vis l'allée des peupliers qui conduit de Pô à la *Madonna del Pilone*, à environ un mille de Turin, offrait encore, il y a quelques années, un aspect pittoresque de ses ruines. Les bâtimens qui conservent encore le nom de Parc, et qui ne servent plus que de fabrique du tabac et du papier, furent construits en 1768 sur les dessins de *Ferogio*. La plante du tabac est cultivée aux environs du Parc.

LA COLLINE

La Colline s'étend de Moncallier jusqu'au-delà de Valence, presque parallèlement au Pô; sa hauteur varie de 400 à 480 mètres au-dessus de la surface de ce fleuve. Cette colline offre les sites les plus pittoresques; elle est bien cultivée et parsemée de jolies maisons de campagne.

Elle ne le cède en rien aux collines de Vérone, de Lugan, de Toscane et même celles de Naples; et si l'on n'y voit pas de beaux lacs, comme à Lugan, et si les yeux ne sont pas charmés par la vue de la mer, cette colline surpasse toutes les autres par ses ombres opaques, par la fraîcheur et par la force de la végétation, et ses nombreux contre-forts plus au moins éloignés les uns des autres; les uns presque rectilignes, et les autres avec leurs sinuosités, s'étendent jusqu'au fleuve, et forment des vallons agréables, qui varient et pour la figure et pour l'étendue. Là coulent des petits torrens et des ruisseaux d'une eau intarissable même en été. Les pentes exposées au midi et au couchant sont couvertes de vignes, de jardins, de treilles, et de jolies maisons de campagne; celles au nord sont ombragées par des bois touffus et verdoyant, même jusqu'au sommet de la colline: les chasseurs y trouvent beaucoup de lièvres, de renards, de bécasses et de grives.

Dans quelques-unes des jolies maisons de campagne éparses çà et là sur la colline, il y a de précieuses peintures de *Pierre Olivero*, de Turin, heureux émule des artistes flamands, dans l'art de peindre des sujets champêtres.

Les plus beaux points de vue de la colline, sont les suivans:

1° celui qui s'offre à vos regards en arrivant à la petite église de Ste-Magdelaine, venant du château de Moncallier; là se trouve un point très-élevé qu'on peut discerner de fort loin : le spectacle qui s'offre au regard, de ce point, est un merveilleux panorama; 2° le point de vue que présente le village de Cavoretto, jadis petit Etat indépendant, et qui maintenant n'est remarquable que par sa position et par les élégantes maisons de campagne situées sur un plateau au midi.

En suivant la colline, au nord, on arrive à l'église paroissiale des martyres St-Vitto, St-Modesto et St-Crescenzio, bâtie sur un beau promontoire qui sépare le petit vallon de Salici de celui de S. Martin.

De la *Villa della Regina*, que nous décrirons bientôt, commence un petit chemin qui conduit à Sainte-Marguerite, à un mille environ du pont du Pô, et de là à l'Hermitage des *Camaldolesi*, dont nous parlerons aussi. Une superbe route, que M. Reineri a fait construire, met en communication l'Hermitage avec la route de Turin à Chieri.

A droite de l'église de St-Bino et de St-Evasio, il y a un petit sentier, dont parle J.-J. Rousseau dans son *Emile*. C'est en suivant ce sentier que Rousseau et le vicaire Savoyard parvinrent à un point de la colline, d'où ils découvraient Turin et toute la plaine qui s'étend au-delà du Pô; la description que Rousseau nous donne de ces beaux sites, fait croire qu'il était placé avec le vicaire au-dessus de la maison que l'on appelle maintenant *Villa Rossa*.

En suivant la route de la Madonne du Pilon, et à un kilomètre environ au-delà de ce bourg, commence la route qui conduit à *Superga*.

Avant de commencer la description détaillée de quelques-unes des choses les plus intéressantes, nous allons offrir quelques notions qui ne déplairont pas aux amateurs d'histoire naturelle.

Les couches de cette colline se composent de plusieurs qualités d'argile sabloneuse très-fine, que les Français appellent molasse. Cette formation argilo-arénacée semble le produit d'une mer tranquille; ces sédimens ressemblent aux rochers des Alpes, d'où l'on a cru qu'ils provenaient. La serpentine y est en plus grande quantité que les autres substances; le terrain calcaire y est moins commun, et lorsqu'on en trouve en assez grande quantité, on l'extrait pour en faire de la chaux. On voit aussi dans plusieurs endroits une brêche calcaire qui renferme beaucoup de débris organiques d'espèce encore indéterminée. Ces mêmes débris se trouvent aussi dans les terrains testiaires.

Les fossiles se trouvent surtout dans les terrains pierreux, d'où il est difficile de les extraire propres en entier.

On peut voir une belle collection de ces fossiles au Musée de Minéralogie de Turin.

Le professeur Etienne Borson trouva, près de l'hermitage, à 283 toises et 4 pieds au-dessus de la mer, une roche de schiste micacé fort ressemblant à celui que l'on extrait à Cumiana, et de gros blocs de serpentine dure,

remarquables pour des coquilles d'huîtres et de quelques serpules qui y sont adhérentes, et pour leur grosseur. Le même professeur Borson trouva, entre Gassino et Saint-Raphaël, un morceau de corail rouge à l'état de fossile, et une quantité de naeres, parmi lesquels il en est une fort belle, de la forme d'une étoile concave, pleine de cristaux, qu'il a déposés au musée de l'Académie. Différentes espèces de testacées et de zoophites à l'état fossile, que l'on trouve en quantité sur cette colline, ou se perdirent entièrement, ou ne vivent que dans les mers des Indes orientales et dans la Chine.

La chaux que l'on tire de la colline de Superga et de celle de Gassino, a une préférence dans le commerce.

Parmi les différentes sources d'eau minérale qui jaillissent de la colline de Turin, on remarque celles de Saint-Genisio et de Castiglione.

VIGNA DELLA REGINA

Cette *Vigna*, qui est à l'extrémité de l'allée bordée de peupliers, et qui est en face du pont de Pô, a cela de particulier qu'elle nous offre un jardin à l'italienne, avant que le goût des jardins à l'anglaise et à la française eût passé en Italie. Derrière le palais il y a de vastes jardins et des bois touffus formant une espèce d'amphithéâtre, avec des fontaines et autres ornements d'architecture. C'est dans ces lieux délicieux que le cardinal Maurice de Savoie avait coutume de réunir les membres de l'académie dite *dei Solinghi*, où de s'y promener avec sa femme, la princesse Ludovique, fille de Victor Amédée I et de Christine de France, lorsqu'il eut renoncé à la dignité de cardinal.

Un double escalier, au milieu duquel est une fontaine, conduit à ce palais, qui fut probablement construit d'après le dessin de *Viettoli*, romain, agrandi dans le XVII siècle par le comte *Amédée de Castellamonte;* l'architecte Antoine *Massazza* en restaura la façade en 1779.

Les statues qui décorent ces deux escaliers sont des restes précieux d'antiquité, trouvés dans les ruines de l'amphithéâtre, que François I fit abattre en 1636, hors de porte *Marmorea*. Ces escaliers aboutissent à une grande salle à deux étages, l'un d'ordre dorique, l'autre d'orde jonique; l'ordre dorique soutient quatre tribunes, dont deux sont en relief, les autres en peinture, mais faites avec tant d'art qu'elles trompent l'œil de celui qui ne le sait pas; elles sont l'œuvre de *Joseph Dallamano*, de Modène. La voûte de cette salle fut peinte à fresque par *Valerino*, peintre romain, et les deux tableaux, représentant quelques traits des métamorphoses d'Ovide, sont l'œuvre de *Corrado*.

Dans les apparfemens on admire des peintures de *Selimene*, du chev. *Daniel Seyter*, et de *Jean Baptiste Crosato*, Vénitien.

Ce château s'appelait anciennement *Villa Ludovica;* mais du tems d'Anne d'Orléans, femme de Victor Amedée II, il fut appellé *Vigna della Regina*.

VIGNA DI MADAMA REALE

Ce château, vis-à-vis de celui du Valentin, sur la route de Moncallier, fut construit en 1648, par ordre de Madame Reale Christine.

C'était jadis un vaste et somptueux édifice, bâti d'après le dessin du père *André Costagulla*, de l'ordre des Carmélitains déchaussés; maintenant ce palais n'offre plus que quelques vestiges de son ancienne magnificence. Au premier étage, un grand salon orné de peintures, conduisait à douze salles, qui formaient quatre appartemens réservés pour Madame. Parmi les plus remarquables de ces chambres, étaient celles destinées à des peintures qui représentaient des arbres et des fruits; au-dessous de chaque peinture il y avait un vers portant une réflexion morale. Le rez-de-chaussée était réservé pour les gentilshommes, et l'étage supérieur pour les dames.

Cette habitation royale fut cédée en 1684, par la duchesse Marie Jeanne Baptiste, aux pauvres de l'hôpital de charité pour leur servir d'asile, mais ces pauvres n'y restèrent que quelques années; comme c'était un inconvénient pour les administrateurs de se rendre de Turin à cet hôpital, surtout en hiver, les pauvres furent transportés en ville. Ce palais princier devint une propriété privée, et on l'appelle maintenant *Vigna Prever*.

ÉCOLE PRATIQUE D'ARTILLERIE

Cette école est près du pont suspendu, auprès de la colline, sur la route de Moncallier; elle est destinée aux exercices du tir. C'est une vaste enceinte où il y a une poudrière; elle fut fondée par Charles Emmanuel vers le milieu du siècle dernier.

HERMITAGE DIT DEI CAMALDOLESI

Cet hermitage fut fondé par le duc Charles Emmanuel I, pour accomplir le vœu qu'il avait fait lors de la peste de 1599, et peu de tems après il y fit construire la chapelle de l'ordre suprême de la *SS. Annunziata*.

L'église fut construite en 1602, sur le dessin de l'architecte *Valperga*; en 1780 on y ajouta quatre chapelles et un clocher très-élevé. Au maître-autel il y avait un grand tableau représentant N.-D. de l'Annonciation, œuvre de *Beaumont*. Il y avait en outre quatre peintures, dont deux grandes et deux petites, de *Pierre Melay*. Il y avait, à l'autel à gauche en entrant, une image de St-Romualdo, peinte par *Sébastien Ricci*, et gravée sur cuivre par *Wagner*.

inture il
nt une n
z-de-chau
ur les gen
e supérieu

vale fut c
i duchess
, aux par
arité pou
s ces par
quelque
un incon
istrateurs
à cet hé
, les pau
en ville
vint une
l'appelle
er.

où il y
fondée
vers le

vait
ant
vre
itre
eux
erre
gau-
e St-
stien
par

TORINO



Falkeisen inc.

nello studio Stucchi

REAL BASILICA DI SUPERGA

Dans la chapelle du Rosaire il y avait douze beaux paysages, représentant chacun un hermite dans la retraite, peints par *Victor Amédée Cignaroli* en 1753. Toutes les sculptures en bois étaient l'œuvre de *Clemente*. On voyait dans le réfectoire un grand tableau représentant la Cène de Jésus-Christ avec ses Apôtres, il avait été peint par *Baldassar Matheus*, d'Anvers, élève de Rubens.

On voyait dans la sacristie plusieurs peintures de *Cignaroli;* plusieurs armoires incrustés par le père *Boto*, religieux Camaldolese, et des affresques à la voûte de la sacristie et dans l'église, peints par les frères *Pozzi*; dans une chambre attigüe, les blasons des souverains et des chevaliers de l'ordre dell'*Annunziata*, défunts. Dans le couvent il y avait une riche bibliothèque et une galerie ornée d'un grand nombre de gravures des meilleurs artistes anciens et modernes; et enfin, une chapelle souterraine où étaient les cendres des chevaliers de l'ordre.

Cet hermitage a été transformé en une habitation privée.

SUPERGA

La basilique de Superga est peut-être le monument le plus magnifique qui ait été élevé sur le sommet d'une colline, dans le monde chrétien; le motif pour lequel il a été fondé, et les souvenirs historiques qui s'y rapportent, ajoutent encore a sa magnificence.

Ce temple fut élevé d'après le dessin de *Philippe Juvara*, par ordre de Victor Amédée II, qui voulut ainsi accomplir le vœu qu'il avait fait, avant d'attaquer le camp français qui assiégeait Turin, en 1706. La guerre et l'état des finances ne permirent d'en jeter la première pierre que le 20 juillet 1717. La construction de ce temple coûta plus de trois milions de livres anciennes.

Cet édifice, dit *Milizia*, est de forme circulaire; huit piliers et autant de colonnes en soutiennent la coupole. Dans l'espace compris entre les piliers il y a six chapelles de forme elliptique. L'intervalle qui est vis-à-vis de la principale entrée conduit à une grande chapelle octogone, au fond de laquelle il y a le maître-autel. Les degrés qui sont devant l'église sont en cintre, et décrivent des lignes tantôt droites, tantôt courbes. La façade a un portique de huit colonnes d'ordre corinthien et d'ordre composite.

Le péristyle est vraiment magnifique; il a 12 mètres de hauteur, et il est soutenu par huit colonnes d'ordre corinthien; seize colonnes d'ordre composite ornent le temple à l'extérieur. Une galerie intérieure divise en deux la hauteur de l'église, et communique avec une galerie extérieure qui entoure la base de la coupole. Un escalier étroit conduit au sommet de la lanterne, qui s'élève à 703 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le

spectacle que l'on voit de ce point est si merveilleux, que le célèbre voyageur Saussure en fut surpris lui-même.

L'intérieur de ce temple est de deux ordres d'architecture; la partie inférieure est d'ordre corinthien, et la partie supérieure, d'ordre composite; les huit colonnes inférieures placées chacune sur un élégant piédestal de marbre fin, furent tirées des carrières de Valdieri. Quatre des colonnes supérieures sont entourées de guirlandes de laurier, comme symbole de la victoire.

Le pavé est en marbre de différentes couleurs.

La grande porte vis-à-vis du maître-autel est ornée de doubles piliers surmontés d'un médaillon et d'une corniche; au-dessus on voit des anges qui tiennent des palmes et des couronnes; entre les médaillons il y a un marbre blanc, sur lequel est l'inscription suivante

Virgini . Genitrici . Victor . Amedeus
Sardiniæ . Rex . Bello-Gallico
Vovit.

A droite en entrant il y a la chapelle dédiée à St-Maurice, protecteur des Etats Sardes; le tableau qui orne cet autel représente le saint martyre prêchant la constance à la légion thébaine. A gauche se trouve la chapelle de St-Ludovic, roi de France; le tableau qui la décore représente le saint monarque, présentant au peuple les couronnes d'épines, dont la tête du Rédempteur avait été percée; à côté de St-Ludovic on voit St-Remi, évêque; ces deux tableaux sont de *Vincent Ricci*, dont on conserve de précieuses peintures, non seulement en Italie, mais aussi en Alemagne, en Angleterre et en Flandre.

Au centre et à droite on voit l'autel dédié à la Nativité de la V.-M; ce mystère y est représenté par un bas-relief en marbre blanc d'une grande dimension, il y a quatorze figures; belle œuvre d'*Antoine Cornacchini*, de Pistoie. A gauche il y a l'autel dédié à N.-D. de l'Annonciation, dont le bas-relief est aussi une très-belle œuvre que le chev. *Cametti* fit en 1729. Les colonnes et le piédestal de ces deux autels sont en marbre. La chapelle près du presbitère est sous l'invocation de la Bienheureuse Marguerite de Savoie; sous le grand pilier de cette chapelle est la première pierre qui fut placée pour élever ce temple, et sur cette pierre on lit l'inscription suivante : *Servatoris matri Taurinorum servatrici Victorius Amedeus Rex Siciliæ, Hierusalem et Cypri a fondamentis excitabat, die 20 julii* 1717.

Le tableau qui est dans la chapelle vis-à-vis de celle dont nous venons de parler, représente St-Charles au moment où il donne le saint viatique aux pestiférés de Milan. Ce tableau, comme celui de la Bienheureuse Marguerite de Savoie, sont des œuvres admirables du chev. *Claude de Beaumont*, de Turin.

Le pavé en marbre, les tribunes et les lambris qui ornent le maître-autel, d'ordre composite, ne laissent rien à désirer, pour la richesse, le goût et l'élégance. Au-dessus de cet autel s'élèvent

deux colonnes rouges avec un fronton; sur ces colonnes on voit deux anges, et entr'eux deux, un globe sur lequel est écrit le nom de *Marie*.

Au milieu il y a un bas-relief en marbre blanc, représentant la V.-M. ayant à ses pieds le Bienheureux Amédée de Savoie; sur le fond on voit deux armées belligérantes, le prince Eugène, le duc de Aubalt et Victor Amédée; d'un côté on voit le génie de France prêt à enlever au Piémont le sceptre et la couronne, et le Génie du Piémont, qui, lui indiquant le massacre des Français et la victoire de nos soldats, l'engage à se retirer.

Au bas de cette belle sculpture on lit les mots suivants: *Equos Bernardinus Camettus*, *Romanus*, *a Gattinaria invent. et sculpt. anno Dom.* 1733.

Par une porte latérale au maître-autel on entre dans une petite chapelle, où l'on tient le St-Sacrement; on y voit une statue représentant la V.-M., qui est précisément celle devant laquelle Victor amédée II fit vœu d'élever ce temple.

La pieuse Clotilde de France, reine de Sardaigne, enrichit cette chapelle de superbes tapisseries, qui disparurent au tems de l'occupation française.

La sacristie est vis-à-vis de cette chapelle; il y a un buste d'albâtre représentant le pape Bénoît XIII, revêtu des habits pontificaux. On dit que Victor Amédée II le destinait à ce pontife avec d'autres présens, parcequ'il avait daigné tenir sur les fonts baptismaux le duc de Chablais, mais le pape étant mort, il voulut en orner la sacristie de cette basilique.

Les tableaux ovales au-dessus de la grande corniche, représentent cinq grands aumôniers, sous la jurisdiction desquels était cette basilique, ce sont le cardinal Delle Lanze, et les archevêque de Turin, Arborio de Gattinara, Rosengo de Rorà, et Costa de Avignano.

Cette sacristie était riche en objets du culte et en argenterie; parmi ces objets on regrette un calice et un ostensoire; le premier, un rare travail de *Bonet*, et l'autre, de *Ladatte*; ces deux chefs-d'œuvre furent enlevés à l'époque du gouvernement français. Quatre galeries inférieures correspondent sous terre aux quatre galeries qui entourent la cour qui est derrière l'église.

Les tombeaux des princes de Savoie sont dans la galerie du milieu; on y descend par un escalier large et commode, au sommet duquel on voit les armoiries royales appendues à un mur; ces armoiries sont en marbre blanc avec des ornemens dorés. Les mausolées sont sous le presbitère et sous les parties latérales de la basilique. Les tombes royales furent érigées sur les dessins de *François Martinez*, de *Revelli* et de *Rana*; elles présentent la forme d'une croix latine.

On en commença la construction sous Victor Amédée III, elle ne fut terminée qu'en 1778, quoique la basilique de Superga fût destinée, depuis 1732, aux tombeaux des princes de la Maison de Savoie, et que l'on y portait déjà leurs dépouilles mortelles. En effet, la dépouile mortelle de Victor Amédée II fut déposée dans le chœur d'hiver; elle fut ensuite placée dans un mausolée élevé à ce prince dans la

chapelle de N.-D., d'où elle fut retirée et transportée dans les souterrains le 25 février 1773, pour faire place à la dépouille mortelle de Charles Emmanuel III, qui y resta jusqu'à ce que les tombes royales eussent été achevées. L'autel est à l'extrémité de la croix et vis-à-vis de l'entrée; au centre de la croix est le tombeau du dernier roi défunt, qui doit être remplacé par le roi suivant; à l'extrémité des bras de la croix s'élèvent deux mausolées vis-à-vis l'un de l'autre, tous deux fort beaux, à droite celui de Victor Amédée II, à gauche celui d'Emmanuel III; à l'extrémité des deux bras est l'entrée des deux salles; dans celle qui est à droite reposent les cendres des princes qui n'ont pas régné, mais qui sont de sang royal; dans la salle à gauche sont les dépouilles mortelles de la famille princière de Savoie-Carignan.

L'espace octogone qui entoure le tombeau du milieu est orné de quatre statues en marbre de grandeur naturelle, qui représentent la Foi, la Charité, le Génie des Arts, et celui de la Paix, œuvre des frères *Collini*. Les côtés sont tout de marbre de différentes couleurs; çà et là apparaît l'albâtre de Busca; dans les fonds, le marbre vert de Suze, et aux corniches, celui de Valdieri; le pavé est aussi de marbre, la voûte est ornée de stucs blancs.

Le tombeau au centre, n'étant pas très-élevé, laisse voir l'autel sur un marbre gris, ayant aux angles quatre flambeaux; l'urne est couverte d'un voile funèbre; il y a sur l'urne un coussin de marbre noir, et sur ce coussin, le scèptre, le livre des lois, et la couronne royale, à laquelle est suspendu le collier de la *SS. Annunziata*. Le plinthe du monument, la pierre qui porte l'inscription du défunt, et celle qui est vers l'autel, sont de marbre noir. Entr'autres ornemens on admire les trophées en marbre blanc, placés aux deux faces de l'urne. Sur les côtés il y a quatre petites statues en marbre blanc, représentant les Génies de l'Immortalité, du Temps, de la Mort, et de la Piété; elles sont l'œuvre d'*Ignace* et de *Philippe Collini*, de Turin, très-renommés pour leurs talents et leurs vertus, comme le dit Vigo, *chiarissimi di fama e di virtù integerrimi*; toutes les statues et tous les trophées qui décorent ce sanctuaire de la piété, sont dûs à leur ciseau. De telles œuvres doivent être mises au nombre des plus beaux chefs-d'œuvre du siècle passé, avant que l'immortel Canova rendît à la sculpture le beau idéal et l'élégante simplicité des modèles grecs.

Le mausolée de Victor Amédée II est une pyramide que soutient un grand piédestal, sur lequel on voit le Génie de la Guerre, de la main droite il tient le portrait du monarque, sculpté par *Jean Baptiste Bernero* (Piémontais), et il saisit de la main gauche la trompette de la renommée; on voit encore sur le piédestal deux Génies assis, celui de la Liberté et celui de la Justice. L'inscription est au centre de la pyramide; des trophées d'armes ornent le devant du piédestal: à l'exception du portrait du monarque, tout est l'œuvre des frères *Collini*.

L'urne que l'on voit à gauche de ce mausolée renferme les

cendres d'Anne Marie d'Orléans, épouse de Victor Amédée II.

Le mausolée de Charles Emmanuel III est formé d'un grand pavillon admirablement sculpté, sur lequel se trouve l'urne où on lit l'inscription mortuaire. Le Génie des Armes est debout à côté de l'urne, il tient d'une main l'arc et de l'autre le portrait du souverain. Il y a aux pieds de l'urne un lion, et au-dessus, deux Génies dans l'attitude de s'élever, l'un est le Génie de la Victoire, et l'autre, le Génie de la Justice; les deux statues qui sont sur le piédestal représentent, l'une, c'est-à-dire celle qui est à droite, la Prudence; et l'autre, à gauche, la Bravoure.

Des trophées d'armes ornent les côtés; un bas-relief, qui occupe tout le devant, représente la bataille de Guastalla, livrée en 1734 par l'armée française et piémontaise, contre les Austro-Russes, pour donner un successeur au trône de l'héroïque Pologne; à cette bataille Charles Emmanuel était le général en chef de l'armée franco-piémontaise.

Dans la salle attigüe à ce mausolée, les cendres de Charles Emmanuel reposent au milieu de celles des princes de Sovoie-Carignan. Charles Emmanuel, père de Charles Albert, était mort à Paris, et avait été enseveli dans l'église paroissiale de Chaillot, le 16 août 1800; son fils en fit transporter la dépouille mortelle de Paris à Superga en 1835. La pierre sépulcrale est la même qui avait été placée sur son tombeau à Paris.

Charles Albert y fit aussi transporter en 1835 le corps de son grand-oncle, le prince Thomas Maurice, mort en 1753, et enseveli dans les catacombes de l'église métropolitaine de Turin.

Là on voit aussi la tombe de la princesse Marie Christine Caroline Félicité, fille de Charles Albert, morte en 1827.

Le tombeau de Victor Amédée III, mort le 16 octobre 1796, a été fait sur le dessin de *François Martinez*. A côté de ce tombeau on en construisit un pour Victor Emmanuel I, qui fut tiré du tombeau du centre pour faire place au corps de Charles Albert, parceque Charles Félix voulut être enseveli à Hautecombe.

Le bas-relief qui représente N.-D. des Sept Douleurs, les quatre anges qui l'entourent, et les grands candelabres de marbre blanc, sculptés sur les côtés et ornés de palmes et de lauriers, sont dûs au ciseau de *Conacchini*.

Les rois de la Maison de Savoie ont coutume d'aller assister aux offices divins dans ce temple le 8 septembre, jour de la fête de la Nativité de N.-D., pour accomplir le vœu de Victor Amédée II.

Il y a à côté de cette somptueuse Basilique un édifice vraiment magnifique, quoiqu'il ne soit pas achevé, pour une école ecclésiastique, fondée par Charles Albert, qui supprima la congrégation des prêtres qui desservaient la basilique, et qu'on appelait chanoines de Superga. Les membres de cette école s'appliquent à l'étude de la théologie, du droit canon, de l'éloquence de la chaire, et de l'histoire ecclésiastique.

La porte qui se trouve à gauche de l'église est l'entrée d'une superbe cour entourée de larges et beaux portiques; un escalier très-élégant met en communica-

tion les étages supérieurs avec le rez-de-chaussée. On voit peints dans les galeries les portraits de tous les papes, les portraits des plus célèbres cardinaux nés dans les Etats Sardes, ainsi que les portraits de beaucoup d'évêques sortis de l'ancienne congrégation.

Dans la salle dite des évêques, on admire un buste représentant Victor Amédée II. Ce buste est en cire et il fut fait par une Religieuse de Sicile, pendant que le roi visitait cette île.

La bibliothèque mérite d'être observée, quoiqu'elle n'ait plus ce grand nombre de livres choisis qu'elle avait anciennement.

On voit dans le réfectoire la *Cœna Domini* peinte sur toile, œuvre de *Baldassar Mathieu*, de Anvers, peintre à la cour de Savoie.

Près de Superga il y a une petite église consacrée à N.-D., et l'on dit que c'est là que Victor Amédée fit vœu d'élever la Basilique que nous venons de décrire.

ÉDIFICE HIDRAULIQUE

Cet édifice est à un mille de la ville à droite de la grande route qui conduit à Rivoli. C'est une vaste tour à trois étages, construite en 1763, sur le dessin de M. *Michelotti*, professeur d'hydraulique, et par ordre de Charles Emmanuel III. Cette tour se remplit d'eau à volonté par un canal qui part d'un lieu plus élevé, tandis que deux grands bassins servent à la recevoir par des ouvertures qui sont aux différents étages; ces bassins servent aussi à en mesurer la quantité.

Non loin de la tour il y a une maison qui sert d'habitation au concierge, et où l'on trouve tous les instrumens hydrométiques.

CHATEAU DE RIVOLI

Ce château royal est sur un plateau, à 5 milles environ de Turin; de ce plateau la vue s'étend, d'un côté, sur le gros village de Rivoli, et de l'autre, sur la vallée de Suze; telle est la position de ce château que de sa terrasse on découvre toute la pleine du Piémont. On ignore l'époque où il fut fondé, et quel en a été le fondateur; mais il est certainement très-ancien, car il servit de prison au comte Jacques, prince de Acaja et de la Morée, comme l'indique un privilége daté du 24 janvier 1412.

Les comtes de Savoie, charmés de trouver près de Turin un site agréable et un air pur, allaient passer quelques mois de l'année dans ce château. Monseigneur Augustin Della Chiesa dit que Charles Emmanuel, qui naquit à Rivoli le 12 janvier 1562, accorda aux habitants de ce village plusieurs faveurs et priviléges, comme une marque d'attachement au lieu de sa nais-

sance; et comme il s'y plaisait à cause de la pureté de l'air, du voisinage de Turin, et à cause des agrémens de la chasse, il y séjournait une partie de l'année, ainsi que plusieurs de ses ancêtres, comtes et ducs avaient coutume de faire.

Ce château si ancien menaçant ruine, il le fit reconstruire presque en entier, et le fit mettre dans un état digne de la demeure d'un prince : il le fit embellir d'un grand sallon où les meilleurs artistes de ce temps peignirent tous les hauts faits du grand Amédée, comte de Savoie, et surtout ce qu'il fit pour la défense de l'île de Rhodes contre les Turcs; et ces peintres décorèrent une longue galerie et quelques salles de figures de grandeur naturelle, représentant des rois, princes et princesses les plus illustres, et des plus grands capitaines qui aient existé. On y trouve aussi les portraits des chevaliers de l'ordre de la *SS. Annunziata.*

Napoléon, par une lettre datée des Tuileries le 8 février 1813, et adressée au Sénat, érigea ce château et ses dépendances en principauté, avec le titre de la Moskowa, en faveur du maréchal Ney, duc de Elchingen.

En 1633 ce château fut restauré, ou pour mieux dire, recommencé d'après le dessin du comte de *Castellamonte;* et quelques années après, le duc Charles Emmanuel y fit joindre les quatre tours, dont deux, c'est-à-dire, l'une vers le couchant et l'autre vers un couvent de Capucins, ne furent pas achevées.

Ayant été presque entièrement incendié par les Français, sous les ordres de Catinat, à la vue du duc Victor Amédée II, qui du haut de la colline de Turin regardait tranquillement cette destruction de vandales, ce château fut reconstruit en 1712, sur le dessin du Sicilien *Juvara*, qui fit disparaître les deux pointes des tours latérales, et fit du tout un bâtiment régulier, en y joignant deux escaliers dérobés.

La description que *Bluen* nous donne de ce château, à l'époque de Charles Emmanuel, est intéressante, soit pour le voyageur, soit pour l'historien.

La voici :

« A l'entrée des Alpes Côtiennes, dans l'endroit où ces montagnes commencent à prendre une pente insensible, pour former peu à peu la plaine du Piémont, et à ne plus composer que de petits côteaux agréables et fertiles, s'élève un palais royal digne de l'ancienne magnificence des ducs de Savoie. Il ne fut pas d'abord aussi grand qu'il l'est à présent, et ce ne fut qu'après plusieurs années que Charles Emmanuel I, duc de Savoie, y mit la derrière main, et en fit un palais magnifique, car, comme il y avait reçu la naissance, il n'épargna rien de tout ce qui pouvait contribuer à le rendre un ouvrage parfait, l'ayant agrandi et enrichi de tous les ornemens que peuvent fournir l'art et la nature.

« On y monte par un chemin également aisé et magnifique, car la montée qui en était raide, en a été rendue plus douce par les murailles qui soutiennent la terre, et qui fournissent d'une part et de l'autre une montée aisée, bordée à droite et à gauche de balustres, mêlées de distance en distance de piédestaux

qui portent des statues en marbre. Tous les angles de l'édifice sont terminés par de grandes tours quarrées et fort exhaussées, entre lesquelles on voit le corps de logis moins élevé, mais beaucoup plus grand.

« La façade de ce palais est extrémement belle, et déjà fait juger par avance de la magnificence du dedans. De quelque côté qu'on jette la vue on ne voit que marbre; le couronnement qui s'élève jusqu'au haut de l'édifice est de la même pierre, qu'un grand nombre de médaillons, fort près les uns des autres, qui le soutiennent; les pierres d'encognures des tours sont aussi de marbre, de même que tous les ornemens des portes et des fenêtres.

« On entre d'abord dans un grand vestibule, dont la voûte exhaussée est soutenue par deux rangs de colonnes. Il y a de grands appartemens à droite et à gauche, dont ceux d'un côté sont pour les gentilshommes de la cour, et ceux de l'autre, pour les domestiques. On monte au premier étage par un double escalier de marbre, qui étant séparés par le bas l'un de l'autre, se vont rejoindre vers le haut. Cet étage a, d'un côté, une longue suite de chambres à coucher, et de l'autre, plusieurs grandes salles. Ces chambres sont garnies de meubles dignes de la magnificence royale; on y voit des tableaux, fruit de la main des meilleurs maîtres.

« Les salles sont moins admirables par leur grandeur, que par leurs excellentes peintures, qui représentent les principales actions des ducs de Savoie, et qui sont l'ouvrage du chev. *Isidore*, de *Blanc*, de *Campione*, et de *Morazzoni*.

« Dans la première on voit représenté l'humilité et le généreux mépris des grandeurs humaines d'Amédée VIII, qui, pour finir le chisme qui déchirait alors l'Eglise, voulut bien céder le pontificat au pape Eugène IV. La seconde salle fait voir la charité du Bienheureux Amédée envers les pauvres. Dans la troisième on voit les victoires d'Amédée VII, qui délivra l'empereur Alexis des mains des Turcs et le rétablit sur son trône. On voit dans la quatrième les actions héroïques par lesquelles Victor Amédée IV immortalisa le nom de Savoie, lorsqu'il défendit, avec les chevaliers de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, l'île de Rhodes, contre tous les efforts des infidèles.

« Cet édifice royal dont nous parlons, s'étend beaucoup du côté du midi, et forme une ample galerie ou cabinet, qui est rempli d'un grand nombre d'excellents ouvrages de peinture et de sculpture. A l'occident, au bout d'une grande cour de figure ovale, enceinte de l'édifice, et qui est au-devant de la principale porte du palais, il y a une magnifique église consacrée à St-Charles Borromée, à côté de laquelle on a jeté les fondemens d'un monastère, destiné aux Hermites de la Règle de St-Augustin, et que le même prince aurait achevé, s'il n'eût été occupé par ce grand nombre de guerres qui régnèrent de son tems. »

Mais il ne reste du château décrit par Bluen qu'une chambre où sont peints les hauts faits d'Amédée VIII, et deux terras-

ses, l'une au levant, et l'autre au nord, que l'on reconnaît facilement à leur construction d'une date plus reculée.

Le château actuel, que Victor Emmanuel aurait fait achever, sans les événemens de 1821, a quatre étages, outre le rez-de-chaussée. Le premier et le second étage sont réservés aux princes; le troisième et le quatrième, sont pour les dames d'honneur et pour les écuyers. Dans une salle du troisième étage se trouve le modèle en bois de tout le château, qui aurait été sans doute un des plus magnifiques édifices, si on l'eût achevé.

Dans une chambre de l'ancien château, qui fut conservée, au second étage, on voit quelques peintures à fresque représentant plusieurs faits relatifs à Amédée VIII; il y a aussi dans une petite chambre trois bustes en marbre de Carrare, sculptés par *Franchi*, dont l'un placé sur un piédestal représente la reine Marie Thérèse. On remarque aussi quelques plafonds peints à fresque par *Vacca* (Piémontais) et par d'autres peintres renommés. Le dessus des portes de quelques salles, dans les appartemens royaux, sont peints à huile par *Cignaroli* et ornés de sculptures en bois par *Gozzaniga*.

Mais ce qui doit surtout attirer l'attention du voyageur, c'est un tableau qui est dans la chapelle intérieure, et que l'on attribue, non sans raison, à *Gaudenzio Ferrari*, sur le témoignage de Vasari, qui le dit dans son ouvrage, *Vite de' Pittori*. On voit à Rivoli d'autres peintures de *Gaudenzio Ferrari*. Ce précieux tableau est peint sur le bois et représente la Sainte Famille.

Comme nous avons déja dit, le dessin de ce chateau ne fut exécuté qu'en partie, c'est-à-dire un tiers: il y manque un grand vestibule, au-dessus duquel il devait y avoir une vaste salle; il y manque une longue descente qui devait aboutir à l'église de St-Martin; au milieu de cette descente on devait construire des degrés pour les piétons, et deux routes latérales pour les voitures.

Quelques peintres distingués nous transmirent sur différents tableaux plusieurs parties de ce château, lesquels étaient en 1819 dans le palais de Madame Royale Marie Jeanne Baptiste de Nemours. Deux de ces tableaux, œuvre de *Jean Paul Parini*, représentaient les façades; un de *Marius Ricci*, représentait la plus grande salle de l'édifice; celui de *Pierre Locatelli*, la vue des jardins; et enfin celui de *Michela*.

Il est à regretter qu'on laisse tomber en ruine ce château. On trouve dans un coin du mur des trophées, des bas-reliefs en marbre blanc, amoncelés, ornemens qui devaient décorer le grand escalier déjà construit en partie; les fenêtres sont délabrées, les vitres brisés à tel point, que le vent pénètre librement dans ces salles qui furent jadis la magnifique demeure des rois.

Nous ne quitterons pas Rivoli, sans indiquer le précieux jardin botanique que le chev. Louis Colla y établit, et qu'il illustra dans son ovrage intitulé: *Hortus Ripulensis, sen enumeratio plantarum quæ Ripulis coluntur ab Aloysio Colla, additis stirpium rurium vel nondum satis cognitarum, aut forte novarum notis descriptionihus et iconibus.*

A peu de distance de ce jardin s'élève un joli petit temple dédié à Bachus, que le chev. Colla fit construire.

Nous engageons le voyageur à visiter la manufacture de laine de M. Savino; l'atelier des frères Bussetti, qui a acquis beaucoup de célébrité, à cause de quelques orgues dont ont parlé avec éloge les journaux du pays et les journaux étrangers; et enfin, l'église paroissiale de St-Martin, où l'on admire le maître-autel entièrement formé de fort beaux marbres, d'un travail parfait. Cet autel, qui appartint d'abord à la Chartreuse de Collegno, est orné de quelques bustes en marbre, et de petites statues aussi en marbre, d'agathes, incrustés dans des lambris en bronze, et d'un gros lapis-lazzulo placé au-dessus du tabernacle. Six petites colonnes avec le piédestal et les chapiteaux en bronze forment le trône, surmonté d'une couronne aussi en bronze, qu'entourent des statues en marbre, représentant des enfans.

En gravissant la colline de Saint-Grato, le voyageur embrassera du regard un magnifique panorama; d'un côté, la vallée du Piémont jusqu'aux Alpes Maritimes, de l'autre, la riante colline de Turin, les collines du Canavez, la vallée de Suze, la Sacra de Saint-Michel, avec les sommets pittoresques des montagnes qui forment le vallon dit *la Comba*, et enfin les sinuosités ravissantes de la Doire Ripaire.

Il y a aussi quelques établissemens de charité qui méritent l'attention du voyageur, mais que nous ne croyons pas nécessaire de décrire.

CHATEAU DE STUPINIS

En sortant de Porte-Neuve on a devant soi une grande avenue bordée d'ormes; cette avenue conduit au château royal de Stupinis, à quatre milles de Turin.

Le château paraît de loin; il y a au-devant une très-belle place; d'un côté sont les écuries, et de l'autre, les jardins où l'on a placé la ménagerie.

Ce palais fut construit par ordre de Charles Emmanuel III, d'après le dessin de *Juvara*, afin que la cour y trouvât un lieu de repos après la chasse, pour laquelle étaient réservées de vastes forêts. Cependant l'architecture d'ordre dorique qui décore ce château à l'extérieur fut ajoutée ensuite sur les dessins du comte *Alfieri*.

En entrant on se trouve dans une grande salle, d'où l'on passe dans les appartemens latéraux; cette salle est sans doute très-vaste, mais pas autant qu'elle le paraît d'abord, à cause de l'illusion optique que produit la vue des fausses galeries supérieures, ou à cause des perspectives qui se trouvent aux deux extrémités de l'ovale, et qui terminent par une fenêtre. L'ornement à fresque de la salle est fort beau, et en rapport avec les lambris d'architecture; la peinture représentant Diane traînée par des biches blanches, dans l'attitude

de partir pour la chasse, est remarquable pour la fraîcheur du coloris. On admire aussi les peintures à fresque qui sont au plafond des fausses galeries, et qui représentent des nymphes tendant l'arc, et d'autres qui prennent au filet des perdrix rouges, peintures dues au peinceau des frères *Valeriani*, de Venise.

Un point de vue que nous ne devons pas oublier, c'est celui qui s'offre au regard du spectateur placé au milieu de cette salle, lorsqu'on ouvre les quatre grandes croisées : ces fenêtres donnent sur quatre magnifiques allées qui conduisent à Vinovo, à Candiolo, à Montcallier, et au bois réservé pour la chasse. Les peintures qui décorent cette salle furent restaurées, il y a quelques années, par l'excellent artiste le professeur *Paul Morgari*.

A gauche en entrant il y a une autre salle fort élégante, dont le plafond est remarquable pour les peintures à fresque que le Vénitien *Crosato* y fit, et qui représentent le sacrifice d'Hyphigénie sauvée par Diane. Il y a à gauche une peinture de *Vanloo*, représentant le bain de Diane; les paysages de *Cignaroli* ne sont pas moins remarquables; quelques-uns représentent les châteaux royaux. Tout autour il y a des animaux et des fleurs peints par *Vacca* (Piémontais) avec tant de vérité, que plusieurs artistes étrangers et du pays vinrent en prendre des copies.

Napoléon Bonaparte séjourna dans ce château, lorsqu'il allait recevoir la couronne des rois d'Italie. Le prince Thomas et le prince Eugène l'avaient aussi habité.

La ménagerie est à Vicomanino, où, entr'autres animaux, il y avait un éléphant, présent du Bey de Tunis, et qui fut tué il y a quelques temps, parce qu'il était devenu furieux. Il y avait aussi un très-beau lion dont le squelette se trouve auctuellement à l'école royale de sculpture. Mais si ces deux hôtes ont disparus, il y en reste beaucoup d'autres que nous allons indiquer :

Deux lions, l'un mâle et l'autre femelle, tous deux d'Afrique; un couguar, mâle, d'Amérique; une hiène d'Afrique, deux ours de Savoie, femelles; deux chacals d'Afrique, mâles; un zèbre des Indes Orientales, mâle; un characal d'Afrique, mâle; deux dains anglais, mâle et femelle; deux chèvres du Sennahur, id.; deux chèvres du Thibet, idem; deux cerfs de Sardaigne, idem; un bouquetin de la vallée d'Aoste; deux gazelles d'Afrique; trois singes, dits capucins, d'Afrique; et 60 cerfs, mâles et femelles, qui parcourent le parc.

Parmi les animaux volatiles nous ferons remarquer deux grosses autruches d'Afrique, qu'on laisse aller librement dans une allée du jardin; deux vautours d'Afrique; quatre aigles des Alpes; une *damigella* de Numidie; deux craxs, oiseaux égyptiens; une grue ordinaire; dix faisans dorés de Chine, mâles et femelles; dix faisans argentés du Japon, idem; deux perroquets d'Amérique; un *arus* bleu du Brésil; un autre rouge d'Amérique, et un troisième jaune d'Amérique; quatre tourterelles égyptiennes, et deux merles blancs du pays.

Autrefois cette ménagerie était

plus riche qu'elle ne l'est actuellement. Outre le lion dont nous avons déjà parlé, et qui, de l'avis des voyageurs, n'avait pas d'égal dans toutes les ménageries de l'Europe, on y remarquait aussi un *casuarius Nova Hollandie*; quatre sangliers de Sardaigne; un *bradispus didastylus*, que le général Castelli avait amené de l'Amérique méridionale; un fort beau pélican, et enfin cinq *penelopi*, que S. A. R. le prince de Carignan avait apporté du Brésil.

CHATEAU DE MONTCALLIER

Ce château royal s'élève sur le penchant de la colline de Turin, à trois milles et demi de la capitale; il fut fondé par la duchesse Jollanda, épouse du Bienheureux Amédée de Savoie. C'est là que demeure ordinairement la cour pendant l'été.

Les Français, qui vinrent toujours en Italie pour porter la civilisation, à leur manière, firent de ce château un hôpital militaire sous le gouvernement de Napoléon, et l'endommagèrent. Mais les princes de la Maison de Savoie étant revenus, Victor Amédée, qui y termina ses jours, après avoir abdiqué volontairement le trône, le restaura et y fit construire un superbe perron, d'après le dessin de *Randone*.

Du tems de la duchesse Christine de France, tous les voyageurs regardaient ce château comme pouvant être comparé à celui de St-Germain et à celui de Winsdor. On y admirait les portraits des princes de la Maison de Savoie, et les œuvres de *Collini* et de *Bernero*. La decoration des appartemens fut exécutée sur le dessin de *Leonard Murini*.

Les deux grosses tours qui en font partie conservent encore, dans leur architecture moderne, les vestiges d'une architecture beaucoup plus ancienne, car elles sont les restes d'une forteresse qui y fut construite longtems avant que la ville fut fondée.

Dans l'intérieur de ce superbe édifice, il y a une cour carrée qui a 70 mètres de largeur.

Au milieu des deux grandes places qui s'y trouvent, l'une au levant, l'autre au couchant, on voit deux fontaines dont les eaux jaillissent continuellement, et tombent dans un bassin destiné à les recevoir.

A droite du grand vestibule il y a un superbe escalier en marbre blanc, dont la voûte est soutenue par quatre grosses colonnes en marbre. Le château a deux étages; on monte à l'étage supérieur par ce grand escalier; parvenu à cet étage, en tournant à droite, on entre dans une grande salle où l'on remarque un bas-relief en marbre blanc, œuvre remarquable de *Spalla*; il rappelle l'heureux retour de Victor Emmanuel dans la capitale du Piémont; le roi est à cheval suivi d'un brillant cortége. Il y a encore six grands tableaux représentant des princes. On passe ensuite dans trois chambres, dont la première renferme trois tableaux représentant des

faits mythologiques, et le portrait de la duchesse Marguerite de Savoie; dans la seconde il y a huit tableaux, deux desquels représentent des sujets tirés de l'Histoire Sainte, et les autres, des sujets fabuleux; la troisième ne contient que des tableaux de fleurs.

De cette dernière chambre l'on entre dans une superbe galerie qui a 150 pas de long; aux parois de cette galerie sont suspendus les portraits, de grandeur naturelle, de tous les souverains de la Maison de Savoie, et à côté de ces portraits on voit aussi ceux de leurs épouses.

On entre ensuite dans plusieurs autres salles, dans la première desquelles on remarque, entr'autres peintures qui la décorent, celle de *Berger*, faite à Rome en 1791, représentant le serment d'Annibal, et celle de *Chabore*, faite en 1834, représentant la Renommée dans l'attitude de couronner de laurier le buste d'Emmanuel Philibert, placé sur son tombeau à l'ombre de saules pleureurs.

Dans la seconde pièce, qui renferme aussi un grand nombre de belles peintures, on remarque une Sybille du chevalier *Biscarra*; les matrones romaines fuyant au-delà du Tibre, œuvre de *Pécheux*; un portrait de Canova, peint par *Cavalleri*, qui fit aussi le tableau de Marie Stuard, et celui de St-Jean prêchant dans le désert, peintures que l'on voit dans les deux salles qui suivent, où l'on trouve plusieurs autres tableaux dont les sujets ont été tirés de l'Histoire Sainte, et d'annales militaires, ainsi qu'un portrait de Diogène, et une peinture singulière formée de douze petits tableaux, sépaiés par des lames de laiton, et représentant des hauts faits de nos monarques.

De ces salles on arrive à une galerie moins longue que celle dont nous venons de parler, mais vraiment magnifique, riche d'objets précieux, aux parois de laquelle on a suspendu en guise de tableaux quinze magnifiques tapisseries de Flandre, qui représentent les travaux champêtres dans les différentes saison.

D'ici l'on passe dans neuf autres salles. Les quatre premières sont riches de précieuses peintures. La cinquième présente, entr'autres superbes œuvres artistiques, la vue de Nice et celle de Villefranche, telles qu'elles étaient lors du retour de la Maison de Savoie dans ses Etats sur le continent; dans la sixième salle on remarque quelques portraits de princes, et deux vues, celle du temple de Saint-Pierre à Rome, et celle du Vatican; la septième renferme des portraits d'illustres personnages; dans la huitième on voit un petit musée d'histoire naturelle; dans la neuvième on remarque une belle collection de portraits de princes de Savoie, peints dans leur enfance.

On entre ensuite dans une autre galerie parallèle à la première, et aussi longue, où l'on voit une série de souverains de la Maison de Savoie, tous à cheval; ces portraits ne sont pas d'un grand prix sous le rapport de l'art. Au fond de cette galerie il y a un tableau d'une très-grande dimension, où est peinte une bataille, œuvre admirable due au peinceau de *La Pegna*, que le fit en 1775.

Vient ensuite la salle du billard, où l'on voit quelques tableaux représentant de fameuses batailles, c'est-à-dire celles de Savona (1746), de l'Assiette, du Col de la Croix, de Parme, de Guastalla, de Pizzighettone, et de Malplaquet; ces tableaux sont attribués par les connaisseurs à *La Pegna* et à *Verdussen*.

Dans l'avant dernière salle vous voyez huit tableaux dont les sujets sont tirés de l'Histoire Sainte; et dans la dernière, vous en voyez deux de *Beaumont*, relatifs à l'histoire d'Achille.

Outre la chapelle royale, qui est près du grand escalier, il y a encore dans l'intérieur du château de très-beaux oratoires que décorent de précieux tableaux et de riches dorures.

Nous ne quitterons pas Montcallier, sans dire un mot du Collége Charles-Albert, confié aux Religieux Barnabites, collége où l'on enseigne les langues anciennes et modernes, la géographie, l'histoire, l'arithmétique, la philosophie, les beaux-arts, et la religion. Ce collége porte le nom de son bienfaiteur, comme l'atteste une inscription que les Barnabites ont placée au-dessus du principal escalier, pour témoigner leur reconnaissance envers ce grand roi.

A peu de distance de Montcallier, du côté de Testona, se trouve l'établissement royal d'orthopédie, dans un beau et grand palais; il fut fondé en 1823, et est encore dirigé aujourd'hui par le docteur Borella.

Il y a quelques objets d'art que nous indiquerons, tels que la coupole de l'église de la Confrérie de Jésus, peinte à fresque par *Milocco*; un magnifique tableau au-dessus du chœur de cette église, représentant l'Enfant Jésus; et l'image de Sainte Marguérite de Cortona, peinture de *Beaumont*.

Dans l'église paroissiale de Saint-Egidio on admire la peinture à fresque de *Milocco*, qui orne la voûte, au premier autel à droite de St-Joseph, œuvre de *Sébastien Tarino*, de Cherasco.

Dans l'église de Sainte-Marie *della Scala* on remarque les siéges du chœur, ornés de belles sculptures en bois; un tableau représentant N.-D. de l'Assomption, St-Bernard et St-Antoine, peinture commencée par le chev. de *Beaumont*, et achevée par son élève *Jean Molinari*; quatre tableaux de *Milocco*, dont les sujets sont tirés de la vie de Jésus-Christ; et le tableau du premier autel à gauche en entrant, œuvre de *Caccia*, surnommé *Moncalvo*. Il y a encore dans les autres églises des tableaux qui ont quelque prix.

CHATEAU DE RACCONIS

Ce château, qui vient d'être renouvelé par Charles-Albert, avait anciennement l'aspect d'un château-fort, étant quarré avec une tour à chaque coin, avec des fossés et des glacis tout autour, et pour peu qu'on l'observe, on en voit encore les vestiges.

Le prince Emmanuel Philibert, neveu de Charles Emma-

nuel le Grand, en fit, en 1681, une agréable villa, en comblant les fossés qui l'entouraient, et l'embellit en l'agrandissant des deux tiers sur le devant, au couchant, et paraît avoir suivi dans les nouvelles constructions l'idée d'un ingénieur français, comme l'indiquent le style et les ornemens de ces deux corps de bâtiment.

Dans le XVIII siècle, c'est-à-dire en 1755, le prince Ludovic chargea M. Mollard, jardinier français, de faire le parc sur le dessin du célèbre *Le Nôtre*, et fit élever les deux pavillons ainsi que les terrasses qui les joignent au château, et tout cela sur le dessin de *Borra*.

Plus tard, c'est-à-dire en 1788, la princesse Josephine de Lorraine voulut que le parc fût disposé à l'instar des jardins anglais, en suivant le dessin qu'en donna le dessinateur *Pregliasco*, et aussi ne voit-on plus ce grand nombre d'allées qui l'embellissaient.

Cette superbe villa n'appartenant plus à l'auguste Maison de Savoie-Carignan et passant à la couronne, elle fut, en 1832, mise au nombre des châteaux royaux. Mais comme la vue de ce château était cachée, d'un côté, par un grand nombre de petites maisons, on les acheta en 1832 et 1833, on les fit abattre, et on forma devant le château une vaste place.

Dans cet intervalle on acheta de nouveaux terrains du côté du levant, du nord et du couchant; l'on put ainsi former un nouveau parc sur le dessin du jardinier *Kurten*, et l'on changea ce qui avait été fait en 1788 d'après le dessin de *Pregliasco*.

Charles Albert, qui avait coutume de passer deux mois de l'année dans ce château, ordonna en 1834 qu'il fût agrandi sur les dessins de son architecte le chev. *Ernest Melano*.

Le chev. *Palagio Palagi* dirigea tous les travaux de décoration, soit des nouveaux, soit des anciens appartemens, qui brillent du plus grand luxe, et qui sont admirables pour le choix des marbres, pour les peintures les sculptures, les bronzes, les mosaïques, qui les décorent, et le tout disposé avec une simplicité et une élégance attique.

Les agrandissemens faits du côté du levant et du couchant sont si considérables, que plusieurs souverains pourraient y loger avec leur suite.

Parmi les peintures à fresque on admire surtout celles de *Saletta* (Milanais), et celles de *Belosio*, qui lui succéda, peintures qui sont dans le cabinet dit d'Apollon. On trouve aussi dans ce cabinet une magnifique glace et une cheminée en bronze, objets qui furent faits à Paris d'après les dessins du chev. *Palagi*; le chev. *Cacciatori* fut envoyé à Paris expressément pour en surveiller l'exécution.

Il y a dans l'intérieur du château une riche chapelle; une superbe galerie conduit à la tribune, mais de la cour intérieure on peut aussi y entrer.

Outre les marbres, les sculptures, les stucs qui décorent ce lieu saint, on admire les peintures de *Bellosio*, ce même peintre dont le pinceau a produit le tableau dit *Scena del diluvio*.

Il n'est pas facile de décrire les richesses intérieures des appartemens; il suffit de dire que

tout est digne du monarque qui les fit restaurer et des artistes qui en furent chargés.

On agrandit encore la place qui est devant le château au midi; on bâtit de chaque côté de cette place des maisons, n'ayant que le rez-de-chaussée, pour y loger les gens de service; on joignit ces maisons au moyen d'une grille en fer fondu, de la fonderie de M. *Philippe Cambiagio;* cette grille est soutenue par des piliers de pierre de Malanaggio.

Le parc, dont les compartimens furent distribués sur les dessins du jardinier Kurten, et agrandi à plusieurs reprises, présente une superficie d'environ 180 hectares. Il est arrosé par de nombreux canaux, embelli par de jolis lacs, que l'on traverse sur des ponts de différentes constructions; deux sont suspendus et en fil de fer. On y trouve quelques monumens, dont l'un en forme de tour, près du lac, est l'œuvre du professeur le chev. *Bonsignore*, qui était alors le premier architecte de Charles Albert. On y remarque aussi la grotte du magicien Merlin, et une espèce de chalet dit l'hermitage, seuls restes de l'ancienne décoration projetée par *Pregliasco*. On y voit encore l'île dite du temple, parcequ'il y a un temple en marbre sur une petite eminence, œuvre du chev. *Palagi*.

Au nord du parc et presque à son extrémité, il y a un grand bâtiment de style gothique, dit la *Margheria*, dont le chev. *Palagi* donna le dessin et dirigea la construction. Une partie de ce bâtiment sert à l'objet qui lui donne son nom; la partie opposée a une jolie salle dite *Riposo di S. M. la Regina*, et un appartement pour le prêtre qui dessert la petite église attigüe. Cette petite église de style gothique, est remarquable pour la richesse de ses marbres, et plus encore pour les peintures à fresque du chev. *François Gonin*, et pour quelques statues fort belles du chev. *Gaggini*: une des statues qui décorent cette église est l'œuvre de *Butti*.

Au milieu de la cour s'élève une très-belle fontaine en marbre, sculptée par le chev. *Gaggini*, sur le dessin de *Palagi*.

CHATEAU DE LA VÉNERIE

Le comte de *Castellamonte*, architecte de ce château, nous en a transmis une description détaillée dans un ouvrage qu'il publia en 1674; ouvrage auquel nous devons recourir pour savoir ce qu'était anciennement cet édifice, et pour connaître ce qu'il renfermait de précieux en objets d'art, tel que statues, tableaux et ornemens de toute espèce: il en décrit aussi les jardins.

En 1706, lors du siége de Turin, les Français le dévastèrent d'une manière digne des Vandales, et, ce qui est une perte irréparable, ils détruisirent des tableaux de l'*Albani*, qui étaient des chefs-d'œuvre, et qui représentaient l'histoire de Cupidon et de Psychè, dont les gravures

sont très-rares et très-recherchées. Ce château fut réparé et embelli sous Charles Emmanuel, d'après les dessins de *Juvara* et du comte *Alfieri*; mais les Français vinrent de nouveau délivrer l'Italie et le détruisirent encore. Aujourd'hui il n'en reste que les ruines, qui sont encore belles.

Ce qui reste de l'ancien édifice, et qui fait l'admiration du voyageur, ce sont la chapelle royale et les vastes serres chaudes pour les orangers, faites d'après les dessins du comte *Alfieri*. L'on remarque aussi à la Vénerie les logemens pour les artilleurs, le vaste local destiné à l'école d'équitation et à l'école royale vétérinaire. Le voyageur philantrope y verra aussi avec plaisir les écoles *infantili*, qui furent établies principalement par les soins du théologien Saccarelli.

HARAS ROYAL

Près de la Vénerie Royale se trouve le harras royal, placé sur une colline, au milieu des gras pâturages, à l'ombre d'arbres touffus, et arrosés par de nombreux canaux, où des troupes de poulains paissent librement. Ces bois et ces prairies faisaient partie des terres jadis réservées pour la chasse royale. L'édifice est très-bien réparti; il y a un local pour les poulains, et des lieux entourés de grilles où sont les chevaux qui ont porté S. M.

Outre ces harras, il y en a un autre, à peu de distance, où l'on nourrit des chevaux entiers pour l'amélioration des races.

CHATEAU DE GOVONE

Ce château appartenait jadis à S. M. la reine Marie Christine, veuve de Charles Félix; il appartient actuellement à S. A. le duc de Gênes.

On le construisit sur les dessins du chev. *Philippe Juvara*, et il fut décoré comme il convient à une habitation royale. Parmi les peintures dont il est orné, celles qui paraissent avoir plus de prix sont les tableaux de *Louis Vacca* (Piémontais). Attigüe à ce château il y a la nouvelle église de la Confrérie de la *SS. Sindone*, église dont l'architecture est d'ordre ionique

On voit sur le mur d'enceinte du château, à l'est, une pierre très-ancienne surmontée d'une urne, avec l'inscription suivante:

Dianæ
Amandus
Q. Valeria Six
II. C. I.
V. S. L. M.

Nous ferons aussi remarquer l'église paroissiale de S. Secondo, d'architecture gothique.

CHATEAU DE POLLENZO

Ce château, bâti en 1385, d'une architecture du moyen-âge, fut embelli sous Charles Albert, d'après le dessin du chev. *Palagi.*

La cour du vieux château fut transformée avec un art admirable en une grande salle, qui reçoit la lumière par une grande ouverture au milieu de la voûte. La grande et haute tour est formée, pour ainsi dire, de trois tours, une plus petite que l'autre, et toutes trois couronnées de créneaux. Le grand escalier en marbre est magnifique, et les deux galeries, d'où la vue embrasse la vallée du Tanaro, sont fort jolies.

Le château communique, par un passage souterrain, avec un immense bâtiment, qui fut construit en 1839, et qu'on appelle *Agenzia.* Il est agréablement situé et bien distribué; il y règne une certaine élégance même dans les choses accessoires. C'est dans ce vaste bâtiment qu'est placée l'administration du domaine royal.

On y remarque aussi un beau temple gothique, que les hommes de l'art admirent pour l'originalité et la simplicité du dessin; la hauteur des arcs à cintre aigus, les ornemens d'un bon goût, et l'ensemble de la façade, rendent ce temple si majestueux, qu'on éprouve, en le regardant, le charme d'un sentiment divin. Le clocher est élégant, et la galerie soutenue par un arc gothique, qui conduit du parc à la tribune royale en traversant la route, est d'un très-bon goût. Le presbitère, quoique petit, est fort beau, et répond à la magnificence du temple.

Devant ce temple on a élevé une lunette, ayant des deux côtés des portiques, et fermée par une grille en fer; sous cette voûte il y a une jolie fontaine en forme de croix.

Au milieu du parc s'élève une autre croix de marbre blanc, sur laquelle sont les images des douze apôtres; elle rappelle le style du moyen-âge. Cette croix, dont l'éclatante blancheur est rehaussée par la verdure des plantes, produit le plus bel effet. Cette croix, ainsi que les petites statues des apôtres sont dues au ciseau du chev. *Gaggini.*

Un beau pont à arcs gothiques a été jeté depuis peu sur le lac qui orne ce parc royal. Une partie des eaux du Tanaro coulait dans le bassin de ce lac, mais en 1842 les eaux de cette rivière furent réunies en un seul courant au moyen de digues en maçonnerie. Maintenant l'île est entourée, à droite, par le Tanaro, et à gauche, par le lac; une digue continue élevée sur pilotis met cette île à l'abri des inondations du Tanaro. On commence à cultiver la partie supérieure de l'île; la partie inférieure est déjà cultivée.

Pollenzo, déjà renommé du temps des Romains, pour les beaux vases qu'on y faisait, offre des objets de curiosité, que le voyageur sera bien aise de connaître. On y découvrit un grand nombre de monnaies romaines

et une quantité de mosaïques, dont quelques-unes sont d'un grand prix et très-bien conservées. La matière était de verre, semblable à celle dont se composaient les anciennes mosaïques trouvées aux environs de Rome et de Naples, c'est-à-dire de petits morceaux de verre bleu. On y trouva des cimens très-durs et quelques-uns de différentes couleurs, faits en mêlant de la chaux avec des briques broyées. Le pavé du théâtre de Pollenzo était d'un pareil ciment chamarré.

On y trouva un bas-relief sculpté sur une grande pierre, qui semblait représenter un athlète dans l'attitude de combattre un taureau. On y découvrit aussi plusieurs pierres portant des inscriptions, dont la plus remarquable avait, outre l'inscription, deux lions sculptés; une autre, qui probablement faisait partie d'un sarcophague, portait une épigraphe gravée dans un miroir entouré d'une corniche, et soutenu par deux génies très-bien dessinés. On trouva une troisième pierre ornée de feuilles; de petites idoles d'un métal précieux et d'un dessin élégant. Dans l'amphithéâtre on trouva une petite statue représentant Cibèle; et aux environs de la ville, beaucoup de statues fort belles, ce qui prouve que les beaux-arts y florissaient.

Les vestiges d'un amphithéâtre, dans le village même et à un demi mille de là, les ruines majestueuses d'un ancien théâtre, attestent la grandeur et la magnificence de l'ancienne ville de Pollenzo.

On y voit aussi les débris d'un édifice qui semble avoir servi de tribunal, et les ruines d'un temple consacré à Diane, que l'on croit avoir été érigé à cette déesse par les chasseurs du pays, qui jouissaient de grands privilèges. Un autre temple, construit à une époque moins reculée, est celui de Plotine, et dont une inscription rapportée par le savant Durandi, fait mention.

Un grand nombre de sarcophages en marbre et en terre, que l'on a trouvé aux environs de Pollenzo, indique que cette ville brilla surtout sous le règne d'Antonin, et qu'elle conserva sa grandeur jusque vers la décadence de l'empire.

Le voyageur qui désirerait avoir des notions plus étendues sur l'amphithéâtre, le théâtre et les temples de l'antique Pollenzo, peut consulter la dissertation du comte Joseph Franchi-Pont, sur l'antiquité de cette ville et des ruines qui en restent, dissertation qui fut approuvée par l'Académie des Sciences de Turin, et insérée dans ses archives le 10 avril 1806.

CHATEAU D'AGLIÉ

Ce château, qui appartient maintenant au duc de Gênes, était, avant l'an 1000, un fort de quelque importance, comme l'indiquent les décombres des remparts, et les débris des portes et des tours, dont les sites portent encore le nom de *bastion vert*,

de *rivellino* et *il fossato*. En 1775, le duc de Chablais l'ayant acheté, le fit reconstruire et agrandir d'après le dessin du comte *Borgaro*; il en fit embellir les appartemens, y forma une riche bibliothèque, et chargea M. Bénard d'y faire un grand et beau jardin, où l'on voit une superbe fontaine ornée de statues.

Ce château est le plus vaste et le plus riche de la province du Canavez. Charles Félix l'enrichit encore de nouveaux embellissemens; il y fit construire en 1825 un joli théâtre sur le dessin de l'architecte *Borda*, de Saluce; et en 1829 il transforma l'ancien parc en un jardin anglais.

Ce magnifique château est sur une hauteur près du village; un grand et vaste sallon orné de bas-reliefs en forme le vestibule du côté de la place, et un autre égal à celui-ci sert d'entrée du côté opposé, vers le jardin. Dans cette dernière salle on remarque les peintures à fresque de *Jean Paul Ricci*, de Côme, représentant les hauts faits du roi Arduin et son couronnement. Les appartemens sont décorés de belles peintures, dues au pinceau de *Crivelli*, de *Demorra*, de *Perego* et du chev. *Beaumont*.

Quatre galeries facilitent la communication des appartemens, et une cinquième conduit à la tribune de l'église paroissiale. Dans une de ces galeries on a placé, par ordre chronologique, les portraits des chevaliers de l'ordre suprême de l'*Annunziata*, dans le jardin un jet d'eau entouré de statues en marbre, représentant le Pô et la Doire, est une œuvre admirable des frères *Collini*.

On trouve dans ce château quelques précieux objets d'antiquité, provenant des fouilles faites par ordre de la reine veuve de Charles Félix, dans les environs de Rome et de Naples. Parmi ces restes d'antiquité, que l'on appelle *monumenta Tuscolana a Carolo Felice Sardiniæ rege et a regina Maria Christina inventa*, on admire surtout une statue de Jupiter, sculptée en marbre du temps où l'art florissait, restaurée dans quelques partie par le sculpteur *Bisetti*, et une statue représentant Tibère assis.

On remarque aussi un grand nombre de vases étrusques, de pavés et de bas-reliefs en terre cuite, qui furent découverts, en partie à Veyès, et en partie à Pompeia. Dans une autre salle on conserve les modèles des monumens et des statues qui sont sur les tombeaux des rois dans l'abbaye de Hautecombe. Il s'y trouve aussi de précieux tableaux modernes, tel que ceux de *François Podesti*, de *Louis Fioroni*, de *Landesio* et de *François Goghetti*, aussi habiles pour les peintures à huile que pour les affresques.

Parmi ces précieux objets de beaux arts, nous indiquerons au voyageur un bas-relief en bois, haut 2 mètres 6 cent., et large 1 mètre 80 cent., représentant la bataille de Guastalla, gagnée par Charles Emmanuel III, contre les Alemands, œuvre du célèbre sculpteur *Etienne Marie Clemente*. Les connaisseurs qui ont vu ce bas-relief furent tous d'avis que c'est un modèle précieux dans l'art, et un rare monument dans son genre. Vous y voyez sculpté mille divers orne-

mens, des armées, des bannières, des trophées; un grand nombre de figures que l'œil peut à peine compter, mais qui ne sont pas moins très-distinctes; deux armées aux prises, ordre des troupes, des corps qui en viennent aux mains, des chefs qui dirigent les manouvres, de l'artillerie et des fantassins qui se poursuivent, et la cavalerie qui accourt. Le héros de la bataille, Charles Emmanuel III, se distingua de tous les autres; vous le voyez, l'épée à la main, voler au combat, il paraît élever la voix pour animer ses soldats et enchaîner la victoire.

Au beau poétique se joint encore une parfaite exécution; les règles de la perspective sont admirablement observées, ainsi que les ordres, les distances et les proportions; tout est naturel et varié, les groupes, les actions, les mouvemens; il n'y a rien de confus, rien de douteux; tout est soignés, tout est parfait. Il y a plus, le héros, le grand roi, y est représenté sous ses traits naturels, et tel qu'on le voit dans les portraits qui nous restent de lui.

SACRA DE SAINT-MICHEL

L'Abbaye, dite *Sacra di San Michele*, dont M. d'Azeglio a peint les plus beaux points de vue, est un monument auquel se rattachent des souvenirs qui remontent à plus de 1000 ans. Elle mérite sous plusieurs rapports d'attirer l'attention du voyageur.

Après avoir gravi le sentier escarpé qui conduit du petit bourg de Saint-Antoine au mont Pirchiriam, à moitié chemin de Rivoli à Suze, où les Longobards avaient construit des murs d'enceinte pour s'opposer à l'invasion de Charles, c'est là au sommet de la montagne que se trouve l'Abbaye, qui, d'après le calcul de M. de Saussure, s'élève à 450 toises environ au-dessus du niveau de la mer. De là vous jouissez du magnifique panorama des plaines de la Lombardie, de l'immense amphithéâtre des Alpes, des lacs d'Avigliana, et du château de ce nom, qui ayant été détruit lors des guerres entre les Guelfi et les Ghibellini, fut de nouveau construit par les ducs de Savoie.

Hugon de Montboisier posa les fondemens de cette Abbaye en 970, il l'acheva vers l'an 998, et y plaça des Religieux de St-Benoît.

L'architecture de l'édifice est irrégulière, adaptée aux sinuosités du roc sur lequel il s'élève; ce qui donne à sa forme quelque chose de bizarre, de féerique et de pittoresque. La façade, assez bien ornée, est très-élevée, mais on ne peut bien la considérer à cause de la montagne qui, de ce côté là, est très-escarpée.

La première porte d'entrée est appelée porte de fer, parce-qu'anciennement elle était en fer, et avait un pont-levis. On voit encore les ruines d'une tour, de petits bastions et de remparts qui mettaient jadis les paisibles cloîtres à l'abri des maux

de la guerre. C'est dans le même but que l'on fit le chemin tortueux qui conduit de la porte de fer au monastère, de manière qu'il était plus difficile de l'attaquer, chemin singulier, fait comme un escalier ayant des degrés en terre, pavé.

L'aspect et la forme du monastère semblent être de style sarazin. En dehors il est construit de pierres grises, placées de manière que l'on dirait que les colonnes et les ornemens ne sont que d'une seule pièce.

En entrant ensuite par la porte du milieu, on monte le grand escalier, qui a 121 degrés en pierre de la même couleur grise, escalier qui va jusqu'au sommet de l'édifice. Sur plusieurs points de l'escalier apparaît le roc nu; et l'on voit sur les côtés plusieurs anciens tombeaux d'abbés et de Religieux, sur lesquels il y a des boucliers gothiques triangulaires, des peintures qui représentent des hauts faits, et des inscriptions.

Le long de l'escalier, on conserve dans une haute niche quelques squelettes humains debout et dans différentes attitudes, ce qui rend encore plus lugubres ces voûtes antiques, sous lesquelles montaient et descendaient les Religieux. L'architecture hardie de l'escalier est une merveille; il est soutenu à gauche par un grand pilier ou colonne, qui va du fond jusqu'au sommet de l'édifice, qui paraît un miracle de l'art, une de ces œuvres qui attestent la puissance du génie de l'homme.

A gauche de cette colonne colossale se trouvent les cellules des Religieux, distribuées à différents étages de la manière la plus bizarre; deux escaliers plus petits conduisent à ces cellules, et servent ainsi de communication entre les différentes parties de l'édifice pour la commodité des Religieux.

La porte de l'église est un très-beau travail d'architecture moresque; mais c'est la seule chose dans laquelle l'art ait surpassé la nature; dans le reste du temple il n'y a rien qui réponde au luxe merveilleux de ces ornements.

Cette entrée est construite d'une pierre grise dite brêche; des colonnes torses s'élèvent de chaque côté, ayant des chapiteaux ornés de bas-reliefs, admirablement sculptés et représentant des fleurs, des animaux, des feuilles, et mille figures bizarres. Tel était le goût des Arabes en architecture, qui se ressentait un peu des rêves empreints de la vive imagination des orientaux.

L'intérieur de l'église est de style gothique et simple; quelques tableaux, un petit nombre d'affresques, divers mausolées et autres monumens; voilà tout ce qui reste de précieux de l'ancien temple dont l'architecture lourde fut remplacée par une autre plus légère et plus élégante. La voûte de l'église est soutenue par de grandes colonnes torses, ornées de feuilles, et de lambris bizarres, au milieu desquels on voit des vers et des lettres carlovingiennes qui y sont sculptées.

La nef du milieu est de style romain, les nefs latérales sont à arcs aigus. Le maître-autel, de style toscan, orné de stucs, est fort beau, mais il n'est pas en rapport avec l'architecture gothique de l'église.

Deux grands sarcophages dessinés dans le goût gothique par *Melano*, sont placés dans le vide de deux chapelles. C'est là que furent déposées les cendres de Charles Emmanuel II, et de ses augustes épouses; celles de la duchesse de Bourbon, madame Françoise; celles de la duchesse Marie Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours; les cendres de Cathérine de Savoie, fille de Charles III et de Béatrice de Portugal, morte à Milan en 1536, à l'âge de 7 ans. Là furent aussi ensevelis les princes de Savoie-Carignan: Emmanuel Philibert Amédée, mort le 23 avril 1709, à l'âge de 81 ans; Thomas Philippe Gaétan, qui mourut le 8 septembre 1715; Joseph Victor Amédée Bonaventure, né le 11 mai 1716, et mort le 28 octobre de la même année; le prince de Savoie-Soissons, Emmanuel Philibert, qui mourut en 1676 à l'âge de 13 ans; Amédée, marquis de Peveragno et de Boves; Marie de Savoie, épouse du marquis delle Lancie; Don Félix et Don Gabriel, fils du duc Charles Emmanuel I.

On ensevelit avec ces princes de Savoie d'autres princes, dont les cendres avaient été déposées dans les caisses de l'église métropolitaine sans aucun nom, de même que de simples particuliers dans les cimetières publics.

Des personnes distinguées ont aussi été ensevelies dans cette église, comme l'indiquent des tombeaux en marbre, ornés de sculptures et des épitaphes en leur honneur.

On descend par une petite porte dans un vestibule situé au nord; et on dit que c'était-là la demeure du Bienheureux Jean, archevêque de Ravenne.

Au fond de l'église se trouve un corridor, qui était, d'après ce que l'on dit, l'ancien chœur des Religieux Bénédictins; mais dans ce lieu où résonnaient les voix des chantres, il n'y a plus que des décombres au milieu du silence et de la solitude.

On remarque une peinture grossière, que l'on dit représenter la fondation de l'Abbaye, suivant la croyance populaire. Voici les figures qui y sont représentées: trois hommes et une femme à cheval, accompagnés d'un fantassin armé d'une longue pique, qui se dirigent de Suze vers l'Abbaye; quelques anges occupés à bâtir le temple au sommet du mont Pirchiriano; un ange qui conduit l'ermite Jean en ce lieu, où le Bienheureux s'endort, tandis que les anges achèvent l'édifice.

A l'extrémité d'un long corridor, dit corridor des chanoines, on trouve les ruines de l'ancienne habitation des Religieux, qui, dit-on, en contenait 300; mais il ne reste plus qu'un monceau de colonnes mises en pièces, d'arcs rompus, de quelques chapiteaux, dont la sculpture, au milieu de ces décombres, attire encore les regards.

Non loin de là, la pente du rocher coupé à pic descend dans un profond ravin, que l'on appelle *il salto della bella Alda*. Peut-être que du temps où l'anglais Bonsons pillait tout ce qu'il y avait de plus saint, un de ses soldats s'éprit éperdument d'une jeune et jolie fille, nommée *Alda*; ne pouvant parvenir à s'en faire aimer, il résolut d'employer la violence; mais la jeune fille, pour échapper à ses pour-

suites, se précipita dans le ravin, en implorant le secours de la V.-M., et malgré cette chûte, elle arriva au fond du ravin saine et sauve; mais ayant voulut tenter une autre fois le même saut, sans nécessité, on dit qu'elle fut punie de sa témérité. Cette tradition inspira à César Balbo un conte attendrissant, connu sous le titre de *il Maestro di Scuola*.

Maintenant allons sur le clocher et sur le fronton de la façade de l'Abbaye, qui étant large et en pierre, offre un espace sûr pour s'y promener.

De là l'œil embrasse un vaste horizon, et jouit de la vue la plus magnifique. Des hautes cimes des Alpes, du sommet du Montcenis, l'œil s'étend jusqu'aux extrémités les plus reculées des fertiles plaines de la Lombardie; il descend de la région des neiges éternelles, aux collines agréables, aux plaines fécondes; il va de la région des frimats, où la nature ne produit rien, aux campagnes fleuries, où les fruits de toute espèce, et où la plus vigoureuse végétation récompensent le laboureur par d'abondantes moissons. Depuis la haute chapelle consacrée à N.-D., laquelle s'élève au sommet de *Rocciamelone*, jusqu'au fond de l'agréable vallée où la Dora-Riparia, en se partageant, forme un groupe de jolies petites îles.

Mais ce qui ajoute à l'intérêt qu'inspirent ces beaux lieux, ce sont les souvenirs historiques qu'ils nous rappellent. C'est ici qu'Annibal descendit; c'est là que passa César, dans une des contre-marches si hardies, si savantes, qu'elles effacent celles des plus illustres capitaines, si nous exceptons les hauts faits des deux grands hommes, qui furent ses seuls émules, Charlemagne et Napoléon.

C'est aussi ici qu'au commencement du IV siècle Constantin passa et combattit; il avait déjà été reconnu empereur dans les Gaules, et s'avançait en Italie pour s'y faire reconnaître contre Marc. Ici les Longobards bâtirent des tours et des châteaux contre les Francs; mais Charles étant descendu du Mont-Jupiter, maintenant Montcenis, il les prit par derrière, en passant par Giaveno.

Nous ne passerons pas sous silence deux autres noms illustres, Frédéric *Barbarossa*, empereur, et François I *Barbarossa*, passa ici, et peut s'en fallut qu'il ne fut fait prisonnier et tué par les habitans de Suze, lorsqu'il fuyait d'Italie, vaincu par les premiers efforts de la noble et vertueuse Ligue Lombarde.

La mémoire de François I n'est guère plus chère aux Italiens, car ce roi chevalier ne fut jamais chevaleresque pour nous; et le gouverneur Brissac ne fut pas différent des autres gouverneurs républicains et impériaux qui nous vinrent de France.

En nous avançant dans cette vallée, nous trouverons d'autres souvenirs qui attestent ce que nous venons de dire.

CHARTREUSE DE COLLEGNO

Sur la rive gauche de la Dora-Riparia, à trois milles de Turin, se trouve le village de Collegno, remarquable pour le couvent de la Chartreuse, qui en porte le nom. Cette chartreuse a une très-belle façade d'ordre ionique, ornée de six colonnes et de quatre statues en marbre, deux desquelles, placées dans des niches, représentent l'Annonciation de la V.-M; les deux autres, la Foi et la Charité; et au milieu d'elles on voit les armoiries des rois de Sardaigne, qui étaient déjà surmontées de la couronne de Savoie. Cette superbe façade fut construite par ordre de Charles Emmanuel III, en 1727, lors de son mariage avec Elisabeth Thérèse de Lorraine, sœur de l'empereur François I.

En entrant dans la Chartreuse vous voyez d'abord une vaste cour carrée, dont deux côtés ont de hauts et larges portiques. Les chambres réservées aux étrangers sont construites sur une partie de ces portiques.

Vis-à-vis de ces portiques, c'est-à-dire au côté qui est à droite, on avait déjà commencé à en construire d'autres, qui devaient être parfaitement semblables à celui au-dessus duquel sont les chambres des étrangers, mais on ne l'acheva pas; ce qui était déjà fait fut détruit par les Français.

Avec les matériaux des portiques, et grâce à des dons volontaires, on fit ériger le nouveau clocher.

L'église de la Chartreuse s'élève à gauche de la cour, presque à la moitié du portique. Elle fut érigée par ordre de la duchesse Christine, et elle est consacrée à N.-D. de l'Annonciation. En 1814 on y choisit un souterrain pour y déposer les dépouilles mortelles des chevaliers de l'ordre de la *SS. Annunziata.*

On admire dans cette église le tableau de *Gentileschi*, représentant l'Annonciation de la Vierge.

De cette cour on passe dans une autre également carrée et entièrement entourée de portiques, sous lesquels on fait la procession solennelle le jour de la Fête-Dieu, procession à laquelle la famille royale intervenait.

Les cellules des pères chartreux sont distribuées sur les côtés de la seconde cour; chaque Religieux a quatre chambres, deux au rez-de-chaussée et deux au-dessus, avec un petit jardin où il y a un puits.

Cette chartreuse fut rétablie en 1818 sur la demande du père Nizzati. Elle a un fort beau jardin ayant une étendue de trente *giornate*, et un champ d'environ cent *giornate*.

Dans l'église paroissiale de Collegno on remarque quelques statues en bois, sculptées vers la fin du siècle dernier par le célèbre *Clemente.* Ces statues représentent les saints martyrs Solutore, Avveatore, Octave et St-Secondo; St-François de Sales, St-Charles, St-Jean Nepo-

mucène, St-Philippe, St-Joseph, St-Casimir, St-Jean-Babtiste, et la très-sainte Trinité. Les huit premiers sont dans l'église, le neuvième et le dixième dans le chœur, celle de St-Jean Babtiste est sur le baptistère.

Le groupe qui représente la très-sainte Trinité, est placé vis-à-vis de la chaire. L'orchestre est décoré de bas-reliefs élégans, où sont sculptés de petits anges ayant dans les mains des instrumens de musique; les ornemens de la chaire représentent St-Pierre descendant à la mer, ayant à droite St-Maxime, et à gauche l'apôtre St-Paul.

Le maître-autel et la balustrade sont en marbre et élégamment construits; ils furent faits aux frais de l'illustre maison de Provana de Collegno, qui fit aussi don à cette église du tableau grec, qui représente les trois saints titulaires.

La chapelle qui est vis-à-vis de celle du crucifix est dédiée à St-Ignace, patron de cette famille. Dans la chapelle dite du crucifix, on vénère un crucifix en bois, que les connaisseurs admirent et regardent comme l'œuvre d'un excellent artiste.

Nous ne quitterons pas Collegno sans faire remarquer la partie de l'ancien château, qui est au nord-ouest vers la rivière Dora.

Dans les autres parties du château, on construisit sur ses ruines un vaste palais entouré d'un jardin, d'où la vue s'étend au-delà du torrent jusqu'à la vallée de Suze, et jusqu'au commencement de la vallée de Lanzo.

Près du château s'élève une ancienne tour carrée, au sommet de laquelle on voit un gros arbre touffu de l'espèce du *celtis australis*, qui a poussé par hazard, et s'y conserve dans une parfaite végétation depuis plus d'un siècle.

La partie de l'ancien château qui existe encore, le majestueux palais avec ses dépendances et la tour, appartiennent à la famille Provana de Collegno.

AVIGLIANA

A peu de distance du village de Saint-Ambroise, situé aux pieds du Mont Pirchiriano, est le bourg d'Avigliana, remarquable pour son château et quelques restes d'antiquités payennes.

Le château fut la résidence du puissant comte Arduin III, qui coopéra à la fondation de la *Sacra*, et qui, en 1313, fut témoin de la soumission faite par les députés d'Ivrée à Amédée V, le saluant du nom de marquis d'Italie. En 1636 les Français le prirent, et passèrent au fil de l'épée non seulement la garnison espagnole qui l'avait défendu, mais encore tous ceux qui s'y truovèrent, à l'exception d'une jeune filles piémontaise, qu'ils épargnèrent à cause de sa rare beauté. Le commandant et le porte-enseigne de la garnison furent pendus aux portes du château.

Venant aux églises, nous indiquerons celle de Saint-Pierre,

ancien temple payen, consacré, dans son origine, à la déesse Pheronie.

Dans l'église paroissiale dédiée à Sainte-Marie, il y a un tableau auquel les connaisseurs attachent beaucoup de prix; il rappelle l'école d'*Albert Durer*.

On remarque aussi l'église paroissiale de Saint-Jean, temple très-ancien d'architecture gothique, et à peu de distance, le couvent de Saint-François, qui s'élève sur la colline du côté du midi; ce couvent supprimé en 1802 par le gouvernement français, est actuellement habité par un seul prêtre qui régit la cure.

On reconnaît encore dans l'intérieur du village plusieurs vestiges de palais qui appartenaient aux ducs de Savoie. On y voit aussi un puits d'une largeur et d'une profondeur extraordinaires, où tous les habitans puisent encore aujourd'hui l'eau qui leur est nécessaire.

Les deux petits lacs dans les environs d'Avigliana, sont très-pittoresques et très-fréquentés, à cause de la beauté des sites et des ruines anciennes dont les environs sont parsemés.

SUZE

Suze, dernière ville d'Italie, du côté du Montcenis, à 22 milles de Turin, est une des cités les plus remarquables pour les précieuses antiquités romaines, qui y furent découvertes à différentes reprises, et qui sont très-intéressantes pour l'historien et pour l'archéologue.

Quoique Suze soit à 515 mètres 91 centimètres au-dessus du niveau de la mer, il est prouvé que l'hiver y est moins rigoureux que dans la capitale. En effet, plusieurs plantes qu'on ne trouve ordinairement que dans les pays méridionaux, y végètent et y croissent très-bien.

Suze moderne est l'ancienne *Segusium* ou *Segusia* des Romains, ainsi nommée parceque elle est sur les limites de l'Italie.

Nous croyons devoir en parler un peu au long, parce que les précieuses antiquités romaines qu'elle renferme, et que l'on y découvre tous les jours, ne sont pas assez appréciées.

On peut dire que cette ville est un véritable musée, et il est étonnant qu'on en parle si peu dans les guides qu'on a publiés en plusieurs langues pour la commodité du voyageur.

Dans le bourg dit *dei nobili* il existe encore des vestiges évidens de la grandeur romaine; il suffit de fouiller un peu la terre pour y trouver des murs, des pavés, des briques, des vases, et des ustensiles de tout genre.

En 1822 on découvrit, au nord de ce bourg, à la profondeur de cinq mètres du sol, un grand nombre de pierres façonnées par l'art à différens usages, et une belle amphore en terre cuite, semblable à celles que l'on trouve dans les fouilles de Pompeia.

A peu de distance du bourg principal de cette ville, on tra-

verse, sur un pont en pierre, le torrent Cenis. Au-delà du bourg il y a un pont à deux arches, construit sur la Doire, qui sert de communication avec la ville. Le voyageur en arrivant à la porte dite de Piémont, lit avec intérêt l'inscription suivante :

Hac in provincia
Bellum victoria peregit
Pacem hymeneus perennem
Auspicatur
Anno MDCCI

Inscription faite par l'abbé Regis, à l'occasion de l'arrivée des augustes époux Victor Amédée III et Marie Antoinette Ferdinande, infante d'Espagne.

Les murailles gothiques qui entouraient anciennement Suze, et qui, détruites par le temps, n'offrent plus que des ruines, furent abaissées en 1789, à la moitié de leur hauteur, qui était de 12 mètres 346 millimètres, et le restant fut réparé. Ces murailles ont de 6 à 9 mètres de largeur à la base; elles étaient munies de hautes tours ayant des meurtrières jusqu'au fond, et noircies par le tems, comme celles qui existent encore des deux côtés de la porte de Savoie, lesquelles ayant aussi été abaissées, furent couvertes de larges pierres. A l'extrémité de la place de Savoie il y avait deux autres tours parallèles à celles dont nous venons de parler, et un château flanqué de tours, qui furent démolies.

Au nord-est on voit encore une partie d'une muraille surmontée de crénaux, et une autre attigüe aussi surmontée de crénaux, joints les uns aux autres, avec plusieurs meurtrières, le tout construit à l'époque des guerres peu éloignées de notre temps. Le nom de *fossati* que conserve encore l'espace du terrain attigu aux murs d'enceinte, au midi, prouve que la ville était anciennement entourée de larges et profonds fossés.

Un pont sur la Doire met en communication la ville avec le Mont des Capucins et avec celui de la Rochetta; c'est à côté de ce pont que passe la nouvelle route du Montcenis, et où le gouvernement français semblait décidé à bâtir une nouvelle ville.

Eglises.—La principale église de Suze est celle de la paroisse de Saint-Juste, laquelle fut consacrée en 1028. Son dessin est une croix grecque; les siéges du chœur sont ornés de ciselures très-anciennes. Il y a dans la chapelle de Sainte-Anne un tableau d'un grand prix, de l'école de *Raphaël*; il représente une Sainte-Famille. A la chapelle de N.-D. on voit, dans une niche, la statue d'Adélaïde à genoux, statue qui, suivant la tradition, fut sculptée au commencement du XII siècle; la ciselure est parfaite, les contours gracieux, le visage expressif et régulier, le buste élégamment drappé, au point que l'on croirait cette statue des beaux temps de l'art.

Le baptistère, au fond de l'église, est un superbe bassin à bords cannelés, de marbre vert de Suze, d'une seule pièce, pouvant contenir 300 litres d'eau. Sur la base qui le soutient sont trois vers d'un style barbaresque, dont les lettres en bronze doré, sont incrustées; ces vers rappellent probablement le nom du sculpteur.

On remarque aussi l'image de

N.-D. de Rocciamelone, que l'on vénère en cette église. Cette œuvre du moyen âge, est en bronze, les figures sont en relief, et aux contours profondément ciselés, genre de travail semblable à celui des bas-reliefs égyptiens. La Vierge, placée au milieu, tient l'enfant Jésus sur ses genoux, qui la caresse, et qui d'une main porte le monde.

A droite, on voit St-George complètement armé, monté sur un cheval qui foule aux pieds le dragon; et à gauche, un guerrier à genoux, portant au côté une épée et un bouclier blasonné, dont une main inconnue a effacé les emblèmes; derrière le guerrier suppliant est St-Joseph debout, qui le présente à la Vierge, tenant une main sur l'épaule du guerrier en signe de protection. Ce guerrier est Boniface Rotaire, qui étant parti d'Asti pour aller dans la Terre-Sainte, comme le rapporte la tradition, tomba entre les mains des Sarrasins; s'en étant délivré, il fit cette offrande pour accomplir un vœu, comme on le voit par l'inscription placée sous le tableau.

Le chev. Millin, conservateur du Musée d'antiquité de France, nomma *triplico* cette espèce de groupe en bronze, à cause de sa forme

La grande porte de cette église est ornée de deux belles sculptures en bronze; l'une représente un taureau, l'autre, un loup. Le clocher séparé de l'église, construit en briques, est surmonté de cinq obélisques, qui lui donnent de l'élégance, dont un plus élevé est au milieu des autres.

L'ancien temple de *S. Maria Maggiore* fut transformé en de petites maisons; son antique clocher est encore debout; on croit qu'il était jadis consacré à Neptune, parce qu'il est surmonté d'une espèce de trident.

Une autre église très-remarquable pour son antiquité, quoique peu observée jusqu'ici, est celle de Saint-François, autrefois desservie par les Religieux *Conventuali*, et supprimée en 1800. Elle est située au sud de la ville, sur une petite place, où l'on arrive par une petite rue qui communique avec une autre ouverte depuis peu, et qui conduit à une des principales rues. Cette église et ce couvent furent érigés et dotés par Béatrice, fille de Guillaume comte de Genève, première femme du prince Thomas, comme il en résulte d'une médaille comprise dans l'histoire métallique de la Maison de Savoie. Il paraît que pour la construire l'on s'est servi de quelques décombres d'un édifice sacré ou profane, qui y existait déjà auparavant, parceque les murs de l'église, à l'extérieur, présentent quelques points de dessin et de construction différents de la plus grande partie de l'édifice. Anciennement pour entrer dans l'église, on montait autant de degrés que l'on y descend actuellement; d'où l'on peut conjecturer que le sol devait être à peu près au niveau des rues de la ville; et si à présent le sol autour de l'église se trouve plus élevé qu'autrefois, on doit l'attribuer aux nombreuses inondations du courant Gelassa, ou, peut-être, à la seule inondation de 1728. Une preuve certaine de cette élévation de terrain, résulte de la façade de l'église, qui

ne semble pas construite en rapport avec le sol actuel, mais pour un sol plus bas, tel qu'il était auparavant.

Cette église a quelque chose de bien étrange, soit pour le dessin, soit pour les sculptures sur marbre dont elle est encore ornée. Elle avait trois portes, deux latérales plus petites, qui avaient déjà été fermées depuis longtemps, en maçonnerie; cependant il en reste encore des traces. La principale porte au milieu a au-dessus quelques vestiges d'un bouclier portant la croix de Savoie.

Il y a autant de nefs que de portes; les trois nefs sont soutenues par deux rangs de colonnes, dont les chapiteaux, tous d'ordre différent, charment l'antiquaire. Ces différents ordres d'architecture sont probablement un indice qu'ils ont servi anciennement à quelque édifice. profane, d'autant plus qu'ils semblent appartenir aux temps classiques de l'art.

De même que toutes les églises antiques, celle de St-François a le maître-autel du côté de l'orient, et la porte d'entrée au couchant. Le maître-autel était orné de superbes sculptures dorées sur bois. Les chapelles des corporations des différents métiers de la ville de Suze, qui solemnisaient les fêtes de leurs patrons, n'étaient pas moins ornées.

Les peintures à fresque du chœur sont modernes; elles représentent les miracles de St-François.

Il y avait dans le jardin, à l'époque où le couvent fut supprimé, un ciprès que le Bienheureux planta en 1214, lorsqu'il passa à Suze en allant d'Italie en France. Ce fait est aussi peint dans le cloître.

Dans l'édifice qu'habitaient les Religieux, il y a deux fenêtres qui conservent encore des ouvrages en plastique, qui, pour leur rareté, méritent d'être observés par le voyageur.

Thermes. — Avant de décrire le fameaux arc d'Auguste, nous parlerons de deux autres arcs magnifiques, qui sont à peu-près à 60 pas de ce monument, près de l'antique château de Suze, et qui, sans doute, faisaient partie de ce même édifice. Ces arcs furent longtemps cachés aux historiographes et aux antiquaires, parce qu'ils avaient été anclavés dans les nouvelles murailles; ils furent enfin découverts par le savant Orlandini dans un coin du jardin du commandant.

On dit que dans les souterrains de la forteresse il existe encore une espèce de cisterne, fermée par des murs très-solides, ayant une voûte au-dessus, soutenue par de gros piliers, ce qui ferait croire que ces arcs, de construction romaine, faisaient partie d'un aqueduc.

Au nombre des monuments d'antiquité de la ville de Suze, nous devons mettre la pierre des thermes *Graziane*, établies à Suze par Graziano environ vers l'an 374, pierre dont l'inscription mérite d'être rapportée:

Salvis D. D. D. N. N. N.
Valente Gratiano Valentiniano
Thermas Gratianas

Dudum cœptas et omissas
Q. Magnus Alpium Cotiarum Præfectus
Extruxit
Et usui Segusinæ reddidit civitati
Firmavit et fistulas dedit
Aquam deduxit ne quid vel
Utilitati vel urbis deesset
Commoditati

Comme les Romains cherchaient toujours des sources d'eau chaude pour établir des thermes (comme l'indique le mot *therme*), il est probable qu'il en existait à Suze, et que ces sources ont disparues par suite de révolutions physiques qu'a subi le terrain.

En fouillant, on trouva toutefois des aqueducs ayant 4 pieds de haut et un pied et demi de large, surmontés d'une voûte, de manière qu'un homme peut y passer à son aise. Il y a quelques années, qu'en fouillant dans la cave d'une maison vis-à-vis de l'église de Saint-François, on y trouva un de ces aqueducs, ayant la même direction que tous les autres, du midi au nord; et, comme on l'a laissé à découvert, il est encore visible. D'après la direction des aqueducs et la position topografique de Suze, on juge que les sources d'eau chaude se trouvaient aux pieds de la montagne, entre les confins du territoire de Suze et ceux des communes de Meana et Gravere.

Inscriptions. — A cette époque reculée, ainsi que dans les temps qui suivirent, on plaça dans cette ville un grand nombre de pierres à inscriptions, que des mains barbares employèrent dans la construction des murs d'enceinte, et à celle de plusieurs édifices. Comme quelques-unes de ces inscriptions nous rappellent d'illustres familles qui habitaient cette ville du temps des Romains, nous rapporterons celles qui furent publiées et illustrées par le docte avocat César Sacchetti, chanoine de la cathédrale de Suze :

I.

Appolini
C. . Jvlius . Donni . L.
Refrastvs . et . Jvlia . Donni
L. . Cipris
V. . S. . S. L. . L. . M.

II.

. . . Jvs . Cotti . L. Vrbanus
IIIIII . Vir.
M. . Jvlius . Vrbani . L. . Aptvs.

III.

Esiata . Oppia
Sibi . et . Gavdit
Lue . Oppive . et
Dvgio . Gimionis
F. . Viro . . .

IV.

Corneliæ . Salonninæ
Avgustæ . Conivgi . imp. . Cæs.
P. . Licini . Gallieni . imperatoris . P. . F. . invict
Avg. . Ordo . splendidiss. . Segusiorum.

Il faut remarquer surtout dans cette inscription, les mots *Ordo splendidissimus Segusinorum*, titre que l'on donnait à l'ordre equestre.

V.

Genio
Municipi
Segusini
Jvl. . Marcel
Linus . V. . P.
Ex . voto . posuit

Du titre *V. P.*, c'est-à-dire *Vir perfectissimus*, on peut conjecturer que Jules Marcel était préfet des Alpes Côtiennes.

L'inscription suivante : *Diis manibus Tiberii Claudii Eutichetis, et Claudiæ Cosmiæs, heredes libertati Claudii, Fortunatus et Ephesius patronis benemerentibus*, atteste la reconnaissance de deux affranchis envers leurs maîtres, qui les avaient institués leurs héritiers.

En 1846, en agrandissant le séminaire de l'évêché, on trouva deux marbres qui avaient été employés comme matériaux de l'édifice, et qui, par la couleur et le grain semblent avoir été tirés de la carrière de Foresto, de même que ceux de l'arc triomphal de César Octavien Auguste. La hauteur de l'un de ces deux marbres, qui était peut-être un fragment d'une statue ou d'un monument funèbre, est de 80 centimètres sur 58 cent. de largeur. L'autre a un mètre de hauteur et 29 centim. de largeur, ayant, comme le premier, quelques ornemens.

On a trouvé, il y a quelques années, dans le boulevard de la ville, un marbre de 0,214 mètres de longueur, et 0,129 de largeur, où l'on voit encore, quoique rongées, les traces d'une femme renfermée dans un antre, entourée de serpens, de salamandres et d'oiseaux nocturnes; c'était probablement une vestale ensevelie vivante suivant l'usage

barbare des anciens Romains.

Près de la chapelle de N.-D. des Graces, on trouva cette inscription : *Albania pollens have P. Albanis Crotis f.*, sculptée sur une partie d'une table de marbre blanc, dont l'extrémité supérieure est en forme d'arc, ayant la forme d'un marbre sépulcral, et faisant certainement partie d'un monument funèbre. Cette inscription, aussi simple que touchante, donna lieu à de doctes interprétations de Ponsero, que nous regrettons de ne pouvoir rapporter ici, faute d'espace.

Ce n'est pas seulement à Suze, mais encore dans les environs, que l'on découvrit de précieux restes d'antiquité. Sur le territoire de Foresto s'élevait, sous la domination romaine, un temple célèbre consacré aux matrones romaines, où chaque année on célébrait des fêtes en leur honneur. Parmi les pierres portant une inscription, qui furent trouvées dans les ruines de cet édifice, il en est une qui a l'inscription suivante : *Tito Vindono Serano, sciogliendo un voto, faceva restaurar questo tempio già cadente in rovina per vetustà.* Dans la partie dite *le désert*, on trouve souvent de petites pierres dures et de petites pierres verdâtres, qui formaient, probablement, des mosaïques, d'où l'on peut juger combien les habitations de Suze étaient somptueuses.

En 1790 on découvrit encore, dans la place de cette ville, les deux fameux torses cuirassés, qui sont actuellement dans la cour de l'université de Turin, et qui ornaient peut-être, dans leur origine, l'arc de Suze, que nous décrirons bientôt. Le fini admirable de la sculpture de leurs cuirasses, prouve que ce sont des œuvres faites à l'époque où l'art du dessin était plus florissant à Rome, au point qu'elles furent regardées par *Canova*, comme étant des plus beaux torses cuirassés que l'on connût.

Ces deux statues représentaient probablement, l'une, *Agrippa*, et l'autre, *Jules Cotius*; et peut-être qu'entre les deux statues au-dessus de l'arc se trouvait celle d'Auguste.

En coupant à escarpe le mur d'enceinte de la ville, on découvrit, dans un jardin, de majestueux debris de statues, de plinthes, de chapiteaux, de colonnes en marbre blanc, en marbre noir, ou en d'autres couleurs.

Il y a quelques années, en démolissant le mur d'enceinte pour bâtir la partie nouvellement construite du séminaire de l'archevêché, on trouva aussi, entr'autres nombreux fragmens de sculpture, une fort belle tête en marbre blanc, plusieurs pierres portant des inscriptions, et beaucoup de triglyphes.

Chateau. — Le château est aussi fort remarquable. Il fut d'abord la résidence du roi Cotius, et ensuite celle des marquis de Suze, château où nacquirent la comtesse Adélaïde, Amédée I et Pierre, ducs de Savoie. Seul édifice qui, à travers un grand nombre de siècles d'incendies et de destructions, soit parvenu, en partie, intact jusqu'à nos jours, pour avoir été toujours habité par qui gouvernait cette contrée. Cependant, en 1799, le côté septentrional, qui était la partie la plus régulière et la mieux construite, fut

réduit à l'état où il se trouve par un incendie, que les troupes autrichiennes y allumèrent.

Derrière le jardin du château, près de l'arc de triomphe de César Octavien Auguste, il y avait deux tours très-élevées, l'une ronde, l'autre quadrangulaire, qui faisaient partie des murailles d'enceinte de la ville; mais lorsqu'en 1796 on détruisit la *Brunetta*, la manie, digne des vandales, de ces temps désastreux, fit aussi détruire cet ancien système de défense.

Le peu qui reste de ces murs encore débout, présente de tous côtés des traces non douteuses que les matériaux employés à leur construction avaient déjà servi à d'autres usages. Les décombres formés par cette démolition irréfléchie sont amoncelés en partie au sud et en partie au sud-ouvest du château.

Le 15 mars 1851, en creusant un fossé dans une terre près du château, on trouva à une certaine profondeur, dans la terre argilleuse où il n'y avait point de sable, une grande quantité de vases en terre cuite, les uns entiers, les autres brisés. Ces vases ne présentaient aucun indice qu'ils eussent contenu des cendres de cadavres brûlés; mais tout porte à croire que c'étaient des amphores destinées à conserver le vin dans des souterrains à l'abri des variations de l'atmosphère, par conséquent le lieu où ils furent découverts dut être une cave, ou un magasin où ces vases se trouvaient préparés.

Mais il est temps de décrire l'arc si célèbre de Suze.

Cet arc fut élevé à César Auguste par Jules Cotius, fils du roi Donnus, vers l'an de Rome 746, peut-être lorsque César allait dans les Gaules, précisément au printemps de l'an de Rome 746, accompagné de Caius, un de ses fils adoptifs. Des cinq arcs élevés en Italie à l'empereur Octavien Auguste, c'est le plus ancien, le plus élégant, et le mieux conservé, malgré les nombreuses catastrophes qui dévastèrent les monumens de cette ville.

Il est aussi indubitable que cet arc fut l'œuvre d'artistes *Segusini*; ce qui le prouve, comme l'écrit *Beaumont* (Description des Alpes Grecques et Côthiennes), c'est que dans cette province, située aux pieds des Alpes et si éloignées de Rome, il y avait déjà des artistes très-distingués. En effet, il est prouvé jusqu'à l'évidence par les torses *Segusini*, que les arts de décoration étaient cultivés avec le plus grand succès dans ce royaume de Cotius; comme le prouvent encore deux têtes en marbre blanc, découvertes depuis peu d'années, dont l'une était d'une statue d'homme, et l'autre, d'une statue de femme, toutes deux d'une perfection inimitable; des morceaux de pavé en mosaïque que l'on trouve à chaque pas, et d'innombrables chefs-d'œuvre brisés. Une pierre à inscription, dont parle le célèbre Jacob Durandi, trouvée à Reano, non loin de Suze, où il y avait un collége ou une société de tailleurs de marbre (*sodalitio marmorariorum*), atteste encore combien la sculpture était cultivée; et ce ne pouvait être autrement, puisqu'à peu de distance de la capitale *Côtienne*, il y avait, à Foresto, les carrières de marbre blanc, et à Bussoleno, les carrières de

marbre vert si renommées, dites de Suze.

L'arc est en marbre blanc, tiré des carrières de Foresto, village près de Suze, le temps lui donna une teinte presque jaunâtre; les gros blocs dont il est formé sont joints ensemble sans aucun ciment; les veines toutes parallèles et les hauteurs répondent dans toutes leurs parties aux ornemens de l'ordre corinthien auquel l'arc appartien. Chaque piédestal repose sur deux cubes de larges pierres calcaires, qui par leur couleur grise devaient produire un joli contraste avec la blancheur de l'arc, avant que les siècles en eussent altéré la teinte.

Sa hauteur est de 48 pieds et demi romains, la largeur de 40 et l'épaisseur de 25; l'ouverture a 20 pieds de largeur et 40 de hauteur. Les quatre angles sont soutenus par de belles colonnes cannelées; les chapiteaux ont deux rangs de feuilles d'acanthe admirablement ciselées; la plus parfaite proportion est observée dans toutes les parties de ce superbe édifice, suivant les règles prescrites par *Vitruvio*.

D'après la trace profonde de l'inscription, on pense qu'il y avait des lettres de métal incrustées, et que ces lettres étaient probablement en bronze doré, dont la couleur jaune réhaussait admirablement ce chef-d'œuvre.

On a lieu de croire que lors des différentes éruptions des barbares, ces lettres ont été enlevées, et que l'arc triomphal a été endommagé dans sa partie supérieure, qui devait être, sans doute, la plus parfaite et la plus importante, parce qu'elle était enrichie des plus magnifiques ornemens de l'art; c'est ce que le comte Franchi-Pont a cherché à démontrer, en s'appuyant sur l'opinion du comte Napion, qui était aussi d'avis que l'arc *Secusino* était terminé au sommet par un fronton trés-élégant sur lequel la statue de César Auguste s'élevait majestueusement, ayant des deux côtés, entr'autres statues, celles des deux torses *segusini*, dans l'un desquels il prouve, avec une vaste et solide erudition, qu'on avait représenté Marc Vipjunio Agrippa, et dans l'autre Donnus, père de Cotius.

Au premier abord on est surpris de voir un grand nombre de trous dans les parois de l'arc, et on ne conçoit pas pour quel usage ils ont été faits; mais quand on observe où sont ces trous, leur irrégularité, on comprend qu'ils sont l'effet de la destruction opérée par le temps, parceque les crochets de bronze et de fer plombés, qui joignaient intérieurement les blocs, furent arrachés. Cette conjecture n'échappa pas à la perspicacité du marquis Maffei, qui voulut en démontrer la réalité par le fait. Il fit creuser à l'endroit où il supposait qu'il y avait un de ces crochets, on en trouva effectivement un, qu'il conserva parmi ses précieux objets d'antiquité.

La frise est ciselée aux quatre côtés en bas-reliefs, et les deux grandes façades diffèrent peu l'une de l'autre; sur toutes deux on voit le sacrifice *Solitaurilia* ou *Suovetaurilia*, du mot composé *ex*, *sue*, *ove et tauro*, c'est-à-dire d'une truie, d'une brebis, et d'un taureau, que l'on immole au moment où l'on formait des alliances, comme dans le traité

amiable entre Enée et le roi Latinus, raconté par Virgile.

Des différentes interprétations des bas-reliefs, celle du chev. Millin, conservateur des médailles de France, paraît la meilleure et la plus naturelle.

Le chev. Millin dit que Cotius étant celui qui offre le sacrifice pour la conservation du monument, c'est lui qui est accompagné par les prêtres, portant l'encensoir, les vases sacrés, et les patères pour les offrandes et les libations, ayant la tête voilée comme celle du grand prêtre.

Au milieu est l'autel orné de guirlandes, où l'on conduit les trois victimes, le taureau, la brebis et la truie; ces dernières sont couvertes de bandelettes. Albanis Beaumont croit que les hommes qui accompagnent les victimes sont des Gaulois armés de hâches recourbées; entr'autres motifs, il s'appuie sur l'autorité de Virgille qui dit, en parlant des Gaulois qui prirent Rome, qu'ils étaient ainsi armés. Viennent ensuite les trompettes qui font retentir l'air des sons de leur corne recourbée; une garde à pieds et à cheval, représentant les peuples des Alpes, maintient l'ordre, et ajoute à la pompe du rite sacré.

En appercevant dans le bas-relief du côté du couchant, d'abord une table au milieu, avec deux personnes assises aux côtés, et une autre en face, qui paraît être debout, et plusieurs autres à peu de distance, dont deux de chaque côté portent des tablettes, on peut supposer que ce fut un congrès dans lequel furent adoptés les articles et les conditions de l'alliance entre Auguste et les peuples soumis à Cotius; et que des courriers portant cette heureuse nouvelle sont déjà prêts, et peut-être avec plus de probabilité, que les figures portant leurs tablettes tournées vers le congrès représentent les officiers publics, *tabelliones qui publicas scripturas conficiunt*, destinés à enregistrer et authentiquer l'alliance conclue. Suivant l'usage romain, les licteurs entourent les principaux représentans du côté qui est au levant. Ce bas-relief est entièrement détruit, soit par la main des hommes, qui y bâtirent tout près une tour, soit à cause de l'atmosphère, parceque de ce côté-là rien ne met à l'abri des orages, et peut-être ce bas-relief n'aurait pas fourni plus de renseignemens, quoiqu'il serait parvenu intact jusqu'à nous, par la raison qu'il devait être ciselé de même que celui du côté opposé, comme on voit que cela a été fait aux deux grandes façades, où le même sujet a été répété.

Cet arc ayant été construit suivant les régles les plus exactes de l'art, et avec les matériaux les plus solides, semblait pouvoir défier le temps, et être fait pour l'éternité.

Néanmoins l'architecte n'ignorait pas que rien n'est éternel, parceque le tems et les hommes détruisent tout, il songea, pour en transmettre le souvenir à la postérité, à faire sur les grandes façades les mêmes bas-reliefs, et d'y répéter aussi l'épigraphe, ce qui effectivement en a rendu ensuite aux modernes l'interprétation plus facile; car ce qui était endommagé d'un côté, se voyait de l'autre, et pour la même raison on est parvenu à comprendre

l'inscription qui avait, pendant quelques siècles, exercé la sagacité de beaucoup d'hommes érudits.

Inscription de l'arc.— L'inscription sur l'arc est sculptée en quatre lignes, et, comme la première est entièrement dédiée à Auguste, par égard à sa dignité, elle est en plus grands caractères que les autres :

Imp. . Cæsari . Avgvsto . Divi . F. . Pontifici
Maxvmo . Tribunii . potestate . XV . Imp. . XIII
M. . Jvlivs . Regis . Donni . F. . Cotivs . Præfectvs . ceivitativm
Qvæ . svbscriptæ . svnt . Segoviorvm . Segvsinorvm
Belacarvm . Calvrigvm . Medvllorvm . Tebaviorvm
Adanativm . Savincativm . Egidniorvm . veaminiorvm
Venicamorvm . Imeriorvm . Vesvbianorvm . Qvadiativm
Et . ceivitates . qvæ . sub . eo . præfecto . fvervnt.

Cette inscription, remarquable pour la simplicité du style et pour la pureté de la langue latine, a toute la précision et toute la majesté romaines :

Imp. (imperatori). Les Romains connaissaient déjà le titre d'empereur du temps de la république, il signifiait *général victorieux.*

Cæ. (Cæsari). Titre qui, pour Octavien, désignait l'héritier de l'empire.

Avgvsto. Prénom que le Sénat croyait non seulement nouveau, mais encore plus grand que celui de Romulus.

Divi. Fils de Divo, pour dire fils de Jules, mis au nombre des Dieux.

Pontifici maxvmo. Le titre de grand pontife, qu'on lui donna après la mort de Lepidus, le créait pontife de l'empire. Ici on écrivit *maxvmo* à la manière antique, plus majestueuse, au lieu de *maximo.*

Tribunii, potestate XV. Les tribuns à Rome étaient les défenseurs suprêmes du peuple contre les décrets des consuls et du Sénat, qui paraissaient être opposés à ses intérêts.

Imperatori XIII. Cela indique qu'Auguste avait remporté treize grandes victoires.

M. (Marcus). Ce nom Marcus est romain, et on peut supposer qu'il l'a pris de *Marcus Agrippa*, gendre d'Auguste, qui, lors de ses entreprises militaires dans les Alpes, lui avait peut-être procuré l'alliance de l'empereur romain.

Jvlivs. D'après des inscriptions gravées, trouvées à Turin, il paraît que Donno, père de Cotius, était déjà sornommé *Jvlivs.*

Regis Donni. On ignore si l'ayeul de Cotius était déjà roi, comme l'était Donno, le père.

Cotivs. Ce roi donna son nom à cette partie des Alpes, ou il l'a reçut d'elle.

Præfectvs. Marcus Julius Cotius, dans son traité avec les Romains, se contente du titre de *præfectvs.*

Ceivitativm au lieu de *civitatum.* Ici par le mot *civitatvm* on entend *peuples.*

Qvæ svbscripta svnt. Ce qui indique que Cotius voulut nommer toutes les populations qui dépendaient de lui, celles que lui avait données Auguste, et

celles qu'il avait déjà. Sans doute que les peuples dont il est fait mention dans le traité, contribuèrent avec Marcus Cotius à la dépense de l'arc, et partagèrent le mérite d'avoir élevé ce somptueux monument. Par le dernier mot de l'épigraphe, *fuerunt*, l'auteur se porte par la pensée dans les scièeles à venir, et parle avec l'enthousiasme que donne l'admiration.

Cet arc fut élevé par Cotius et par les peuples qui étaient sous sa préfecture.

En 1782, le comte Napione, qui était alors intendant de Suze, voulut mettre ce monument à l'abri de nouveaux dégats. Comme la partie supérieure était la plus endommagée, parce que les eaux de la pluie et de la neige pénétrant entre les jointures des blocs de marbre, finissaient par les séparer; le comte Napione fit couvrir l'arc d'un toit de larges pierres scistes. Il s'opposa aussi à ce qu'on suivît le conseil de Maffei, c'est-à-dire à ce qu'on transportât le monument à Turin, observant que, entr'autres choses qui rendent un monument précieux, c'est de le trouver là où il fut érigé.

Brunetta. — Cette forteresse, dont on ne voit plus que les ruines, était à peu de distance de Suze; elle complétait, avec celle d'Exiles près de Fénéstrelle, notre ligne de défense, depuis le comté de Nice jusqu'au Montcenis, défense à laquelle suppléent actuellement, d'un côté, le fort de Lessillon, et de l'autre, le Montcenis.

La Brunetta fut construite sous le règne d'Emmanuel III, à l'endroit où le torrent Cenis se jette dans la Doire, près du lieu où Emmanuel Fhilibert avait fait élever la tour de Ste-Marie. Ce fut *Bertola* (Piémontais), homme très-habile dans l'art des fortifications, qui en donna le dessin. Joseph II, empereur d'Autriche, Paul I, empereur de Russie, vinrent visiter ce fort, et en furent frappés d'étonnement.

La Brunetta fut creusée dans le roc; les bastions et les courtines, ainsi que la seule route par laquelle on y montait, tout jusqu'aux meurtrières, avait été fait dans le roc. On y appercevait les morceaux de pierre qui avaient été séparés du roc par les mines. Il est vrai que par sa position elle était exposée au feu de côtés par Montpantré, et en face, au feu de la pointe de Jaillou, mais ses communications creusées dans le roc, et qui s'étendaient du corps de la place jusqu'aux galeries, et le grand nombre de casemates et de bâtimens à l'épreuve de la bombe, paraient en grande partie à cet inconvénient.

La principale casemate était celle dite *royale*, qui, au moyen d'une batterie de 16 bouches à feu, foudroyait les sommets de Montpantré.

La principale caserne était celle qui frappait le plus les regards; elle avait deux étages, dont le toit était à l'épreuve de la bombe; cette caserne reposait sur quatre rangs de gros piliers, dont les arcs latéraux formaient de vastes magasins sous terre. Le souterrain qui était au milieu, couvert aussi à épreuve, servait de communication de la porte royale jusqu'aux fortifications de la *Valletta*, parceque cette admirable construction se trouvait au fond de la petite val-

lée, qu'entourent des rochers coupés par la main de l'homme.

Entre le fort de la Brunetta et celui de Sainte-Marie, s'élevait un vaste bâtiment carré où il y avait tout ce qui peut être nécessaire et même utile pour un hôpital et pour une caserne.

Au milieu de la forteresse on avait creusé dans le roc un grand puits, à la profondeur de 27 toises sur un diamètre de deux toises, qui était aussi couvert à épreuve de bombe. Il y avait le palais du gouverneur et l'église paroissiale.

La garnison de cette forteresse était ordinairement d'un bataillon d'infanterie et d'un nombre suffisant d'artilleurs pour servir cent bouches à feu.

Cette merveilleuse forteresse, dont la vue seule avait retenu, pendant trois guerres, l'ennemi aux portes du Piémont, forteresse que Botta appelait *opera veramente meravigliosa, e forse unica al mondo, e degna di Roma antica*; ce boulevard d'Italie, regardé comme inexpugnable, au point qu'il devait durer un grand nombre de siècles, n'en dura pas seulement un. Le gouvernement français fit détruire cette forteresse en 1798, en vertu de l'article du traité de Paris, et on dit que les travaux de cette destruction ont couté 600,000 fr. Aujourd'hui l'artiste qui se plaît à voir des sites pittoresques, en trouverait de fort beaux aux environs de ces ruines, surtout au déclin du jour.

Le grand bâtiment de l'hôpital, de forme carrée, conserve encore tous ses murs extérieurs d'une hauteur immense; on reconnaît aussi le palais du gouverneur, dans une chambre duquel la fumée de la cheminée paraît encore récente. L'aspect sombre du site, le silence, la solitude, rendent ces ruines encore plus imposantes.

Après avoir traversé une parties des glacis de la Brunetta, on voit, de la route royale, le passage qui conduit à la vallée sillonnée par le torrent Cenis. C'est ici que passait l'ancienne route qui était si rapide au-dessus de la Novalaise, qu'elle était impraticable pour les voitures.

Le voyageur qui va visiter l'antique couvent de la Novalaise, si célèbre dans les histoires du moyen-âge, trouve à peu de distance de Suze, dans la vallée du Cenis, un village où les marquis de Suze avaient un parc pour la chasse, parc qu'ils cédèrent à ces Religieux en l'an 839 de l'ère vulgaire.

Quoique le village de la Novalaise, à trois milles de Suze, ait beaucoup perdu de son importance depuis qu'on a fait la nouvelle route, il est cependant visité par beaucoup de voyageurs, attirés par la célébrité de son abbaye.

Le monastère de la Novalaise fut fondé par un seigneur Français fort riche, nommé *Abbone*, duquel dépendaient les villes de Maurienne et de Suze..

Après la mort de son fondateur, ce couvent parvint à un tel degré de splendeur, par la munificence des rois et des empereurs français, que, sous Ludovic le Pieux, il fut mis au nombre des monastères qui devaient fournir *donn. et militiam*, c'est-à-dire qu'il fut un des quatorze principaux monastères de l'empire franco-romain. Charlemagne y demeura plusieurs jours,

lors qu'il vint renverser le royaume des Longobards; là un de ses fils y embrassa la vie monastique, et y fut élevé à la dignité d'abbé.

Mais les Sarrasins de Frassineto ayant entendu parler des richesses qui étaient amoncelées dans ce couvent, y firent une incursion et le dévastèrent. Ce fut alors que les Religieux s'étant réfugiés à Turin, y transportèrent leur précieuse bibliothèque, dont une partie commença l'ancienne bibliothèque de *S. Salvatore*. Depuis cette catastrophe le monastère de la Novalaise ne s'est plus relevé; mais vers la fin du x siècle on y bâtit un couvent, qui reçut à différentes époques des rentes des anciens princes de la Maison de Savoie.

Depuis quelques années ce couvent est habité par des prêtres de l'ordre de St-Bénoît, de la congrégation *Cassinese*.

L'ancienne église de ce couvent fut rebâtie en 1712, par la pieuse munificence du roi Victor Amédée II, comme l'indique une inscription placée à côté de la porte d'entrée. A côté du maître-autel il y a quelques tableaux qui peuvent attirer l'attention des connaisseurs.

Parmi les chapelles qui sont aux environs, nous citerons celle de St-Eldrado, qui est ornée de peintures antiques, et qui fut restaurée en 1828, lors qu'elle fut de nouveau consacrée.

Le sol de la Novalaise a des productions minérales; il y a même près du village une mine d'or, qui fut exploitée en 1783. A cette époque-là on en espérait d'heureux résultats, mais, faute de fonds, on cessa de l'exploiter. Quelques années après, un éboulement de terre et de pierres ferma l'entrée de cette mine, et détruisit les travaux commencés.

Nous ne nous éloignerons pas de Suze, sans faire remarquer la petite chapelle qui s'élève au sommet de Rocciamelone, ou l'on va en pèlerinage le 5 du mois d'août, jour de la fête. Le voyageur qui a intention d'y aller, doit tâcher d'y arriver avant l'aube, pour jouir du spectacle ravissant du lever du soleil. La petite chapelle, consacrée à la Vierge, y fut érigée par Boniface de Asti, comme nous l'avons déjà dit en décrivant la cathédrale de Suze. Derrière cette chapelle on a placé une inscription sur marbre blanc, pour transmettre à la postérité le souvenir de la visite que Charles Emmanuel II y fit en 1659.

Le Rocciamelone, dit anciennement *Romulea*, s'élève à 3395 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Quelques historiens prétendent qu'Annibal en passant les Alpes du côté du Montcenis, s'arrêta sur la cime de ce mont, et que de là, pour les encourager, il montra à ses soldats les belles plaines d'Italie.

En sortant de Suze commence la montée de la *valle Cenisia*, et on traverse sur le pont de Saint-Roch, pour la dernière fois, la Doire-Ripaire.

Sous les fondemens d'un oratoire abandonné, à gauche du pont, on voit dans le roc un marbre blanc, sur lequel on lit l'inscription latine, qui indique en résumé que le prieur Vivalda, en 1605, fit couper le rocher pour y faire un canal.

A très-peu de distance du pont vous voyez la nouvelle route

suspendue au-dessus de vous, au moyen d'un arc sur lequel traverse l'ancienne route. Vous pouvez, dès que vous vous trouvez sur la nouvelle route, non loin de cet arc, visiter les ruines du fort de Sainte-Marie, qui sont sur votre droite. Ce fort était le plus ancien et le plus près de la ville de Suze; c'était celui qu'on voyait le mieux de la ville.

Routes. — La route royale de Turin se sépare à Suze; celle qui est sur la rive gauche de la Doire mène au Montcenis; celle qui est à droite conduit au Montgeniève, par la vallée supérieure du fleuve. Les travaux pour cette magnifique route, jusqu'au pont de Lanslebourg inclusivement, furent commencés en 1803, et furent achevés vers la fin de 1813; ils coûtèrent environ six milions 80 mille francs, y compris les ponts, les galeries, etc. Depuis 1814 on exécuta d'autres travaux, tel que l'ouverture d'un nouveau canal au torrent Cenis, pour l'éloigner des pentes de Saint-Nicolas; et la construction d'un pont en marbre blanc dans la plaine du même nom, ainsi que la belle route droite qui y conduit.

La route du Montcenis est praticable dans toutes les saisons, mais plus facile en été. Le passage du Montcenis est moins sûr au printemps et à la fin de l'automne, à cause des vents qui y règnent et roulent des avalanches, qui, dans leur chûte, renversent tout, et portent la désolation dans les villages qui sont au bas de la montagne.

VALLÉES DE LANZO ET VIU

Lanzo, situé sur la rive gauche de la Stura septentrionale, à l'entrée des trois vallées auxquelles il donne son nom, est à environ 12 mille de Turin. A quelques mètres de ce village, on voit sur la Stura ce fameux et antique pont, appelé le pont *del Rocco*, reposant des deux côtés sur le roc même; il est d'un seul arc très-élevé, et joint les deux parties de la principale vallée de Lanzo, précisément au point où elle termine, et se resserre tellement que le fond de la vallée est entièrement occupé par le torrent Stura.

Ce pont a 80 pas de long, sa largeur est de 7 pieds de Paris; sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 235 toises. On l'appelle aussi pont du diable, parce qu'une tradition lui en attribue l'architecture hardie.

La route qui y conduit de Turin passe par Caselle, Cirié, Nole, Mathi et Lanzo.

Au nord du village, près du chemin qui conduit à Coassolo, se trouve une petite chapelle dédiée à N.-D. de Loreto, érigée en 1618 par une princesse de Savoie, comme l'indique une inscription qui s'y trouve.

Dans la petite église du couvent des capucins, près du maître-autel, on admire un superbe tableau représentant St-François d'Assise, tableau qui fut fait à Rome par *Jacques Sarraceno*,

de Noyon, excellent peintre qui vivait vers la moitié du XVII siécle.

Il y a à Lanzo un beau collége, qui peut contenir près de 70 élèves, où l'on enseigne la langue italienne, la langue latine, les belles-lettres et la réthorique.

Le comte de la Rocca D. Joseph Octavien Cacherano fonda, en 1769, un hôpital dans ce bourg, et le dota de 50 mille francs. Charles Félix le fit restaurer, et Charles Albert, dont le nom est toujours joint à des œuvres de bienfaisance, lui fit donner un subside sur les fonds de l'hôpital des Sts-Maurice et Lazare.

Il y a un arc, qui autrefois traversait la principale rue du bourg, sur lequel on voit le portrait du duc Emmanuel Philibert à cheval, et à côté du portrait on lit l'inscription suivante :

Sabaudiæ . sol . viribus . Imperii . hic
Viridans . stetit . et . imparata . arce
Munitum . arcuit . hostem . nec . ferro
Nec . armis . nec . ut . alibi . fuga . sed . asse
Et . quiete . pugnans . triumphator . prius
Quam . bellator.

A un mille de Lanzo, sur le territoire de Rorea, s'élève, sur une haute colline, l'ermitage dit de Lanzo et de Rorea.

Le sanctuaire de St-Ignace, que l'on voit au sommet du mont de la Bastia, à 478 toises au-dessus du niveau de la mer, fut construit en 1727 à l'endroit même où était une chapelle dédiée au même saint; ce sanctuaire est à deux mille de Lanzo. Comme il est placé sur le sommet d'un pic très-élevé, qui finit en pointe, l'architecte qui en donna le dessin voulut que l'extrémité de ce pic se trouvât au milieu de l'église, et à ce pic sont adossés deux maîtres-autels, dont l'un soutient la statue de St-Ignace, plus grande qu'au naturel. Une habitation vaste et commode entoure le sanctuaire, à l'exception de la façade.

Les forêts qui couvrent les flancs de la montagne ont pour hôtes des aigles, des perdrix blanches, des chamois, des marmottes et des bouquetins. On croit qu'anciennement il y avait aussi des ours, parce qu'un article des statuts de Lanzo, émanés en l'an 1351, portait que le droit d'exiger les têtes des ours qui y seraient pris, appartenait au prince. Les princes de la Maison de Savoie allaient à la chasse de ces animaux dans le vallon dit de l'*Orsiere*, qui s'ouvre vis-à-vis du pont dit *del forno di Lemie*. On dit aussi qu'on y prit deux linx, l'un dans le district de Mezzenile, et l'autre dans celui de Cères.

Il y a à Lanzo quelques précieux minéraux, qui procureraient au Piémont de grands avantages, si l'on faisait une route praticable pour les chars, au moins jusqu'à Pessinetto, près du centre de ces vallées.

Le voyageur pourra aller voir la cascade, que les habitans appellent *Gorgia di Mondrone*, à peu de distance de Lanzo. Là le torrent Stura tombe tout entier, d'abord perpendiculairement, de la hauteur d'environ 35 pieds,

dans un bassin creusé par la nature et par le temps. Cette cascade est fort pittoresque; le voyageur peut se placer, pour l'observer, sur le bord même du bassin, où toutefois il se sentira mouillé par une espèce de brouillard imperceptible, que la cascade jette de tous côtés. Mais aussitôt que le torrent est tombé dans le bassin couvert de son écume blanche, il en sort de nouveau avec la plus grande impétuosité, par une fente qui n'a pas plus de deux pieds de largeur, se précipite avec la même impétuosité dans un gouffre qui a plus de 130 pieds de profondeur, formé par deux énormes rochers de 90 toises de longueur, taillés à pic et placés parallèlement à la distance de 15 à 20 pieds l'un de l'autre. Des voyageurs, et surtout des Anglais, qui admirent ces scènes pittoresques, furent frappés d'étonnement à la vue de cette cascade.

VIÙ

La principale des trois vallées de Lanzo est attigüe et presque parallèle à *Val di Susa*; elle est resserrée tout à l'entour par des montagnes couvertes de forêts jusqu'au sommet; elle est sillonnée dans toute sa longueur sud-ouest par le torrent Stura. Les riches habitans de Turin vont y faire des parties de plaisir en été, ils y ont pour cela d'élégantes maisons de campagne; et on trouve à Viù des auberges et des lieux de réunion tels qu'on n'en voit pas dans les chefs-lieu de nos provinces. Un beau ciel, un air pur, des sources dont l'eau limpide coule de tous côtés, des enfoncemens de vallées qui s'ouvrent à droite et à gauche, des antres profonds et obscurs, des massifs saillans, des maisons suspendues comme des ruches d'abeille; un véritable paysage des Alpes, en un mot, la Suisse en miniature, telle est la vallée de Viù.

On a découvert à Bellecombe, à l'extrémité de la vallée de Viù, une pierre antique, qui fut, par ordre de monseigneur Beggiani, archevêque de Turin, transportée dans la paroisse de Usseglio, à la distance de quatre heures et demi de Bellecombe. L'inscription de cette pierre, qui est placée dans le mur extérieur de l'église paroissiale de Usseglio, indique que la pierre monumentale fut érigée en l'honneur d'Hercule; mais elle a été rapportée de différentes manières par quatre de nos écrivains; le chev. Jacob Durandi, dans sa dissertation sur les villes antiques de Pedona, Caburro, Germanisia, la rapporte de la manière suivante :

Divo . Herculi
M. Marcellus
Superatis . Alpibus
posuit.

Le comte Louis Francesetti de Mezzenile, dans une de ses *Let-*

tres sur Lanzo, la rapporte ainsi :

Her-
culi
M. ustri
us
Marcellus.

Le chev. Cibrario, qui l'a copia exactement sur le lieu, la rapporte comme il suit :

Her-
culi
V. V. viri
us
Marcellus.

En supposant une *S* dans la troisième ligne, où après le *V* il y a une lettre tout-à-fait effacée, on lit : *Herculi votum solvit virius Marcellus.*

Le même chev. Cibrario dit que l'on découvrit sur ces hauteurs une pierre antique et une médaille romaines. La pierre (qui a disparu) était ornée de figures, portant une inscription en caractères romains ; elle avait environ 12 mètres de hauteur et 3|5 de largeur. La médaille, qui fut déterrée dans un champ, a, d'un côté, l'effigie de l'empereur Aurèle Sévère Alexandre, et sur le revers, elle a l'effigie d'une femme couronnée de lauriers, portant une corne d'abondance, avec la legende, *providentia Augusti.* Du même côté on voit le *sigle S. C.*, indiquant que cette médaille avait été frappée par ordre du Sénat.

Voici ce qui reste des routes romaines : une partie de celle qui conduit de Marciusse all'Altaretto ; les communications que l'on a en différens lieux de l'une à l'autre vallée, comme par exemple, de la vallée de Viù à la vallée de Suze ; de Lemie, par les Alpes de Sagna, à Mocchie ; de la vallée de Gros-Cavallo à Locana, dans la vallée d'Orco et ensuite dans la vallée d'Aoste.

Des communications entre les remparts d'Italie, que les Romains avaient si grand soin d'assurer, pourraient être rétablies à peu de frais ; en temps de paix, elles seraient très-utiles au commerce, et en temps de guerre, elles pourraient servir pour le transport des munitions, pour les surprises contre l'ennemi, et en cas de besoin, pour la retraite.

Le territoire de toutes ces vallées est entièrement entouré par les Alpes, dont les sommets sont couverts de glace et de neiges éternelles. Sur les pentes les plus escarpées, les jeunes aigles apprennent à fondre sur leur proie ; un peu plus bas la marmotte se cache dans les troncs des hêtres, des mélèzes et des bouleaux.

Le voyageur qui va des bords du Pô jusqu'à ces vallées, qui s'y enfonce, éprouve tous les différents degrés de température qui existent entre le climat de nos plaines et celui des rives du lac Ladoga.

Nous conseillons au voyageur de continuer sa course jusqu'au duché d'Aoste, il y trouvera beaucoup d'antiquités romaines.

AOSTE

La cité d'Aoste est située dans une jolie plaine au confluent de la Doire et du Buttier, qui en arrosent les campagnes environnantes. Au midi, sur la rive droite de la Doire, elle a en face une colline couverte de bois de haute futaie, de terres labourées, de prairies et de superbes vignobles; au nord, une autre colline couverte aussi de vignobles, et parsemée de jolies maisons de campagne, artistement décorées, dont la vue produit le plus joli effet.

A l'entrée de la ville, du côté de la porte d'Italie, on voit d'abord le superbe arc de triomphe élevé par Terentius Varron en l'honneur d'Auguste César, afin de transmettre à la postérité le souvenir de la victoire remportée par les Romains sur les Salusses. Cet arc était jadis surmonté d'une pyramide et orné de trophées; malgré son état de vétusté, produit par les injures du temps, il est encore aujourd'hui digne de l'admiration des archéologues.

On lit sur la base de ce monument les deux inscriptions suivantes:

Le Salusse longtemps défendit ses foyers....
Il succomba.... Rome victorieuse
ici déposa ses lauriers.

—

Au triomphe d'Octave-Auguste César
il défit complètement les Salusses
l'an de Rome DCCXXIV
XXIV ans avant l'ère chrétienne.

En s'avançant dans la ville, à une petite distance de cet arc de triomphe, on trouve les fameuses Portes Prétoriennes, dites de la Trinité, ouvrage où se déploie toute la magnificence et la grandeur romaine. Ces portes étaient jadis ornées de bas-reliefs, de statues et de trophées; celles du milieu, plus élevées que les portes latérales, ne s'ouvraient que pour le passage de l'empereur ou du préteur. L'espace latéral de ces entrées, était flanqué de grosses tours jointes à des bâtimens solides, dont l'ensemble formait une espèce de fort. Une de ces tours aboutissait au palais prétorial, au devant lequel il y avait une vaste cour carrée.

Ce monument, qui fait l'admiration du voyageur, est en marbre gris, orné de corniches magnifiques, déjà usées par le tems. Sur une de ses arcades on lit l'inscription suivante:

L'empereur Octave-Auguste fonda ces murs,
bâtit la ville en trois ans
et lui donna son nom l'an de Rome
DCCXXVIII.

A peu de distance de là on voit les restes du superbe amphithéâtre romain en marbre gris, lequel communiquait à l'habitation du préteur. Voici, dit le savant Raoul-Rochette, voici l'amphithéâtre où le peuple applaudissait au gladiateur qui savait succomber avec grâce. Là des chrétiens ont scellé de leur sang leur foi si noble et si pure; et pourquoi étaient-ils poursuivis ces hommes vénérables? parce qu'ils annonçaient la vérité au milieu de l'erreur et du mensonge, parce qu'ils prêchaient l'égalité au milieu de l'esclavage, et une morale toute opposée à la vie licencieuse et corrompue de leurs persécuteurs. Je crois entendre les chants sacrés des chrétiens mêlés aux cris des bêtes féroces, et aux imprécations insensées d'un peuple abruti par le despotisme.

A quelque pas de là, en suivant la rue principale, on trouve l'hôtel-de-ville, édifice très-vaste, très-élégant, que la ville a fait construire à ses frais, et ce qui ajoute au grandiose de cet hôtel, c'est la place Charles-Albert, ornée d'arcades très-spacieuses.

Evêché. — L'évêché d'Aoste est très-vaste; le salon principal est orné de belles peintures à fresque, représentant les bustes des évêques qui ont occupé ce siége, tous les princes de l'auguste Maison de Savoie, et la topographie de la vallée d'Aoste et des lieux environnans; les appartemens sont ornés avec goût, et dans une situation des plus pittoresques; le vaste jardin attigü au palais fait de cette résidence épiscopale un des plus charmants séjours.

Cathédrale. — Le portail et les parois de cette église méritent l'attention à cause des belles peintures, des stucs, des statues, des colonnes, des corniches, et d'autres ornemens à grands et petits reliefs qui y figurent et forment l'ensemble de la façade; ces embellissemens sont dûs à la munificence du chapitre, et ils furent exécutés en 1522 sous la direction de monseig. Gazin, et du révérend seigneur Antoine d'Avise, vicaire général du diocèse. Cette vaste et belle cathédrale est formée de trois nefs, comme celles de Lyon et de Vienne en Dauphiné. En entrant dans ce temple, à gauche on voit un ancien bassin en marbre, qu'on dit avoir servi à conférer le baptême par immersion.

Parmi les belles chapelles latérales, on remarque celle de St-Jean-Baptiste, pour ses peintures et pour l'ensemble de ses ornemens. Le sanctuaire a trois degrés en marbre; le tableau derrière l'autel est digne de l'admiration des connaisseurs. On remarque aussi le beau pavé en mosaïque, près duquel se trouve le mausolée d'un de nos princes, en marbre blanc, sur lequel il est représenté en grand relief et couvert de ses armes. On a cru longtemps que ce mausolée renfermait les cendres de Thomas comte de Savoie, mort en cette ville l'an 1238, lors qu'il allait combattre le duc de Monferrat; mais la forme des lettres *fert*, gravées dans le collier du lion, et le style du monument, le faisait croire d'une époque postérieure. Le célèbre Napione fut d'avis que ce monument renferme les cendres d'Umbert, frère naturel du duc Amédée VIII,

qui, ayant combattu contre les Turcs vers la fin du XIV siècle, voulut à cet effet mettre sur ses armes le croissant, que l'on remarque aux pieds de la statue représentant le prince.

Près de ce mausolée il y en a un autre où reposent les cendres de François de Chaland, qui fut maréchal de Savoie, décoré du grand collier de l'ordre de l'Annonciation et gran-baillif d'Aoste.

Il y a dans cette église deux autres mausolées, l'un est celui de monseign. Eméric de Quart, mort évêque en 1371; l'autre, de monseigneur Desprès, qui mourut en 1511, après avoir occupé 47 ans le siége épiscopal de ce diocèse.

On y remarque aussi un superbe buste en marbre, que le chapitre de cette cathédrale a fait exécuter en l'honneur du chanoine Jacquemod, décédé en 1829, pour avoir fait à cette église un legs fort considérable.

En 1843 on a découvert dans cette église un *dypticum* en ivoire, représentant l'empereur Honorius qui tient d'une main un étendard, sur lequel on lit: *In nomine Christi vincas semper*; sur sa tête on lit ces paroles gravées en forme circulaire: *D. N. Honorio semper augusto*; et sous ses pieds, les suivantes: *Probus famulus, vir clarissimus, consul ordinarius.*

SAINT-OURS.—L'église de l'insigne collégiale dédiée à St-Pierre et à St-Ours, est une des plus anciennes de la diocèse; elle fut fondée par l'évêque Anselme, qui occupait le siége d'Aoste au dixième siècle.

La façade est de style gothique. Les chapelles sont ornées de beaux tableaux, et le maître-autel est admirable.

Au-devant de cette église se trouve une chapelle dédiée à St-Laurent, bâtie, dit-on, sur les ruines d'un temple élevé à Auguste.

TOUR DES LÉPREUX. — A une petite distance de cette église on voit la *tour des lépreux*, ainsi appelée parce qu'on y recouvrait jadis les personnes atteintes de la lèpre.

Cette tour et les deux lépreux, frère et sœur, qu'elle habitait alors, fournirent à M. de Maistre le sujet d'un joli petit ouvrage plein des plus beaux et des plus tendres sentimens, qu'il intitula: *Le Lépreux de la cité d'Aoste.*

CROIX-DE-VILLE. — En 1541 Calvin vint de Genève pour y propager sa doctrine, mais loin de faire des prosélites, voyant sa vie en danger, il prit le parti de s'en retourner en toute hâte en Suisse, en traversant le Grand-Saint-Bernard.

Pour transmettre à la postérité la fuite précipitée de Calvin, on plaça une colonne surmontée d'une croix en pierre. Le lieu où elle fut placée prit le nom de *Croix-de-Ville*; et au pied de cette colonne on lit l'inscription suivante:

Hanc
Calvini fuga
erexit anno MDXLI
Religionis constantia reparavit
anno MDCCXLI.

A peu de distance de la porte de Savoie, il y a l'établissement de la sible, et si c'est un jour de fête, le voyageur trouvera la société des chevaliers tireurs réunie qui s'exerce à la sible.

ROUTE D'AOSTE A CHATILLON ET A ST-VINCENT

La route d'Aoste à Châtillon et à Saint-Vincent est à la fois commode et pittoresque. On voit épars ça et là d'anciens châteaux d'une belle structure, parmi lesquels on remarque celui de Fenis, sur la rive droite de la Doire.

A l'entrée de Châtillon, chef-lieu du mandement de ce nom, bourgade bien peuplée et commerçante, on voit un pont d'une structure magnifique, et d'une élévation prodigieuse, au pied duquel il y a un superbe établissement métallurgique, qui mérite l'attention du voyageur.

A une demi heure de ce bourg est le village de Saint-Vincent, célèbre pour ses eaux minérales. Il est situé au pied d'une montagne qui le met à l'abri des vents du nord. Les étrangers qui s'y rendent pour trouver un remède à leurs maux ou à leurs indispositions, éprouvent bientôt les effets salutaires de ces eaux minérales; et ceux qui y vont par délassement, par recréation pour jouir des plaisirs de la campagne, trouvent là une bonne société, un climat doux, et une campagne riante.

La source d'eau minérale n'est éloignée du village que d'un demi kilomètre; elle sort d'un roc stéatilieux, situé dans une petite vallée, appelée vallée de *Bagnod*, qui aboutit au village de Morron. De temps en temps des bulles d'air s'élèvent du fond à la superficie. Cette eau est claire, limpide, d'un goût piquant, salée et ferrugineuse; elle teint en rouge les terres et les pierres sur lesquelles elle coule.

La température de la source supérieure est de dix degrés; celle de la source inférieure a quelques degrés de plus.

La commune de Saint-Vincent, propriétaire du terrain où jaillit l'eau minérale, a fait construire une petite maison à deux étages où se trouve la source; le rez-de-chaussée est destiné aux personnes qui font usage de l'eau salutaire, et l'étage supérieur sert de salle de conversation ou de repos.

Il existe près de ce village un chemin vicinal qui conduit à Ajas et à Brusson; mais il n'est praticable qu'à pieds ou à dos de mulets. C'est là que Napoléon, dans le but d'éviter le fort de Bard, fit passer une armée de trente mille hommes.

L'église paroissiale de ce village, dédiée à St-Vincent, est d'une architecture gothique, on prétend que cette église appartenait jadis aux Templiers.

A la distance de trois kilomètres environ de Saint-Vincent, une partie de la route est pratiquée sur le penchant du Mont-Jovet, ouvrage remarquable et peut-être unique en son genre, exécuté d'après les ordres de Charles Emmanuel III, comme on le voit par l'inscription suivante, gravée sur un roc au sommet de la montagne : *Caroli . Emmanuel. III . Sard. . regis. invicti . auctoritate . intentatum Romanis . viam . per . aspera . montis . Jovis . juga . ad . faciliorum . commerciorum . et . thermarum . usum . magnis . impensis . patefactum . Augustani . perfecerunt . anno . MDCCXXI . regni . XLI.*

ROUTE D'AOSTE A COURMAYEUR

La route d'Aoste à Courmayeur est des plus pittoresques. Le château de Sarre, première bourgade qu'on rencontre, est d'une structure fort régulière et produit un très-bel effet. A peu de distance de ce château il y a une ancienne église, que l'on prétend avoir été l'église paroissiale des habitants de la rive droite de la Doire, depuis Avise jusqu'à la cité, alors que l'évêché d'Aoste fut établi. Elle appartint ensuite aux Religieux bénédictins de l'abbaye de Saint-Benin, et enfin aux chevaliers du Temple de Jérusalem.

Vis-à-vis le château de Sarre on voit celui d'Aimaville, du côté opposé de la Doire.

La bourgade de ce nom, composée de deux paroisses, est à six kilomètres environ d'Aoste, sur l'ancienne route qui conduisait aux *Colonnes de Jupiter*, soit au Petit-Saint-Bernard. Elle a appartenu à *Caius Aimus* de Padoue, du nom duquel dérive celui d'Aimaville. Une de ses églises, sous le patronage de Saint-Léger, a été bâtie sur les ruines d'un temple qui servit d'abord au culte payen, ensuite au culte des Templiers. L'époque à laquelle l'église dédiée à St-Martin fut bâtie se perd dans l'obscurité des temps.

Ce château est quadrangulaire, d'une structure magnifique, avec ses tourelles, ses parapets, ses crénaux, son pont-levis, tout ce qui rappelle les châteaux du moyen-âge.

Parmi les objets les plus remarquables qu'il renferme, on admire les anciennes armures des barons d'Aimaville, une collection de tableaux de nos premiers peintres, et des tableaux de l'école flamande et Hollandaise. Ce château appartient maintenant à l'illustre famille de La Rocca-Chaland.

Tout près de là coule un torrent qui prend sa source aux glacières de Cogne, au midi d'Aimaville, et se jette dans la Doire. On traverse la partie supérieure de ce torrent sur un très-beau pont, appelé Pont-d'Ael, et sa partie inférieure, sur un pont en pierre de structure commune.

Le pont d'Ael est admirable pour sa belle construction ; il est d'une seule arcade bien élancée, d'une hauteur prodigieuse, et a un gouffre épouvantable. C'est une belle horreur dans toute la force du mot.

Ce pont a été construit par ce même Cajus Aimus, de Padoue, conjointement avec son fils Cujus Avilius, comme on le voit par l'inscription suivante, qui existe encore aujourd'hui sur ce pont :

Imp. . Cœsare . Augusto . XII
Eos. . Design. . C. . Avillius . C. . F. . C. . Aimus
Patavinus privatum.

Ce pont a été construit la même année où César-Octavien fut nommé consul pour la treizième fois, et répond à l'an de Rome 750 avant l'ère chrétienne. Aux deux extrémités du pont on a

fait deux portes, par lesquelles le voyageur peut pénétrer dans l'intérieur de la voûte, qui servait jadis d'aqueduc, pour conduire l'eau du couchant au levant d'Aoste.

A six kilomètres de ce pont on trouve le village de La-Salle, remarquable pour les restes d'antiquités romaines.

L'église principale appartint jadis aux Templiers; le chœur y fut adjoint en 1490, comme on le voit par une inscription sur le côté extérieur au nord. Il y a aussi quatre tours bien remarquables qui se liaient à d'anciens châteaux.

Le célèbre Charrète, général des troupes de la Vendée en France, était originaire de La-Salle.

A Pré-Saint-Didier on trouve un établissement très-renommé de bains chauds. La source de l'eau minérale jaillit d'un rocher coupé à plomb à peu de distance, et par le moyen de tuyaux souterrains, elle est conduite dans l'établissement.

On admire dans la plaine de ce village un superbe pavillon, élevé pour l'auguste Maison de Savoie, hommage de la province d'Aoste, qui a fait construire, tout récemment, un autre pavillon en face du premier, et une aile de bâtimens pour de nouveaux bains, ce qui rend cet établissement plus utile.

COURMAYEUR

Ce grand et joli village de la vallée d'Entrèves, est célèbre par ses eaux minérales, par la pureté de l'air qu'on y respire, par ses sites pittoresques et par sa situation au pied méridional du Mont-Blanc, qu'on voit aussi commodément qu'à Chamonix.

Des six glaciers qui descendent dans la vallée, le plus remarquable est celui du Miage, dont les environs présentent aux minéralogistes et aux géologues, des rochers en masse et des débris d'une infinité de pierres dignes de fixer leur attention. On y admire aussi une belle vue du Mont-Blanc, que l'on apperçoit d'une colline aux environs de Courmayeur, et principalement sur le Cramont et sur le col de Seigne, dont on atteint les sommités en cinq ou six heures; le premier a 8488 et le second 7579 pieds au-dessus du niveau de la mer.

La vue du col de Seigne est surtout admirable, et le defilé sauvage et glacial de l'allée Blanche, frappe le voyageur d'une sublime horreur. La vue de cette gorge, et en général celle des vallées qui se suivent jusqu'au col Ferret, principalement la vue de la partie sud et sud-ouest du Mont-Blanc, offrent des beautés uniques que l'on ne saurait décrire; l'ensemble forme un tableau ravissant; il y a là tout ce que la nature déploie de plus grand et de plus sublime sur le vaste théâtre des Alpes.

C'est autour de ces régions alpestres que les Salusses livrèrent aux Romains plusieurs batailles acharnées, dont parle Strabon dans son Livre IV.

Au site appelé *Combales*, près

des frontières de la Savoie, on voit les retranchemens où depuis 1792 jusqu'en 1800, il y eut un corps de troupes sardes, commandées par le duc d'Aoste, devenu roi sous le nom de Victor Emmanuel I.

Le règne minéral n'est peut-être nulle part aussi riche et aussi varié que dans cette localité.

DE COURMAYEUR AU COUVENT DU GRAND-SAINT-BERNARD

PAR LE COL DE SAINT-REMY.

Cette route est une des plus directes que l'on puisse prendre; mais elle est pénible et souvent dangereuse, et ne peut se faire qu'à pied; il vaut mieux prendre la route par le col Ferret ou par le col *entre les deux fenêtres.*

De Courmayeur on suit, pendant l'espace de trois heures, les vallées d'Entrèves et de Ferret; au bout de ce temps on tourne à droite, on monte aux Châlets d'Arneuve, et de là, après avoir côtoyé diverses collines, on vient descendre dans la vallée de Bellecombe, qui est parcourue dans toute sa longueur par un torrent, au milieu duquel se trouve une petite île d'où sort une source d'eau acide et ferrugineuse, semblable à celle de la victoire de Courmayeur.

La montée devient plus difficile jusqu'au col élevé de Saint-Remy; de là on descend une pente de neige presque verticale; et quand on est arrivé au bas de la partie la plus inclinée de cette descente, on se dirige vers la gauche, en traversant toujours des bandes de neige et des débris de roches feuilletés, ce qui rend cette marche très-pénible.

A votre approche de l'hospice, de gros chiens, qui ont un instinct qui tient même de l'intelligence, viennent à votre rencontre; ils vous fêtent comme quelqu'un qui dirait : ne manquez pas d'entrer dans l'hospice.

L'église de l'hospice a été bâtie en 1686; elle a cinq autels, une fort jolie et bonne peinture à fresque sur la voûte du chœur; les stalles en sculpture sont d'un assez bon goût. Il y a dans cette église le tombeau élevé au général Desaix par Napoléon; c'est là que reposent les cendres de ce général, une des gloires de la France. Le mausolée ne porte d'autre inscription que le titre : *A Desaix mort à la bataille de Marengo.*

L'église paroissiale possède aussi le corps de St-Faustin, hommage du pape Léon XII, des réliques de St-Hyrénée et de St-Maurice, le crâne et un bras de St-Bernard, fondateur de l'hospice.

Les cinq autels sont dédiés, savoir, le maître-autel, à N.-D. de l'Assomption, le second à St-Bernard, le troisième à St-Augustin, le quatrième à St-Joseph, et le cinquième à Ste-Faustine.

On lit sur l'escalier qui conduit à l'église l'inscription suivante, que la république du Valais fit à Napoléon en 1804 :

Napoleoni primo Francorum imperatori
semper augusto
Reipublicæ Valesianæ restoratori
semper optimo
Ægyptiaco bis italico semper invicto
in Monte Jovis et Sempronii
semper memorando
Respublica Valesiæ II decembris
anno MDCCIV

Après avoir visité le couvent, il faut parcourir le plateau où l'immortel Saint-Bernard fonda l'hospice, et afin de donner une idée complète de ce lieu, nous en traçons ici la description.

Le Grand-Saint-Bernard est situé entre les vallées d'Entremont et d'Aoste, dans la chaîne des Alpes qui s'étend au midi de la Suisse, depuis le Mont-Blanc jusqu'au Saint-Gothard, et qui sépare le Valais du Piémont. Le chemin qui traverse cette montagne est pratiqué sur sa presque sommité, dans un vallon fort étroit et entouré de rochers. La hauteur absolue du col est de 7548 pieds; un peu au-dessus de cette sommité et du côté du nord est situé l'hospice. Les plus hautes cimes voisines sont le Mont-Velan, à l'est, qui a 10827 pieds au-dessus de la mer, et de la pointe de Dronaz, à l'ouest, qui en a 9005.

L'hospice est situé sur un plateau qui n'a que quelques toises de largeur. Ce passage a acquis une nouvelle célébrité par l'expédition de Bonaparte.

Près de l'hospice, du côté d'Aoste, il y a un petit lac alimenté par la fonte des neiges, que l'on n'a jamais pu peupler de poissons.

A peu de distance de ce bâtiment principal, on découvre les débris d'un temple consacré à Jupiter. Le col ou plutôt le roc n'est découvert que pendant trois mois; dans tout le reste de l'année l'hiver règne dans ces hautes régions. On y voit pour toute végétation, dans le mois de juillet, quelques mousses, du liken, et quelques chétifs gazons. Tout ce qui est nécessaire à la vie y est transporté à dos de mulets. La neige y tombe en telle quantité, que souvent elle cache entièrement l'hospice.

Tandis que vous vous promenez sur le plateau de l'hospice, l'âme pénétrée de sublimes horreurs que ces lieux vous inspirent, une clochette vient vous distraire, c'est la clochette qui vous appelle au dîner.

A l'heure du repos un domestique vous conduit au bon logement qui vous est destiné.

En retournant du Grand-Saint-Bernard à la cité d'Aoste, le voyageur est étonné de passer par d'aussi rapides alternatives, par d'aussi fortes oppositions.

Dans un court espace de quelques heures, il verra succéder le ciel d'Italie à celui du Spitzberg; l'habitant du nord et l'habitant du midi se donner la main sur les confins des deux zônes extrêmes; et, à peine échappé des glaces du pôle, se voit transporté près des ber-

ceaux de vigne, et parmi des bosquets de mûriers. Il n'y a point là de transition d'un climat à l'autre; le paysage se transforme de lui-même comme par enchantement.

PIGNEROL

La ville de Pignerol est sur le penchant d'une jolie colline; elle est célèbre dans l'histoire du pays pour de grands événemens dont elle a été le théâtre. Les souvenirs qui se rattachent aux vallées des Vaudois, y attirent beaucoup d'étrangers, et surtout d'Anglais. Elle est à 15 milles de Turin; son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 387 mètres.

La route provinciale de Turin à Pignerol est traversée par un torrent dit *Chisola*, sur lequel on doit bientôt construire un pont qui aura deux arches. Cette route, qui est provinciale, devient royale de Pignerol à Fenestrelle. Une autre route provinciale conduit de Pignerol à Saluces, en passant par Osasco et Cavour, dont nous parlerons.

La cathédrale, dédiée à Ste-Marie et à St-Donato, digne de fixer l'attention du voyageur, est formée de trois nefs, sans aucun ordre d'architecture que celui qu'on appelle communément à la mosaïque. Sa longueur est de 4778 centimètres, sa largeur de 3083 centimètres, et sa hauteur de 1850 cent.; elle peut contenir 4,000 presonnes environ.

Près du maître-autel il y a le siége de l'évêque, sous lequel reposent les cendres du premier évêque de Pignerol, mort en 1794. L'autel, d'un beau marbre, est très-bien sculpté.

Les quatre grands tableaux appendus aux parois, représentant quelques actions de St-Donato et de St-Maurice, sont dûs au pinceau de *Joseph Paladino*, de Guarene, artiste très-habile, qui peignit aussi la voûte du chœur et celle du presbitère avec des clairs en or.

On admire, entr'autres peintures remarquables, un tableau ovale représentant N.-D. de l'Annonciation, dont fit cadeau le premier évêque de Pignerol, et un tableau représentant l'archange St-Michel, œuvre si estimée qu'on l'attribue à *Paul Rubens*.

La tour qui sert de clocher, a un souterrain qui a plus de 12 mètres de profondeur.

Eglise paroissiale de Saint-Maurice. — Cette église est remarquable pour les peintures à fresque des frères *Pozzi*; elles sont admirables pour le coloris et la perfection du dessin.

On remarque dans une chapelle un superbe tableau du chev. de *Beaumont*, représentant la Naissance du Rédempteur, et le tableau du maître-autel, qui valut au chev. *Petrini* une décoration de Charles III, roi d'Espagne; cette peinture représente l'Ascension de J.-C. L'église a un clocher très-élevé, d'une architecture gothique.

Couvent de St-François. — On prétend que ce couvent a été

fondé en 1220; ce qui est sûr c'est qu'il existait en 1248. Les comices généraux et le conseil municipal se réunirent pendant plusieurs siècles dans le vaste réfectoire de ce couvent. Ce bâtiment est en partie détruit; ce qui reste d'habitable est occupé par les Religieuses de l'ordre de St-Joseph. Leur église est vaste, elle a cinq nefs; le chœur est bâti sur le tombeau des princes de Savoie, de la branche d'Acaja. D'illustres personnages ont été ensevelis dans cette église, parmi lesquels nous citerons le fils aîné d'Amédée VIII; Pierre de Savoie, évêque de Gênes; le fils du Bienheureux Amédée; Agnès, sœur de Lancellot de Lusignan, surnommé le cardinal de Chipre; et Marguerite, fille du maréchal Anselme de Miolans.

Parmi les édifices, on remarque l'ancien arsenal, où est maintenant le bureau de l'intendance; les deux quartiers, dont l'un pour la cavalerie, qui peut contenir 800 hommes, et l'autre pour l'infanterie, qui peut en contenir plus de 3,000; l'hospice où l'on recevait anciennement les cathécumènes, fut bâti par ordre de Charles Emmanuel III, sur les dessins de *Vittone*. Cet édifice a une belle façade, deux cours intérieures, entourées de portiques et de vastes galeries, et au milieu des cours, l'eglise que décore un beau vestibule.

Le théâtre, petit, mais d'une belle architecture, fut construit sur les dessins de l'architecte *Onofrio*.

On voit sur la colline de Ste-Brigide, qui domine le plateau où il y avait anciennement une forteresse, une chapelle dédiée à cette sainte, protectrice des moissons, et on y trouve aussi les ruines de la citadelle où fut renfermé l'*homme au masque de fer*.

A deux milles du lieu dit *Talucco*, on apperçoit d'autres vestiges d'anciennes fortifications, ce qui indique qu'il y avait là beaucoup de troupes. Thomas I, comte de Savoie, fit faire une longue ligne de fortifications, qui furent augmentées sous les rois de France, lors qu'en 1536 leur domination s'étendit jusque-là, et qui furent démolies, d'après un traité de paix, en 1696.

Productions minérales. — On exploite dans le territoire de Pignerol des carrières de marbre, d'ardoise, de pierres de taille, et de pierres à chaux, dont le produit annuel est de plus de 620,000 fr. On y trouve des pierres pour la porcelaine. On tire des carrières de Malanaggio, sur la route de Pignerol à Fenestrelle, de gros blocs de pierre de taille, qui sont d'une grande utilité en architecture; les colonnes de la nouvelle église du bourg de Dora à Turin ont été tirées de cette carrière, ainsi que les pierres du pont sur la Doire. Les carrières de marbre blanc, dans la vallée de Saint-Martin, ne sont pas moins importantes.

Dans le district de Roure on trouve du *stentite bianca* et compacte, que l'on réduit en poudre au moyen d'un moulin construit pour cet objet à Fenestrelle, et que l'on expédie en France; et l'on trouve dans le territoire dit *la Rossa*, un amiante tendre d'un beau blanc luisant.

Dans le territoire de Pragelas, au sommet du col du Bet, il existe du cuivre carbonate, qui,

ayant été analysé, donna quelque indice d'argent, et le 21, 50 pour 100 en cuivre.

Dans le district de Salza, il existe différentes qualités de marbre.

Dans le territoire de Prales on trouve du très-beau marbre blanc, facile à sculpter; du marbre gris non taché; du marbre gris à veines de différentes couleurs; du marbre d'un gris clair, et du marbre d'un gris foncé.

Dans le district dit *le Vallon*, on trouve du cuivre carbonate vert.

Eaux minérales. — Jusqu'ici l'on n'a découvert de sources d'eau minérale, que dans le territoire de la ville chef-lieu, et dans ceux de Bricherasio et de Bibiana.

Le médecin Joseph Porro découvrit, en 1757, une source d'eau ferrugineuse aux pieds du col de Ste-Brigide; cette source doit contenir du carbonate de fer, de magnésie et de chaux.

Il y a près de la colline de Costa-Grande une autre source d'eau, que l'on croit aussi minérale, et qui était employée, vers la fin du xvii siècle, pour guérir quelques maladies.

Aux environs de Bricherasio il y a trois sources d'eau minérale, l'une, limpide, sans odeur, et les deux autres ayant une saveur ferrugineuse.

Il y a à Bibiana une source d'eau ferrugineuse, dite *fontana di sanità*, dont faisaient usage Charles Emmanuel III et ses fils. Cette eau ne contient que très-peu de muriate de soude et de fer.

Vallées. — Les principales vallées de Pignerol sont celles de Chiusone, du Pellice, et de Germagnasca.

La vallée de Chiusone prend différens noms, selon les sites que parcourt ce torrent; on l'appelle d'un côté, Tronchea, ailleurs, Pragelato, Fenestrelle, et La Pérousa. Elle a environ 23 milles de long. Au temps des Romains, cette vallée était traversée par une route qui allait du pays des *Taurini* dans la Gaule Transalpine. César raconte lui-même que de Ocelo, dernier village de la province citérieure de la Gaule, il parvint le septième jour sur le territoire des Voconces, dans la province ultérieure; puis il conduisit l'armée dans celle des Allobroges, et enfin dans le pays des Ségusiens.

Les sites pittoresques de cette vallée inspirèrent à Silvio Pellico une poésie, intitulée *La Tancreda*. Il y avait jadis une fontaine dite *des hermites*, qui fut détruite par les mines, que l'on fit pour ouvrir la nouvelle route de Fenestrelle; les habitans regrettent encore cette fontaine, à laquelle dans leurs superstitions ils attribuaient des vertus miraculeuses. A gauche du Chiusone s'élève Pérousa sur un joli plateau; et au-dessous de Pérousa, le fort de Fenestrelle, à l'entrée du vallon de Pragelato.

Fenestrelle. — Le passage étroit qui conduit de la vallée moyenne du Chiusone à son point le plus élevé et le plus alpestre, est fermé par de hauts rochers qui élèvent leur sommet presque perpendiculairement sur les bords du torrent. Ce défilé se nommait anciennement *Col de fenêtre*, nom très-bien appliqué à ce passage qui est plutôt une fenêtre qu'une porte, à cause des fortifications

placées les unes sur les autres qui le resserrent.

Jadis le bourg qui est sur les bords du torrent était entouré de murailles, et avait un petit fort; mais ces défenses ne purent empêcher le passage de l'intrépide armée française, commandée par Catinat.

Lorsque la France eut cédé ce pays à Victor Amédée II, toutes ces anciennes fortifications furent démantelées. Alors le prince ordonna la construction de cinq forteresses placées l'une sur l'autre, et qui communiquassent par des escaliers couverts, taillés dans le roc. Lors de la révolution française, les troupes républicaines s'emparèrent de ces fortifications et les détruisirent. Il restait un fort dit Mutino, et une redoute dite Adorno, mais ils furent aussi démolis en 1833, pour y achever les fortifications modernes.

Il y a maintenant, à un quart d'heure du bourg, une petite forteresse dite de Saint-Charles, près de laquelle se trouve l'autre dite des Trois Dents, et une troisième que l'on appelle le Fort des Vallées. La réunion de ces trois forts suffirait pour empêcher une incursion; et néanmoins on a voulu que la route royale fût entièrement fermée par une batterie dite Charles-Albert.

Vallée du Pellice. — Cette vallée, dite aussi de Luserne, d'une longueur de 15 milles, se divise en plusieurs vallées; ses plaines et ses jolies collines en font une vallée pittoresque; elle est bien cultivée, elle abonde en fruits, en grains et en legumes. Le fond de la vallée est sillonné par le torrent Pellice, qui, après avoir été grossi par le Chiamogno, passe à Bibiani, que l'on croit l'ancienne capitale des Vibiens.

La forme de cette vallée, par rapport à ses hauteurs, présente cinq côtés irréguliers de montagnes qui l'entourent. Du côté du couchant elle est bornée par le col de la Croix, où l'on descend dans le Dauphiné. Sur le versant septentrional il y avait un fort dit Mirabocco, qui était la clef de ce passage, et qui fut détruit par le traité de Cherasco, conclu en 1796.

Les montagnes qui sont au nord séparent la vallée de Luserne de celle du Pô, au nord de laquelle s'ouvre un vallon qui conduit à Crissolo, en passant par une montagne sur laquelle il y a un village qui conserve le nom romain de *Portæ*; le vallon s'appelait dans le moyen-âge *vallis Guichardi*, puis *Valghizzarda* ou valle di *Guicciardo*.

Le troisième côté au levant, qui la sépare des vallées inférieures du Giandone, où se trouve Barge, et du Grana où est Bagnolo, ce côtè forme un angle avec le côté qui est au nord; plus haut, un cinquième côte sépare cette vallée de celle de St-Martin.

Au sommet du mont Ombroso s'élevait anciennement un château qui défendait le bourg de Luserne, entouré de murs et de tours; ce bourg avait quatre portes, l'une était la porte Bibiana, une autre celle de Pontetto, la troisième, de France, et la quatrième, de St-Marc. Tout fut détruit vers la moitié du XVI siècle, lors de la guerre entre les Français et les impériaux; les murs et quelques fortifications furent

reconstruits sous la domination française en 1630.

Le pont construit en pierres, d'un seul arc, sur le torrent Luserne est remarquable, il fut construit en 1600. On remarque aussi dans ce bourg le palais qu'habitaient jadis les anciens seigneurs du pays; ce palais, qui avait été en partie incendié et en partie détruit par le tremblement de terre de 1808, fut reconstruit par les marquis d'Angrogna, et il est maintenant plus beau que jamais.

Il y a à un demi mille du chef-lieu un grand bâtiment à quatre étages, qu'une société helvétique fit construire en 1833. Ce bâtiment renferme un atelier où l'on fait toutes sortes de machines en métal ou en bois pour différens métiers ou différentes manufacture; il s'y trouve aussi une filature de coton, qui agit par des procédés hydrauliques; un local exprès pour tisser des toiles de coton de toute qualité; un atelier où l'on imprime des toiles de coton et des étoffes en lin, en soie et en laine; enfin un atelier de teinture pour toutes sortes de fils et de tissus.

L'établissement, au moyen d'un canal provenant du Pellice, emploie une force hydraulique égale à celle de douze cents chevaux.

A peu de distance de là se trouve une fonderie de métaux, où l'on fait des outils nécessaires pour cette manufacture.

Eglises. — Les protestans qui habitent ces vallées, ont quinze églises dirigées par un synode, composé des pasteurs en activité et des pasteurs émérites, de députés laïques et de *la tavola*. Chaque église a un pasteur et un ministre qui doit être citoyen sarde, et dont le traitement est à la charge des habitans; un concistoire particulier formé d'abord des anciens, du diacre, et du procureur, présidé par le pasteur.

Ecoles. — Les écoles élémentaires ont des maîtres qui enseignent à lire et à écrire, l'orthographe, le chant, et les élémens d'arithmétique; dans les écoles supérieures on enseigne la religion, la grammaire, l'arithmétique, l'orthographe et le chant.

Une société anglaise a fondé une école pour les jeunes filles, où l'on enseigne la religion, l'arithmétique et la grammaire.

Il y a encore d'autres écoles spéciales, dont l'une a été fondée à la Tour de Luserne par une société hollandaise en 1798.

A la Tour de Luserne il y a un hôpital pour les malades pauvres, cet hôpital a 14,000 livres de rente; il y en a encore un autre à Pomaret.

Vallée de Germanasca. Cette vallée, dite aussi de Saint-Martin, est bornée au sud-ouest par la chaîne principale des Alpes Côtiennes, qui la sépare de la France; au couchant, par les montagnes qui la séparent de Val de Dora; au nord-ouest, par la montagne qui la sépare de la vallée de Chiusone; au sud-est, elle est bornée par le haut contre-fort qui la sépare de la vallée de Luserne. Un peu au-dessus de Perrera, la vallée de Saint-Martin se divise en deux vallées, l'une dite de Prales, l'autre de Pitz.

Il n'est aucune vallée qui présente des positions militaires aussi favorables, que celle de Germanasca ou de St-Martin. Le

mont que l'on appelle des Quatre Dents, au-dessus du village de Bancello, est formée de quatre pics escarpés, où l'on ne parvient que par un seul sentier; c'est là que 500 habitans de cette vallée, s'étant réunis, purent repousser, en 1689, un corps de troupes françaises, commandées par le marquis de Arrey.

La vallée de Saint-Martin présente un grand nombre de passages, par lesquels ses habitans peuvent communiquer avec les autres vallées limitrophes.

DE PIGNEROL A SALUCES

La route provinciale de Pignerol à Saluce traverse les villages de Osasco et de Cavour; ce dernier village est situé sur le fameux rocher dont il tire son nom. Il y a sur cette route un superbe pont en pierre de cinq arches, qui fut achevé en 1839. Sur la même route il y a encore un pont de trois arches, sur le torrent Chiusone.

CAVOUR

Cette route bordée d'arbres touffus conduit à Cavour, village situé sur le penchant d'un rocher dont il tire son nom. Ce rocher énorme se trouve isolé au milieu de la plaine où il roula dans un temps très-reculé; ce rocher fixe l'attention du voyageur soit pour sa masse énorme, soit à cause de son isolement. Un peu de terre végétale, dont le temps en a couvert la surface, a suffit pour nourrir des ceps de vigne et d'autres plantes que l'on voit sur ses pentes escarpées, et dont la végétation s'étend jusqu'au sommet. Il y a sur le sommet de ce roc des décombres épars, que l'on croit être les débris d'un ancien château, qui fut en partie renversé par la foudre et ensuite démoli par suite de changemens politiques; sur ces ruines on éleva une croix pour rappeler une victoire remportée sur Lesdiguières, qui descendait des Alpes du Dauphiné, pour répandre dans ces contrées les hérésies des Huguenots.

Là se trouvent aussi une grotte creusée par la main de l'homme, et qui servait jadis de prison, et une cisterne encore remplie des os des Cavourrais, morts en combattant les troupes françaises, conduites par le maréchal Catinat, en 1691. Du haut de ce rocher l'on peut parcourir des yeux la belle et agréable plaine qui s'étend à l'entour.

Ce rocher accessible d'un seul côté, et le fort élevé sur son sommet, défendaient le village entouré d'un mur d'enceinte et de tours carrées, qui allaient se joindre à la forteresse et à la grande tour dite de Bramafame, érigée sur une éminence à cent pas du château, auquel elle se joignait par de fortes murailles.

Les anciens Romains avaient aussi compris l'importance de ce

rocher, qu'aucune hauteur ne dominait, et qui était appuyé aux Alpes, aussi y avaient-ils construit une citadelle et placé une garnison.

Antiquités. — Là s'élevait jadis un temple dédié à Drusilla, sœur de Calligula; ces êtres, qui étaient moins que des hommes, prétendaient à des honneurs divins. On y découvrit plusieurs fois des tables de marbre blanc, qui avaient probablement été tirées des carrières voisines; ces tables sont sans doute des fragments de tombeaux.

Quelques pierres portant des inscriptions, et que l'on trouve actuellement dans la cour de l'Université de Turin, furent trouvées dans les fouilles de ce lieu. L'une d'elles, découverte en 1552, a l'inscription suivante: *Attilia Marci, filia secunda Asprilla Flaminiæ divæ Drusillæ, balneum et piscinam solo suo municipilibus suis dedit.*

D'après cette inscription il paraît que Cavour avait anciennement des bains publics et un étang, et probablement aussi un temple consacré à Drusilla, sœur de l'empereur Caïus Calligula, qui, d'après ce que racontent Tacite et Dion, avait ordonné que dans tout l'empire on rendît à sa sœur les honneurs divins. Il paraît que ces honneurs-là étaient rendus par les habitants de Cavour, parce qu'il est fort mention de la prêtresse de Drusilla, qui fit construire les bains et l'étang pour ses concitoyens.

Ces bains publics et l'étang se trouvaient sur le penchant du rocher, près du village, où, en 1824, on fit construire une magnifique fontaine, qui est peut-être alimentée par la même source qui servait à ces bains. Il n'y a pas longtemps que l'on a trouvé dans ce même endroit un chapiteau en marbre, sur lequel on peut encore reconnaître les figures de Romulus et de Remus allaités par la louve.

A un mille de Cavour, près de la route qui conduit à Campiglione, on découvrit en 1810 une pierre portant une inscription, mais les caractères en sont tellement effacés, qu'on ne peut la lire. On y découvrit aussi un cippe de marbre blanc, au milieu duquel il y a une niche avec le buste en relief du défunt, ce buste est bien sculpté et bien conservé. Ses cheveux sont courts et dressés; un manteau semblable à une toge lui couvre la poitrine, sur laquelle est appendue une marque de distinction de l'ordre Torquato; sur les côté du cippe il y a deux lances et quelques bannières, et au milieu, la tête de Méduse; dans les espaces triangulaires on voit deux gros serpents sculptés. On lit sous le buste l'inscription suivante: *Quintus Mannius Rufi filius stele sibi et primo filio testamento fieri jussit.*

On trouve plusieurs autres tombeaux moins importants sur d'autres territoires; sur quelques-uns on lit encore clairement le mot *fortis.*

En construisant la nouvelle route qui mène à l'abbaye de Staffarda, on découvrit en 1822, les débris d'un aqueduc et une petite figure en or, représentant un petit chat. Comme on avait trouvé, 50 ans auparavant, un autre petit chat en or, un érudit jugea, mais trop légèrement, que le culte monstrueux des Egyptiens y existait anciennement.

Un joli groupe de figures en métal, beaucoup de pièces de monnaie et autres précieux objets d'antiquité, furent tirés des fouilles que le théologien Goitre vicaire de l'abbaye de Ste-Marie, fit faire dans ce territoire; tous ces précieux objets passèrent à l'importante collection d'antiquités faite par l'abbé Pullini, qui avait été économe général des biens ecclésiastiques.

On y trouva aussi à différentes époques beaucoup de médailles, qui commencent (chose remarquable) par celles d'Auguste, et continuent jusqu'à celles de l'empereur Zénon. Les plus nombreuses sont celles frappées par Néron et sous les Antonins, du temps où Cavour était le plus florissant.

Dans une des parois de l'église paroissiale de Cavour, on trouve l'inscription chrétienne suivante, qui paraît se reporter au VI siècle et au temps de l'empereur Basile:

Hic . requiescit . in . somno . pac .
Innocens . filius . crescens
. . . .
Opositus . sub . Basilio.

On a trouvé un sceau paroissial en métal, de forme ovale, sur lequel sont écrits en caractères gothiques, les mots suivans: *Antonius Andreoi, viceplebanus Caburri.*

ABBAYE ET COUVENT DE STE-MARIE DE CAVOUR. — Landolfo, évêque de Turin, fonda en 1038 un monastère *in villa quæ Caburro dicitur*, sous le titre de Sainte-Marie.

D'après les annales de cette abbaye, on voit que les Sarrasins de Frassineto, qui y sont appelés payens, avaient dévasté Cavour et une de ses églises, qui y existait déjà depuis fort longtemps. Ce fut pour réparer les maux causés par les Sarrasins que Landolfo fonda ce couvent, et le donna, sous le titre d'abbaye, aux Religieux bénédictins de St-Michel de la Chiusa. La marquise Adélaïde, unique héritière du marquis Ulderic Manfredo, et autres riches personnages enrichirent cette abbaye par des legs considérables.

L'eau du Pellice se jette dans une grande cisterne, creusée dans le roc de la montagne dite *della Caborna*, à un mille environ au-dessus de Bibiana. Cette cisterne est le réservoir d'où l'on fait venir l'eau à l'abbaye de Cavour lorsqu'elle en manque. Cette eau arrive à l'abbaye par un canal qui a 4 milles de long. Ce réservoir a 3 mètres de largeur et 45 de longueur. Il a donc fallu bien de la peine pour le creuser, à une époque où l'on n'avait pas encore les moyens inventés seulement dans les siècles suivans. Ce travail d'une grande utilité, fut imaginé par les Religieux de l'abbaye.

L'église et le monastère de Sainte-Marie furent construits avec les débris d'anciens édifices; l'église et la chapelle de St-Projetto, sont pavées d'anciens carreaux de marbre. On croit, par tradition, que le corps de ce saint martyr gît sous le chœur de la chapelle. On lit sur une petite pierre : *Hic jacet S. Projettus qui recessit XVIII kalend. novembris.*

Mais cette inscription ne s'accorde pas avec les mémoires de sa vie, où il est dit qu'il mourut le 25 janvier.

Il est probable que lorsque les barbares pillèrent et détruisirent cette église, les reliques de St-Projetto furent dispersées.

Les chefs de cette abbaye furent toujours des personnages distingués par leur vertu et leur savoir.

SALUCES

Cette ville, à 12 milles de Pignerol et à 21 milles de Turin, est située sur une colline, et partie en plaine; elle se présente comme un amphithéâtre où s'élèvent quelques clochers et quelques édifices publics. Son ensemble forme un triangle sphérique qui a 600 mètres de hauteur sur une base de 1200 mètres. Les jolies maisons de campagne que l'on voit sur la colline, et ensuite la perspective imposante du Monviso, lui donnent un aspect à la fois agréable et majestueux.

Les historiens et les antiquaires diffèrent d'opinion sur l'origine de cette ville et de son nom; ce n'est que vers la moitié du XII siècle qu'elle commence à être connue par son importance politique. C'est à cette époque que Manfredo I, fils aîné de Boniface I, marquis de Savone, y fixa sa résidence; et ce Manfredo fut la souche des marquis qui y régnèrent pendant plus de quatre siècles. Les Français s'emparèrent de ce marquisat en 1548; dans cette même année Henri II alla à Saluces, sur l'invitation des habitans de Saluces même, qui s'étaient rendus à Turin pour cet effet. Ce souverain, par un décret, leur accorda les mêmes droits qu'aux Français.

Charles Emmanuel I résolut, en 1588, de s'emparer de cette ville et de son territoire, et ayant occupé quelques points fortifiés, il parvint, par son activité et sa valeur, à s'en rendre maître. Ce fut alors qu'au titre de duc il joignit celui de marquis de Saluces, titre qui lui fut confirmé en 1601 par le traité de Lyon.

Sous le gouvernement français, la ville de Saluces fut comprise dans le département de la Stura, dont Coni était le chef-lieu.

A la chûte du gouvernement français, et au retour du roi, la province de Saluces fut replacée dans ses anciennes limites.

MONUMENS. — La cathédrale de Saluces, commencée en 1480 et achevée en 1511, mérite de fixer l'attention. Elle serait encore plus remarquable, si elle avait une façade qui répondît à la magnificence de l'intérieur.

Cette église, d'architecture gothique, a 80 mètres de longueur et 23 m. 49 cent. de largeur; et trois nefs, dont la plus haute (celle du milieu) est soutenue par dixneuf grosses colonnes en maçonnerie.

Le maître-autel est placé à la romaine et forme un arc de triomphe, où est l'image de la V.-M., à laquelle l'église est consacrée; il y a des colonnes d'un

marbre rare, des statues colossales, et de petits anges, le tout sculpté par d'excellens artistes. Elle a plusieurs autels des deux côtés. Cette église, qui ménaçait ruine, fut restaurée en 1844.

Le clocher, placé à l'ouest de l'église, fut construit en 1771; sa hauteur, comprise la croix dont il est surmonté, est de 61 mètres. La forme de ce clocher est fort belle, mais elle n'a aucun rapport avec le dessin de la cathédrale.

Sous les auspices de monseigneur Giannotti, élu chef de la *Società d'abbellimento del duomo*, embellissement auquel la Famille royale contribua par sa munificence, ayant réuni d'habiles architectes et d'excellens maîtres dans l'art, on chargea, d'après leur avis, les deux frères *Louis* et *François Gantieri*, de Saluces, d'embellir l'intérieur de cet édifice d'ornemens et de peintures à fresque.

L'embellissement imaginé fut jugé par tous les connaisseurs comme étant noble et riche; la distribution des différentes parties bien ordonnée, le dessin correct; si l'on ajoute à cela la force et la variété des tons, une certaine élégance des ornemens peints au naturel, soit d'architecture, soit de peinture, cet embellissement ne laisse rien à désirer, tant les différentes parties répondent admirablement bien à l'ensemble.

Les médaillons de la voûte représentent les pères de l'église, des saints et des prophètes. Les tableaux en couleur et ceux en clair-obscur, placés au-dessus de chaque arc de la grande nef, représentent quatorze mystères de notre religion. Dans les chapiteaux des petits piliers, il y a les bustes de quelques bienfaiteurs et de quelques évêques. On voit des images de saints en forme de statues, au-dessus des fenêtres, dans le chœur, au-dessus des grands arcs, et sur les piliers de la grande nef. Dans le chœur il y a les images de St-Michel, de St-Geoffroi martyr, St-Laurent martyr, St-Dalmasse évêque, St-Constant, St-Eusèbe; et sur les piliers, l'image de la V.-M. et celles des apôtres.

Il y a dans l'église de Saint-Dominique une chapelle dite du Saint-Sépulcre, fondée en 1472 par le marquis de Saluces Ludovic I. Cette chapelle, qui fut ensuite transformée en chœur, est vraiment admirable, soit pour sa structure, soit pour les ornemens d'un fini parfait, formés d'une pierre presque verdâtre. On voit dans ce chœur un mausolée élégant, d'un beau marbre blanc, avec sept figures, représentant les sept vertus; ce mausolée fut élevé en 1604 au marquis Ludovic II, par la marquise Marguerite de Foix, son épouse.

Dans cette église, à l'autel de la Vierge du Rosaire, on voyait anciennement un tableau représentant la Vierge, dont le visage était le portrait de Marguerite de Roussy, épouse du marquis Thomas III. Ce tableau, comme nous l'avons déjà dit, n'existe plus; mais on prétend que le portrait de la marquise Marguerite, tiré de cette ancienne peinture, a été conservé dans le tableau de la belle Esther, et dans un groupe de femmes peintes dans les tableaux de ce même autel. La figure du roi Assuerus serait le portrait du marquis Thomas III.

Puisque nous parlons des monumens artistiques, nous ferons remarquer ceux qui se trouvent dans l'église de Saint-Bernardin et celle de Saint-Bernard. Dans la première il y a des sarcophages élevés à la maison Piscina et au comte Ange Saluces de Monesiglio. Dans l'église de Saint-Bernard, on voit un sarcophage de la maison de la Torre, des comtes de Villar Bobbio. D'autres monumens de ce genre furent élevés dans différents lieux sacrés de la ville, pour rappeler à la mémoire de la postérité des personnages illustres.

Chateau.— L'ancien château, jadis la demeure des marquis de Saluces, dominait comme une tour dans le lieu le plus élevé de la ville; il allait tomber en ruine, et ne rappelait plus que la puissance de ses anciens seigneurs, lorsque le gouvernement résolut de le faire réparer, et d'en faire une maison de correction. Ce vaste bâtiment peut contenir environ 400 détenus, sans compter les ateliers, l'infirmerie, les magasins, et les logemens de quelques employés.

Les dépenses faites pour reconstruire presque en entier cet édifice s'élevèrent pendant les années 1826, 1827, 1828, à la somme de 400 mille francs. Cette maison est consacrée à l'humanité, parce qu'on y a pour but de ramener à une bonne conduite des hommes qui sont à la vérité coupables, mais quelquefois malheureux.

Hôtel-de-ville. — L'ancien hôtel-de-ville fut vendu en 1801; maintenant il sert pour les prisons dites *prefettorie*, qui peuvent contenir cent détenus. Au lieu de cet ancien hôtel, trop resserré et dans un lieu élevé, il y en a maintenant un autre plus vaste et plus commode, qui est en plaine et au centre de la ville.

On conserve dans une salle de ce palais quelques ouvrages dont les auteurs sont du pays même, et qui ont illustré la patrie par leur savoir. On y trouve aussi la précieuse collection des ouvrages imprimés à Parme par le célèbre typographe *Jean Baptiste Bodoni*; les habitants de Saluces ont exprimé leur reconnaissance envers cet illustre concitoyen, pour le magnifique don qu'il leur a fait, par la belle inscription mise au bas de son buste. Ce palais fut ensuite agrandi d'après le dessin de l'architecte *Joseph Vigliani.*

Théatre.—Ce théâtre simple et élégant, construit sur les dessins de M. *Michel Borda* (de Saluces), architecte royal, est remarquable pour des peintures qui le décorent, et qui sont l'œuvre d'excellents artistes; on y admire surtout la toile en forme de tableau représentant des faits tirés du Decamerone de Boccaccio.

Typographie. — On sera sans doute curieux de voir cette imprimerie, par ce qu'elle appartient à un parent de l'illustre Bodoni, né à Saluces.

Quartier pour la cavalerie. —Ce vaste bâtiment, commencé en 1844 d'après les dessins de l'architecte *Borda*, fut achevé en 1847; il a une vaste cour, un beau manége, de vastes écuries bien distribuées, pouvant contenir 500 chevaux; un beau portique, une galerie de 152 mètres de long; quatre salles très-vastes qui mènent à de grandes chambres bien distribuées; deux pom-

pes pour puiser l'eau potable; deux aqueducs souterrains qui conduisent l'eau du Bedale dans les abreuvoirs.

On remarque parmi les palais modernes celui du comte Pensa de Marsaglia, où l'on voit une chapelle en bois, œuvre merveilleuse en fait de peinture des tems où l'art florissait. Plusieurs tableaux bien conservés représentent les mystères de la Vierge, peints avec tant de perfection, qu'ils font l'admiration universelle. L'éclat du coloris, l'expression des physionomies, la variété des costumes, la beauté des ornemens font de ce monument un objet non seulement digne d'être visité, mais encore d'être médité et étudié avec soin. Quelques hommes de l'art ont pensé qu'il était l'œuvre de *Lucas de Olunda*, cela suffit pour faire juger de la beauté merveilleuse de ce monument; n'y eût-il dans cette ville que ce chef-d'œuvre, ce serait assez pour qu'on la visitât.

Maisons de campagne. — Parmi les belles maisons de campagne qui ornent la riante colline de Saluces, nous citerons celles qui peuvent offrir quelque intérêt au voyageur, soit pour les beautés de la nature, soit pour les souvenirs historiques qui s'y rattachent.

La maison dite *il Belvedere*, à 350 mètres du couvent de Saint-Bernardin, servit de point trigonométrique au P. Beccaria, pour la mesure du degré de Turin. Du sommet de cette villa, qui fut construite par Charles Birago, gouverneur du marquisat de Saluces, dans l'intervalle de 1572 à 1579, on découvre une grande partie du Piémont.

La villa de Bramafarina, qui appartient à la noble famille Saluces de Monesiglio, est située sur la partie de la colline du côté de la vallée de Bronda, au couchant, et à peu de distance de la route qui conduit à Pagno. C'est là que le comte Ange Saluces de Monesiglio, le premier des fondateurs de l'Académie des Sciences, fit ces ingénieuses expériences de chimie sur la poudre à canon, pour lesquelles le roi de Prusse Frédéric II l'engagea à se rendre dans ses Etats.

Antiquités. — On trouva plusieurs fois à Saluces et dans ses environs des pierres portant des inscriptions, qui peuvent être très-utiles pour l'histoire ancienne de cette ville, et qui prouvent combien elle était importante même du temps des Romains.

On découvrit dans une villa dite *la Torrette* une pierre, dont l'inscription contient un décret pour les jeux annuels, en l'honneur de l'empereur Antonin Pie.

Il y avait une autre inscription sur le marbre, qui se trouvait dans le mur d'enceinte du séminaire de Saluces, dédiée au même empereur. On déterra une autre pierre en 1756 près de la chapelle de St-Dalmas, sur la colline de Saluces; elle a environ quatre pieds de long, et rappelle un nommé *Urbanius Aponius*, qui était *dispensator* (économe) emploi qu'on donnait aux fidèles serviteurs.

On découvrit entre Parocollo, Cervignasco et la route des Romains, à deux milles de la ville de Saluces, une quantité de monnaies frappées sous des consuls et des empereurs Romains; et on y trouva aussi des urnes,

des vases, des puits, des fondemens de maisons, et beaucoup d'autres objets d'antiquité.

Près de la route, qu'on appelle encore aujourd'hui *via dei Romani*, on trouva en 1755 une grande urne sépulcrale, dans laquelle il y avait un squellette et une petite lampe en terre cuite de forme sphérique, soutenue par trois petites chaînes, et sur laquelle était écrit en relief le nom de *Fronto*, probablement le fabricant de ces sortes de lampes.

Dans le territoire dit la Galliana, à peu de distance de Cervignasco, on découvrit un ancien tombeau, formé de tuiles plates, et fermé au moyen d'une grosse pierre, dans lequel il y avait quelques os et neuf vases de terre, dont l'un contenait deux petites bouteilles en verre.

Il n'y a pas longtems que dans ce même lieu de Cervignasco on trouva, en fouillant la terre, des murailles antiques et des inscriptions romaines; il est à regretter que celui qui les a trouvées, les ait employées pour construire une maison rustique.

La plupart des monnaies trouvées dans le territoire de Saluces et ses environs, sont en bronze, plusieurs en argent, et même quelques-unes en or.

On découvrit en 1803, dans un champ près de Saluces, une monnaie en or ayant l'effigie de Tibère. Une petite monnaie en argent, à l'effigie de l'empereur Trajan, fut trouvée en creusant les fossés de la nouvelle allée; et on en trouva plusieurs autres qui datent du tems des Romains et du moyen-âge; ces dernières monnaies furent trouvées en fouillant la terre autour du château.

CONI

Cette ville est située sur une colline pittoresque au confluent de la rivière Stura et du torrent Gesso; elle tire probablement son nom de la forme conique de la colline sur laquelle elle est placée.

Le douzième siècle vit naître en Italie un nouvel ordre de choses. Plusieurs villes et plusieurs bourgs, opprimés par les lieutenants de l'empereur d'Allemagne, acquirent leur liberté, tantôt par la force, tantôt au prix de l'or, et commencèrent à se gouverner par eux-mêmes, ayant des lois particulières et des magistrats municipaux.

Les premières villes deven es libres furent Bielle, Verceil, Novare, Gênes, Tortona, Asti, Alba et Chieri. Les habitants d'autres lieux moins importants, à l'exemple de ces villes, se réunirent en grand nombre, et ayant choisi un site adapté à leur dessein, commencèrent par y bâtir des maisons, les fortifièrent, et y établirent la forme de gouvernement qui leur parut le plus propre à assurer leur liberté naissante. Telle fut l'origine de plusieurs villes importantes du Piémont, comme Coni, Monte-Vico, Cherasco, Savigliano et Fossano; mais ayant bientôt perdu leur liberté, car pendant près de deux siècles elles furent en

proie à la fureur d'ennemis étrangers, et même des factions intestines, enfin fatiguées de changer continuellement de maître, elles se mirent sous la protection des princes de Savoie, pour y trouver la paix et la sûreté qu'elles avaient vainement cherchées ailleurs.

Au commencement du XII siècle, Coni fut sous la domination du marquis Boniface de Savoie; mais dans les premières années du siècle suivant, cette ville passa sous la domination du marquis de Saluces. En 1259 Charles d'Anjou, frère de St-Louis roi de France, s'en rendit maître; et en 1299, le marquis de Saluces s'empara de nouveau de cette ville, et prit le titre de *seigneur de Coni*.

Coni passa ensuite sous la domination Provençale, et elle fut si florissante et si renommée, qu'on y frappa des monnaies avec ces mots: *Cuneum caput Pedemontii*. La reine Jeanne de Naples, pour mieux s'affectionner cette ville, avait permis d'imprimer sur ces monnaies les armoiries de Hongrie.

La puissance Provençale étant tombée après la bataille de Gumenario (1345), Coni, craignant de retomber entre les mains des marquis de Saluces, envoya des députés à Amédée VI comte de Savoie, pour être sous sa souveraineté, pourvu qu'il les protégeât, et qu'il garantît leurs franchises. Après plusieurs vicissitudes, François I roi de France, s'empara de Coni en 1515, il y fit son entrée et alla loger chez Raphaël Lovera, un des nobles du pays. Mais depuis cette époque, Coni fut en proie à des guerres continuelles, dut soutenir plusieurs siéges, et surtout le terrible siége qui y mit le maréchal Brissac (Français), les assiégés parvinrent cependant à le repousser. Alors Emmanuel Philibert, pour prix de leur fidélité et de leur valeur, éleva Coni au rang de ville, et lui donna la préséance sur les autres villes du Piémont, à la réserve de Verceil, d'Asti et d'Aoste.

De retour dans ses Etats, en 1560, il voulut passer trois jours à Coni, et logea au palais Corvo.

Coni soutint, quelques années après, plusieurs siéges contre les Français, et fut toujours victorieuse. La belle défense qu'elle fit en 1742, lors de la guerre pour la succession au trône d'Autriche, est surtout mémorable. En 1763, Charles Emmanuel III fit démolir la citadelle, et fit construire des demi-lunes, des escarpes et autres travaux de défense, qui furent ensuite augmentés en 1775, sous le règne de Victor Amédée III.

Le 27 avril 1796, la forteresse de Coni fut remise aux Français en vertu du traitè de Cherasco.

Le dernier siége que Coni eut à soutenir, fut en décembre 1799. Le général Clément, avec une force d'environ 2,000 Français, la défendait contre le prince de Lichtenstein, qui disposait de forces bien supérieures; mais, après dix jours de siége, il dut céder. Le prince avait placé son quartier général dans la maison de campagne du comte Castelmagno, près du couvent *degli Angeli*.

En 1800, après la bataille de Marengo, les Français démolirent les fortifications de cette place; le terrain qui était auparavant occupé par ces fortifications fut

donné à la ville, et on l'employa pour l'étendre et l'embellir.

En 1819 le pape Pie VII éleva Coni au rang de ville épiscopale, et le premier évêque qui occupa ce siége fut monseigneur Amédée Bruno, comte du Sumone, natif de la ville même.

Edifices sacrés. — La cathédrale dédiée à N.-D. de la Purification, fut réparée après le siége de 1744, par la munificence de Charles Emmanuel III.

Elle a la figure d'une croix latine. On ignore le nom du premier et du second architecte; on prétend cependant que ce dernier était le célèbre *François Martinez*, de Messine.

Une inscription qui est audessus la grande porte indique l'an où cette église fut érigée, celui où elle fut démolie, et comment Charles Emmanuel III la répara.

Cette église possède quelques peintures d'un grand prix, que nous croyons devoir indiquer. Le tableau du maître-autel, représentant St-Jean-Babtiste et St-Michel, fut peint à Rome en 1660, aux frais de la ville de Coni, par le célèbre *P. Pozzi*, jésuite; les peintures à fresque sont dues au pinceau de *Rossi*. On voit dans la chapelle de St-Joseph la mort de ce saint, œuvre admirable d'*Alexand. Trono* (de Coni). En 1835 cette église fut augmentée d'une coupole proportionnée à l'édifice, laquelle fut admirablement peinte par *Joseph Torelli*, de Peveragno. On y voit N.-D. de l'Assomption entourée d'anges et les saints patrons de la ville.

L'église de Saint-François est remarquable pour son architecture gothique et pour son antiquité, car on prétend que sa fondation date du XII siècle. On y voit quelques bons tableaux, parmi lesquels on remarque celui qui est au maître-autel, qui fut fait à Rome par *Jean Comandù* (de Coni), et un autre représentant N.-D. de l'Annonciation, œuvre dont l'auteur est inconnu, mais qui atteste un excellent pinceau.

Dans l'église de Sainte-Marie on remarque le tableau du maître-autel, lequel est d'un grand prix, il représente la Circoncision de N.-S. Jésus-Christ, on croit que cette peinture est due au pinceau de *Lanfranchi*. On y voit encore un beau tableau représentant St-Joseph, que l'on attribue au *P. Pozzi*.

Dans l'église de l'archiconfrérie de Sainte-Croix, il y a sur le maître-autel un tableau d'une grande dimension, représentant l'Invention de la Croix, belle œuvre aussi d'un pinceau inconnu. On y admire un autre tableau représentant St-Bernard, peint par *Moncalvo*; plusieurs ouvrages en stuc et de bas-reliefs.

Dans l'église de la confrérie de Saint-Sébastien, *Molineri*, de Savigliano, peignit à fresque les quatre Evangelistes, et le tableau du maître-autel, représentant St-Roch et St-Sébastien.

Dans l'église de Sainte-Claire on admire de très-belles peintures à fresque, faites par le célèbre *Jean Charles Aliberti*, de Turin, représentant quelques actes de la sainte à laquelle l'église est consacrée. Les peintures de la coupole représentent un grand nombre de saints et quelques fondateurs d'ordres religieux.

Théâtre. — Ce théâtre, main-

tenant éclairé à gaz, et d'une élégante architecture, fut construit en 1803, et embelli en 1838 d'après les dessins du chev. *Baradino*. On lit sur la porte d'entrée une inscription laconique en latin, faite par le célèbre abbé *Gagliuffi*.

PALAIS. — Les principaux palais sont, l'évêché, le nouvel hôtel-de-ville, le palais du gouvernement, ceux du comte Bini de Andoro, du marquis Lovera Demaria, du marquis Dellavalle de Cravesana, du comte Morri de Castelmagno, du comte Bruno de Samone, du comte de Celle, du comte Gandolfo della Riva, du comte Vitala de Pallières, et quelques autres édifices tels que hôpitaux et couvents.

Coni a un grand nombre de maisons de charité, des hospices et autres établissemens de bienfaisance, ce qui atteste la piété, la richesse et la civilisation de ses habitans.

SAVIGLIANO

Cette ville, située dans une plaine découverte, entre les rivières Maira et Mellea, est à six milles de Saluces, à treize de Coni, à quatorze de Mondovi, et à vingt milles de Turin.

EDIFICES SACRÉS. — L'édifice le plus remarquable est l'ancien et célèbre monastère de Saint-Pierre, qui fut fondé au commencement du X siècle, par Abellono et par Amaltrude Sarmatorii, son épouse, seigneurs de plusieurs châteaux sur le territoire de Savigliano. En 1589 l'abbé Cherubino de Brescia fit embellir de marbre la façade de l'église, qui avait déjà été réparée en 1496; il fit aussi décorer le fronton de la grande porte de trois statues de marbre blanc, représentant le Sauveur au milieu des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul.

Au commencement du XVII siècle, on recommença la construction du monastère et on la continuait encore en 1613. Le moine Anasthase étant revêtu pour la troisième fois de la dignité d'abbé à Savigliano, fit orner de peintures le chœur et le presbitère de l'église, par le célèbre *Jean Antoine Molineri*. L'antique clocher de Saint-Pierre fut entièrement reconstruit par les soins de l'abbé Pierre Fruttero, de Savigliano. Ce monastère fut supprimé en 1802, mais en 1829 on le rendit aux Religieux Cassinesi, auxquels on confia la direction du collége dit *Regio Convitto*.

L'église de Saint-André mérite aussi d'attirer l'attention; on croit qu'elle a été érigée dans le XII siècle, quoiqu'elle ait été agrandie et reconstruite plusieurs fois dans la suite. Maintenant elle est de forme régulière, assez grande, et partagée en cinq nefs; le maître-autel est orné de beaux marbres de différentes couleurs, que la princesse Isabelle de Carignan donna à cette église, pendant son séjour à Savigliano.

L'église *dell'Assunta* est remarquable soit pour son architecture, soit pour les statues et les marbres qui la décorent.

Cet édifice n'était d'abord qu'une simple chapelle avec un seul autel, dédié à N.-D. du St-Sépulcre, mais vers la moitié du XVI siècle on commença à y construire une église plus vaste, qui fut achevée en 1571, et ornée de belles peintures que fit l'artiste renommé *Jean Angelo Dolce*, de Savigliano. En 1703 l'église *della Assunta* fut reconstruite, agrandie, et elle prit la forme élégante dans laquelle elle se trouve aujourd'hui.

L'on voit dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul de superbes peintures à fresque, œuvre de *Molineri*, représentant le martyre des deux apôtres, et le tableau représentant St-Jérôme dû au pinceau du même artiste.

PALAIS. — Nous ne citerons que le palais du marquis Taffini de Aneglio, parce qu'il est orné de peintures d'un grand prix, représentant quelques épisodes de la vie d'Emmanuel Philibert et du duc Charles Emmanuel, son fils; ces peintures sont l'œuvre de *Molineri*.

CHAPELLE. — C'est ainsi qu'on appelle le petit édifice, de forme ronde, d'un style sémi-gothique, ayant huit arcs à cintre aigû, situé à l'extrémité méridionale de la *Piazza Vecchia*.

On prétend que ce petit temple fut érigé au commencement du XIII siècle, dans le temps que la peste infectait le Piémont, qu'il a servi pour célébrer la messe en plein air, et qu'il prit alors le nom de chapelle, qu'il conserve encore aujourd'hui. D'autres prétendent qu'il fut fondé pour les audiences publiques du *podestà*, et pour y passer les actes publics.

ARC TRIOMPHAL. — A l'entrée de la rue centrale qui conduit en ligne droite à la porte de la Pieve, se trouve un arc triomphal, d'ordre composite, qui a 15 mètres de hauteur et 10 mètres de largeur.

Ce fut le conseil municipal qui en ordonna la construction, et en chargea l'architecte *Baptiste Ripa*, à l'occasion du mariage du duc Charles Emmanuel I avec l'infante D. Cathérine d'Autriche. Cet arc, qui ne put être terminé lorsque les augustes époux passèrent à Savigliano, fut achevé quelque temps après.

On a plusieurs fois changé les emblêmes de cet arc, suivant les circonstances; maintenant il porte les armoiries de la Maison de Savoie.

OBJETS D'ANTIQUITÉ. — En 1824, tandis qu'on creusait la terre pour réparer l'ancienne église de Saint-Pierre, on déterra une pierre de forme rectangulaire, ayant 75 centimètres de hauteur et 30 de largeur, qui est à présent sous les portiques de l'Université de Turin. Cette pierre représente un autel; on y voit sculpté deux emblêmes de sacrifices, c'est-à-dire à droite une amphore, à gauche, un disque, et sur le côté en face, on lit les mots suivans:

Numini . Dia
Næ . Augustæ
Valeria . Epi
Thusa . Magna

On croit que c'est un autel consacré à Diane par la grande prêtresse Valerie. L'épithête *Augusta* donné à la déesse, prouve que cet autel doit être du temps de l'empire, lorsque les Romains adoptèrent l'usage de donner, par adulation, aux empereurs,

des noms des Dieux, et aux Dieux, les titres des princes. Le savant baron Vernazza avait déjà, dès le siècle dernier, démontré que la famille Valeria était établie en Piémont, et le nom de cette grande prêtresse en est une preuve irrécusable.

On découvrit, dans les fondemens d'une maison située à l'intérieur de la ville, le fragment d'une pierre en marbre blanc, sur lequel on lit le mot *Defensori* en grands et élégants caractères romains.

En 1842, tandis que l'on creusait la terre dans l'ancienne église paroissiale, pour reconstruire un autel, on trouva une pierre de marbre blanc, de forme quarrée, dont chaque côté est de 25 centimètres; on y lit en latin: *Lico et Avilia Tertula figliuola di Lucio*, noms qui appartiennent aux temps où les Romains avaient coutume d'appeler *Tertula* ou *Tertilia* la troisième née.

Outre ces monumens romains, on trouva beaucoup de médailles antiques autour de Savigliano, parmi lesquelles nous remarquons une monnaie ayant d'un côté l'effigie de l'empereur Constantin, et sur le revers un guerrier tenant d'une main un arc et des flèches, et portant de l'autre une couronne avec l'épigraphe:

Constantius . Nob. . Cæs.
Genio . populi . Romani . P. R.

Au commencement de ce siècle on découvrit, près d'une petite église, dite *la Croce*, une pierre sépulcrale en marbre blanc, ayant 70 mètres de hauteur et 65 de largeur, divisée en deux parties; la partie supérieure en forme d'arc, contient un bas-relief usé par le temps, qui laisse à peine appercevoir un sphinx avec la queue arquée et les ailes déployées dans l'attitude de prendre le vol; et devant le sphinx il y a une figure appuyée à un bâton. Dans la partie inférieure on lit l'épigraphe suivante sculptée:

P. . Titio . C. . F. . Pol.
Vilugenio . patri
Voconiæ . L. . F. . Tertiæ
Matri.

Il paraît, d'après cette inscription, que le territoire de Savigliano appartenait à la tribu Pollia. La mère Voconia Tertia, fille de Lucius, était de la famille romaine Voconiæ, dont il est souvent fait mention dans des inscriptions antiques.

En 1841 on découvrit dans un pré sur la rive droite du Mellea, à un mille et demi de la ville, un petit tombeau formé de tuiles plates, comme celles avec lesquelles on faisait des sépulcres au temps des Romains. Sur quelques-unes de ces tuiles on voit des marques particulières, telles que l'empreinte du pied d'un animal, et d'un disque. Sur une de ces tuiles on trouva écrit le nom de Lucius Uruino Tiuro, qui était peut-être propriétaire d'une tuilerie qui se trouvait dans ces environs. N'y ayant trouvé aucun indice de christianisme, cela fit croire et avec raison, que ces tombeaux appartenaient à une population payenne; et la forme régulière des caractères avec lesquels est écrit le nom de celui qui fit ces tuiles, fait supposer que ces tombeaux sont des beaux temps de Rome.

Mais dans le lieu dit *della Croce*, il y avait dès les premiers

temps du christianisme, une église consacrée au signe sacré de notre rédemption, église qui fut ensuite détruite, probablement par les Sarrasins de Frassineto.

On découvrit au commencement de ce siècle un marbre blanc d'un jaune pâle, ayant un mètre et 70 cent. de long sur 32 cent. de largeur, que l'on a jugé être une pierre sépulcrale. Sur ce marbre on voit une croix grecque sculptée en relief, comme il était d'usage dans les premiers temps de l'église.

On découvrit dans le même lieu, vers la fin du XIV siècle, un autre précieux monument, que l'on transporta dans l'église de Sainte-Marie de la Pieve. C'est une pierre de marbre verdâtre, qui a la figure d'un rectangle, dont la hauteur est d'un mètre et 80 cent., et la largeur de 33 cent.; la partie plane de la surface présente une croix romaine en relief. Elle a une inscription divisée en trois parties, les caractères sont grossièrement sculptés, ce qui donna lieu à plusieurs interprétations étranges. Il paraît que cette pierre sépulcrale est du VIII siècle de l'ère vulgaire, et l'on croit qu'elle couvrait un tombeau qui renfermait les cendres d'un prêtre.

Tout cela porte à croire que la ville de Savigliano a une origine très-reculée, quoique les documents écrits ne remontent qu'à l'an 981.

Parmi les belles maisons de campagne qui sont aux environs de cette ville, et qui méritent qu'on en fasse mention, nous indiquerons celle de Maresco, à peu de distance de Varaita; la métairie dite *la Tolosana*, ornée de beaux jardins; le magnifique palais de la comtesse Berthout. On remarque aussi le palais de Rigrasso, situé à peu de distance du Varaita, et qui était autrefois un château-fort, transformé depuis peu en un lieu de délices. Du haut d'un observatoire ou petite tour, qui s'y élève dans un coin, on découvre les fertiles collines de Saluces, de Pignerol, de Turin, et l'on voit aussi la chaîne des Alpes au milieu desquelles domine le Monviso.

MONDOVI

La ville de Mondovi, divisée en deux parties, dont l'une est sur le sommet et l'autre sur le penchant d'une colline, se trouve à 9 mille de Fossano, à 10 de Coni, et à 35 milles et un quart de Turin.

BELVEDERE.— Le voyageur ne doit pas oublier d'aller visiter le site ombragé d'arbres placés symétriquement et que l'on appelle *Belvedere*, petite place qui occupe tout l'espace où était jadis l'église des Religieux dits *Minori Conventuali*. Au milieu de cette petite place s'élève une tour quarrée, dont la hauteur est de trente mètres. Ce monument, le plus ancien de la ville, est une de ces nombreuses tours que les habitants avaient jadis élevés pour la défense du pays, et qui furent ensuite rasées par ordre de Victor Amédée II. Cette

tour appartenait à la famille des Bressani, comme l'indique un X formé de briques, qui se trouve au-dessus de la porte, et qui était dans les armoiries de cette ancienne et redoutable famille.

On voit aussi sur cette place une petite halle, qui attire un grand nombre de voyageurs, parce que c'est là qu'en 1662 le célèbre Beccaria fixa un des points trigonométriques pour déterminer la mesure du degré de Turin. Sur l'observatoire de la villa Radicati, près de Saluces, et sur la tour de Sanfrè, il ne fit que des observations trigonométriques, mais sur ce Belvedere il s'attacha à faire aussi des observations astronomiques.

En 1821, les célèbres astronomes Plana, Carlini, et après eux, d'autres savants allèrent sur cette védette élevée.

Ce point fait la beauté principale de Mondovi; car de là se présente une scène ravissante, c'est-à-dire le panorama de presque tout le Piémont, que l'on voit en demi cercle, avec ses nombreuses villes et villages.

Citadelle. — A l'autre extrémité de la place se trouve la citadelle en forme de polygone irrégulier, que le duc Emmanuel Philibert y fit construire en 1573. Autour du bâtiment qui est dans l'enceinte du fort, il y a beaucoup de débris de l'ancienne église, dont les colonnes servent encore d'appui à des balcons en bois. A peine a-t-on passé le pont qui y donne accès, que l'on entre dans une petite cour qui occupe l'espace que couvrait l'ancien dôme, dont on voit encore en partie le chœur, les colonnes avec leurs piliers. La porte de ce temple, du côté du couchant, existe encore, et elle est ornée de belles sculptures en marbre gris, représentant des trophées, rangés autour de la porte, avec l'inscription qui rappelle le nom du saint auquel le temple était dédié.

Eglises. — La nouvelle cathédrale, dont on jeta la première pierre le 29 juin 1743, construite d'après le magnifique dessin de l'architecte *Gallo*, a trois nefs, trente-deux colonnes en marbre et huit gros piliers qui la soutiennent. Elle a huit autels, parmi lesquels on admire celui de la chapelle au fond de la nef, à droite, incrustée de beaux marbres; sur l'autel il y a un crucifix en albâtre de grandeur au-dessus du naturel, excellent travail de *Joseph Giudice*, de Turin, élève d'Ignace Collino. Cette superbe chapelle, qui appartient à la confrérie dite *delle anime purganti*, fut entièrement ornée d'après le dessin du comte de *Robilant*, et la voûte fut peinte par les excellents artistes *Juvenal Bongiovanni*, de Pianfei, et *Gaetanini*, de Milan.

Le maître-autel, resplendissant de marbres précieux et d'ornements d'or et d'argent, attire l'attention, de même que l'orgüe, sorti de l'atelier des frères Serussi, de Bergame, que l'on dit excellent.

Les siéges des chanoines sont ornés de sculptures en bois d'un grand prix; il en manquait trois à droite et trois à gauche, mais on les fit faire en 1842 par l'habile sculpteur *Ronsio*, de Bardineto, qui y fit aussi au milieu le siége épiscopal, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre, et pour lequel monseigneur Monale a légué quatre mille francs. Dans

la même année on acheva un grand médaillon en marbre blanc, fait d'après le dessin de *Palagi*; ce médaillon, qui est au-dessus du siége, a au milieu un tableau, et il est surmonté de deux anges qui soutiennent une couronne toute dorée.

La sacristie, peinte par *Bongiovanni*, est remarquable pour son étendue et son architecture, ainsi que pour les tableaux qui la décorent. Parmi les tableaux placés aux autels, celui qui représente Saint-Laurent mérite d'être observé. Dans la seconde sacristie on remarque un ange gardien et une Vierge, l'*Annunziata*, du *P. Pozzi*; l'image de la Vierge, que l'on croit de *Guido Reni*; une Tempête; deux tableaux d'une très-grande dimension, qui représentent deux épisodes de la passion de J.-C., l'un desquels est l'œuvre de *Tarino*, de Cherasco, et l'autre, de *Cambiaso*, Genois. La grande salle capitulaire, attigüe à la sacristie, est aussi ornée de chefs-d'œuvre de peinture.

Dans l'église paroissiale des apôtres St-Pierre et St-Paul, *nel piano di Breo*, qui est sur la dernière pente de la montagne, on voit un beau tableau de *Moncalvo*, représentant le Massacre des Innocens.

L'église des Religieux dits *i Padri della Missione*, d'une seule nef, est remarquable soit pour son architecture, soit pour les peintures qui l'embellissent. Outre celle que l'on admire à la voûte, œuvre de *Pozzi*, les connaisseurs apprécient beaucoup le tableau représentant Saint-Ignace, fait par *Joseph Stasio* (Monregalese). La magnifique façade en pierre qui embellit la place, est d'ordre composite, et elle fut élevée par monseigneur Cordero, prélat domestique du pape Benoît XIII, et qui accompagna le cardinal Tournon dans la légation des Indes.

Sanctuaire de N.-D. presso Vico. — Ce sanctuaire est près du bourg de Vico, dans une délicieuse vallée à deux milles de Mondovi. Lorsqu'en 1539 les Français faisaient réparer le fort de Vico (maintenant détruit et remplacé par une jolie maison de campagne), on y éleva un pilier sur lequel *Jean Mazzuchelli*, de Mondovi, peignit, dit-on, l'image de N.-D. En 1595 le diacre Trombetta, pour conserver cette image, mit tout son zèle à construire en ce lieu un oratoire, consacré à la Nativité de la V. Ce sanctuaire fut ensuite appelé N.-D. de la Paix, et c'est sous ce nom que le duc Charles Emmanuel I lui offrit sa vénération; mais vers la fin du XVI siècle il voulut qu'on érigeât à la place de cette petite église, le magnifique temple que nous voyons aujourd'hui. Le célèbre architecte *Ascanio Vittozzi* en donna le dessin, et on en jeta la première pierre le 6 juillet 1596. Toutefois l'architecte *Gallo* et *Philippe Juvara* y firent quelques petites modifications. *Vittozzi* étant mort, on ne trouvait personne qui osât élever sur cet édifice la coupole ovale avec un vide au milieu, mais l'habile architecte *Gallo*, quoique dissuadé par les hommes de l'art, se chargea de l'entreprise, et la poursuivit si heureusement, qu'en l'an 1735 la petite coupole fut entièrement achevée, à la grande surprise de tous.

Ce magnifique sanctuaire est

de forme elliptique; il a 81 m. de hauteur et 81 de circonférence. Trois façades en pierre le décorent; la principale, qui est devant, a trois portes flanquées de hautes colonnes, qui soutiennent un architrave formé d'une pierre d'un poids extraordinaire, qui y fut placée il y a peu d'années. Les façades latérales sont surmontées de jolies fenêtres, et une corniche en pierre couronne tout l'édifice. Ensuite vient le toit sur lequel il y a une terrasse, qui n'est achevée que dans la partie intérieure.

Des colonnes et des piliers terminés dans un style bizarre, servent d'appui à la vaste coupole et la décorent; cette coupole termine par un second toit, qui doit être comme le premier, couvert en cuivre. Au milieu du toit s'élève une fort jolie coupole ornée de colonnes corinthiennes, sur lesquelles brillent de beaux candelabres, enfin cette petite coupole termine par un globe doré, sur lequel il y a une croix très-élevée.

Ce temple aura quatre clochers, un à chaque angle. Voilà ce qu'il est à l'extérieur.

On entre dans le temple par un vestibule peint avec goût, et fermé par une grille en fer d'un travail fini; l'ovale seul a 33 mètres de longueur. Les parois sont divisées en deux étages d'ordre corinthien.

Le premier étage est formé de huit grands piliers, sur lesquels reposent des arcs à cintre entier; le second, orné de deux corniches, a de grandes fenêtres, celles qui sont au-dessus, sont rondes, et celles au milieu sont des carrés-longs. Ces fenêtres, par lesquelles entre la lumière, donnent du relief à tout l'édifice. Dans les huit grands arcs sont appendus autant de hiéroglyphes avec des emblêmes tirés du Cantique des Cantiques. Sous la courbure des arcs se trouvent les images des sibylles; aux extrémités il y a des médaillons, dans lesquels sont historiés les mystères de la Vierge.

Les bustes des prophètes inspirés, placés entre les deux corniches, se détachent admirablement, et l'on voit sur la corniche supérieure les apôtres qui, dans l'extase de l'admiration, entourent la mère de Dieu, laquelle du haut de la voûte elliptique, au milieu des parfums de l'encens et de l'harmonie des lyres, sous un joli pavillon de pourpre est portée par les anges dans la petite coupole, où est peint merveilleusement le paradis, avec la Trinité, et la seconde Personne divine, qui vient audevant de la Vierge montant au ciel.

Au milieu du marche-pied, pavé entièrement de marbre cendré, s'élève sur trois degrés un balustre, surmonté d'une jolie grille en fer.

Deux autels en marbre, l'un vers le presbitère et l'autre en face de l'enfoncement du temple, ont entr'eux le *pilone* miraculeux, couvert en bronze et orné de festons, de feuillages en argent, ayant au sommet les armoiries de la ville de Mondovi, soutenues par deux anges en argent, avec l'inscription suivante:

In . honorem . Reginæ
Montis . Regalis
devota . civitas
an . MDCCXXXXI.

Un voile très-fin couvre l'i-

mage sacrée de la Vierge, qui apparaît dans l'attitude de presser l'enfant Jésus contre son sein. La Vierge et l'enfant Jésus sont ornés de pierreries, et ont une couronne parsemée de diamants. Une grande couronne dorée sert de trône à la Vierge; cette couronne est soutenue par quatre anges en marbre, qui s'élèvent sur quatre colonnes ornées de jolis piliers, et au milieu desquelles on admire deux belles statues d'un marbre blanc très-fin, représentant la Foi et la Charité, sculptées par *Solaro*, de Carrare.

Aux angles du sanctuaire il y a quatre grandes chapelles semblables, chacune desquelles a son peristyle orné de quatre colonnes en pierre, auxquelles sont joints quatre piliers, qui soutiennent quatre majestueux orchestres communiquant de l'un à l'autre.

La première chapelle y fut construite par ordre de Charles Emmanuel I, qui la choisit pour le lieu où devaient reposer ses cendres; mais ce duc étant mort à Savigliano en 1630, quoiqu'il eût ordonné par son testament qu'on l'ensevelît dans le sanctuaire de N.-D. de Vico, et dans l'endroit indiqué, néanmoins on le déposa dans l'église de Saint-Dominique à Savigliano, où il resta jusqu'en 1677, époque à laquelle, sur la demande du P. Antoine Carretto, abbé du monostère de N.-D., il fut transféré le 13 février, et enseveli trois jours après dans la grande chapelle dédiée à St-Bernard, où l'on éleva en 1792 le superbe mausolée en marbre, qui renferme la dépouille mortelle de ce prince, et qui est un chef-d'œuvre des frères *Collini*. La statue en grand de Pallas et plusieurs emblêmes mystérieux qui ornent la tombe royale, placée là par ordre de Victor Amédée III, indiquent que Charles Emmanuel I protégea les sciences et les lettres.

La seconde chapelle dédiée à St-Benoît, appartenant aux Religieux, attestera à jamais la piété de la princesse Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, dont la statue en marbre est d'un grand prix aux yeux des connaisseurs. Les peintures de la voûte, quelques tableaux et quatre statues en marbre blanc, représentant quatre saints de l'ordre *Cistercense*, sont l'œuvre d'artistes distingués.

Quant aux ornemens, on admire surtout ceux des deux autres grandes chapelles et ceux de la chapelle de St-Roch, où il y a un des meilleurs tableaux de *Meyer*, représentant le saint auquel la chapelle est dédiée.

De cette chapelle on passe dans la sacristie, qui renferme beaucoup de précieuses reliques et de riches offrandes dues à la munificence de Victor Emmanuel, de Charles Félix et de Charles Albert, lorsqu'ils allèrent visiter ce sanctuaire. L'on conserve dans cette sacristie les bâtons dont se servirent Saint-François de Sales et le duc Charles Emmanuel I, quand ils firent le voyage à pieds pour se rendre à cette basilique.

Cette superbe basilique fut peinte, quant aux figures, par *Mathias Bertoloni* (Venitien), et pour ce qui est de l'architecture, elle fut peinte d'abord par le célèbre *Bibiena*, dont il ne reste plus que quelques ornemens à

la voûte, et ensuite par *Félix Biella* (Milanais), dont les deux fils Charles et Jean peignirent en 1782 les deux grandes chapelles qui sont à côté du maître-hôtel.

La construction de cette basilique coûta plus de neuf millions. Mais on reconnut, il n'y a pas longtemps, que les fondemens commençaient à fléchir, ce qui faisait craindre la ruine prochaine de ce majestueux édifice. Heureusement on y remédia à temps; et l'on doit surtout à M. *Virginio Bordino*, capitaine au corps royal du Génie, d'avoir prévu cette ruine, en renouvelant la façade de cette église.

On doit aussi à M. *Bordino*, si ce sanctuaire a le plus grand architrave en un seul bloc, qui ait peut-être jamais été employé. Cet architrave, et d'autres pièces, quoique moindres, mais plus grandes que celles qu'on emploie habituellement, seront certainement un objet d'admiration pour les hommes de l'art qui visiteront ce somptueux édifice.

DE TURIN A ALEXANDRIE PAR CHIERI ET ASTI

—

CHIERI

A quelques pas au-delà de la Madonne du Pilone, on trouve à droite une route qui suit la colline, et qui à la distance de cinq à six milles, aboutit à l'antique ville de Chieri, située dans une plaine et entourée de belles et riantes collines. Dans le temps où elle était régie en république, elle eut à supporter les dévastations et les maux qui marquaient le passage de Frédéric Barbarossa; ce farouche conquérant en détruisit les tours et les murs; mais dans le XIV siècle, Chieri les releva, et plus tard, c'est-à-dire en 1551, elle construisit deux châteaux-forts, l'un vers la plaine, près de porte Gialdo, et l'autre sur la colline de Turin, près de la porte Vairo, châteaux dont on voit encore quelques restes.

L'arc qui est près de la place-aux-herbes, au centre de la ville, fut élevé en 1586 pour célébrer la naissance du fils aîné de Charles Emmanuel I, et il fut, il y a quelques années, réparé et peint.

Il existait sur la grande route deux autres arcs, mais ils furent détruits au temps de la domination française. Près de la place-au-marché on voit *il pinacolo*, sous lequel les magistrats de Chieri rendaient la justice.

La magnifique église de Ste-Marie *della Scala* qu'on admire en cette ville, fut fondée en 1037, par Landolfo, évêque de Turin; mais elle fut reconstruite en un style gothique en 1405; église très-vaste, peut-être la plus vaste des églises du Piémont, elle a vingt-deux autels. La chapelle dite du Crucifix est une des plus

riches de cette église; elle est remarquable pour les peintures et les ouvrages en stuc, le tout exécuté aux frais de Jean Baptiste Bertone, qui y fut enseveli. Vis-à-vis de cette chapelle se trouve celle du *Corpus Domini*, où le voyageur pourra admirer quelques belles peintures, surtout un David et un Abraham.

Dans la chapelle de N.-D. des Grâces, érigée par la ville pour accomplir un vœu qu'elle avait fait lors de la peste de 1630, on remarque les marbres qui la décorent. Mais la chapelle qui attire le plus les regards du voyageur est celle de St-Antoine, élevée par la munificence du duc Amédée VIII; on y admire surtout un beau tableau de *Moncalvo*. Le tableau qui est sur l'autel de la chapelle de Ste-Anne n'a pas moins de prix; il est dû au pinceau de *Jean Miele*, Romain.

Le petit temple octogone qui sert de baptistère dans cette eglise, fut réparé et embelli dans les années 1835 et 1837.

Nous ne parlerons pas d'un grand nombre d'églises et de couvents qu'il y avait anciennement dans la ville et dans ses environs, et qui furent ou démolis, ou changèrent de destination; mais nous ne pouvons nous empêcher de parler de l'ancien couvent de Saint-François, qui avait été fondé dans le XIII siècle par la famille Simeoni.

On conservait dans l'église attigüe à ce couvent des monuments d'un grand prix; surtout le somptueux mausolée élevé à Bernardin Biscaretti, gouverneur de Valladolid en Espagne. Il existe encore dans le chœur, maintenant détruit, la statue en marbre qui représente ce personnage.

François Della Rovere (de Savone), qui fut ensuite Sixte IV, avait enseigné la philosophie dans ce couvent.

Dans le couvent de Saint-Dominique, fondé en 1260, il y a de remarquable, le nouveau chœur qui fut peint par *Moncalvo*, et un bas-relief près du maître-autel, représentant Ludovic Broglia, amiral de l'ordre des chevaliers de Malte. C'est dans le chœur de ce couvent que reposent les cendres de François Marie Broglia, qui étant allé en France, prit du service sous Louis XIV, et fut la souche des ducs de Broglia.

C'est encore dans ce couvent, rétabli en 1821, que le jeune Osman fut reçu et prit l'habit de doménicain, sous le nom de père Dominique Ottoman; ce jeune homme avait été fait prisonnier par les chevaliers de Malte, et l'on croit qu'il était fils d'Ibraim, grand sultan d'Orient.

L'église attigüe au monastère des Religieuses de l'ordre *Cistercense* est admirable pour sa coupole, dont *Philippe Juvara* a donné le dessin, et que les hommes de l'art regardent comme un chef-d'œuvre de cet architecte.

L'église, ou pour mieux dire, l'oratoire de Sainte-Marguerite, mérite d'être visité, soit pour la beauté de son architecture, soit pour les peintures et quelques statues colossales en stuc qu'elle renferme, ces statues représentent David, Salomon, Esther et Judith; on y remarque aussi l'autel qui y fut élevé aux frais de ce François Marie Broglia, dont nous venons de faire mention.

Le séminaire et l'église y attigüe méritent attention, pour leur magnifique façade.

Comme l'on prépare à Chieri une superbe imprimerie, nous croyons devoir faire mention de l'imprimerie ébraïque qui existait au commencement du XVII siècle, et qui était dirigée par Conzio.

ASTI

Cette ville, une des plus importantes républiques dans l'histoire du moyen-âge, a aussi droit à l'attention du voyageur, comme étant la patrie d'Alfieri, premier auteur tragique Italien. Ce pays n'offre pas seulement des sujets intéressants pour l'histoire et pour l'homme de lettres, il en offre aussi pour l'antiquaire; et le paysagiste trouvera sur les collines qui l'entourent des sites et des points de vue d'un aspect ravissant.

L'ancienne cathédrale s'écroula tout-à-coup en 1323, mais peu de temps après, on jeta les fondements du dôme actuel, qui fut achevé vers l'an 1348.

Cet édifice d'une architecture gothique a trois nefs, remarquables pour les peintures à fresque qu'y firent *François Fabbrica*, de Milan, et *Rocca*, de Bologne. *Gaétan Perego* et *Charles Carloni* peignirent le chœur, et les deux principales chapelles furent peintes par *Pozzi*, Milanais.

L'on voit dans d'autres parties de ce somptueux temple d'excellents tableaux, dus aux pinceaux de *Pozzi*, de *Bianchi* et de *Gaudenzio*, de Milan.

Dans une chapelle, à gauche, on admire un vieux tableau d'auteur flamand, qui représente l'Adoration des Mages; ce tableau doit être d'un grand prix, puisque Gaudenzio Ferrari même voulut en faire une copie, que possédait jadis l'abbé Incisa.

Il y a dans la sacristie un beau tableau de *Caccia*, plus connu sous le nom de *Moncalvo*, tableau qui représente la Résurrection du Sauveur, et où la terreur et l'étonnement des gardes sont merveilleusement exprimés; et un tableau d'un grand prix, que quelques connaisseurs attribuent à *Bassano*, et qui représente la naissance du Sauveur.

La grande porte de ce dôme est très estimée pour les beaux ouvrages gothiques qui la décorent.

L'église de Saint-Secondo, patron de la ville, est aussi d'architecture gothique et d'une grande étendue. On y admire un superbe tableau d'auteur flamand, représentant la Purification de la V.-M. Dans la magnifique chapelle consacrée à St-Secondo on admire les peintures de *Pozzi* et de *Bianchi*.

On conserve dans l'église de Sainte-Marie-Nouvelle un autre tableau flamand, représentant aussi la Purification de la V.-M.

L'ancienne église paroissiale de Saint-Pierre est très-remarquable pour la rotonde formée d'une colonnade, qui en fait partie, et qui, de l'avis de plusieurs savants, devait être un temple élevé à Diane.

A peu de distance de la ville, on voit les ruines de deux anciens monastères célèbres, la Chartreuse et Saint-Barthélemy; le voyageur instruit verra avec plaisir ces ruines, où l'on peut encore distinguer quelques belles peintures de *Macrino* et de *Aliberti*.

Palais. -- On remarque le grand et beau séminaire que l'évêque Caissotti fit construire vers la moitié du siècle passé, sur le dessin d'*Alfieri*.

La bibliothèque est dans les salles du rez-de-chaussée; elle a été commencée par monseigneur Todone, établie par l'évêque Caissotti, et augmentée de la librairie que possédait le collége d'Asti, grâce au zèle du professeur Sotteri.

Les autres palais remarquables sont le palais de Princo, de Bestagni, de Ceres et d'Alfieri, ce dernier est visité particulièrement par les étrangers distingués, parce qu'il fut habité par le père de la Tragédie italienne. On y montre encore la chambre où nacquit Alfieri le 17 janvier 1749; il y a dans cette chambre son portrait au naturel, fait à Florence, et une lettre autographe adressée à sa sœur.

Oggi ha sei lustri, appiè del colle ameno
Che al Tanaro tardissimo sovrasta,
Dove Pompeo piantò sua nobil asta
L'aure prime io bevea del dì sereno.

Nato e cresciuto a rio servaggio in seno,
Pur dire osai : servir l'alma mi guasta;
Loco ove un solo contro tutti basta,
Patria non mi è benchè natìo terreno.

Altre leggi, altro cielo, infra altra gente
Mi dian scarso ma libero ricetto,
Ove io pensare e dir possa altamente.

Esci dunque, o timore, esci dal petto
Mio, che attristagli già sì lungamente;
Meco albergar non dèi sotto umil tetto.

Antiquités. — On a trouvé sous la cathédrale une mosaïque représentant le sacrifice d'un enfant à une idole; on croit que dans ce lieu même il y avait jadis un temple élevé à Junon.

Le temple de Jupiter s'élevait là où est maintenant le *Castel Vecchio*; celui de Diane, le seul qui nous soit resté du temps des gentils, est à présent le baptistère de Saint-Pierre.

On voit sur les sommets des collines de cette province les ruines de quelques tours crénellées, qui faisaient partie d'anciens châteaux. Ces restes d'anciens somptueux édifices se trouvent maintenant enclavés dans de chétives maisons.

Fossiles. — On a trouvé dans une vigne de Camerano le squelette du fiscter macrocefulo, dont les différentes pièces sont conservées dans le château du comte César Balbo, dont nous avons parlé.

On trouve encore des coquilles aux environs de Castelnuovo, de la Rocchetta, de Baldichieri, et

surtout dans la vallée de Andona, si renommée chez les naturalistes nationaux et étrangers, pour l'immense quantité de fossiles qu'elle renferme. Le professeur Sotteri découvrit dans cette vallée quelques vertèbres de baleine, de lemantin, et des dents de l'espèce du mastodonte.

On conserve une riche collection de ces fossiles et de ces coquilles dans le joli château de Settimo.

Eaux. — Dans le territoire de Castagnole delle Lanze se trouvent des sources d'eaux salines; on croit cependant que les eaux sulfureuses-salines de Montafia sont meilleures; les médecins disent qu'elles sont bonnes pour la guérison des dartres.

Les eaux de Profondo sont à peu près semblables aux eaux sulfureuses-salines de Montafia, ellesjaillissentabondamment sur des terrains incultes de Cagliano, près de la route provinciale. Les médecins en recommandent l'usage aux personnes qui ont perdu l'appetit, à celles qui ont des obstructions, et à celles qui ont la goutte; on prétend que la fange de cette eau a rendu la santé à des personnes infirmes pour cause de faiblesse, et pour raideurs survenues à la suite de membres fracturés.

Un changement singulier eut lieu dans les eaux de deux puits très-profonds à Castellalfieri; ces eaux, d'abord potables, devinrent tout-à-coup sulfureuses en 1765, aux premières secousses du tremblement de terre de Lisbone; et malgré plusieurs tentatives faites par de savants chimistes, elles ne redevinrent potables qu'à l'époque du tremblement de terre, qui en 1807 affligea la province de Pignerol.

Enfin nous indiquerons le *Stabilimento Agrario* qui se trouve à Asti, fondé par la société Berruti. Il y a des arbres fruitiers de toutes les qualités, et des espèces les plus rares, et des plantes pour orner les allées, telles que des *érables negundo*, des *érables platanes*, des *Accacias a parasol*, etc.

ALEXANDRIE

Cette ville, fondée sous Alexandre III, malgré Frédéric Barbarossa, et pour l'honneur de la Ligue Lombarde, est une ville industrieuse et commerçante, située sur la rive droite du Tanaro, près du confluent de la Bormida.

Nous commencerons par visiter la cathédrale, où l'on conserve, dans la chapelle de Saint-Joseph, une magnifique statue représentant ce saint; cette statue plus grande qu'au naturel et en marbre de Carrare, est l'œuvre du Genois *Parodi*.

Dans l'église de St-Laurent, on admire les peintures à fresque des frères *Pozzi*, excellents artistes Milanais.

L'église dédiée à N.-D. de Lorette, desservie par des PP. Dominicains, est d'une belle et solide architecture, de forme ronde et très-vaste. On remarque dans cette église, à la chapelle à gauche en entrant, un grand tableau représentant N.-D. du Ro-

saire, avec Pie V sur le devant de la toile, et dans le lointain, la bataille de Lepante. Cette peinture, remarquable pour la vigueur des tons et la grandeur du dessin, est due au pinceau du professeur *François Mensi*, d'Alexandrie, qui fit aussi le tableau que l'on voit sur le maître-autel, et qui représente N.-D. de l'Annonciation.

Les principaux palais sont le palais Ghillini, maintenant palais-royal, qui fut bâti d'après les dessins du comte Alfieri, dont la principale façade est sur la grande place.

L'hôtel-de-ville, d'ordre dorique, situé aussi sur la grande place, est remarquable pour son portique, pour son grand escalier et quelques salles d'une grandeur extraordinaire. Ce palais a été construit sur les dessins de *Caselli*; il renferme le théâtre, qui a été fait en 1770.

Le conseil communal d'Alexandrie a délibéré en 1852 de reconstruire le théâtre de la ville, selon le projet de l'architecte *Chiappa*, modifié par l'architecte *Chiodi*, et a voté la somme de 62,189 fr. pour cette dépense.

On remarque aussi le palais de l'évêché, le grand séminaire, le pensionnat dit le petit séminaire, le collége des écoles royales, la bibliothèque publique;

Dixneuf bâtiments qui appartenaient à des ordres religieux, maintenant occupés en partie par le corps royal du Génie; deux hospices pour les orphelines pauvres; l'hôpital des fous; l'hôpital militaire; trois casernes pour la cavalerie; trois pour l'infanterie; un pavillon pour les officiers du Génie; trois magasins militaires; trois poudrières; deux établissemens de bains publics.

La ville d'Alexandrie a deux cafés, situés sur la grande place, qui paraîtraient même beaux dans une brillante capitale. On peut dire qu'ils réunissent la richesse, l'élégance et le bon goût.

Galerie Migliara. — Nous nous faisons un devoir d'indiquer à l'amateur des beaux-arts la précieuse galerie de tableaux de *Migliara*, galerie dont il n'est fait mention dans aucun guide, et qui cependant n'a pas d'égale dans ce genre.

Elle n'est pas publique, mais le propriétaire, M. Antoine Viecha, notaire, a la politesse de permettre de la voir aux personnes qui le désirent.

Dans une salle attigüe à celle où sont les tableaux, on voit à la voûte une fort belle médaille, peinte à fresque, mais que vous croyez peinte à l'huile, à en juger par l'éclat des couleurs; elle représente Psyché soutenue par un zéphir. Ce chef-d'œuvre, connu des artistes par les gravures qui en ont été faites, est encore dû au pinceau du prof. *François Mensi.*

Citadelle.—Alexandrie a été parfaitement fortifiée par les souverains de la Maison de Savoie, et par sa position topographique, elle est telle que celui qui en est maître, tient, pour ainsi dire, les clefs de la haute Italie. La citadelle, construite sous Victor Amédée II, en 1728, sur les ruines de Bergoglio, communique avec la ville au moyen d'un superbe pont sur le Tanaro, et elle est de forme elliptique. Il y a dans la citadelle, outre l'église paroissiale, trois grands

quartiers, un riche arsenal, un pavillon pour les officiers, le logement du commandant, deux poudrières, et un local destiné à la réclusion des militaires.

Napoléon voulut en faire un grand camp retranché, qui se rattachât aux forteresses de Turin, de Milan et de Mantoue; on n'épargna ni travaux, ni argent pour y préparer une retraite sûre, un vaste dépôt et un rempart formidable à une armée, qui, après avoir perdu une bataille, n'aurait pu se soutenir sur la rive gauche du Pô, et aurait été obligée de se replier vers les Appenins. « Je considère cette place comme étant tout, disait Napoléon; le reste de l'Italie est affaire de guerre; cette place est affaire de politique. »

Les Français avaient augmenté les fortifications de cette ville; mais à la chûte de Napoléon elles restèrent imparfaites, et furent démolies par les Autrichiens.

Non loin d'Alexandrie se trouve le village de Marengo, au milieu d'une vaste plaine, où dans le mois de juin 1800 fut livrée la fameuse bataille, qui décida du sort de l'Italie, entre les Français et les Autrichiens. Les Allemands avaient 40,000 hommes, tandis qu'en l'absence de Desaix et de la réserve, Napoléon n'en pouvait opposer tout au plus que vingt mille, y compris 2500 cavaliers. Toutefois il n'hésita pas à engager la bataille, qu'il perdit d'abord, mais qu'il gagna ensuite vers le soir, par l'arrivée du général Desaix, et par une charge heureuse de cavalerie faite par le général Kellerman.

Les habitans indiquent encore une vieille tour, où l'on dit que Napoléon s'était placé pour diriger les mouvements de l'armée et assurer le succès de la journée.

A côté de cette tour il y a un beau palais, que M. Dellavo fit construire en 1847, et dans la vaste cour de ce palais s'élève la statue colossale, en marbre, de Bonaparte, sculptée par *Cacciatori*. Le vainqueur de Marengo, en habit de général, a la main gauche posée sur la garde de son épée, et la main droite posée sur la poitrine; ses traits annoncent qu'il compte sur la fortune.

Dans ce palais on voit un précieux musée d'armes françaises et allemandes, recueillies aux environs; et il y a annexé à l'édifice un vaste jardin auquel se rattachent beaucoup de souvenirs historiques. C'est là que le combat fut plus acharné; une petite colonne surmontée du buste, en marbre, de Desaix, indique le lieu où ce général est tombé. Les peintures à fresque sont fort jolies, et attestent la science de l'artiste dans les règles de la perspective.

Le bourg de Bosco, à peu de distance d'Alexandrie, mérite aussi qu'on en fasse mention: c'est là qu'en 1504 nacquit Ghisiglieri, qui monta sur la chaire de St-Pierre, sous le nom de Pie V, qui engagea une nouvelle croisade contre les Turcs, prévit la victoire de Lepante, et est maintenant aux rang des saints.

Dans le couvent des PP. Prédicateurs (il appartenait à cet ordre) on admire encore le superbe mausolée en marbre, qu'il avait élevé pour lui-même, et qui ne renferme pas ses cendres, parce qu'elles ont été déposées dans un mausolée à Rome, où il mourut en 1572.

TORTONE

Cette ville, ancienne colonie romaine, appelée Derthon et Dertona par Pline et par Tolomée, était surnommée *Giulia*, et avait quelque importance au temps des Romains. Cassiodoro nous a conservé la lettre que Théodoric envoya aux Goths et aux Romains qui y étaient réunis. L'histoire de Tortone dans le moyen-âge, ne diffère point de celle des autres villes lombardes. Elle fit partie de la Ligue Lombarde, combattit pour l'indépendance d'Italie, et elle fut détruite par Frédéric. Des discordes, des guerres intestines, et le relâchement des vertus civiques soumirent les habitants au pouvoir d'un seul; destinée commune à toutes les républiques de ces temps. Les ruines éparses de la forteresse de Tortone attestent la force et l'importance qu'avait anciennement cette ville. Dans un temps moins reculé elle fut fortifiée par Amédee II; mais les Français en démolirent la citadelle en 1796, en vertu du traité de Cherasco.

Il y a dans l'église de Saint-François une belle chapelle toute couverte de marbre, qui mérite d'être vue.

On remarque dans le couvent des Dominicains un massif formé de briques, que l'on croit le reste d'un ancien tombeau; et dans l'église, un tableau de *Scipion Crespi*, de Tortone, représentant la Vierge qui tient l'enfant Jésus, avec St-François et St-Dominique, et portant la date de 1592.

Dans la cathédrale il y a un sarcophage remarquable, sur lequel est sculpté l'audacieux Phaéton, qu'un berger regarde tomber dans le Pô. Sur les côtés on voit Castor et Pollux qui se tiennent près de leurs chevaux. Le couvercle est orné de deux ceps de vigne, qui sortent d'un vase qui est au milieu, avec deux bustes aux extrémités. Deux légendes grecques nous rappellent que nul n'est immortel, et que la générosité est la marque d'une noble origine; et une légende latine indique que ce monument fut élevé par Antoine Sisifo à son fils Publius Elius, qui vécut 24 ans et 45 jours. L'union de la langue latine à la langue grecque et le mélange des symboles du Christianisme naissant avec ceux du Paganisme, en font un monument singulier.

Dans le moyen-âge on y frappa des monnaies, par privilége de Frédéric II. D'autres villes du Piémont, telle que Asti, eurent aussi ce privilége. Tortone est la patrie de Luc Valinziano, un des bons poètes imitateurs de Pétrarque.

L'aspect de cette ville est sombre et mélancolique; toutefois les habitants tâchent de l'embellir, comme en font preuve les vastes portiques qu'on y a construits depuis peu.

VOGHERA

Cette ville a un théâtre, qui ne serait pas déplacé dans une brillante capitale. Le dessin primitif en a été fait par l'architecte *Muraglia*, de Milan, mais il fut ensuite modifié par le chevalier *Dell'Isola del Borghetto.*

Le *Casino* est attigu au théâtre; il y a une salle pour le bal, qui est fort belle, peinte par le professeur *Paul Morgari*, artiste renommé. Les autres salles destinées pour la lecture des journaux, sont ornées de quelques beaux paysages, de *Moja.*

L'hôtel-de-ville, construit aussi sur le dessin du chevalier *Dell'Isola*, est remarquable pour la grande salle du conseil, dont le majestueux balcon donne sur la place du marché. On voit à la voûte une belle médaille peinte à fresque par *Morgari*, représentant Charles Emmanuel II, qui, par patentes du 2 juin 1770, accorde le titre de ville à Voghera. Les beaux ornemens imitant le stuc sont de *Morgari* et de *Moja.*

Eglise collégiale de Saint-Laurent. — L'église de Saint-Laurent a été élevée sur le terrain même où était l'ancienne église, au commencement du XVII siècle, d'après le dessin de l'architecte *Antoine Marie Corbetta*, et elle est d'ordre toscan. Les quatre statues qui sont dans les piliers de la majestueuse chapelle, ont été faites en 1659; les autels latéraux, en beaux marbres, sont fort riches. L'autel de N.-D. de la Visitation est orné d'un grand tableau représentant la Visite de la Vierge à Ste-Elisabeth, œuvre du célèbre *Scipione Crespi.*

L'autel vis-à-vis a une ancienne et belle peinture à fresque, avec dorure, détachée de l'ancienne église et enchâssée dans le nouveau mur; on dit qu'elle est l'œuvre d'un peintre *Ab-Edesia*, de Bisance. On voit au-dessus de l'autel un tableau représentant N.-D. de l'Annonciation, en forme de bas-relief, si bien exécuté, qu'on le croirait au naturel, il est dû au chevalier *Boracci.*

Le grand tableau représentant le triomphe de St-Michel, et celui au-dessous, où l'on voit la Vierge adorée par des anges, sont aussi bien estimés; le professeur *Mensi* en est l'auteur.

Le tableau au-dessus du maître-autel de St-Antoine, est l'œuvre du chev. *Macelli*, dit *il Morazzone.*

Celui de l'autel de Ste-Cathérine de Sienne, représente cette sainte, et autour d'elle, les principaux faits de sa vie; peinture ancienne et très-estimée.

On admire dans le chœur, derrière le maître-autel, une peinture à fresque représentant le martyre de St-Laurent, œuvre de *Jules Rossi*, de Milan.

Dans une niche au sommet du chœur, on conserve soigneusement un précieux ostensoir contenant une épine du divin Rédempteur. Cet ostensoir est une belle œuvre ancienne, léguée par l'archevêque Pierre De Giorgi, à l'église collégiale de Vo-

ghera, où il s'était rétiré, et où il mourut en 1436. Au milieu de l'église où réposent ses cendres, s'élève son tombeau à bas-relief en marbre blanc.

On conserve encore un magnifique ostensoir ambroisien, d'un dessin gothique, orné de petites statues et d'ouvrages très-fins, pesant 25 livres; il fut fait à Milan dans le commencement du xv siècle.

On conserve dans la chambre capitulaire des livres liturgiques sur parchemin, avec des figures en miniature, du xiii siècle, et semblables à celles de Sienne.

Dans le cabinet attigu à la sacristie, il y a une petite statue fort jolie, avec son bas-relief, représentant la Vierge et l'enfant Jésus; cette statue, de l'école de Michel-Ange Bonarotti, mérite d'être vue.

Sous le presbitère git le comte Tadée de Vesme, capitaine d'armée, qui, dépouillé par Ludovic Sforza de sa souveraineté de Voghera, y termina saintement sa malheureuse vie. En 1646 on ouvrit son tombeau, et l'on trouva que le cadavre n'était pas encore corrompu, un bras s'en étant détaché, il en sortit beaucoup de sang : *Sanguinis vim effudit.* Le fait est rapporté par l'inscription placée à droite du presbitère.

L'église del Carmine, d'une belle architecture, est du xvii siècle. On a peint, à la voûte du milieu, N.-D. de l'Assomption, entourée des douze apôtres, œuvre de *De-Canibus.* Les autels latéraux sont ornés de belles peintures et de stucs.

L'église de Saint-Joseph a une belle façade, et il y a dans le chœur de cette église trois grands tableaux représentant les principaux épisodes de la vie de ce saint; ces trois tableaux furent peints par le chev. *Boroni*, de Voghera. Il y a sur l'autel à gauche un grand tableau représentant St-Bovo, chevalier provençal, mort à Voghera vers la fin du x siècle, célèbre pour avoir chassé les Sarrasins de la Provence.

L'église de Saint-Jean-Baptiste ne renferme de remarquable qu'un tableau qui est dans le chœur, et qui représente la naissance du saint auquel l'église est dédiée, peinture du chevalier *Panfili*, qui fit aussi le tableau de la Nativité de la Vierge, lequel se trouve dans l'oratoire près de l'église *del Carmine.*

L'église de Saint-Sébastien est remarquable pour les belles peintures de la voûte, faites par *Jules Rossi*, de Milan, et les beaux stucs de l'autel du Crucifix.

Voghera est une des premières villes d'Italie, qui ont eu une imprimerie dans le xv siècle. On conserve à Paris un des ouvrages sortis de cette typographie, un livre sur la jurisprudence par Bartoli. L'imprimeur est *Jacob de Santone Vazario, diligentissime in lucem edidit dicqueriæ calendis juniis MCCCCLXXXVI.*

Cette ville est la patrie du P. Charles Granelli, savant antiquaire, auteur d'un livre qui a pour titre : *Topographia Germaniæ austriacæ*, et d'autres ouvrages de chronologie et de numismatique. Elle est la patrie du savant mathématicien et physicien Joseph Marie Raccagni, barnabite, et d'autres hommes illustres qui vivent encore, tel que l'astronome Amédée Plana,

le physicien Anastase Galli, Hercule Ricotti, auteur de la *Storia delle Compagnie di Ventura.*

OBJETS D'ANTIQUITÉS — L'érudit chanoine Manfredi, qui a bien voulu nous communiquer ces notions, conserve un grand et précieux *Cameo*, représentant une illustre Romaine, que les uns croient être Eudoxie, et d'autres, Théodore. Le graveur sut tirer parti des différentes couleurs de la pierre, pour marquer les traits de la figure et les plis de la robe.

Ce grand *Cameo* fut trouvé sous sa maison avec d'autres objets d'antiquités romaines. On découvrit aussi dans les souterrains de la même maison, des fragments d'une statue colossale, d'un marbre très-fin de Carrare.

On trouva des dépôts de monnaies et de médailles romaines, et on en trouve encore soit dans la campagne, soit dans la ville, bâtie sur les ruines de l'ancienne Iria.

En construisant le nouvel hôtel-de-ville, on découvrit des pavés formés de larges dalles en marbre, et une mosaïque représentant une Nuit; mais comme de pareils édifices n'ont pas besoin de souterrains, on n'a pas songé à extraire ces décombres.

Dans une autre maison vis-à-vis de la rue Emilia, appartenant à la famille Bottà, on trouva, au commencement de ce siècle, un pavé en marbre et une belle main, fragments d'une statue en bronze. On dit que la statue ayant été trouvée dans une maison y attigüe, a été mise en pièces et portée à Milan par le propriétaire qui n'en connaissait pas le prix.

On conserve encore chez le même chanoine Manfredi plusieurs autres objets d'antiquités, entr'autres, une médaille portant l'épigraphe: *Gonsalvi Agidari Victoria*;

Trois belles têtes, en argille, d'empereurs romains;

Deux têtes en marbre, représentant deux divinités payennes;

Une médaille en albâtre, représentant un empereur romain;

Une petite statue de bronze, représentant un soldat romain;

Un autre petit *cameo* gravé et portant une inscription grecque, que l'on ne comprend pas, et qui fut trouvé dans une vigne au milieu de tuiles romaines;

Un petit buste d'Adrien, en bronze doré, une petite statue en albâtre d'Egypte, représentant une Venus tenant la queue du dauphin, trouvée dans les collines voisines;

Une inscription sur la base d'un monument qui n'existe plus :

T. . Catius . Tertii . F.
V. F. Catiæ . T. F.
Maxsumæ . F.
Probæ
Catiæ . T. F. Pollæ
Piæ.

Plusieurs pierres portant des inscriptions romaines ont été découvertes dans le territoire de Voghera, dont quelque-unes ont été publiées par Capsani ed Aldini, mais ces inscriptions ont presque toutes été transportées ailleurs.

Le chanoine dont nous venons de parler les a copiées avec soin, et se propose de les publier dans un ouvrage qui aura pour titre : *Cenni e documenti storici di Voghera e sua provincia.*

ANTIQUITÉS LONGOBARDES. —

Il n'y a d'autres monumens longobard qu'une petite partie du *Torrone* près de l'église de St-Laurent. L'église de St-Hilaire, évêque de Poitiers, laquelle est rappelée dans les diplômes du moyen-âge, et qui sert maintenant de magasin à poudre.

Le pont de la *Staffora*, démoli depuis peu d'années, était de construction longobarde, à arcs demi-circulaires.

Dans une maison d'un nommé *Dorta*, on voit dans la cour un bas-relief qui représente Sainte-Cathérine.

Il y a sur une colline aux environs de Voghera, le *tempietto* de N.-D. de Pontasso, où l'on voit dans le chœur des peintures grossières.

A Stradella se trouve l'oratoire de Saint-Marcel.

Chateau. — Il fut élevé en grande partie par Galeazzo Visconti en 1372. Au pied du grand escalier, qui couduit aux salles du tribunal de première instance, il est écrit: *Syinor de Beccaria potestas Viqueriæ*, qui fit réparer les murs et les tours qui entouraient la ville.

Il y a encore beaucoup de châteaux sur les collines et sur les monts, tels que Monte Segale des comtes Gambarano, une des branches des comtes Lumello, *del Sacro Palazzo*, Calvignano, etc.

Napoléon ayant contraint, après la bataille de Marengo, le général autrichien Otto, à se replier sur Voghera, y entra triomphant le jour suivant, et du balcon du château des comtes Dattili della Torre, il passa en revue l'armée qui allait à Marengo. Ce ne fut pas seulement dans cette circonstance qu'il logea dans ce palais, mais il s'y arrêta lors qu'il alla se faire couronner Roi d'Italie. Une inscription sur marbre rappelle que le soldat heureux y séjourna, ainsi que Pie VII. Cette inscription se trouve dans le vestibule près du grand escalier.

RIVANAZZANO

On trouve à peu de distance de Voghera, sur la route qui conduit à la montagne de Varzi, la source des eaux dites *Acque di Sales*, renommées pour leur propriété médicinale.

On se souvient encore qu'enciennement les habitants pauvres des environs venaient puiser l'eau à cette source, parce qu'elle contenait beaucoup de sel, et qu'ils l'employaient pour leurs usages ordinaires; mais le goût desagréable de cette eau, et la maigreur de ceux qui en faisaient usage, la firent abandonner.

Le docteur Ernest Brugnatelli entreprit de découvrir cette source, dont il ne restait plus qu'un souvenir confus chez les habitants des environs; et il trouva bientôt un grand bassin qui a deux mètres de profondeur et trois mètres de largeur, entouré d'un mur en briques, et traversé de grosses poutres qui soutiennent le mur; parmi les

briques de la couche supérieure on en trouva une qui portait l'empreinte du chiffre 1697.

Il y avait au fond du bassin un canal quadrilataire, d'un mètre de largeur, formé de plus de quatre cents poûtres, dont la connexion ingénieuse était surprenante. Ce canal était plein de grosses pierres, de bois, de terre, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le déblayer. Plus on avançait dans ce travail, et à mesure qu'on descendait, plus l'odeur de l'iodio augmentait; enfin on découvrit l'eau, qui fut soigneusement renfermée dans un puits.

La couleur de cette eau est sujette à un changement périodique; en hiver elle est d'un jaune verdâtre, et en été, d'un jaune rose. On a observé que sa température, dans le mois de janvier, s'élevait à 8 degrés au-dessus de 0, lorsque la température était à 0, et son poids spécifique est en raison de 105 1|2, étant de 100 celui de l'eau distillée. Mais l'on observe aussi quelque variation dans le poids de cette eau, qui n'est quelquefois que de 102 1|2, et cela dépend sans doute de ce que la proportion des sels qui y sont contenus, varie.

Le savant chimiste Angelini, deVoghera, et ensuite le professeur Abbene, ayant analysé ces eaux, ont reconnu d'une manière certaine qu'elles contenaient de l'iodio et du bromo, substances dont l'utilité thérapeutique n'est plus problématique de nos jours.

Le plus grand nombre de ceux qui ont fait usage, comme remède, de ces eaux de Sales, sont des goitreux, et ceux affectés d'hypercarioses, et les scrophuleux, l'usage de ces eaux produisit des résultats merveilleux. Comme les eaux de Sales contiennent de l'iodio, substance que l'on emploie comme remède dans les maladies syphilitiques et dans celles qui en dérivent, on a essayé d'en faire usage pour la guérison de ces sortes de maladies, et cela a réussi.

Nous avons parlé un peu au long de ces eaux, parce que nous ne les avons trouvé indiquées dans aucun guide; les personnes qui voudraient les connaître mieux, pourront s'adresser au docteur *Ernest Brugnatelli*, qui en a ouvert de nouveau la source, et qui en envoie des bouteilles partout où l'on en demande.

Il y a aussi à Retorbido, village situé entre Voghera et Rivanazzano, des eaux salutaires qui y attirent beaucoup de monde dans la belle saison.

Fossiles. — Les collines qui s'étendent de Rivanazzano à Voghera, et au-delà vers Casteggio, renferment une grande quantité de fossiles, dont plusieurs paraissent appartenir à l'espèce de l'ancien *plioceno.* Mais d'autres coquilles que l'on y trouva sont d'une forme tout à fait particulière, et mériteraient d'être bien observées, pour décider si elles appartiennent à des espèces non encore connues, car les lieux dont je parle n'ont jamais été l'objet des observations d'aucun naturaliste. M. Charles Tosi, de Pavie, y a trouvé plusieurs coquilles, et une belle dite le *squalo* (*sphirna prisca-aguss*) parfaitement semblables à celles que l'on trouve près de Castell'Arquato.

Il n'y manque pas de débris de végétaux fossiles, dont l'espèce atteste toujours plus l'analogie qu'il y a entre ces collines et celles de Casteggio et de Stradella, célèbres, les premières, pour les dépôts de pierres gypseuses et pour la grotte de *Camerata*; les autres, pour les nombreux fossiles de végétaux qui se trouvent dans les terrains gypseux, et merveilleusement conservés.

CASTEGGIO

Ce village, que les Romains appelaient *Clastidium*, est à trois milles et demi de Voghera, sur la rive droite du Coppa. Il n'y a maintenant de remarquable qu'une source d'eau sulfureuse, qui jaillit d'une grotte au pied d'une haute colline, traversée par un soupirail qui va de l'une à l'autre vallée. Quelques personnes ont eu le courage d'aller de l'une à l'autre vallée par ce souterrain, quoique ce passage soit très-dangereux, soit à cause des gros rochers qui sont audessus, soit à cause des sinuosités de la grotte et du peu d'espace qu'il y a pour passer.

On trouva sur la route de Plaisance, anciennement *via Emilia*, une fontaine dite *fontaine d'Annibal*, où l'on dit que ce général Carthaginois a fait boire ses chevaux, et où ses soldats se sont désaltérés.

Cette fontaine intarissable, qui n'est qu'à 70 mètres de la nouvelle route, et à 500 mètres de Casteggio, donne une eau excellente.

Elle a la figure d'un quadrilatère; deux de ses côtés ont une longueur de 2 mètres 25 cent., et les deux autres, une longueur de 1 mètre 75 cent., sa profondeur n'est que de 2 mètres. Elle est construite en briques, couverte d'une archivolte, dont la surface extérieure est à deux pentes; la dernière couche est formée de briques dites à la romaine, c'est-à-dire, qui ont 41 cent. de longueur, 23 de largeur et 8 d'épaisseur. L'archivolte a 1 mètre 50 cent. de hauteur, et a l'épaisseur de deux briques.

On découvrit et l'on découvre continuellement dans le territoire de Casteggio un grand nombre de médailles et de monnaies antiques, de petites idoles, des lampes sépulcrales, des vases lacrymatoires, des pierres portant des inscriptions, et d'autres objets qui attestent l'ancienne origine de Casteggio et sa grandeur passée.

Il y a peu d'années que l'on trouva, en creusant un puits, un beau monument sépulcral en marbre blanc, au milieu de décombres d'anciens murs, et à la profondeur de 3 mètres; ce monument fut transporté dans le jardin de M. Galeazzo Vitale, près du Lambro.

Le célèbre professeur de numismatique à l'Université de Pavie, Victor Aldini, expliqua l'épigraphe qui était sculptée sur ce monument funèbre, et il en a déduit que l'illustre famille romaine Attilia habitait dans ce pays; c'est la même famille d'où

sont venus les Bulbi, les Colatini, et les Regulus.

L'on voit enchâssée dans un mur du presbitère une pierre portant une inscription que Capsoni, dans son histoire de Pavie, interpréta de la manière suivante:

Cajo . Calusio
Philoni
Cajus . Calusius
Testamento
Fieri . jussit.

Ces lieux furent le théâtre de combats célèbres dans l'histoire, qui eurent une grande influence sur les destinées de l'Italie.

Les Romains y défirent les Gallo-Insubriens qui étaient allés assiéger Casteggio, et y établirent des magasins considérables d'armes et de vivres.

Annibal ayant passé la Trebbia, assiégea Clastidiana, et s'en empara par la trahison de ce vil Publius Darius, de Brindisi, qui était préfet de la ville. Quelques temps après, Clastidium fut incendiée; mais l'avantage qu'elle avait d'être près d'une grande route romaine, et son ancienne renommée la firent bientôt reconstruire.

Pendant les guerres de Napoléon, Casteggio fut tour à tour occupé par les Autrichiens, par les Russes, par les Napolitains et par les Français.

C'est là qu'a eu lieu en 1800 la sanglante bataille entre les Français et les Autrichiens, connue sous le nom de bataille de Montebello, village situé sur une colline en face de Casteggio.

« Les Autrichiens (écrivait Bonaparte même) se voyant placés dans la nécessité de vaincre, pour conserver l'honneur des succès qu'ils avaient obtenus dans la campagne précédente, combattirent en désespérés. Aussitôt que le premier consul apprit que l'ennemi avait attaqué l'avant-garde française, il accourut sur le champ de bataille, mais lors qu'il arriva, la victoire s'était déjà déclarée en faveur des Français. Il vit le terrain jonché de cadavres, il vit Lannes couvert de sang, et ses troupes, quoique arrassées de fatigue, ivres de joie, parce qu'elles sentaient d'avoir combattu avec un courage admirable. »

La bataille, qui avait commencée à 6 heures du matin, ne finit qu'à 8 heures du soir; elle fut, pour ainsi dire, l'avant courrière d'une autre bataille qui devait placer la couronne impériale sur la tête du premier consul, et changer les destinées de l'Europe.

DE TURIN A CASAL

CHIVASSO

En allant de Turin à Casal on trouve sur la route la petite ville de Chivasso, qui serait d'une grande importance militaire si on la fortifiait. Autrefois on la regardait comme la clef du Pié-

mont, et c'est là qu'en 1798 l'armée piémontaise opposa une vigoureuse résistance au maréchal Joubert, qui avait été chargé par le Directoire de détruire la monarchie de Savoie. Les fortifications de cette ville furent démolies par les Français, quand ils s'emparèrent de la Lombardie.

Chivasso, au moyen-âge, était la résidence ordinaire des marquis de Monferrat, qui, comme souverains, occupent une place distinguée dans l'histoire d'Italie de ces temps-là.

Là mourut, après une douloureuse maladie, en 1305, le marquis Jean, qui, pour ses vertus, fut par ses sujets surnommé le *Juste*. Comme le marquis Jean ne laissa pas d'enfants, l'Etat fut dévolu à une de ses sœurs, Violente, dite Irène par les Grecs, épouse d'Andronic Commeno Paleologo. Théodore, leur fils cadet, vint réclamer les droits de sa mère; alors commença en sa personne la dynastie de Monferrat-Paleologo, qui s'éteignit en 1553, dans la personne de Jean George.

L'église de Saint-Pierre, construite en 1452, est d'un style dit à la Renaissance; les ornements de la façade sont fort beaux, et les statues en terre cuite auraient beaucoup de prix, si elles étaient mieux conservées.

Il ne reste plus de l'ancien château des marquis de Monferrat, qu'une tour octangulaire, dont le sommet est couronné d'une riche végétation, qui en rend l'aspect pittoresque.

Au-delà du gros bourg de Verelongo on trouve Montra del Pô, qui occupe le même terrain où était l'ancienne ville romaine appelée *Industria*. Cette ville, dont Pline et quelques autres anciens écrivains ont parlé, n'existe plus. Plusieurs antiquaires supposent que Casal a été bâtie avec les ruines de cette ancienne ville. En 1744 on y trouva quelques restes de monuments romains, des fragmens d'inscriptions, et de précieux objets, parmi lesquels un superbe vase en bronze, objets dont a été enrichi le musée de Turin.

Il est surprenant que dans ces petites villes de l'Italie septentrionale, peu connues dans l'histoire, on ait trouvé des restes d'antiquités plus précieux que dans d'autres villes plus importantes. C'est que les habitants des villes plus considérables les abandonnaient, parce qu'elles étaient plus exposées que les autres aux dévastations des barbares.

CRESCENTINO

Crescentino est une ancienne colonie romaine, comme l'attestent les restes d'antiquités qu'on découvre près du confluent de la Doire-Baltea et du Pô.

La principale église de cette ville, dédiée à N.-D. de l'Assomption, renferme quelques belles peintures de *Moncalvo*.

De Crescentino on arrive à Verma, que la nature a fortifié, et qui serait un point stratégi-

que, si l'on reconstruisait les fortifications qus les Français ont démolies pendant qu'ils occupaient le Piémont.

Au-delà de Verma on trouve Trino, ville renommée dans l'art typographique pour ses imprimeries. Trino fut prise par Victor Emmanuel, aidé de ses deux fils, Victor Amédée et François Thomas, ce qui donna lieu à l'épigramme suivante :

Trina dies Trinum, trino sub principe cœpit.
Quid mirum? numquid mars ibi trinus erat.

Avant d'aller à Casal, nous conduirons le voyageur à la petite ville de Moncalvo, située au milieu d'un cercle de riantes et fertiles collines, sur une roche calcaire, qui étant tout à fait aride, a été appelée Moncalvo.

Cette ville, qui fut souvent la résidence des marquis de Monferrat et des Gonzagues, de Mantoue, a une église remarquable, celle de Saint-François, où l'on conserve quelques tableaux de *Caccia*, dit *Moncalvo*, peintre renommé dont les cendres reposent dans cette église avec celles de plusieurs princes de la dynastie Paleologa.

Le tombeau du célèbre marquis Olerano est dans une chapelle de la paroisse de Grassano, qui s'élève sur une colline à l'est de Moncalvo.

CASAL

Cette ville, jadis capitale du Monferrat et résidence des marquis de ce nom, est située entre une riante colline et la rive droite du Pô à 32 milles de Turin et à 15 milles d'Alexandrie.

Casal appartenait, du temps des Romains, à la tribu Pollia, comme l'indiquent des objets d'antiquités que l'on a trouvé dans ses environs, et dont nous parlerons bientôt.

Détruite par les barbares du nord, et plus tard, c'est-à-dire en 1215, par les habitants de Verceil et de Milan, on éleva sur ses ruines, en 1220, d'après la permission de Fréderic II, une ville plus vaste que la première.

En 1253 elle passa sous la domination des marquis de Monferrat; en 1283 elle fit partie de la ligue lombarde; elle fut prise et reprise plusieurs fois par les Français et par les Espagnols; puis cédée au duc de Mantoue, et enfin occupée par Victor Amédée, qui, en 1713, joignit la chambre des comptes de cette ville à la chambre des comptes de Turin.

En 1800 les armées françaises firent leur entrée à Casal, et elle fut incorporée à l'empire Français.

Eglises.— Le plus grand temple de cette ville, qui avait été érigé en cathédrale par Sixte IV en 1474, perdit beaucoup en 1706, lorsque en voulant l'embellir suivant le goût moderne, on lui ôta ce qui lui donnait le plus de prix, c'est-à-dire son architecture longobarde, qui en faisait un des monuments les plus remarquables.

Sous le pavé actuel on en trouva un de marbre en mosaïque historiée.

Voici ce qui y reste de plus curieux :

1° Le vaste pérystile élevé et svelte avec des galeries et des ornements en pierre, dans le meilleur goût antique ; à la voûte, de beaux arcs construits en pierre de taille, sans aucun ciment, arcs qui en 1758 furent blanchis inconsidérément, ainsi que d'autres ornements gothiques ;

2° L'orchestre, les statues et les ciselures, le tout dessiné et exécuté en 1720 par *Severino Cassini*; l'orgue qui avait été fait par *Jean Baptiste Gattinelli*, et que les frères *Carrara*, de Milan, ont changé en lui donnant une meilleure forme, et le rendant plus harmonieux ;

3° Le tableau qui est devant le baptistère, représentant le baptême du Rédempteur ; ce tableau est une partie d'une grande peinture de *Gaudenzio Ferrari*, sauvée des flammes et réparée longtemps après ;

4° L'élégant mausolée en marbre, dont le sarcophage est surmonté d'une statue, monument élevé à Bernardin Tebaldeschi. Outre cela, plusieurs tableaux d'excellents peintres, qui sont : *Ferrari*, *Moncalvo*, *Perugino*, *Belletti*, venitien, *Mainelli*, *Ronchetti*, *Panfilo*; et plusieurs statues de *Barthélemy Della-Porta*, d'*Ambroise Volpi*, d'*Alphonse Lombardi*, et autres sculpteurs renommés ;

5° La somptueuse chapelle de St-Evasio, martyr, premier évêque d'Asti, et patron de la ville ; elle fut commencée en 1760, et achevée en 1808, sur le dessin de *Louis Barberi*. Monseigneur Louis Avogadro, évêque de Casal, a beaucoup contribué à son érection, et ce fut lui qui en posa la première pierre. Les peintures à fresque de la voûte représentant les gloires du saint, sont fort belles et sont dues au pinceau de *Jean Baptiste Ronchelli*, de Varese ; quatre médaillons en marbre, qui représentent l'ordination, la prédication, le martyre du saint, et la translation de ses reliques ; ainsi que les anges et les ornements sont dus à l'habile sculpteur *Brunero*.

Cette chapelle a la figure d'une ellipse ; l'urne dans laquelle sont déposées les cendres sacrés (renfermées dans une statue) est d'argent massif. Près de la chapelle on voit la colonne sur laquelle, d'après la tradition, St-Evasio a été décapité.

Dans la sacristie on admire un crucifix qui fut enlevé aux habitants d'Alexandrie ; il est orné de petites lames en argent, et tout autour de la croix, des cristaux convexes, qui semblent des pierres précieuses, travail remarquable pour des temps barbares. A l'autel, les quatre statues, les cinq tableaux historiés, les anges sur le sarcophage, le tout d'un marbre fin, sont d'un travail fini, et appartinrent à l'ancien autel de St-Evasio. Il y a aussi trois statues d'un grand prix de *Barthélemy Della Porta*; une ancienne croix de style gothique, en cuivre doré, avec des ornements et des figures en argent, présent fait par le cardinal Théodore de Monferrat. Parmi tant de chefs-d'œuvre, on observe la statue en marbre blanc qui représente N.-D. évanouie, œuvre de *Bernino*, laquelle fut

transportée en ce lieu, lorsqu'on supprima le monastère dit de Sainte-Claire.

Dans les archives capitulaires se trouvent de précieux codes du dixième siècle, sur parchemin, et un missel orné de très-belles miniatures en or. Il y a aussi un grand vase antique d'argent doré, orné de bas-reliefs représentant des bachantes et des divinités du paganisme.

Paroisse de St-Étienne.— Ce temple, élevé peu de temps après l'an 1000, fut agrandi et embelli en 1650 sur le dessin de *Guala*; *Galozzi* en changea la façade en 1762, et elle est encore imparfaite.

On y observe quelques belles peintures de *Moncalvo* et de *Guala*, surtout un tableau qui représente St-Sébastien attaché à l'arbre, œuvre dont on ignore l'auteur, mais qui atteste un excellent pinceau. On prétend que c'est une belle copie substituée secrétement à l'original par le marquis Covouger, qui l'aurait envoyé en France.

L'église de Saint-Hilaire, construite vers la fin du IV siècle, servit au culte des fausses divinités du paganisme; destinée plus tard au culte du vrai Dieu, elle fut mise sous le patronage de St-Hilaire, qui y prêcha l'Evangile.

On y voit d'anciennes peintures assez belles, dont la meilleure fut donnée à la Galerie Royale de peinture.

La paroisse de Saint-Dominique fut fondée en 1469 par les princes Paleologues, et consacrée en 1513; l'étendue, la légèreté et l'harmonie du dessin, que l'on attribue avec raison à *Bramantino*, la font regarder comme le plus beau des édifices sacrés de Casal. Sa longueur est de cent pieds de Monferrat, et sa largeur de soixante-deux, outre la tribune et le chœur, qui ont 65 pieds de long et 26 de large. La façade est ornée de superbes reliefs et de statues en pierre: on y voyait autrefois deux cerfs, et entr'eux, les armoiries de la maison Paleologa.

On y admire d'excellents tableaux de *Pompée Bettoni*, du chev. *Vicentini*, de *Nicolas Musso*, du chev. *Rotari*, de *Guala*, de *Saletta*, de *Moncalvo*, de madame *Clementini* et de *Grozio*. La peinture la plus remarquable est celle qui est à côté de la porte de la sacristie, représentant N.-D. entre St-Dominique et St-Jean-Baptiste, œuvre de *Jean Caruto*. On y admire le mausolée avec une statue d'une dimension naturelle, et autres figures, le tout en marbre, monument élevé au célèbre Benvenuto San-Giorgio; et la récente tombe en marbre, où, par ordre souverain, le 3 juin 1835 on plaça, avec une pompe royale, la dépouille mortelle de quelques princes Paléologues.

L'église paroissiale du Saint-Crucifix, vaste et bien construite, fut rebâtie sur le dessin du comte *Magnacavalli*. Le Crucifix gigantesque que l'on conserve au fond du chœur est l'œuvre de *Severino Cassini*, sculpteur renommé, qui fit aussi la statue représentant N.-D. des sept douleurs.

Palais.— Parmi les nombreux palais de cette ville, nous citerons ceux qui nous paraissent les plus remarquables:

Palais Dellavalle, où l'on admire quelques affresques de *Ju-*

les Romano, dans le style de Raphaël, et autres peintures d'excellents pinceaux. Attigü à ce palais il y a un beau jardin botanique, dont les plantes les plus délicates et les plus précieuses sont placées pendant l'hiver dans une serre-chaude en forme de terrasse.

Palais Sangiorgio, construit en 1778 sur le dessin du comte *Robilant*. La façade, le beau portique, la perspective de la première cour décorée de statues, embellie par la vue d'un immense jardin, le grand escalier, la grande salle et les galeries en font un édifice qui mérite l'attention. Les voûtes des appartements furent peintes, pour ce qui est des ornements, par *François Guidolini*, et les figures, par *Paul Delorenzi*, tous deux de Vicence. On y admire quelques tableaux du chev. *Mattia*; et sur le grand escalier et dans la salle, des statues, des bustes et des bas-reliefs, ouvrages de *Bernero*.

Palais Gozzani de Treviglio, construit en 1730 sur le dessin de *Scapita*, ensuite agrandi sur le dessin de *Bertoli*, de Vicence, qui en changea la façade. Le beau vestibule de ce palais, la première cour décorée de statues, le grand escalier, la salle et la galerie sont remarquables; la galerie fut peinte, pour ce qui est des ornemens d'architecture, par *Bettini*, et pour ce qui est des figures, par *Pierre Guala*. Les peintures à fresque des appartements sont de *Guidolini* et de *Delorenzi*.

Palais Magnocavalli, dont la porte d'entrée a de beaux ornements dessinés par le comte *Alfieri*, sur le style de Palladio, et dont le grand escalier a une statue gigantesque représentant un esclave qui porte une lampe. L'artiste *Natali* a peint les ornements d'architecture, et *Busca*, de Bologne, a peint les figures. En 1794 on voyait dans la bibliothèque de ce palais une statue gigantesque et admirable, copie de l'Apollon du Belvedere qui est à Rome. On voit encore dans cet édifice quelques belles peintures à fresque de *Raimondi* de Plaisance.

Palais Picco, maintenant *Callori*, somptueux édifice, construit sur le dessin du comte *Magnocavalli*. Il y a dans ce palais, entr'autres belles peintures, un portrait qui est l'œuvre du *Titien*. Le comte Calori a chez lui un autre portrait sorti du même pinceau.

Palais Grisella, reconstruit en 1740 sur le dessin de l'architecte *Giacomino Bandello*, habité dans le siècle passé par des princes et par de grands personnages. *Busca* et *Bertini* en peignirent à fresque les appartements.

Cette ville renferme un grand nombre de maisons de charité, d'hôpitaux, etc., au nombre desquels nous indiquerons l'*orfanotrofio* (hospice pour les orphelins), parce que l'on voit dans l'église y attigüe quelques peintures d'un grand prix de *Jules Procaccini*, de *Françoise Teti*, romaine, et de *Frédéric Bianchi*; et la Congrégation de la Miséricorde, parce que, outre l'élégance du dessin d'après lequel l'église a été construite, et les statues en stuc qui en décorent la façade, l'on admire dans l'intérieur quelques statues, de grandeur naturelle, que l'on attribue à *Denis Bussola*, de Milan; deux tableaux que l'on croit de

Pallavicino, de Milan, et deux autres que l'on attribue au pinceau du chev. *Perugino*.

Collége des PP. Somaschi. — Dans l'église attigüe à ce collége il y a des peintures à fresque d'excellents pinceaux; une statue en marbre représentant N.-D. de l'Assomption, statue d'un grand prix sculptée par *Bernero*; des siéges en marqueterie dans le chœur; un tableau sur l'autel de Ste-Catherine, de *Angelo Butteri*; et enfin le grand tableau représentant la Descente de la croix, œuvre de *Raphaël*, don de la princesse d'Alençon.

Eglise des religieux dits minori osservanti. — Ce temple consacré à St-Antoine, mérite l'attention pour l'élégance du dessin, pour l'harmonie des galeries qui l'entourent, pour les affresques de la façade, que l'on croit sortis du pinceau de *Toricelli*, de Lugan, et pour quelques autres peintures dans l'intérieur.

Couvent des PP. Cruciferi. — Dans l'église attigüe à ce couvent l'on admire des peintures de *Moncalvo*, de *François Da-Castello*, dit le *Flamand*, et de *George Alberti*.

Seminaire. — L'eglise du séminaire est vaste, élégante, elle a la figure d'une croix grecque, la coupole est d'une structure originale; elle fut élevée en 1631 sur le magnifique dessin du chanoine *Guala*.

Le duc de Mantoue, Charles Ferdinand Gonzague, lui donna le titre d'église ducale, et elle fut consacrée en 1721. On y admire quelques beaux tableaux de peintres renommés, tels que le chev. *Peruccini, François Martinotti, Frédéric Bianchi, Mathias Prati, Guido Reni, G. Barbanelli*.

Couvent des capucins (*extra muros*). — Les pères capucins habitent un couvent qui appartint jadis aux Templiers, ensuite aux chevaliers de Jérusalem, et fut cédé en 1619 aux pères dits *Minori Riformati* de St-François. L'église fut reconstruite et agrandie.

Couvent des augustiniens. — Il n'y a de remarquable que quelques peintures à fresque de *Moncalvo* et d'autres artistes distingués. C'est dans l'église de Sainte-Croix, appartenant à ce couvent, qu'en 1508 eut lieu le célèbre congrès auquel intervinrent les ambassadeurs de l'empereur Maximilien I, de Charles III, duc de Savoie, de Louis XII roi de France, de Frédéric Conzague duc de Mantoue, et l'ambassadeur de la république de Gênes.

Théatre. — Ce théâtre fut reconstruit en 1785 sur les dessins du chev. *Vittoli*, de Spoleto, et il est regardé comme un des beaux théâtres pour son élégante construction, pour les jolies peintures des fréres *Galliari*, pour la salle y annexée, servant de foyer, et pour d'autres ornements.

Tour de la ville. — On croit que la tour de la grande horloge a été élevée avant le x siècle. Elle fut reconstruite en 1510, sous le règne de Guillaume VII marquis de Monferrat, qui y fit placer la cloche qui existe encore, et dont le poids est de 202 *rubbi*, et sur laquelle on voit les armoiries de la maison de ce prince. Les ornements de cette tour furent un peu endommagés du temps de Gonzague, par les coups de canon tirés du château dans deux occasions, pour effra-

yer les habitants qui s'étaient révoltés. En 1760 on y fit faire de nouvelles peintures et de nouveaux ornements, mais avec peu de succès.

ANCIEN HÔTEL-DE-VILLE. — Cet édifice appartint à une branche de l'illustre famille Biandrate. Il fut confisqué en 1535; le sénat y tint ensuite ses séances, et enfin ce fut le lieu de réunion du conseil communal. Le majestueux portique extérieur, les magnifiques ornements en pierre, dont la façade est ornée, font croire que *Bramante Lazzari* en est l'architecte.

Il y avait dans l'intérieur d'un oratoire et sur son autel, un grand tableau représentant la Vierge, St-Evasio et St-Patrizio, peinture très-estimée de *Paul Appiano*, de Casal, qui fit aussi les affresques des voûtes. Dans ce même oratoire il y avait aussi quatre beaux tableaux représentant les quatre évangelistes, œuvre que l'on attribue à un élève de *Ferdinand Cairo*. En 1731, comme il n'y avait plus de sénat à Casal, ces tableaux furent transportés à Turin avec de riches tapisseries et des meubles précieux.

FORTERESSE. — Le fort actuel de forme carrée, muni de quatre bastions, fut construit en 1469, lorsque Guillaume IX gouvernait le Monferrat. Les ducs de Gonzague embellirent ce château-fort, en y faisant construire un palais, qu'ils habitaient souvent, et devant lequel il y avait un petit jardin qu'on appelait Belvedere, soit pour sa position agréable, soit parce qu'il avait été orné de statues, dont la plupart ont été transportées à Turin.

En creusant la terre pour construire ce fort, on découvrit la fameuse table Isiacque, qui fut d'une si grande utilité pour mettre en ordre les annales de l'histoire égyptienne. Le duc Vincent se la fit apporter à Mantoue, d'où elle passa à Turin; et elle est un des plus précieux objets du musée pour les recherches de l'antiquaire.

Le duc Vincent y fit construire en 1590 une des meilleures forteresses de l'Europe, et cent-six ans après elle fut abattue.

L'importance stratégique de Casal pour la défense du Piémont, détermina le Parlement, en 1852, à munir cette ville de nouvelles fortifications.

SANCTUAIRE DE SAINTE-MARIE DE CREA. — L'église de ce sanctuaire, s'élève sur une haute montagne à 7 mille de Casal, et est formée de trois nefs, elle a un portique et une façade ornée de statues et embellie de nouveau en 1642. On y vénère une statue représentant la Vierge dite de St-Luc, qui, suivant la tradition, y fut portée par St-Eusèbe, évêque de Verceil; et l'on y admire sur le maître-autel un tableau d'*Albert Duro*.

Il y a dix-huit chapelles éparses sur la montagne du côté du midi, dans lesquelles on voyait historiés des faits tirés de l'Ecriture sainte; et dix-sept petites chapelles dans lesquelles il y avait des statues de grandeur naturelle. Mais ce magnifique sanctuaire a subi beaucoup de dégats; un vaste presbitère y fut démoli, plusieurs statues furent détruites, et beaucoup de meubles précieux emportés.

OBJETS D'ANTIQUITÉS. — En 1590, pendant que l'on creusait

les fondements de la citadelle de Casal, on découvrit beaucoup de médailles romaines, regardées comme étant des plus anciennes, quelques-unes ont d'un côté une tête à deux faces, et de l'autre, un navire.

En 1720 on trouva sous la maison Sannazzar les bustes de Servilius Alcala, de Sabines, d'Antonin Pie, de Faustine, et la tête colossale de Pertinax.

On découvrit sous la maison Magrelli, à la profondeur de 3 pieds, beaucoup d'urnes, de lampes sépulcrales fort endommagées, et de nombreuses médailles, dont plusieurs sont de Sévère, de Constance et de Constantin.

En creusant la terre à porte Marengo, on trouva en 1800 un gros fragment d'architrave portant une inscription pour l'empereur Claudius, une Cères, un joli médaillon en bronze d'Antinoüs, un autre en argent, de la première province Macédonienne, et plusieurs médailles consulaires.

M. Ricci trouva en 1806, sous sa maison, des médailles de la famille des Flavii Cesari, lesquelles enrichirent ensuite le musée de l'abbé Beccaria à Turin. La même année on trouva dans un champ au-delà du Pô, près de la route qui conduit à Balzola, deux petits pots avec des monnaies d'argent, dont quelques-unes portent d'un côté le mot M≊≊A; quelques autres MA≊≊A, et du côté opposé, la tête de la république de Marseille, avec le lion qui porte l'œuf dans la gueule.

Les inscriptions trouvées dans différentes parties de la ville, en indiquent les anciennes familles; l'inscription sépulcrale que l'on découvrit en 1561 dans les fossés du château, et qui disparut après les réparations faites en 1798, indiquait plusieurs branches de la famille *Suaffeja* de la tribu Pollia. Un assez grand nombre d'autres inscriptions indiquent des pierres sépulcrales d'un Lennio Secondo, élevées au génie d'un ami Asiatico; deux, un Cajius Vibio, fils de Cajius Asiatico; et une Vibia Sulpicia d'un Ebuzio; familles dont on découvrit un grand nombre d'inscriptions en Piémont, surtout de celle des Vibii.

A peu de distance de la ville on trouva en 1823, dans un champ de M. Cervis, deux colonnes de pierre, dont le piédestal se trouvait à une profondeur de 35 pieds; on voit gravé sur le fût des colonnes et sur le plinthe, le monogramme de Ludovic Pie empereur.

Si la célèbre table Isiacque, que l'on appelait aussi Bembina, parce qu'elle appartint quelque temps au cardinal Bembo, eût été vraiment découverte, comme nous venons de le dire, dans les fouilles du château de Casal, ce serait un indice de plus pour prouver l'antiquité de cette ville, et une plus forte raison d'attacher du prix à ce singulier monument, à cause de son origine.

MORTARA

Après avoir passé Terranova, où l'on traverse la Sesia, le voyageur arrive à Candia, joli village situé dans la vallée de Sesia. Il y a dans ce village une église consacrée à Ste-Marie, laquelle est remarquable pour les belles peintures à fresque de *Lanini*, quoique fort endommagées.

Ensuite, après avoir passé Cozzo, petit village que l'on croit avoir été fondé par le roi Cotius, et le Castel d'Agogna, qui s'élève près du torrent du même nom, on arrive à Mortara, chef-lieu de la Lomellina.

Quelques chroniqueurs prétendent, avec peu de fondement, que cette ville s'appelait anciennement *Mortis ara* ou autel de la mort, sur la fausse assertion qu'en l'an 774, les Francs conduits par Charlemagne, y firent un massacre des Longobards.

Mortara rappelle une funeste journée, celle du 21 mars 1848. C'est un point stratégique très-important, parce que c'est là que se réunissent les routes qui conduisent de Gênes en Suisse, de Milan à Casal, de Turin à Pavie, à Mantoue, à Crémone, et à Plaisance.

Eglises.—Le voyageur pourra visiter l'église collégiale de St-Laurent, construite en partie sur le dessin de l'église de Sainte-Marie-Nouvelle de Florence; elle fut fondée en l'an 1414, comme semble l'indiquer une épigraphe qu'on lit sur une paroi de cette église.

On y admire quelques beaux tableaux, tels que celui qui représente le Crucifix, et sur les côtés St-Ambroise et St-Laurent, œuvre très-estimés de *Daniel Crespi*; une Madonna del Rosario, de *Lanini*; un tableau représentant N.-D. de l'Annonciation, œuvre de *Procaccini*; un grand tableau où l'on voit la Vierge avec l'enfant Jésus, St-Laurent, St-Albino, St-Amico et St-Amelio, que l'on croit l'œuvre de *Paulus Drisiensis*, nom qui y est écrit avec la date de *MCCCCLVIII*; et enfin un grand tableau qui représente la Vierge avec St-Roch et St-Sébastien, œuvre de *Gaudenzio Ferrari*.

Il y a dans l'église de Sainte-Croix deux tableaux de *Crespi*, dont l'un représente la Nativité du Rédempteur, et l'autre St-Charles; et un tableau de *Lanini*, qui représente la Nativité de la Vierge.

Aux environs de Mortara, on remarque dans la commune de Lomello l'église de Sainte-Marie, d'une construction très-ancienne; et à Garlasco, l'église principale qui est d'une architecture moderne.

De Gambolò, dont l'église est remarquable pour quelques belles peintures à fresque de *Bernard Campi*, l'on arrive à Vigevano, ville frontière du Piémont.

VIGEVANO

La place de Vigevano siérait même dans une grande capitale de l'Europe, aussi fut-elle souvent peinte par des artistes renommés.

La cathédrale est un bel édifice, qui fut réparé et embelli il n'y a pas longtemps.

On remarque aussi le château de Sforza, appelé la *Sforzesca*, que les ducs de Milan, charmés de la riante position de Vigevano, y firent construire, et qui fut ensuite réparé par *Bramante* en 1492.

Vigevano a beaucoup d'établissements de charité, ce qui fait honneur à ses habitants.

DE TURIN A NOVARE PAR VERCEIL

Cette route présente une série continuelle de sites pittoresques d'un aspect à la fois imposant et agréable. On voit longtemps les Alpes qui, regardées de ce point, se détachent de la plaine et vous apparaissent plus imposantes que si vous étiez au milieu d'elles; c'est le plus beau coup d'œil.

Au-delà du village de Settimo, dont le nom *ad Septimum lapidem*, rappelle son origine romaine, vous trouvez le village de Brandizzo, qui, s'il n'a rien qui puisse attirer le voyageur, rappelle toutefois à l'historien que c'était un lieu de repos pour les pélerins qui allaient à Jérusalem, comme l'indiquent d'anciens itinéraires.

Là vous passez le torrent Orco, dont le sable est mêlé à des paillettes d'or, mais en trop petite quantité, pour compenser la peine de le chercher. L'artiste, qui s'occupe peu de l'or, admire les beaux points de vue qu'offrent les bois qui bordent ce torrent.

Après avoir passé la ville de Chivasso, que nous avons déjà décrite, et Rondissone, le voyageur arrive à Cigliano, anciennement entouré de murs et de tours, maintenant démolis, et où l'on remarque une ancienne église, et la vue imposante du Mont Rosa.

A San Germano, le jeune voyageur observera les femmes qui commencent ici à se coiffer comme les Lombardes, c'est-à-dire, elles mettent à leurs cheveux de grosses épingles disposées comme les rayons d'une roue; ce genre de coiffure a quelque rapport avec l'architecture des édifices de Lombardie, qui sont surmontés d'obélisques.

VERCEIL

Cette ville, que l'on croit avoir été fondée par les peuples de la Ligurie, était dès les temps des Romains, une des villes les plus considérables de la région Transpadane; à la chûte de l'empire, elle fut occupée par les Goths, et ensuite par les Longobards, qui l'érigèrent en duché. Déchirée dans le moyen-âge par les factions de puissantes familles, elle fut forcée de se mettre sous le pouvoir des Visconti, dont l'un, Philippe Marie, la céda en 1527 à Amédée VIII duc de Savoie.

EGLISES. — La cathédrale est un des plus beaux monuments sacrés de Verceil; elle est dédiée à St-Eusèbe, qui fut le premier évêque du diocèse. Elle fut construite vers la moitié du XVI siècle, par *Pellegrino Tibaldi*, et fixe l'attention pour sa belle architecture. Les Français, pendant leur domination en Italie, commirent les plus grands dégats dans ce temple, ils brûlèrent les bois admirablement ciselé qui ornaient le chœur, profanèrent le tombeau du Bienheureux Amédée de Savoie, qui des honneurs du trone fut élevé à ceux de l'autel. Mais en 1823 Charles Félix fit réparer ce précieux monument, qui renferme les cendres de son auguste ayeul; l'on avait déjà réparé un an auparavant les dégats commis dans le chœur, ces réparations furent faites d'après le dessin de *Ranza*, architecte de Verceil. Le corps de St-Eusèbe est à côté de celui du Bienheureux Amédée, et les chapelles mortuaires où ces corps sont déposés, sont aussi remarquables pour la richesse des ornements.

Le vestibule de l'église fut construit d'après le dessin hardi et original du comte *Alfieri*.

La bibliothèque de cette cathédrale, qu'on a pu soustraire aux dévastations des vandales modernes, contient une collection d'anciens manuscrits très-rares. Nous citerons une copie de l'Evangile écrite de la main même de St-Eusèbe, dans le IV siècle, et que le roi Berengario fit relier magnifiquement en argent avec l'inscription suivante qui l'atteste :

Presul hoc Eusebius scripsit, solvitque vetustas;
Rex Berengarius sed reparavit idem.

Sur la couverture du livre on voit, d'un côté, Jésus-Christ sur une espèce de trône formé de deux zones, ornées de pierres précieuses, que l'on croit représenter la terre et le ciel. L'Evangile est sur les genoux du Christ, et tout autour, des ornements représentant des branches d'olivier. De l'autre côté on voit St-Eusèbe revêtu des habits pontificaux, avec ces mots: *Eusebius episcopus*. Ce livre, si précieux pour son antiquité et sa beauté artistique, est encore plus précieux pour le texte biblique, car l'on croit que sa version latine est celle citée par St-Augustin, et qui fut usitée dans les temps primitifs de l'église

occidentale, jusqu'à ce qu'on lui eût substituée la vulgate. Ainsi ce manuscrit est antérieur à tout manuscrit grec qui existe encore, et il est par conséquent la copie la plus ancienne que l'on connaisse. Lors qu'il s'élève quelque question sur cette matière, les critiques les plus judicieux s'en rapportent au texte de ce manuscrit, si connu sous le titre de *Codex Vercellensis.*

Les Evangiles s'y trouvent dans l'ordre suivant : St-Mathieu, St-Jean, St-Luc (qui est appelé *Lucano*), et St-Marc. Il est écrit par chapitres, à deux colonnes, l'écriture en est devenue si pâle qu'on a de la peine à le lire. Le savant Lalande est d'avis que ce manuscrit, quoique traduit en latin, est un livre autographe de St-Luc; mais ce n'est qu'une opinion, et nous ne savons pas sur quoi il l'appuie. Il est à regretter que ce livre ait subi non seulement les injures du temps, mais qu'il ait encore souffert par l'ignorance des hommes, car dans le XV siècle monseigneur Boniface Ferreri, alors évêque de Verceil, en détacha une feuille qu'il envoya à la ville de Lausanne, où l'on avait élevé une église en l'honneur de St-Eusèbe.

Parmi les autres manuscrits on remarque les *Premi Anglo-Sassoni*, dont l'un en l'honneur de St-André, qui furent traduits par le cardinal Guala; les *Leggi dei re Lombardi*, écrites sous le règne du roi Luitprando, par conséquent avant l'an 744; et enfin un manuscrit de St-Clément.

EGLISE DE ST-ANDRÉ. — Cette église fut érigée par le cardinal Guala de Bicchieri, né à Verceil, qui remplit les fonctions de nonce apostolique en Angleterre du temps de Jean et de Henri III, et qui joua un grand rôle dans les affaires politiques de ces temps-là. On voit sur une des portes latérales ce cardinal représenté dans l'attitude de consacrer l'église, et on y lit l'inscription suivante :

Lux cleri patriæque decus Cargnaladinalis
Quem canon atque artes, quem sanctio canonicalis,
Quem lux dotavit, quem pagina spiritualis.

Le cardinal légua à cette église tout ce qu'il possédait, et une épée, que l'on croit avoir été l'instrument du martyre de St-Thomas, à Becket. Comme il avait passé une grande partie de sa vie en France et en Angleterre, il apporta dans sa patrie le genre d'architecture de ces pays-là, et en laissa le modèle dans cet édifice. Le clocher ne fut construit qu'en l'an 1399 par *Pierre del Verme.*

Les anciens tombeaux élevés dans cette église furent tous démolis, excepté celui du premier abbé et architecte de cet édifice sacré *Thomas Gallo*, mort en 1246; on voit sur ce tombeau une peinture à fresque assez singulière, où cet abbé est représenté entouré de ses disciples, parmi lesquels on distingue St-Antoine de Padoue; au-dessus il y a un bas-relief de ces temps-là, où ce même abbé Gallo est représenté à genoux devant la Vierge, et St-Denis de l'Aréopage est représenté étendant la main sur sa tête.

Eglise de Saint-Christophe. Cette église mérite de fixer l'attention pour les belles peintures à fresque dont elle est ornée, faites par *Gaudenzio Ferrari*, né en 1484 à Valduggia, près de Verceil. Cet artiste célèbre, qui semble dans quelques-uns de ses tableaux imiter Raphaël, fut élève de *Giovenone*, et celui-ci était si fier d'un tel élève, qu'il signait quelquefois : « *Geronimo Giovenone*, *maestro di Gaudenzio.* » Il est à regretter que ces excellentes peintures aient été retouchées par un pinceau trop inférieur à celui de *Gaudenzio*. Les sujets de ces tableaux sont les suivants :

La *Crocifissione*, dont les figures se détachent admirablement d'un fond obscur; on voit d'un côté le centurion romain, armé et habillé comme les militaires du temps de Henri VIII; la figure qui est à droite est le portrait d'un Religieux nommé P. Angelo dei Corradi, qui avait demandé Ferrari pour faire ces peintures, et avait été dans le couvent *degli Umiliati*, auquel cette église avait d'abord appartenu. Il y a autour de la croix quelques anges, les uns dans l'attitude de recevoir l'âme du bon larron « Gestas », suivant la légende; et les autres, dans l'attitude de pleurer sur l'âme perdue du larron impénitent « Dysmus »;

Il Salvatore che predica, peinture admirable, mais endommagée;

Cristo al convento del Fariseo, où, entre un grand nombre de figures, on voit la Magdelaine lui baisant les pieds;

Una scena ricavata dalla vita di Santa Maddalena. D'après une ancienne tradition des habitants de la Provence, on dit que Ste-Marie-Magdelaine, St-Mathieu et St-Lazare, s'embarquèrent après l'ascension du Seigneur, et vinrent débarquer avec d'autres disciples à Marseille, dont St-Lazare devint le premier évêque, et où ils furent reçus par Maximin, qui fut ensuite évêque d'Aix. On voit sur ce tableau, dans le lointain, la ville de Marseille;

L'Ascensione della Maddalena entourée d'anges, qui lui forment un cortége;

La Natività della Vergine. On voit dans le fond du tableau la Présentation au temple;

L'Assunzione della Vergine. — Le groupe des apôtres est très-bien peint;

La Natività del Signore. La Vierge est à genoux devant l'enfant Jésus que les anges lui présentent; idée aussi belle qu'originale. On voit dans le lointain N.-D. de l'Annonciation et la visite à Ste-Marie Elisabeth;

L'Adoration des Mages. On peut juger que parmi les figures de cette composition il y a beaucoup de portraits, par exemple, la figure du roi qui est à genoux devant la Vierge; des pages, des écuyers, etc., complètent la scène et l'enrichissent;

St-Nicolas, évêque de Bari, et Ste-Cathérine de Sienne. — Cette sainte paraît dans l'attitude de présenter deux novices à la Vierge, jeunes filles qui étaient de la noble famille des Lignara, de Verceil. On voit dans cette peinture à fresque, outre les portraits des deux jeunes filles, celui du peintre même, et le portrait de Hieronime Giovenone, son maître et celui de Bernardin Lanino;

San Cristoforo et autres figures. Saint Cristoforo est représenté sous les formes gigantesques qu'on a coutume de lui attribuer. On voit dans ce même tableau St-Jean Baptiste; les portraits de deux Religieux dits *Umiliati*, qui peut-être ont fait don de ce tableau; au-dessus de ce portrait est la Vierge. Lanzi croit que ce portrait est d'un grand prix.

On remarque dans la sacristie un tableau représentant Saint-Pierre martyr, et un moine, œuvre très-estimée de *Lanino*.

Il est à regretter que ces peintures à fresque aient été si endommagées, d'abord pendant le siége de 1738, malgré que le marquis de Leganez eût defendu à ses artilleurs de tirer contre l'église de Saint-Christophe; et elles furent encore plus endommagées par les Français, qui convertirent cette église en une espèce de prison, où l'on renfermait les conscrits refractaires et les prisonniers de guerre, ces hommes s'amusèrent à gâter les murs de leur prison.

Eglise de sainte-catherine, où l'on admire un tableau représentant la sainte à qui l'église est dédiée, et St-Antoine; ce tableau est de *Ferrari*.

L'église de Saint-Bernardin est remarquable pour quelques restes d'architecture lomgobarde, et pour un très-bel affresque, où est représenté Jésus-Christ au moment d'être mis sur la croix, et la Vierge qui s'évanouit.

On conserve dans la maison Mariano une belle peinture à fresque de *Lanino*, représentant la fête des Dieux, et quelques autres figures allégoriques et mytologiques; mais la salle où est cette peinture est convertie en un grenier.

Il y a aussi à Verceil un beau théâtre où l'on représente de bonnes pièces.

Dans la province de Verceil il y a quelques bourgs dont nous croyons devoir faire mention, tels que Trino, sur la rive gauche du Pò, à peu de distance de la célèbre abbaye de Lucedio; Crescentino, que l'on prétend avoir été élevé sur les ruines de l'antique *Quadrata*; Santhià, célèbre pour des siéges qu'elle dut soutenir, et patrie du savant Durandi; Cigliano, village fort riche, mais d'un aspect triste; Gattinara, renommé pour ses vins, et que la famille Arborio a illustré, et patrie de ce fameux Mercurino, qui fut grand chancelier de Charles V; Romagnano, où l'on dit que mourut Bayard, le chevalier *sans peur* et *sans tache*, blessé lors de la defaite de Bonnivet à Abbiategrasso en 1524; enfin Masserano, jadis chef-lieu d'une principauté, fief de l'église, et où s'élève l'ancien château de ces princes.

NOVARE

Cette ville, une des plus riches pour son commerce, importante pour sa position, est aussi d'un aspect pittoresque, étant bâtie sur un plateau entre deux rivières, l'Agogna et le Terdoppio, au milieu de la vaste plaine qui s'étend du Sesia au Tessin et au

Pô, les Appenins, le Monviso, le Monrosa et le Simplon bornent l'horizon et présentent un magnifique panorama.

Cette ville a toujours eu une place distinguée dans l'histoire; du temps des Romains, tandis que Asti et Turin n'étaient encore que des colonies, Novare avait déjà le titre de ville, et elle appartenait à l'illustre tribu Claudia, c'était sous l'empire de Néron. On sait qu'elle était la résidence des principaux magistrats, qu'il y avait des colléges pour les prêtres, que là s'élevait des temples majestueux, des autels élevés pour accomplir des vœux, de superbes mausolées, de magnifiques édifices publics et privés, des bains publics, dont les eaux venaient de la rivière Sesia, au moyen d'un acqueduc dont il reste encore des vestiges. Mais nous parlerons de ces restes d'antiquité à l'article Archeologie.

Tacite, en parlant de Novare, dit qu'elle était comme Milan, Verceil, Ivrée, *firmissima transpadana regionis municipia*.

Depuis la chûte de l'empire romain jusqu'au règne de Odoacre, cette ville eut beaucoup à souffrir des irruptions des Visigoths et des Huns; et ne redevint florissante que sous le règne de Théodoric, qui régna suivant les usages et les lois des Romains. Réunie pendant quelques temps à l'empire grec, elle tomba bientôt au pouvoir des Longobards, auxquels Charlemagne l'enleva pour l'ériger en comtée. Tantôt ville libre, du temps de Arrigo IV; tantôt déchirée par des guerres civiles et les factions des *Sanguigni* et des *Rotondi*, des *Bianchi* et des *Baldizoni*, elle eut à souffrir les mêmes maux que les autres villes du moyen-âge; jusqu'au moment où elle se livra aux ducs de Milan.

Lorsque les Espagnols s'emparèrent du Milanais, Novare partagea le sort de ce duché; elle appartint ensuite à la maison d'Autriche, qui, en vertu du traité du 18 novembre 1738, la céda à Charles Emmanuel III; celui-ci s'occupa du bonheur de cette ville, et il s'en occupa avec succès. Occupée ensuite par les Français, elle fut rendue à ses souverains à la chûte de l'empire.

C'est près de Novare qu'a eu lieu la sanglante bataille entre les Autrichiens et les Piémontais le 23 mars 1849, bataille où 40 mille Italiens, même un peu découragés, combattirent pendant sept heures contre 60 mille Allemands. On vit Charles Albert pendant le combat s'exposer au plus grands dangers, et plus d'une fois il se trouva au milieu d'une grêle de projectiles, aussi vit-on tomber à côté de lui plusieurs carabiniers et quelques officiers. Voyant la défaite inévitable, il alla se placer là où l'artillerie ennemie causait le plus de ravages, et comme le général Durando le pressait de s'éloigner de ce lieu, il lui répondit : *laissez-moi mourir, c'est mon dernier jour*. Quelques heures après se dirigeant lentement vers Novare, Charles Albert disait encore avec l'accent d'une profonde douleur, *la mort n'a su que faire de moi*. Peu d'instants après il réunit ses généraux, et il leur demanda plusieurs fois s'il était possible de se frayer un passage pour aller à Alexandrie,

tous répondirent négativement. Alors leur montrant le Duc de Savoie, *voilà*, leur dit-il, *votre roi*, il les embrassa, et prenant un air serein pour les consoler, il partit cette nuit même (exilé volontaire) pour Oporto.

Eglises. — Parmi les édifices sacrés on distingue surtout la cathédrale, dont le vestibule entouré d'une cour servait anciennement de cimetière. Ce vestibule a quelques beaux monuments, qui y furent transportés de plusieurs églises qui ont été supprimées; on y admire surtout le monument élevé à l'archidiacre Langhi, œuvre de *Christophe Solari*, habile sculpteur du XVI siècle.

La tradition rapporte que St-Gaudenzio, qui fut le premier évêque de cette ville, et dont les cendres reposent dans cette église, a converti en un temple chrétien cet édifice, qui servait aux sacrifices du paganisme. Dans le XI siècle on y construisit les six premières chapelles et les arcs à cintre aigu; dans le XVI siècle on y fit un chœur carré; en 1650 Benoit Odescalchi, qui fut ensuite Innocent XI, fit élever la coupole, et chargea *Joseph Danedi* dit *Montalto*, de l'orner de peintures à fresque; dans le XVIII siècle on construisit, d'après le dessin du comte *Benoit Alfieri*, les deux croisillons où furent élevés les magnifiques autels de St-Agabio et de St-Laurent; le premier, d'après le dessin du comte *Lupi*, romain; le second, d'après le dessin du chev. *Joseph Zanoia*, fameux architecte de Novare; et en 1831 le chœur fut prolongé, et on lui donna une forme circulaire, sur le dessin du baron *Etienne Ignace Melchioni*, architecte distingué de Novare.

Cette vaste basilique est formée de trois nefs, dont les voûtes sont soutenues par des colonnes de différentes espèces, restes, peut-être, de l'ancien temple. Un fragment de mosaïque, que l'on voit dans le haut sanctuaire, nous rappelle les ouvrages de ce genre dans le IX siècle; et on vient d'y élever un maître-autel qui peut, avec raison, être regardé comme un monument digne des plus beaux temps de l'architecture romaine, tant il est magnifique et colossal. C'est l'architecte *Alexandre Antonelli*, de Novare, qui en fit le dessin, et le forma de gros blocs du plus beau marbre.

Les premiers artistes d'Italie concoururent à le décorer; *Charles Finelli*, romain, fit les deux Cariatides portant des corbeilles de fruits; *Torwalizen* modela les petits anges et les guirlandes de fleurs entralacés; et *Joseph Chialli* fit les médailles qui représentent les évangelistes et le Père-Eternel sur le Ciboire, modèles qui furent imités sur le bronze et dorés par *Barthélemy Conterio*, le même qui fondit à l'arsenal de Turin le monument de Pierre Micca, monument qui est l'œuvre de l'excellent professeur *Bogliani*.

Les deux anges, d'un beau marbre, dans l'attitude de l'adoration, près du Ciboire, furent sculptés par *François Samoini*; les figures représentant Moïse et St-Pierre assis sur le fronton attique, sont l'œuvre de *Gaétan Monti*; la statue de marbre de Carrare représentant la Religion fut sculptée par *Pompée Marchesi*. Le Ciboire historié en

bronze doré, que l'on voit au milieu du maitre-autel, entouré de huit colonnes d'ordre corinthien, fut dessiné par *Antonelli* et exécuté par *Conterio*. Les modeleurs lombards *Arigoni*, *Castelli* et *Leon Buzzi* concoururent à décorer le même autel, qui est vraiment merveilleux, soit pour son architecture majestueuse et parfaite, soit pour la singularité des ornements et le fini du travail.

La voûte du presbitère fut peinte à fresque par *Vitale Sala* dit *Saletta*, qui y représenta le Couronnement de la Vierge.

La statue en marbre de Carrare représentant St-Agabio, second évêque de la ville, décore l'autel dédié à ce saint, dont les cendres reposent sous l'autel dans une urne de brocatelle d'Espagne, cette statue est l'œuvre des frères *Collini*.

L'autel est de marbre de Serravezza (en Toscane), il a les colonnes avec des bases et des chapiteaux en bronze; la voûte fut peinte dans le siècle dernier par *Pontoja*, artiste d'une brillante imagination, mais outré pour le coloris.

Le savant antiquaire remarquera avec plaisir, en dehors des grilles, l'autel d'une grande simplicité, qui servait dans les premiers siècle du christianisme.

L'autel vis-à-vis, dédié à St-Laurent prêtre et martyr, dont les cendres reposent aussi dans une urne sous l'autel, est remarquable pour les quatre grosses colonnes d'un marbre vert, et encore plus pour la statue en marbre qui représente le saint, œuvre de *Grazioso Busca*, excellent sculpteur de l'école lombarde.

Les restes des peintures à fresque qui ornent la chapelle de St-Joseph, sont précieux, et ont été fort loués par Barthélemy Taeggio et par Lomazzo.

Ces peintures, œuvre de *Lanini*, élève le plus renommé de Leonard, représentent les sybilles, quelques épisodes de la vie de la Vierge, tirés en partie de la Bible et en partie de pieuses légendes. Le même artiste peignit en détrempe le tableau admirable qui orne l'autel de St-Benoit.

On voit dans la sacristie dite inférieure quelques belles peintures, telle que le mariage de Sainte-Cathérine, de *Gaudenzio Ferrari*; la dernière Cène, de *Cesare da Sesto*, élève de Vinci et ami de Raphaël; et l'Adoration des mages, de *Pâris Bordone*.

Il y a encore dans cette église des vestiges de l'ancien temple, et des premiers ouvrages qui y furent faits pour le convertir en une église chrétienne; telles que les galeries au-dessus des petites nefs, auxquelles on a donné le nom de *matroneo*; les colonnes d'un marbre de Carrare et d'un marbre d'Afrique qui les soutiennent; les deux tours latérales de la façade, d'où l'on appelait le peuple pour les cérémonies religieuses, avec des trompettes, et en frappant sur des plaques de métal, avant qu'on inventât les cloches.

Le pavé de ce dôme est aussi un reste de l'ancien édifice, formé de mosaïque, d'un travail entièrement romain, peut-être fait par des artistes bizantins du neuvième ou du dixième siècle; on n'y a employé que deux couleurs, le blanc et le noir. Les

compartiments de ce pavé sont divisés avec le même art que ceux des bains romains. Les figures des médaillons représentent des oiseaux : le pélican, emblême de l'amour du Sauveur, le phénix, symbole de la résurrection, et autres oiseaux. Ces restes d'antiquité sont très précieux, en ce qu'ils nous retracent l'allégorie primitive de la religion chrétienne.

Les archives de cette basilique renferment un grand nombre d'anciens documents et de codes très-rares. On y conserve des titres depuis l'an 700; c'est-à-dire une biographie de St-Gaudenzio, et d'autres saints de Novare; une pétition à l'évêque Grazioso, écrite en l'an 730, pour la consécration d'un autel dédié à St-Michel; deux morceaux d'ivoire très-précieux, dont le premier représente le consul sous une espèce de coupole soutenue par des colonnes, et conserve les noms des évêques de Novare, depuis St-Gaudenzio jusqu'en l'an 1170; et le second, le buste d'un consul, et porte une autre nomenclature d'évêques depuis St-Gaudenzio jusqu'à Guillaume de Crémone, en 1343.

Canonica. — Il y a à côté de la basilique le cloître des chanoines, édifice qui a une vaste cour carrée entourée de portiques à piliers au-dessus desquels sont les habitations des chanoines, la salle capitulaires et les archives; cet édifice est très-important, parce qu'il est antérieur à l'an 1008. On recueillit sous ces portiques d'anciens monuments qui indiquent les divinités, les sacerdoces, et les dignités de la magistrature, qui existaient déjà à Novare, lorsqu'elle florissait comme ville romaine.

Séminaire de la ville. — Du cloître des chanoines l'on passe au séminaire de la ville, et au palais épiscopal. Le séminaire est un bâtiment d'une grave architecture, entouré de portiques à colonnes de granit qui offrent aux élèves un beau coup d'œil, et un lieu commode pour se promener; on voit au bas du grand escalier le buste du cardinal Morozzo, sculpté à Rome par *Festa*, de Turin; la chapelle est ornée de belles peintures au clair-obscur de *Prinetti*; et d'une statue en plastique de *Argenti*.

La bibliothèque annexée au séminaire, riche de plus de 12 mille volumes, fut commencée dans le siècle dernier par l'évêque Marc Aurèle Balbis-Bertone.

Baptistère. — Vis-à-vis de la grande porte de la basilique se trouve le baptistère, de forme octogone qui se termine par une coupole ronde, au sommet de laquelle il y avait une ouverture circulaire par où il recevait la lumière : soit que ce petit temple ait jadis servi de tombeau à Ombrena Polla, fille de Aulo, que lui avait élevé son affranchie Doxa, comme on le croit généralement, et comme semble l'indiquer le cénotaphe en marbre qui est au milieu, et qui sert maintenant de bassin pour les fonts baptismaux, soit qu'il ait été construit pour servir de baptistère, toujours est-il que son architecture est fort belle : huit précieuses colonnes en marbre d'Egypte et quatre colonnes cannelées sans le tore, séparent les grandes niches, dans lesquelles des peintures et des statues représentent quelques épisodes de la passion du Rédempteur : Jésus

priant dans le jardin, œuvre en plastique de *Prinetti*, est d'un travail parfait, qui fait l'admiration de tous les connaisseurs, ainsi que la flagellation du Sauveur, où l'on voit un soldat romain qui montre de la compassion, et un autre qui se détourne pour ne pas voir cet acte de cruauté. Ces ouvrages en plastique et colorés sont attribués à *Gaudenzio Ferrari*, excellent dans cette partie de l'art.

Basilique de St-Gaudenzio.— Cette vaste basilique dédiée au patron et premier évêque de Novare, fut reconstruite entièrement dans le XVI siècle par *Pellegrino Tibaldi*. L'intérieur de ce temple est d'une seule nef en forme de croix-latine; cinquante quatre colonnes d'ordre corinthien, et cinquante-deux statues placées dans des niches faites exprès, en font le principal ornement. Il y a dans le tronc de la croix trois grandes chapelles de chaque côté, et deux dans les deux croisillons : viennent ensuite les deux presbitères; dans le second s'élève le maître-autel, derrière lequel il y a le chœur de forme circulaire. Fort peu d'églises sont d'une construction aussi élancée; sa longueur est de 84 mètres; la façade en est très-élevée; deux ordres, le corinthien et le composite, en décorent l'extérieur, où l'on voit des niches et des frontons triangulaires.

La principale porte, faite sur le dessin d'*Antonelli*, est un chef-d'œuvre; les jambages et l'architrave de cette porte sont d'un granit rouge d'une seule pièce colossale, le tout très-bien ciselé; le boisage de la porte est orné de grosses patères, de têtes de chérubins, et d'arabesques en fer fondu.

Quoique cette basilique ne soit pas resplendissante d'or et revêtue de vrais marbres, on y admire toutefois des tableaux et des peintures à fresque des artistes les plus renommés. *Pierre François Muzzuchelli*, dit le *Murazzone*, peignit à fresque toute la chapelle *della Buona Morte*, et à huile, le grand tableau du Jugement universel, œuvres parfaites. Le tableau de l'autel est de *Guillaume Caccia*, de Novare, dit *Moncalvo*, et il est réputé par Lanzi comme le chef-d'œuvre de cet artiste. La chapelle de l'Ange-gardien fut peinte à fresque par *Tanzi*, auquel on doit aussi le tableau d'un grand prix représentant la défaite de Sennacheribbe; le tableau sur l'autel représentant l'Ange-gardien, est l'œuvre du chev. *Brandi*, de Poli ou de Gaeta; le *Fiamminghino* peignit entièrement la chapelle de la Circoncision; le grand tableau de la chapelle dite *delle Madonne di mezzo*, est une œuvre au-dessus de tout éloge, il est dû à *Gaudenzio Ferrari*.

Louis Sabatelli peignit à fresque les prophètes dans la chapelle du Crucifix; *Legnani* fit les peintures que l'on voit dans la chapelle dédiée à N.-D. de Lorette. Le grand tableau représentant la donation faite par l'évêque St-Adelgiso en l'an 840, au chapitre de Saint-Gaudenzio, et qui est sur l'autel élevé en l'honneur de ce saint, œuvre du chev. *Palagio Palagi*, est d'un grand prix.

Le maître-autel est remarquable pour les beaux ouvrage de sculpture en métal fondu; dix médailles en bronze et à bas-

relief représentent les principaux épisodes de la vie de St-Gaudenzio; de grands et de petits anges et des festons de fleurs du même métal, en font un autel magnifique, et les beaux marbres dont il est construit ajoutent à sa magnificence.

La chapelle supérieure dite *Seurolo*, où reposent les cendres de St-Gaudenzio, est fort riche: les beaux marbres dont elle est toute revêtue, les quatre statues en bronze, et les décorations en relief du même métal, en font un autel admirable.

Les portes latérales en bronze et en acier fondu, se font remarquer pour leur singularité; l'urne du saint, d'argent et de cristaux de roche, est à la fois riche et élégante; les peintures à fresque de la voûte, représentant le patron porté en paradis par des anges, est, de l'avis de Lanzi, la plus belle œuvre d'*Etienne Legnani*, le premier des peintres lombards au commencement du dixhuitième siècle.

La basilique est pavée de larges dalles en marbres de différentes couleurs, d'après le dessin du chev. *Palagi*; le presbitère est pavé en mosaïque avec des étoiles en bronze.

Il y a dans la salle capitulaire un précieux tableau du *Spagnoletto*, représentant St-Jérôme.

Cette superbe église a aussi des archives où l'on conserve des codes anciens, des diplômes fort rares, et deux médailles consulaires fort précieuses, sur l'une desquelles sont sculptés deux consuls romains donnant le signal de commencer les jeux publics.

TOUR DE SAINT-GAUDENZIO. — Cette tour, dont la hauteur est de 275 pieds de Paris, construite sur le dessin du comte *Benoit Alfieri*, peut être mise au nombre des plus beaux clochers de la Péninsule, soit pour sa construction, soit pour la richesse des granits. Les palmes de la grande croix et l'énorme globe sont en bronze doré; et huit têtes de chérubins, jointes ensemble par des festons de fleurs et de fruits de ce même métal, forment une brillante guirlande; un assez bel escalier avec balustrade en fer conduit jusqu'aux cloches, dont l'une est d'une dimension extraordinaire.

En dehors de cette église, du côté du midi, on remarque quelques monuments du temps des Romains et du moyen-âge, très-importants pour l'histoire de cette ville.

SAINT-PIERRE AL ROSARIO. — Cette église, qui appartenait anciennement à un couvent de Dominicains (supprimé), fut commencée en 1599 et achevée en 1618. Elle fut entièrement peinte par *Fiaminghino*, par *Gilardini*, par *Danedi* et par *Frédéric Bigiogero*. On y admire trois superbes tableaux, c'est-a-dire un St-Biagio, de *Saletta*; St-Vincent Ferrero, de *Miglio*; une Vierge, St-Pierre martyr et Ste-Cathérine, de *Jules Procaccini*, grand tableau qui est dans la chapelle du Rosaire. On ignore l'architecte qui donna le dessin de cette édifice.

En l'an 1307 on prononça dans cette église une sentence de mort contre le moine Dolcino, qui prêchait le communisme des biens et des femmes. Ce sectaire s'étant réfugié, avec cinq mille disciples sur les montagnes près de Verceil, fut défait dans une

bataille et fait prisonnier par les Novarais. Ce moine et sa belle concubine, Religieuse qu'il avait enlevée du couvent où elle était renfermée, furent brûlés vifs le 23 mars 1307.

Dans l'*Enfer* du Dante, Mahomet dit au poète :

Or di' a fra Dolcin dunque che si armi,
Tu che forse vedrai il sole in breve,
(Se egli non vuol qui tosto seguitarmi)
Sì di vivanda, che stretta di neve
Non rechi la vittoria al Novarese,
Che altrimenti acquistar non saria leve.

INFER. XXVIII.

EGLISE DE SAINT-MARC.— Cette église, construite en 1607 par les Religieux Barnabites, d'après le dessin du P. *Ferrari* leur confrère, est vaste et d'une belle architecture. Elle est décorée de bonnes peintures à fresque de *Guillaume Caccia*; de plusieurs tableaux de *Camille Procaccini*, de *Lanini*, et surtout de *Daniel Crespi*, qui peignit le martyre du saint titulaire. On y voit aussi une peinture de *Moncalvo*, laquelle représente Saint-Charles dans une procession, adressant au ciel des prières pour délivrer de la peste la ville de Milan.

L'EGLISE DE SAINT-JEAN DÉCAPITÉ, bâtie en 1636, ayant la forme d'un ancien tombeau, est remarquable pour la singularité de sa construction. On y admire un tableau de *Nuvolone*, représentant l'Adoration des Mages.

EGLISE DE SAINT-PHILIPPE. — Cette église, édifiée en 1763 d'après le dessin de l'architecte *Louis Barberis*, est remarquable pour sa coupole grande et élancée. On y trouve aussi quelques tableaux d'un grand prix, tels qu'un St-Philippe, œuvre d'*Auguste Toffanelli*, romain, et une Ste-Philomène, d'*André Migilio*, de Novare.

SAINTE-EUPHÉMIE. Cette église fut reconstruite en 1666 d'après un magnifique dessin à piliers d'ordre composite; mais la façade ne fut faite qu'en 1787, et récemment ornée de deux statues en plastique, œuvre de *Argenti*. Le monument élevé au cardinal Cacciapiatti est de marbre de Carrare, il fut dessiné par l'architecte *Louis Orelli*, et exécuté par *Monti*, de Ravenne.

EDIFICES PUBLICS. — *Palais Caccia*. Un portique à doubles colonnes de granit rouge, entoure de trois côtés la cour de ce palais, qui fixe l'attention par le grandiose de son architecture. On conserve dans les salles de l'étage supérieur une belle collection de champignons modelés en cire par *Ignace Pizzagalli*, de Milan, et une précieuse collection de minéraux, qui appartint au professeur Biroli.

On voit dans la grande salle des réunions consulaire des bustes en bronze fondus par *Conterio*, et que la reconnaissance publique ordonna pour honorer la mémoire d'illustres bienfaiteurs.

On conserve dans les archives la médaille d'or que Victor Amédée III donna à la ville en l'an 1789, lorsqu'on célébra dans la cathédrale le mariage de Victor

Emmanuel, duc d'Aoste, avec l'archiduchesse d'Autriche Marie Thérèse; la médaille d'or qui rappelle la fondation de l'Académie des Sciences et celles d'argent, qui furent frappées au coin lors qu'on transféra le Collége Caccia de Pavie à Turin.

Palais de Justice. Cet édifice du moyen-âge fut construit en l'an 1346 par Tommasino Lampugnano, *podestà* de la ville. Il y avait une salle très-vaste où l'on tenait les assemblées; le marché se tenait dans la cour dite Broletto; le podestà prêtait serment et prononçait ses sentences du haut du balcon qui existe encore, et que l'on appello *arengo.* On y voit même aussi les débris de la tour où était la cloche qui appelait les ouvriers au travail. On y ajouta dans le XVIII siècle une galerie inférieure et supérieure d'ordre dorique et ionique, pour rendre l'entrée des bureaux plus commode. La salle des assemblées publique, est fort belle.

Corps de Garde. La façade de ce bâtiment, bâti en 1835, d'après le dessin de l'architecte *Antoine Aresi*, attire l'attention du voyageur pour les superbes trophées qui la décorent, pour la grande sculpture à haut-relief, faite sur pierre par *Jérôme Rusca*, et qui représente le concordat juré entre les Guelfi et les Ghibellini de Novare, le 20 décembre 1310, en présence de Henri VII; et pour la statue colossale de la ville de Novare, œuvre de ce même *Rusca.*

Portico Nuovo. Ce portique, construit en 1837, soutient un bâtiment à trois étages. On a placé dans les archivoltes quatre renommées d'une dimension gigantesque, sculptées à haut-relief par *Joseph Argenti*; et dans les métopes on a mis les portraits d'illustres Novarais, avec les emblèmes des sciences et des lettres qu'ils ont cultivées.

Barrière de Porte-Turin. Au lieu d'une porte qui avait été construite par les Espagnols, et qui fut démolie en 1837, on a élevé cette superbe barrière. Les colonnes en pierre cannelées reposent sur un degré de granit rouge; les grilles en fer fondu furent faites sur le dessin du chev. *Palagi*, elles sont soutenues par les deux piliers. Les frontons sont ornés des armoiries royales et civiques que soutiennent les figures représentant la Renommée; on voit quatre statues placées dans les niches, et qui représentent la Bienfaisance, la Reconnaissance, l'Agriculture et le Commerce; deux autres statues placées sur les piliers des grilles représentent, l'une, la Vigilance et l'autre la Concorde. Le dessin de cette barrière, vrai modèle d'architecture grecque, a été fait par l'ingénieur *Antoine Agnelli*; les sculptures sont dues au ciseau de *Joseph Argenti.*

Il Mercato. On appelle ainsi un très-bel édifice où sont les bureaux du tribunal de commerce, construit sur le dessin du professeur *Orelli*, de Milan, qui adopta un style semblable à celui de Brunelleschi. Quatre-vingt-huit colonnes de granit, munies d'architraves d'ordre dorique, soutiennent un beau et élégant portique; la façade principale vers le cours est décorée d'une statue colossale représentant l'Amour de la Patrie, œuvre de *Monti*, de Ravenne; et

des simulacres de la Terre et de l'Eau, sculptés par *Argenti*, ces deux statues sont assises sur les acrotères latéraux. *Jérôme Rusca* fit le relief qui orne le fronton, représentant le triomphe de Cérès et de Bachus.

La salle où se réunissent les négociants, embellie de douze colonnes, fut décorée de cinq statues de marbre représentant les plus célèbres économistes italiens, c'est-à-dire, Romagnosi, Verri, Genovesi, Bandini et Gioia. La statue de Romagnosi fut sculptée par *Monti*, de Ravenne, celle de Verri, par *Savoini*, celle de Gioia, par *Argenti*, celle de Genovesi, par *Albertini*, celle de Bandini, par *Bisetti*.

Il y a à l'étage supérieur une grande salle pour les festins publics, et quelques autres grandes salles pour la bibliothèque.

Le château-fort de Novare est un reste de ce fort où, en 1500, fut emprisonné Ludovic *il Moro*. Il est carré, entouré de profonds fossés avec une vaste cour au milieu. Ce fort existait déjà dès le treizième siècle.

Les établissements de charité dont peut s'énorgueillir la ville de Novare, attestent non seulement la richesse des habitants, mais encore leur philantrophie.

Le grand hôpital qui existait déjà dans le faubourg de Saint-Agabio dès l'an 1195, fut transféré dans l'intérieur de la ville, et reconstruit en 1628 sur le dessin de *François Soliva*; il a été réparé, il y a peu d'années, par l'architecte le baron *Melchioni*. La porte d'entrée, toute de granit avec un fronton attique soutenu par deux grosses colonnes, est magnifique; la cour avec des portiques à doubles colonnes d'ordre dorique, est vraiment admirable. Les infirmeries sont de vastes salles voûtées fort-élevées et que décorent deux statues représentant la Charité et la Bienfaisance, sculptées par *Argenti*. L'église dédiée à Saint-Michel est très-élégante, elle a quelques précieux tableaux, celui au-dessus de l'autel est l'œuvre de *Mazzola*, peintre de Novare fort distingué; le tableau qui représente la Sainte Vierge et St-Idelphonse est l'œuvre de *Ciro Ferri*, élève de Pierre de Cortone; celui de St-Charles avec plusieurs autres figures, de *Tarquin Grassi*; enfin le tableau qui représente Ste-Marie avec l'enfant Jésus, et St-Félix, de *Cuzzi*, peintre de Novare.

Cet édifice occupe un espace de 16 *perches* deux tables et huit pieds, et il a une rente annuelle de 337,300 fr., et il reçoit annuellement 3480 malades.

L'hôpital de Saint-Julien, qui existait déjà en 1225, fut réparé en 1823 sur le dessin du professeur *Orelli*. Cet hôpital a à l'intérieur un portique avec des colonnes de granit, sous lequel les convaléscents peuvent commodément se promener.

L'hospice des Orphelines, dit *Orfanotrofio femminile di Santa Lucia*, fondé en 1599 par Constance Avogadro, dame de Novare. L'hospice des orphelins, fondé en 1792 par Dominioni, capitaine français, et qui porte le nom de son fondateur.

Le *Ritiro delle Rosine*, établi dans le couvent supprimé des *Gerolomini* par l'évêque Marc-Aurèle Balbis-Bertone en 1788; et la Maison d'asile pour les pauvres, dite *Ritiro dei poveri e*

Casa d'Industria, fondée en 1833 par le chev. Gaudenzio De-Pagave, et agrandie par les legs d'autres bienfaiteurs : tous ces établissements dûs à la charité des habitants de Novare, leur font honneur.

Novare a plusieurs maisons d'éducation, parmi lesquels nous citerons l'*Institut Bellini* fondé par la comtesse Tornielli, veuve Bellini, et doté par elle de 400 mile francs. L'édifice, construit sur le dessin de l'architecte *Pestagalli*, a coûté à la fondatrice 300,000 fr., il existe depuis 1837. La chapelle, d'un très-beau style de Bramante, renferme le mausolée du comte et de la comtesse Bellini, sculpté par *Monti*, de Ravenne. Cette chapelle sert aussi de salle pour la distribution des prix. On remarque le grandiose et la belle disposition des cours, des jardins, et même des souterrains de cet édifice.

L'Institut a pour but de favoriser les progrès de l'industrie, de l'agriculture et des manufactures.

Entr'autres maisons d'éducation, il en est une très-renommée, c'est le *Collége Caccia*, fondé à Pavie par le comte François Caccia en 1719, et transféré à Turin en 1820. La rente annuelle de ce collége, provenant de biens immeubles situés dans le Novarais, s'élève a 40 mille francs.

Au nombre des monuments publics, il y a la statue colossale en marbre, de *Luni*, représentant Charles Emmanuel III, élevée pour rappeler le bienfait de ce bon roi, qui fit creuser le canal dit *la Canetta*, ce qui rendit l'air de Novare plus salubre. Le conseil municipal de la ville confia au chev. *Pompeo Marchesi* l'exécution de ce monument, lequel, à dire vrai, ne répondit pas à ce que l'on devait attendre d'un artiste si distingué. Cette statue fut élevée sur la place devant le théatre en 1837.

Palais. — Novare a un grand nombre de superbes palais non moins remarquables pour leur belle architecture, que pour les rares objets d'arts qui les décorent.

Le palais Bellini, où Bonaparte logea trois jours, lors qu'il vint pour la seconde fois en Italie, n'a pas de façade, mais ce défaut est racheté par le grandiose des appartements et la richesse des meubles.

Quoique le *palais Cacciapiatti* ne soit pas d'une très-belle architecture, on l'admire cependant à l'extérieur pour sa magnifique façade, pour un portique à colonnes de granit qui entoure la cour de trois côtés; et à l'intérieur, pour les peintures à fresque de *Degiorgi*, et plusieurs tableaux de *Crivelli*, représentant des animaux. Quelques souvenirs historique qui s'y rattachent, lui donnent encore plus d'importance. En 1789 Victor Amédée III logea dans ce palais, et dix-neuf ans après, le prince Souvarow, généralissime de l'armée russe. En 1800 le général Berthier y établit son quartier général ; et enfin, en 1828 Charles Félix et son auguste épouse y passèrent quelques jours.

Le *palais Leonardi*, construit en 1712, mérite de fixer l'attention pour des peintures à fresque, des statues et de très-beaux tableaux qui le décorent.

Le *Basilico*, bâti par l'ancienne famille Bagliotti sur le des-

sin de *Pellegrino Pellegrini*, et appartenant aujourd'hui à la famille Gantieri, a un magnifique escalier à double rampe, de vastes appartemens, dont les voûtes furent ornées de peintures à fresque par *Parenti*, de Milan, et par *Prinetti*, de Novare. Entr'autres tableaux d'un grand prix, qui sont dans la galerie, on admire une Magdelaine dans le désert, œuvre de *Nuvolone*.

Le *palais Avogadro*, fait dans le XVIII siècle, est décoré de beaux tableaux, parmi lesquels on remarque surtout un St-François, la Judith, de *Tamzio*, et St-Pierre en prison, de *Crespi*.

Le *palais Natta-Isola*, que la famille Caccia de Mandello fit construire sur le dessin de *Tibaldi*, a une cour ornée de grosses colonnes de granit, un superbe escalier, et des peintures à fresques qui en font un palais magnifique. Les peintures à fresques sont de *Degiorgi*.

Le *palais Giovanetti*, reconstruit sous la direction du chev. *Melchioni*, est simple, mais d'un bon style, orné, à l'intérieur, de précieuses peintures à fresque des frères *Baroffi*. On y voit un portrait très-fidèle de Victor Alfieri, peint par *Gutenbrunn*, en l'an 1787. Il y a encore d'autres portraits d'illustres Italiens, peints chacun dans une petite médaille, qui ornent la voûte.

Le *palais Falcone* est surtout remarquable pour son bel escalier, que décorent des peintures du célèbre *Vaccani*, qui y peignit aussi quelques chambres, et pour son vestibule qui est d'une fort jolie architecture.

Il y a encore deux autres palais qui méritent d'être vus, le palais Barbavara, construit sur le dessin du comte de *Beinasco*, et le palais Tornielli.

Des maisons de particuliers possèdent de superbes tableaux. La famille Gibellini a une galerie où l'on admire une Madonne avec l'enfant Jésus, du *Corrége*; une autre Madonne avec l'enfant Jésus, de *Montegna*; une tête du Sauveur couronné d'épines, de l'école de Montegna; la tête d'un vieillard, dessinée sur le papier, de *Jacques Bassano*; une crèche, de *Gaudenzio*; six petites têtes sur marbre, œuvre de l'école lombarde; un diacre qui baptise des enfants; une Vierge qui adore l'enfant Jésus, de l'ancienne école; et une demi-figure de l'école de *Vanino*.

On conserve dans la *maison Gennotti* un admirable tableau de *Vander-Werfs*, représentant Jésus-Christ entouré de quelques soldats et conduit au tribunal; deux très-belles peintures de *Houten* et de *Teniers*; plusieurs ouvrages de *Waldorb*, dans le style de l'école flamande; quelques vues de la ville du Grand-Caire, peintes par *Cignaroli* et par *Amédée Rapossi*.

Dans la *maison Caccia* il y a, entr'autres belles peintures, la nativité de N.-Seigneur, œuvre de *Garaglio*, et un tableau dit le miracle du St-Sacrement, peint par *Pamphile Nuvolone*.

Dans la *maison Castellani*, outre une très-riche bibliothèque, il y a un tableau de l'école de Gaudenzio Ferrari, qui représente la Vierge avec l'enfant Jésus; deux autres tableaux, l'Innocence et la pénitence, de *Cavallucci*.

Dans la *maison Tettoni* on voit un portrait de Luther, attribué à *Raphaël*; quatre petit tableaux

de *Gaudenzio Ferrari*, représentant l'Ange gabriel, la Vierge de l'Annonciation, la Visitation et la Nativité du Sauveur; deux autres tableaux représentant Saint-Jean-Baptiste et St-Maurice; et trois petites ébauches représentant St-Bonaventure, la Cène, et la Flagellation, aussi de *Ferrari*. Il y a encore un Christ attaché à la colonne, de grandeur presque naturelle, peint par *Lanino*; quelques peintures de *Guido Reni*, de *Procaccini*, de *Mazzola*, de Novare, et plusieurs de l'école du Titien.

Il y a dans la même *maison Oselli* un St-Joseph, de *Bianchi*, élève et gendre de Procaccini; Jésus au Jardin des olives, de *Cerano*; les tableaux représentant St-Pierre et St-Joseph, du chev. *Vermiglio*; les paysages de *Cignaroli*, les peintures grotesques de *Sebastianone*, les troupeaux de *Landonio*, et les oiseau de *Crivellone*.

Maison Pernati. Une Madonne peinte sur cuivre par le chev. *Pierre Benvenuti*; le portrait de ce peintre fait par lui-même; deux tableaux de *Sabatelli*, représentant St-Jacques et St-Philippe; un dessin fait à la plume par *Sabatelli*, représentant un Ecce-Homo; deux dessins fait aussi à la plume, représentant, l'un, la Charité romaine, et l'autre, le testament de Virgille, œuvre de la célèbre *Angelique Hauffman*.

Maison Fuà. Une Madonne du chev. *Landi*; un tableau représentant la Piété, de *Crespi*, dit le *Cerano*; une revendeuse avec plusieurs autres figures, joli petit tableau dans le goût de l'école flamande.

Maison Milanesi. Un tableau représentant St-Laurent de Brindisi, œuvre de *Mazzola*; et un autre tableau de *Cuzzi*, représentant les Apôtres dans l'attitude de regarder avec étonnement le tombeau ouvert de la Vierge. Il y a dans la cour de cette maison deux fort belles peintures à fresque, de *Peretti*.

DE NOVARE AU LAC MAJEUR

La distance de Novare à Arone sur le Lac Majeur est d'environ de quatre postes et demie. On trouve à moitié chemin Oleggio, gros bourg très peuplé, auquel il ne manque que le titre pour être une ville. A l'extrémité méridionale du Lac Majeur vous voyez le lac pittoresque de Cusio ou de Orta, et près de là, le fameux sanctuaire dédié à Saint-François.

Le voyageur qui voudra s'avancer dans l'intérieur de la Valsesia, y trouvera des mines fort riches, un sanctuaire célèbre pour les peintures de *Gaudenzio Ferrari*, qui nacquit dans la Valsesia, et il sera charmé de voir de belles cascades, un ciel pur, et une terre fertile.

Ici nous prenons congé de notre voyageur, le priant, lors qu'il sera de retour dans sa patrie, de rendre cette justice au Piémont, qu'il n'est pas une des moindres parties de l'Italie, pour les beautés de la nature, pour le progrès des arts et des sciences, et pour la richesse de ses monuments.

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

P



R

S

T

V

W



CATALOGUE DU MAGASIN MAGGI

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES GRAVURES, LITHOGRAPHIES, ET CARTES GEOGRAPHIQUES

COMPOSANT LE FONDS

DE

J. B. MAGGI, Fournisseur du Roi

Turin, rue de Pô, 56

GRAVURES

VENDRAMINI. La Vision de Sainte-Catherine, d'après *Paul Veronese*	fr.	20	»
Les épreuves avant la lettre sont épuisées.			
GARAVAGLIA. La Vierge à la Colombe, d'après *Guercino*	»	5	»
Les épreuves avant la lettre	»	20	»
GENIANI. La Vierge avec l'Enfant Jésus, d'après *Cesare da Sesto*	»	8	»
LAURO. Vierge, d'après *Raphaël*.	»	2	»
STUCCHI. Madonna della Consolata	»	1	50
ANDERLONI. Portrait de Victor Emmanuel I, Roi de Sardaigne	»	8	»
Les épreuves avant la lettre	»	16	»

TOSCHI. Portrait de Charles Félix . . . . . fr. 5 »
Les épreuves avant la lettre . . . . . » 20 »

LA PEGNA. Bataille au Col de l'Assiette . . . . » 6 »

SALATHÉ. Panorama général de la ville de Turin, gravé en acier d'après le célèbre *Bossoli* . . . . » 8 »
Douze Vues de Turin gravées en acier d'après le même;
Prix de la collection, en grand papier . . » 18 »
— en petit format . . » 9 »

Les Vues sont les suivantes :

Place-Château.
Place-Château et Palais du Roi.
Place-Carignan.
Place Saint-Charles avec le monument.
Place de l'Hôtel-de-Ville.
Place Victor-Emmanuel; Vue prise à côté de la rue de Pô.
Place Victor-Emmanuel; Vue prise de la *Gran Madre di Dio.*
Palais de l'Académie des Sciences, et Eglise de St-Philippe.
Vue de la Colline
Vue du Jardin public.
Porte-Neuve.
Intérieur de l'Armoirie-Royale

STUCCHI. Dixhuit Vues de Turin et des Chateaux Royaux, savoir :
Place-Château . . . . fr. » 75
Palais du Roi . . . . » » 75
Place Victor-Emmanuel . . . . » » 75
Pont sur le Pô . . . . » » 75
Eglise de la Gran Madre di Dio . . . . » » 76
Couvent des Capucins . . . . » » 75
Pont sur la Doire . . . . » » 75
Porte-Neuve . . . . » » 75
Château Royal du Valentino . . . . . . » » 75
Vigne de la Reine . . . . » » 75
Superga . . . . » » 75

Château Royal de Stupinis.	fr.	»	75
— de Moncallier	»	»	75
— de Racconis	»	»	75
— de Govone.	»	»	75
— de la Veneria	»	»	75
— de Rivoli	»	»	75
Parc Royal	»	»	75
FALKEISEN. Dix petites Vues de Turin, savoir :			
Palais-Madame	»	»	40
Place-Château	»	»	40
Porte-Neuve	»	»	40
Gran Madre di Dio	»	»	40
Pont sur le Pô	»	»	40
Vigne de la Reine	»	»	40
Pont sur la Doire	»	»	40
Palais de Justice	»	»	40
Cimetière	»	»	40
Superga	»	»	40
ROSSI. Statue d'Emmanuel Philibert	»	1	»

—

LITHOGRAPHIES

Charles Albert, par *Giuseppini*	fr.	5	»
Victor Emmanuel II Roi de Sardaigne, par *Gonin*. .	»	5	»
Marie Adelaïde Reine de Sardaigne, par le même .	»	5	»
Ferdinand Duc de Gênes, id.	»	5	»
Elisabeth Duchesse de Gênes, id.	»	5	»
Victor Emmanuel II à cheval, par *Felon*	»	6	»
Marie Thérèse Reine de Sardaigne	»	2	50
Umberto di Savoia Prince héréditaire	»	»	80

COLLECTION DE 26 PORTRAITS, PAR *MORGARI*

Apothéose de Charles Albert	fr.	»	60
Charles Albert à Sommacampagna	»	»	60
Charles Albert à Oporto	»	»	60
Victor Emmanuel II.	»	»	60
Ferdinand Duc de Gênes	»	»	60

Albini, amirail	fr.	»	60
Allemandi, général	»	»	60
Antonini, id.	»	»	60
Bava, id.	»	»	60
Bes, id.	»	»	60
Broglia, id.	»	»	60
Chrzanowski, id.	»	»	60
D'Arvillars, id.	»	»	60
D'Aviernoz, id.	»	»	60
Durando Jacques, id.	»	»	60
Durando Jean id.	»	»	60
Federici, id.	»	»	60
Franzini, id.	»	»	60
Lamarmora Alexandre, id.	»	»	60
Lamarmora Alphonse, id.	»	»	60
Maffei, id.	»	»	60.
Passalacqua, id.	»	»	60
Perrone, id.	»	»	60
Sommariva, id.	»	»	60
Sonnaz, id.	»	»	60
Grillo D. Louis, chapelain	»	»	60

COLLECTION DE DIFFÉRENTS PORTRAITS

Charles Albert	fr.	»	60
Victor Emmanuel	»	»	60
Marie Adelaide	»	»	60
Ferdinand Duc de Gênes	»	»	60
Elisabeth Duchesse de Gênes	»	»	60
Siccardi	»	»	60
Santa-Rosa Pierre	»	»	60
Garibaldi	»	»	60
Mazzini	»	»	60
Manin	»	»	60
Pepe	»	»	60
Avezzana	»	»	60
Ugo Bassi	»	»	60
Kossuth	»	»	60
Cavour Camille premier Ministre de Sardaigne	»	2	50

PEDRONE. Collection de 30 feuilles des Costumes Militaires de l'Armée Sarde, en couleur . . . . fr. 60 »
Collection de 8 feuilles des Costumes Militaires de l'Armée Sarde, en couleur . . . . . » 16 »
BOSSOLI. Collection de 16 Vues principales prises sur le chemin de fer de Turin à Gênes, imprimées à trois teintes, la collection . . . . . » 80 »
MAGGI. La Statue d'Emmanuel Philibert sur la place Saint-Charles. . . . . » 3 »
GONIN. Deux Vues du Fort de Bard, chaque . . » 1 50

CARTES GEOGRAPHIQUES

GRAVÉES SUR CUIVRE OU SUR ACIER

Plan de Turin avec le numéro des portes . . . fr. 5 »
Plan de Turin avec les projets d'agrandissement . » 2 »
Plan de Turin avec l'enceinte projetée . . . . » 2 »
Carte Topographique des environs de Turin, à l'échelle de 1 à 23,915, avec brochure . . . . » 6 »
Carte Corographique des Divisions de Turin et Aoste, à l'échelle de 1 à 240,000 . . . . . . » 3 »
— de la Savoie, id. . . . . » 3 »
— de la Division de Novare, id. . . . . . » 3 »
— des Divisions de Coni et de Nice, id. . . . » 3 »
— de la Division d'Alexandrie, id. . . . . » 3 »
— de la Divisien de Gênes, id. . . . . . » 3 »
— de l'Ile de Sardaigne, id. . . . . . . » 3 »
Carte Corographique des Etats Sardes, à l'échelle de 1 à 400,000, en quatre feuilles . . . . . » 10 »
Carte Routière des Etats Sardes, au 600m. . . . » 3 »
— Postale des Etats Sardes, au 720m. . . . . » 2 »
— Physique des Etats Sardes, par *De Bartolomeis*, au 1,000,000 . . . . » 1 »
— Muette des Etats Sardes . . . . » » 75
Carte de la Lombardie . . . . » 2 »
Carte Physique et Routière du royaume Lombard-Vénitien, par *César Maggi* . . . . . . » 1 50

Carte des Environs du Lac de Garda	fr.	1 50
Carte Corographique de la Toscane	»	4 »
Carte Physique et Routière de l'Italie centrale, comprenant les Etats du Pape, Toscane, Parme et Modène, par *Maggi*	»	1 50
Carte Routière de l'Italie, par *Stucchi*	»	3 »
Carte générale d'Italie, d'après *Balbi*	»	1 50
Carte de l'Italie Supérieure	»	1 50
Carte de l'Italie Septentrionale	»	» 75
Carte spéciale des Postes de France et du Piémont	»	3 »
Carte d'Espagne et Portugal	»	2 »
Sept Cartes des Cinq Parties du Monde et Mappemonde, par *Stucchi*, — chaque Carte	»	2 »
Sept Cartes des Cinq Parties du Monde et Mappemonde, par *Maggi* et *Cassella*, — chaque Carte	»	1 »
Six Cartes Muettes des Quatre Parties du Monde et Mappemonde, par *Maggi*	»	» 75
Tabula Pedemontii antiqui et medii ævi	»	2 »
Carte de la Palestine	»	2 »
Tableau pour l'étude de la Topographie, par *Brignone*	»	2 »
Le même, en couleur	»	4 »
Tableau des distances entre les villes principales de l'Europe	»	2 »

—

ATLANTE UNIVERSALE DI GEOGRAFIA ANTICA, DEL MEDIO EVO, E MODERNA, redatto sui migliori documenti astronomici, e dietro le scoperte dei più recenti viaggiatori, da *Maggi* e *Cassella*, in 45 Carte, legato . . . . fr. 30 »

Nota delle Carte col prezzo delle medesime prese isolatamente :

1	Tavola di Cosmografia n° 1	L.	» 60
2	Tavola di Cosmografia n° 2	»	» 60
3	Mappamondo sulla proiezione di Mercatore	»	1 »
4	Mappamondo in due emisferi	»	» 75
5	Europa	»	1 »
6	— Fisica	»	» 75
7	Asia	»	1 »
8	— Fisica	»	» 75

9	Africa	L.	1	»
10	— Fisica	»	»	75
11	America Settentrionale	»	1	»
12	— — Fisica	»	»	75
13	America Meridionale	»	1	»
14	— — Fisica	»	»	75
15	Oceania	»	1	»
16	Europa Centrale	»	1	50
17	Stati Sardi	»	1	50
18	— Fisica	»	»	75
19	Lombardo-Veneto	»	1	50
20	Teatro della Guerra	»	1	50
21	Italia Centrale	»	1	50
22	Italia Settentrionale	»	»	60
23	Italia Meridionale (Due Sicilie)	»	»	60
24	Isola di Sardegna	»	»	60
25	Francia	»	»	60
26	Spagna e Portogallo	»	»	60
27	Isole Britanniche	»	»	60
28	Olanda e Belgio	»	»	60
29	Danimarca	»	»	60
30	Turchia e Grecia	»	»	60
31	Indostan	»	»	60
32	Egitto, Nubia, Abissinia, ecc.	»	»	60
33	Mondo antico	»	»	60
34	Asia antica	»	»	60
35	Egitto antico e Palestina	»	»	60
36	Grecia antica	»	»	60
37	Italia antica	»	»	60
38	Impero Romano	»	»	60
36	Italia sotto i Longobardi	»	»	60
40	Italia sotto i Sassoni e Franchi	»	»	60
41	Italia sotto i Svevi	»	»	60
42	Italia dal 1270 al 1450	»	»	60
43	Italia dal 1450 al 1792	»	»	60
44	Italia attuale	»	»	60
45	Italia Fisica	»	»	60

Atlante di Geografia Antica e del medio evo, ad uso delle Scuole, estratto dal precedente, in 14 Carte . . fr. 7 »

Atlante Universale di Geografia Moderna, in 25 Carte, da *Maggi* e *Cassella* . . . . » 18 »

ON TROUVE DANS LE MÊME MAGASIN

Environs 150 tableaux anciens, parmi lesquels une Vierge avec l'Enfant Jésus, tableau original de *Pierrino del Vaga*, d'après une composition de Raphaël.

Des Tableaux par les principaux artistes vivants du pays.

Des Acquerelles originales des meilleurs peintres, surtout des artistes du pays.

Des Gravures anciennes originales, par *Marc Antoine*, *Albert Durer*, *Rembrandt*, etc.

Des Gravures classiques modernes italiennes et étrangères; des épreuves avant la lettre, de *Morghen*, *Longhi*, *Toschi*, *Anderloni*, *Garavaglia*, *Jesi*, etc.

Assortiment complet de toutes les nouveautés en Gravure, de même que les meilleures Lithographies qu'on publie en Italie, en France, en Angleterre et ailleurs.

Cartes Topographiques et Routières.

Dépôt des Cartes Topographiques publiées par le Gouvernement Piémontais et Autrichien.

Dépôt des *Murray's Handbooks for travellers.*

Dépôt du Guide d'Italie, par *Artaria*, et des Guides *Richard.*

Globes et Sphères.

Atelier pour le collage des Cartes et pour l'encadrement des gravures.



